

SOLANDIEU

---

# LES CHÂTEAUX VALAISANS

---

PHOTOGRAPHIES DES ARTS GRAPHIQUES ET E. PASCHE

REPRODUITES EN PHOTOTYPIE

---



LAUSANNE

LÉON MARTINET, EDITEUR

1912

TB 58

---

## SOURCES

---

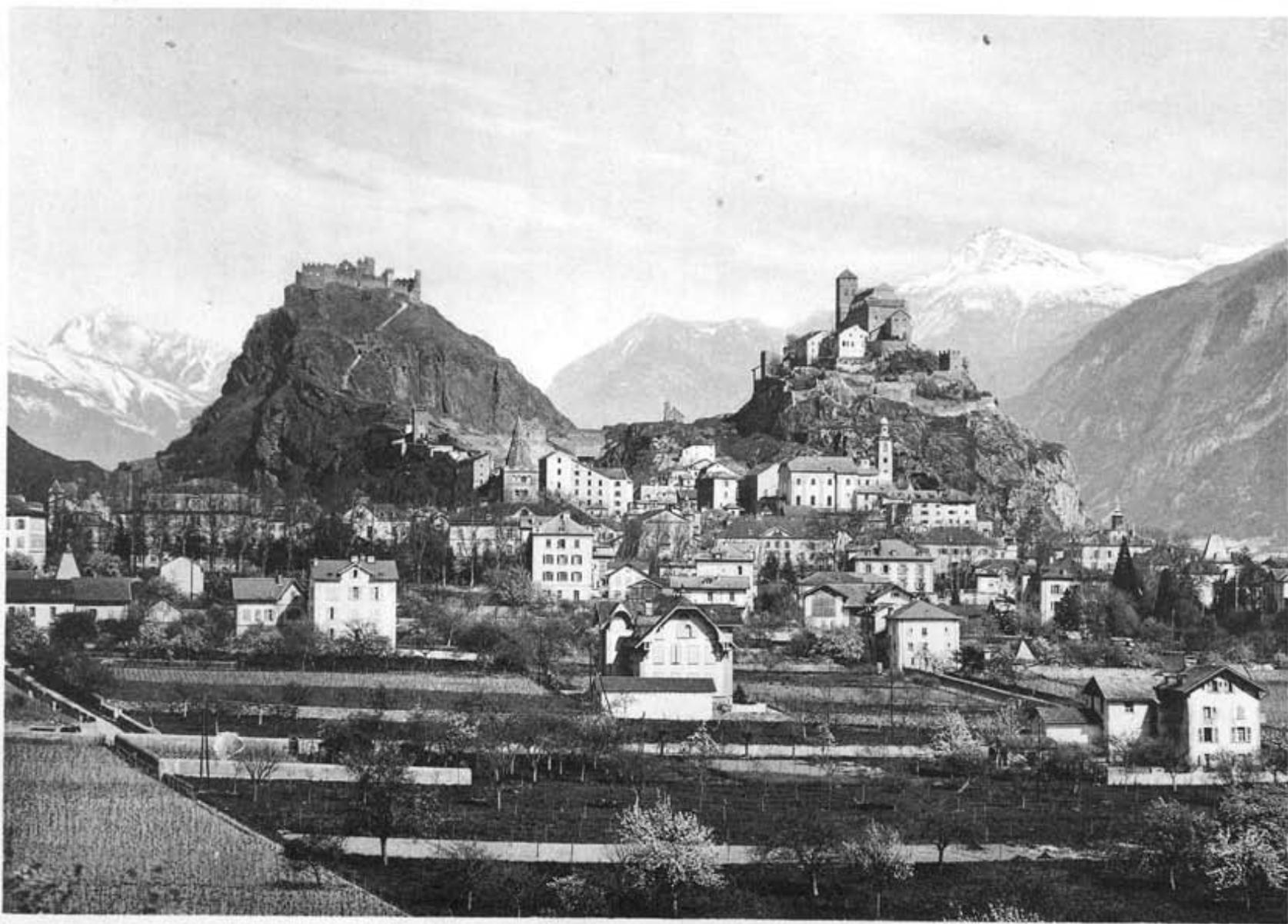
LÉON GAUTHIER	<i>La Chevalerie.</i>
ED. SECRÉTAN	<i>La Féodalité.</i>
A.-M. DE RIVAZ	<i>Chroniques.</i>
ABBÉ GREMAUD	<i>Documents.</i>
ABBÉ RAMEAU	<i>Le Valais Historique.</i>
CHAN. BOCCARD	<i>Histoire du Valais.</i>
P. FURRER	<i>Histoire du Valais.</i>
CH. BRIGUET	<i>Vallesia Christiana.</i>
VAN BERCHEM	<i>Valais</i>
DE GINGINS-LA SARRAZ	<i>Indépendance du Valais. Les Comtes de Blandrates.</i>
J. ROY	<i>Histoire de la Chevalerie.</i>
J. BACQUOL	<i>Histoire universelle.</i>
E. SCHINER	<i>Description du Simplon.</i>
J. DIERAUER	<i>Origines de la Confédération.</i>
D. IMESCH	<i>La Cure de Naters. (Pfarrgemeinde Naters)</i>
F. DU GROSRIEZ	<i>Les Armoiries de la Maison du Diable.</i>
CH. DE RAEMY	<i>Schinner et Supersaxo.</i>
	<i>Archives de l'Etat.</i>

---

## INDEX

---

I. LA COUR EPISCOPALE . . . . .	Pages	3-5
II. LES CHATEAUX EPISCOPAUX . . . . .	»	7-29
III. LES CHATEAUX FÉODAUX . . . . .	»	30-106
IV. LES CHATEAUX MODERNES . . . . .	»	107-126



Vue Générale de Sion, avec les Châteaux de Tourbillon et de Valère.

---

## PRÉFACE

---

On m'a conduit un jour à une colline où il  
y avait eu un moulin, le moulin était  
détruit, il ne restait plus que le vent.

HENRI HEINE.

Plusieurs des manoirs dont nous parle M. Solandieu dans le beau volume pour lequel il m'a demandé quelques lignes en guise de préface, ont disparu du coteau où ils étaient juchés, mais, comme pour le moulin d'Henri Heine, il reste le vent; un vent tout imprégné de la forte odeur du vieux terroir valaisan, un vent où gémissent les échos confondus des siècles lointains.

L'auteur des *Châteaux Valaisans* a su faire chanter ce vent, qui secouait jadis les girouettes armoriées et hululait sous les voûtes sombres des donjons.

Et c'est un plaisir de l'entendre, ce vent frais de la montagne, qui, en agitant les herbes folles, dont sont tapissées les pierres vétustes, seuls vestiges de tant de demeures orgueilleuses, nous raconte les hauts faits du passé et évoque les rudes clameurs des guerriers aux cuirasses vibrantes.

Pourquoi M. Solandieu a-t-il voulu me faire parler au milieu de l'ouragan de souvenirs déchaîné par lui?

Son livre, sous une parure splendide, parle aux yeux, parle au cœur et le délicat écrivain, chargé de la partie littéraire de cet ouvrage, sait bien que tout ce qui sort de sa plume rencontre le succès.

Le Valais possède, à son service, toute une pléiade d'écrivains et d'artistes, fervents de ses beautés, amoureux de ses sites, qui se plaisent à retrouver, dans ce petit pays, où tant d'anciennes traditions sont demeurées vivantes, des

émotions et des joies que la plupart des autres cantons de la Suisse, défigurés sous une livrée cosmopolite, ne leur offrent plus.

Parmi les conteurs attachés au noble pays des étoiles rouges et blanches, M. Solandieu figure au premier rang, comme le proclament tant d'écrits, de nouvelles, de descriptions, de récits de toutes sortes qui constituent son œuvre sans prétention, claire et pure comme l'eau glaciaire qui coule dans les *bisses*, avant d'aller féconder les champs de maïs ou les carrés de vigne.

La vallée du Rhône brûlée de soleil et son cadre mouvementé de montagnes oppressantes, ont fait lentement la conquête de Solandieu. Son cœur, son âme, sont maintenant pris tout entiers et nul sédunois authentique n'a pour elle la tendresse émue de ce fribourgeois devenu sans effort écrivain et artiste, en donnant libre cours à ses dons naturels d'observation et de poésie.

« Il n'y a rien de plus sage et de plus beau ici-bas, dit Paul Bourget, qu'un homme qui travaille à la même œuvre, avec la même idée, dans un même coin de terre ».

M. Solandieu aime le Valais, mais ce n'est pas tout que d'aimer un pays, il faut encore, pour en écrire, comme il le fait, le comprendre, pénétrer profondément dans son esprit, fouiller ses archives.

L'auteur des *Châteaux Valaisans* nous prouve par son travail qu'il a fait tout cela, et ses résumés si concis, et d'un ton si bien enlevé, trahissent un labeur énorme, qu'il a la coquetterie de dissimuler sous la parure de son style alerte et enjoué.

M. Solandieu aime donc le Valais, c'est entendu, il aime les châteaux et en parle en poète sensible et délicat, mais je me demande s'il aime les châtelains. Je crois bien plutôt que l'auteur de ce livre, qui nous promène à travers tant de murailles, les unes fièrement dressées, les autres tristement abattues, ne tient qu'en médiocre estime les seigneurs batailleurs, dont il dessine avec tant de virtuosité, les hautaines figures.

A lire les récits de M. Solandieu, qui est un homme pacifique et bon, ami de l'ordre et de la liberté, on comprend ses répulsions ; les histoires qu'il nous narre, sont presque toutes dramatiques, sanglantes, et il s'en dégage une impression angoissante. Même si parfois l'auteur laisse s'épanouir, entre deux pillages et deux incendies, la petite fleur bleue d'un amour chevaleresque, elle est presque toujours tâchée de sang et se fâne vite sur un tombeau.

Mais nos descendants ne commettraient-ils point une erreur profonde, en jugeant notre vie habituelle et l'existence commune des classes riches ou populaires d'aujourd'hui, sur les événements que signalent, à grand tapage, nos journaux quotidiens, dans lesquels sont condensées toutes les nouvelles relatives aux scandales, aux meurtres, aux accidents, aux incendies, aux agitations tumultueuses, politiques ou sociales. De même les anciennes chroniques et les historiens qui s'en inspirent, relatent aussi de préférence, les événements extraordinaires, terrifiants, et tout ce qui constitue la vie journalière des gens pendant l'époque féodale ne les intéresse guère.

Il a fallu les travaux érudits, publiés ces dernières années, pour nous rendre un *Moyen-âge* réel, pour nous montrer nos pères dans le cadre de leur existence coutumière, et pour dégager toute une période historique de l'amoncellement d'erreurs dont on l'avait couverte.

Grâce à cet effort, le *Moyen-âge* nous apparaît maintenant, malgré ses violences, ses brutalités et ses crimes, comme une époque d'équilibre social extraordinairement féconde et contenant en germe toute notre civilisation moderne.

Prenons garde d'oublier, qu'après la longue période de destruction et d'anarchie causée par la chute de l'empire romain et les invasions des Barbares, il a inauguré une ère toute nouvelle, sans précédent dans l'histoire, car le souvenir même des grandeurs antiques s'était alors effacé.

Pour bien saisir sa valeur sociale et civilisatrice, il faut situer cette ère en face des temps qui l'ont précédée. Tout était corruption et décadence, tyrannie sans fin et esclavage. Cette comparaison oblige à reconnaître que le *Moyen-âge*, cette époque de ténèbres, pour employer un cliché connu, n'a été : « qu'un recul apparent », qui a préparé en réalité, par son organisation sociale, les grands progrès de l'humanité dans le monde moderne. C'est pendant la période médiévale que s'est fait l'obscur travail de gestation nécessaire au laborieux enfantement de la science et de la liberté.

Du reste, on en fait maintenant l'aveu, au treizième siècle se développait une période de liberté qui fut paralysée par la Renaissance gréco-romaine et détruite sous l'Ancien Régime, par l'absolutisme monarchique.

Ne confondons pas, comme on le fait trop souvent, le *Moyen-Age* avec l'Ancien Régime qui avait laissé se perpétuer tous les abus de la civilisation féodale

en supprimant ses bienfaits. — Sans doute, les hommes d'alors ne nous ressemblaient pas, ils étaient façonnés par des mœurs différentes. Pour eux, la vie d'un individu ne comptait guère ; ils n'avaient pas peur du sang, et leurs nerfs ne tressaillaient pas devant la souffrance.

Mais qui nous dira d'autre part, la valeur de toutes ces âmes généreuses, ardentes, éprises d'idéal, vivant dans une atmosphère d'héroïsme et capables chaque jour des plus grandes actions.

Les fiers seigneurs qui ont vécu derrière les murailles de ces châteaux valaisans, cachaient parfois, sous une enveloppe grossière, des instincts d'une suprême délicatesse.

Aujourd'hui, c'est l'enveloppe des hommes qui s'est faite séduisante, mais elle dissimule souvent des caractères vils et sans énergie. Les pages de Solandieu nous montrent les paysans valaisans révoltés sans cesse contre leurs seigneurs, cependant ces révoltes, il est nécessaire de le souligner, ne se produisaient pas contre l'ordre *établi*, mais contre l'ordre *violé* par des ambitieux, des cupides et des traîtres, et c'est ce qui les légitime.

Comme l'a fort bien décrit un historien français M. Romain : « Les mouvements populaires, autrefois, n'avaient pas le même caractère que les révolutions modernes. Ils avaient un but défini, limité, connu et compris de tous. Leur mobile était la défense de la charte qui contenait les droits et les libertés du peuple. Lorsque ses droits étaient reconnus, le but était atteint ; il nommait des délégués pour veiller à l'acte de confirmation de ses coutumes ; puis il reprenait sa vie laborieuse, ses habitudes de stabilité, de respect de l'autorité, et tout rentrait dans l'ordre ».

Il est nécessaire d'affirmer que, pendant ces âges de prétendue servitude, « nulle taxe ne pouvait être exigée sans le consentement des contribuables, nulle loi n'était valable, si elle n'était acceptée par ceux qui lui devaient obéissance ; nulle sentence légitime, si elle n'était rendue par les pairs de l'accusé ». (Victor Duruy). Si le moyen-âge dans son ensemble a été calomnié, le château l'a été davantage encore.

On s'est habitué à voir en lui un « repaire de fauves », (l'expression est de Solandieu), un nid de brigands pilleurs.

Il était le plus souvent la maison commune, enfermant dans son enceinte tous les rouages administratifs essentiels à la collectivité et qui lui permettaient

de vivre en sécurité et sans anarchie. Le peuple des serfs et des vilains participait à la vie du château et y pénétrait librement ; c'est là qu'il trouvait un asile en cas de danger, c'est là qu'il se formait au métier des armes, c'est là qu'il était soigné étant malade.

Dans nos régions alpestres, la distance entre les seigneurs et les paysans n'a jamais été aussi grande qu'on se le figure. Les divisions entre les classes sociales, si elles étaient considérables en théorie, étaient presque nulles en pratique et les anciens récits nous montrent les comtes de Gruyères luttant d'adresse avec les bergers, dansant et jouant avec les villageois. Les dynastes valaisans ne devaient pas être plus fières.

Le Château était la maison de Justice, le siège du gouvernement local ; la forteresse, la caserne, le centre des plaisirs populaires.

Dès qu'il s'en édifiait un, d'humbles demeures paysannes venaient se blottir contre ses hautes murailles pour en obtenir aide et protection.

Il faisait fonction d'hôtellerie et ouvrait ses portes à tout voyageur paisible, fût-il de plus humble extraction. C'était un temps où il n'y avait pas d'auberges à tous les tournants des chemins.

Il ne faut pas plus identifier un château avec l'un ou l'autre de ses seigneurs, qu'il ne faut identifier un royaume avec l'un ou l'autre de ses souverains.

Si nous étudions la vie domestique des châtelains et des châtelaines, d'après tant de documents précieux qui nous sont parvenus, nous serons forcés de reconnaître l'action économique du castel féodal, son influence sur l'agriculture de la contrée, sur l'essor des métiers locaux, sur la formation générale des populations. Considérons qu'il ne nous reste le plus souvent de ces vieilles maisons seigneuriales, parmi les mieux conservées, qu'une partie, celle qui servait à la guerre ou à l'habitation en temps troublés.

Les dépendances, plus légèrement construites, ont disparu : logis, vastes hangars, granges, ateliers, délicieux jardins, vergers, réservoirs, etc.

Jadis, le château était entouré de ses communs, et il n'y avait de cour d'honneur si bien tenue, nous dit Albert Flament, qu'on y vit errer quelque volaille emplumée picorant les pavés.

Les écuries, les volières, les étables, les chenils, n'étaient pas éloignés de la demeure des maîtres, et c'est l'ensemble de ces constructions qui formait véritablement *le Château*.

Les anciennes chroniques et les chansons de gestes nous parlent sans cesse du verger où l'on cultivait, un peu pêle-mêle parmi les arbres fruitiers, des fleurs et des plantes médicinales.

Là se trouvait aussi une place pour les jeux, et la salle à manger d'été, espèce de cantine, qui abritait parfois plusieurs centaines de convives. Les châteaux féodaux étaient donc vivants et joyeux, et leur succession, à des distances rapprochées, formait un spectacle incomparable ; ils nous apparaissent sinistres après des siècles de décrépitude, maintenant que leurs tours délabrées n'hospitalisent plus que des chauves-souris, des corneilles et des hiboux aux yeux diaboliques.

Ils n'étaient point rébarbatifs, mais avenants, au temps de leur jeunesse, alors que la silhouette mouvementée de leur toiture se découpait dans le ciel, alors que leurs murailles lisses étaient décorées d'images religieuses, de blasons largement peints, de devises et d'emblèmes héraldiques. Toute une polychromie savante réhaussait les détails de leur architecture et les bannières multicolores claquant au vent, leur donnait un air de fête perpétuelle.

Je veux éviter de me lancer ici dans des digressions historiques qui m'entraîneraient trop loin, pour montrer comment l'édification des châteaux, à une époque où ils pullulaient, fut une nécessité politique et sociale.

Aussi ne faut-il pas s'étonner d'en voir un si grand nombre répandu dans la vallée du Rhône, porte grandiose de cette Italie fertile, proie toujours convoitée des conquérants.

Il y a longtemps que le château est impopulaire et sous l'Ancien Régime déjà, on a du mépris pour les gentilshommières qui n'ont pas été transformées en résidences aristocratiques, n'ayant plus aucun caractère social. Il faut entendre comme on raille à Versailles, à la cour du Roi Soleil, les nobles surannés qui se confinent encore derrière les murailles « gothiques » de leur ancien manoir.

C'est grâce à l'Ancien Régime et à ses baillis, que nos populations détestent le château, parce que ses derniers habitants furent conservateurs de mesquines coutumes et de privilèges désagréables au peuple, alors que le rôle social de la demeure seigneuriale était déjà depuis longtemps périmé. En cessant d'être utile à tous, et en continuant à être onéreux, il a fait converger vers lui toutes les animosités populaires, portées à leur paroxysme, chez nous comme ailleurs, pendant la tourmente révolutionnaire.

Rien n'est souvent moins fondé que les légendes terrifiantes qui s'attachent aux châteaux ; il y a longtemps que pour les bonnes gens des campagnes, les moindres réduits se transforment en chambre de torture, et la cave la plus inoffensive en oubliette. Ah ! ces oubliettes, les a-t-on assez exploitées, et cependant, M. Viollet-le-Duc, le savant architecte-archéologue, dans son *Dictionnaire d'architecture raisonnée*, relate qu'en effet il existait un grand nombre de châteaux, d'abbayes, et d'officialités possédant des cachots, des *vade in pace*, c'est-à-dire des prisons ; mais que, de tous ceux qu'il a visités, il n'en a trouvé que trois, dans lesquels les cachots *pussent être considérés comme des oubliettes*. Prosper Mérimée, qui n'est cependant pas un réactionnaire, déclare que sans mettre absolument en doute l'existence des oubliettes où les gens étaient ensevelis vivants, on doit en tout cas les regarder comme fort rares, et ne les admettre que lorsqu'une semblable destination est bien démontrée.

Le château avait des prisons, sans doute, qui ne possédaient certes pas le tout-à-l'égoût, mais il était *le pénitencier* de l'époque et c'est dans beaucoup de cas, le seul usage que nous ayons su lui conserver.

J'ai dit que le château était impopulaire et que son souvenir demeure injustement maudit, mais je dois convenir qu'il a été souvent à la mode.

Les romantiques s'en emparèrent et dans leurs romans, leur poésie, leur théâtre, l'exploitèrent impitoyablement.

Grands fabricants de troubadours pour dessus de pendules, ils ont été toujours de terribles déformateurs, et il n'y a qu'à lire les *Burgraves* de Victor Hugo pour s'en convaincre. Leur amour maladif des donjons ruinés, procédait d'une sentimentalité fautive et ne reposait sur rien de sérieux.

Quand ils n'avaient pas de ruines à leur disposition, ils en fabriquaient de truquées et c'était là un engouement morbide.

La passion des romantiques pour l'époque féodale a été fatale à celle-ci, et a réculé pour elle de bien des années, l'heure de la justice.

Maintenant, les anciens châteaux sont de nouveau à la mode et l'accueil que le public va faire au beau livre que j'ai l'honneur de présenter, le prouvera.

Mais heureusement que l'intérêt qu'on leur porte est basé sur des sentiments moins fantaisistes ; on reconnaît la valeur de leur architecture, la fonction esthétique de leur silhouette et tout le charme qu'ils ajoutent à nos paysages

naturels. On admire avec quel art ils ont été placés à l'endroit où il faut, et combien la science militaire de leurs constructeurs savait se combiner avec ce sens de l'adaptation au milieu que nous avons perdu.

Quand on voit, d'une part, qu'aucune de ces massives constructions ne dépare le site où elle s'élève, et de l'autre, que tous nos bâtiments modernes les abîment, on peut se demander vraiment si les barbares sont bien ceux auxquels nous infligeons cette épithète avec tant de désinvolture.

Aujourd'hui, nos châteaux suisses sont étudiés un à un; on cherche à préserver contre de nouvelles injures leurs moindres vestiges; on restaure savamment tout ce qui est susceptible de l'être, et bientôt notre pays possédera, sur tous les points de son territoire, des manoirs féodaux merveilleusement rajeunis, qui demeureront un enseignement vivant de notre histoire, un éclatant témoignage en faveur de siècles trop décriés.

Il est juste ici de rendre un hommage à tous ces savants loyaux et opiniâtres qui, groupés dans nos sociétés d'histoire et d'archéologie, travaillent avec tant de peine et de soins à cette œuvre de sauvegarde et de résurrection.

L'ouvrage auquel ces lignes sont destinées, fera voir une fois de plus l'importance du patrimoine architectural et historique du canton du Valais, dont le passé est le plus surprenant et le plus magnifique qui soient.

En tenant éveillé l'intérêt public, il contribuera à assurer à nos monuments la protection du gouvernement, des municipalités et des sociétés savantes.

Aussi faut-il saluer un livre comme celui de M. Solandieu, œuvre excellente de vulgarisation scientifique et de propagande esthétique montrant : « qu'il y a dans le passé une poésie dont nous avons besoin pour vivre et surtout une réalité dont nous vivons comme l'arbre de sa racine et du sol où sa racine plonge » (Emile Faguet).

En versant dans l'âme de nos populations la poésie de l'histoire, en leur contant les hauts faits de nos aïeux, en leur faisant voir comment et où ils vivaient, nous imprégnons leur esprit de cette juste idée : « que les choses d'autrefois ont eu leur raison d'être, qu'il y a des *légitimités successives* au cours de la vie d'un peuple » et que l'on peut aimer le *bon vieux temps* sans sacrifier aucune des convictions qui s'imposent à l'homme moderne et à des citoyens émancipés et souverains.

J'espère que le livre de Solandieu pénétrera dans les bibliothèques familiales et qu'en le feuilletant souvent, les petits et les grands se fortifieront dans

l'amour du sol natal et de tout ce qui fait la force et la beauté de notre pays. Il faut mettre au cœur des générations nouvelles un profond sentiment de la Patrie, et pour la leur faire aimer, il faut la leur faire connaître.

Les gens vivent sans regarder autour d'eux et ils meurent sans avoir vu, senti, compris les monuments de la ville et du village qu'ils habitent, sans rien savoir de l'histoire locale.

Les publications comme celle-ci, ouvrent les yeux et rattachent les esprits aux longs passés évanouis. Ce passé aimons-le : « sa mémoire ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse ».

G. DE MONTENACH.



---

## AVANT-PROPOS

---

Cet ouvrage présenterait une certaine obscurité pour le lecteur non initié à l'organisation du régime féodal, si nous ne donnions à grands traits la définition de certains titres et fonctions qu'on retrouvera souvent en parcourant *Les Châteaux Valaisans*, dont l'histoire presque tout entière est circonscrite pour la période féodale, soit du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Au faite de la hiérarchie féodale, se trouvait l'empereur, suzerain de tous les seigneurs relevant de sa couronne, maître absolu du droit et des Régales. Les princes laïques et ecclésiastiques étaient ses premiers vassaux, qui avaient eux-mêmes sous leur dépendance d'autres vassaux, investis de fiefs<sup>1)</sup> seigneurieux qu'ils investissaient à leur tour à des vassaux pour leurs arrières-fiefs, sur lesquels ces derniers ne possédaient que des droits de police. Chaque vassal devait à son seigneur l'*hommage-lige* ou serment de fidélité, à sa personne et à ses biens. Au dernier échelon de la hiérarchie féodale, il y avait le *serf*, qui, après avoir été dans l'antiquité un esclave exclu du rang de la société, était devenu une sorte de vassal de son seigneur.

On distinguait parmi les officiers de la juridiction féodale, le *bailli*, spécialement chargé de la justice ; le *châtelain*, préposé à la garde du château et, plus tard, investi de la basse justice. Le seigneur (senior, dominus, maître), était le chef du fief, il devait au vassal aide et protection. Le servage variait suivant les pays et même les localités. On distinguait, à l'origine, le serf *taillable*, qui payait au seigneur un droit limité ; le serf *taillable à miséricorde* ou à *merci*, soumis à des impositions illimitées, le *corvéable*, chargé des corvées, et le *mainmortable*, qui ne pouvait ni tester ni contracter, il ne pouvait obtenir l'autorisation de se marier qu'avec une personne du même fief, en vertu du droit de *formariage*. C'était la condition la plus dure du servage, elle subsista dans certaines vallées du Valais, jusqu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tous ces serfs étaient attachés à la glèbe, soit à la terre de leur seigneur ; le serf était serf de la terre qu'il cultivait, mais non de la personne de son maître. On vendait la terre avec les serfs qui y étaient attachés, mais pas séparément.

En investissant le vassal de son fief, le seigneur l'accompagnait sur la terre qui lui était destinée et lui offrait comme symbole d'investiture, quelques uns de ses produits. Le vassal se mettait à genoux et, tête nue, les mains dans celles de son seigneur, il lui prêtait le serment de fidélité.

L'*investiture* s'appelait aussi *inféodation*.

Contrairement à la *loi Salique*,<sup>2)</sup> les femmes furent admises aussi à posséder des fiefs (ce fut peut-être là l'embryon du féminisme), c'est pourquoi les fiefs qui ne leur étaient pas attribués s'appelaient « fiefs masculins ».

1) Le fief était un contrat particulier, par lequel la possession et la jouissance d'une terre étaient assurées à celui qui s'engageait, en échange, à certains services et au serment de fidélité.

2) Loi de Conrad le Salique, empereur d'Allemagne.

Cette subdivision territoriale excluait toute idée de collectivisme, chacun vivait dans sa terre et son château-fort, armé jusqu'aux dents, prêt à toute éventualité, et l'ignorance était si intense et générale que le gentilhomme ou seigneur noble s'honorait souvent de ne pas savoir écrire !

Dans les classes de cette étrange société féodale, on distinguait l'homme-libre, noble, baron de naissance ou de fief ; le *roturier*<sup>1)</sup> ou non noble, mais qui pouvait le devenir par l'acquisition d'un fief ; puis le *vilain*, soit le roturier non serf, paysan du *seigneur justicier* (bailli, vidomne ou châtelain) ; on l'appelait aussi *homme de poêle*,<sup>2)</sup> *manant* ou *censitaire*. Ce dernier fut souvent plus exploité que le serf. A chaque pont, château ou cours d'eau, on le soumettait à des droits de péages ou autres absolument scandaleux.

Par contre, la chevalerie fut une brillante école de vertus, et quelque rigoureux que puisse nous paraître son code, elle jette un éclat extraordinaire sur les pages plutôt ternes de la féodalité. Ce fut plus un idéal qu'une institution ; dès le bas-âge, le *damoiseau* ou *donzel* s'y préparait par les exercices corporels, l'art équestre, le maniement des armes joint au courage, à la charité, à l'honneur, sous l'égide de la religion. Tel fut l'Evangile du Chevalier. Après avoir passé successivement par les épreuves du noviciat : page ou valet, écuyer, le damoiseau était armé *chevalier*, " *par Dieu et par St-Georges.* " La cérémonie de l'*adoubement* est émouvante : chaque pièce de l'armure est un symbole ; les *éperons d'or*, c'est la diligence à remplir un devoir ; le *beaume* ou casque, c'est la couronne que rien ne doit ternir ; l'*épée*, en forme de croix, c'est le glaive de la justice divine ; le *baubert* ou cotte de mailles, c'est la forteresse du cœur contre toute tentation de corruption ; le *gantélet*, c'est le talisman qui doit préserver la main de tout contact impur. On armait aussi *chevaliers* de simples guerriers, héros de batailles ou de missions périlleuses, qui emportaient dans la mort la *palme* si ardemment désirée et si chèrement conquise.

La hiérarchie de la cour épiscopale fait l'objet du chapitre suivant.

1) De *ruptuarii* (laboureurs), les roturiers étaient hommes libres (non nobles) ou serfs.

2) C'est à cette classe qu'appartenaient les ménestrels, jongleurs, troubadours, etc.





## LA COUR EPISCOPALE

---

Les évêques du Valais étaient de par la Charte de Rodolphe III de Bourgogne transjurane, princes et préfets du Vallais<sup>1)</sup>, investis des droits régaliens<sup>2)</sup> Les vassaux nobles leur rendaient hommage de leurs droits et en recevaient l'investiture; ceux-ci à leur tour, recevaient le serment de fidélité d'autres vassaux, nobles ou non pour les arrières-fiefs qu'ils leur inféodaient. Ce serment liait le vassal vis-à-vis de son seigneur, au service duquel il promettait de mettre son bras et ses armes. Les vidames ou vidomnes, ou vidondes, étaient lieutenants et hommes-liges<sup>3)</sup> du seigneur, et principaux officiers de la cour épiscopale. Ils étaient chargés de l'omni-mode juridiction en mai et octobre, ils percevaient une partie des bans, clames et échutes, ils avaient la surveillance des chemins publics, limitaient les possessions, vérifiaient et scellaient les poids et mesures, et pour chacun de ces offices, prélevaient leur part de revenus.

Le major rendait la justice pendant tous les mois de l'année non dévolus au vidomne, sauf pendant la nuit; il suivait l'évêque dans ses expéditions militaires et portait sa bannière; le sautier était un suppléant du major dans les localités relevant de la juridiction épiscopale, de même que le métral qui était aussi chargé de la basse et moyenne juridiction, du recouvrement des deniers de l'évêque et de l'exécution de ses mandats. Ces différentes charges étaient tenues, à l'origine, en fiefs nobles et héréditaires et devaient l'hommage prêté par le vassal au suzerain; les vassaux prenaient généralement le nom du fief qui leur était inféodé; ces noms furent ceux des anciennes familles nobles du Valais (noblesse féodale ou de race), toutes éteintes aujourd'hui, du moins dans leur descendance masculine. La nouvelle noblesse, de création royale, soit la noblesse par lettres apparaît dès le XIV<sup>e</sup> siècle; elle ne

1) Ancienne orthographe.

2) Cette donation est datée de Cudrefin, au pays de Vaud, l'an 999 et la 18<sup>e</sup> du règne de Rodolphe.

3) Dévoué à son seigneur.

prit donc aucune part aux grands événements de la féodalité, qui, dès l'apparition des sept dizains, sous l'épiscopat d'André de Gualdo, ne conservait plus que des lambeaux de sa puissance, définitivement arrachés par la Révolution française.

Quant aux armoiries que des mains aussi ignorantes que vandales, par haine aveugle du patriciat, s'acharnèrent à arracher du fronton des anciens édifices publics, ou de vieilles maisons patriciennes ou autres<sup>1)</sup>, elles ne sont pas une création nobiliaire, mais elles remontent à l'antiquité égyptienne, grecque et romaine. C'était d'abord des hiéroglyphes, puis des oiseaux, des animaux de tout genre, qu'on faisait figurer sur les armes des héros. Le blason ne fut toutefois une institution précise et déterminée qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, soit de la première croisade. Dans ces grands exodes de troupes vers l'Orient, il fallait distinguer les armées entre elles, puis les soldats. La croix fut le premier signe distinctif adopté sur l'écu des chevaliers ; la couleur en différait suivant la nation, de même que les bannières. Puis ce furent les exploits guerriers qui parurent sur les écussons, un pont, une tour, un créneau, un heaume, signifiait enlèvement d'un pont, puis d'une tour, d'une armure etc... Les dames brodaient des images sur leurs tapis, sur leurs vêtements, sur ceux de leurs époux. La noblesse en fit grand cas, et la vanité aidant chaque cavalier s'en parait dans les tournois, dans les moindres détails de sa toilette et de celle de son palefroi. On les retrouvait dans les sanctuaires, sur les tombes<sup>2)</sup>, sur les habits des écuyers, des pages, des varlets, de tous ceux qui dépendaient de la famille du guerrier.

Les noms patronymiques ont la même origine et datent de la même époque ; les seigneurs prirent les noms de leurs fiefs et les vassaux et autres degrés de la hiérarchie féodale tirèrent les leurs de leurs terres, du lieu natal, d'un sobriquet, d'une profession, du caractère, du langage, de la taille, du costume, etc.

A part ces officiers de justice, la cour épiscopale comptait d'autres familiers chargés plus spécialement des intérêts de la mense<sup>3)</sup> ; c'était d'abord le *sénéchal*, (*Senecalus dapifer*), qui servait l'évêque à table (notre maître d'hôtel d'aujourd'hui), et l'accompagnait dans ses voyages ; il portait le glaive de la Régalie<sup>4)</sup>, dans les cérémonies religieuses ; le camérier, qui tenait les sceaux, (garde des sceaux) et en percevait les bénéfices ; le *métral curial* portait la clef de la métralie ; c'était une sorte d'intendant des terres seigneuriales ; puis il y avait l'écuyer, les chapelains, l'aumônier, le clerc chancelier, le receveur, le portier, le cuisinier, le palefrenier, etc., une vraie cour, comme on le voit, digne d'un prince moyennageux. Tous ces familiers jouissaient de certains privilèges et étaient nourris et habillés aux frais de la mense épiscopale. Le titre de comte, donné aux évêques du Valais établissait

1) Vandalisme qu'on retrouve à chaque pas en Valais.

2) Voir le cimetière de Tourtemagne.

3) La mense, c'est-à-dire la table, le revenu, la maison.

4) Emblème de la puissance temporelle de l'évêque (Régal, regalis, royal, souverain).

leur autorité temporelle sur toutes les terres du Valais, tous les fiefs compris sous leur juridiction leur devaient l'hommage-lige. Quelques-uns de ces fiefs étaient la possession de l'évêché soit de la mense épiscopale; des vidomnes ou majors y résidaient dans des châteaux appartenant aux évêques et dans lesquels nous allons pénétrer. La maison de Savoie possédait le Bas-Vallais, de St-Gingolph à la Morge de Conthey, à l'exception des Terres de Massongex, Martigny, Ardon et Chamoson qui appartenaient à la mense épiscopale. De leur côté, les comtes de Savoie avaient, dans le Haut-Valais, ou Valais épiscopal les fiefs d'Ayent, de Granges, de Bas-Châtillon et le comté de Moerel. Cet enchevêtrement devait nécessairement donner lieu à d'incessantes querelles et à des luttes sanglantes qui aboutirent, en premier lieu, au traité de 1384, limitant les deux pays, par la Morge de Conthey, avec cession réciproque des fiefs enclavés, et finalement à la conquête du Bas-Valais par les Patriotes, (1475) et l'expulsion définitive des Comtes de Savoie. Puis, avides de démocratie, énivrés par le succès, les Haut-Valaisans, après avoir écrasé l'aristocratie féodale, s'attaquent à la puissance temporelle des princes-évêques, ils arrachent les dernières prérogatives de la *Caroline*<sup>1)</sup> à Hildbrand Jost et fondent la première République du Valais (1638).

1) Charte de Rodolphe III, conférant aux évêques la puissance temporelle. On prétend que cette charte émanait de Charlemagne, d'où son nom, et que celle de Rodolphe ne serait qu'une confirmation. En tout cas, elle fut renouvelée par Charles Quint à l'évêque Mathieu Schinner, cardinal de Sion, qui porta dès lors le titre de prince du St-Empire romain.





Église de Valère. - Fresque du XV<sup>e</sup> siècle, représentant le martyre de St-Sébastien, et tombeau de l'évêque Guillaume VI de Rarogne.



Le Château de Valère à Sion. — XII<sup>e</sup> siècle

## LES CHATEAUX ÉPISCOPAUX

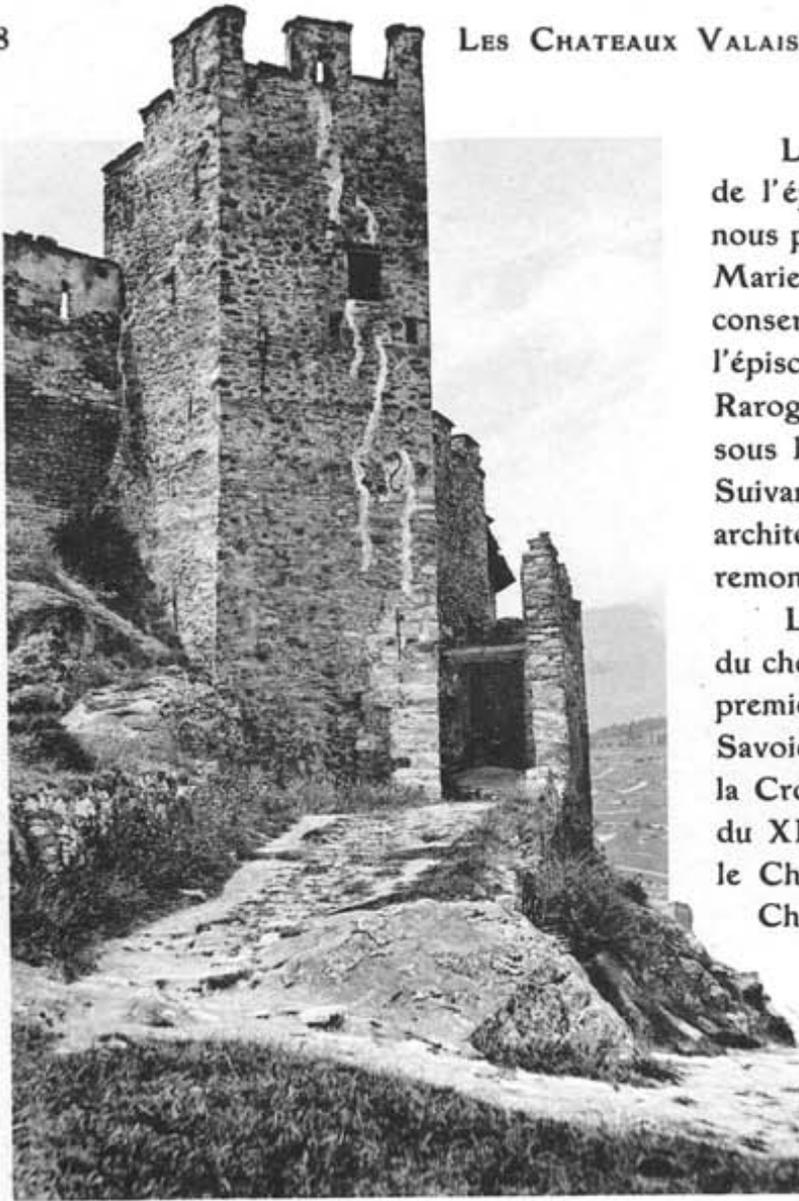


### VALÈRE

A tout seigneur, tout honneur. Par sa situation autant que par son importance, sa beauté architecturale et son antiquité, Valère mérite sans contredit la première place dans l'histoire des Châteaux Valaisans.

A défaut de documents authentiques, les historiens fixent la fondation de Valère aux premiers temps de la fondation romaine (V<sup>e</sup> siècle). C'était alors un château-fort (castrum), dans l'enceinte duquel on éleva plus tard une église qui devint cathédrale lorsque St-Théodule, évêque du Valais transféra son siège d'Octodure à Sion (580).

Le nom de Valère dériverait de Valérie, mère de Campanus, préfet du prétoire de Maximien, à qui elle avait fait élever un mausolée au pied de la colline.



Première porte de Valère

Les plus anciens titres datant de l'époque Rodolphienne (999) nous parlent de l'église de Sainte Marie de Sion, nom qu'elle conserva jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de Guillaume IV de Rarogne, où l'église est placée sous le vocable de St-Catherine. Suivant Blavignac les caractères architectoniques du vieil édifice remonteraient au VIII<sup>e</sup> siècle.

Les chapiteaux des colonnes du chœur sont décorées d'aigles, premières armes des princes de Savoie qui les remplacèrent par la Croix, vers la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Au XII<sup>e</sup> siècle, le Chapitre, soit le Conseil des Chanoines de la Cathédrale,

institué pour seconder l'évêque dans l'administration des biens de l'église, avait droit d'asile à Valère, ses membres y logeaient avec leurs serviteurs, les femmes en

étaient exclues. Un chanoine chatelain y exerçait l'omnimode juridiction<sup>1)</sup>; personne ne pouvait y entrer sans son autorisation; si quelqu'un arrivait de nuit il n'était admis qu'entre la première et la deuxième porte; le garde ou guet, sur le chemin de ronde, sonnait du cor et le pont levé ne se baissait que sur l'ordre exprès du Châtelain et l'avis des chanoines résidents.

En 1095, le très-puissant évêque Boniface de Challant se présentant à Valère pendant une séance du vénérable Chapitre, dut, comme le plus simple mortel, attendre devant la porte de fer, l'autorisation d'entrer.

Le corps capitulaire se composait de vingt-cinq membres ayant à leur tête deux doyens, un sacristain et un chantre. Le premier doyen appelé doyen de Valère dirigeait le décanat inférieur de Sion au Lac Léman<sup>2)</sup>, le second doyen de Sion ou des allemands administrait le décanat supérieur.

La conquête du Bas-Valais par les patriotes du Haut amena la prédomi-

1) Juridiction tout entière.

2) Décanat romand.

nance de l'élément allemand au Chapitre, prédominance qui a subsisté jusqu'à nos jours. Les séances du Chapitre s'appelaient « Calendes » parce qu'elles se tenaient le 1<sup>er</sup> de chaque mois; elles avaient lieu, primitivement, dans le chœur de l'église de Valère, puis ensuite dans une salle de la maison du doyen de Valère, appelée salle des Calendes. Au XI<sup>me</sup> siècle, les chanoines vivaient en communauté des revenus de la mense capitulaire qui possédait surtout des biens-fonds.

Le métral<sup>1)</sup> avait la gérance du chapitre et faisait les distributions en argent ou en nature auxquelles ces dignitaires avaient droit. Un moulin à bras et d'énormes pétrins, qu'on voit encore dans les bâtiments de Valère, fournissaient aux chanoines le pain nécessaire.

Le chapitre exerçait le droit de chancellerie dont il recevait l'investiture de l'évêque, à qui il prêtait hommage-lige. Dans le château et ses dépendances, il possédait l'entière juridiction exercée par un de ses membres remplissant la fonction de châtelain et rendait publiquement la justice soit dans la cour du château soit sur le *Prélet* qui s'étend au levant de la basilique.

Le Chapitre de Valère avait ses vedettes de jour et de nuit et possédait un arsenal qui au XIV<sup>me</sup> siècle renfermait un nombre respectable de balistes avec flèches, de cuirasses, de cervelières, de boucliers



Porte de la Citerne.

Escalier conduisant à la maison du Chapitre (porte de droite) et à l'église de Valère (porte du fond).

1) Le nom de métral, encore en usage aujourd'hui, désigne le gérant des vignes d'un propriétaire.



Grande salle du Musée de Valère. (Ancienne salle des Calendes).

et même une bombarde, qui fit entendre sa voix sinistre, pour la première fois, le 20 avril 1366 dans les démêlés entre les seigneurs de la Tour et l'évêque Tavelli. Valère eut beaucoup à souffrir dans les guerres de Pierre de Savoie, surnommé le *Petit Charlemagne*, contre l'évêque Henri de Rarogne et celles d'Amédée VI (le comte Vert), contre Guichard Tavelli en 1352. En 1287 l'évêque Pierre d'Orons fit restaurer et fortifier le castrum de Valère. D'autres constructions et fortifications y furent faites par Aymon III de Châtillon en guerre contre la noblesse de l'Oberland. Les troupes françaises de l'invasion, qui sous les ordres du général Lorges pillèrent Sion le 17 mai 1798 (jour de l'Ascension), n'épargnèrent pas non plus le vieux castel de Valère, ni sa basilique; ce fût à cette occasion que les chanoines quittèrent cette ancienne résidence pour la transporter dans la maison du chapitre, au levant de la cathédrale actuelle. Ils y furent remplacés quelque temps par les sœurs de la retraite chrétienne. Les derniers hôtes réguliers du Château de Valère furent les séminaristes qui l'habitèrent jusqu'en 1874, avant la construction du nouveau séminaire diocésain. Aujourd'hui ces lieux témoins de tant d'évènements et de fastes religieux ne résonnent plus que du pas lent des visiteurs, réveillant le silence sépulcral



Un coin de la Grande salle du Musée de Valère.

des salles abandonnées, dont quelques unes s'écroulent dans la poussière des siècles, et d'autres arrachées à la destruction, servent de musée cantonal d'antiquités. C'est dans ces dernières que se trouvait la salle des Calendes où se tenaient les assemblées capitulaires.

L'enceinte de Valère était très grande, elle étendait ses murs et ses tours jusqu'au pied de l'épaulement rocheux où s'élève l'antique château; treize maisons y existaient au XIV<sup>me</sup> siècle, servant de refuge aux vieillards, aux femmes et enfants, pendant les sièges que devait trop souvent soutenir la capitale, en ces temps de guerres continuelles; l'évêque pouvait aussi y séjourner avec deux familiers seulement. Les

chanoines de résidence à Valère

ne pouvaient s'absenter que pour raison majeure. Les malades en convalescence pouvaient se promener jusqu'à la Chapelle de St-Genêt, située dans le champ du puits, entre les collines de Valère et

de Tourbillon. Cette chapelle citée en 1287, a complètement disparu, on ne sait dans quelles circonstances. L'historien de Rivaz, contrairement à Blavignac, attribue la construction de l'église de Valère à l'évêque Ermanfroi, le prélat le plus célèbre du siège de Sion (1055-1082). Le chœur au point de vue architectonique peut remonter à cette époque. On y admire surtout les sculptures allégoriques des piliers et les motifs d'ornementation des chapiteaux, les superbes stalles du XVII<sup>me</sup> siècle, les peintures murales avec l'écusson des *Asperlin*, dont un membre de cette auguste famille, alliée des Rarognes, fut doyen de Valère et évêque de Sion en 1454 sous le nom de Henri III d'Asperlin de

Rarogne. A gauche du grand autel, se trouve la chapelle de Ste-Catherine, patronne de Valère, avec la statue de la Sainte, dont un des doigts porte un anneau offert par Isabelle de Rarogne, nièce de l'évêque Guillaume VI. — Des restaurations entreprises il y a une dizaine d'années par l'architecte Van Muyden, de Lausanne, sous le patronage de la Confédération, ont protégé, pour une nouvelle période, ce joyau historique et archéologique, contre les dégradations que son grand âge et son long délaissement faisaient craindre. Des restaurations ont encore lieu en ce moment, dans la cour, où des éboulements de murs se produisent au pied de la citerne et dans les anciens bâtiments du doyen. — Nous ne trouvons rien ici de la vie



Bouclier aux armes du Chapitre de Valère.

bruyante et chevaleresque des autres demeures féodales ; la pompe religieuse est la seule qui ait déployé ses effets dans cette place-forte qui fut plus une basilique qu'un château. Quant au castrum, qui fut sous la domination romaine, l'histoire en reste très obscure et d'ailleurs cette époque se trouve en dehors du cadre de nos investigations.



Eglise de Valère. Entrée de Chapelle de Ste Catherine (IXe siècle).





Le Château de Tourbillon, à Sion (XIII<sup>e</sup> siècle).

## TOURBILLON

Il semble que la nature se soit faite la complice des événements que l'histoire de l'humanité allait voir se dérouler sur les deux éminences rocheuses qui dominent au levant, la petite capitale valaisanne : Sion, l'héroïque « Sedunum caput ». Postées comme deux formidables bastions naturels au milieu de la vallée pennine, elles étaient trop évidemment destinées à servir de place-forte, pour échapper à l'attention des hordes barbares et envahisseurs qui se disputèrent le Valais, depuis les Ardyens (2 siècles av. J.C.), premiers bergers de nos montagnes dont Polybe nous a transmis le souvenir, au temps meilleur de la domination romaine et jusqu'à la fin du moyen-âge. C'est pourquoi Tourbillon fut comme son illustre voisin, Valère, un castrum dont l'origine et la ruine sont ensevelies dans les brumes du passé. Aucun document connu n'en fait mention avant l'apparition de Boniface de Challant, évêque de Sion en 1290, qui passe pour en être le restaurateur et qui en fit une résidence d'été en même temps qu'une forteresse. Boniface de Challant, gentilhomme valdotain, prélat remuant et énergique, sut mettre un frein aux ambitions de la noblesse



Chemin de Tourbillon et fortifications.

du pays, jalouse de ses prérogatives. C'est lui qui institua le baillivat, lequel enlevait la judicature au vidomme en limitant ses attributions aux droits seigneuriaux. Dans ces luttes contre les nobles révoltés, on le voyait souvent marcher à la tête de ses troupes, l'épée haute et payant de sa personne, si bien que, dans une rencontre qu'il eut en 1295 contre les seigneurs de Mannenberg, il fut fait prisonnier et ne fut relâché que contre forte rançon. Quatre ans plus tard, en dépit d'un traité de paix avec les vidomnes révoltés, dans lequel intervinrent comme médiateurs les seigneurs de Weissenbourg et de Strætlingen, quelques conjurés de la suite de Pierre de la Tour, tentèrent, par trahison de livrer Tourbillon à l'ennemi. :: L'évêque justement indigné se montra inexorable.

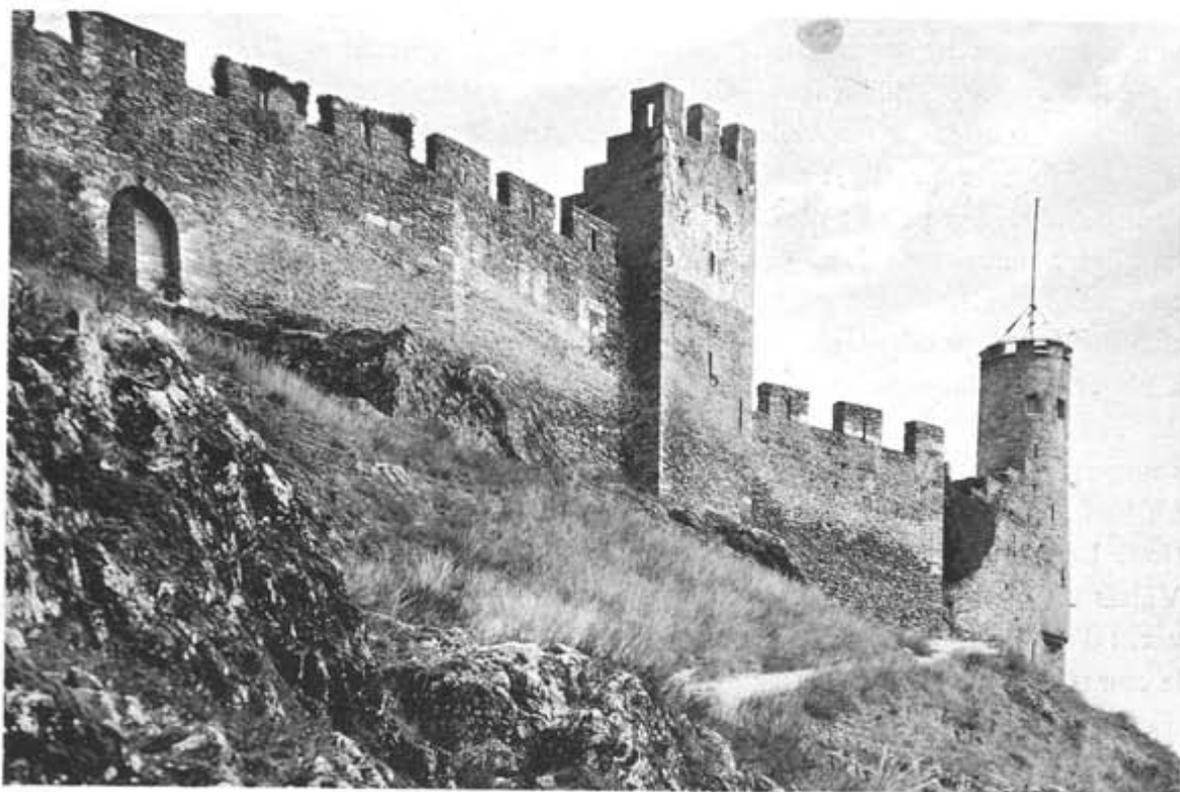
Les principaux coupables furent exécutés et leur chef Anselme de Saxon, eut la tête tranchée sur le Grand Pont à Sion et ses biens confisqués, partagés entre la mense épiscopale et la ville de Sion (30 avril 1300). L'évêque Guichard Tavelli, de Genève, qui occupait le siège épiscopal en 1342, le premier évêque qui porta le titre de comte et préfet du Valais, eut à son tour à réprimer une nouvelle révolte de la noblesse irréductible dans ses aspirations ; de plus, le prélat ayant revendiqué pour sa maison la succession d'un chanoine que réclamait la mense capitulaire, créa au sein même de son église de bouillants adversaires. Les excommunications du Saint-Siège lancées contre les coupables n'ayant aucun résultat, Guichard fait appel à l'intervention d'Amédée VI de Savoie, surnommé le *Comte Vert*.

Ce prince ne tarda pas à envahir le Valais, prit Sion d'assaut et y nomma un bailli comme gouverneur. Cette honteuse capitulation irrita les Valaisans qui se préparèrent à de nouvelles hostilités. Amédée VI reparait alors en Valais à la tête d'une nouvelle armée. Les patriotes sont battus près de la Morge et Sion assiégé, fut pris et livré au pillage. Tourbillon dut se rendre et son châtelain faire sa soumission. Les conditions de paix furent particulièrement dures et onéreuses, puisqu'elles obligeaient les Valaisans à fournir au comte de Savoie, chaque année pendant six semaines, 300 hommes de guerre, à leurs dépens et à payer au vainqueur une indemnité de 28000 florins et 60 otages en garantie de l'exécution du traité. Mais les dizains supérieurs ne voulurent pas se soumettre ; ils portèrent leurs doléances devant l'empereur d'Allemagne Charles IV en réclamant sa protection. Le monarque envoya en Valais un capitaine général en vertu d'un diplôme dans lequel le comté de Savoie était traité d'usurpateur et l'évêque de félon, et dans lequel il leur reprochait en outre de n'avoir pas demandé l'investiture de leur comté à leur suzerain. Les Hauts-Valaisans ne peuvent supporter ce lamentable état de choses qui les place sous la tutelle de châtelains étrangers. En 1360 ils assiègent Tourbillon, défendu par Amédée de Savoie, en sa qualité de bailli épiscopal.

Une convention règle le différent : le comte renonçait à ses prétentions sur le territoire épiscopal, Tourbillon était remis à un seigneur neutre et une somme de 13000 florins d'or était stipulée en faveur du prince en échange de tous ses droits. Les communautés de Morel, d'Ernen et de Conches refusèrent de payer



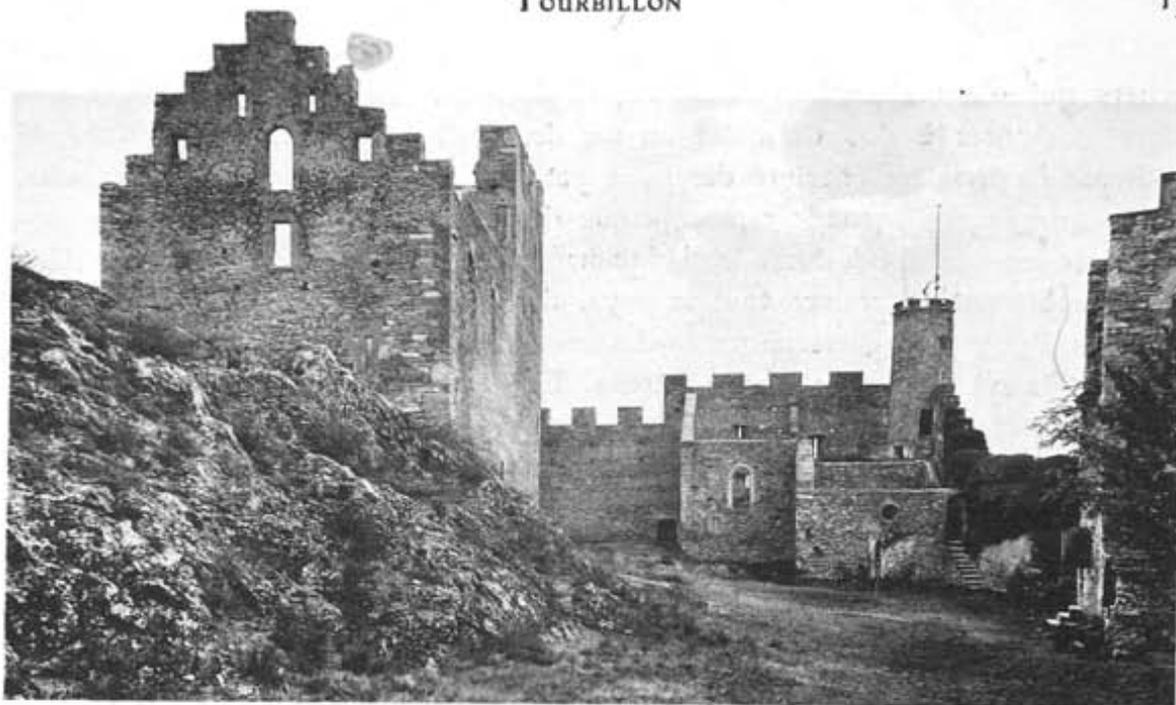
Encinte de Tourbillon. Intérieur de la porte.



Château Tourbillon, partie sud.

leur part de la contribution assignée à Amédée VI. Guichard pour les contraindre, s'étant rendu à Ernen accompagné de quelques délégués, se vit assailli par les paysans qui le blessèrent et le retinrent prisonnier dans les fers, pendant deux mois. Plusieurs personnes de sa suite furent tuées. L'évêque ne fut élargi qu'après avoir signé une convention donnant pleine et entière satisfaction à ses sujets révoltés (4 janvier 1362). Une des causes déterminantes des luttes incessantes entre les patriotes valaisans et leurs évêques était l'origine de ceux-ci, dont la plupart étaient savoisiens ; cette parenté de race créait forcément entre la juridiction de Savoie et celle des princes évêques, des liens d'intérêts qui portaient tout naturellement ombrage aux Valaisans, jaloux de leurs droits et avides de liberté.

C'est pourquoi nous voyons les patriotes s'emparer du château de Tourbillon et chasser leur évêque Edouard de Savoie, qui en garantie d'un acte passé avec Amédée VI son cousin, lui donnait les châteaux de Martigny, de la Soie et de Mont-Orge. Amédée VI étant mort de la peste, sur ces entrefaites, ce fut son successeur Amédée VII dit le comte Rouge, qui se chargea de venger l'affront fait à son parent. Il arriva bientôt sous les murs de Sion, à la tête d'une brillante armée commandée par la fleur de la noblesse savoisienne. La ville se défendit en désespérée, les femmes s'y montrèrent rivales de celles de Carthage, en lançant du haut des remparts, sur les assaillants, de l'eau bouillante et des fagots embrasés. (21 août 1384). Tourbillon fut rendu à l'évêque avec tous ses droits, et une



Intérieur de Tourbillon. Cour d'honneur. A gauche, appartements des évêques.

indemnité de 45,000 florins souscrite en faveur du comte de Savoie, pour frais de guerre, ainsi que la cession à perpétuité des mandements et fiefs possédés par la mense épiscopale en-dessous de la Morge. Ces dures conditions faisaient peser sur les épaules de l'évêque un rocher de sisyphé que la haine de ses sujets rendait écrasant. Il préféra quitter son diocèse et fut élu archevêque de Tarentaise.\* Guillaume V de Rarogne venait de monter sur le siège épiscopal de Sion. Son oncle Guichard, contre qui le peuple leva la *Matze*, recourut à la protection de son neveu. Ce fut encore la maison de Savoie qui intervint, (1415). Amédée de Challant, bailli du Chablais, arriva donc en Vallais à la tête de forces importantes, s'empara de Tourbillon et y plaça une garnison. Mais un an plus tard les patriotes se révoltent derechef contre leur évêque, assiègent Tourbillon et le détruisent en partie. L'évêque André de Gualdo qui succéda à Guillaume V de Rarogne fit restaurer le château dont les réparations se continuèrent sous l'épiscopat de Guillaume VI de Rarogne (1446) et de Walther Supersaxo (1481). L'incendie du 24 mai 1788 qui détruisit la moitié de Sion, réduisit Tourbillon en cendres avec ses archives et sa précieuse collection de tableaux des évêques peints sur toile. En quelques heures le fléau avait détruit l'œuvre de plusieurs siècles et causé des pertes irréparables.

Le sentier rocailleux taillé dans le flanc de la colline et qui par bonds grimpe vers Tourbillon, est raide et malaisé. L'historien Schiner pense qu'au temps des princes-évêques le chemin de Tourbillon, le seul qui y accède, était meilleur. C'est là une supposition bien gratuite, car le sentier ne fut jamais plus large, bordé qu'il est d'un côté par le précipice, de l'autre par de hauts

\* Edouard de Savoie qui avait succédé à Guichard Tavelli, assassiné, alla remplacer, à l'archevêché de Tarentaise, un prélat qui avait subi le même sort tragique.

rochers qui n'ont changé ni de forme, ni de place. Les évêques devaient sans doute y monter à dos de mulet ou sur des chaises à porteurs. A mi-chemin se dresse la première enceinte défendue par une tour de vedette à machicoulis, et l'on grimpe une seconde rampe jusque devant l'entrée du château.

Si la montée a été dure, le dédommagement est d'autant plus grand. Une incomparable vue découvre tout le pays, des frontières de la Savoie, soit des Aiguilles Rouges au Bietschhorn au-dessus de Rarogne, toute la contrée d'Ayent jusqu'au Rawyl et tout le Val d'Hérens. Et je conçois mieux encore, par l'air vif qui circule presque constamment sur cette éminence située au confluent de plusieurs cols et vallées, que leurs seigneuries aient établi une résidence d'été dans la forteresse chargée de la défense de leur territoire.

Ce qui reste de l'immense château épiscopal est encore imposant. — La grande enceinte crénelée flanquée de tours qui profile sa gigantesque silhouette sur la vallée, est un des plus beaux spécimens de l'architecture du moyen-âge.

Si nous pénétrons dans sa vaste cour, où pousse un maigre gazon et quelques arbrisseaux rabougris, nous avons à gauche, la salle des gardes, à droite la bibliothèque et la chapelle, devant nous les appartements des évêques dont il ne reste plus que les murs. La chapelle renfermait jadis des fresques intéressantes, complètement dété-



Intérieur de Tourbillon. — Appartements et tour des escaliers

riorées, tant par l'incendie que par le délaissement dans lequel on les a laissées trop longtemps.

Tourbillon comme Valère et tous les autres châteaux épiscopaux, n'eut que des fastes religieux ou guerriers et l'on y chercherait vainement l'écho d'un barde ou la romance d'une châtelaine.



Chapelle de Tourbillon, de St-Georges (XIII siècle).

## LA MAJORIE

Ainsi que son nom l'indique, la Majorie de Sion fut la résidence des majors, officiers de la cour épiscopale, chargés de l'omnimode juridiction pendant 10 mois de l'année, la nuit exceptée. Le major portait la bannière de l'évêque pendant les expéditions militaires et lui prêtait en retour l'hommage-lige. Il présidait les assemblées générales de la commune, qui avaient lieu le plus souvent, sur le parvis de l'église de St. Théodule. Les de la Tour en furent les premiers titulaires en 1179. L'évêque Henri 1<sup>er</sup> de Rarogne les déposséda de cette charge en 1264, pour les punir de leur félonie, ces turbulents seigneurs, chefs de la noblesse valaisanne, prenant en toute occurrence fait et cause pour les comtes de Savoie. Le 15 janvier 1375, l'évêque Guichard Tavelli acheta le château avec tous



Château de la Majorie, à Sion, vu du Nord (XIII<sup>e</sup> siècle). Ancienne résidence des majors, puis des évêques.



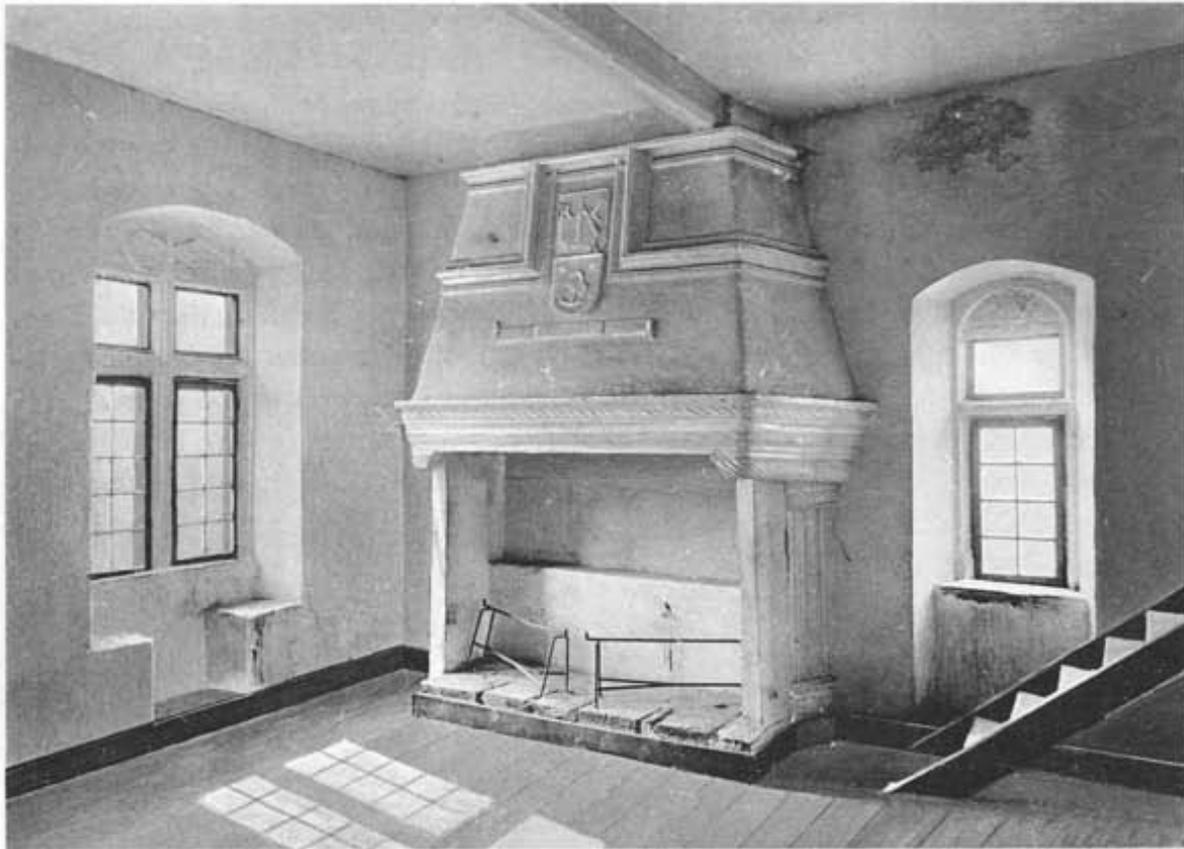
ses droits à Barthélemy de Gresiac, major de Sion et co-seigneur de Bex. Réuni à la mense épiscopale, le majorat fut ensuite exercé par un châtelain électif. Dès cette époque le château de la Majorie devint la résidence ordinaire des évêques qui quittèrent l'ancien palatium (palais épiscopal). Il fut brûlé en 1384 par les soldats d'Amédée VII de Savoie (comte Rouge), en 1417, pendant la guerre de Rarogne, en 1475, lors de la conquête du Bas-Valais par les patriotes, en 1536 pendant les troubles de la Réforme sous l'épiscopat d'Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten et finalement en 1788 au cours du grand incendie qui dévora les deux tiers de Sion.

Chaque fois que le feu avait accompli son œuvre de désastre les évêques relevaient le château de ses cendres et l'embellissaient. Ce furent tour à tour Adrien de Riedmatten dont on y voit encore les armoiries, Walther Supersaxo, Jodoc de Sylinnen, le cardinal Schinner, Hidelbrandt Roten.

La conquête du Bas-Valais avait rendu les patriotes justement fiers ; assoiffés de liberté ils voulurent après avoir chassé l'étranger se ménager plus d'indépendance à l'intérieur. En 1613 les députés des sept dizains d'en haut dont les séances se tenaient dans une salle de la Majorie installèrent un vice-bailli dans le château épiscopal pour y remplir les fonctions de préfet. Devant un *conclusum* qui n'était ni plus ni moins qu'un ultimatum, les chanoines dignitaires renoncèrent



Entrée du Château de la Majorie



Intérieur de la Majorie. Salle de réception des évêques.

à la Caroline<sup>1)</sup> dont l'authenticité fut de nouveau contestée, et reconnurent le Valais libre, indépendant, et, finalement, acceptèrent la suprématie du Grand Baillif sur l'autorité épiscopale. C'était le coup de grâce porté à la puissance temporelle des princes-évêques, et le glaive de la Régalie ne devenait plus qu'une marotte dans la main d'un bouffon. Le grand baillif prit possession de la Majorie, y frappa monnaie, et les séances du *conseil souverain* du Valais y remplacèrent dès ce moment celles des sept dizains.

Quelques années plus tard le baillif Nicolas Kalbermatten, dans une entrevue qui eut lieu à la Majorie entre magistrats et chanoines, rétablit l'évêque dans tous ses droits pour une durée bien éphémère, car en dépit d'une intervention des empereurs Charles-Quint et Ferdinand II, la Caroline sombrait une nouvelle fois malgré la fermeté de l'évêque Hildebrandt Jost, de douloureuse mémoire (1634).

Construit sur le dernier escarpement de l'arête rocheuse qui le relie à Tourbillon, le château de la Majorie domine la cité de sa masse lourde et noirâtre. L'Etat du Valais en a fait une caserne, et les soldats de l'armée fédérale qui y gisent de temps à autre, sont loin, pour la plupart, de songer qu'ils y eurent de si illustres prédécesseurs. Rien d'ailleurs ne rappelle ce

1) Prétendue chartre par laquelle Charlemagne accordait des droits régaliens aux évêques du Valais, confirmée par Rodolphe III de Bourgogne Transjurane en 999, et par Charles-Quint en 1521.

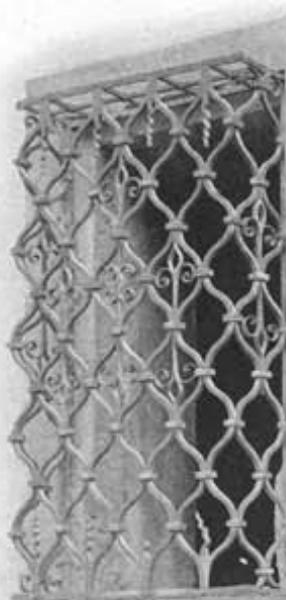
fastueux passé, dans ce dédale de corridors biscornus avec des escaliers en colimaçon, si ce n'est la grande pièce du troisième étage avec ses hautes fenêtres jumelles surmontées à l'intérieur des armoires de quelques évêques et sa vaste cheminée à



Chapelle de tous les Saints.

colonnettes torses dont la hotte porte l'armoire d'Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten et la date de 1539. Si les pioupioups fédéraux qui couchent dans cette salle connaissaient les secrets du passé, j'imagine que leur sommeil en serait hanté de rêves fort curieux et non moins émouvants. De la Majorie, un chemin taillé dans le rocher, grimpe entre des remparts flanqués de tourelles jusqu'à la *Tour des Chiens* qui dut être un poste de défense entre ce château et celui de Tourbillon; de là, le sentier enjambait une large brèche sur un pont-levis qui a disparu, et continuait tout le long de l'arête jusqu'à Tourbillon. C'est vraisemblablement ce chemin que durent suivre de préférence les prélats dans leurs courses entre les deux châteaux. Aucune histoire n'a pu relater l'origine du nom singulier donné à la *Tour des Chiens*, mais une tradition qui en vaut une autre rapporte que pendant la guerre de Rarogne, soit en 1419, les soldats de l'évêque enfermèrent dans cette tour la meute de la vénerie

Majorie et premier bâtiment de Valère (Nord).



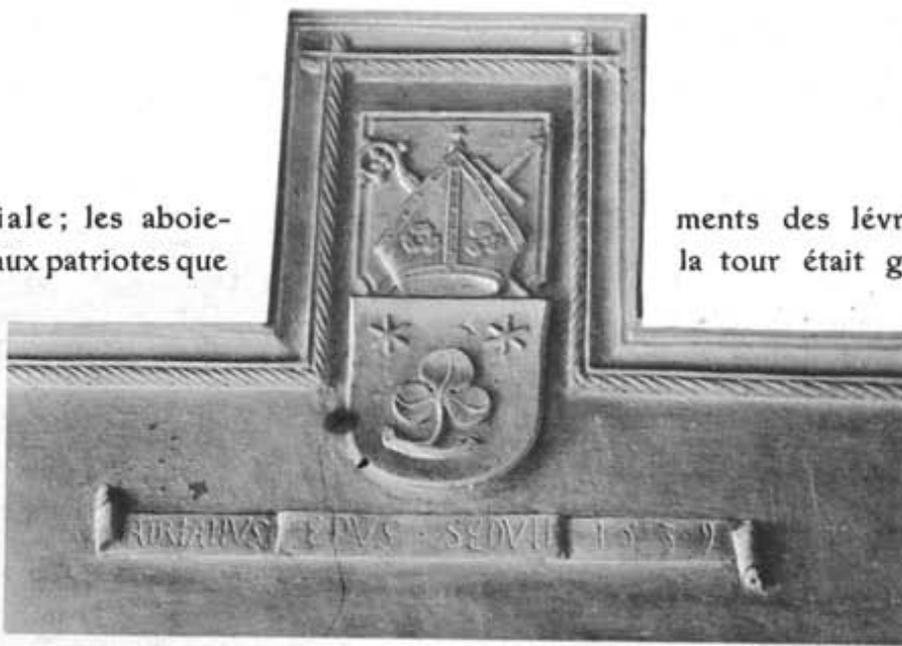
Grille en fer forgé.



Un coin de la salle des évêques à la Majorie.

seigneuriale; les abois-  
supposer aux patriotes que

ments des lévriers firent  
la tour était gardée; ils

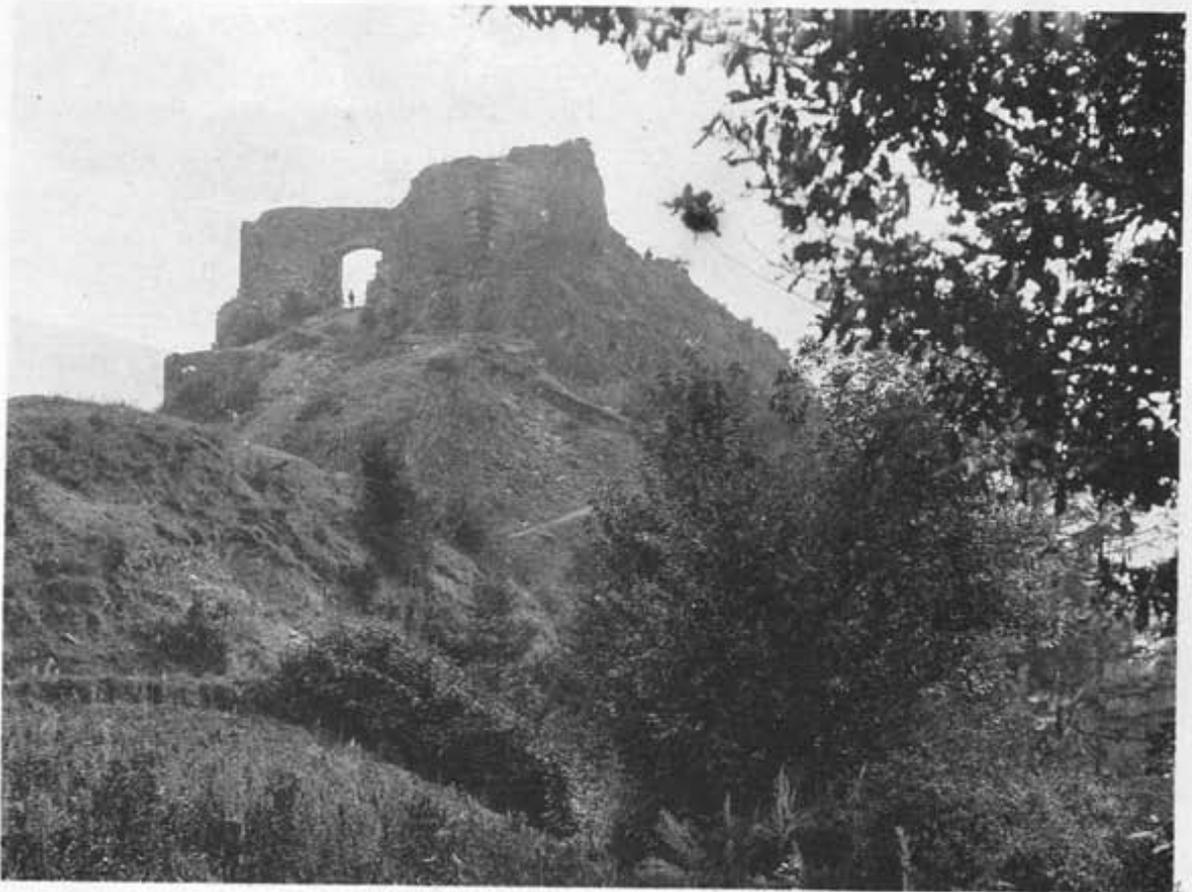


Armes d'Adrien 1<sup>er</sup> de Riedmatten, évêque de Sion (1539). Sur une des cheminées de la Majorie.

s'y portèrent donc et s'y escrimèrent, tandis que de tous côtés on faisait pleuvoir sur eux une grêle de projectiles. Ce stratagème ne fit d'ailleurs retarder que de quelques heures la victoire des Hauts-Valaisans et la ruine de la maison de Rarogne.



Ancienne porte cancellée de l'appartement des évêques, à la Majorie.



Ruines du Château de la Soie. Porte d'entrée (XIII<sup>e</sup> siècle).

## LA SOIE

---

Landri de Mont, prévôt de Lausanne, succéda en 1206 à Guillaume de Saillon sur le trône épiscopal de Sion. Autant pour fortifier sa capitale que pour se ménager une résidence d'été, il fit bâtir le château de la Soie (Seta) sur un roc escarpé qui descend en une formidable arête jusqu'aux confins de la Morge de Conthey, limite des Etats de Savoie. Comme séjour climatérique c'était parfait : la vue, l'air pur, la douce paix champêtre, rien n'y manquait. Comme forteresse c'était moins bien, car les comtes de Savoie en prirent ombrage et ouvrirent les hostilités. Un traité intervint qui régla momentanément le différent. L'évêque y vivait retiré une partie de l'année avec ses familiers, un châtelain, un sautier et un portier.



Ruines du Château de la Soie (Ouest).

En 1342, c'est Guichard Tavelli qui occupait le siège épiscopal de Sion. Ses luttes avec les de la Tour, ses parents, sont demeurées tristement célèbres. Hautains et turbulents, les sires de la Tour étaient constamment à la tête des nobles révoltés contre l'évêque dont ils cherchaient à saper le pouvoir temporel.

Tavelli eut recours d'abord à l'excommunication dont le Saint Siège frappa les auteurs, Pierre de la Tour en tête. Ce moyen ne suffisant pas, l'évêque fit appel à la protection du Comte Vert, Amédée VI. Ce fut un geste désespéré et malheureux, car ce faisant, Guichard attirait sur lui le mécontentement général, les comtes de Savoie étant notoirement les pires ennemis du Valais. Le comte de Savoie appelé comme arbitre dans les démêlés pendants entre l'évêque et les

de la Tour avait vivement mécontenté ces derniers. Antoine de la Tour jura de se venger. Il se rendit dans ce but, le matin du 8 août 1375, au château de la Soie, à l'heure où le prélat accompagné de son châtelain lisait son bréviaire. Trompant la vigilance des gardiens, des soudards à la solde d'Antoine de la Tour pénétrèrent dans l'enceinte du château, se saisirent de l'évêque et de son chapelain et les précipitèrent du haut des rocs à pics dominant le village de Chandolin.

Quarante ans après les tristes événements qui précèdent le siège épiscopal était occupé par Guillaume V de Rarogne, surnommé le Jeune. On était alors en pleine guerre intestine et la Matze, cet emblème de l'ostracisme valaisan venait de se lever contre le sire de Rarogne, Guichard, oncle de l'évêque, qui s'enfuit à Berne dont il était combourgeois, puis à Fribourg, d'où il envoya aux Valaisans la démission de toutes ses charges



Ruines de la Soie (Citerne).



Ruines de la Soie (Midi)

afin d'arrêter leur courroux. - Guichard de Rarogne revint en Valais et trouva l'hospitalité chez l'évêque son neveu, au château de la Soie. Il y amena la dame de Rarogne, Marguerite de Ræzuns, descendante des comtes de Toggenbourg, ses enfants et les gens de sa maison, puis il retourna à Berne chercher protection.

Mais les Haut Valaisans avaient juré la ruine des Rarogne, comme ils avaient consommé celle des de la Tour. A cet effet, ils mirent le siège devant la Soie et en demandèrent la reddition en promettant d'en laisser sortir librement ceux qui y étaient enfermés. Le château se rendit et l'on put voir en ce mois de septembre 1417, l'évêque, la dame de Rarogne et ses enfants quitter leur ultime refuge en emportant avec eux les derniers restes d'une opulence ruinée, pour aller rejoindre Guichard à Berne, où il attendait tristement le dénouement de cette sombre tragédie. Le château de la Soie fut pillé et incendié pour ne plus jamais se relever.

Le petit bourg qui s'était élevé à l'ombre des murailles du château disparut à son tour dans la tourmente et il ne reste plus aujourd'hui de cette demeure épiscopale dont on ne conserve aucune reproduction originale, que quelques pans de mur perdus dans la brousse et derrière lesquels les Savièzans se retranchèrent souvent dans leurs incessants démêlés avec les hommes du village voisin de Conthey, appartenant alors à la Savoie.





Colline de Montorge vue du Levant

## MONTORGE

Quand l'évêque Landri fit construire le château de la Soie (1219), le comte Thomas de Savoie souleva des récriminations injustifiées, puisque les terres de la Soie relevaient de la mense épiscopale. Mais quand en 1233 Aimon de Savoie, fils du comte Thomas, fit élever un château sur la colline de Montorge, ce fut l'évêque Landri qui protesta et avec raison, contre cet empiètement sur les terres épiscopales. La querelle faillit dégénérer en prise d'armes, mais Aimon finit par reconnaître les droits de l'évêque et consentit à la destruction du fort de Montorge. Landri mourut en 1236 et le comte Aimon de Savoie, atteint de la lèpre, finit ses jours dans une demeure solitaire qu'il s'était fait bâtir sur les coteaux boisés de Choëx.

Sous l'épiscopat de Pierre d'Orons, Montorge fut pourvu d'une garnison en prévision d'une invasion du Valais par Rodolphe de Habsbourg, en guerre contre les évêques de Coire et de St-Gall avec lesquels l'évêque de Sion avait contracté une alliance offensive et défensive. Vaines craintes, car Habsbourg ne vint pas, mais à ces préparatifs de guerre, Pierre d'Orons avait épuisé son trésor, si bien qu'il en fut réduit à contracter des emprunts pour lesquels il engagea sa crosse et



Ruines du Château de Montorge (XIII<sup>e</sup> siècle).

les ornements de sa chapelle. La ville de Sion payait annuellement à l'évêque une somme de 10 livres pour la garde de Montorge ; un conflit faillit éclater à ce sujet entre l'évêque Aimon de la Tour et la ville de Sion qui faisait des difficultés pour s'exécuter. En 1352 le comte Vert avait soumis Sion qui fut incendié ; voyant que toute résistance était inutile, la garnison de Montorge se rendit sans coup férir.

En 1384, le château de Montorge est défendu par Rodolphe de Gruyères, en sa qualité de bailli du Valais, à la suite de l'invasion d'Amédée VII venant venger son parent, l'évêque Edouard de Savoie, chassé par les Hauts Valaisans. Montorge demeura en hypothèque au comte Amédée VIII, pour garantie des frais de cette expédition, puis, dans la guerre de Rarogne, le château fut enlevé par Amédée de Challand, bailli du Chablais, qui y plaça une garnison. En 1417,



Ruines de Montorge (Couchant).

par suite d'un arrangement entre le duc et les Valaisans, il fit retour au chapitre, mais au mépris de tout traité, les patriotes l'incendièrent la même année. Il n'en reste plus que quelques pans de mur et une citerne comblée par les éboulis dominant un petit lac mélancolique, où flottent de grands nénuphars blancs, pareils aux lotus sacrés, sous lesquels l'antique Sedunum sommeille dans la profondeur des eaux noires où il s'est englouti.



## LA BATAZ

Le château épiscopal de la Bâtiâz fut construit au XI ou XII<sup>m</sup>e siècle par les évêques de Sion, sur les ruines d'une ancienne forteresse dressée contre les Sarrasins. L'histoire est muette sur son origine. En 1233 Amédée de Rarogne en était châtelain. En 1259 le comte Pierre de Savoie, en guerre avec l'évêque Henri I<sup>er</sup> de Rarogne, mit le siège devant la Bâtiâz, la fit démolir en partie et finit par obtenir sa reddition. En 1264, pendant l'absence du comte de Savoie appelé en

Flandre, l'évêque, par la force des armes, reprit le château de Martigny, et détruisit celui de Brignon au vallon de Nendaz, limite des terres de Savoie. Comme le château de Montorge, celui de Martigny fut réparé et mis en état de défense, par l'évêque Pierre d'Orons, dans l'éventualité d'une attaque du pays par l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

En 1488, l'évêque Jodoc de Syllinen, prévôt de Münster au canton de Lucerne, fit restaurer le château de la Bâtiâz ruiné pendant les guerres précédentes. Les démêlés de Syllinen avec les ducs de Milan, et sa sympathie pour le roi Charles VIII de France lui suscitèrent un terrible ennemi dans la personne du grand agitateur valaisan Georges Supersaxo, homme vénal



Château de la Bâtiâz à Martigny (XI<sup>e</sup> siècle).



Ruine du Château épiscopal de la Bâtiâz (IV<sup>e</sup> siècle). Epoque romaine

énorme servant de contrefort à la colline de Ravoire. Dans la cour d'enceinte, on trouve, à gauche, un corps de gardes et dans la tour quelques pauvres vestiges croûlants, dépourvus de toute ornementation, si ce n'est dans le dernier étage une double clef de voûte en pierre tufière qui doit appartenir à l'architecture médiévale. Des réparations y sont entreprises par l'Etat du Valais et la Confédération.

Le chemin d'accès du château part du faubourg de la Bâtiâz, traverse des carrés de vigne, où croissent quelques figuiers nains; le sureau et le lilas y embaument, puisant le suc de leurs vigoureuses racines dans les fossés comblés où coula jadis le sang de valeureux ancêtres.

1) 15 Avril 1496. Syllinen s'exila à Rome où il mourut quelques années plus tard.

2) 31 Mars 1517.

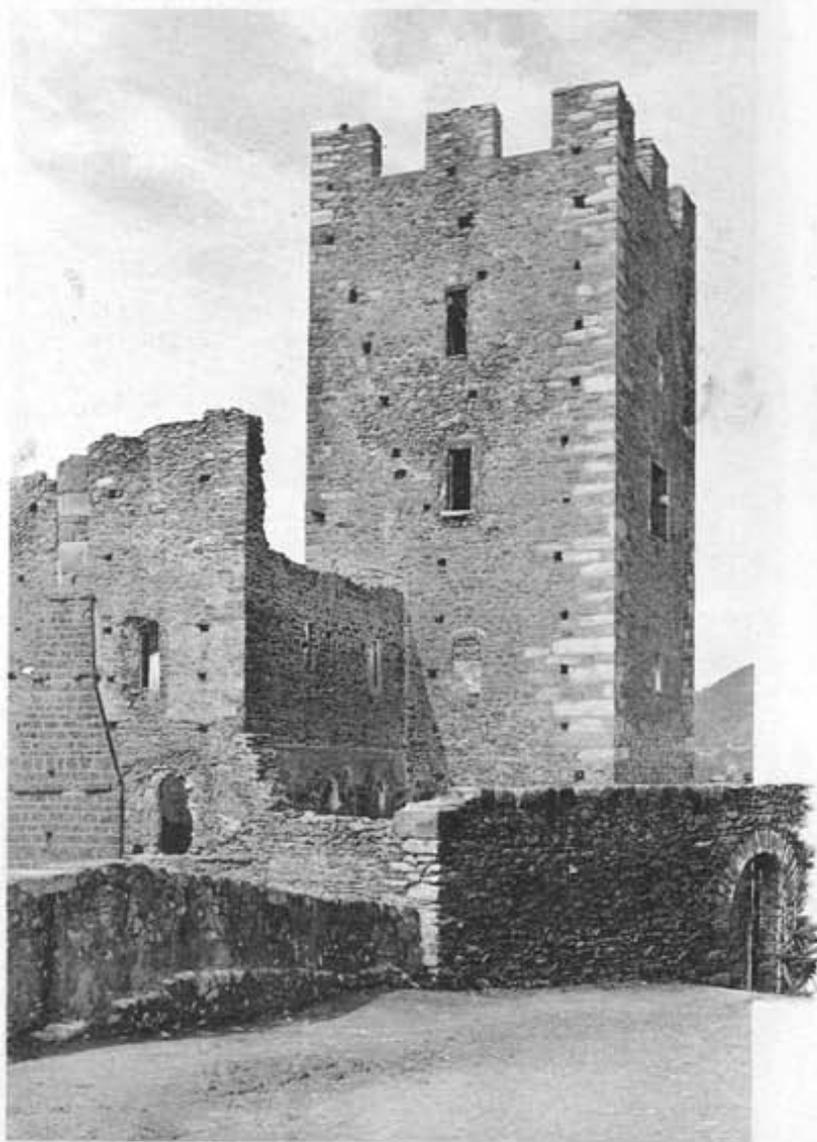
et entêté dont le cardinal Schinner n'allait pas tarder à subir la haine féroce. Supersaxo accusa publiquement Syllinen de trahison et de félonie, si bien qu'un arbitre contraignit l'évêque à résigner sa charge; il vit ses biens et ceux de sa famille confisqués et quitta le pays avec quelques hardes et son bréviaire<sup>1)</sup>. Pierre Schinner, frère du cardinal et châtelain de la Bâtiâz, accusé de despotisme et de concussion est déposé de sa charge de bailli par voix d'arbitrage et finalement expulsé du château<sup>2)</sup>. L'année suivante, la faction Supersaxo assiégea le fort de Martigny, l'assaut dura plusieurs mois et aboutit enfin à l'incendie et à la destruction du château. Il n'en reste que le donjon irréductiblement debout, sur son roc



Détail d'une fenêtre de la Bâtiâz.  
Face Ouest.

## LOUÈCHE. — CHATEAU DES MAJORS

Le château des Majors ou épiscopal, a été construit suivant toute présomption et à défaut de document certain vers le milieu du XII<sup>m</sup>e siècle, sous l'épiscopat de St. Guérin, abbé de notre Dame des Alpes à St. Jean d'Aulph en Savoie. Un major y rendait dès cette époque, la justice au nom de l'évêque. Cette charge fut primitivement portée par Rodolphe de Louèche, puis par alliance passa aux d'Ayent, puis aux de Blonay et enfin aux de Rarogne. La dignité de major, jusque là héréditaire, devint élective sous l'épiscopat d'André de Gualdo; il était nommé pour un an et prêtait serment à l'évêque. Dans ses documents, l'abbé Gremaud nous initie au rôle très singulier des trois officiers épiscopaux de Loèche dans l'exercice de la justice. En cas d'exécution criminelle, le sautier livrait au major le condamné lié et bandé; le major le conduisait aux fourches patibulaires et le vidomne le poussait sur l'échelle que le sautier retirait ensuite; s'il y avait décapitation, le major amenait le condamné; le vidomne tenait la hache qu'il fournissait avec le billot, et le sautier frappait dessus avec un maillet. En cas de noyade le vidomne fournissait le sac, le major conduisait la victime vers



Ruines du Château épiscopal de Louèche, demeure des majors au XIIe siècle.

l'eau et le sautier procédait à l'immersion du criminel enfermé dans le sac. *O tempora! o mores!* Par la suite, l'évêque seul eut un bourreau qu'il prêtait aux dizains à chaque nouvelle exécution.

Le château épiscopal de Louèche fut ruiné pendant la guerre de Rarogne (1417); il fut restauré par Walther Supersaxo en 1457, puis devint la propriété du grand bailli Augustini qui l'acheta à l'évêque Jos. Ant. Blatter, vers 1800. Il n'en reste plus aujourd'hui que des murs d'enceinte délabrés et le donjon, dans lequel fut enfermé en 1627, noble Antoine Stokalper, ancien gouverneur de St-Maurice. Partisan de l'évêque Hildebrandt Jost, en guerre avec ses sujets, Stokalper fut arrêté et conduit au château de Louèche par ordre du bailli Michel Magéran, un des chefs du parti protestant en Valais; il fut mis à la

torture dans une des tours du château; ses douleurs lui arrachèrent quelques aveux qui suffirent à sa condamnation à mort. La sentence disait : « que le dit Antoine sera remis entre les mains du bourreau qui lui liera les mains et le conduira, la corde au cou, pour lui séparer la tête du corps avec le glaive et ainsi le faire passer de vie à mort pour le punir comme il l'a mérité; ensuite pour statuer un exemple à quiconque serait tenter de l'imiter, partager son corps en quatre parts et le jeter au feu pour le réduire en cendres ». Tous les biens d'Antoine Stokalper furent confisqués au profit des sept dizains et son mobilier adjudgé au bailli. Et pour couronner son œuvre, le tribunal finit par déclarer que quiconque s'aviserait de venger sa mort, devait, de quelque condition qu'il fût, subir les mêmes peines, les mêmes tortures et la même mort. Sans pitié pour une épouse éplorée et des enfants anéantis par la



Ruines du Château épiscopal de Louèche. Façade Ouest.





Colline du Vieux Sierre avec les ruines du Château épiscopal.

## VIEUX SIERRE. — CHATEAU EPISCOPAL

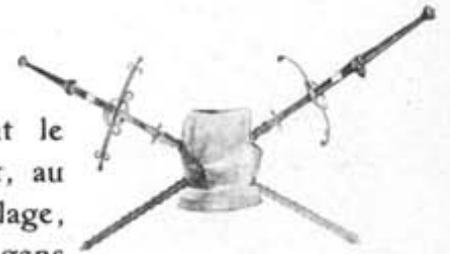
Dès le XI<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, Sierre appartenait en majeure partie à l'Eglise de Sion. Un château épiscopal s'éleva au castrum de Sierre (de Sirro); un vidomne de Sion y exerçait ses droits. Dès 1179 l'évêque y a un major dont les justiciables étaient affranchis de la taille. Cette charge est tenue dès les origines par les nobles de Sierre; en 1298 on y substitua un châtelain. Le château fut détruit pendant la guerre de Rarogne (1414). Un autre château fut construit sur un monticule avoisinant la chartreuse de Géronde. L'évêque Syllinen y plaça un vidomne, mais un siècle plus tard, il n'en restait plus que des ruines. L'histoire détaillée de ces deux châteaux nous échappe de même que la destruction de ce dernier. Toutefois, le lieu était trop poétique pour échapper à la légende.

Dans un de ces petits lacs verts qui avoisinent l'ancien castel épiscopal de Géronde, le comte Rouge venant au secours de Rodolphe de Gruyères,





sacrilège qui venait de briser l'image du Christ devant le château épiscopal avait été terriblement châtiée. En effet, au moment où les soldats du comte de Savoie ardents au pillage, allaient violer l'entrée de la chapelle et la saccager, les gens du vidomme se présentèrent, portant une bannière du Christ, devant le comte Rouge, pour implorer sa clémence. Mais, d'un coup de sa lance profanatrice, il partagea en deux la soie de l'étendard sacré. Le châtiement, comme on l'a vu, fut aussi prompt que mérité.



Tour de Goubin, ruines de Bernona et de l'ancien château des majors de Sierre (détruit en 1417 par les Patriotes).

---

## CHAPITRE II

---

# LES CHATEAUX FÉODAUX

---

La Suisse romande à l'époque de la domination française, fut soumise au régime féodal, introduit au commencement du IX<sup>m</sup> siècle, par Charlemagne empereur d'Occident. Ce fut le fils de Pépin qui créa le droit féodal, dans le sens de la possession et de l'administration du fief et de l'organisation judiciaire de ses états. Charlemagne fut en sorte le véritable fondateur des « *landsgemeinde* » qui s'appelaient sous son règne « *Champ de Mai* » ou diète en plein champ. Ces assemblées étaient des « *plaids* » généraux où les leudes royaux (vassaux de l'empereur), les comtes et les évêques étaient les représentants de la nation ; on y traitait et décidait les affaires importantes du gouvernement. C'était en somme l'embryon de notre système représentatif actuel. Le vaste empire de Charlemagne était divisé en royaumes, légations et comtés. Chaque bourgade avait son tribunal, c'étaient les comtes qui rendaient la justice dans leurs provinces respectives, sous la surveillance des « *Missi Dominici* », commissaires royaux appelés à recevoir les plaintes, à réformer éventuellement les jugements et à prononcer les pénalités contre les magistrats prévaricateurs ; en même temps, ces envoyés étaient chargés de prévenir les tentatives d'empiètement de l'aristocratie terrière. C'est pourquoi Charlemagne, dont on ne saurait trop admirer la sage prévoyance, exigea, une fois empereur, que tous les hommes libres lui fissent personnellement un serment de fidélité analogue à celui que le vassal prêtait à son seigneur, c'était un moyen de faire considérer tout sujet de l'empire comme vassal de l'empereur et de maintenir l'unité et la force de la puissance impériale.

A la mort de Charlemagne, ses successeurs laissèrent tomber une à une les anciennes institutions démocratiques qu'il avait si habilement édifiées et qui, pendant son règne, surent tenir l'aristocratie en bride. C'est ainsi qu'au commencement du XIII<sup>m</sup> siècle, le Valais vit s'élever sur son territoire, une soixantaine de châteaux, habités par une noblesse nombreuse, turbulente et ambitieuse, jalouse de l'autorité épiscopale à laquelle la charte de Rodolphe III les avait soumis. Ce

sont ces châteaux que nous allons visiter en cherchant dans les ténèbres de l'histoire, à en faire revivre le souvenir.

Les châteaux valaisans n'eurent rien de la splendeur palatiale de ceux de la Wartburg en Allemagne ou d'Angers et de Montargis en France. Là, le donjon est tout ; c'est le dernier retranchement du seigneur poursuivi ; c'est un repaire autant qu'un foyer et souvent une tanière où un fauve se défend. Le donjon est entouré d'un mur de protection appelé « chemise du donjon » et bordé par des fossés, un pont-levis s'abaissait de la poterne sur le talus des fossés pour laisser entrer les gens du château ; il renfermait généralement trois étages reliés par un escalier de pierre pratiqué dans l'épaisseur du mur ; chaque étage avait deux chambres voûtées avec de hautes fenêtres cintrées. Le premier étage renfermait ordinairement les salles de réception, le second le logement du seigneur et de sa dame ; le troisième celui des enfants ; dans la profondeur des sous-sols la prison avec la torture,

D'autres châteaux sont plutôt des manoirs seigneuriaux entourés de petits vergers où se passèrent bien de tristes ou touchants souvenirs, des idylles et des drames, des scènes d'amour et des duels. Ce sont des maisons de campagne fortifiées ayant en Valais, une petite tour carrée, un bâtiment d'habitation rectangulaire et un mur d'enceinte quelquefois flanqué de tourelles à meurtrières.

Ici point de fossés ni de pont-levis. Ce n'est pas un château-fort, mais l'habitation du chevalier et de sa famille ; on y trouve parfois une petite chapelle où la romanesque châtelaine aimait à rêver, dans le mystère du silence et de la foi. La vie s'y écoulait assez monotone, en dehors des batailles qui mettaient toute la maison en effervescence. Le baron passait la plus grande partie de son temps à la chasse, la dame et ses filles brodaient, filaient ou tissaient, les damoiseaux, quand ils ne tenaient pas les écheveaux des gentes damoiselles, y jouaient à la paume ou aux échecs, partageaient parfois les randonnées cynégétiques du seigneur et se préparaient au rude métier des armes.

Sur ces terres, un vassal ou lieutenant du seigneur, dont il tenait une partie des terres en fief et à qui il devait hommage de fidélité, surveillait le travail des serfs et rendait compte de sa gestion à son maître ou supérieur hiérarchique. Le vassal était généralement dévoué à la personne de son seigneur, il lui devait le service d'*ost et de cour* (militaire et justice) ; des lois féodales réglaient leurs droits et attributions réciproques. Le vassal, suivant le code féodal concernant les choses, était comme le fermier du seigneur sur le bien inféodé.

C'est à travers ces fiefs, seigneuries et vassalies que nous allons promener nos pas, dans les cours silencieuses où le Passé plane encore de ses ailes mystérieuses, dans ces salles que n'animent plus les chants des ménestrels et les rires argentins des jolies damoiselles de céans, dans ces ruines éparses dans les ronces, témoins muets de si belles et de si tragiques choses.



Porte du bourg de Saillon.

## SAILLON

Le grand château de Saillon (Castellum Psallionis) était primitivement une terre appartenant au comte Ulrich de Savoie, qui la donna en héritage à son neveu Aimon II évêque de Sion en 1037. Ce dernier la céda à son église avec des champs, des vignes et des serfs pour les cultiver. L'évêque Louis de Granges en fit retour aux comtes de Savoie en 1180. Ceux-ci l'inféodèrent à une famille qui en prit le nom et qui paraît pour la première fois en 1179 avec Aimon de Saillon vassal d'Humbert III. Le comte racheta la terre de Saillon en 1231 en échange de laquelle il céda la tour d'Aigle avec le fief qui en dépendait, hommage réservé. :::



Château de Saillon (XIe siècle) vu du couchant.

En 1243 Pierre de Savoie fortifia le château de Saillon et y fit construire la grosse Tour qui s'y voit encore, dont les murs de douze pieds d'épaisseur lui coûtèrent 180 livres mauricoises (7534 fr.).

La terre de Saillon à laquelle les comtes portaient une prédilection marquée par de nombreuses franchises, devint une châtellenie comprenant le bourg de Saillon qui avait ses foires et ses marchés, Leytron, Riddes et Fully. Le château fut en partie détruit par les patriotes en 1475, il n'en reste plus que son mur d'enceinte flanqué de tourelles, et le donjon, appelé tour Bayart.

C'est du haut de cette tour que Guigonne de Collombey, sœur du donzel Pierre, se précipita dans un accès de noire mélancolie en apprenant la mort tragique de son fiancé, le chevalier Anselme de Saxon, décapité à Sion pour avoir trempé dans un complot contre la sûreté de l'évêque Boniface de Challant, le 30 avril 1300. Longtemps dans la châtellenie, on chanta la complainte de Guigonne, dont on entendait chaque soir les sanglots dans les roseaux bordant le Rhône, vers la « portella » de Saxo, où la damoiselle chevauchait sur un blanc palefroi :



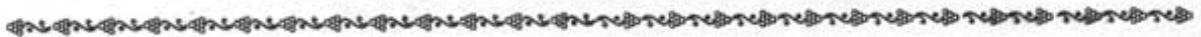
Ruines du Château de Saillon.

« Je vis l'autre ier errant  
Sans compaignon  
Sur un palefroi cantant  
Joliette chançon  
Guigonne attendant  
Anselme de Sasson.

La voi dou plus bel enfant  
K'onques vist nul homme  
Es un buisson  
Guigonne vestue à demi  
Onques nul rien ne vi  
De si gente façon. »



Ruines du Château de Saillon et intérieur du bourg.





Tour des Nobles de Saxon (XII<sup>e</sup> siècle).

## SAXON\*

Dominant le grand village que la roulette rendit quelque temps célèbre, la tour décapitée des sires de Saxon dresse sa lourde masse sur un haut rocher baigné au midi par le gros torrent de Vellaz. Cette tour seigneuriale était la demeure au XII<sup>m</sup>e siècle des nobles de Saxon (Saxons) dont le premier représentant cité fut le chevalier Amédée de Saxon. En 1290, nous y voyons paraître Anselme de Saxon, chevalier dont la fin devait être si tragique. Surpris dans un complot dans lequel les nobles révoltés tentèrent de livrer à l'ennemi le château de Tourbillon, Anselme de Saxon fut décapité sur le Grand Pont, en ville de Sion, avec 20 autres conjurés par l'ordre de l'évêque Boniface de Challant (30 avril 1300). Son castel et ses terres furent confisqués et partagés entre l'évêché et la ville de Sion. Le château fut incendié par les patriotes en 1475.

\* Saxo : rocher.

Les amours du chevalier Anselme avec la belle Guigonne de Collombey, de Saillon, furent en ce temps célèbres. Le comte Amédée V dut même intervenir dans la brouillerie suscitée à Saillon entre les familles alliées de Collombey et d'Avise, au sujet de cette liaison que les premiers voyaient de mauvais œil, étant donné la conduite odieuse du chevalier contre l'évêque de Sion, et d'autres petites histoires, turbulentes et moult désagréables. La mort tragique du chevalier de Saxon régla le différend d'une manière non moins dramatique par la folie de Guigonne qui se laissa choir un beau soir, du haut de la Tour de Saillon.



Tour des nobles de Saxon, vue prise de l'intérieur de l'ancienne église en ruines.



Soulier d'Evolène.  
XVIII<sup>e</sup> siècle

## BRIGNON<sup>1)</sup>

Bâti par le comte Pierre de Savoie en 1243, sur les bords sauvages de la Printze, à l'entrée du vallon de Nendaz, le castel de Brignon était destiné à défendre de ce côté, les limites territoriales de la Savoie. Les comtes y établirent une majorie tenue en fief par un certain Hugonnet, vassal des sires de Conthey dont l'histoire ne manque pas d'intérêt et de piquante saveur féodale.

Hugonnet, surnommé l'Hercule de Clèbes, avait d'abord rempli les fonctions de sautier dans la châteltenie que les abbés de St-Maurice possédaient à Clèbes. Sa taille et sa force athlétiques avaient attiré l'attention du seigneur de Conthey qui lui confia la majorie de Brignon. Hugonnet prit part dès lors à plusieurs batailles contre les Saviézans aux côtés du sire de Conthey et dans une de ces rencontres lui sauva la vie. Hugonnet lui demanda la main de sa fille, la belle Claudine, que plus d'un chevalier avait déjà convoitée. Hugonnet, sans avoir passé par les épreuves préliminaires de la Chevalerie, avait été armé chevalier sur le champ de bataille. Et le sire de Conthey lui avait répondu : « De quatre chevaliers qui soupirent, soyez, si pouvez, le plus heureux ». « Qu'à cela ne tienne, exclama Hugonnet, s'il plait à votre damoiselle m'agrèer. » Les trois rivaux, barons de vieille souche, auraient bien voulu occire ce vilain qui ne devait son élévation qu'à la force brutale, mais cette force même les tint en échec et peu de temps après, le chevalier Hugonnet épousait la belle Claudine de Conthey. Le mariage fut célébré au château de Conthey. Toute la seigneurie fut en fête, la mariée sous son bliaut<sup>2)</sup> richement brodé, de paile<sup>3)</sup> incarnat véritable, à larges



XVIII<sup>e</sup> siècle



Plastron brodé d'Evolène  
• XVIII<sup>e</sup> siècle

manches de brocart, était rayonnante de beauté; une magnifique ceinture garnie de topazes et de sardoines laisse retomber ses lourdes tresses de soie jusqu'au bas du bliaut; elle porte de jolis petits souliers longs, étroits et pointus, en beau cuir de Cordoue, brodé d'or; un petit voile de mousseline soie couvre ses cheveux fauves, et sur ce voile étincelle un cercle d'or délicatement émaillé et serti d'émeraudes. Un long manteau de soie verte garni de broderies, s'agrafe gracieusement sur ses épaules sans

1) Le château-fort de Brignon, dont les dernières pierres sont ensevelies sous les ronces et le gazon, fut détruit en 1264 par les soldats d'Henri I<sup>er</sup> de Navarre, en guerre contre Pierre de Savoie.

2) Vêtement de la dame noble, en forme de robe.

3) Drap tissé de soie et d'or.

## BRIGNON

masquer entièrement le bliaut avec lequel il rivalise de beauté. Hugonnet a revêtu de belles chausses de soie brune, un pelisson d'hermine<sup>1)</sup> de paille incarnat, broché d'or avec des gueules d'hermine à l'encolure et de larges galons d'orfroi<sup>2)</sup> au cou et aux manches. Sa tunique est de cendal bleu foncé ; ses manches sont serrées au poignet et évasées au haut du bras ; elles sont 'décorées d'orfroi ainsi



Chapeau d'Evolinarde. XVIIIe siècle



Soulier à glace (XVII<sup>e</sup> siècle).

que le bas de la tunique et sans encolure. Son manteau de soie rouge, demi circulaire est doublé de fourrure, il est retenu par une riche agrafe fixée sur l'épaule droite, et le chapelet de feutre fin qu'il porte sur ses longs cheveux bouclés est orné d'émaux et d'émeraudes. Elle, sur sa mule couverte d'un samit<sup>3)</sup> écarlate, dolemment assise sur la sambue<sup>4)</sup> ornée d'ivoires incrustés d'or, lui, superbe et triomphant, sur son palefroi

1) Robe fourrée. - 2) Galons d'or.

3) Tissu de soie lamé d'or.

4) Selle de femme.



Table du XVII<sup>e</sup> siècle avec chanes du XVI<sup>e</sup>

bien sanglé dans sa selle émaillée à fleurettes d'azur. Les fiancés sont escortés des membres de leur familles, les dames sur de belles mules afeutrées<sup>1)</sup> et d'amis revêtus de leurs plus beaux atours, allant deux par deux.

Le carillon sonne à toute volée, le moutier<sup>2)</sup> ouvre large ses portes à deux battants : les mules se mettent en branle aux sons joyeux de leurs grelots d'argent, l'orchestre des ménestrels éclate gaiement dans le chemin semé de fleurs qui conduit à l'église. Tout le long de la route et de chaque côté, les curieux font la haie ; ce sont de petits vassaux, les vilains en habit de dimanche, les bourgeois de Conthey et les bourgeoises effarées devant le luxe seigneurial, un tantinet honteuses de leurs cottes et de leurs surcots de drap. Le cortège est devant l'église. Un ménestrel va au-devant des fiancés et chante accompagné de sa vielle :

Chançonnette, va t'en tost  
 Au rossignol en cil bois  
 Di qu'il me voist saluer  
 La douce blonde au vis cler  
 Que moult on aime sans fauser  
 Mis certes ne l'os nommer...

Les gens de la noce quittent leurs montures pendant que les ménestrels jouent leurs plus beaux airs au milieu des rires frais et des discours joyeux. Le prêtre apparaît sur le porche où il bénit les fiancés et consacre leur union. Puis il dit la messe rehaussée de cérémonies particulières à la circonstance ; l'encens remplit le lieu saint, mêlant son austère parfum à celui plus capiteux des fleurs amoncelées de tous côtés, à celui des dames odorant la rose et la verveine. Après le chant de l'*agnus Dei*, l'époux s'avance à l'autel et reçoit de l'officiant, le baiser de paix qu'il va reporter à sa jeune femme, au milieu du sanctuaire et au pied du crucifix, scène charmante et digne du pinceau d'un Rubens.

La messe est terminée, la foule regagne la place où piaffent mules et palefrois ; la mariée distribue des deniers aux pauvres ; le cortège se reforme et regagne le château par les chemins jonchés de roses et de glaïeuls. Les soies éclatantes des riches costumes ondoient sous un clair soleil de juin et les chants des ménestrels retentissent sur tout le parcours.

La cour du château s'emplit de tout ce monde, et les coupes d'or et les hanaps s'entrechoquent entre les mains des seigneurs et des dames dont les lèvres s'humectent de l'ambre de la malvoisie ou de la pourpre du moret<sup>3)</sup> tandis que les gaufres appétissantes défilent en monceaux sur des plats d'or et d'argent portés par des valets et des serfs, sous l'œil vigilant du dapifer<sup>4)</sup> (sénéchal, senecalus, dapifer). Puis ce fut le banquet où paraissent les plantureuses venaisons et les vins dorés ; puis le bal où moult l'on dansa, puis l'aube, le château s'endormit.

1) Couvertes de feutre rembourré.

2) Moutier, église ; a fait dans notre patois romand *mof* qu'on prononce aussi *mossi*.

3) Vin de mûres.

4) Majordome, maître d'hôtel.



## GRIMISUAT

---

A l'entrée du village de Grimisuat, sur la pente d'une colline où s'étagent de grasses prairies et de beaux vergers, se dresse la grosse Tour carrée des nobles de Crista (Super Christam). Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, ce lourd castel dont les murs ont plus de deux mètres d'épaisseur, appartenait à Aymon de Venthôme doyen du chapitre de Sion, qui en fit hommage à la mense épiscopale. Un siècle plus tard elle était inféodée aux seigneurs de Crista, bourgeois de Sion. (de crista, Super Christam, auf der Egg.) Le château de Grimisuat n'était pas loin de celui d'Ayent fief de Savoie inféodé aux de La Tour, seigneurs de Conthey, d'Ayent et d'Arbaz. Le fameux Antoine de La Tour dans ses chevauchées entre ses châteaux de Conthey et d'Ayent faisait volontiers halte à Grimisuat, pour faire un doigt de cour en passant à la belle Martine de Crista. Le seigneur de Crista sachant de La Tour aussi volage que belliqueux en conçut un vif ombrage et résolut d'user de stratagème envers ce folâtre baron dont il valait cependant mieux rester l'ami. Il chargea de ce soin son fidèle vassal François, aussi rusé compère que brave serviteur. Or un jour d'été que le Sire de la Tour avait trop copieusement étanché sa soif avec de la Rèze de Conthey, il arriva vers le soir à Grimisuat et s'endormit dans un verger, à quelques pas du village et du château où il pensait conter fleurette à la belle Martine. Le vassal qui le guettait, choisit le moment où le baronnet ronflait, positivement écrasé par l'alcool, pour lui enlever son casque qu'il avait déposé à ses côtés et lui noircir le visage avec de la suie, sans que le dormeur fit mine de se réveiller. Au coucher du soleil de La Tour se réveilla, s'étira, se frotta les yeux, et encore noyé dans les vapeurs de Bacchus il enfourcha sa monture sans plus songer à son casque. C'est ainsi qu'il arriva au village où les gens, pensant voir le diable en personne, s'enfuyaient devant le cavalier noir dont les cheveux se hérissaient au galop de son destrier. La belle Crista, en le voyant arriver ainsi, ne put s'empêcher de rire à gorge déployée en s'écriant : « Par St-Théodule, pauvre Sire, d'où sortez-vous ! » et la damoiselle de s'enfuir en riant aux larmes. Le seigneur dégrisé par la



Château de Grimisuat (XIII<sup>e</sup> siècle) résidence des nobles de Cista (Auf der Egg).

honte et ivre de colère, continua son chemin en jurant de se venger de l'affront qui lui était fait. Les événements ne lui en laissèrent pas le temps ; le peuple soulevé à la suite de l'assassinat de l'évêque Tavelli envahit les terres d'Antoine de La Tour et brûla tous ses châteaux, lui-même s'enfuit du pays et n'y reparut jamais.





Tour des comtes de Granges  
(couchant)

## GRANGES. - Le CHATEAU des COMTES

Il fut construit vers le XII<sup>m</sup>e siècle (1132) par Louis de Granges baron de Savoie et descendant des comtes de Granges. Granges était jusqu'au traité de 1384 un fief de la maison de Savoie. La colline qui protège le village, au levant, était fortifiée, entourée de murs et couverte de tours et de châteaux dont il ne reste plus que des ruines à fleur du sol. La dernière tour, celle que nous donnons ci-haut, s'abattit en 1910, faute de soins. Avec elle s'en allait le dernier souvenir de cette importante seigneurie qui passa aux d'Anniviers par héritage de l'évêque Boson, puis aux Tavelli de Genève et aux de Montjovet et de La Tour Morestel. Le château fut pris et rendu maintes fois ; en 1360 par le comte Amédée VI de Savoie, en 1366 par les de La Tour, que l'évêque Guichard Tavelli fit assiéger et dont il obtint la reddition, grâce à l'intervention du légat du pape ; enfin le vieux castel et ses dépendances furent incendiés et ruinés en 1417, par les Savoyards.

En ce temps là, Granges était un bourg ayant deux églises et une nécropole réservée aux familles nobles du pays. L'évêque y venait volontiers visiter ses terres, et c'est dans l'oratoire de son château qu'il vint une dernière

Boson de Granges y venait volontiers visiter ses terres, et c'est dans l'oratoire de son château qu'il vint une dernière fois se recueillir



Ruines du Château des comtes de Granges (XII<sup>e</sup> siècle), détruites en 1910.

avant d'aller en Terre Sainte. A cette occasion, il y eut dans toute la Seigneurie des cérémonies pompeuses et des prières pour l'heureux voyage du prélat ; tous les seigneurs du lieu, vêtus de leurs brillantes armures, voulurent accompagner l'évêque jusqu'à Sion. Ce fut sa dernière visite car Boson mourut à son retour de Jérusalem (1243) et légua tous ses biens à la mense épiscopale.



## TOUR DE VEX, dite Tour Tavelli

A environ un kilomètre au-dessous du village de Vex, postée en sentinelle au-dessus des anciennes moraines que baigne la Borgne, une tour massive et décapitée dresse sa lourde silhouette noircie. Pareille à un vieux chevalier couvert de blessures et toujours debout, elle paraît campée sur la vallée pour en sonder les recoins. Cette tour fut primitivement (1250) un fief des de La Tour, vidomnes de Conthey, seigneurs de Mage, puis vidomnes d'Hérémente. Elle passa des de La Tour aux Tavelli vers le milieu du XIV<sup>me</sup> siècle, où Barthélemi Tavelli, seigneur de Bex la possède jusqu'en 1351. Puis elle échut à des héritiers de cette famille. Elle fut incendiée par Hugonin de Meyran, capitaine d'Amédée VIII et vice-châtelain de Conthey, sous l'épiscopat de Guillaume de Rarogne. Au temps où les de La Tour en étaient possesseurs, la tradition raconte que Pierre de La Tour, dit le baron, en avait fait un séjour de chasse, où il passait volontiers quelques jours en revenant de son château d'Hérémente dont il était vidomne. Ce seigneur était détesté tant à cause de son luxe que de sa méchanceté. Quand il allait percevoir les revenus et les tailles dans son fief, il montait un palefroi ferré d'argent et couvert de harnais chamarrés d'or ; la nuit, imitant certains tyrans de l'antiquité, il chargeait ses serviteurs de battre de verges l'étang voisin de son château de Conthey, où les chanteurs batraciens dérangent son sommeil. Un jour, un taillable d'Hérémente du nom de Friquet, vint lui faire part de son mariage avec une jeune paysanne, du hameau de Prolin. Le baron se prévalut d'un certain droit du *seigneur* ou de *formariage*, en usage alors, mais auquel le roturier entendait bien se soustraire, ainsi que sa fiancée. Ce prétendu droit seigneurial consistait en des prémices nuptiales accompagnées d'une amphora (quarteron) de bon vin et d'une grande *torche* de la meilleure farine de froment, que l'épousée devait

apporter elle-même au château, le soir des noces. « Tu les auras mes prémices ! murmura le jeune homme, dont le sang bouillonnait ; elles te seront si profitables que jamais plus n'en useras ». Le baron de Conthey se trouvant à la chasse dans ses domaines allait de préférence dormir dans sa tour de Vex. Des paysans matineux l'avaient aperçu maintes fois, de grand matin, accoudé à une fenêtre et paraissant jouir de la fraîcheur de l'aube, dans la douceur d'un demi-sommeil. Friquet qui l'apprit jugea le moment favorable au plan qu'il avait formé



Tour Tavelli à Vex (Val d'Hérens) XIIIe siècle.

de débarrasser le pays d'un tyran qu'il haïssait. Le paysan était un archer dont l'œil d'aigle secondé par une main adroite, sûre et ferme, n'avait jamais manqué son coup.

Il descendit un jour de grand matin, bien armé, les pentes broussailleuses d'Hérémente, et avant que le jour fut venu, se trouvait à quelques pas de la Tour de Vex, caché dans les buissons. De sa cachette il avait l'œil braqué sur la fenêtre où le baron avait coutume de venir s'accouder avant de sortir. Mais ce matin là, le baron ne s'y montra pas ; on eut dit qu'un secret présage l'avait averti du danger. Friquet maugréait dans son fourré, quand il entendit la clef grincer dans la porte massive de la tour et vit apparaître le sire de Conthey qui, du seuil, explorait l'horizon d'un œil soucieux. En effet, ce jour là le ciel était gris, couvert de gros nuages ; la pluie était dans l'air et la chasse manquée. Le moment était on ne peut

plus favorable pour le paysan d'exécuter son plan ; il ne se trouvait qu'à vingt pas de la porte ; une petite ouverture entre les branches lui permettait d'y faire passer une flèche, sans le moindre obstacle ; il arma rapidement, visa, le coup partit. Le trait frappa en pleine poitrine le baron qui poussa un cri sourd, s'affaissa et ne se releva pas. Friquet, comme un chamois, regagna les pentes d'Hérémente et arriva sain et sauf à sa maisonnette. La mort du vidomme fut saluée partout comme une délivrance, nul n'en connut le secret et la tour en conserva un si mauvais renom que les Tavelli ne voulurent jamais y séjourner.

Ses murs encore robustes n'abritent plus aujourd'hui que quelques oiseaux nocturnes, dont les cris farouches ou plaintifs résonnent comme un lugubre écho du passé, dans le silence de cette morne solitude.



## GRONE. — CHATEAU DE MORESTEL

Sur une petite éminence, à l'entrée du village de Grône, du côté du levant, le petit château de Morestel est encore debout, fort bien conservé. Il est vrai que le castel primitif du chevalier, Pierre de Morestel vidomme de Grône (1245), fut détruit en partie pendant la guerre de Rarogne (1415) et que le manoir actuel fut reconstruit puis restauré plus tard ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante taillée dans une solive du plafond :

HOC OPUS FECIT FIERI H. V. J. OLIVIER ANNO DOMINI 1565 ET DIE III AUGUSTI

Cette branche des Morestel s'éteignit vers la fin du XIV<sup>m</sup> siècle. Les de Chevron-Villette lui succédèrent au vidomnat de Granges. Le château devint ensuite la propriété de la commune qui y tient encore aujourd'hui ses séances. Le cintre de la porte d'entrée est surmonté d'un écusson aux armes de Grône (une tête de bélier) et de la date 1615 (restauration).

Amphélise de Morestel, fille de Perrod avait perdu sa mère avant qu'elle eut atteint ses vingt ans. Restée seule avec le seigneur son père, elle fut confiée à la garde d'une nourrice idolâtre qui ne voyait que par les yeux bleus de pervenche de la jeune châtelaine.



Château de Morestel, à Grône (XIII<sup>e</sup> siècle), et village de Granges

Le sire de Morestel était souvent en campagne soit que les intérêts de son fief l'appelassent à Granges ou à Sion, soit que la sécurité du pays fit appel à la vaillance de son épée. Alors Amphélise restait seulette, accoudée à l'allège de sa fenêtre, des jours entiers, *du coq chantant jusques à la nuit* à sonder l'horizon en priant St-Georges ou fouillant la masse noire des forêts sombres et mystérieuses. Ses beaux yeux s'estompaient alors d'une profonde mélancolie. Aussi quand le vassal Bertol du village de Grône, en l'absence du seigneur, venait porter à la douce Amphélise, des nids d'allouettes avec la mère et les œufs, de petits paniers de fraises des bois ou quelque écureuil ou loir pris au piège, la bonne gouvernante fermait-elle les yeux devant l'intrus et la bouche devant son maître à son retour. Bertol était un beau paysan de vingt et un ans, taillé comme un hercule, agile comme un chamois, élégant comme un chevalier. Quand il s'approchait du château, guettant le départ du vidomme pour la chasse ou pour la pêche, son beau visage s'éclairait d'un rayonnement et d'une noblesse auxquels la gente damoiselle ne se montrait point insensible.

Elle l'avait vu un jour arrêter, comme un jeu d'enfant, un cheval indompté lancé sur la chaussée de Granges, et son cœur avait frémi d'admiration. Elle avait raconté le fait au châtelain avec des transports naïfs qui lui valurent cette fière

apostrophe : « Amphélise, n'oubliez pas que votre nom et votre rang vous font un devoir de considérer que Bertol est un paysan et que vous êtes une châtelaine. La jeune fille rougit un peu et ne répondit rien, mais le remous de son cœur lui disait assez que Bertol ne lui était pas indifférent, que sans s'en apercevoir elle s'y était attachée, comme le volubilis s'attache au tronc noueux qu'il enlace et qui le soutient.

Un jour que le vidomme s'était rendu en mission auprès de l'évêque Tavelli, Amphélise, trompant la vigilance des serviteurs, sortit du château et gagna la forêt voisine, où elle se promettait de faire ample moisson de muguets. On était au printemps de l'an 1350, le long hiver avait assombri le caractère de l'orpheline, un besoin d'air, de fleurs et d'espace lui avait fait enfreindre toutes les pressantes recommandations du seigneur ; quelque chose bouillonnait en elle comme la sève dans ces robustes sapins dont l'arôme l'énivrait. Il y avait un moment qu'elle foulait la brousse de son pied fiévreux, quand tout à coup, elle aperçut à quelques pas seulement, un ours qui la toisait avec étonnement, prêt à s'élançer sur elle. Tout son sang se figea ; elle poussa un cri perçant et se laissa choir glacée d'épouvante. Au même moment les branches des buissons s'écartèrent, un homme en sortit tenant une hache levée au-dessus de sa tête ; c'était Bertol.

Avant que le carnassier eut eu le temps d'attaquer ou de fuir, l'hercule de Grône l'avait assailli et d'un formidable coup de hache, en plein front, lui avait fendu le crâne et l'avait couché raide à ses pieds. Amphélise avait assisté palpitante à ce nouvel exploit de Bertol. « Vous m'avez sauvé la vie, s'écria-t-elle les yeux pleins de larmes ; vous êtes un brave, sur un champ de bataille, on vous eut créé chevalier » !

J'espère le devenir un jour, pour vous servir, noble damoiselle, exclama le paysan que le bonheur rendait triomphant. —



Château de Morestel, vu du midi

« En attendant, acceptez ce médaillon comme un gage de ma très vive reconnaissance ». Ce disant, Amphélie détacha de son cou une petite chaînette d'or et la remit au vassal. — La châtelaine rentra au manoir accompagnée de Bertol. Devant la porte de la cour, la jeune fille tendit sa main à son sauveur en lui disant : « Dieu vous récompense et nous protège » ! Le paysan fit un profond salut, balbutia quelques mots d'adieu et disparut dans la forêt, le cœur débordant d'une douce joie.

En apprenant à son retour ce qui s'était passé, le sire de Morestel entra dans une violente colère : « Dès ce jour, dit-il à sa fille, vous ne sortirez plus de ce château sans ma permission, je vous ferai garder à vue ; quant à ce médaillon que vous avez profané, j'irai l'arracher des mains de ce rustre, je ne permettrai pas qu'on souille davantage le lys des Morestel ni qu'on prenne notre aigle pour un passereau<sup>1)</sup>. Le lendemain le seigneur de Grône se rendit aux champs, y rencontra Bertol, lui réclama le médaillon qui lui fut remis aussitôt et menaça le vassal des pires châtimens s'il le reprenait à venir au château en son absence.

La nuit suivante Amphélie quittait clandestinement le manoir et, accompagnée de Bertol, se réfugiait à Granges chez sa cousine Béatrice de La Tour. Ce fut là que les deux fugitifs se quittèrent après s'être promis de se revoir dans un temps meilleur. L'hercule de Grône alla offrir ses services à la cour de Savoie où sa belle prestance le fit facilement accueillir. Il ne tarda pas à aller guerroyer sous l'étendard de Montauban, et se montra si valeureux sur les champs de bataille, qu'il y fut armé chevalier par les mains du comte Vert. Bertol était arrivé en moins de deux ans à réaliser son rêve. Il n'était plus maintenant, un simple paysan taillable du fief de Morestel ; le comte de Savoie lui avait offert pour prix de sa bravoure la terre de Valbone et rien ne pouvait dès lors s'opposer à son union avec la fille du seigneur de Grône.

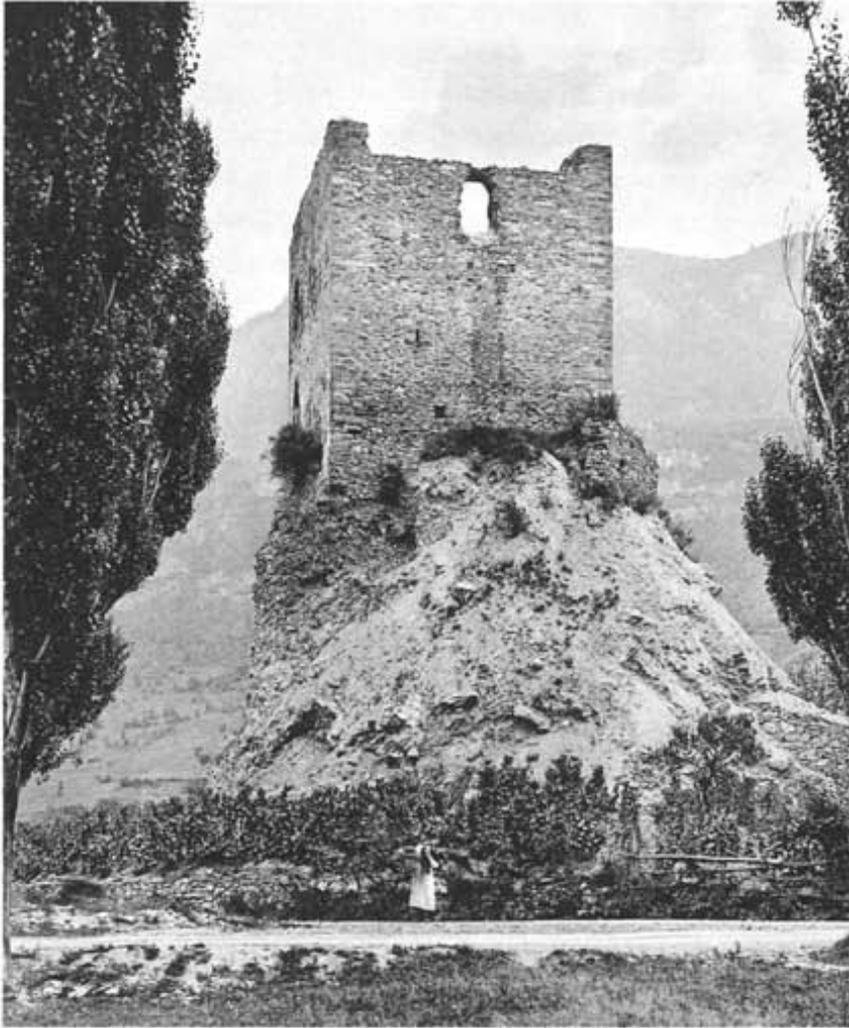
Le chevalier Bertol de Valbone revint au pays, y retrouva la belle Amphélie au château de Granges. Entre temps le sire de Morestel avait appris la belle conduite de son ancien vassal et la retraite de son enfant. Il pardonna tout et peu de temps après dans la petite église de Grône avait lieu le mariage des deux héros de cette histoire et le château des Morestel tout en fête, retentissait des doux accords des vielles et des chants joyeux des minnesængers :

Dans le castel de Morestel  
Et sous les buissons cheveluz  
Les biaux oisels sont revenus,  
A l'unisson des vielles  
Chantons nos ritournelles...

1) Allusion aux armoiries des Morestel : Ecartelé aux premier et troisième d'argent, à l'aigle au vol éployé, au deuxième de Gueules au lys d'or, au quatrième d'or à la croix de gueules.

Fenêtre armoriée du château de Morestel





Tour de Chalais (XIIe siècle) demeure des nobles De Chaley

## CHALAIS (Chaley). — LA TOUR DE BOZON

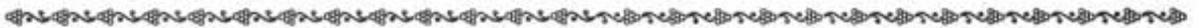
En 1199 noble Boson de Sirro, de la famille des nobles de Sirro de Sierre, était châtelain de Chalay (Challais, Chalais). En 1220 apparaît Guillaume de Chaley, fils de Boson qui prit le nom du fief dont il était investi; il est chevalier et homme lige de l'évêque. En 1260 Boson de Chaley était vassal de la Tour; il se croisa, revint à Chaley et en tint le vidomnat jusqu'à sa mort survenue en 1298; il se fit inhumer au prieuré de Géronde. En 1331 les héritiers de Boson fondèrent avec les seigneurs de la Tour et d'Anniviers la chartreuse de Géronde qui devait abriter plus tard, tant d'ordres religieux illustres et

servir pendant les guerres de refuge à tant de glorieuses infortunes. La tour passa ensuite aux de Chevron, vidomnes du lieu, puis au XVI<sup>m</sup>e siècle fut acquise par l'évêque Hildebrand de Riedmatten.

Bâtie sur un mamelon de sable au levant du village de Chalais, la grosse tour carrée de Boson n'offre plus que l'aspect d'une pauvre ruine ; rien n'y subsiste plus à l'intérieur ; le sol qui la supporte lui est disputé par la pioche impitoyable du laboureur, de maigres pampres envahissent le monticule jusqu'au seuil de l'ancien fort et il s'en est fallu de peu qu'on abatte ses murs pour en faire un enclos. C'est ainsi que s'en vont un à un, les souvenirs de notre histoire, anéantis par le temps ou par le pic démolisseur.

Pendant les guerres avec les Valaisans, le comte Rouge assiégea la tour de Chalais et l'incendia avant d'aller mettre à sac le château de Beauregard et le Val d'Anniviers, seigneurie des Rarogne (1384).

La légende raconte qu'à l'approche des troupes du comte Rouge en 1384, le seigneur de Chalais qui n'attendait aucun merci de ce prince avide et sanguinaire, jeta tout ce qu'il avait de précieux en or et argent dans le fond d'une citerne et s'en fut se réfugier à Sierre au château des vidomnes. A son retour il s'empressa de faire fouiller la citerne par ses valets, mais ils n'y trouvèrent qu'un méchant broc d'étain que les savoyards rusés y avaient laissé en échange du trésor qu'ils avaient emporté.



## VENTHÔNE

Le fief de Venthône remonte au commencement du XII<sup>m</sup>e siècle, où il est inféodé à Aymon de Venthône, seigneur du lieu. L'énorme tour qui composait, avec quelques dépendances disparues, le manoir de cette ancienne famille, abrita en 1260 le chevalier Pierre de Venthône, qui, pris du dégoût de la vie des armes, se fit religieux et entra comme novice à l'abbaye d'Hauterive tandis que sa femme, Antoinette d'Anniviers prenait simultanément le voile au couvent de la Maigrauge à Fribourg. Leur fils unique Sigismond se croisa sous l'étendard de Louis IX et mourut sous les murs de Jérusalem. La famille de Venthône s'éteignit à la fin du XIV<sup>m</sup>e siècle, laissant la juridiction du fief aux de Platéa de Viège, jusqu'à ce qu'il devint la propriété du dizain de Sierre.

Au temps où Pierre de Venthône quitta l'épée de vidomne pour revêtir le froc des moines de Cîteaux, il avait à son service un vieux serviteur du nom de Crétol du village de St-Maurice-le-Lac, qui, à l'exemple de son seigneur voulut à son tour quitter le monde et toutes ses misères. Sa condition ne lui permettant pas d'entrer dans un ordre religieux, il quitta le manoir de

Château de Venthône (XII<sup>e</sup> siècle) vu du Midi

Venthône au départ du chevalier Sigismond pour l'Idumée et se construisit au-dessus de son village, au pied d'une épaisse forêt, un modeste ermitage qui s'appela Crétolet et qui subsiste encore de nos jours.

On était sous l'épiscopat si tourmenté de Henri I<sup>er</sup> de Rarogne : Pierre de Savoie avait conquis et ruiné le Valais presque tout entier ; dans la plaine de Port Valais il avait fait une boucherie des soldats valaisans, pris à dos par le Val d'Abondance ; sans résistance dans la vallée, il avait incendié Sion, la fière « Sedunum caput » Louèche, l'invincible « Leuca fortis », les manoirs de

Tourtemagne. Viège et Mœrel étaient tombés sous les coups de l'envahisseur, et les troupes épiscopales refoulées jusqu'au fond de la vallée de Conches. Le patriotisme et le courage épique des Patriotes étaient aux abois. Ils durent signer un traité de paix humiliant et onéreux. L'abbé de St-Maurice remit au vainqueur, un anneau comme signe d'investiture. L'évêque pour se préparer à toute nouvelle attaque du comte de Savoie signa à Louèche une alliance avec la ville de Berne (17 juillet 1252) qui fut la première entre les Suisses et le Valais.



Château de Venthône, vu du Nord

Cette anarchie dont on ne pouvait prévoir l'issue avait jeté l'épouvante et le découragement dans le peuple, victime de ce lamentable état de choses. Beaucoup de gens s'enfuirent au milieu des montagnes, chercher dans des solitudes arides mais plus hospitalières un peu de paix et de repos. Crétol avait trouvé

dans sa retraite de Crétolet, la tranquillité qu'il avait rêvée pour ses derniers jours. Il y mourut chargé d'ans et de bienfaits, et son petit ermitage est devenu un lieu de pèlerinage encore fréquenté de nos jours par les gens du pays.

## MUSOT

La terre de Musot était au commencement du XIII<sup>m</sup>e siècle un fief des majors de Louèche.

Marguerite d'Ayent, fille d'Aymon, major de Loèche, par son mariage avec Guillaume de Blonay en 1260, porta le château seigneurial de Musot à son époux qui en prit le nom. En 1342, la seigneurie est tenue par Pierre de La Tour, un des nobles révoltés contre leur évêque, qui, avec Henri de Blonay, Jean de Rarogne, Pierre de Gruyères, etc. encoururent l'excommunication du Saint-Siège, à la demande de Guichard Tavelli (1352); puis ce fut le tour des de Chevron et finalement des de Monthéis, de se partager cette terre seigneuriale, dont il ne reste plus qu'une modeste habitation fraîchement restaurée et transformée en maison de campagne.

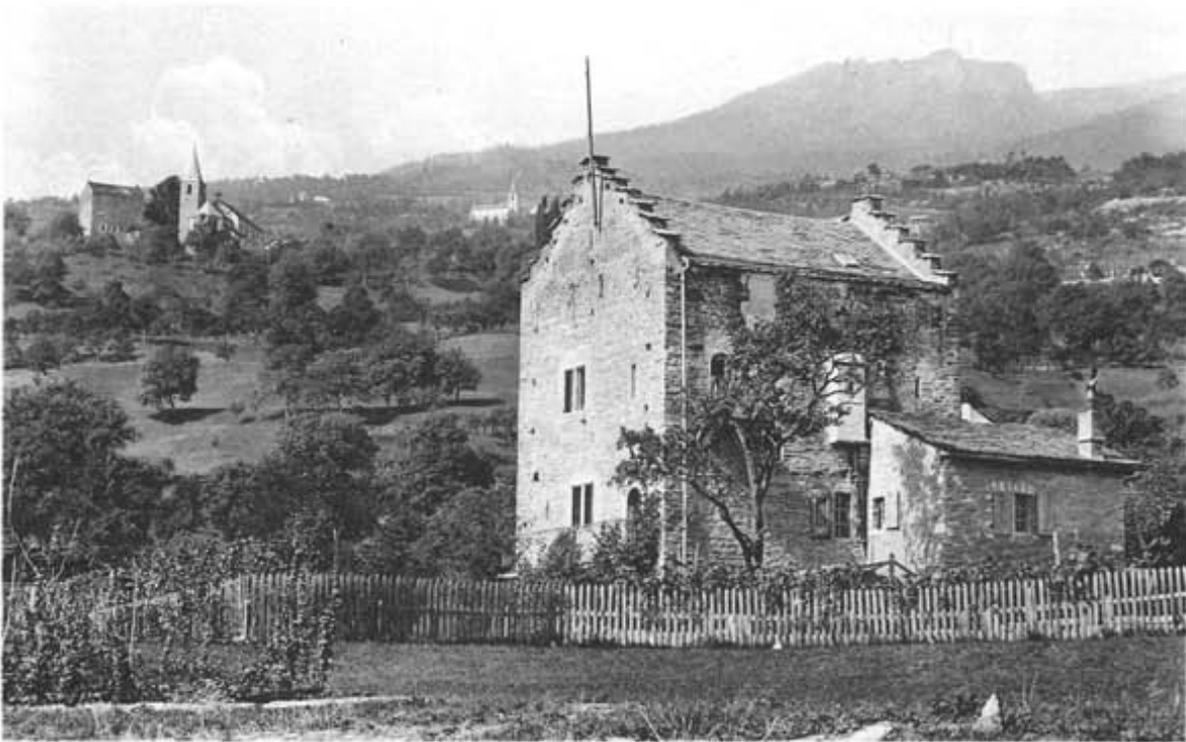
Marguerite d'Ayent s'ennuyait à Musot, c'est en effet un lieu bien solitaire, et il devait l'être bien plus encore quand les forêts l'environnaient de tous côtés.

Guillaume de Blonay était presque continuellement sous les armes, tantôt contre Pierre de Savoie, tantôt contre les Italiens dans l'Ossola. Pendant ce temps la noble châtelaine était seule au logis, avec un gardien et quelques valets chargés du soin de la maison. Marguerite était toutefois fort éprise du monde et de la toilette; elle y consacrait presque tout son temps; par contre, elle se montrait fort dure envers les mendiants qu'elle rebutait parfois avec mépris. Souventes fois elle montait sa mule couverte de broderies et, vêtue comme une reine, chevauchait vers Louèche, où son père, vénérable vieillard, la tançait avec moult tendresse, de vivre en si grand luxe. Vers la vesprée, elle disait adieu à son cher foyer paternel et regagnait Musot par le chemin de Varone, les monts de Sarquène et la colline de Bernona.

Dans une de ces chevauchées entre Sarquène et Musot, elle entendit un soir une voix mélancolique et mystérieuse sortir de la forêt :



Château de Musot (XIII<sup>e</sup> siècle)



Château de Musot (vu du levant), à gauche château et Eglise Venthône.

Quant voi la glaie meure  
 Et le rosier espanir  
 Et seur la bele verdure  
 La rousée resplendir  
 Or du chanter en l'onor de mai  
 Tendés tuit vos mains à la flor d'esté  
 A la flor de lis  
 Por Dieu tendés i

Le ciel était fuligineux, quelques rares étoiles scintillaient au firmament, la dame de Musot eut peur, elle piqua des éperons, fit un grand signe de croix et partit au galop. Il lui semblait que cette voix et cette chanson étaient celles de sa sœur Aiglantine, morte en cueillant des fleurs à l'aurore de ses vingt ans, précipitée du haut des rochers de la Gemmi. Le lendemain la belle Marguerite voulut néanmoins repasser seule au même endroit et de nouveau elle entendit :

Dame ce fu en mai que chante l'aloele  
 Que verdoient cil pré et li ans renouvelle  
 La rose é florie  
 L'herbe reverdie  
 En ces botaiges cantent li mauvis  
 Tendés vos mains à la flor de lis  
 Par Dieu tendés i  
 Marguerite aussi.....

Pour le coup, l'illusion n'était plus permise, cette voix, c'était bien la voix d'Aiglantine, la pauvre morte dont l'âme hantait ces bois épais, où la jeune fille aimait à chaque printemps nouveau, tisser des couronnes à son front pur de vierge. La châtelaine, cette fois, arrêta sa monture, et, crânement, mit pied à terre. Elle attacha sa mule docile à la branche d'un vieux sapin et se dirigea tremblante, du côté d'où les sons semblaient s'exhaler. Mais au fur et à mesure qu'elle avançait, la voix s'éloignait, si bien que la nuit venue, elle se trouva en pleine forêt. Puis la voix se tut, un silence sépulcral régnait partout. Soudain le bois s'emplit d'une vive lumière au-dessus de laquelle un ange planait, c'était Aiglantine ; elle chanta :

Ave Regina pure et gente,  
 Très haulte, ave maris stella  
 Ave, précieuse jovante  
 Lune où Dieu s'esconsa.  
 Se ne fust la vierge Marie  
 Le siècle fust piéça perdu  
 Batons nos chairs pleines d'envie  
 Batons d'orgueil plus et plus...  
 Aïmons Dieu, ayon le cuer doux  
 Et chantons à la départie  
 Grâce Dieu, car elle est en nous  
 Prions pour l'umaine lignée  
 Baisons la terre, levons-nous...

Puis le chant cessa, le feu s'éteignit. Marguerite avait compris la douloureuse allusion à sa conduite. Prosternée à terre, elle jura de ne plus s'oublier et d'expié ses fautes par des prières et des aumônes. Le clocher de l'église de Miège sonnait l'Angélus ; les sons dirigèrent la châtelaine hors du bois. Elle retrouva sa monture hennissant d'impatience, la nuit était venue, une lune éblouissante éclairait la terre, le castel de Musot dessinait sur la prairie argentée sa lourde masse féodale, l'olifant sonna à l'échauguette. Avant que le heurtoir de fer s'abattit sur la porte, le guet était au-devant de la châtelaine, qui abandonna sa mule aux soins du valet et s'en fut encore tout émue, dans sa chambre où elle se répandit en larmes et en prières. Dès ce jour la châtelaine de Musot ne porta plus qu'un simple surcot de laine sombre, traita plus charitablement les pauvres et fit élever un petit oratoire dans la forêt témoin de sa miraculeuse conversion.



Fort de la Dala, près Loèche (XIV siècle).

LE  
FORT DE LA DALA

---

Au sud-ouest du bourg de Loèche, hardiment jeté sur le gros torrent de la Dala, au milieu du chemin qui conduit à Varône, se dresse une tour massive carrée et balafmée, surplombant des rocs à pics. Son origine est quelque peu obscure; elle paraît avoir été construite sous l'épiscopat de Philippe I<sup>er</sup> de Chamberlac, dit de Gastons, vers 1340; ce qui est certain, c'est qu'elle existait pendant les guerres d'Amédée VI sous l'évêque Guichard

Tavel ou Tavelli. C'était une tour de défense, chargée de protéger Louèche contre les implacables ennemis des Valaisans : les comtes de Savoie. Quelques chroniqueurs en attribuent la construction au seigneur de Mans; c'est une erreur, la tour de Mans existait à Louèche-les-Bains, construite par Jean Bergmann, seigneur de Mans. C'est cette tour qui porta ombrage aux habitants de Frutigen et fut une des causes de l'invasion du Valais par les seigneurs oberlandais excités par les de la Tour, et qui aboutit à la terrible journée des Soupirs en 1318. Quel rôle joua cette tour suspendue, au moyen-âge? On ne le sait trop, elle dut avoir sans nul doute son heure de gloire; elle n'empêcha point cependant, le Petit Charlemagne<sup>1)</sup>, en 1250, de prendre Louèche d'assaut et de massacrer sa garnison. Mais ce qui est encore trop récent pour être oublié, c'est de quelles scènes de carnage elle fut le théâtre en 1799. Le général français Lollier, commandant de la 110<sup>me</sup> demi-brigade, attaqua le fort de la Dala et son pont-levis, chargé de

1) Pierre de Savoie.



Fort de la Dala, avec gorges de la Dala.

couper la route de Louèche. Les soldats français, sous le tir rapide et précis des longs mousquets valaisans, se voyaient décimés. Puis comme aux temps épiques de la chevalerie, ce furent des duels corps à corps, au-dessus des rochers précipiteux où la mort guettait tous ces braves à moitié pourfendus, roulant au fond de l'abîme, où la Dala mugissante emportait morts et blessés vers le Rhône, rouge de sang. Les Haut-Valaisans s'y battirent comme des lions, aussi à près au feu que leurs vénérés ancêtres, et il ne fallut rien de moins que l'arrivée de celui qu'on appela avec raison « sans entrailles », le féroce Xain-

trailles, avec sa 89<sup>me</sup> demi-brigade, pour mettre en déroute les insurgés.

La vieille tour de la Dala est encore debout au-dessus du gouffre, témoin de tant d'héroïsme et de tant d'horreurs ; il y manque, à ce mausolée de tant de braves, au moins une plaque commémorative : « Aux patriotes Valaisans, la patrie reconnaissante ».





Priuré des chevaliers de St-Jean de Jérusalem à Salquenen (XIII<sup>e</sup> siècle)

## SALQUENEN (Sarquene, Sarquène)

A l'entrée du village de Salquenen et en face de l'église actuelle à laquelle il sert de cure, se trouve une maison d'assez maigre apparence et flanquée d'une tour carrée, le tout entouré de jardins et de vergers. C'était là que les chevaliers de St-Jean de Jérusalem avaient fondé, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, un prieuré-hôpital relevant de la commanderie de Conflans, en Savoie. On pense que cet hospice fut fondé par les comtes de Granges, seigneurs de Lens, qui entretenaient de nombreuses relations avec les nobles de Savoie. Le prieuré de Sarquene était indépendant de l'Ordinaire, c'est-à-dire qu'il échappait à la juridiction de l'évêque, comme tous les établissements du même ordre ; il devait à la caisse de l'ordre un service annuel de 20 écus d'or. La dernière quittance de cette redevance, signée par la commanderie de Chambéry, est de 1624. Les biens du prieuré furent acquis par le grand bailli Gaspard Stokalper de Brigue, qui les céda au dizain de Louèche pour sa part de l'amende considérable à laquelle ce puissant seigneur avait été con-

damné par les patriotes des sept dizains supérieurs, et dont nous aurons à parler plus loin. C'est aujourd'hui la maison presbytérale.

Deux chevaliers errants, en quête de nobles aventures, arrivèrent un jour exténués, sous les murs du prieuré de Sarquène. Un de leurs frères vint leur ouvrir et les reçut avec bonté. « Bien soiés vos venu, Seignors! » Les deux chevaliers s'inclinèrent et entrèrent sans autre forme, laissant leurs destriers à la porte. Ils furent introduits dans une salle basse et demandèrent à se restaurer afin de pouvoir continuer leur route sur Sierre, où ils allaient passer la nuit. On leur servit de superbes truites du Rhône, un grand plat d'écrevisses du torrent de Chaudannaz et un broc de vin rouge des coteaux de Sarquènes. Les crustacés étaient excellemment préparés, aux épices en faveur en ce temps-là ; poivre chaut, girofle, piments de toutes sortes, qui font boire et digérer. Les chevaliers burent tant de ce fameux vin, qu'en enfourchant leurs montures pour continuer leur chemin, leurs testes moult tournoyaient, et qu'au lieu de chevaucher sur Sierre ils galopèrent sur place comme dans un tournois. Le corps bouillant, la tête en feu, les deux compères

ressemblaient à des possédés en fureur. Force leur fut de lâcher l'étrier et de demander l'hospitalité de nuit au prieuré, déclarant que le vin « d'enfer » qu'ils avaient bu les avait consumés. Entrez, mes frères et dormez ici, leur dit avec bienveillance le gardien ; demain vous serez frais comme rose et dispos comme chamois. Les deux hôtes entonnèrent la vieille chanson latine : *Potatores singuli sunt omnes benigni* <sup>1)</sup> Amen ! conclut le gardien souriant dans sa barbe vénérable. Le vin rouge de Sarquène s'appela dès lors « vin d'Enfer », nom que la tradition a perpétué jusqu'à nos jours.

1) Tous les buveurs sont de braves gens.



Prieuré de Salquenen, vu du Levant.





Village de Bas-Châtillon (Nieder-Gestelen) avec les ruines du château des De la Tour-Châtillon (XIV<sup>e</sup> siècle).

## BAS-CHATILLON (Nieder-Gestelen)

Nous sommes ici, sur ce flanc de rocher abrupt, dominant le village de Bas-Châtillon, au berceau même de l'illustre famille de La Tour<sup>\*</sup>, la plus considérable du Valais féodal, et dont les ramifications s'étendaient, aussi bien dans les terres de Savoie : à Colombey, à Vouvry, à St-Maurice et à St-Brancher que sur celles des princes évêques de Sion : à Granges, à Sierre, à Hérémente, de telle sorte que ces puissants seigneurs étaient à la fois vassaux des comtes de Savoie et des évêques de Sion. Dans les démêlés entre ces deux voisins, les de La Tour prirent souvent fait et cause pour les premiers, ce qui fit que l'évêque Henri de Rarogne leur enleva le vidomnat de Sion en 1264. Mais revenons à l'origine de cette famille, dont la souche historique paraît remonter au XII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, à Aymon de La Tour, créé chevalier par Henri III empereur d'Allemagne en 1156.

Sous l'épiscopat de Bozon nous trouvons Guillaume de La Tour, major de Sion, chef de la noblesse valaisanne. D'un caractère hautain et querelleur, il se

\*. Les De la Tour adjoignirent à leur nom celui de la terre de Châtillon.

croisa à la suite d'Amédée III en 1145. A son retour de Terre-Sainte il eut de nombreux différends avec l'abbaye de St-Maurice dont il avait la lieutenance pour les fiefs d'Ollon et de Vouvry. Il s'arrogeait, dans l'exercice de ses charges, des droits qui n'appartenaient qu'à l'abbé de St-Maurice, dont il était l'homme-lige. C'est ainsi qu'il concédait le droit de chasse, empêchait les veuves de se remarier et s'accaparait les successions sans héritiers, etc. Amédée de La Tour, frère de Guillaume, monta sur le trône épiscopal de Sion en 1159; sa présence calma pour un temps les entreprises belliqueuses de son frère, mais elles recommencèrent à la mort d'Amédée, avec son successeur Conon, au sujet de la Majorie de Sion et de leurs droits respectifs. Pierre de La Tour, fils de Guillaume, prit une part active à tous ces démêlés et en partagea l'injustice avec son père. Avant de mourir, il est juste de le signaler, Guillaume fut pris de remords, il reconnut, par un acte stipulé en 1192, ses torts et ceux de son fils Pierre I<sup>er</sup> envers l'évêque Conon et donna à l'église de Sion un revenu annuel de 40 sous sur ses terres de Combiolaz, avec les gens et les terres en garantie jusqu'à extinction de sa dette. Il fut établi en outre que si, comme vassal du comte de Savoie, les de La Tour servaient dans l'armée du comte, leurs sujets n'en devaient pas moins servir l'évêque et ne pourraient prêter serment sans son assentiment.

Sous l'évêque Landri de Mont (1233), les nobles de La Tour continuèrent leurs attaques contre le chapitre de Sion; une partie de leurs biens fut confisquée en punition de leur félonie. Pierre de La Tour succéda à son père à la Majorie de Sion, sous l'épiscopat de Landri de Mont; il continua avec ses frères Guillaume et Rodolphe à lutter sourdement contre la puissance temporelle de l'évêque dont ils étaient feudataires; enfin Pierre s'étant rendu coupable du crime de meurtre sur la personne d'un domestique de l'évêque fut destitué de sa charge de major.

L'évêque Landri donna en fief le château et le territoire de Granges à Aimon de La Tour qui, en 1241 accompagna l'évêque Bozon de Granges à Jérusalem pour prendre part à la sixième croisade. Dans les guerres de Pierre de Savoie contre l'évêque Henri de Rarogne, qui furent si néfastes au Valais, les de La Tour avaient épousé la cause du comte. Ce fut alors que pour les en punir, l'évêque leur enleva la vidamie de Sion, pour la confier à un membre de sa famille. Trente ans plus tard, Pierre IV de La Tour\*, à la tête d'une armée d'environ 6000 hommes, marcha contre l'évêque Boniface de Challant, homme d'un caractère droit, ferme et énergique. Le prélat, à la tête de troupes de paysans dévoués, refoula l'ennemi, le battit et le dispersa. Les chefs des révoltés se réfugièrent au château du Roc à Naters où ils furent pris et faits prisonniers. De ce nombre était Pierre de La Tour, qui dut se soumettre aux conditions dures et humiliantes du vainqueur. Mais l'orgueil blessé des de La Tour ne devait pas en rester là. Profitant d'un incident de voisinage sans impor-

\* Celui qui bâtit le château de Bas-Châtillon.



Ruines du Château de Bas-Châtillon.

tance, dans lequel les Oberlandais se plaignaient des vexations des gens de Louèche-les-Bains, qui venaient construire des tours à la porte de leur territoire, ils les persuadèrent de marcher sur le Valais. En 1318, sous l'épiscopat d'Aymon de Châtillon, une nom-

breuse armée, que les chroniques portent à 40,000 hommes, ayant à sa tête les seigneurs de Weissenbourg, de Frutigen, de Wyl et de Wimmis, passe la Gemmi et fond sur la vallée des Boeys qu'elle met à sac. Elle prend Louèche et va camper dans les plaines de Tourtemagne, dévastant tout sur son passage. Les patriotes valaisans de leur côté arrivent en masse, ils attaquent l'ennemi dans son camp avec la fureur d'un patriotisme aveugle et désespéré; pareils aux héros de l'Illiade ils font des prodiges de valeur dans un duel homérique à l'arme blanche et taillent l'armée oberlandaise en pièces, sans trêve ni merci.

En 1335, c'est Pierre V de La Tour, petit-fils du précédent, qui s'insurge contre son propre oncle Aymon de La Tour, élu évêque en 1324, en provoquant un soulèvement des communes placées sous sa juridiction. Mais la fermeté et la prudence du prélat déjouèrent encore une fois les plans de ses adversaires. Enfin pour clôturer la lignée de ces seigneurs turbulents et ambitieux, apparaît le tristement célèbre Antoine de la Tour.

Pour se venger de son grand oncle, l'évêque Guichard Tavelli qu'il accusait de l'avoir lésé dans ses droits, il le fit précipiter avec son chapelain par des soudards à sa solde, du haut du château de la Soie, dans les rochers qui dominant Chandolin. Les dizains supérieurs justement indignés d'un tel forfait, s'emparèrent du château de Granges, fief des de La Tour. Antoine appela les nobles et ses vassaux à son secours, espérant arrêter le soulèvement populaire.

Les deux armées se rencontrèrent sur le pont de St-Léonard, près de Sion, où les partisans d'Antoine de La Tour furent complètement battus. Ce dernier réussit à s'enfuir; il alla se réfugier à la cour de Savoie et mourut en 1402 à l'âge de 86 ans, chez son beau-père Jean de la Beaume Montrevel, au château de l'Abergement dans le département de l'Ain<sup>1)</sup>. Quant au château de Bas-Châtillon il fut assiégé par les Patriotes en 1379, pris et rasé.

1) Furrer dit: Château de l'Abergement, au Pays de Vaud.



Restes du Château de Rarogne (XIII<sup>e</sup> siècle) en partie détruit en 1417.

## RAROGNE

---

La famille de Rarogne était d'ancienne noblesse grisonne et s'appelait aussi de Thusis. Comment vint-elle se fixer en Valais, c'est ce qu'on ignore. En 1206 Henri de Rarogne était vidomme du lieu. Il eut cinq fils dont l'un, Henri, fut évêque de Sion de 1243 à 1271. Le vidomme Henri eut trois fils qui formèrent trois branches de cette famille seigneuriale qui devait jouer un rôle si important dans l'histoire du Valais. La première branche est représentée par Pierre de Rarogne, chevalier mort en 1282, seigneur de Mannenberg au Simmenthal; Hugues forma la branche seigneuriale des Rarogne et d'Anniviers; Ulrich celle des co-vidomnes de Louèche.

Thomas, fils de Pierre de Rarogne Mannenberg se trouvait parmi les nobles révoltés contre l'évêque Boniface de Challant en 1249 et, en 1352, Jean de Rarogne était du nombre des partisans de Pierre V de La Tour, en guerre contre Guichard Tavelli, tandis que son neveu Perrod se rangeait sous la bannière de l'évêque. Une autre branche donna Henri de Rarogne, châtelain de la Soie, en 1338; Pierre, châtelain de Louèche, époux de Béatrice d'Anniviers, et le baron Guichard de Rarogne, baillif et capitaine-général du Valais en 1412, le personnage le plus considérable de cette famille illustre. Ce seigneur à qui l'on ne peut cependant reprocher tous les torts des de La Tour, s'était rendu hostile aux Valaisans par son attachement à la maison de Savoie, attachement dont il fut d'ailleurs

singulièrement récompensé par le comte Rouge qui, en 1389, lui prend son château de Beauregard et emmène ses deux fils qui sont décapités à Sion, pour avoir osé dévaster sa seigneurie d'Anniviers et prendre les armes contre l'évêque Edouard de Savoie en 1383. On l'accusait en outre de faire fi des coutumes et usages populaires, de faire guerroyer les patriotes en Ossola, pour le compte de la Savoie, de ne pas leur payer de solde et de détenir injustement les fiefs d'Antoine de La Tour ; l'évêque prétendait que ces fiefs relevant de l'évêque, devaient, quand ils tombaient en commise, (vacance), revenir à la mense épiscopale. :::

Guillaume V de Rarogne, neveu de Guichard, était en ce moment là évêque de Sion ; il institua son oncle administrateur des biens de l'évêché. Les Valaisans ombrageux par nature et de par les événements estimaient que les Rarogne auraient bientôt tout le Valais sous leur dépendance, qu'il fallait enfin mettre un frein à leur ambition. L'intervention de l'évêque fut impuissante. Le peuple leva la Matze contre les Rarogne. La Matze était un emblème de révolte et frappait d'ostracisme celui contre qui elle s'était levée<sup>1)</sup>. C'était un bouleau dont on avait fait une sorte de massue, figurant une tête humaine grossièrement taillée et hérissée de broussailles. Portée sur la place publique du bourg de Brigue, la Matze, sur laquelle ses partisans enfonçaient des clous en signe d'adhésion, était confiée à l'un des conjurés chargé de lui demander les motifs de sa souffrance et le nom de ses oppresseurs : O Matze ! dis-nous l'homme qui t'opprime, est-ce Sillinen ? Asperling ? Platéa ? La Matze resta immobile ; sont-ce les Rarogne ? La Matze s'inclina en guise d'affirmation. Le sort en était jeté, les Rarogne devaient tomber. Ni l'intervention étrangère, ni les tentatives d'apaisement des plus hauts dignitaires du pays ne purent arrêter l'insurrection. Effrayé de ce qui se préparait et n'attendant rien de la clémence d'un peuple dont il connaissait trop l'esprit d'indépendance et le courage, Guichard s'enfuit à Berne dont il était bourgeois. Cette ville occupée à la conquête de l'Argovie, n'eut pas le loisir de s'intéresser à son

sort. L'exilé s'adressa à Fribourg qui envoya des négociateurs en Valais ; ceux-ci obtinrent la promesse qu'en résignant sa charge de baillif, on ne porterait aucune atteinte à ses biens. Rarogne revint en Valais, mais la paix ne fut pas de longue durée ; un nouveau soulèvement fomenté par d'implacables ennemis du baillif devait porter le dernier coup aux lambeaux de sa puissance. Guichard, après avoir mis sa famille en sûreté au château de la Soie, chez l'évêque Guillaume son neveu, repartit pour Berne, et tenta par tous les moyens en son pouvoir, de faire recon-



Ecu aux armes  
de Rarogne

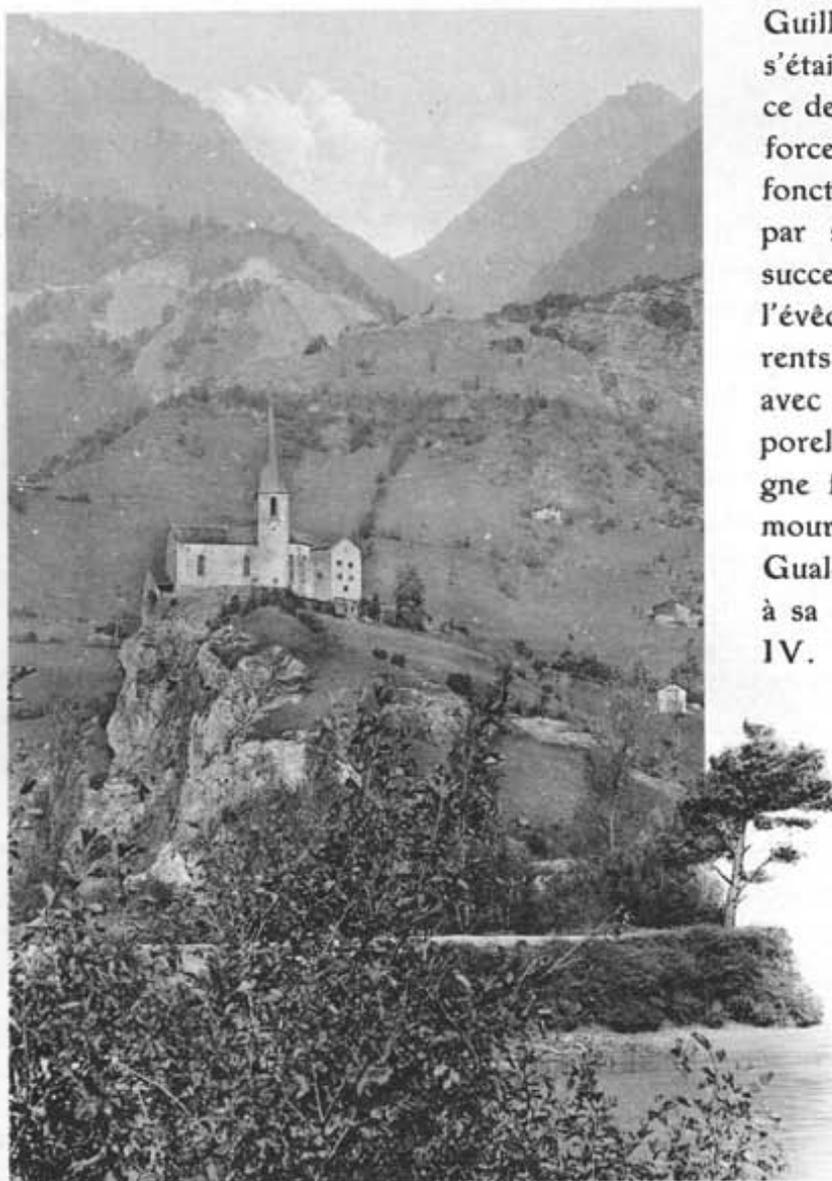


Armes du Dizain de Rarogne.

1) Emblème d'origine italienne (Mazza).

naître son autorité et ses biens. En vain fit-il fulminer par le Concile de Constance une sentence d'excommunication et d'interdit contre les Haut-Valaisans; ce fut vainement aussi que les Bernois et leurs alliés marchèrent sur le Valais, où les valeureux Conchards au nombre de 600 seulement, sous les ordres du héros Thomas In der Bundt, les repoussèrent vigoureusement à Ulrichen (1419). Rarogne tenta encore des incursions en Valais, à la tête de ses partisans du Simmenthal qui pillèrent et incendièrent en partie la ville de Sion, les Valaisans se montrèrent irréductibles. Guichard ne put rentrer en charge. Les patriotes attaquèrent le château de la Soie, en expulsèrent l'évêque et la famille de Guichard, qui rejoignit son chef à Berne. Un administrateur de l'évêché fut élu par le Concile de Constance dans la personne d'André de Gualdo, archevêque de Colocza, en

Hongrie, en remplacement de Guillaume de Rarogne qui ne s'était jamais fait sacrer. Mais ce dernier voulut tenter par la force des armes de rentrer en fonction; il fit lever la Matze par ses partisans contre son successeur; celui-ci lança contre l'évêque destitué et ses adhérents une excommunication avec sentence de peines corporelles. Guillaume de Rarogne fut rappelé à Rome où il mourut en 1431. André de Gualdo fut élu évêque de Sion, à sa place, par bulle d'Eugène IV. Quant à Guichard, dont la richesse et la puissance avaient dû plier sous la volonté du peuple, il rentra en possession de ses biens et seigneuries par la médiation du duc de Savoie Amédée VIII dont la sentence fut rendue à Lausanne le 25 janvier 1420. L'évêque de Gualdo, par



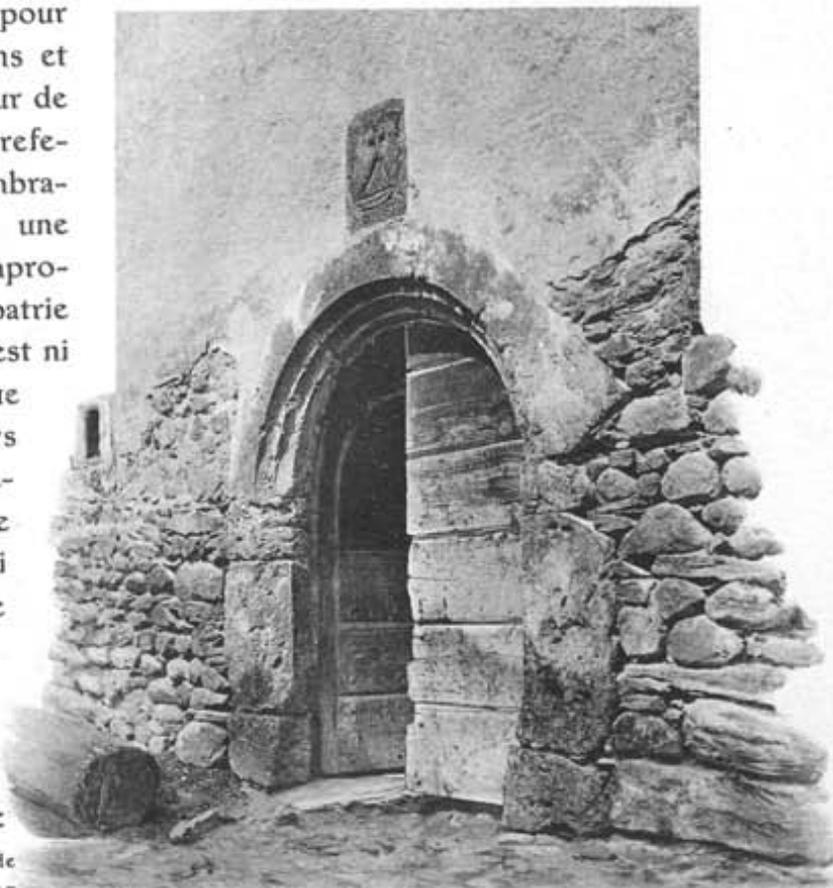
Château et église de Rarogne, vus du Midi



Ancienne maison de Roten, à Rarogne

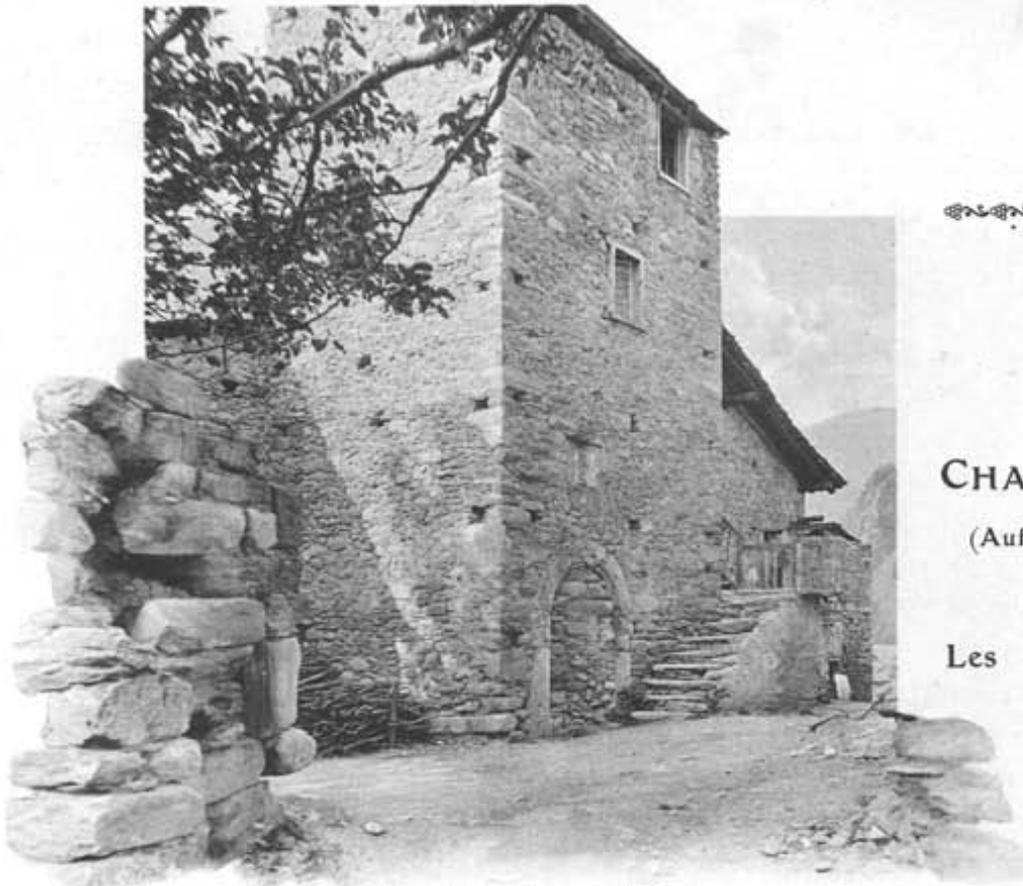
où rien ne rappelle à cette heure, le souvenir de ce manoir célèbre, berceau d'une famille qui, avec les de La Tour, tint le patriotisme valaisan en haleine pendant plus d'un quart de siècle. — Certains auteurs ont voulu excuser les torts de Guichard de Rarogne; Müller dit entr'autre que ce n'était pas un méchant homme, qu'il se rendit impolitique par son mépris pour les mœurs grossières des Valaisans et sa préférence marquée pour la cour de Savoie. C'est là une opinion « ad referendum », car la démocratie, si ombreuse qu'elle soit, ne saurait être une idée méprisable; par contre, compromettre la paix et la prospérité de sa patrie par pure ambition personnelle, n'est ni humble, ni patriotique, de même que préférer un voisin puissant à un pays dont on est baillif et capitaine-général, et prendre les armes contre ses compatriotes, ne constituent ni plus ni moins qu'une abominable félonie.<sup>1)</sup> A ces différents titres, Guichard de Rarogne et Antoine de La Tour furent incontestablement pour le Valais deux hommes profondément néfastes. :::::

1) — Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de Dierauer sur les origines de la Confédération, p. 517.

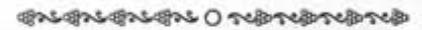


Vieille porte armoriée à Rarogne

conciliation, conféra à l'ex-baillif, la vidamie d'Anniviers le 8 janvier 1421. Ainsi prit fin cette triste lutte intestine qui ne dura pas moins de trente ans et qui faillit semer la guerre civile au sein des cantons primitifs. Le château de Rarogne situé sur le rocher en promontoire qui domine le village de ce nom fut incendié par la Matze en 1417. Le cardinal Schinner fit bâtir sur ses ruines l'église du lieu,



Château du Roc, à Naters (XII<sup>e</sup> siècle).



## NATERS

### CHATEAU DU ROC

(Auf der Flüe, Super Saxo)

Les historiens Furrer et Schinner font remonter la construction du château du Roc à l'année 1130, mais sans fournir de source probante.

La première famille qu'on y trouve est celle de Manegoldi, venue d'Italie vers 1180. Quatre frères Manegoldi figurent en effet comme témoins dans un acte passé en 1181 entre l'évêque Ermanfroi et le chapitre de Sion. Ces Manegoldi (qui ont probablement été la souche des Mangold), se divisèrent en plusieurs branches qui prirent le nom des lieux où elles se fixèrent ; les de Mühlbach, les de Fiesch, les de Brigue. En 1219, le château est la résidence d'un membre de cette famille qui est major de Naters et prend le nom du château : Auf der Flüe, ou de Saxo. Cette branche se trouve bientôt à la tête de la noblesse épiscopale du Haut-Valais. Elle fut du nombre des nobles révoltés contre l'évêque Boniface de Challant en 1294, sous le commandement de Pierre de La Tour. Vaincus par l'armée épiscopale, ils battirent en retraite et se réfugièrent au château du Roc, où ils durent se rendre ; quelques-uns furent décapités, d'autres dépouillés de leurs biens. La famille de Saxo (Auf der Flüe) ne tarda pas à s'éteindre, dans la personne de Jean, fils de Nantelme de Saxo en 1337.

Les majors de Naters avaient sur les habitants du lieu des droits de prébende sanctionnés par la curie épiscopale ; chaque feu du district devait annuellement au major, un jambon de porc ou huit deniers en argent, trois pains de seigle de trois oboles chacun, un fichelin de seigle et trois fromages d'une valeur de huit deniers chacun. Avec quelques centaines de tenanciers, on voit que la situation de cet officier de Justice n'était pas trop précaire.

En 1315 vivait Jean de Blandrate, comte de Naters, fils de Jocelin, chevalier ; il fut major de Naters ; la même année, son fils Antoine lui succédait comme seigneur de Naters et vidomne de Conches. Il avait épousé, Isabelle sœur de Pierre

de La Tour, seigneur de Châtillon, et mourut en 1331. En 1334 la comtesse Isabelle se remariait à François de Compey, chevalier et châtelain du Roc ; ce dernier fut un des chefs, avec son oncle Pierre de La Tour, du parti opposé à l'évêque Tavelli ; il fut tué dans un des nombreux combats qui signalèrent le règne de ce prélat, et son fils Jean fut retenu en otage au château de la Soie.

Sous l'épiscopat d'Edouard de Savoie, la châtellenie passa à la branche d'Hugues de Rarogne, dans la personne de Rodolphe de Rarogne-Montville. Dès cette époque, les évêques en firent une résidence. En 1457, Walther auf der Flüe qui changea son nom en le latinisant par *Supersaxo*, restaura le vieux castel que plusieurs sièges avaient passablement endommagé ; puis ses successeurs, Adrien de Riedmatten en 1547 et Jean Jordan en 1564 y firent de grosses réparations. On trouve encore les armoiries de ces deux prélats, sculptées dans la pierre avec la date de 1541, au-dessus de la poterne d'une tour massive et décapitée. C'est tout ce qui reste, avec une maison transformée et quelques pans de murs d'enceinte, de cet ancien château-fort où Guillaume de Rarogne dut signer le 28 janvier 1446, par la volonté de 2000 patriotes massés devant sa résidence, ces fameux *Articles de Naters* qui lui enlevaient ses principaux droits de souveraineté. C'est là que fut conclu en 1400 le traité de paix entre Amédée VIII et les Valaisans. En 1415, les soldats de ce prince se rendant en Ossola, munis d'un sauf-conduit, y furent emprisonnés durant sept mois et ne furent rendus à la liberté que moyennant une rançon de 1443 écus d'or. Il y a lieu de remarquer que cette manœuvre déloyale des Valaisans était une réponse à celle des Savoyards, qui, le 4 mai 1416, en dépit de la parole donnée, fondirent sur les représentants des Communautés réunies à la Planta, en massacrèrent quelques-uns, et leur volèrent tous leurs chevaux, mœurs barbares où primait encore le droit du plus fort.

Déchu de sa grandeur antique, mutilé du sommet à la base, le château du Roc cache son lamentable délabrement au fond du village de Naters, sur un monticule rocheux d'où son nom : Auf der Flüe, Super Saxo, baigné par le gros torrent du Kelchbacher, non loin d'une cascade mugissante dont la voix tumultueuse s'exhale comme un dernier écho, une ultime plainte de cet écœurant Passé.





Châteaux du Roc et d'Ornavasso à Naters (Levant)

## NATERS - LA TOUR D'ORNAVASSO

La famille d'Ornavasso (Urnavas, Urnafas) de Naters, est une branche de Barbavaro de Castello, seigneurs d'Ornavasso et de la vallée d'Ossola, où ils rendaient la haute justice. Dans la seconde moitié du XIII<sup>me</sup> siècle, Mathilde d'Augusta, fille du vidomne de Naters, vicomte d'Aoste, apportait en mariage à Jocelyn d'Ornavasso le vidomnat de Naters (1275).

Son neveu Guido, par son mariage avec une fille du Juge Rodier de Naters, devint possesseur des tours d'Augusta et d'Ornavasso. Ce Guido n'eut qu'une fille, Agnès, qui épousa en premières noces, Jean de Rarogne et en secondes, Nicolas Troller de Nieder-Ernen. Par des mariages successifs, le fief d'Ornavasso avec sa tour passèrent des Ornavasso aux Rarogne, aux Gobellini et enfin aux Platéa, qui possédaient encore la tour dans la seconde moitié du XV<sup>me</sup> siècle. Les armoiries de cette famille ont subsisté au-dessus d'une baie murée dans un tympan orné de moulures. La face Est de la tour supporte des vigies à machicoulis et quatre étages de fenêtres jumelles à formes ogivales, dans des murs

qui mesurent par endroits plus d'un mètre d'épaisseur. Par jugement du 24 août 1734, du châtelain P. Perrig, la commune de Naters devint propriétaire de la tour d'Ornavasso qui fut utilisée comme arsenal du dizain. Elle fut habitée quelque temps par des particuliers et deux fois endommagée par le feu. Suivant une décision du Conseil communal, cette tour seigneuriale devait être démolie pour servir à d'autres constructions. Mais le travail était à peine commencé que les habitants



Le Château d'Ornavasso (XIIIe siècle) et le bourg de Brigue.

de la montagne de Naters, protestant contre une pareille profanation de l'histoire, sonnèrent le tocsin et chassèrent les ouvriers occupés à cette besogne. La commune dut capituler, et, en le transformant, affecta l'ancien château à l'établissement d'une maison d'école, ce qu'il est encore aujourd'hui.

Les d'Ornavasso quittèrent Naters à la conquête du Bas-Valais (1475) et rentrèrent au village italien d'Ornavasso, berceau de cette famille. Un de ces seigneurs (la légende ne dit pas lequel) se montra si injuste envers ses sujets que le peuple résolut d'en tirer une éclatante vengeance. A cet effet, douze couples de fiancés jurèrent de célébrer leurs noces sur son cadavre. Ils se présentèrent un jour au château pour payer à leur seigneur le *tribut nuptial*. Le vidomme arriva sans méfiance dans la cour, au-devant de ses justiciables. Le premier couple s'étant approché de lui pour lui remettre son obole, le fiancé sortit un poignard qu'il tenait

caché dans la manche de son surcot et le plongea dans le cœur du hobereau qui tomba baigné dans son sang. Les douzes couples dansèrent une ronde autour du cadavre, puis, deux à deux gagnèrent la porte et s'enfuirent dans la campagne. Passant devant l'ossuaire, ils furent pris de terreur et s'y cachèrent jusqu'à la nuit venue.

Un minnesänger du nom de Grandis, avait assisté, épouvanté, à cette sombre tragédie ; il avait vu les fuyards disparaître dans l'ossuaire, et comme il ne pouvait aller chanter à leurs noces ainsi qu'il en avait été convenu, il se plaça devant la porte du caveau funéraire et pinçant sa guitare se mit à chanter :



Naters - Château d'Ornavasso. Midi

Quand je considère ces testes  
Entassées en ces charniers,  
Fiancés joyeux en des festes  
Paysans, donzels ou chevaliers,  
Or tous furent porte-paniers,  
Autant puis l'ung que l'autre dire,  
Car d'évesques ou lanterniers,  
Je n'y congnois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient  
Unes contre austres en leur vie  
Desquelles les unes regnoient  
Des autres craintes et servies  
Là, les voy toutes assouvies,  
Ensemble en un tas pesle mesle,  
Seigneuries leur sont ravies  
Clerc ne maistre ne s'y rappelle.

Or sont-ils mortz Dieu ayt leurs âmes  
Quant est des corps, ils sont pourriz.  
Ayent esté seigneurs ou dames  
Souef et tendrement nourriz  
De cresse, fromentée ou riz  
Leurs os sont desclinez en pouldre  
Auxquels ne chault d'esbat de ris  
Plaise au doux Jésus les absoudre....

Les fiancés jetèrent leur obole  
au ménestrel qui leur donna asile  
dans sa maison et favorisa leur fuite. Et oncques nul n'entendit plus parler d'eux..

Armoiries au château  
de Blandrate

## CHATEAU DE BLANDRATE

L'ancien château de *Beaufort*, en allemand, *Hübschburg* fut démoli par les Valaisans en 1388. Il était la demeure des nobles de Viège, majors du lieu au XII<sup>me</sup> siècle. Par alliance le majorat passa aux de Castello, seigneurs d'Anzasca dans le Novarrais, puis aux comtes de Blandrate. En 1339, Thomas de Blandrate<sup>1)</sup> chanoine, chantre de Sion, donna la majorie et le château en héritage à Isabelle de Blandrate, sa nièce. Le chevalier François de Compey, par son mariage avec dame Isabelle de Blandrate 1334, hérita de la majorie et du titre de comte; il fut tué vers 1360 dans un combat contre les troupes de l'évêque Tavelli dont il était l'un des plus terribles adversaires. Sa veuve ne se trouvant plus en sûreté à Viège, quitta Hübschburg à la faveur de la nuit, le 4 décembre 1365 avec son fils Antoine, dans l'intention de se réfugier au bourg de Naters. Découverts par les soldats de l'évêque, ils furent lâchement assassinés au pont de Naters et leurs corps jetés dans le Rhône. Le meurtre de l'évêque Tavelli qui eut lieu dix ans plus tard, au château de la Soie, fut en quelque sorte une terrible représaille des de La Tour, parents des de Blandrate par le mariage d'Antoine de Blandrate avec Isabelle, sœur de Pierre de La Tour (1320).



Ancien château de Blandrate (XIIe siècle) détruit en 1388

Comment la majorie de Viège échut-elle aux comtes de Blandrate? Godefroi III comte de Blandrate, seigneur du Val Sésia épousa Adlise, fille de Pierre de Castello dont la mère descendait des seigneurs de Viège. Il appert d'un document de l'an 1249, que Jocelyn

1) C'est ce Thomas de Blandrate qui fit construire sur la colline de Valère, la chapelle de tous les Saints (1325).

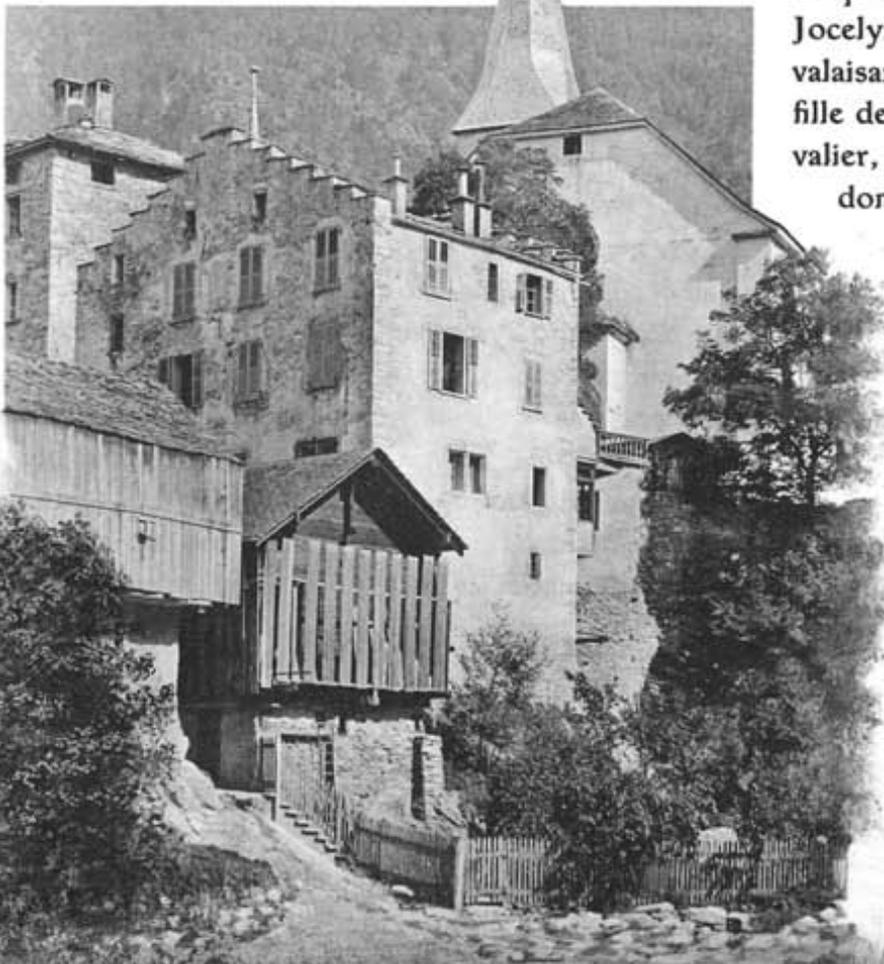
de Viège et Godefroy de Blandrate acquièrent par indivis, dès héritiers de Thomas de Castello (de Viège) vidomne de Sion, tous les droits à ce vidomnat. Adlise devint ensuite l'unique héritière des frères Pierre et Jocelyn de Viège, dont les domaines s'étendaient dans les dizains de Brigue, de Naters et de Conches. Godefroy de Blandrate prit alors le titre de major de Viège (1291). Il possédait par sa femme le fief d'Anzasca, dont une partie des habitants le suivirent en Valais, par le Monte-Moro, et vinrent coloniser la vallée de Saas. D'autre part, de nombreux Valaisans émigrèrent au val d'Anzasca et au val Sésia et y fondèrent la colonie de Macugnana où l'on parle encore le dialecte haut-valaisan. Ces mutations avaient pour but de fusionner les intérêts des vassaux piémontais et valaisans, constamment en querelles au sujet des pâturages limitrophes. La vallée de Saas a conservé des noms d'origine italienne et le val Formazza des localités gersaisans amenés par les seigneurs de Castello riode du servage absolu. Godefroy de Blandrate mourut le 13 juillet 1270,

il laissait deux fils, Guillaume et Jocelyn.

Le premier mourut en 1288. Jocelyn, chef de la branche valaisanne, épousa Mathilde, fille de Pierre d'Aoste, chevalier, qui lui apporta le vidomnat de Naters, et, par l'héritage de sa mère,

la comtesse Adlise, en fit un des seigneurs les plus riches du Haut-Valais. Jocelyn mourut en 1306 laissant trois fils : Jean, comte de Naters et chevalier ; Pierre, major de Viège ; Thomas, chanoine chantre du chapitre de Sion.

Antoine de Blandrate, fils de Jocelyn, épousa Isabelle sœur de



Nouveau château de Blandrate, à Viège (XIV<sup>e</sup> siècle)



Serrure du XIV<sup>e</sup> siècle  
au Château de Blandrate.

Pierre de La Tour et mourut en 1331 ; la comtesse se remaria en 1334 au chevalier François de Compey dont nous avons parlé plus haut, en même temps que de la mort tragique de son épouse et de son fils. Quant à la généalogie des comtes de Blandrate<sup>1)</sup>, elle remonte au XI<sup>me</sup> siècle où Guido forma la souche de cette puissante famille seigneuriale, dont le dernier rejeton de la branche valaisanne fut tué à la bataille de St-Léonard en 1376, où succomba la fleur de la noblesse du Haut-Valais, commandée par Antoine de La Tour contre les patriotes, vengeurs de l'évêque Tavelli. Le château des comtes de Blandrate à Viège fut détruit par Pierre de Savoie en 1250. Il fut reconstruit en 1313 par Jocelyn, major de Viège et vidomme de Naters. Mais en 1388 les Hauts-Valaisans en guerre contre les Savoyards battirent à Viège le comte de Gruyères, bailli du comte Rouge, puis dans le feu de la bataille, attaquèrent le château de Blandrate et le rasèrent.

L'armée du comte Rodolphe IV de Gruyères était forte de 8000 hommes du pays de Vaud et des baillages environnants. Leur mission était de punir les Hauts-Valaisans, d'avoir contraint par leurs attaques, l'évêque Edouard de Savoie, cousin des comtes, à renoncer à l'évêché de Sion, et d'avoir élu à sa place Guillaume de Rarogne (le Bon). L'action eut lieu le 23 décembre 1388, au cœur d'un hiver rigoureux. Les Valaisans en nombre inférieur, ayant à lutter contre des forces considérables où l'on comptait 400 guerriers de la noblesse, usèrent d'un stratagème peu banal, sinon très honorable. Pendant la nuit, ils inondèrent les rues du bourg de Viège, qui ne tardèrent pas à se couvrir de glace ; puis, trompant la vigilance des sentinelles, mirent le feu aux granges où les soldats du bailli dormaient sans méfiance ; enfin, des chariots hérissés de faux et attelés de bœufs rendus furieux par la fumée, furent lâchés dans les rues, y portant le tumulte, la confusion et la mort. La fuite était dès lors impossible ; 4000 soldats furent anéantis, brûlés, massacrés ou noyés dans le Rhône. Les chroniques et chants populaires ne manquèrent pas de glorifier ce curieux fait d'armes, et durant longtemps les allaient partout chantant leurs lais guerriers en l'honneur des Patriotes :

Entre nous gens de village,  
Qui aimés vos champs, vos bois,  
Prenez chacun bon courage  
Pour chasser tous les Savoy.

Ne craignez point à les battre  
Ces godons, panches à pois  
Car ung de nous en vault quatre  
Au moins en vault-il bin trois.

1) L'armoirie des comtes de Blandrate était : de Gueules, à deux lions rampants. Celles figurant dans l'armorial du Valais, de d'Angreville, sont celles des comtes de St-Georges en Canavès, autre branche des de Blandrate.



Vieux bahuts et casques bourguignons et suisses (Valère)



Galerie à clocheton du château de Blandrate

Affin qu'on les esbaffoue  
 Autant qu'on pourrès trouver  
 Faictes au gibet mener  
 Et que nou les y encroue  
 Par Dieu, si je les empoingne  
 Puisque j'en jure une fois  
 Je leur monstrei sans hoingne  
 De quel pesant sont mes doigts.

La victoire avait rendu les Valaisans ivres de rage et d'orgueil ; après avoir puni l'envahisseur, ils s'attaquèrent au fier castel des Blandrate, en firent l'assaut et le rasèrent. Les Blandrate possédaient à Viège une autre demeure, celle dont nous donnons la photographie, et qui rappelle encore dans certains détails le luxe et la richesse de cette illustre famille.

La grande porte d'entrée de ce manoir porte, sculpté dans ses bois la curieuse inscription suivante :

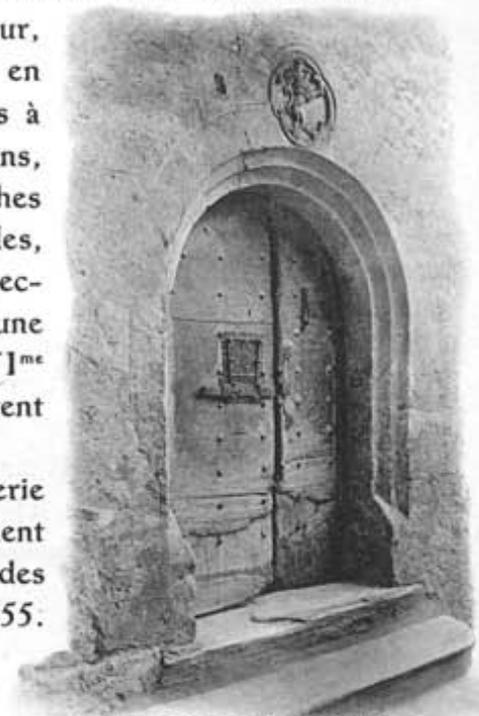
WEN GOT WIL  
 SO IST MEIN ZIL  
 1577

Devise de Georges Supersaxo (du Grosriez)

Cette même porte est ornée d'une serrure en fer forgé d'un remarquable travail artistique ; on y lit en fin caractères gravés : « HEILIGE MARIA BEHUTTE UNSER HAUS » et la date de 1313<sup>1)</sup>, elle est surmontée d'un heurtoir d'une grande beauté figurant un serpent enlacé. A l'intérieur, on admire les larges escaliers tournants, les portes en ogive à triples moulures ornées, les hautes fenêtres à meneaux, de vastes salles à plafonds voûtés et à caissons, dont les baies ont des encadrements de tufs avec corniches et chapiteaux ; des caves voûtées, hautes et profondes, qui font présumer que les ancêtres y logeaient de respectables tonneaux ; enfin quelques meubles sculptés d'une réelle valeur archéologique qui doivent appartenir au XVI<sup>me</sup> siècle, soit à l'époque où les de Chevron se partagèrent avec les de Platéa les fiefs des de Blandrate.

Une tourelle avec clocheton, jetée sur une galerie de communication, nous apprend que dans le bâtiment annexe du château, se trouvaient la chapelle et la salle des chevaliers, détruits par le tremblement de terre de 1855.

1) Cette serrure doit avoir appartenu au château de Hübschburg.



Porte d'entrée du château de Blandrate

Château d'Arbignon, à Colombey (XII<sup>e</sup> siècle)

## COLOMBEY - LE CHATEAU D'ARBIGNON

Le vieux castel dont la lourde silhouette se dresse à l'entrée du village de Colombey, profilant sur un écran de roc sa grosse tour carrée, à la mine hautaine et renfrognée, était au XIII<sup>me</sup> siècle l'ancienne demeure des seigneurs d'Arbignon, de St-Paul, de Collonges et de Val d'Illicz. La famille d'Arbignon apparaît dans l'histoire dès le commencement du XIII<sup>me</sup> siècle où Pierre d'Arbignon, donzel, prit part à la septième croisade. Mermet d'Arbignon était châtelain d'Allinges en 1309 ; un de ses descendants, Guillaume, chevalier, est bailli de Lausanne en 1325 et Barthélemy d'Arbignon, châtelain de St-Maurice en 1500. Au milieu du XIV<sup>me</sup> siècle, le château d'Arbignon était habité par Perronet d'Arbignon, donzel, et par ses héritiers jusqu'au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle. Il dut être abandonné ou délaissé, pendant un temps assez long, car en 1643 il était passablement délabré, quand les religieuses Bernardines l'achetèrent pour y construire un couvent qui existe encore aujourd'hui. On raconte que les religieuses avant d'aller habiter leur nouveau cloître, allaient chaque jour mettre le feu aux broussailles dont il était entouré, et qui étaient infestées de serpents. C'est Pierre Maurice Odet, abbé de St-Maurice, qui posa la première pierre du nouvel édifice, adossé à la tour qu'on laissa subsister.

L'histoire de ce manoir féodal n'offre rien de saillant si ce n'est l'idylle de Perronet dont nous parlerons tout à l'heure. Quant à ses nouveaux hôtes, les pieuses filles de St-Bernard, dans le silence et la paix de leur récluse, elles ne se soucient guère de leurs nobles prédécesseurs ; le monde ne leur est rien, elles sont mortes pour lui, et derrière les lourdes grilles qui les en séparent pour toujours, elles s'abîment tout entières dans la prière et la contemplation. La porte du couvent nous le dit, en sa forme sentencieuse et biblique : « *Macula non est in te Regina virginum, Ora pro nobis* ».

Cette inscription figure au-dessus de la porte d'entrée du cloître, dans un cartouche orné de cornes d'abondance, emblèmes des bénédictions du ciel. Dans le



Château d'Arbignon d'après un tableau du XVIIe siècle

vestibule, dans le parloir, même austérité, même néant du *moi*, dont se repaissent les profanes — écoutez :

O cloître paisible et solitaire  
 Qui redira tes vrais et purs bonheurs  
 Tes saintes rigueurs sont salutaires  
 Aux chastes vierges du Seigneur  
 Et quand de Jésus la grâce victorieuse  
 Lui a soumis une âme généreuse  
 Alors ô monastère, tes froides grilles ont des attrait  
 Pour le cœur épris d'amour et de renoncements parfaits.

Je cite textuellement. La versification n'est sans doute pas celle d'un Racine ou d'un Musset, mais que de douce et profonde poésie dans ces transports de

l'âme. Je ne vous dirai rien de l'intérieur, nul n'y pénètre en dehors des jeunes novices qui vont y tenter les épreuves du voile, et derrière lesquelles la porte se ferme comme celle d'un sépulcre vivant.

De la grande route de Colombey, un chemin grimpant passe sous un haut portail, et par quelques marches d'escaliers, atteint une chaussée pavée, bordée d'un ancien mur d'enceinte, et accède au château adossé à la colline. Dans l'angle droit formé par l'intersection de deux corps de bâtiments, un portique à colonnes carrées indique l'entrée de la chapelle qui n'offre rien de remarquable. Sur sa façade nord un cadran solaire porte la date de 1726, qui est sans doute celle de la restauration du monastère. Le lieu est paisible et solitaire; en y fixant sa retraite, sœur Pétronille de Vantéry avait la main heureuse. Les bonnes sœurs n'y furent inquiétées qu'à deux reprises, durant ces deux siècles et demi d'existence; la première fois quand les commissaires du gouvernement helvétique vinrent leur lire un arrêté qui, au nom de la liberté, les autorisait à se marier, offre qui fut reçue avec un élan unanime de protestation indignée<sup>1)</sup>; la seconde fois, quand, le 17 janvier 1812, le gouvernement de Napoléon I<sup>er</sup> les supprima. A l'incorporation du Valais, les Bernardines réintégrèrent domicile à Colombey et dès lors, vécurent dans une entière sécurité. — Revenons maintenant au donzel Perronet d'Arbignon. C'était un fringant cavalier qui n'attendait que l'occasion de se distinguer sur un champ de bataille pour se faire armer chevalier. Mais le Bas-Valais, moins agité que le Haut, jouissait de longues trêves, pendant lesquelles les seigneurs menaient la vie errante et joyeuse.

Les vidomnes de Monthey, les de Lornay étaient en fréquents rapports avec les d'Arbignon. Perronet les recevait souvent en son castel et faisait moult bonne grâce à la jeune et belle Marguerite qui accompagnait quelquefois son frère, le chevalier Rodolphe, à Colombey. Un jour, naïvement et sans méfiance, la damoiselle de Lornay s'en vint à Colombey, dont les grasses prairies abondaient de fleurs de toutes espèces. On était au printemps de l'année 1351. La

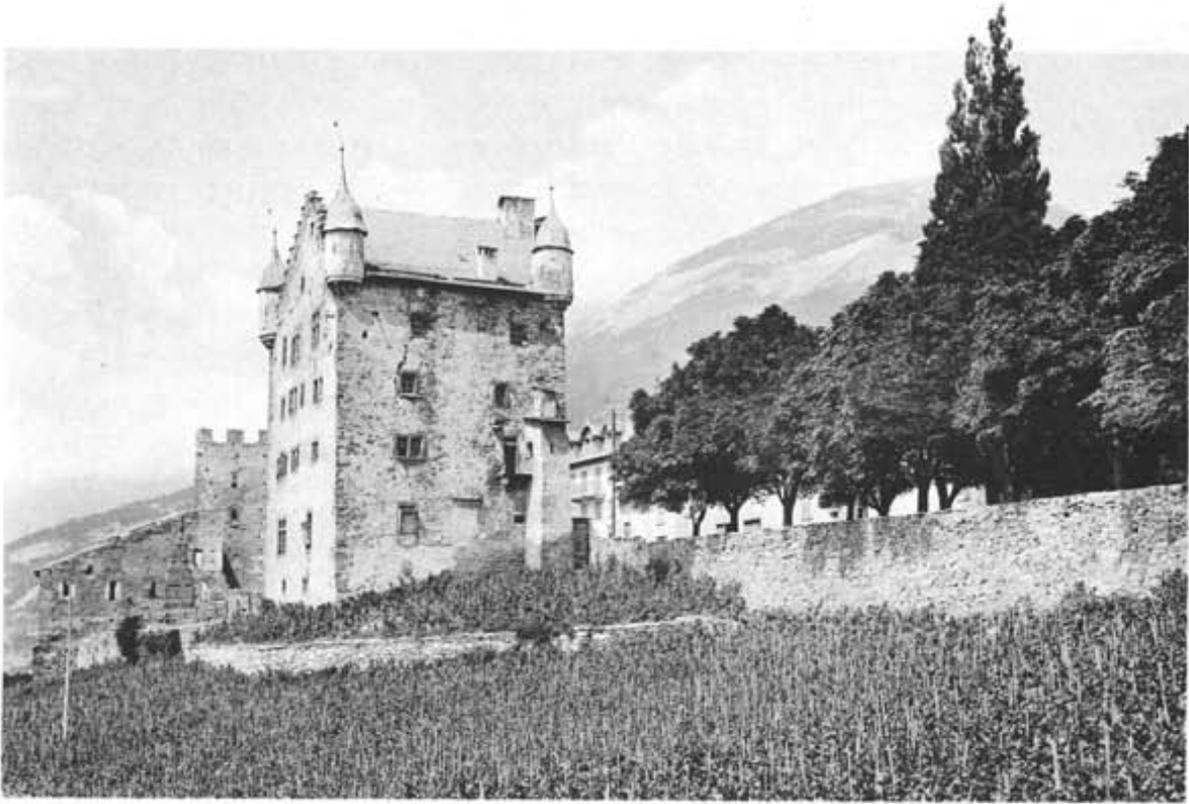
1) C'eût été ni plus ni moins que la dissolution de l'ordre, dont le premier vœu est celui de virginité.



Château d'Arbignon, entrée de la Chapelle

chaleur ce jour là, avait été intense, et la jolie châtelaine n'avait pas terminé sa moisson, qu'un gros orage éclata, avec une pluie torrentielle. Sans autre pensée que de se mettre à l'abri, la noble promeneuse se réfugia sous le portail du château d'Arbignon. Perronet l'avait déjà vue, cueillant sa gerbe sous les grands arbres de la plaine ; posté derrière sa fenêtre, il avait admiré la grâce aristocratique de la jeune fille et s'était promis, cette fois qu'elle était seule, de la rejoindre et de lui ouvrir son cœur. Le hasard l'avait servi, et maintenant la douce colombe était à quelques pas de lui, presque sous son toit. Prompt comme l'éclair qui venait de jaillir dans le ciel, il s'élança hors du château et arriva sous l'auvent au moment où le tonnerre et la pluie se déchaînaient avec le plus de violence. Sans préambule, et après avoir salué courtoisement la jouvencelle, il lui offrit galamment son bras et la pria d'entrer au château jusqu'à ce que l'orage fut passé. Tremblante et le front rose sous son frontolet de perles, Marguerite suivit le donzel qui tremblait aussi, tant son cœur d'amour était pris. Les jeunes gens entrèrent dans une salle luxueusement meublée, où le seigneur avait réuni à plaisir, tout ce qu'il possédait de mieux. Un page apporta des gaufres et du claré<sup>1)</sup>, et, au premier choc des gobelets, Perronet laissa parler son cœur, sans contrainte. La damoiselle de Lornay baissa timidement la tête et ne dit mot ; dans cette délicieuse attitude, elle paraissait plus belle que jamais. Le donzel ne sut se contenir, il s'élança vers elle, l'étreignit dans ses bras et l'embrassa longuement. Au même moment la porte s'ouvrait avec fracas et le seigneur de Lornay faisait irruption dans la chambre : « Lâche, vociféra-t-il, c'est ainsi que vous trompez ma confiance et abusez de l'innocence de cette enfant ! ». A ces mots qui le frappèrent ainsi qu'un gant en plein visage, d'Arbignon pâlit affreusement, et, se jetant sur son épée suspendue à la muraille, il se mit en garde en s'écriant : « Manant, tu vas apprendre comment un d'Arbignon sait venger un affront. Les deux hommes croisèrent le fer, tandis que Marguerite affolée, s'élançait vers la porte en appelant aux secours. Quand les serviteurs arrivèrent, les deux bretteurs avaient cessé le combat, sans s'être sérieusement blessés. Des explications suivirent qui ramenèrent la paix entre les deux amis et l'on s'avoua que vraiment il eut été plus sage de commencer par là. Mais la chose ne finit pas comme on pourrait le penser par un mariage. Le comte Vert avait appelé à St-Maurice tous les seigneurs du Bas-Valais pour aller au secours de l'évêque Tavelli, en guerre contre la noblesse épiscopale. Perronet d'Arbignon ne manqua pas une si belle occasion ; il eut l'honneur d'être fait chevalier avant l'attaque de Sion et fut tué sous les remparts de cette ville, en novembre 1352, aux côtés du seigneur de Lornay, tandis que la belle et vertueuse Marguerite entra comme novice dans un couvent de Savoie.

1) Boisson composée de vin, de miel et d'aromates.



Loèche : Château des Vidomnes(XIII<sup>e</sup> siècle) et ruines du Château épiscopal.

## LOÈCHE - CHATEAU des VIDOMNES

---

A l'entrée du bourg de Loèche, sur une esplanade dominant la vallée, une énorme tour carrée, flanquée à ses angles de quatre tourelles rondes, dresse fièrement ses hauts pignons jaunis, battus de tous les vents. C'est l'ancienne résidence des vidomnes de Louèche, lieutenants épiscopaux. Ce fief épiscopal fut tenu du XIII<sup>me</sup> au XV<sup>me</sup> siècle par les Rarogne et jusqu'au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle par leurs cousins, les nobles Perrini de Louèche. Il fut incendié par les patriotes en 1414, reconstruit par l'évêque Guillaume VI de Rarogne en 1438, et paraît ne plus avoir eu à souffrir depuis, des ravages de la guerre. Bien conservé, quoique notablement transformé à l'intérieur, le château des vidomnes est devenu propriété communale et l'hôtel de ville de Louèche.

Sous la domination des ducs de Zæhringen, lieutenants de Bourgogne, l'évêché de Sion s'était refusé, comme ceux de Genève et de Lausanne, à recevoir l'investiture de la main d'un seigneur particulier. Cette investiture leur était

conférée, en principe, par les empereurs ou les comtes de Savoie, leurs vicaires impériaux. En ce temps là (1187), Rodolphe de Louèche, major du lieu, avait reçu de l'évêque Guillaume I<sup>er</sup>, l'ordre de repousser, toute tentative d'intrusion du duc Bechtold V que les Valaisans venaient de battre à Münster. Aussi, quand le duc de Zæhringen appelant le peuple dans les champs de Louèche, exigea de lui le serment de fidélité, lui fut-il répondu par un refus fier et catégorique. Bechtold veut soumettre les rebelles par la force des armes; un an plus tard, il assiège le major dans sa tour et s'apprête à saccager le bourg de Louèche. Mais pendant que ses troupes arpentaient le sentier raide de la colline, une armée de vassaux et de serfs parmi lesquels se trouvaient nombre de femmes armées de piques, fondent sur les assaillants et les mettent en déroute. Rodolphe de Louèche faisant une sortie de son château, avec quelques hommes de sa garnison, au nombre desquels se trouvaient plusieurs chevaliers, se vit face à face avec le duc Bechtold, entouré de son escorte. Le combat s'engage, plusieurs combattants mordent déjà la poussière, quand arrive au galop, portant des fourches et des faux, une troupe de femmes descendues de la vallée des Bœz, où des bergers avaient donné l'alarme au son de leurs cornemuses. La rage de ces femmes fut telle, d'avoir été dérangées dans leurs travaux et de trouver le bourg saccagé, qu'en arrivant devant le château du major où les chefs et chevaliers des deux camps se livraient des combats singuliers, elles se précipi-



Louèche : Château des Vidomnes (façade Nord-Ouest).

tèrent sur le duc et son escorte, les criblèrent de pierres et de coups, si bien qu'en partie blessés et désarçonnés, ils n'eurent le temps que de faire volte-face et d'aller regagner le gros de l'armée aux prises dans les ravins de la Dala. Malgré cet acte d'héroïsme, les Valaisans vaincus par le nombre, durent subir les conditions du vainqueur, mais ils ne se soumirent jamais entièrement, ce qui fit dire à Berchtold V, parlant à Barberousse de cette expédition, que ces Valaisans étaient plus rudes que leurs rochers et plus impétueux que leurs torrents. Un *Te Deum* fut chanté en l'honneur des femmes de la vallée des Boez dans l'église *extra muros* de Louèche, le dimanche suivant la bataille. Les chasseurs et les bergers y assistèrent couverts de peaux d'ours et de loups dont le pays était infesté. Le prêtre à cette occasion, fit un sermon émouvant, dans lequel il parla des bienfaits de la *Trêve de Dieu*, qui permettait aux fidèles de sanctifier le dimanche et de se reposer des fatigues de la guerre, en bénissant le nom de l'évêque Hugues de Lausanne, de l'avoir fait adopter en Helvétie; il exalta le courage des vaillantes femmes, qui pour servir leur évêque et prince temporel, n'avaient pas craint d'affronter la mort et de répandre leur sang pour la patrie. Honor, conclut le prédicateur, *Honor Vallis nemorum mulieribus!* et nous répétons avec lui : « Honneur aux femmes de la vallée des Boez ».



Loèche. Château des Vidomnes  
échauguette

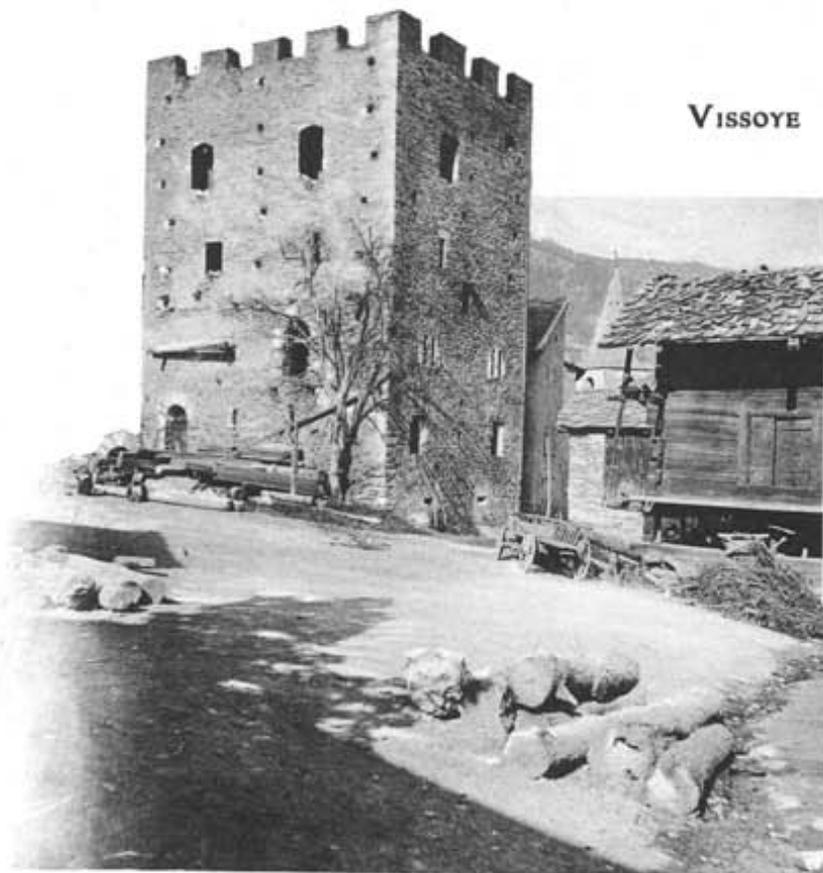


Loèche. Entrée du Château des Vidomnes.





Le bourg de Loèche avec le Château des Vidomnes et le Château épiscopal.



Tour du Château de Vissoye (Val d'Anniviers) - XIII<sup>e</sup> siècle.

## VISSOIE

Le château de Vissoie est le berceau de la noble famille d'Anniviers, qui donna six générations, de Louis d'Anniviers en 1295 à Jacques II, dont la fille Béatrice porta la seigneurie d'Anniviers aux de Rarogne

(1350). Rodolphe d'Asperling, époux de Françoise de Rarogne, fille du célèbre Guichard, succéda aux Rarogne dans leurs droits sur Anniviers. Mais l'évêque Walther Supersaxo s'opposa au rétablissement d'une seigneurie indépendante dans cette vallée. Ce fut en vain que d'Asperling fit appel à l'intervention des ducs de Savoie, l'évêque affirma que cette seigneurie avait été usurpée à la mense épiscopale, ayant été cédée au XI<sup>m</sup>e siècle, à l'évêché, par l'évêque Aymon II, fils d'Humbert aux blanches mains.<sup>1)</sup>

Supersaxo se rendit à Vissoie, assisté du bailli du Valais, prit possession du vidomnat et de la seigneurie, reçut la bannière de la vallée, des mains mêmes du banneret et le serment de fidélité des habitants, puis installa au château un châtelain épiscopal, chargé de l'exercice de la justice. Dans cette circonstance, Supersaxo qui affectait de ne point faire usage de la langue française, prononça un discours en allemand qu'il fit traduire par le baillif. D'Asperling fut exilé, il alla se réfugier à Bex, où il fut la souche des seigneurs de Bavois et Ballaigues, éteints à la fin du XVII<sup>m</sup>e siècle. Les droits de possession d'Anniviers en faveur de Rodolphe d'Asperling étaient cependant nettement établis par sa naissance et son mariage. Sa mère était Nesa (Anastasie) de Rarogne, fille de Rodolphe, seigneur de Montville et sa femme Françoise de Rarogne, fille de Guichard. Héritier de ces deux branches, la légitimité de ses droits était incontestable.

L'intervention des comtes de Savoie amena la nouvelle invasion de 1475, la bataille de la Planta et la conquête du Bas-Valais, délivré pour toujours du joug de la Savoie. A quelque chose malheur est bon, et la spoliation de l'évêque Supersaxo devait concourir pour une part à l'affranchissement du pays de la domination

1) Tige de la maison de Savoie (Hupertus, comes de Burgundia), (Aimo de Burgundia)



Tour du Château de Vissoye, restaurée en 1906.

étrangère. Dans son très intéressant ouvrage sur les seigneuries et châteaux du Valais, l'abbé Rameau nous cite, à titre documentaire, quelques passages du testament de Jacques I<sup>er</sup> d'Anniviers, en 1288. Le testateur lègue 30 sols mauriçoises<sup>1)</sup> pour chausser les pauvres de la vallée ; 100 sols (240 fr.) pour les vêtir ; on dira pour le repos de son âme 365 « psautiers » pour lesquels il lègue 4 deniers (80 centimes) par psautier, et 365 messes des morts, pour la célébration desquelles il lègue 1095 deniers, soit 2190 fr.. Il laisse la jouissance de ses biens à sa femme, selon la coutume du pays, et, si elle se remarie, une rente de 40 livres (2000 fr.). Pour le cas où il ne pourrait accomplir son vœu de « Terre Sainte », il lègue 30 livres (1440 fr.) pour envoyer deux arbalétriers à la croisade. Il choisit sa sépulture en l'église du lieu, mais demande que ses ossements *séparés de sa chair* soient inhumés, moitié à la Maigrauge de Fribourg où était sa sœur Antoinette, moitié à Hauterive où était religieux son beau-frère Pierre de Venthône. Il était d'un usage constant dans la noblesse du XIII<sup>me</sup> siècle que les corps des morts fussent bouillis pour séparer les os de la chair<sup>2)</sup>. D'autres fois on se contentait de sortir les entrailles et le cœur qu'on embaumait et qu'on déposait dans une urne conservée dans l'église voisine. Le corps était alors refermé et lavé avec du vin et de l'eau, puis cousu dans un drap de satin, quelquefois dans la peau d'un cerf ou d'un chamois, déposé dans la bière et arrosé de parfums divers. La bière était recouverte d'un tapis de soie brodé aux armes du défunt et transportée dans la chapelle de l'église (le mûtier) réservée aux morts ; après la messe du *Requiem*, on chantait le « liberame », tout comme de nos jours, dans la même lugubre symphonie, et l'on portait la bière au cimetière, dans une tombe à l'ombre d'un cyprès ou quelquefois on le déposait dans un caveau de l'église, sous un sarcophage.

Le château de Vissoie fut détruit par les soldats du comte Rouge, il n'en reste qu'une tour, en partie incendiée en 1879 et restaurée en 1906.

1) 72 francs.

2) Raoul de Cambrais, Cabanès.

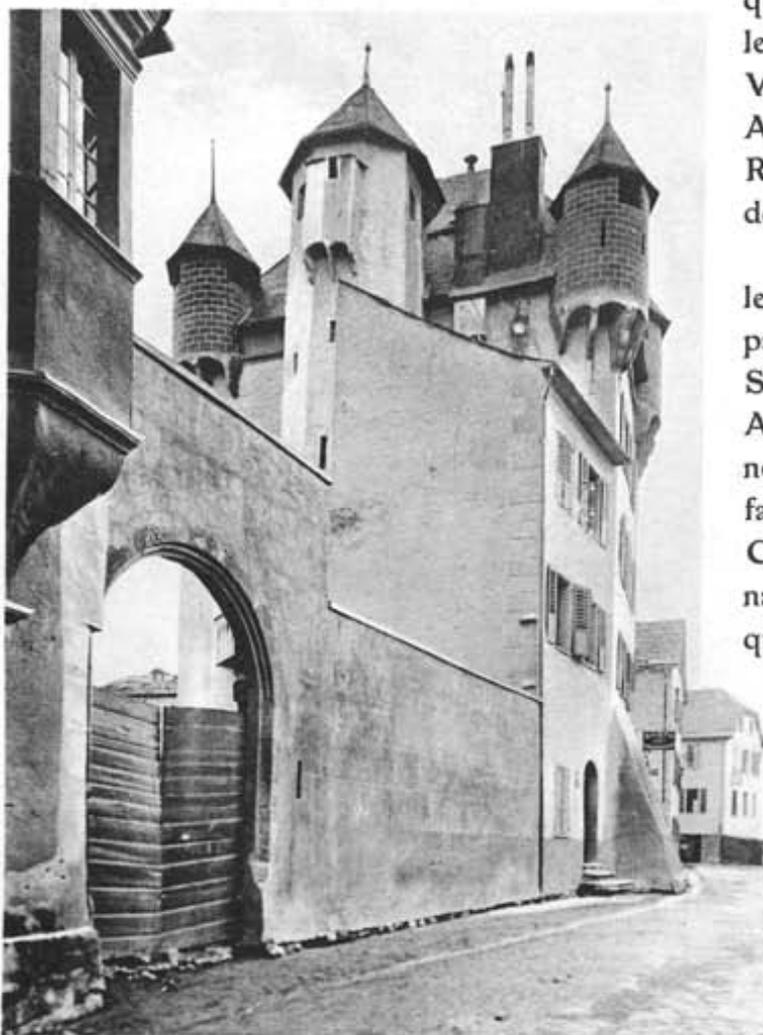
## SIERRE - CHATEAU des VIDOMNES

Le château des vidomnes (*domus fortis vice-dominatus*) de Sierre date de la fin du XIII<sup>me</sup> siècle<sup>1)</sup>. Il fut construit pour remplacer l'ancien, près de Géronde, détruit dans la première moitié du XV<sup>me</sup> siècle. Situé au milieu du bourg de Sierre, en face de Géronde, c'était plus un manoir qu'un château-fort, malgré les quatre tourelles dont il est flanqué et qui lui donnent quelque ressemblance avec celui de Louèche. Les de Chevron en furent les premiers possesseurs. La famille de Chevron était originaire de Savoie; le premier qui occupa des charges dans le Valais épiscopal fut Humbert de Vilettes seigneur de Chevron près Conflans,

qui s'appelait à l'origine de Vilette-Chivron puis Chevron-Vilette. Cet Humbert épousa Amphélise, fille de Pierre de Rarogne, vidomne et sénéchal de Sion.

Durant plus de deux siècles, les de Chevron possédèrent, par des alliances, des fiefs à Sion, Sierre, Rarogne, Viège, Naters, Ardon, Bramois, Chalais, Grône, etc. Cette riche et puissante famille s'éteignit avec Nicolas de Chevron en 1578. Le vidomnat passa aux de Montheys qui le vendirent en 1707 au dizain de Sierre. Le dernier des vidomnes de Sierre, noble Jean-Joseph de Monthéis, mourut sans postérité, et la charge du vidomnat fut remplacée par celle d'un grand châtelain électif. Quant au

1) Ce château fut bâti en 1260, contrairement à l'assertion de Rameau qui le place au XV<sup>me</sup> siècle.



Sierre: Cour et Château des Vidomnes (XIII<sup>e</sup> siècle)

château des vidomnes, il devint la propriété des nobles de Courten en 1725 par le mariage de noble Elie de Courten avec Marie-Catherine de Monthéis. La noble famille des Monthéis (de Monthéolo) s'éteignit en 1903, dans la personne de Monsieur <sup>Fernand</sup> Joseph de Monthéis, avocat à Sion, jurisconsulte distingué et représentant du Valais en 1873-80 aux Chambres fédérales, dont il était un des plus brillants orateurs. L'étude du droit paraît avoir été de tradition dans la famille de Monthéis, avec les qualités trop souvent méconnues qui doivent en être la base : la justice et la loyauté. <sup>Fernand</sup> Joseph de Monthéis dernier du nom, en fut un exemple dont le souvenir est demeuré très vivace dans la mémoire de ses



Armes des De Chevron  
(Château des Vidomnes de Sierre).

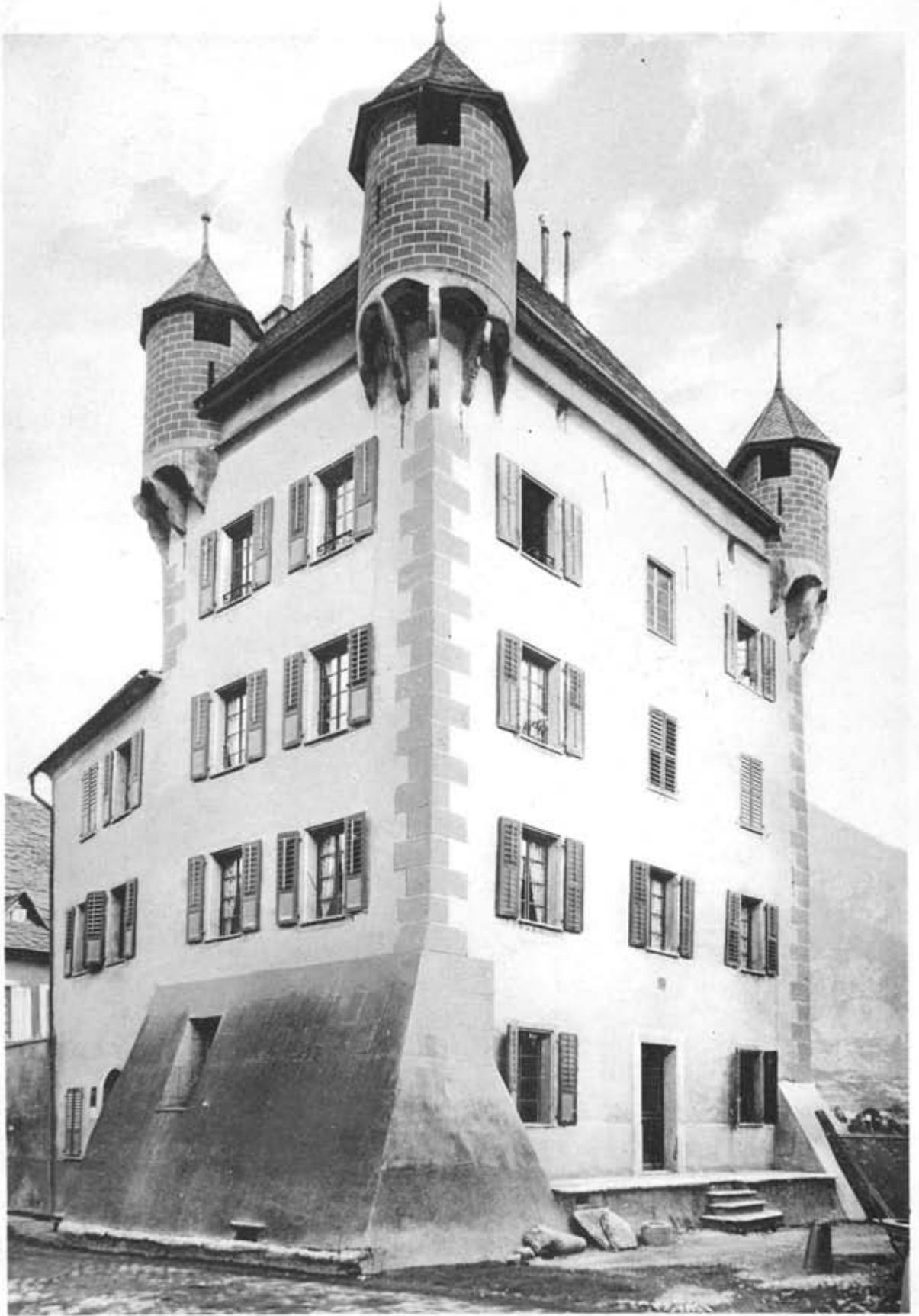


Sierre : Château des Vidomnes (Sud-Ouest).

contemporains. En sa qualité de juge et de Président de la cour d'Appel de Sion, il montra autant de prudence que d'érudition, et se laissait souvent dominer par d'honorables scrupules, dans les sentences qu'il était appelé à rendre. Son ancêtre, Antoine de Monthéis, docteur ès-lois en 1400, fut également un brillant juriste, aux compétences duquel les ducs de Savoie eurent maintes fois recours, dans leurs démêlés avec le Valais.

Aujourd'hui, le château des vidomnes de Sierre est devenu maison privée; à part sa petite cour, ses escaliers en colimaçon et l'armoire des de Chevron qui se voit à l'intérieur, il n'a gardé intact de son passé que ses hautes façades cruellement badigeonnées et ses quatre tourelles à vigies, où le vent pleure à travers les meurtrières, et

qui semblent guetter au loin un ennemi qui ne vient pas. Puisse-t-il ne jamais revenir...!



Sierre. - Le Château des Vidomnes, XVe siècle (récemment restauré).



Armes de Courten  
et Schinner

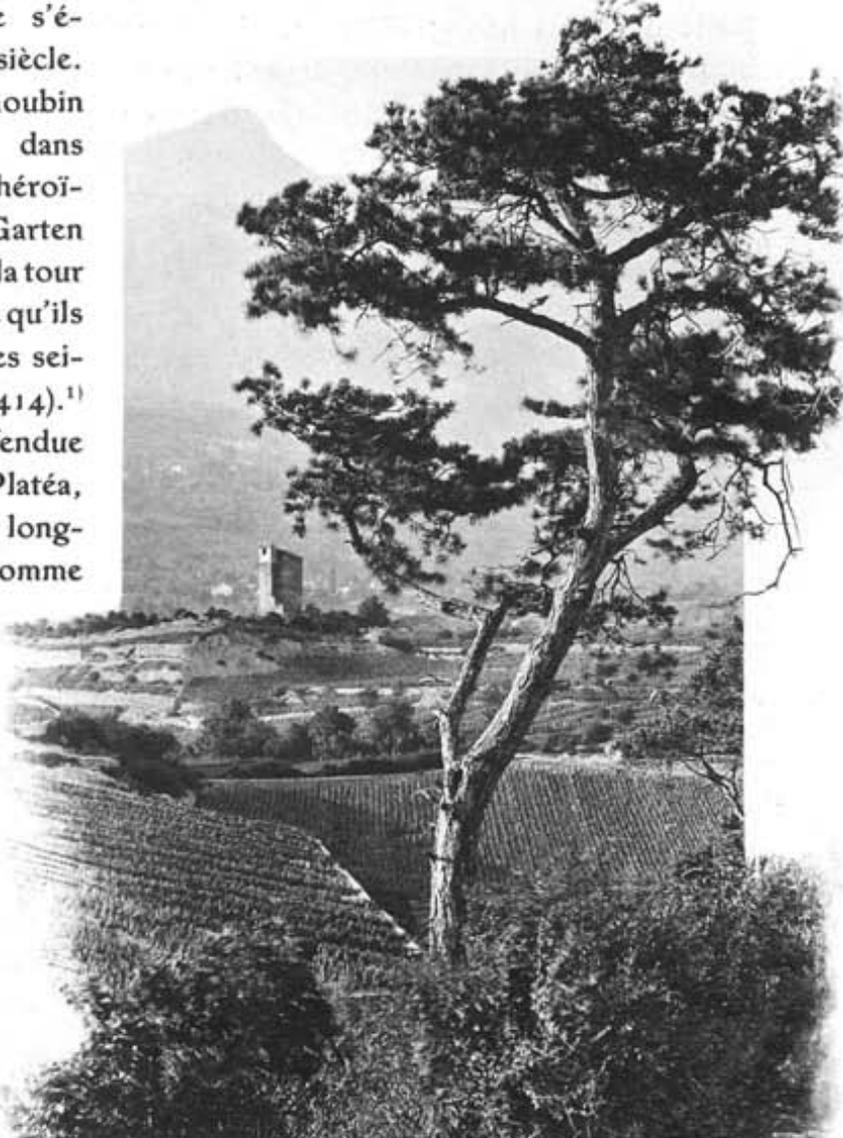


## LA TOUR DE GOUBIN (Gubyn)

Les nobles Albi, seigneurs de Granges et de Montjovet, possédaient la Tour de Gubyn en 1229 et en furent les premiers habitants. La Tour de Goubin passa par des alliances aux de Chevron, puis aux Platéa, et finalement aux de Courten. Elle appartient aujourd'hui à la famille Mercier de Lausanne.

Les Albi quittèrent le Valais à la Réforme, se rendirent à Berne où ils germanisèrent leur nom qui devint Weiss, et furent seigneurs de Mollens au Pays de Vaud. Cette famille s'éteignit vers la fin du XVI<sup>me</sup> siècle. Mais ce qui rendit surtout Goubin célèbre et lui laissa un nom dans l'histoire, ce fut la conduite héroïque de ses chevaliers Hen Garten (de Platéa), lors de l'attaque de la tour par les Patriotes, dans la guerre qu'ils firent aux Rarogne et aux autres seigneurs désignés par la Matze (1414).<sup>1)</sup> La tour de Goubin n'était défendue que par les trois frères de Platéa, nobles chevaliers qui soutinrent longtemps le siège et se défendirent comme des lions. Les assaillants qui avaient pu abaisser le pont-levis, allaient enfoncer la poterne et pénétrer dans le château, quand les trois défenseurs firent brusquement une sortie et fondirent avec leurs lourds espadons sur les Patriotes massés dans la cour. Ce fut un vrai carnage, une horrible tuerie

1) Cet épisode chevaleresque a fait l'objet d'un très beau poème dû à la plume de M. Léon Roten, de Rarogne, ancien conseiller d'Etat du Valais.



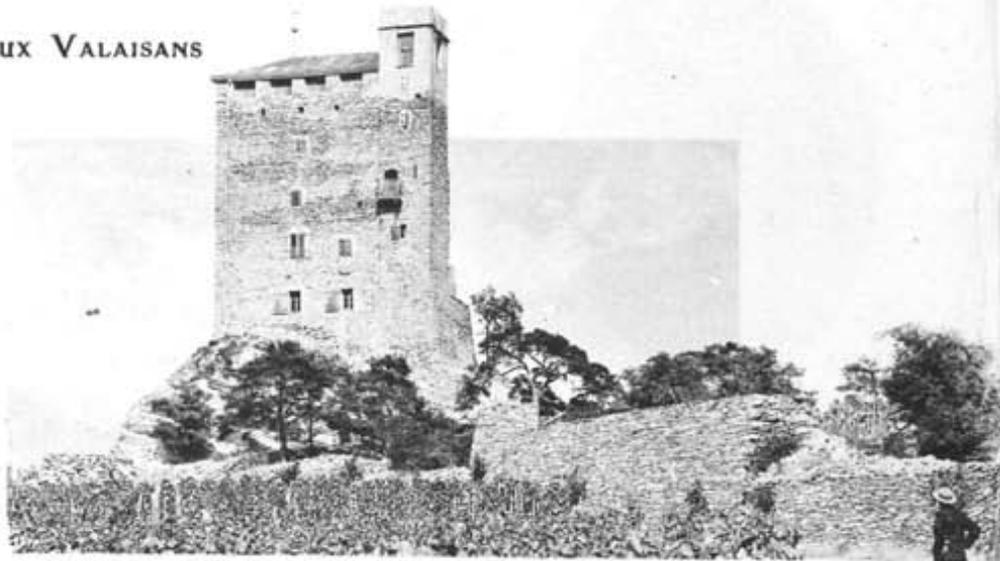
Plaine du Rhône et château de Goubin

dans laquelle les patriotes un moment décontenancés, croyaient avoir à faire à des guerriers fabuleux. Mais le sang que ceux-ci perdaient par d'affreuses blessures les affaiblirent visiblement, ils ne frappaient plus qu'au hasard, quand écrasés par le nombre, ils se laissèrent choir, la bouche écumante de sang et l'épée

crispée dans leurs mains rougies. Les patriotes s'en allèrent après avoir laissé un monceau de cadavres devant la tour qu'ils pillèrent et incendièrent. Mais le plus jeune des trois héros, Wilhelm, n'avait point succombé, malgré ses nombreuses blessures; il put se relever, étancher sa soif à la citerne, panser ses plaies et sans tarder, par des chemins détournés courut au château de Beauregard donner l'alarme. Comment Wilhelm fut-il mis au courant du projet des patriotes d'assiéger le castel de Guichard de Rarogne? Par un minnesänger du nom de Gelter, son ami d'enfance,



Grande salle à deux étages de fenêtres, à la Tour de Goubin



Tour de Goubin, près Sierre (XIIIe siècle)

qui, bien que faisant cause commune avec les révoltés, avait par amitié et secrètement avisé le jeune chevalier du danger qu'il courait et des desseins des Hauts-Valaisans, d'abaisser la noblesse, ennemie de la démocratie. L'attaque ne tarda pas, les assiégés firent des prodiges; ils défendirent la place pied par pied et avec tant de valeur et de succès, que les patriotes ne purent le réduire que par la famine. Le château fut pris et incendié. Deux ans plus tard le chevalier Wilhelm de Platéa se trouvait dans les rangs des Valaisans marchant à la rencontre de l'armée bernoise, dans le Loetschenthal; il y retrouva son ami Gelter, le minnesänger, combattit pour la défense de sa patrie et mourut en brave. La conduite héroïque des chevaliers de Platéa

a mis une auréole de gloire à la Tour de Goubin qui, après avoir été le théâtre d'une véritable épopée, est devenue aujourd'hui une maison de plaisance. ::::



Village de Conthey et ruines du château des Comtes

## CONTHEY

On a appelé dans le Valais épiscopal, Viège *la Noble* (*Vespia nobilis*) à cause du nombre des familles patriciennes qui y vécurent sous la féodalité. Conthey dans le Valais savoyard eut mérité la même appellation. Au XIII<sup>me</sup> siècle on y trouvait nombre de familles de la meilleure noblesse de Savoie : les d'Arbignon, les de Pontverre, les de Cervent, les de Pressy, etc.

Plusieurs châteaux y dressaient leurs tours et leurs remparts ; ceux des comtes, des vidomnes, la tour des nobles de Cervent, la tour d'Arbignon, la tour de Meyrans. En raison de son importance stratégique, les comtes de Savoie accordèrent de bonne heure, au bourg de Conthey, des libertés et franchises avec foires et marchés. Les de La Tour furent les derniers vidomnes de Conthey. Le château des vidomnes fut détruit par les Hauts-Valaisans en 1375 pour venger le meurtre de leur évêque par Antoine de La Tour. Il ne reste plus aujourd'hui de cette place-forte qui marquait la limite des territoires de Savoie, que les ruines du château des comtes, qu'il était temps de recueillir avant sa



Conthey : Ruines du château des comtes de Savoie (XIe siècle)

château des comtes fut détruit ; il ne se releva plus, et ses dernières pierres roulent une à une au bord du chemin, derniers soubresauts d'une séculaire agonie. Il achève de s'écrouler au milieu des pampres où, avant de disparaître pour toujours, il a donné son nom à un vin fameux : « Le Clos du Château ».

Les origines de cette guerre de 1475 qui fut si fatale à la Savoie ne manquent pas d'intérêt. Les Contheysans, sujets de Savoie, et les Savièzans, justiciables de l'évêque, avaient d'incessantes querelles relativement à leurs pâturages limitrophes. Dans maintes circonstances ils en vinrent aux mains et se livrèrent des combats sanglants. Leur dernier conflit au sujet des pâturages de *Bertzé*, au fond de la vallée de la Morge, mit le feu aux poudres et amena les troupes de Savoie sous les ordres de Jean-Louis<sup>1)</sup> évêque de Genève, sous les murs de Sion. Son armée forte de 10,000 hommes était commandée par la fleur de la noblesse de Savoie, du Chablais, du Faucigny et du pays de Gex. Rodolphe d'Asperling, pour se venger de la perte de sa seigneurie d'Anniviers, que lui avait enlevée l'évêque Walther Supersaxo, accompagnait les Savoyards à la tête des soldats de la vallée d'Aoste. Le 13 novembre 1475, l'armée savoissienne commença à semer le fer et le feu dans le village de Savièze. Les

1) Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève était régent de Savoie pendant la Minorité de Philibert Ier.



Maison forte de Conthey (XVIe siècle) construite sur les ruines du château des Vidomnes

disparition complète. Il fut primitivement la résidence des comtes de Savoie dans l'administration de leurs possessions valaisannes ; ils y entretenaient une garnison permanente, un portier-châtelain chargé de la justice et de l'organisation de la défense. A la conquête du Bas-Valais par les patriotes (1475) le

Valaisans, renforcés de quelques détachements Grisons, tentèrent une sortie contre l'ennemi ; mais ils furent vigoureusement repoussés et se replièrent dans la ville.

Louis de Savoie adressa plusieurs sommations menaçantes à l'évêque de Sion et aux sédunois ; nous citons un de ces factums, tout imprégné, à côté de l'onction sacerdotale, de cette âpre saveur moyennageuse où la cinglante ironie le dispute à la haine froide et féroce :

« Révérend père en Dieu.

« A révérend père en Dieu, l'évêque de Syon.

« Pour ce que les gentils hommes estant en cette compagnie et moi sçavons que de vostre naturel estez assez friolent, vous avons fait du feu pour vous réchauffer, mais puisque n'avez eu hardiesse de vous venir échauffer pour ce qu'il fust assez près de vous, sachez, que dans peu de jours nous le feirons de si près, que vous serez bien fort si vous ne sentez chaud. Escrit à Conthey le 10 de novembre. »



Traduction : Jodoc de Silinen, évêque de Sion, préfet et comte du Valais restaurateur de ce Château - 1492.  
(Pierre provenant de l'ancien Château des vidomnes, au bourg de Conthey).

Les Sédunois ne répondirent à cette provocation que par une nouvelle sortie, bientôt repoussée avec pertes. Mais le tocsin avait fait entendre sa lugubre voix sur les montagnes : 4000 hommes du Haut-Valais y répondirent ; avec leur courage et leur intrépidité habituels ils se jettent sur l'ennemi qui les déborde, et Sion allait tomber au pouvoir des assaillants, quand 3000 Bernois et Soleurois débouchèrent par le Sanetsch, fondirent comme un ouragan sur l'armée ducale massée dans les plaines de la Panta, tandis que des guerriers des Ormonts et de Château d'Oex dégringolant des hauteurs par des sentiers de chèvres, l'attaquèrent par derrière.

Les Confédérés dont la bravoure remplissait déjà toute l'Europe, scellèrent une fois de plus leur glorieuse réputation. L'armée de Savoie fut mise en complète déroute ; plus de 1000 soldats et 300 gentilshommes mordirent la poussière. Cinq bannières, 120 chevaux et une quantité de riches armures furent la proie du vainqueur. Ce ne fut qu'avec peine que le capitaine-général de Gingins put prendre la fuite et opérer sa retraite par le Faucigny, avec les débris de son armée. Les jours suivants, dix-sept tours et châteaux du Bas-Valais furent pris et démantelés ; les Hauts-Valaisans, ivres de rage et de gloire, portèrent le fer et le feu jusqu'à St-Maurice et au pied du St-Bernard. Presque simultanément, Charles-le-Téméraire se faisait battre à Grandson par les Suisses auxquels les Valaisans fournirent un contingent, et la Savoie, qui éprouvait le contre-coup de la campagne de Bourgogne,<sup>1)</sup> dut reconnaître la conquête de son territoire comme un fait accompli. St-Maurice fit sa soumission aux VII dizains et les vallées de Bagnes et de l'Entremont, qui avaient levé l'étendard de l'insur-

1) Charles le Téméraire avait promis à Yolande, régente de Savoie, de donner la main de sa fille au duc Philibert 1<sup>er</sup> de Savoie.

rection contre l'envahisseur, furent contraintes par les armes et durent prêter serment de fidélité (Avril 1476).

C'est ainsi que se termina cette épopée de quatre siècles et demi, pendant lesquels on peut dire sans exagération, que les rapports du Valais et de la Savoie ne furent qu'une succession de querelles et de luttes, de combats et de guerres ruineuses et fratricides, entre des frères de race, séparés par des barrières politiques qui devaient tomber enfin sous les coups redoublés du patriotisme. Aux Confédérés revient une bonne part de ce brillant succès, heureuse conséquence des alliances conclues entre les cantons primitifs et le Valais, alliances qui devaient aboutir à l'incorporation de 1815.

## ANCHET

Sous l'évêque Conon (1181), Guillaume de La Tour était major de Sion et son fils Pierre, seigneur d'Anchet, charges qui leurs furent probablement conférées par leur parent Amédée II de La Tour, évêque de Sion en 1159, à une époque où le népotisme fleurissait, sur les bords riants du Rhône. Mais en 1218 Anchet fit retour au chapitre de Sion qui l'acheta de Pierre de La Tour, pour le prix de 60 livres mauricoises (environ 3000 fr.). La terre d'Anchet fut remise en fief à une famille qui en prit le nom. Les seigneurs d'Anchet devinrent hommes liges du chapitre. Ils épousèrent la cause de l'évêque Tavelli, dans ses démêlés avec les de La Tour, et furent prisonniers de ces derniers. Les chanoines de Sion intervinrent et payèrent une rançon de 100 livres aux de la Tour pour leur libération. Anchet passa aux de Platéa par le mariage d'Hildebrandt de Platéa et de Jeanne Anchet, fille de Jacques, en 1436. Enfin vers le milieu du XVI<sup>m</sup>e siècle la seigneurie échut à noble Guillaume de Preux (Preux, Probi) de Vevey, par son

mariage avec Cathrine de Platéa. C'est la descendance de ces de Preux qui la possède et l'habite encore aujourd'hui.

Construit au milieu de la superbe colline qui abrite le bourg de Sierre des vents du nord, au centre des ravissants paysages de la « Noble Contrée » où s'égrènent une foule de jolis hameaux et de pittoresques villages, le vieux manoir féodal d'Anchet, restauré et bien conservé, se blottit douillettement dans la verdure, à deux pas d'une chapelle romane, dépendante du château, et portant dans la clef de voûte, les dates de 1649 et de 1881,



Armes de Platéa



Tableau de Barbe de Platéa, au château de Goubin



Château d'Anchet (Sierre) XIIIe siècle

la première, de construction, la deuxième, de restauration. Le château est précédé d'une cour, fermée par un haut portail sans architecture, et au Nord-Est de laquelle se présentent deux galeries à arcades superposées, décorant un bâtiment annexe, dont la porte d'entrée porte l'armoire de Preux et la date de 1564. Ces galeries en ogive sont supportées par des colonnettes renflées en stuc, qui donnent à cette partie de la maison, l'aspect du préau d'un cloître. L'intérieur a été transformé,

à l'exception de la grande salle, remarquable par son plafond à caisson armorié, sa superbe porte sculptée à colonnettes, dont le fronton supporte les armoiries accolées des de Platéa et des de Preux, leurs alliés. Cette salle renferme de très



Péristyle de la cour du château d'Anchet

beaux meubles en maquetterie et sculptés avec des inscriptions rappelant la mémoire de François de Platéa, banneret du dizain de Sierre, avec la date de 1586; les parois de mélèzes sont ornées de portraits d'ancêtres. C'est la salle féodale accomplie.

En 1388, Aimon d'Anchet fut au nombre des seigneurs Valaisans qui cherchèrent à arrêter l'invasion du comte Rouge. Ce prince féroce, suivi d'une nombreuse armée, avait fixé son camp à Sarquène (Salquenen) où les habitants de Sion, de Sierre et de Loèche allèrent faire leur soumission, tête nue et à genoux, promettant de combattre les dizains supérieurs, tant était grande la



Grande salle du château d'Anchet (Renaissance)



Armes de Preux

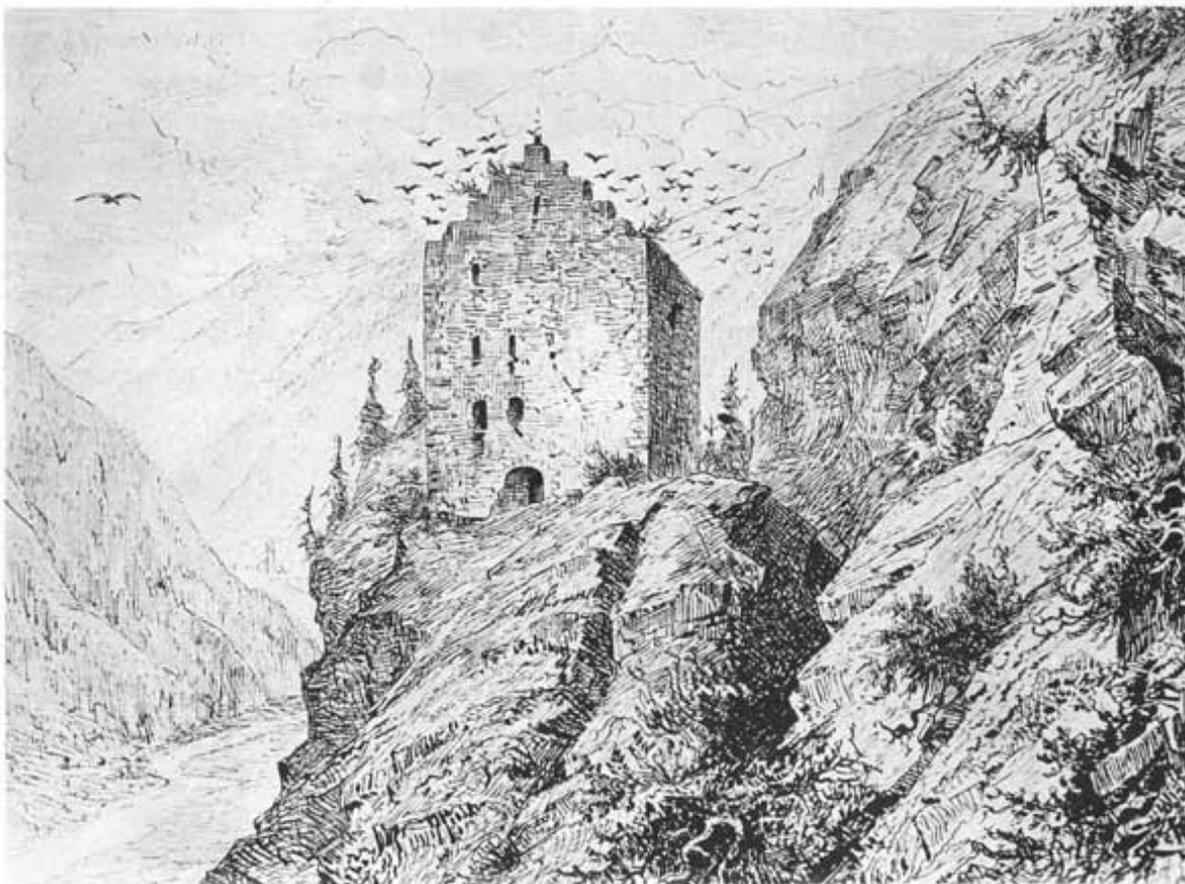
terreur qu'inspirait le comte de Savoie à ceux qui avaient déjà senti tout le poids de sa puissance et de sa cruauté. Quelques seigneurs résolus, à la tête desquels se trouvait Aimon d'Anchet refusèrent cette humiliante capitulation. Ils formèrent avec leurs vassaux une petite troupe d'élite qui, à la sortie du bourg de Sierre du côté de Granges, derrière un monticule où se dressaient les bois hideux des fourches patibulaires, attendit crânement l'avant-garde ennemie. Celle-ci de retour du Val d'Anniviers, que le comte venait de mettre à feu et à sang, arrivait à la débandade

ivre autant du vin du seigneur de Rarogne que de leur facile triomphe. Devant la potence, la petite troupe valaisanne quitta son embuscadé et, en bon ordre, fit irruption sur la route où les savoyards furent attaqués à l'improviste, battus et taillés en pièces. Les corps de quelques-uns d'entr'eux furent attachés au gibet et, avant que le gros de l'armée parut, les Valaisans avaient traversé le Rhône et gagné les bois de Vercorin. Le comte Rouge, en voyant la fleur de ses soldats se balancer aux fourches patibulaires, entra dans une épouvantable colère ; il voulait, par représailles, faire mourir sur le champ les prisonniers qu'il emmenait avec lui : Aimon Ab-Willer, major des Conches, capitaine-général des patriotes et son lieutenant Jean Under Lowinen. Mais le comte songea à la rançon de 90 livres mauriçoises qu'il avait réclamées aux dizains supérieurs pour la libération de ses otages et continua sa route en vociférant.

D'ailleurs la mort guettait ce prince avide et sanguinaire ; la vie licencieuse des camps et sa nature atrabilaire avaient profondément altéré cet organisme de fauve. Il mourut peu après sa campagne du Val d'Anniviers qui mit sur son front un stigmaté sanglant qu'il ne lui fut pas donné d'effacer et qu'il emporta dans la tombe.



Porte d'entrée du Château d'Anchet.



Tour d'Emd (Vallée de St Nicolas) XIII<sup>e</sup> siècle (d'après un tableau).

## LA TOUR D'EMD

Cette grosse tour carrée qui, à l'entrée de la vallée de St-Nicolas, domine le paysage, du rocher à pic sur lequel on l'a flanquée, est l'ancienne demeure des nobles d'Emd, hommes-liges du chapitre de Sion (1339). Cette famille donna plusieurs châtelains à Viège et à Sion, et s'éteignit vers la fin du XV<sup>me</sup> siècle. Le fief passa aux Roten, nobles du lieu, qui allèrent se fixer à Rarogne au commencement du XVI<sup>me</sup> siècle.

L'histoire de ce nid féodal n'offre rien de bien remarquable. Les nobles d'Emd ne jouent aucun rôle saillant dans l'histoire, ils ne s'élèvent jamais dans la hiérarchie féodale au-dessus de la dignité de châtelain. Les Roten leurs successeurs donnèrent par contre au pays deux baillifs et deux évêques au siège de Sion : Hildebrandt Roten, mort en 1760 et Fabien Roten élu en 1830 et mort en 1843. Dans la lutte contre l'évêque Hildebrandt Jost, à qui les VII dizains voulaient de force arracher les dernières prérogatives de la Caroline, figure

le baillif Jean Roten de Rarogne (1628). En l'absence de l'évêque Jost, mandé à Rome par le pape Urbain VIII, le baillif alla prendre possession du château de la Majorie, résidence habituelle des évêques et fit battre une nouvelle monnaie sur laquelle les sept étoiles des dizains remplaçaient les armes de l'évêque. Voilà pour l'histoire. En 1340, une fille du seigneur d'Emd s'en fut un jour cueillir des fleurs sur une pente gazonnée qui s'étendait au pied du château. Elle glissa et tomba d'une paroi de rocher où elle se fut infailliblement tuée sans les branches robustes d'un pin rabougri qui poussait sur une aspérité sablonneuse et auxquelles la jeune enfant resta suspendue par les vêtements. La position était terrible ; en dessous, l'abîme affreux et la mort, au-dessus, le renflement du roc formant toiture. Le père, de sa fenêtre, avait vu se passer, impuissant, ce drame d'un instant qui lui ravissait sa fille unique, tendrement aimée. Il vole vers le lieu où son enfant a disparu et la voit, avec horreur, balancer au-dessus du précipice. Elle s'était évanouie et la moindre secousse pouvait la faire choir et mutiler. L'infortuné seigneur appelle à lui ses serviteurs ; le cor a retenti et tous les serfs à la glèbe, taillables et corvéables arrivent au galop. On leur apprend la triste nouvelle, mais aucun n'ose tenter le sauvetage qui aboutirait à une mort certaine. Le père désespéré fait appel au courage d'un brave, et promet que celui qui sauvera sa fille aura sa main pour prix de son dévouement. Un jeune berger de dix-huit ans nommé Wikart s'élançe aussitôt devant le seigneur, met un genou à terre et lui dit : « seigneur, je la sauverai ou je mourrai avec elle ». Puis prompt comme l'éclair et agile comme un faon, le berger enfonce profondément dans le sol sa houlette de chêne noueux, y attache une corde solide qu'il portait en sautoir, la déroule, s'y cramponne et, comme un écureuil, descend le rocher à pic, tournoyant comme un aigle au-dessus de l'abîme. Fatalité ! la corde est trop courte d'une longueur de bras ; il a sous ses yeux dilatés le spectacle de cette jolie tête blonde, dont les cheveux dénoués ondulent au vent, ce visage pâle de jeune châtelaine qui peut devenir son épouse et qu'un instant de retard peut jeter horriblement mutilée au fond du gouffre. L'amour centuple ses forces ; il enlève sa ceinture de cuir, la noue fortement à la corde et se laisse glisser. Ses pieds ont touché l'arête, il s'y appuie, se baisse, saisit la jeune fille par la jupe, et, d'une main de fer, l'attire jusqu'à lui. Elle ouvre les yeux, elle est sauvée. Sur l'arête en saillie il y a juste place pour se tenir debout. D'une main le berger attache fortement la damoiselle par la taille, et crie d'une voix de stentor, qu'on tire la corde lentement ; ce qui est fait si heureusement que l'enfant souriante dans sa frayeur est rendue saine et sauve à son père. La corde est redescendue et quelques minutes plus tard Wikart y grimpe avec la souplesse d'un félin et arrivait d'un bond, triomphant, sur la pelouse. On lui fit grandement fête, et le seigneur d'Emd tint fidèlement sa promesse : « Car ce fust un tems aussi, se dit-il, où l'on vit des princes épouser des bergières. »

## TURTIG

Au pied du vieil ermitage de Wandflüh, collé contre le pied des rocs sur lesquels se juchent les villages de Bürchen et d'Unterbach, un tout petit hameau pauvre et isolé, semble se cacher aux regards des passants. Le Rhône le sépare du grand village voisin de Rarogne, dont il dépend : c'est Turtig. Une grosse tour carrée et noircie y dresse son toit conique derrière un haut portail armorié et délabré ; c'est le

château et l'ancienne demeure des Asperling, qui l'habitaient au XIV<sup>me</sup> siècle. Les Kalbermatten le possédèrent dès le milieu du XVI<sup>me</sup> siècle, probablement par suite d'alliance, jusqu'au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle. Il fut acquis par une famille Schiner, d'Ernen, deux siècles plus tard (1807)

Il ne faudrait pas songer à trouver dans ce petit manoir féodal quelque chose qui rappelât la résidence d'un seigneur, si ce n'est des murs épais, de sombres couloirs et cet intérieur de maison où les mesures de



Château d'Asperling à Turtig (XIV<sup>e</sup> siècle)



Coffret à bijoux et argent

sécurité avaient fait négliger toute architecture digne de remarque. Et pourtant ce chétif castel moyennageux eut son heure de gloire; il fut le théâtre d'un évènement peu banal, celui d'une réconciliation entre seigneurs ennemis, et du mariage qui en fut la suite.

Nos personnages sont des plus huppés de l'ancienne noblesse du Haut-Valais: les Rarogne et les Asperling. Les fiefs de ces seigneurs étaient enchevêtrés et donnaient lieu à de fréquentes disputes; c'était en petit le tableau de ce qui se passait entre les comtes de Savoie et les évêques de Sion. Les affaires se gâtèrent au point qu'un duel en champ clos avait été décidé entre les deux voisins: Petermann de Rarogne et Rodolphe Asperling. Mais Asperling était épris d'amour tendre pour Françoise de Rarogne, fille de Guichard et sœur de Petermann, et il en était payé de retour. Toutes les démarches de la jeune fille avaient été vaines, auprès de son frère, et le duel devait avoir lieu le jour de la St-Georges, patron des chevaliers. Ne sachant plus à qui s'adresser la malheureuse Françoise eut recours à l'ermite de Wandflüh, le père Ignaz dont la sainteté remplissait toute la contrée. Le religieux pria simplement les familles ennemies de venir entendre la messe, le matin de la St-Georges, à la chapelle de Wandflüh, ce qui fut accepté de part et d'autre, et tous se préparèrent à recevoir la sainte communion. D'un côté de la nef on voyait les fiers Rarogne, au milieu desquels se trouvait Françoise, la fiancée d'Asperling; de l'autre, ce dernier, escorté des membres de sa famille. Les deux adversaires avaient revêtu l'armure de combat. L'ermite, au milieu de l'office, leur adressa une courte allocution. Il parla avec une émotion vibrante de la rapidité de la vie, de la fragilité des biens terrestres, de la récompense et du châtement qui attendent les hommes dans l'éternité. De grosses larmes roulaient sur ses joues racornies par l'âge et le jeûne, que recouvrait une barbe longue et vénérable. « *Pax Vobis!* » s'écria-t-il en finissant, et qu'en vous approchant de la Sainte Table où le Dieu de miséricorde va vous sanctifier, vos âmes n'aient plus de place que pour l'oubli, l'amour et le pardon ». Après ce touchant appel qui précéda la communion, les deux seigneurs ennemis quittèrent spontanément leur banc et allèrent déposer leurs épées sur l'autel, puis ils s'approchèrent de la Table Sainte, où les suivirent tous les dames et seigneurs

Pyxideivoire (1<sup>er</sup> siècle)

présents. Après la communion, l'officiant bénit les épées et les remit aux deux chevaliers en leur disant: « La grâce de Dieu est descendue sur vous, que le saint nom du Seigneur soit loué à jamais! ». Après la messe, l'ermite voulut achever sa mission pacificatrice; il accompagna les deux familles au castel de Turtig, y jeta les bases d'une réconciliation sincère et durable, et trois mois après, on y célébrait en grandes festivités le mariage de Rodolphe d'Asperling et de Françoise de Rarogne. Tous les baronnets du pays y prirent part, sans excepter le pieux ermite qui fut, comme on le conçoit, l'âme de la fête.

Coffret-reliquaire (XVI<sup>e</sup> siècle).



Colombey : Château de Châtillon-Larringes (XIV<sup>e</sup> siècle) restauré.

## COLOMBEY - Château de Châtillon-Larringes

En entrant au beau village de Colombey, du côté de Monthey et sur la droite du chemin, on voit un lourd portail à mâchicoulis, surmonté d'un écusson mutilé avec la date de 1633. C'est l'entrée de l'ancien château des Châtillon-Larringes, seigneurs de Colombey en 1350. Il fut bâti sur l'emplacement de la tour des nobles de Colombey, vidomnes du lieu dès le XII<sup>m</sup>e siècle. Les de Châtillon-Larringes, qui n'ont aucun lien de parenté avec les de La Tour-Châtillon, jouèrent un rôle distingué dans l'histoire du Valais Savoyard, comme châtelains de Saillon et de Conthey\*. Cette illustre famille s'éteignit à la mort du donzel Guillaume en 1566, lequel légua tous ses biens au banneret de Monthey, Guillaume du Fay, qui porta le château par alliance à la famille de Lavallaz, dont une branche l'habite encore. Cette vieille demeure est un des manoirs les mieux conservés du Valais. Sa cour pavée avec galeries à colonnades de marbre noir, ses corridors en ogives, ses salles à plafonds caissonnés, ses beaux meubles Renaissance, sculptés, ses vieux portraits d'ancêtres, tout y rappelle le fastueux passé des

\* Les de La Tour-Châtillon prirent leur premier nom de la tour de la Majorie de Sion et celui de Châtillon du château de ce nom, fief des de La Tour.

grands seigneurs qui l'ont habité à l'époque féodale. C'est bien là le sombre manoir seigneurial, où, en l'absence du maître, les nobles dames trompaient leur ennui par la lecture de romans chevaleresques, histoires si tragiquement émouvantes qu'on les dirait invraisemblables : *les Enfances Vivien*, la *Chanson de Roland*, *Renaud de Montauban*, etc. et dont rien n'est cependant plus vrai. Ces lectures exaltaient leur esprit, et, songeant au chevalier qui guerroyait en Valais ou en Dauphiné, elles faisaient des vœux à St-Georges pour qu'il revînt couvert de lauriers et de gloire. Parfois un jongleur venait sous leurs fenêtres à vitraux armoriés, chanter ses lais d'amour :

Par dessoz l'ombre d'un bois  
 Trovai pastore à mon chois  
 Contre iver est bien garnie  
 La tosete o les crins blois  
 Quand la vi senz compaignie  
 Mon chemin lais, vers li vois, té!...



Colombey : Entrée du Château de Châtillon-Larringes.

Les dogues leur faisaient généralement mauvais accueil, mais la châtelaine s'esbrouffant, les faisait taire et rentrer au chenil. Ces troubadours, gais ou mélancoliques, joyeusement lyriques ou poétiquement langoureux, étaient tous amoureux des nobles demoiselles, si gentilles sous leurs hennins à dentelles blanches et leurs bliauts chatoyants. Mais ni leur voix suppliante et musquée, ni leurs œillades provoquantes, soulignées par les « forte » de leurs vielles, n'eurent jamais le don d'émouvoir les nobles jouvencelles au-delà d'un sentiment purement platonique ; quant à la dame, dont le visage du chevalier absent la suivait jusque dans ses rêves, elle resta toujours comme lui, fidèlement attachée à la foi jurée, et les

chroniques du temps ne font guère mention de félonie conjugale. Une légende raconte qu'un jour un ménestrel d'une élégance et d'une beauté peu communes se présenta au château de Colombey en l'année du seigneur 1143. Pinçant habilement de sa mandore, il chanta sous les fenêtres de la belle Alésie, fille du châtelain, une romance si

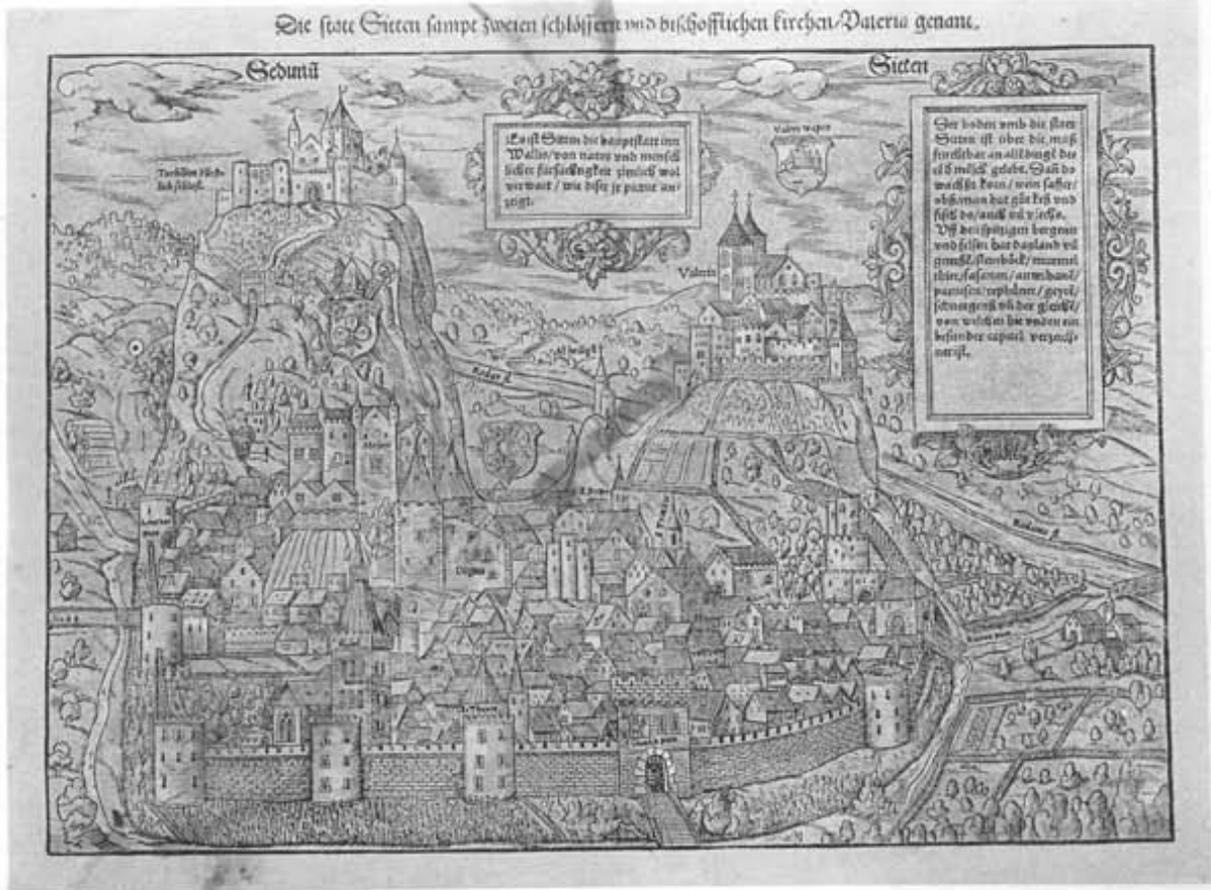
passionnée que ce dernier vola dans la cour pour chasser l'intrus qui osait abuser ainsi de l'hospitalité de la maison :

Fleur de lis, rose espanie  
 Taillie pour esgarder  
 Je vous aim sans tricherie  
 Si n'en puis mon cuer oster....

Le faux troubadour portait un long manteau de laine sous lequel il cachait un riche pourpoint de soie rose et son épée. Le geste de mépris du seigneur de Colombey fit affluer à son cœur tout son sang de patricien et à son cerveau bouillant tout l'orgueil de sa race. Au mépris de toute prudence, le donzel travesti jeta son manteau à terre, tira son épée et se mit en garde. Un cri de frayeur partit de la fenêtre, où la belle Alésie assistait à cette anxieuse scène. « Raoul, que faites-vous donc? — Ah! c'est vous d'Allinges! exclama le vidomne; « Traître! — Félon! », riposta le faux ménestrel, et les deux hommes croisèrent le fer. Le sire de Colombey fut légèrement blessé, c'est tout ce que désirait d'Allinges, car s'il l'eut voulu, il eut sans peine traversé son adversaire de part en part. Cette générosité qui n'échappa pas au seigneur de céans lui plût moult grandement. Il ne s'opposa plus dès lors, aux prétentions du jeune damoiseau sur le cœur de sa fille, et Raoul d'Allinges, créé chevalier l'année suivante par Amédée III de Savoie, épousa la belle Alésie, qui devint dame d'honneur de la cour de Chambéry.



Cour du Château de Châtillon-Larringes.



## SION - LA TOUR DES SORCIERS

Cette tour à poivrières, fendue et bosselée, aux toits anguleux pareils à de vieux casques enfoncés sur des fronts de pierre noircis par la poudre, est tout ce qui reste des vieux remparts de l'antique « Sedunum », attribués au XIII<sup>me</sup> siècle.

Elle a l'air lasse de vivre, affolée et honteuse de son passé. Car si elle eut son heure de noble gloire, en servant de défense à la vaillante cité, elle eut le triste privilège aussi de servir, au XVI<sup>me</sup> siècle, de prison et de salle de torture aux malheureuses victimes de l'ignorance et de la superstition. Elle en conserve le stigmate déshonorant par le nom qu'elle porte encore aujourd'hui : la Tour des Sorciers. Et il ne faudrait pas croire à de la légende. Les preuves indéniables, *les pièces à conviction* sont encore là. Le treuil d'infamie, où s'enroulait la corde de strangulation ou de dislocation a conservé sa place au-dessus de la salle de torture dont elle traversait le mur pour se balancer, avec son sinistre fardeau devant les juges interrogateurs. Le prétendu sorcier, ainsi

mis à la « question », d'énormes poids aux pieds, avouait souvent, disons toujours, des délits imaginaires, des connivences avec le *mauvais esprit*, l'emploi de *philtres enchantés* ou autres *manigances diaboliques*. Et gravement ces doctes aéropages condamnaient ces disciples de Merlin au gril ou à la pendaison.

N'a-t-on pas vu en 1488, le grand châtelain d'Anniviers, celui qui devait s'appeler vingt ans plus tard, le *Curateur de la République du Valais*, le fameux bailli Georges Supersaxo, infliger le supplice du feu à deux frères, sous prévention de sorcellerie. Et François de la Tour de Colombey, seigneur de Montagni, dans la vallée de Bagnes, ne fut-il pas condamné et brûlé vif comme sorcier en 1462. Ces cas heureusement sont plutôt rares, bien que le Code criminel de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, en vigueur en 1532 dans la juridiction criminelle de son

empire, statuât à l'art : CIX : « Celui qui causera dommage à quelqu'un par sortilège sera puni de mort, et la punition sera celle du feu ».

La tradition ne nous dit rien des victimes de la Tour des Sorciers, et les documents sont introuvables, qui en font mention : mais on comprendra que l'histoire préfère rester muette sur de semblables errements.

La Tour des Sorciers sert aujourd'hui de dépôt de cartouches à l'arsenal ; n'est-ce pas là toute une éloquente protestation.

Un plan de restauration de ce dernier vestige des anciens remparts est à l'étude à l'heure où nous écrivons ces lignes.



La Tour des Sorciers (XII<sup>e</sup> siècle), anciens remparts de Sion





Château de St-Gingolph, ancienne seigneurie de Savoie (XVI<sup>m</sup> siècle)

### CHAPITRE III

## LES CHATEAUX MODERNES

### SAINT-GINGOLPH

St-Gingolph (St-Gingous) eut de tout temps une seigneurie relevant des comtes de Savoie. En 1309 elle est cédée au couvent abbatial d'Abondance par Amédée V. Elle appartenait encore à cette abbaye en 1536, lors de la conquête

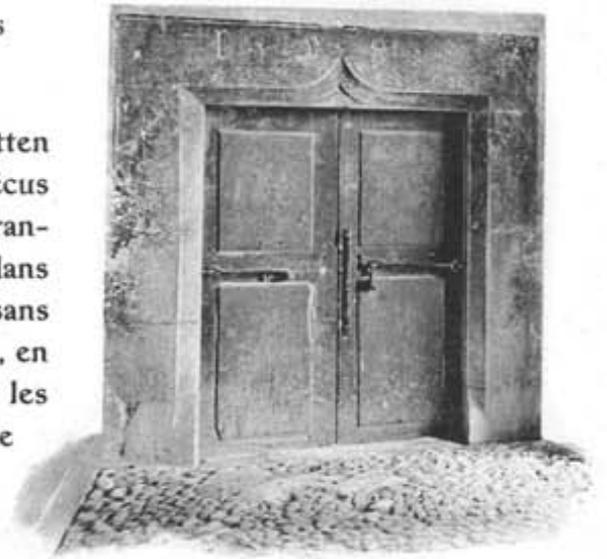


Entrée du Château de St-Gingolph (Suisse).

du gouvernement de Monthey par les Hauts-Valaisans, et ce n'est qu'en 1563 que l'abbé Claude de Blonay la céda à Jacques Dunand de Grilly, qui en fut investi par lettre patente de l'Etat du Valais en 1564. Le traité de Thonon en 1569 (14 mars) qui délimitait définitivement le Valais, par la Morge de St-Gingolph, conserva aux Dunand de

Grilly, la partie de la seigneurie située sur la rive droite de la Morge ; et l'autre partie située sur territoire savoyard, fit retour à l'abbaye d'Abondance. Les seigneurs de Grilly hypothéquèrent leur fief à Claude Fornery, de Vevey, bourgeois

de St-Gingolph (1623). En 1648 la famille de Riedmatten de Sion acquit la seigneurie pour le prix de 4000 écus bonne monnaie, et la posséda jusqu'à la Révolution française<sup>1)</sup>. Le château fut restauré en 1500. Une porte dans le vestibule d'entrée porte la date de 1588, qui est sans doute celle d'une nouvelle restauration, car aujourd'hui, en dehors des larges escaliers de molasse rongés par les piétons, de spacieux corridors à plafonds ogivaux, de vastes salles avec boiseries sculptées et de hautes cheminées, rien ne rappelle plus l'ancien château seigneurial dans cette grosse maison bourgeoise où



Porte intérieure du château de St-Gingolph



Escaliers du château de St-Gingolph

logent côte à côte les conseillers communaux, les gendarmes et les écoliers. — L'incorporation du Chablais, de St-Gingolph à St-Maurice, donna lieu entre Emmanuel Philibert de Savoie et les Valaisans, à de nombreuses et difficiles transactions. Ces derniers s'appuyaient sur la charte de Charlemagne, donnant à St-Théodule le comté du Valais. Les ducs de Savoie ne se tinrent pas pour convaincus. Une conférence qui eut lieu à Rolle le 23 avril 1568, n'aboutit à aucun résultat concluant. La médiation des cantons ayant été refusée, la France intervint et engagea le duc Emmanuel Philibert, à céder, dans l'intérêt de la paix. Le traité de Thonon qui fut signé l'année suivante mit fin au conflit, par une alliance perpétuelle. Le gouvernement de Monthey était cédé aux Valaisans, en

échange de ceux d'Evian et de St-Jean d'Aulph, jusqu'au pont de St-Gingolph, jeté sur la Morge.<sup>2)</sup> D'autre part, le duc de Savoie demanda à l'abbaye de St-Maurice l'épée du martyr Thébéen, patron de la Savoie et la moitié de ses reliques, en échange de 2000 écus d'or et des revenus que le prieuré de Ripaille possédait au Val d'Illiez. L'échange fut accepté. Et comme les bons comptes font les bons amis, la paix ne fut plus guère troublée entre les deux voisins.

1) C'est aujourd'hui le poste de la gendarmerie valaisanne.

2) Les mandements d'Evian et de St-Jean d'Aulph s'étaient donnés au Valais en 1536 pendant l'expédition bernoise contre la Savoie sous le règne de Charles III.



Cuisine du château de St-Gingolph



Fort de la Porte du Sex, ancienne résidence des châtelains du Bouveret (XVI<sup>e</sup> siècle)

## LE FORT DE LA PORTE DU SEX

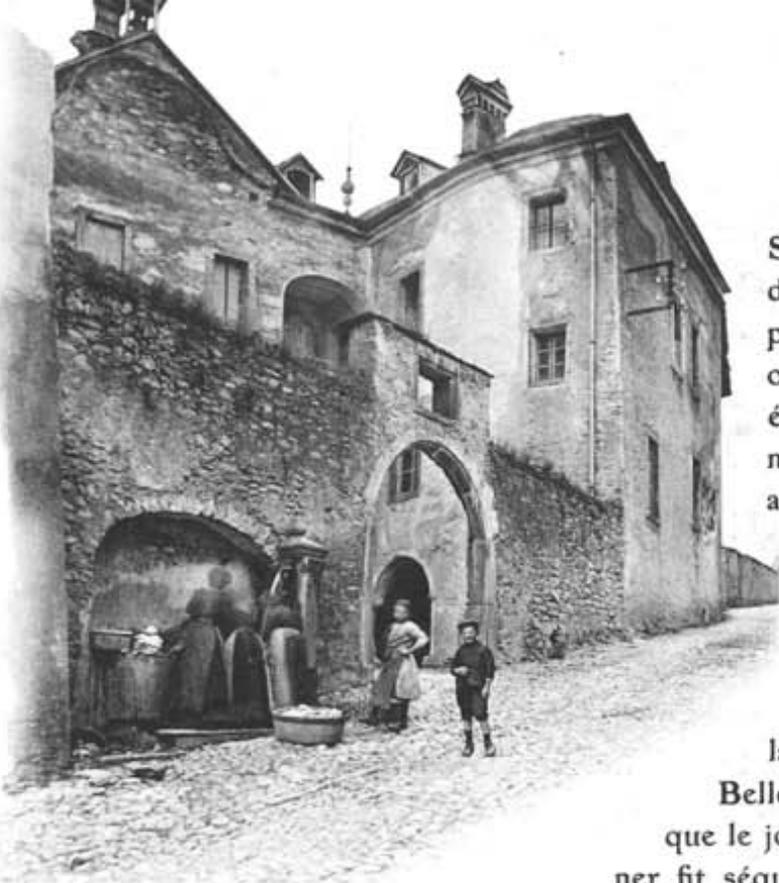
Après la conquête du Bas-Valais, le gouverneur de Monthey fit construire en 1597, aux frais de la commune, le fort de la Porte du Sex pour servir de résidence au châtelain du Bouveret. Il était primitivement entouré de fossés et l'on y accédait par un pont-levis qui a disparu. C'est un long bâtiment rectangulaire flanqué d'une tour carrée et d'un mur crénelé relié au rocher. Une porte voûtée y ouvre l'unique passage à la circulation entre le Rhône et les rochers. Le château fut restauré en 1674. Ici point d'histoire, ni de légendes. La gérance du châtelain était pacifique, et sa maison dépourvue de décorum. Le temps des seigneurs était passé et le gendarme de poste à la Porte du Sex chercherait en vain dans ses souterrains la pantoufle brodée d'une châtelaine ou l'éperon d'or d'un chevalier.



Un coin de Monthey et château des Gouverneurs.

## MONTHEY - CHATEAU DES GOUVERNEURS

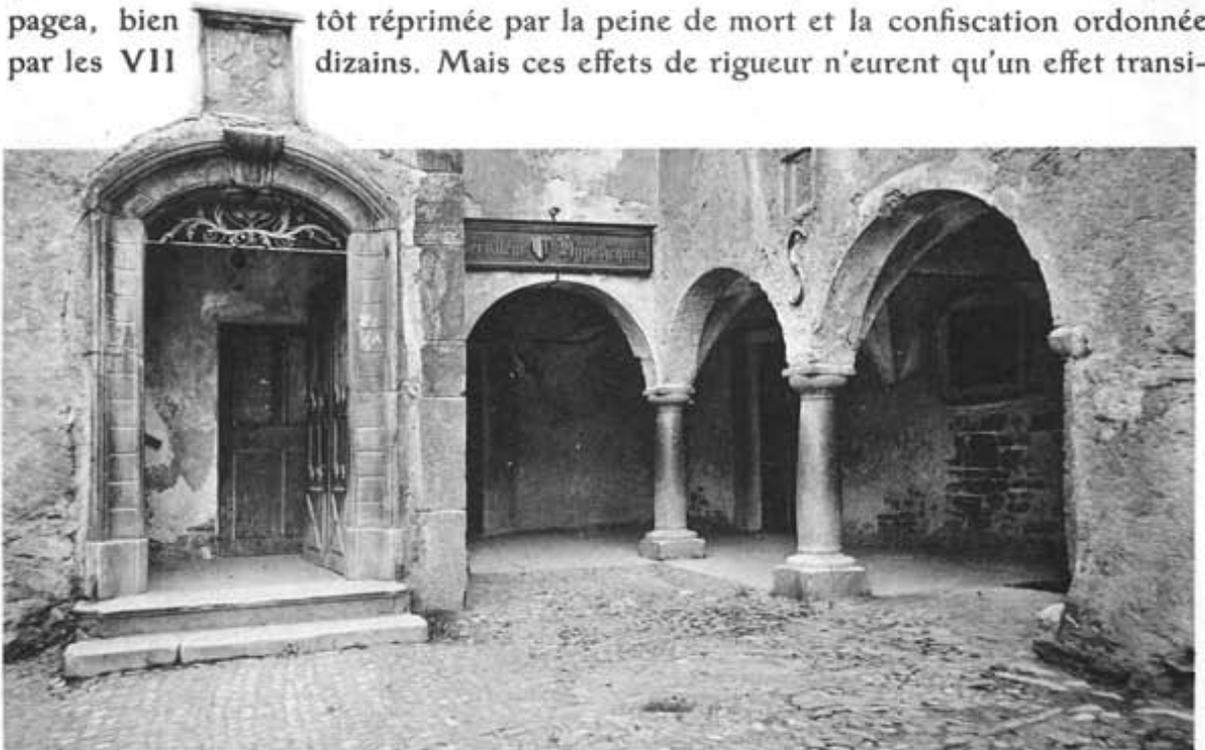
Il est situé à l'entrée du romantique Val d'Illeiz, sur le haut de la colline, au pied de laquelle la coquette ville de Monthey, l'industrielle, étend ses artères grandissantes. Au temps de la domination de Savoie, Monthey était la capitale du Chablais (caput laci) et les comtes y possédaient plusieurs châteaux. Celui qui nous occupe fut, au commencement du XIV<sup>me</sup> siècle un fief tenu par les nobles de Monthéolo (de Monthéis). Louis de Monthéolo, président du conseil ducal y avait résidence en 1437. Les majors y séjournèrent jusqu'après la conquête. En 1664, les gouverneurs hauts-valaisans, après l'avoir fait réparer, ensuite de l'incendie de 1606, y élurent domicile jusqu'au jour où les paysans du Val d'Illeiz, sous la conduite du gros Bellet, en chassèrent Etienne Schinner de Conches, qui en fut un des derniers châtelains. Le château des Gouverneurs est assez bien conservé, mais l'intérieur a subi de nombreuses transformations qui lui enlèvent de son caractère original. On y a installé la salle de la bourgeoisie, une salle de tribunal et des salles d'école. Le grand portail de la cour, les arcades de celles-ci, quelques sculptures de panneaux, et le tableau chronologique et héraldique des gouverneurs, sont tout ce qui reste du passage de ces magistrats dont la juridiction ne fut malheureusement pas exempte de fautes. Ils vivaient en mauvaise intelligence continuelle avec les seigneurs dont les droits avaient été garantis par l'acte d'incorporation; ils se montrèrent aussi souvent despotes et d'une révoltante cupidité. Le cas d'Etienne



Monthey : Entrée du château des Gouverneurs (XIV<sup>e</sup> siècle)

Schinner qui ne néglige aucune occasion de prendre ses sujets en contravention pour en percevoir l'amende, est aussi odieux que typique. Une querelle avait éclaté à Trois-Torrents entre deux hommes du Val-d'Illicz. Ils en étaient venus aux mains, et le sang allait couler. Gros Bellet, doué d'une force et d'une taille herculéennes intervint à temps et réussit à pacifier les deux querelleurs. Schinner l'apprit, et, furieux de voir l'amende lui échapper, par le fait de

la non effusion de sang, il amenda Gros Bellet. Celui-ci refusa de s'exécuter, si bien que le jour de foire du 8 septembre 1790, Schinner fit séquestrer la jument de Bellet. La mesure déborda. Gros Bellet se rendit au château, se précipita, armé d'un gourdin,<sup>1)</sup> dans la salle où le gouverneur était à diner. Il réclama sa jument, en frappant d'un formidable coup de poing sur la table. La jument fut rendue, mais la foule irritée, prenant parti pour l'opprimé, envahit le château et y mit tout à sac. Schinner épouvanté s'enfuit à St-Maurice par des chemins détournés, sans perruque et sans chapeau. L'insurrection se propagea, bien tôt réprimée par la peine de mort et la confiscation ordonnée par les VII dizains. Mais ces effets de rigueur n'eurent qu'un effet transi-



Monthey : Cour du château des Gouverneurs

toire, car le Directoire avait jeté son dévolu sur le Valais et l'invasion française était à nos portes.

1) Qu'on peut voir au musée de Sion.



Armoiries des Gouverneurs de St-Maurice



Sept Dizains, Stokalper de Riedmatten



de Platée Kalbermatten, de Courten

## ST-MAURICE

### Château des Gouverneurs

Après la conquête du Bas-Valais, le gouvernement des VII dizains fit bâtir le château des gouverneurs de St-Maurice aux frais des communautés du Bas, (Dizains inférieurs). La grande porte d'entrée porte l'écusson des VII dizains et la date de 1646 qui est probablement celle d'une restauration. D'autres écussons ornent les murs d'enceinte avec l'armoire des de Platée, des de Courten et d'autres familles qui fournirent des gouverneurs à ce château. On admire ici les hauts corridors arqués en ogive, les vastes salles dépourvues aujourd'hui de toute ornementation, les cuisines à cheminées monumentales, les murs de plus d'un mètre d'épaisseur. Par contre d'étroites cellules et de sombres ca-

St-Maurice, Château des Gouverneurs (XVI<sup>e</sup> siècle)

chots nous font songer, non sans terreur, aux malheureux que des jugements trop souvent arbitraires y ont séquestrés. Un peu plus haut sur le bord du sentier idyllique qui mène à la grotte des fées, se blottit contre le rocher une tour ronde à l'aspect maussade. Elle doit remonter au XIV<sup>m</sup>e siècle et devait faire partie des ouvrages de défense de la ville, du côté de la Savoie.

On trouve encore, à l'ouest, des vestiges de l'ancienne route qui passait sous une voûte du château; elle est bordée de buttes en trapèzes, sortes de petits fortins appartenant à la Confédération, et chargés de la défense du tunnel. Le château est devenu propriété de l'Etat du Valais qui y a établi un poste de gendarmerie. Les représentants de la force publique qui l'habitent maintenant n'ont rien de la morgue de leurs prédécesseurs et le pays ne s'en porte que mieux. Il existait jadis en ce lieu qui fut toujours propice à la défense, un château-fort appelé le château de Pierre (Castellum Pietri). C'était au commencement du XII<sup>m</sup>e siècle, sous l'épiscopat de St-Guérin, contemporain et ami de St-Bernard. Un des seigneurs d'Allinges, Gontran, jeune damoiseau de seize ans, était retenu en otage, dans une prison du château de Pierre, par ordre d'Amédée III de Savoie, en garantie de la promesse faite par ces seigneurs de restituer à l'abbaye d'Agaune, les terres de



St-Maurice. Château des Gouverneurs XVI<sup>e</sup> siècle



Armes des Gouverneurs

Salvan et d'Autanelle qu'ils retenaient indûment. Or, Louis VII, roi de France, allait partir pour la croisade. Amédée III qui voulait le suivre avec ses vassaux, venait d'emprunter aux chanoines d'Agaune, la table d'or que leur avait donnée Charlemagne, en offrant en hypothèque ses droits sur la vallée de Bagnes.<sup>1)</sup> Le jeune seigneur d'Allinges qui connaissait ces événements et qui brûlait du désir d'être fait chevalier sur le champ de bataille de la Palestine, pria avec ferveur du fond de sa prison, le Dieu des armées de hâter sa délivrance, afin qu'il pût, sous la bannière de son prince, prendre part à la croisade de Louis VII. Une nuit, alors que le château était plongé dans le silence du sommeil, Gontran d'Allinges, plus

1) La table ne fut jamais rendue et ces droits furent cédés définitivement à l'abbaye, par Humbert III fils d'Amédée.



Intérieur du Château de St-Maurice

grotte, crépitante sous des feux multicolores, dans le fond de laquelle miroitait un lac minuscule. Sur une gondole incrustée de pierres précieuses, un essaim de jeunes filles, pareilles à des anges échappés des cieux, se mirent à chanter de leurs célestes voix :

La voix du pauvre prisonnier  
 A touché la bonté divine  
 Vous serez créé chevalier  
 Sur les champs de la Palestine.

Gontran mit le genou à terre et sur le front des vierges qui s'inclinaient devant lui, se prosterna longuement en s'écriant. « Gloire à Dieu, sur la terre et dans les cieux ! » Quand il se releva, le seigneur d'Allinges se trouvait au milieu des prairies de Vérossaz. Pendant son extase la grotte avait disparu. Sur le chemin de Daviaz qui conduit au bourg de Monthey, Gontran trouva un page tenant par la bride un destrier superbement caparaçonné. La selle était ornée de pierreries, le chanfrein était d'or et les étriers d'argent. « Le roi de France vous attend » dit simplement le page qui disparut aussitôt. Et voilà comment Gontran d'Allinges alla rejoindre Louis VII et comment il fut fait chevalier sous les murs de Damas.

ardent que jamais, pria le Tout-Puissant, de le délivrer d'une injuste captivité qui l'arrachait à ses plus nobles aspirations. Soudain la porte de la cellule s'ouvrit, une fée rayonnante de beauté, apparut sur le seuil, et le sourire aux lèvres, dit simplement : « Noble damoiseau, suivez-moi ».

Surpris et transporté, Gontran allait se jeter aux pieds de la belle inconnue et se répandre en grâces, mais la dame toujours souriante, leva son petit doigt rose sur sa bouche, pour imposer silence et le jeune seigneur d'Allinges tout ému, suivit son mystérieux cicérone, à la lueur d'un flambeau d'or. Après avoir traversé un long souterrain en labyrinthe, où la lumière faisait scintiller mille figures éblouissantes de cristal, on arriva à une grande



Portail du Château de Bagnes

## LE CHABLE

La royale abbaye d'Agaune possédait depuis le 11<sup>m</sup>e siècle des droits sur la vallée de Bagnes, probablement par donation de la maison de Savoie. En 1150 Humbert III, fils d'Amédée III, céda à l'abbaye de Saint-Maurice (Agaune) une partie de ses droits sur la dite vallée, pour prix de la table d'or que l'ab-

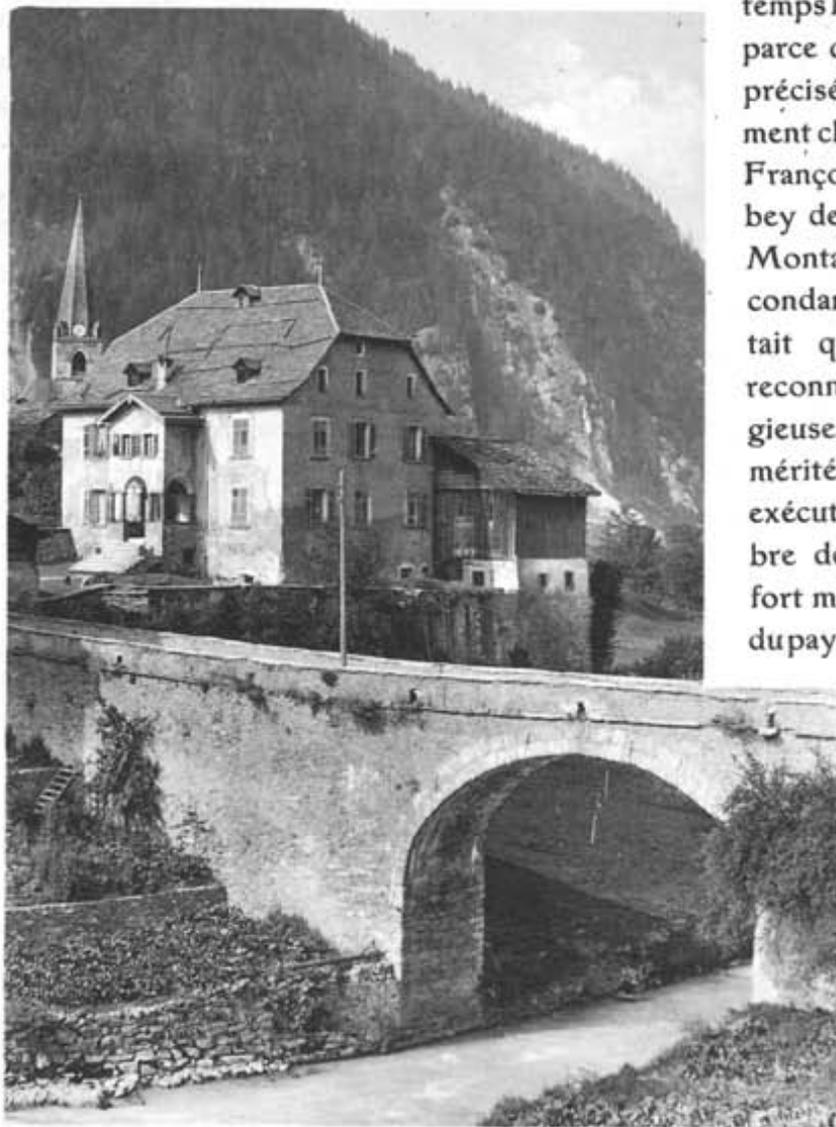
baye avait prêtée à son père, lors de son départ pour les croisades, et qu'il n'avait jamais rendue. Les abbés de St-Maurice devinrent ainsi seigneurs principaux de la vallée de Bagnes et y établirent un vidomnat et une métralie. On connaît déjà les attributions du vidomne, quant au métral, il commandait la milice de la vallée en temps de guerre et percevait quelques redevances. Quand les comtes de Savoie se trouvaient dans la vallée d'Entremont, d'Orsières au Saint-Bernard, c'étaient eux qui y exerçaient les droits seigneuriaux ; en tout autre temps, la justice appartenait tout entière aux abbés, sauf certaines redevances qui restaient acquises aux comtes. Le seigneur temporel de Bagnes, soit l'abbé de St-Maurice, avait droit aux honneurs de la chasse, savoir : la peau et le boyau gras de l'ours, le quartier droit et la patte du cerf et les oiseaux de proie. Il existait entre la vallée de Bagnes et celle d'Aoste un contrat bilatéral exonérant les deux contractants de tous droits de Souste et de péages, pour le transit de leurs marchandises par le col de Chermontannaz. Depuis la conquête du Bas-Valais, les vidomnes furent remplacés par des grands châtelains exclusivement Hauts-Valaisans.

Au XIV<sup>m</sup>e siècle Bagnes possédait des mines d'argent qui furent d'abord exploitées par un de Monthéolo qui s'y ruina, puis par les VII dizains, de concert avec leurs alliés de Berne ; Jodoc de Syllinen en développa le trafic en 1488. Le cardinal Schinner, évêque de Sion, payait en 1500, 1000 florins d'or (11000 fr.), à chaque dizain pour leur exploitation. L'ancien château des vidomnes fut incendié pendant les événements qui suivirent la conquête, alors que les



Perron du Château de Bagnes

Bagnards s'obstinaient à vouloir lever l'étendard de la révolte contre le Valais, et rentrèrent pour peu de temps sous la domination de Savoie; il fut reconstruit par l'abbé Pierre Odet vers 1600. L'abbaye de St-Maurice conserva sa juridiction temporelle sur la vallée de Bagnes jusqu'en 1798, et l'ancien château aliéné dans les premières années du XIX<sup>m</sup>e siècle, est encore appelé aujourd'hui par les gens du pays « l'Abbaye ». C'est une maison d'habitation avec un petit porche supporté par des colonnettes de pierre et précédé d'une cour flanquée d'un portail sans prétention. Elle a plutôt l'aspect d'une maison bourgeoise que d'un ancien château seigneurial, tant par sa situation au centre du village du Chable, sur les bords de la Dranse, que par sa construction dénuée de tout appareil de défense. En dehors de ces tentatives d'insurrection contre la domination haut-valaisanne et ses nombreux démêlés avec les Valdostains au sujet de la possession des pâturages de Chermontannaz, la vallée de Bagnes fut le théâtre, en 1462, d'une exécution qui en ce



Maison abbatiale du Chable (Bagnes) XVI<sup>e</sup> siècle

temps là fit passablement de bruit, parce qu'elle frappait un de ceux précisément qui étaient légalement chargés de la justice, le noble François de la Tour de Colombey de St-Maurice, seigneur de Montagnié. La sentence qui le condamna à être brûlé vif, portait que le dit seigneur étant reconnu coupable d'hérésie religieuse et de sorcellerie, avait mérité la mort par le feu.<sup>1)</sup> Cette exécution qui atteignait un membre de la noblesse fut vue de fort mauvais œil par les seigneurs du pays, mais la famille de La Tour de Colombey s'éteignit avec cette nouvelle victime de l'ignorance et de la superstition, et sa mort ignominieuse ne fut jamais vengée.

1) Art. CIX du code criminel de Charles V (La Caroline, ne pas confondre avec la caroline, prétendue charte de Charlemagne. Ce même code punissait du bannissement, de l'exposition au carcan, de l'amputation des oreilles et de la fustigation ceux qui se rendaient coupables de prostitution (art. CXXIII). Il était en



Le baillif Georges Supersaxo

## SION - MAISON SUPERSAXO

Dans l'héroïque cité des Séduniens, illustrée par tant de fastes religieux ou guerriers, dans ces murs qui abritèrent durant six siècles la crosse et l'épée des princes évêques du Valais, Georges Supersaxo, le célèbre agitateur valaisan, voulut avoir sa



Marguerite Lehner, femme de Supersaxo

résidence. Il la choisit en la rue de Conthey, au cœur de la ville épiscopale et non loin de la Majorie, résidence de son implacable ennemi : l'évêque et cardinal Matthieu Schinner. Le bailli la fit construire en 1505, à l'époque où ses querelles avec l'évêque n'avaient pas encore commencé.<sup>1)</sup> C'est pourquoi nous pensons que les caricatures grotesques juchées sur des socles de

Pierre, dans les angles des corridors de sa maison de Sion, sont postérieures à la construction de cet édifice. La façade du bâtiment est plate, sans architecture ; jamais on ne supposerait, en la voyant, qu'elle cache un intérieur riche et même luxueux. La grande salle de cette maison patricienne, qui fut sans doute la salle de réception du bailli, est un petit chef-d'œuvre de l'art Renaissance. On y admire son plafond sculpté, dont le centre renferme un cartouche, dans lequel figure une Nativité en relief et peinte avec une inscription latine se rapportant au sujet. Ce travail de patience et d'art est certainement unique en son genre et a déjà excité les convoitises de maints archéologues. La salle renferme en outre les portraits des deux compatriotes



Escalier de la maison Supersaxo à Sion

1) Elles ne prirent naissance qu'en 1509 (suite des traités particuliers passés avec Louis XII).



Grande salle de la maison Supersaxo à Sion (XVI<sup>e</sup> siècle).

ennemis, des meubles sculptés d'une remarquable beauté : bahuts, archebans, etc. et des écussons de la famille de Lavallaz et de ses alliés, possesseurs actuels de la maison.\* Dans son exil de Vevey, où la mort le trouva, le trop bouillant agitateur dut souvent songer avec amertume à son petit palais de la rue de Conthey qu'il ne devait jamais revoir.

\* Il nous paraît juste de rendre hommage, en passant, à la famille de M. Stanislas de Lavallaz du soin jaloux qu'elle met à conserver intacte cette superbe relique d'art, et de l'hospitalité courtoise qu'elle accorde à ses nombreux visiteurs.





Sion. La Maison du Diable, résidence d'été de G. Supersaxo XVI<sup>e</sup> siècle

## SION - LA MAISON DU DIABLE

Le bailli Supersaxo qui possédait pignon sur rue en ville de Sion, avait dans la banlieue une maison de campagne, qui existe encore, passablement délabrée et qui est appelée depuis longtemps : la Maison du Diable. On la disait reliée à celle de la rue de Conthey par un souterrain. Ce nom caractéristique et peu enviable lui vient-il de son premier propriétaire, que les habitants ont voulu comparer à Lucifer, ou de la légende qui reparaît souvent sous une autre forme, où le diable fait un pari avec un chrétien dont il veut gagner l'âme. L'histoire du château de Gliss, dont nous aurons à parler plus loin, fera connaître un peu l'ancien bailli et curateur de la République du Valais. La légende est plus simple sinon moins dramatique. Belzébuth rencontra un jour un chevalier, possesseur d'un vaste domaine, aux environs de Sion. Il lui proposa de bâtir un mur d'enclos qui entoure toutes ses terres, en échange de son âme, à moins qu'il ne réussisse au galop de son coursier, à faire le tour de la propriété avant que le mur fût construit. Le chevalier accepta et gagna le pari. De colère, Satan enfonça ses cornes dans un bloc de rocher



Vestibule armorié de la Maison du Diable

qu'on voit encore devant la maison et y laissa l'empreinte de sa robuste encornée. C'est une variante du Pont du Diable. Ce châtelet rustique avait sa chapelle encore visible, mais dans le plus piteux état. La voûte de la porte cochère est tout ce qui reste d'intéressant dans cette résidence d'été de l'ombrageux bailli. Ainsi que sa maison de Gliss, sa maison de campagne de Sion semble refléter sous son toit anguleux quelque chose de ce caractère cauteleux et entêté.

Un historien français et ami du Valais, M. F. du Grosriez, a publié une très intéressante étude héraldique des armoiries de la maison du Diable, qui ornent la voûte du porche d'entrée. Cette voûte, dite d'arête, est partagée en trois travées, renfermant les

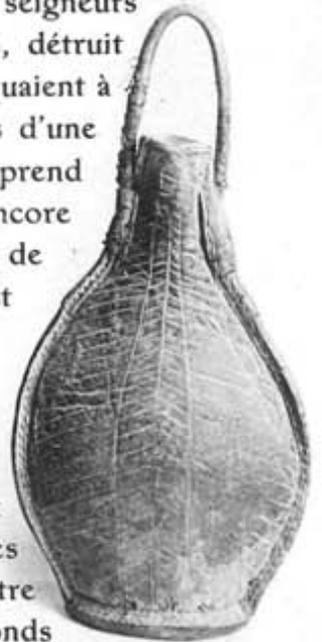
écussons d'Henri IV et de Marie de Médicis, puis successivement de chaque côté de cette ligne centrale, celui d'Arien II de Riedmatten, évêque en charge ; de Nicolas Brülart de Sillery, chevalier ; celui de Louis Le Fèvre de Caumartin ; celui du Dizain de Rarogne, de Supersaxo, seigneur de céans, d'Eustache de Reffuge, de François Hotmann, seigneur de Mortefontaine ; enfin le dernier blason visible est celui de Méric de Vic, chevalier et seigneur d'Ermenonville, tous ambassadeurs de la France auprès de l'Helvétie. La date de 1609 laisse supposer que ces fresques ont été faites en l'honneur des ambassadeurs que Jean Supersaxo, parent du bailli, dût recevoir chez lui, pendant leur séjour à Sion, en vue du renouvellement de l'alliance du Valais avec Henri IV. Comment cette maison est-elle parvenue à la famille de Lavallaz, qui la possède aujourd'hui avec les terres qui l'entourent ? Monsieur du Grosriez se charge de nous le dire en suivant une généalogie trop longue pour être citée ici et d'ailleurs d'un intérêt historique secondaire. Il suffit de constater qu'à travers huit générations, allant de Jean Supersaxo à Antoine de Lavallaz, la maison du Diable était en 1840 la propriété de ce dernier.



Château Tavelli à Granges (XVII<sup>e</sup> siècle)

## GRANGES - LE CHATEAU DES TAVELLI

Au couchant du village de Granges, et dans un endroit solitaire, se trouve encore aujourd'hui, assez bien conservé, le manoir des seigneurs Tavelli. Il remplaça dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle l'ancien château que ces seigneurs de Granges et de Bex possédaient sur la colline et qui fut, en 1366, détruit par les gens du pays en guerre avec les de La Tour, qui revendiquaient à raison ou à tort des droits sur ce fief. Une date figurant au-dessus d'une fenêtre du couchant, de cette ancienne résidence seigneuriale, nous apprend qu'elle fut restaurée en 1736 ; un poêle de pierre olaire, qui se voit encore dans la grande salle du deuxième étage, porte l'armoirie des sires de Granges « d'azur aux aigles éployées d'or » et la date de 1623 qui est vraisemblablement celle de la construction du château. Le même poêle présente sur une de ses faces l'écusson de la ville de Sion, pour rappeler qu'à l'extinction des Tavelli, le manoir fut acheté par la bourgeoisie de Sion qui y plaça un châtelain. L'armoirie des de Granges se trouve sculptée dans la pierre au-dessus d'une porte du rez-de-chaussée séparant les appartements du châtelain de ceux des serviteurs de la maison. Cette maison sans apparence devait être passablement luxueuse si l'on en juge par certaines pièces à plafonds

Gourde cuir (XVI<sup>e</sup> siècle)



Citerne du château Tavelli.

voûtés, à ses escaliers secrets, à sa chapelle avec chœur et autel, dotée d'une sacristie, à ses vastes cheminées à manteaux de pierre enguirlandés et festonnés, à ses portes cintrées en pierre tuffière, à ses hautes caves aux charpentes monumentales, à ses prisons aux murs de cinq pieds d'épaisseur. On assure même que les combles renfermaient une petite chambre de torture, mais c'est plutôt là un produit de l'imagination populaire. L'édifice

a de hauts pignons à gradins et une cour ceinte de murs, dont il reste un grand portail et une citerne où l'on s'abreuve encore. L'histoire ne nous révèle aucun fait saillant relatif à ce château moderne. Les Tavelli étaient vidomnes de Vouvry, où ils avaient fait établir des fourches patibulaires en vertu d'un droit conféré par Amédée VI (1358).

## BERNONA

En 1412 la terre de Bernona était une seigneurie de Petermann de Chevron, vidomne de Sion. Il s'y trouvait une tour qui fut détruite peu de temps après, soit pendant les guerres de Rarogne. Un château construit sur le modèle des forteresses féodales y a été élevé, il y a quelques années, par un riche propriétaire vaudois. Cruelle ironie du destin : des hommes libres relevant à grands



Château de Bernona, vu de la plaine.

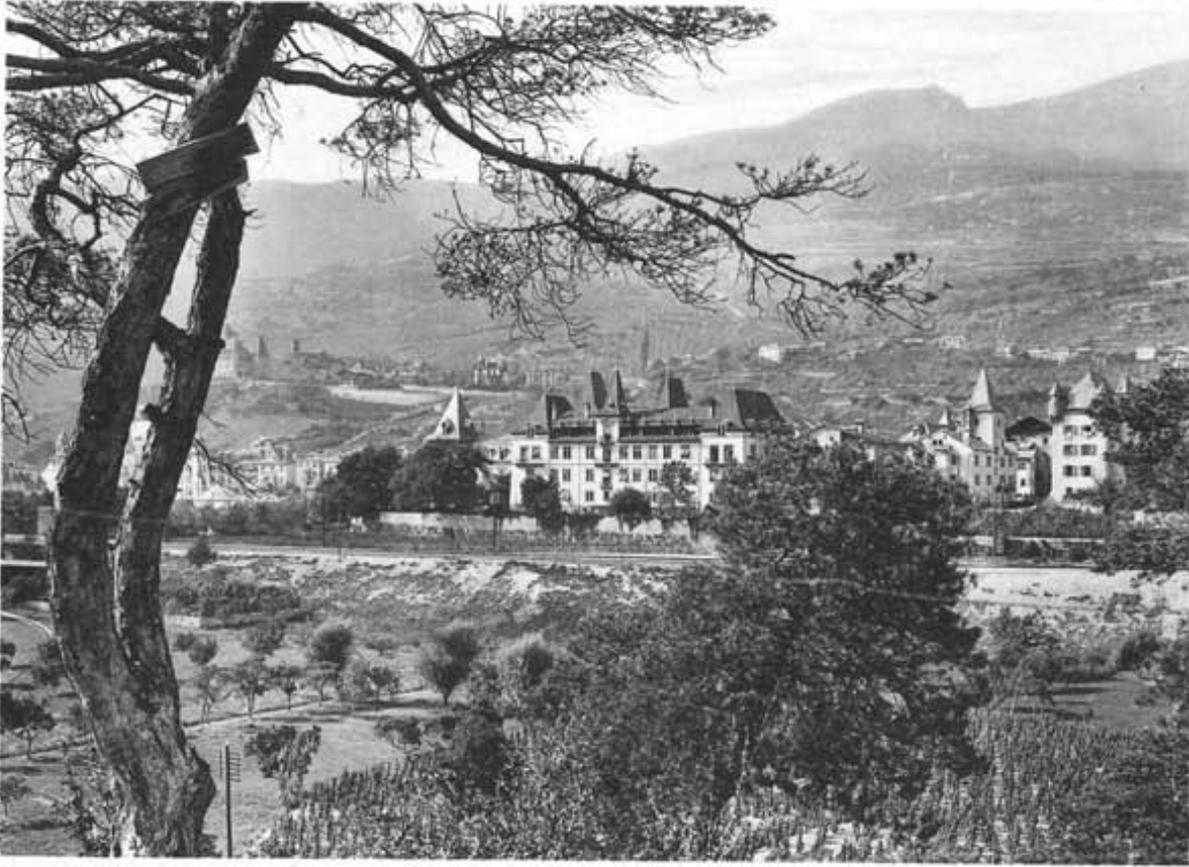


Château de Bernona (XIXe siècle).

frais ce que les promoteurs de la démocratie ont abattu au prix de leur sang, comme étant l'emblème de la servitude et de la tyrannie. La légende de Bernona est fort curieuse. Au temps où les troupes de Jules-César, sous les ordres de Sergius Galba, vinrent combattre les Vallésiens, un soldat Sallasse que les Romains emmenaient prisonnier avec eux réussit à s'échapper à la faveur de la nuit et gagna les collines boisées qui dominent le Rhône près de Sierre. Par une étrange coïncidence, il se trouva qu'un guerrier romain qu'un chef voulait faire décapiter pour avoir osé le critiquer, réussit à prendre la fuite et à se cacher dans les mêmes forêts où il rencontra le Sallasse. Le Sallasse s'appelait Ber et le Romain Nona. Les deux

barbares s'entendirent assez bien, pour commencer, car ils avaient besoin de s'entraider contre tous les dangers qui les menaçaient. C'étaient deux beaux géants, recouverts de peaux d'ours et de casques formidables, ils étaient armés de la hache d'arme et de la framée. Mais voilà qu'un beau jour, quittant leur caverne de grand matin, pour explorer la contrée, ils arrivèrent aux confins de la forêt et se trouvèrent devant de grandes prairies où une jeune bergère faisait paître son troupeau. L'amitié des deux fugitifs était dès lors nettement tranchée. Ils s'emparèrent de la jeune fille et de son troupeau et les conduisirent dans leur repaire. La femme sera la proie du plus fort ; ce sont des choses qu'entre barbares on conçoit sans se le dire. Les deux guerriers prennent leurs armes et se ruent l'un sur l'autre comme deux bêtes fauves. Le cœur du Sallasse est percé, il en sort un sang noir et épais, il est mort. Le Romain est seul maître de la bergère et de son troupeau. Il fonde une famille, défriche et élève du bétail, construit une maison. Vingt ans après, d'autres habitations s'élèvent autour de la première ; un petit village prend naissance qui porte le nom des deux héros ; c'est Bernona.





Sierre et le Château de la Cour (Hôtel-Château Bellevue).

## SIERRE - Château de la Cour

Il était surtout remarquable à l'origine par la grande cour qui lui donna son nom, sa galerie antérieure à hautes arcatures et les élégants pavillons dont il était flanqué.

Il fut construit en 1658, par Jean François de Courten, capitaine au Régiment des Gardes suisses au service de France, sur un plan d'ensemble dressé par un architecte dont le nom est resté inconnu. Il n'en construisit qu'une partie, le corps de logis postérieur avec les portiques et l'aile gauche. Le reste est l'œuvre de ses successeurs. Jean-François de Courten mourut à Sierre dont il était grand châtelain et banneret du dizain, le 9 mars 1673 et fut inhumé à Sion.

Vendu, restauré et complètement transformé, ce château a été converti en hôtel vers le milieu du siècle dernier.

La généalogie des de Courten a fourni de nombreux officiers aux services étrangers. Le 22 avril 1522, un Antoine de Courten, partisan de Georges Supersaxo, commandait 300 Valaisans au service de la France à la bataille de la Bicoque. Son exemple fut contagieux. Après lui, nous voyons Etienne de Courten, capitaine au service de France en 1620. Le comte Maurice de Courten, lieutenant-général au

service de France, qui fut apparenté au ministre Choiseul et qui mérita par ses services diplomatiques, une médaille d'or du Sénat de Berne ; Jean de Courten, officier-général dans l'armée espagnole ; Jean-Antoine, officier en Piémont, etc., etc. Nous pourrions continuer longtemps cette lignée de brillants soldats qui se distinguèrent en France, en Espagne, en Italie, mais cela nous mènerait trop loin ; il nous suffira de dire que peu de familles, en Suisse ont fourni autant d'officiers aux troupes capitulées. Le régiment de Courten, créé en 1689, par le ministre Amelot, mérite cependant une mention. Il avait à sa tête Jean Etienne de Courten, et prit part aux campagnes de Flandre, en 1691, des Pays-Bas en 1701 où le lieutenant-colonel François Melchior de Courten fut grièvement blessé et son fils Louis, âgé de 15



Siere. Château de la Cour (XVII<sup>e</sup> siècle).

ans, enseigne de la compagnie, tué ; de Catalogne, en 1706 ; il se trouvait en 1754 à la terrible bataille de Fontenoy où il se distingua par sa valeur, mais il y perdit un lieutenant-colonel, trois capitaines, deux lieutenants, un enseigne et soixante-quinze sous officiers et soldats, quatorze officiers de tous grades et plus de deux cents hommes y furent grièvement blessés. Cela seul suffirait à son honneur.

Au service du Saint-Siège, nous citerons en passant, le comte Raphaël de Courten, général de brigade ; il se trouvait à Ancône et à Castelfidardo, sous les ordres de Lamoricière ; Eugène de Courten, se trouvait à Mentana ; Adolphe de Courten, qui habite actuellement Sion, y fut <sup>lieutenant</sup> major et participa à la défense d'Ancône ; le pape Pie IX le décora de la médaille *Pro Petri Sede*.

Aujourd'hui cette illustre famille, dont l'apparition remonte, en Valais, au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, est venue d'Italie et s'appelait primitivement Curti. Elle possède encore tant en Suisse qu'en France et en Italie de nombreux descendants.

## LA SOUSTE. - CHATEAU MAGGHÉLAN

Dans la plaine qui doit son nom à une ancienne souste aux péages et non loin du champ de bataille des Soupîrs, les Perrini, vidomnes de Loèche, cousins des Rarogne, bâtirent le château d'Agarn au milieu du XV<sup>me</sup> siècle. Les seigneurs Magghéran l'achetèrent en 1610. Cette famille qui adopta le Calvinisme se retira à Berne. Ses biens échurent en partie aux patriotes et le château fut acquis par les de Werra de Loèche qui le possèdent encore. Il dut subir des atteintes de la main des paysans révoltés contre le bailli Magghéran, pendant le schisme au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle, car il fut reconstruit presque entièrement un siècle plus tard. Ce château qui a conservé le nom de Magghéran est remarquable par sa vaste cour précédée de deux lions de pierre qui ne symbolisent cependant aucun fait de guerre, mais plutôt l'héroïque fidélité du parti catholique à la foi des ancêtres. Ce



Tourelle d'enceinte du château de Magghéran.

de Werra de Loèche qui le possèdent encore. Il dut subir des atteintes de la main des paysans révoltés contre le bailli Magghéran, pendant le schisme au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle, car il fut reconstruit presque entièrement un siècle plus tard. Ce château qui a conservé le nom de Magghéran est remarquable par sa vaste cour précédée de deux lions de pierre qui ne symbolisent cependant aucun fait de guerre, mais plutôt l'héroïque fidélité du parti catholique à la foi des ancêtres. Ce furent ces troubles intérieurs qui amenèrent la résignation de l'évêque Hildbrandt Jost et la mise à la torture d'un de ses plus ardents partisans, le capitaine Antoine Stokalper, par le bailli Magghéran, sans pitié pour les larmes d'une famille éplorée. Hildbrandt Jost s'en fut à Rome auprès d'Urbain VIII qui avait refusé sa démission et l'avait mandé auprès de lui. A son retour, porteur d'un bref du Souverain Pontife, il fut arrêté au Grand Saint-Bernard, par le capitaine Jean Preux, à la tête d'une troupe armée. Il dût séjourner cinq mois dans cette maison hospitalière en attendant des jours meilleurs. Enfin le prélat fut convoqué par les patriotes à une conférence à Saint-Brancher, où il se rendit. C'est là, que sous la menace d'une sanglante révolution, l'évêque signa une nouvelle renonciation à la Caroline.

Pour comble de malheur la peste fit rage en Valais ; à Loèche 300 personnes y succombèrent. Le curé et le



La Souste : Château de Magghéran (XV<sup>me</sup> siècle)

vicaire du lieu furent au nombre des victimes, ainsi que les missionnaires arrivés au secours des populations. A cette occasion le bailli spoliateur ordonna au peuple au nom de l'Etat, un jeûne général (décembre 1628). Les Magghéran, exilés du Valais, n'y reparurent jamais. Ils étaient venus d'Italie, et, après s'être enrichis comme d'autres familles influentes dans le commerce des sels, étaient parvenus aux plus hautes charges du pays.<sup>1)</sup> Le château de Magghéran rappelle en somme un souvenir plutôt douloureux de l'histoire du Vieux Pays.

1) Il est un fait curieux à constater, c'est que nombre d'Italiens immigrés en Valais s'y sont enrichis dans le commerce à l'exclusion des indigènes, et qu'ils y ont occupé de tout temps des charges élevées dans la magistrature ou dans l'administration.

Les Vertes jaunes.



## LOÈCHE

## CHATEAU de WERRA

En 1433, les nobles de Pontemaillo de Loèche eurent une alliance avec les nobles de Werra de Viège qui, à cette époque, se fixèrent à Loèche. Ils y bâtirent une tour hexagonale attenante à un corps de bâtiments entourés d'une cour à murs crénelés. Plus tard, un autre bâtiment vint s'y ajouter, soit au commencement du XVII<sup>m</sup>e siècle construit par Jean IV de Werra, grand baillif et banneret du cardinal Schinner en Italie. Les armes des de

Werra : d'or à l'aigle éployée, s'y voient encore sur la hotte d'une cheminée monumentale, de même que sur le fronton du portail de la cour d'enceinte. Les de Werra, qu'on croit descendre des nobles d'Ulrichen, étaient déjà qualifiés de donzels au XIV<sup>m</sup>e siècle. Au commencement du XV<sup>m</sup>e ils étaient co-seigneurs de Praborgne (Zermatt), ayant mère et mixte empire.<sup>1)</sup> On a vu plus haut comment cette famille est venue s'établir à Loèche, où une branche y habite encore. On raconte que le 15 juin 1684, Jean Gabriel III de Werra, épousa en son manoir de Loèche, Anne-Marie Kuntschen ; or le jour des noces, au milieu du banquet, un cerf poursuivi se réfugia dans la cour où étaient réunis les convives, et fut capturé.

La chronique ne dit pas s'il alla rejoindre sur la table, les quartiers de venaison « enpeyvrés » dont les seigneurs féodaux étaient si friands.

1) Dont la juridiction relevait simultanément du pouvoir temporel et du spirituel.



Loèche. Château de Werra.



Un coin du château de Werra

XVI<sup>e</sup> siècle

## GLISS. - Château de Georges Supersaxo

Dans les prés qui bordent le village de Gliss au nord, un méchant petit châ-  
 telet noir et trapu, se cache au milieu d'un carrefour de vieilles maisons lézardées  
 et croulantes. C'était là, en 1500, la demeure de Georges Supersaxo, bailli et cura-  
 teur de la République du Valais. Protecteur de Matthieu Schinner, évêque de Sion  
 et cardinal, il en devint le plus implacable ennemi. Lors des luttes contre les  
 Sforza, ducs de Milan et le roi de France Louis XII, Schinner, avait épousé la  
 cause des premiers et Supersaxo celle des Français. L'antagonisme entre  
 les deux rivaux en devint aigu. Pour échapper aux rigueurs de celui dont il  
 était malgré tout le sujet justiciable, Supersaxo quitta momentanément  
 le pays. Il alla chercher protection auprès de Berne dont il était bour-  
 geois, mais il y reçut assez mauvais accueil; arrêté à Fribourg il y fut  
 mis à la torture (1510). Il put s'évader de sa prison où sa femme et sa fille  
 l'avaient suivi, et l'avoyer d'Arzent, soupçonné d'avoir favorisé la délivrance  
 du prisonnier, fut odieusement décapité. Pour l'intelligence de ces faits

XVI<sup>e</sup> siècle

il faut savoir qu'en agissant  
 ainsi, Fribourg ne faisait que défendre  
 la cause du pape dans celle du cardinal,  
 contre celle de la France défendue par le  
 bailli Supersaxo.

L'innocence de Supersaxo procla-  
 mée par le conseil des Deux-Cents de  
 Berne, le bailli rentra en Valais, après  
 avoir payé 40 livres à Fribourg pour  
 l'élargissement de sa femme et de sa fille.  
 Pendant son absence ses maisons avaient  
 été envahies et pillées. Il leva une troupe  
 de 1000 hommes pour marcher sur Sion;  
 de son côté Schinner rassembla 1800 guer-  
 riers pour marcher sur Brigue. Georges  
 l'attend avec un nouveau renfort de 2000  
 hommes, mais l'intervention des députés  
 arrêta l'effusion du sang. Une diète fut  
 convoquée à Sion pour trancher le diffé-  
 rent. Mais Schinner déguisé en lépreux

Château du baillif Georges Supersaxo à Gliss (XVI<sup>e</sup> siècle).

s'enfuit à Rome d'où il lance contre ses adversaires une excommunication indigne d'un ministre de l'Eglise et qui est bien le plus abominable *factum* qu'ait jamais libellé la plume d'un despote. On y lisait entr'autre : « que leurs demeures soient avec Lucifer, qu'ils perdent la vue et l'ouïe, que les bêtes féroces les dévorent, que le glaive soit toujours sur leurs têtes, qu'ils soient privés de la raison et que leurs bestiaux périssent, etc. ». Cette seule philippique passée à la postérité, suffit à juger de l'état d'esprit et de cœur de ce fougueux personnage et à rallier les sympathies du côté de ses adversaires. Le peuple voyait clair et commençait à s'irriter contre le cardinal. On l'accusait d'avoir foulé aux pieds les concordats passés avec ses prédécesseurs à l'épiscopat, au sujet de la conquête du Bas-Valais, de s'être adjudgé les mines de Bagnes, d'avoir fait tuer inutilement et pour sa propre ambition 6000 Suisses sur le champ de bataille de Marignan, d'avoir porté des lois arbitraires et laissé impuni le despotisme de son frère, châtelain



Triptyque en l'Eglise de Gliss, élevé à la mémoire de Supersaxo et de sa famille, par lui-même, en 1519.

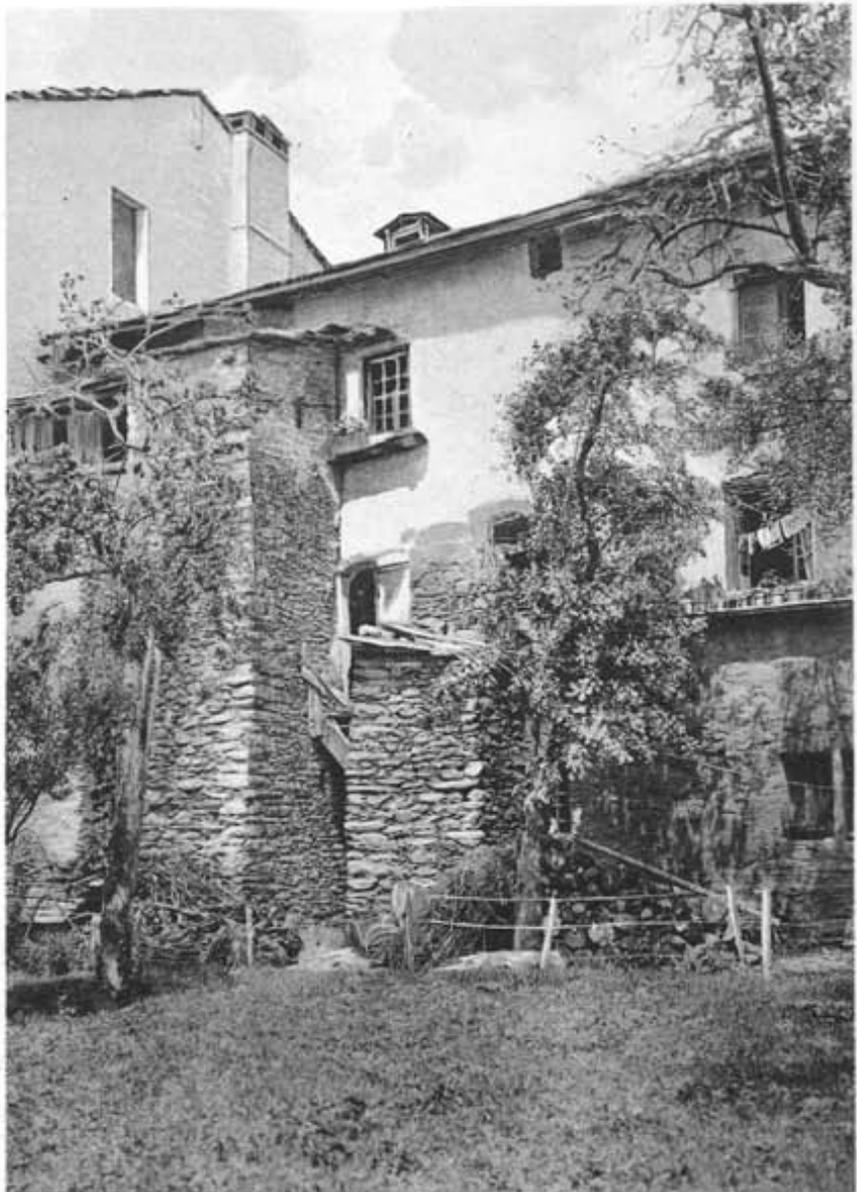
de Martigny. Supersaxo profita de tous ces griefs pour réunir une diète à Martigny, qui décida de reprendre les mines de Bagnes et d'expulser Pierre Schinner du château de la Bâtiâz. Une seconde diète se réunit à Ernen. Schinner y fut déclaré

exilé jusqu'à une décision du Saint-Siège, et l'évêque de Constance fut nommé par les députés, administrateur spirituel du Valais.

Supersaxo était arrivé à l'apogée de sa puissance. Le château de la Bâtiarz fut pris et incendié après que le châtelain Schinner en eut été définitivement chassé. Mais malheureusement Supersaxo, au faite des honneurs ne sut pas réprimer sa débordante ambition. En nommant son fils François administrateur de l'évêché, il créait un schisme qui eut de regrettables conséquences. Léon X lança contre lui et ses partisans la fameuse bulle « in cœna Domini »\* qui amena sa mise au ban de l'empire. Son étoile avait pâli. Accusé d'avoir abusé de sa situation pour servir ses intérêts au détriment de ceux du pays, il craignit de voir la Matze levée contre lui, quitta sa résidence de Sion de nuit et partit

en traîneau pour Vevey, où il mourut. Son corps fut inhumé dans la grande église de Ste-Claire. Marié à Marguerite Lehner de Brigue, Georges Supersaxo en eut vingt-trois enfants, dont douze fils et onze filles. A sa mort, survenue en 1529, il ne laissait plus que deux fils de toute sa nombreuse descendance. Un triptique conservé dans l'église de Gliss, où il avait fait préparer son tombeau, représente le bailli, sa femme et ses enfants, peints sur les volets au-dessus de l'autel qu'il avait fait élever dans une chapelle dédiée à Ste-Anne. La famille de Supersaxo prétendait descendre des anciens nobles de Saxo, majors de Naters. Le

nom est encore très répandu dans le Haut-Valais. Quant au château de Gliss ce n'est plus qu'une pauvreasure dont le seul intérêt est le souvenir qui s'y rattache.



Un coin du Château de G. Supersaxo à Gliss.

\* Contre les détenteurs des biens ecclésiastiques.

XVI<sup>e</sup> siècle.

## BRIGUE. - Le Château Stokalper

Le pittoresque bourg de Brigue, ancien chef-lieu du dizain de ce nom, est dominé par un vaste bâtiment à hautes tours surmontées de dômes, qui le font ressembler de loin à un palais byzantin, ou à quelques minarets d'Orient. C'est le château Stokalper. Il fut construit en 1610 par Gaspard Stokalper, gouverneur de St-Maurice et grand bailli du Valais, baron de Duyn, chevalier du Saint Empire et de Saint-Michel, et colonel en Piémont. Son opulence était proverbiale, au point qu'il était appelé le *riche*. Cette immense fortune lui était venue de la Régie des sels, qu'il avait pendant trente ans exploitée habilement. On assure qu'il était très charitable et qu'il fut aussi appelé le « père des pauvres ». Mais sa richesse et sa puissance portaient ombrage aux patriotes qui lui reprochèrent de prétendues malversations et lui intentèrent un procès. On l'accusait d'avoir disposé à son gré des droits de péages, d'avoir usurpé une grande partie des biens de Magghéran, d'aspirer à la souveraineté du pays, d'attenter aux libertés du peuple en construisant des forts

Château Stokalper, à Brigue (XVII<sup>e</sup> siècle).



Brigue. Château de Stokalper. Vue générale.

dans les montagnes du Simplon, etc. Dans l'intérêt de la paix, Stokalper s'engagea à partager ses armes et munitions entre les Dizains,\* à livrer ses maisons-fortes, à payer à chacun 1500 pistoles d'Espagne, à livrer tout le sel qui se trouvait dans ses magasins (6489 sacs) et à céder à l'Etat le péage du pont de St-Maurice, qu'en sa qualité de gouverneur, il tenait en hypothèque de la royale Abbaye. Mais toutes ces concessions ne furent pas scrupuleusement observées. Les ennemis du bailli n'étaient pas désarmés, ils l'accusèrent à nouveau de vouloir asservir le pays et coururent aux armes. Stokalper se réfugia à Domo d'Ossola en automne 1679. Petit à petit l'apaisement se fit et en 1686, l'exilé rentra à Brigue où il mourut en mai 1691, et était inhumé dans l'église de Gliss où l'on a conservé son tombeau. :: L'intérieur de son château de Brigue a toute l'apparence d'un palais ; une grande cour intérieure y est entourée de galeries en arcades ; des salles hautes et spacieuses y recèlent des tableaux d'une grande valeur ; une petite chapelle y subsiste encore, mais bien dépouillée de ses riches ornements. Une branche de cette illustre famille le possède encore de nos jours.

C'est au chevalier Gaspard Stokalper qu'est dû surtout l'érection de la paroisse de Gliss-Brigue, énergiquement combattue par la mère-église de Naters.

Le baron de Stokalper eut deux femmes, dont la seconde, Cécile de Riedmatten de Münster, lui donna treize enfants. C'était une âme profondément

\* Plusieurs familles du pays ont conservé de ce butin des fusils incrustés de pierreries.



Galerie du Château Stokalper.

vertueuse, d'une générosité et d'une compassion qui lui valurent le beau surnom de « mère des pauvres ».

Au sujet de la fuite de Gaspard Stokalper de son château de Brigue (novembre 1679), alors que les ombrageux patriotes menaçaient une nouvelle fois de se saisir de sa personne, on raconte la curieuse anecdote suivante que nous donnons sans garantie. Stokalper fut avisé par un de ses nombreux serviteurs, ami des patriotes, qu'un nouveau complot était tramé contre sa vie.

« Je les attends à l'ombre de mon épée ! s'écria l'illustre chevalier, en apprenant cette nouvelle attaque de ses ennemis. Je leur ai donné la moitié de mes biens, que veulent-ils encore ? Ma peau ! Qu'ils viennent la prendre ! » Le voyant dans cet état de colère et d'indignation, sa femme se jeta à ses genoux et le conjura, par son amour et celui de ses enfants, de fuir sans retard vers l'Italie où il trouverait

un refuge assuré. Le chevalier se laissa toucher par les larmes de son épouse, et consentit à s'éloigner sans éveiller l'attention de personne. A cet effet, il se rasa complètement la barbe et les cheveux, se vêtit d'un habit de paysan, enfonça un large feutre sur ses yeux et, chargé d'une hotte et d'une pioche, gagna les hauteurs du Simplon, traversa les montagnes et arriva heureusement à Domodossola, suivi à distance par les chariots emmenant sa famille et ses objets les plus précieux. Puis il s'en fut à Milan, dont il était citoyen et passa dans cette ville sept ans d'un exil que sa fortune et ses titres rendirent plus supportables.

Pour bien comprendre la haine injustifiée dont ce riche seigneur fut l'objet de la part des quatre dizains



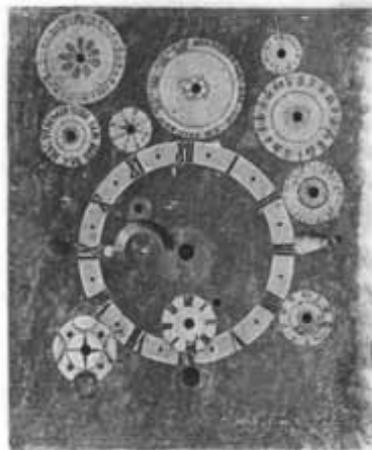
Galerie de communication du Château Stokalper.

inférieurs (Viège, Loèche, Sierre et Sion), il faut savoir que l'immense fortune du baron Stokalper provenait, outre le fermage des sels de l'Etat du Valais, des pensions qu'il recevait des cours étrangères pour services rendus. Cette opulence et ces honneurs finirent par exciter la jalousie d'autres familles remplissant d'importantes fonctions civiles.<sup>1</sup>

Stokalper avait en outre refusé la main de deux de ses filles à de hauts personnages qui ne lui agréaient point, pour l'accorder à d'honnêtes bourgeois; il avait aussi favorisé l'élection à l'épiscopat de son neveu par alliance, Adrien V de Riedmatten, contre d'autres concurrents de haute lignée; enfin, à cette époque d'effervescence religieuse qui suivit la bataille de Vilmergen (1656), il avait généreusement répandu ses trésors pour le soutien de la cause catholique. Il n'en fallait pas tant pour créer à l'ancien gouverneur de St-Maurice et bailli du Valais de nombreuses et redoutables inimitiés.

Les griefs accumulés contre  
louche et une légitimité fort  
jour peu favorable  
ennemis, à la base  
manifestement  
lousie.

Stokalper avaient donc une origine  
contestable. Ils jettent un  
sur les intrigues de ses  
desquelles éclatent  
l'envie et la ja-



Cadran (XV<sup>e</sup> siècle).



Porte grillée du Château Stokalper.

1) Grenat et *Histoire moderne du Valais*.

## MÜHLIBACH. - Maison de Matthieu Schinner

A deux kilomètres à l'est du gros village d'Ernen en Conches, sur un monticule où l'on accède par une vieille chaussée raide et pavée, se trouve l'humble hameau de Mühlbach, berceau du cardinal Schinner, évêque de Sion. C'est un chalet grossièrement taillé, ne différant des autres qui l'entourent que par ses façades noircies par le temps. On y conserve un poêle en pierre olaire de Geren, en Conches, portant la date respectable de 1362. C'est là que naquit en 1456, d'une famille de pauvres paysans, celui qui devait porter un jour la pourpre de cardinal, être légat du pape, l'ami du philosophe Erasme, conseiller de plusieurs rois, et qui fit 10 voix pour la papauté, au conclave qui élut le pape Adrien VI (le 9 janvier 1522).<sup>1)</sup>

L'histoire de ce curieux personnage est un roman de chevalerie où l'on voit d'abord le jeune Matthieu dépourvu des ressources nécessaires, chantant, nouveau ménestrel, des vers de sa composition, dans les rues de Sion, où il commença ses études, puis à Berne et à Zurich où il fit ses humanités. A Côme il se perfectionna sous la direction du célèbre Théodore Lucin. Son éloquence est étonnante, sa mémoire prodigieuse. Il revient au pays, étudie la théologie et devient curé de village. Jodoc de Syllinen, évêque de Sion l'appelle à son chapitre de la cathédrale. Aidé par son ami et protecteur le bailli Georges Supersaxo, il remplace sur le trône épiscopal son oncle Nicolas Schinner qui résigne l'évêché en sa faveur. Le prêtre disparaît bientôt pour faire place au diplomate et au guerrier.

La lutte entre le Milanais et le roi de France Louis XII était à son point culminant. Les tractations entre ce dernier et Matthieu Schinner n'aboutissant pas par suite des exigences énormes de l'évêque de Sion, celui-ci prit définitivement le parti des Sforza. Le pape Jules II qui voulait se ménager l'alliance des Suisses, nomma Schinner légat et obtint des cantons une alliance de cinq ans et la levée de 8000 hommes pour la défense du pape et de l'Eglise. A la tête de cette troupe Matthieu Schinner tente une première expédition en Italie, mais faute de ressources il rebrousse chemin. Ses soldats ayant vainement réclamé leur solde au pape Jules II, ils se révoltent contre l'évêque qui, déguisé en lépreux, réussit à gagner la frontière et à se réfugier à Rome. C'est alors que le pape, pour s'attacher cet homme qui pouvait lui rendre les plus signalés services, le nomma cardinal-prêtre, et légat du Saint-Siège dans tous les pays où il pourrait se trouver.

1) Au Conclave de 1513, il ne lui manqua qu'une voix (la sienne) pour être élu pape, à la place de Jean de Médicis (Léon X).



Mathieu Schinner

(20 mars 1511). Dans une seconde expédition (novembre 1511), Schinner est plus heureux, il culbute à la tête de 10000 Confédérés, la cavalerie française dans les plaines lombardes et rase plusieurs places-fortes, puis soumet tout le Milanais et rend leur trône aux Sforza. Jules II mourut. Léon X continua au cardinal de Sion la confiance de son prédécesseur. Matthieu en profite pour dégager son diocèse de la juridiction archiépiscopale de Tarantaise, et l'Eglise de Sion est déclarée à perpétuité directement soumise au Saint-Siège.

Louis XII cherche à reconquérir le Milanais, mais il est battu à Novare par les Suisses aidés des Valaisans. Le pape délègue ensuite le cardinal auprès de Henri

VIII d'Angleterre pour l'engager à continuer la guerre contre Louis XII. C'est dans cette circonstance que Schinner prononça devant le parlement britannique cette bouillante apostrophe : *Gallorum unges non reseccandos tantum sed penitus evellendos.*\* Louis XII meurt. François I<sup>er</sup> lui succède, il veut envahir le Milanais; 40000 Suisses l'y avaient précédé. Des propositions de paix offertes par la médiation du duc de Savoie sont acceptées par les ambassadeurs des cantons. Une partie des troupes regagne son pays; le reste se laisse séduire par le cardinal de Sion. Entraînés par son éloquence, 24,000 hommes le suivent sur Milan avec huit pièces de campagne. Le maréchal Trivulce les arrête à Marignan; l'action s'engage le 14 septembre 1515. On sait le reste. Dans cette bataille de géants qui dura deux jours, 6000 Confédérés furent tués ou blessés. Le Milanais était de retour à la France. C'est alors qu'apparaît dans toute son âpreté la lutte engagée entre les deux anciens amis: Schinner et Supersaxo. Matthieu avait accusé

\* Que l'on ne se contente pas de rogner les ongles des Français, mais il faut encore qu'on les leur arrache.



Maison natale de Mathieu Schinner, à Mühlbach



Fourches patibulaires d'Ernen (Conches).

Georges de concussion dans le service militaire qu'il avait prêté à Louis XII par des traités particuliers en opposition avec l'obéissance due à son prince-évêque.

Ce dernier punit le père dans le fils, François Supersaxo, doyen du chapitre, qu'il fait jeter en prison et dépouille de tous ses bénéfices. Les deux hommes en étaient à deux doigts d'une guerre civile, quand le cardinal, toujours travesti, fuit une seconde fois à Rome. Il lance contre ses ennemis une excommunication et les cite à paraître au tribunal romain. Ces naïfs s'y rendent, leur procès dure sept mois, pendant lesquels ils sont aussitôt emprisonnés au château de St-Ange, puis élargis. Le pape Léon X qui commençait à démêler la vérité dans le réseau d'erreurs dont elle était entourée, ne voulut pas se rendre solidaire d'une

injuste condamnation. Il fit mettre en liberté Supersaxo et ses compagnons, après leur avoir donné une absolution générale. :::::



Le village de Mühlbach, lieu natal du cardinal Schinner.

Amendes, confiscation, peines capitales, remplissaient en Valais les intermèdes du procès, si bien que plusieurs magistrats suspectés de sympathie envers la France, menaient une misérable existence loin de leurs foyers, cachés dans les cavernes des rochers, pour échapper aux fureurs de Matthieu arrivé à l'apogée de sa puissance. Mais la mesure était comble. Le peuple commença à murmurer. Schinner fut à son tour accusé de concussion ; on ne lui pardonnait pas non plus sa tuerie de Marignan qui avait plongé dans le deuil de nombreuses familles, pour satisfaire sa seule ambition. De Rome, Schinner lança une nouvelle excommunication, arme facile entre les mains d'un légat, véritable tissu de vilénies, qui ne lui valut que le mépris de ses adversaires et la désapprobation de la plupart de ses partisans. Schinner paraît une dernière fois sur le champ de bataille de la Bicoque, à la tête de 6000 Zurichois enrolés et des troupes papales ; il y bat François I<sup>er</sup> et rétablit le Duc François Sforza sur le trône de Milan. Le dernier acte de sa vie était une effusion de sang. Il mourut à Rome le 30 septembre 1522 et y fut inhumé.<sup>1)</sup> Malgré tous les dons que ses admirateurs lui accordent, malgré l'auréole que voudraient lui tisser certains historiens, il n'en reste pas moins que Matthieu Schinner fut plus un homme d'Etat qu'un homme d'Eglise, et plus un guerrier qu'un prélat. Si l'on pèse sans parti pris dans la balance de l'Histoire, le bien et le mal qu'il a fait, le plateau penche évidemment de ce côté-ci. Le professeur Reinhart a rassemblé une foule de documents pour servir à une histoire complète de Matthieu Schinner. Le professeur Büchi poursuit ce travail de patientes recherches, mais quelles que puissent être les nouvelles pièces à ajouter à celles qui sont déjà connues sur le cardinal de Sion, nous avons l'intime sentiment que leur découverte ne modifiera guère l'impression morale plutôt pénible qui se dégage de cette étrange existence.

1) Certains historiens ont dit qu'il fut emprisonné, d'autres qu'il mourut de la peste.

*empoisonné*



# TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . . Page 1-IX

Avant propos. . . . . Page 1 || La Cour épiscopale. . . . . Page 3

## I. LES CHATEAUX ÉPISCOPAUX

✓ Valère . . . . .	Page 7		✓ Montorge . . . . .	Page 28
✓ Tourbillon . . . . .	» 13		✓ La Batiаз . . . . .	» 31
✓ La Majorie. . . . .	» 20		✓ Louèche. Château des Majors . . . . .	» 33
✓ La Soie . . . . .	» 25		✓ Sierre Vieux. Château Episcopal . . . . .	» 36

## II. CHATEAUX FÉODAUX

✓ Saillon . . . . .	Page 41		✓ Naters. Château du Roc . . . . .	Page 75
✓ Saxon . . . . .	» 44		✓ Naters. Tour d'Ornavasso . . . . .	» 77
Brignon . . . . .	» 46		✓ Blandrate à Viège . . . . .	» 80
✓ Grimisuat . . . . .	» 49		✓ Arbignon à Colombey. . . . .	» 84
✓ Granges. Château des Comtes . . . . .	» 51		✓ Loèche. Château des Vidommes . . . . .	» 88
✓ Vex. Tour Tavelli . . . . .	» 52		✓ Vissoie. . . . .	» 91
✓ Grône. Morestel . . . . .	» 54		✓ Sierre. Château des Vidomnes . . . . .	» 93
✓ Chalais . . . . .	» 58		✓ Goubin. . . . .	» 95
✓ Venthône . . . . .	» 59		✓ Conthey . . . . .	» 97
✓ Musot . . . . .	» 61		✓ Anchet. . . . .	» 100
✓ Dala. Louèche . . . . .	» 64		✓ Tour d'Embd . . . . .	» 104
Salquenens . . . . .	» 66		✓ Turtig . . . . .	» 106
✓ Bas Chatillon . . . . .	» 68		✓ Colombey. Châtillon-Larringes . . . . .	» 108
✓ Rarogne . . . . .	» 71		✓ Sion. Tour des Sorciers . . . . .	» 111

## III. CHATEAUX MODERNES

St-Gingolph . . . . .	Page 113		✓ Bernona . . . . .	Page 128
Porte du Sex. . . . .	» 115		✓ Sierre. Château de la Cour . . . . .	» 130
✓ Monthey. Chât. des Gouverneurs . . . . .	» 116		✓ La Souste. Maggheran . . . . .	» 132
✓ St-Maurice . . . . .	» 118		✓ Loèche. Château de Werra. . . . .	» 134
Châblè. . . . .	» 121		✓ Gliss. Château de Georges Supersaxo . . . . .	» 135
Sion. Maison Supersaxo . . . . .	» 123		✓ Brigue. Château Stockalper . . . . .	» 138
Sion. Maison du Diable . . . . .	» 125		Mühlibach. . . . .	» 143
✓ Granges. Château des Tavelli . . . . .	» 127			

Du MÊME AUTEUR :

---

*Le Valais Pittoresque*

Un magnifique volume in-4',  
imprimé sur papier de luxe,  
avec 330 photographies dont  
4 planches hors texte repro-  
duites en phototypie. ::: :::

Prix : Broché, Fr. 25.—;  
::: ::: Relié, Fr. 31.—.



## MAISONS RECOMMANDÉES

### DES STATIONS DU VALAIS

**ARDON :**

MM. MARTIN & CIE, Fabrique de caractères en bois et meubles d'imprimerie.  
BRUNO & LUGINSBÜHL Fonderie de fer.

**BOUVERET :**

HOTEL CHALET DE LA FORÊT, situation unique au bord du lac Léman; séjour de campagne idéal. E. WICKENHAGEN.

**BRIGUE :**

GRAND HOTEL COURONNE & POSTE, Maison de premier ordre, ancienne réputation. J. ESCHER, propriétaire.

**FIONNEY :**

HOTEL DU GRAND COMBIN, ouvert de fin mai à fin septembre. Même maison : HOTEL DES CRÊTES, CLARENS, ouvert toute l'année.

**GLETSCH :**

HOTEL DU GLACIER DU RHONE, Valais 1800 mètres, 300 lits. Même maison : HOTEL PENSION BELVÉDÈRE, route de la Furka, 2200 m. 100 lits. J. SEILER, propr.

**MARTIGNY :**

GRAND HOTEL DU MONT-BLANC.  
G. MORAND, propr.

**MONTANA :**

PALACE HOTEL, 250 lits; position et vue unique. Sports d'été et d'hiver, Golf links.

**MONTHEY :**

CONTAT & Cie, Verrerie de Monthey.  
Société anonyme.

**RIFFELALP :**

HOTEL RIFFELALP. HOTEL LAC NOIR, 1200 lits. Tout confort.

**SIERRE :**

HOTEL TERMINUS. Situation centrale en face de la gare C. F. F.  
FUNICULAIRE SIERRE-MONTANA, ligne très pittoresque.  
GRAND HOTEL CHATEAU BELLEVUE, ouvert toute l'année, station hivernale, confort moderne.

**ST-MAURICE :**

HOTEL DU SIMPLON ET TERMINUS, Vallée du Rhône.  
Famille BRAILLARD, propr.

**VERNAYAZ :**

HOTEL-PENSION DU SIMPLON, Situation exceptionnelle, près de la cascade de Pissevache. Téléphone.  
ALBERT KUONEN, propriétaire.

**ZERMATT :**

Compagnie des Chemins de fer VIÈGE-ZERMATT-GORNERGRAT. Lignes des plus intéressantes et pittoresques.  
HOTELS SEILER : MONT-CERVIN. — VICTORIA. — MONT-ROSE. — Buffet de la Gare.  
HOTEL DE LA POSTE, maison très fréquentée par les touristes, à 4 minutes de la gare.

---

## ERRATUM

---

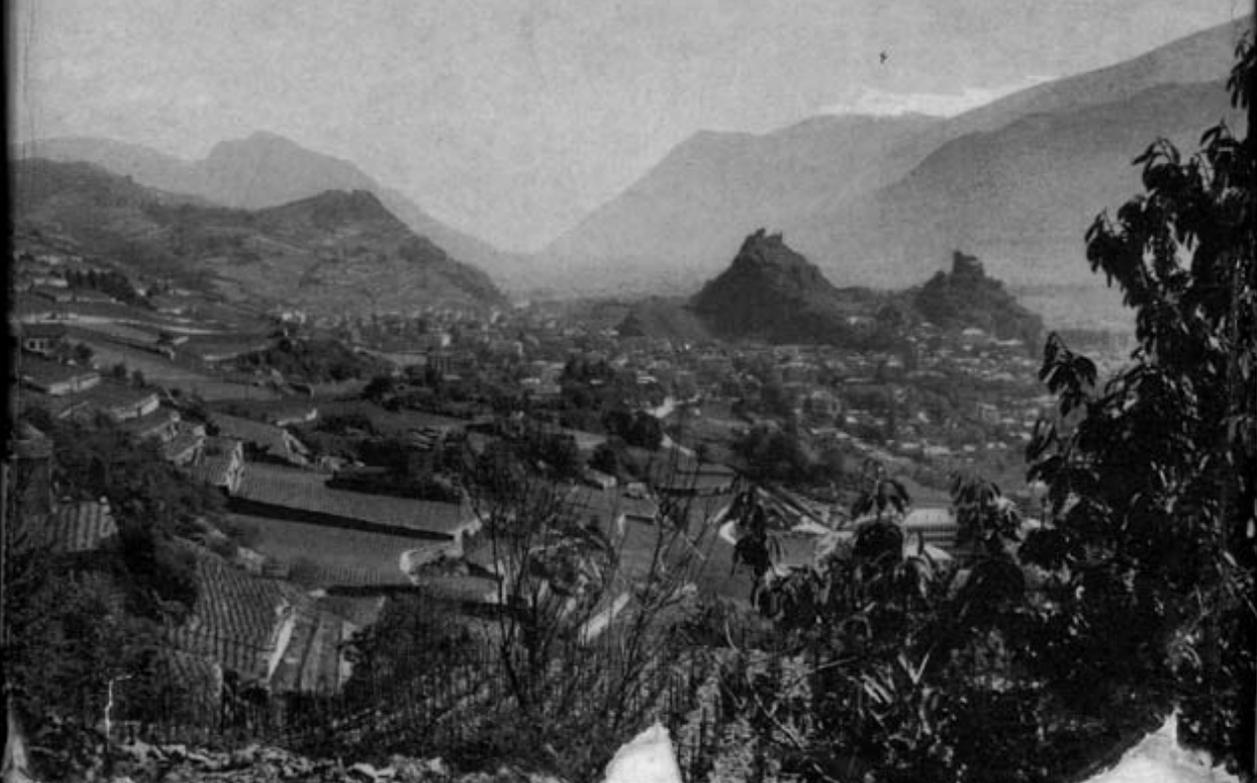
- PAGE 1 de la préface, alinéa 2 : Lisez *armoriées* au lieu de *armoiriées*.
- PAGE 51, sous l'illustration du Château de Granges, lisez : *Comtes* au lieu de *Comptes*
- PAGE 93, ligne 2, lisez *XV<sup>e</sup>* siècle au lieu de *XIII<sup>e</sup>*; même page, supprimez le renvoi \*) au bas de la page.
- PAGE 94, 1<sup>er</sup> alinéa, lignes 5 et 10, lisez : *Ferdinand* de Montheis au lieu de *Joseph* de Montheis.
- PAGE 131, alinéa 2, ligne 4, lisez : *lieutenant* au lieu de *major*.
- Même page, dernier alinéa, ligne 1, supprimez *Aujourd'hui*.
- PAGE 138, ligne 4, lisez : 1638 au lieu de 1610.
- PAGE 146, renvoi<sup>1)</sup> lisez *empoisonné* au lieu de *emprisonné*.

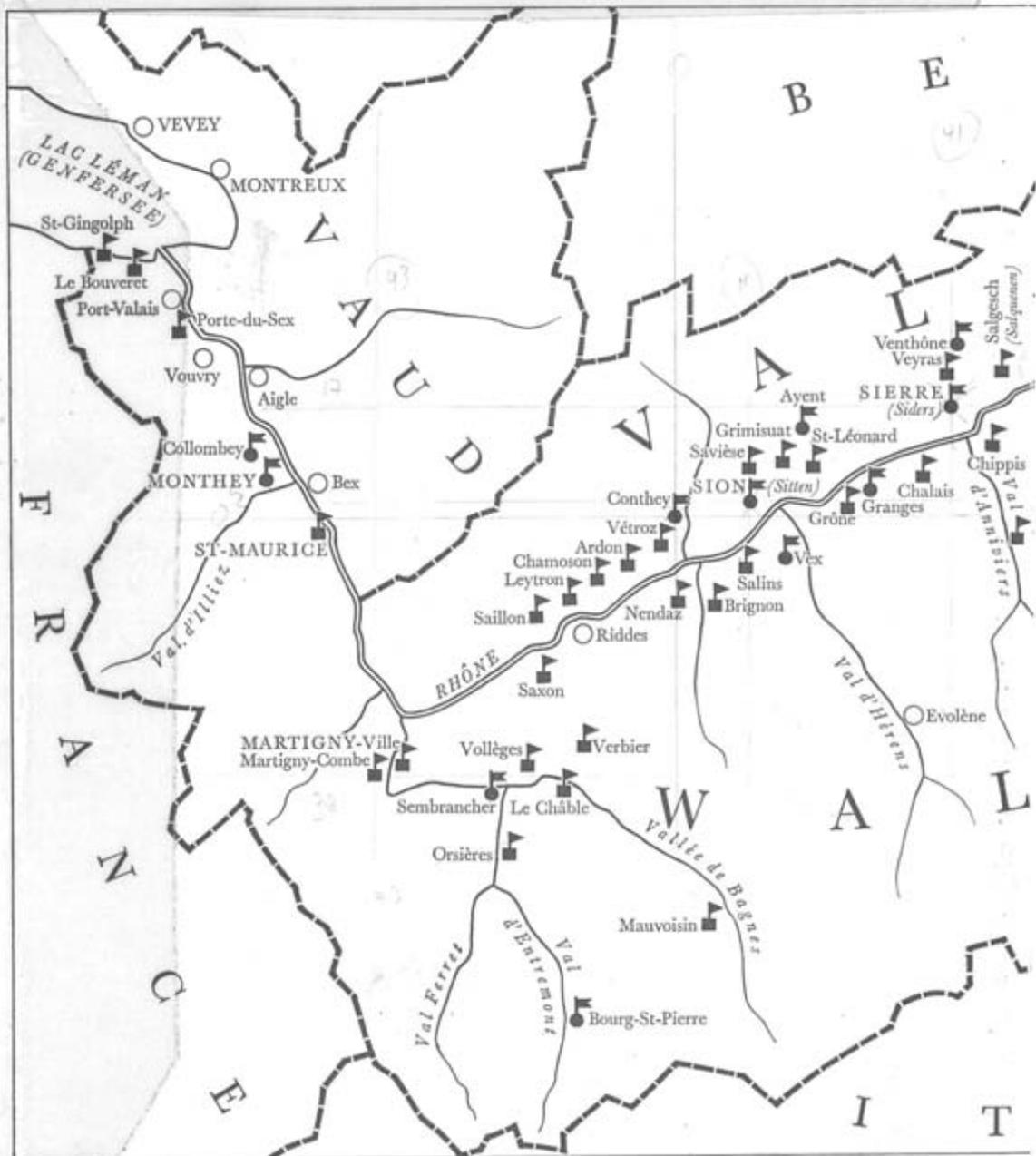
Le Valais enclos dans ses montagnes a une riche histoire dont les châteaux sont des témoins encore visibles. Qu'il s'agisse de ruines ou d'édifices reconstruits et rendus habitables, ils ont certes une valeur historique, mais ils offrent aussi un grand attrait dans le paysage.

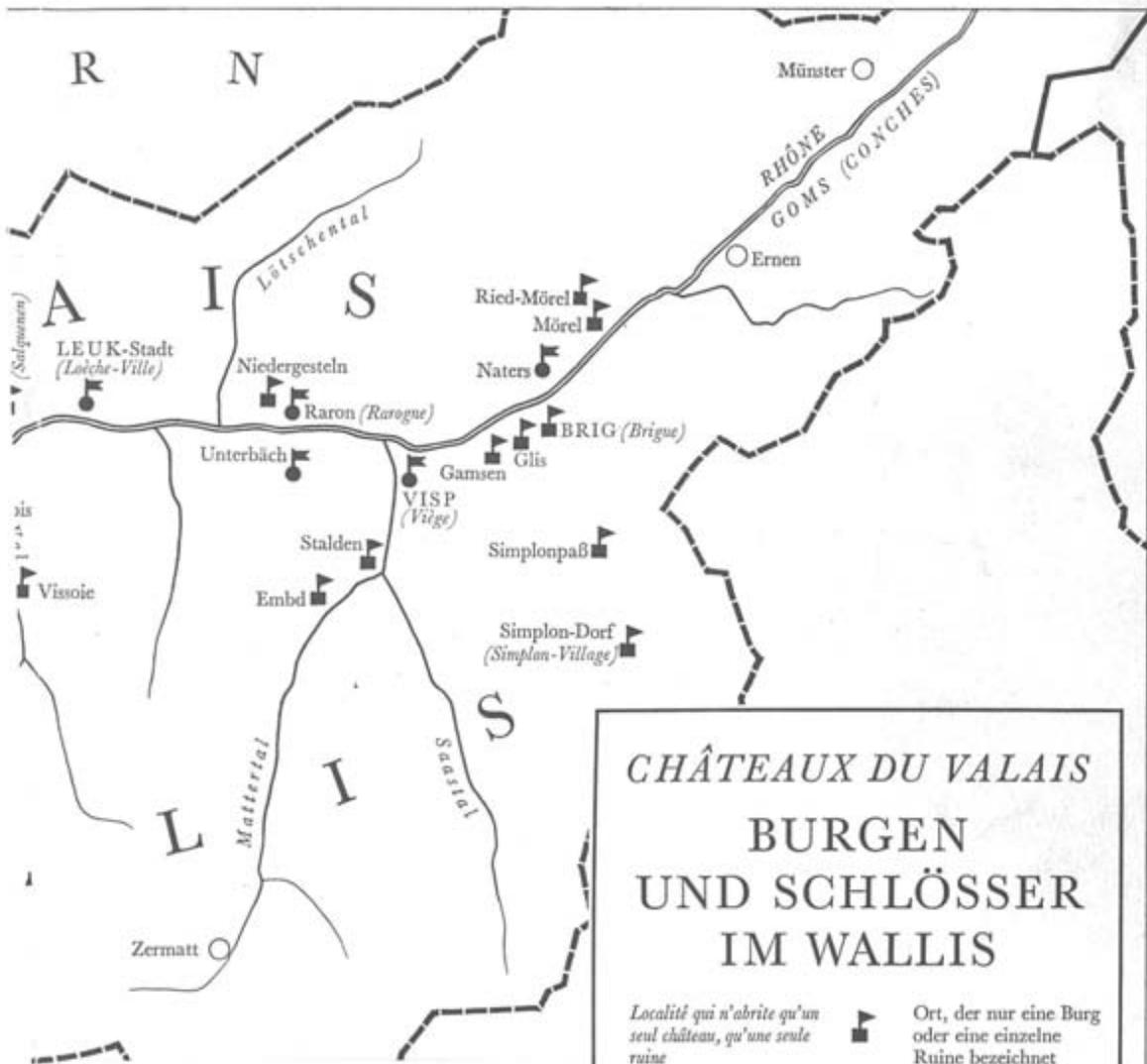
Ces châteaux, autrefois très nombreux en Valais, constituaient des points d'appui militaire, des centres administratifs, des demeures de la grande et petite noblesse qui, au moyen âge, représentait la classe dirigeante au point de vue politique, militaire, économique, religieux et culturel. Etudier ces ouvrages défensifs et les rendre accessibles au public s'imposait d'autant plus que les deux volumes d'ensemble consacrés jusqu'à maintenant aux châteaux du Valais avaient été des entreprises d'amateurs.

C'est pour cette raison que l'Association suisse pour la conservation des châteaux et ruines a été bien inspirée de confier cette tâche à A. Donnet et à L. Blondel. A la collaboration de l'historien et de l'archéologue, spécialiste renommé de l'architecture médiévale, nous devons cet ouvrage instructif et facilement lisible, illustré de nombreuses photos et de plans explicatifs, qui est bâti sur des fondements scientifiques.

# Châteaux du Valais







## CHÂTEAUX DU VALAIS BURGEN UND SCHLÖSSER IM WALLIS

*Localité qui n'abrite qu'un seul château, qu'une seule ruine*



Ort, der nur eine Burg oder eine einzelne Ruine bezeichnet

*Localité qui abrite plus d'un château, plus d'une ruine, etc.*



Ort, der mehr als eine Burg oder eine Ruine bezeichnet

km 5 10 15

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010021933

TA 19106

# Châteaux du Valais

Publié par  
l'Association suisse pour la conservation des châteaux et ruines  
Olten, Editions Walter

TA 19.106

Cet ouvrage est publié avec l'aide de la Fondation Pro Helvetia  
Photos: Dr Josef Rast, Olten [à l'exception des photos aériennes, pp. 246-247,  
par Oswald Ruppen, Sion, provenant des collections du Musée de la Majorie, Sion]  
Réalisation graphique: Theo Frey, Olten

Tous droits réservés pour le texte et l'illustration  
© by Association suisse pour la conservation des châteaux et ruines, Zurich, 1963  
Réalisation des ateliers des Editions Walter, Olten  
Printed in Switzerland

## Table des matières

	11	Avant-propos par André Donnet
	15	Bibliographie générale sommaire
	17	Introduction historique par André Donnet
	27	Aperçu sur l'architecture militaire en Valais par Louis Blondel
		Abbaye, l', v. Bagnes 1, Vétroz
		Allinges, château d', v. Bourg-Saint-Pierre 2
		Anchettes, château d', v. Venthône 4
		Arbignon, château d', v. Collombey 1
Ardon	39	Le château du Crest Auf der Flüe ou château Supersaxo, v. Naters 1 Aula, v. Venthône 3 Aula Magna, v. Venthône 1
Ayent	42	Les deux châteaux
Bagnes	45	1. L'Abbaye, au Châble
	45	2. Le château de Verbier
	48	3. La tour de Mauvoisin et le château de Quart
		Ballios, le -, v. Vissoie
		Bas-Châtillon, v. Niedergesteln
		Bâtiaz, château de la -, v. Martigny-Ville
		Bâtie, la -, v. Granges 4
		Beauregard, château de -, v. Chippis
		Bellevue, hôtel-château -, v. Sierre 7
Bourg-Saint-Pierre	52	1. Le bourg
	53	2. Le château d'Allinges
	54	3. Le château de Quart
		Bouveret, château du -, v. Port-Valais
		Brignon, château de -, v. Nendaz 1
Brigue	55	Le château Stockalper
		Châble, le -, v. Bagnes
Chalais	58	La tour
Chamoson	60	Le château de Chavey Chastonay, château de -, v. Sierre 8 Château-Vieux, v. Monthey 1

		Châtelard, le -, v. Orsières
		Châtillon-Larringes, manoir de -, v. Collombey 2
		Chavey, château de -, v. Chamason
Chippis	63	Le château de Beauregard
Collombey	81	1. Le château d'Arbignon
	84	2. Le manoir de Châtillon-Larringes
Conthey	86	1. Le bourg
	88	2. Le château des comtes de Savoie
	90	3. Le château des vidomnes
		Cour, château de la -, v. Sierre 7
		Cour Neuve, la -, v. Vissoie
		Crest, château du -, v. Ardon
		Crête, château de la -, v. Martigny-Combe
		Crochetan, v. Monthey 4
		Dala, tour de la -, v. Loèche-Ville 1
		Dirrenberg, château de -, v. Mörel
Embd	91	La tour
		Embda, tour de -, v. Stalden
		Entremont, château d' -, v. Sembrancher 2
		Galdinen, manoir de -, v. Loèche-Ville 4
		Gamsen, mur de -, v. Glis 2
		Géronde, château de -, v. Sierre 1
		Glarey, château de Chastonay à -, v. Sierre 8
Glis	94	1. La maison forte de Georges Supersaxo
	96	2. Le mur de Gamsen [ <i>Murus vibericus</i> ]
		Goubing, château de -, v. Sierre 4
		Gräfinbiel, v. Viège 2
Granges	99	1. Le château de Granges
	101	2. La tour commune
	103	3. La tour d'Ollon
	103	4. La Bâtie de Granges
	104	5. La maison forte Tavelli
	105	6. Le bourg
Grimisuat	106	La tour
Grône	108	La maison forte [anc. Morestel]

		Hübschburg, château de la -, v. Viège 5
		Jost, maison Hildebrand -, v. Monthey 3
Leytron	110	La Vidondé
Loèche-Ville	111	1. Le bourg et la tour de la Dala
	111	2. Le château épiscopal
	115	3. Le château des vidomnes
	115	4. L'ancien manoir de Werra, à Galdinen
	116	5. Le château de Werra, à La Souste
		Majorie, la -, v. Nendaz 2, Sion 4, Vex 2
		Majors, tour du ou des -, v. Rarogne 2, Simplon 2, Viège 3
		Mancapan, château de -, v. Ried-Mörel
		Manoir, le -, v. Venthône 3
Martigny-Combe	119	Le château de la Crête ou de Saint-Jean
Martigny-Ville	121	Le château de la Bâtiaz
		Mauvoisin, tour de -, v. Bagnes 3
		Mont-de-Vence, château du -, v. Vollèges
Monthey	125	1. Le Château-Vieux
	127	2. Le château moderne
	147	3. La maison Hildebrand Jost
	147	4. Le Crochetan
		Montorge, château de -, v. Sion 7
Mörel	149	Le château de Dirrenberg
		Morestel, château -, v. Grône
		Musot, tour de -, v. Veyras
Naters	150	1. Le château Supersaxo [Auf der Flüe]
	152	2. La tour Ornavasso
	153	3. Le château de Weingarten
Nendaz	155	1. Le château de Brignon
	157	2. La Majorie
Niedergesteln [Bas-Châtillon]	159	Le château de la Tour-Châtillon
		Ollon, tour d' -, v. Granges 3
		Ornavasso, tour -, v. Naters 2
Orsières	162	Le Châtelard
		Parfayt, tour -, v. Salins
		Pflanzetta, château de la -, v. Viège 4

Port-Valais	164	Plantsette, château de -, v. Sierre 3 Le château du Bouveret [hôtel de la Tour] Porte du Sex, château de la -, v. Vouvry Quart, château de -, v. Bagnes 3, Bourg-Saint-Pierre 3
Rarogne	167	1. La tour des vidomnes
	168	2. La nouvelle tour dite des majors
	169	3. La tour de Turtig
Ried-Mörel	171	Le château de Mancapan
Saillon	173	Le château, le donjon et les remparts
Saint-Gingolph	176	Le château Saint-Jean, château de -, ou de la Crête, v. Martigny-Combe Saint-Jean, château de -, ou du Mont-de-Vence, v. Vollèges
Saint-Léonard	193	La Tournelette
Saint-Maurice	194	1. Le bourg
	194	2. Le château des gouverneurs
Salins	200	La tour Parfayt
Salquenen	201	La tour des chevaliers de St-Jean de Jérusalem
Savièse	203	Le château de la Soie
Saxon	205	Le château et la tour
Sembrancher	209	1. Le bourg et la tour
	211	2. Le château de Sembrancher ou d'Entremont
Sierre	215-216	1. Le château de Géronde
	219	2. Le Vieux-Sierre
	221	3. Le château de Plantsette
	222	4. Le château de Goubing
	223	5. Le château des vidomnes
	223	6. Le manoir de Villa
	224	7. Le château de la Cour [hôtel-château Bellevue]
	226	8. Le château de Chastonay, à Glarey
Simplon-Village	228	1. L'ancien hospice Stockalper sur le col
	228	2. La tour du major à Simplon-Village
Sion	231-232	1. L'enceinte [tour des Sorcières] et les portes
	234	2. Le centre épiscopal médiéval
	236	3. Le Vidomnat

	236	4. La Majorie
	238	5. Le château de Valère
	240	6. Le château de Tourbillon
	258	7. Le château de Montorge
		Soie, château de la -, v. Savièse
		Sorciers, tour des -, v. Sion 1
		Souste, château de La -, v. Loèche-Ville 5
Stalden	261	La tour de Embda
		Steinhaus, tour du -, v. Unterbäch 2
		Stockalper, château -, v. Brigue
		Stockalper, ancien hospice -, v. Simplon-Village 1
		Supersaxo, château -, v. Naters 1
		Supersaxo, maison forte -, v. Glis 1
		Tavelli, maison forte -, v. Granges 5
		Tavelli, tour -, v. Vex 1
		Tour, hôtel de la -, v. Port-Valais
		Tour, château des vidomnes de la -, v. Conthey 3
		Tour-Châtillon, château de la -, v. Niedergesteln
		Tour commune, v. Granges 2
		Tourbillon, château de -, v. Sion 6
		Tournelette, manoir de la -, v. Saint-Léonard
		Turtig, tour de -, v. Rarogne 3
Unterbäch	263	1. Le «Zwingerherrenschloss»
	265	2. La tour du «Steinhaus»
		Valère, château de -, v. Sion 5
		Vareilli, tour -, v. Venthône 2
Venthône	267	1. La tour de Venthône [ <i>Aula magna</i> ]
	270	2. La tour Vareilli
	271	3. Le Manoir [ <i>Aula</i> ]
	272	4. Le château d'Anchettes
		Verbier, château de -, v. Bagnes 2
Vétroz	275	L'Abbaye
Vex	277	1. Le château de Vex [tour Tavelli]
	278	2. La Majorie
Veyras	280	La tour de Musot

		Vidomnat, le -, v. Sion 3
		Vidomnes, château des -, v. Conthey 3, Loèche-Ville 3,
		Rarogne 1, Sierre 5
		Vidondé, la -, v. Leytron
Viège	281	1. Le bourg
	283	2. La maison forte des comtes de Viège au Gräfinbiel
	284	3. La tour du major
	285	4. Le château de la Pflanzetta
	286	5. Le château de la Hübschburg
		Vieux-Sierre, v. Sierre 2
		Villa, manoir de -, v. Sierre 6
Vissoie	287	La Cour Neuve et le Ballios
Vollèges	291	Le château de Saint-Jean ou du Mont-de-Vence
Vouvry	293	Le château de la Porte du Sex
		Weingarten, château de -, v. Naters 3
		Werra, château et manoir de -, v. Loèche-Ville 4 et 5
		« Zwingherrenschloss », v. Unterbäch 1
	295	Postface du Dr H. Schneider

## Avant-propos

Voici le troisième ouvrage d'ensemble consacré, depuis soixante-dix ans environ, aux châteaux du Valais.

Le premier est dû à l'abbé Barthélemy Rameau [1840-1907], de Mâcon, dès 1870 desservant de la communauté catholique de Bex. Sous le titre de *Vallais historique, châteaux et ruines en photographies*, l'abbé Rameau publia, en 1885, à Sion, chez A. Galerini, libraire-éditeur, un grand album de format oblong, préfacé par l'abbé Gremaud, et comprenant 61 pages de texte sur deux colonnes et 47 planches photographiques exécutées par les frères Fischer, à Vevey. L'année suivante, l'éditeur mit à la disposition du public une édition ordinaire, sans les planches, du *Vallais historique*.

C'est sans doute, sinon à l'instigation, du moins à l'exemple de l'abbé J. Gremaud [1823-1897], de Fribourg, que Rameau s'était mis au travail. Gremaud avait en effet publié, en 1863, un choix de chartes séduinoises; puis, en 1875, il avait inauguré la série des volumes de *Documents relatifs à l'histoire du Vallais* qu'il devait poursuivre jusqu'à sa mort. Au moment où Rameau élaborait son ouvrage, en 1884, cinq volumes de documents avaient paru.

Rameau n'était pas un historien de métier, encore moins un archéologue. S'il a utilisé les documents mis au jour par le père capucin S. Furrer [1788-1865] et par Gremaud, et tiré profit des descriptions du chanoine Anne-Joseph de Rivaz [1751-1836] et du Dr H. Schiner [1754-1820], ses notices historiques sont restées à l'état de compilations, et l'auteur ne s'est guère soucié de compléter ses descriptions par un examen des lieux. Néanmoins Rameau a le grand mérite d'avoir, le premier, esquissé un tableau de nos châteaux, et son œuvre est demeurée jusqu'à nos jours une source à laquelle on a puisé avec fruit. Il faut ajouter que les planches photographiques qui illustrent son album sont d'autant plus précieuses qu'elles offrent l'aspect contemporain de monuments actuellement restaurés, voire ruinés ou disparus.

Quand il a publié, à Lausanne, en 1912, son ouvrage sur les *Châteaux valaisans*, sous le pseudonyme de Solandieu, le publiciste Albert Duruz [1860-1945] ne prétendait pas faire œuvre d'historien. Pour lui, ce n'était qu'un prétexte pour situer et conter de touchantes légendes populaires. Cependant, les 186 reproductions en phototypie qui ornent

son beau livre constituent une documentation iconographique qui complète heureusement celle qu'a réunie son prédécesseur.

A côté de ces deux ouvrages généraux, il convient de signaler les monographies d'Albert Naef sur le bourg de Saillon [1895] et sur la tour de Martigny [1900], et de Th. Van Muyden et V. Van Berchem sur le château de Valère [1904], sans omettre les travaux de Rudolf Riggenbach sur les œuvres d'art du Valais au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle [1925], en particulier sur celles du maître Ulrich Ruffiner [1934; 2<sup>e</sup> éd., 1952]. A la suite de ces précurseurs, M. Louis Blondel, archéologue cantonal, à Genève, s'est employé, avec une continuité et un succès étonnants, à étudier nos monuments. Ce Genevois, qui s'est acquis, par ses travaux et ses publications remarquables, de nombreux titres à la reconnaissance de ses concitoyens, a, en effet, par une curieuse destinée, souvent parcouru, mais en sens inverse, le chemin que ses lointains ancêtres ont suivi quand, au XVI<sup>e</sup> siècle, ils ont quitté le plateau de Ravoire pour aller s'établir dans le Lavaux, puis plus tard à Genève. Dès son enfance déjà, M. Blondel s'était maintes fois rendu en Valais pour y passer ses vacances. C'était au début du siècle, à une époque où les touristes séjournaient encore longuement au même endroit, où ils avaient l'occasion de se familiariser avec le pays et avec les habitants. Plus tard, architecte de formation, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Munich, M. Blondel a occupé ses loisirs de l'été à dessiner des paysages, à croquer de vieilles maisons, à relever des détails d'architecture, et même des détails de décor figurant sur les objets les plus humbles; c'est ainsi que, peu à peu, il a recueilli une moisson considérable dont une partie seulement a été publiée. M. Blondel n'a cependant abordé le Valais, dans ses travaux scientifiques, qu'en 1935, avec son exposé sur les donjons circulaires au temps de Pierre II de Savoie, et sa première monographie, consacrée à la tour de bois et au bourg de Vissoie, date de 1938.

C'est à partir de 1942 que M. Blondel entreprend réellement la partie proprement valaisanne de son œuvre: de 1942 à 1963, il a en effet publié près de 50 articles relatifs à nos monuments. Il a de la sorte, non seulement renouvelé les connaissances fort sommaires que nous avons de tant d'édifices, mais il a situé et décrit, avec de nombreux plans et cro-

quis à l'appui, une grande série de nos bourgs et de nos châteaux. Les monographies qu'il leur a consacrées ont été publiées pour la plupart dans *Vallesia*, et les érudits leur ont réservé l'accueil qu'elles méritent. Mais il importait aussi de mettre ces résultats à la portée d'un public plus étendu, en un mot, de faire, en utilisant les travaux de M. Blondel, œuvre de vulgarisation.

Telle est la tâche que j'ai assumée, à la demande de M. Eugène Probst, alors président de l'Association suisse pour la conservation des châteaux et ruines, et avec l'encouragement amical de M. Blondel lui-même. Je l'ai fait sans ignorer les difficultés que présente une pareille entreprise. En effet, pour vulgariser, il faut au préalable disposer de travaux scientifiques; et, si importante que soit l'œuvre accomplie par M. Blondel de 1942 à ce jour, elle n'épuise pas la série de nos châteaux et de nos bourgs. Bon nombre d'entre eux n'ont pas encore fait l'objet d'une étude systématique, et beaucoup d'autres ne sont connus que par des mentions dans les documents; nous pourrions en établir une liste qui ne comprendrait pas moins de 50 noms.

C'est pourquoi, ayant pour objet de réunir en un tableau succinct nos connaissances actuelles sur les châteaux valaisans, notre ouvrage reflétera inévitablement les inégalités que leur état comporte. Pour les édifices qui ont fait l'objet d'une étude systématique, on trouvera un condensé des résultats acquis; par contre, pour les édifices qui ont échappé à l'examen des érudits, nos notices seront naturellement plus sommaires; elles sont tirées, pour l'essentiel, d'historiens qui, en général, n'ont guère prêté d'attention aux monuments dont ils parlent souvent sans les décrire, souvent même sans les avoir examinés sur place.

M. Blondel a bien voulu revoir mon texte; il a aussi accepté de signer avec moi cet ouvrage dont une bonne partie résume ses propres travaux.

Nous avons pris soin d'indiquer, à la fin de chaque notice, nos références bibliographiques; elles seront utiles à ceux qui désirent être plus amplement informés.

Deux introductions précèdent le texte: l'une rappelle sommairement les grandes phases des luttes médiévales auxquelles il est souvent fait

allusion; l'autre donne un aperçu sur le développement de l'architecture militaire en Valais.

Quant à l'illustration, son choix a été guidé par trois préoccupations: faciliter l'exploration sur le terrain au moyen de relevés topographiques; évoquer, par des dessins, le souvenir de monuments dans leur état au siècle passé; enfin, mettre en évidence, par des photographies, des sites, des ensembles, des détails caractéristiques.

A cet effet, nous avons réuni, dans une transcription toutefois simplifiée, le plus grand nombre de relevés dressés par M. L. Blondel et dispersés dans *Vallesia* et dans les *Annales Valaisannes*; nous y avons joint, avec la bienveillante autorisation de la Société suisse des ingénieurs et architectes, une douzaine de plans déjà publiés dans la *Maison bourgeoise*.

Pour rassembler des dessins, nous n'avions que l'embarras du choix. Celui-ci a porté surtout sur des œuvres de Ritz et de Wick, pour la plupart inédites. Le peintre valaisan Raphaël Ritz [1829-1894], qui a accompli toute sa carrière dans le pays, a laissé une importante collection de dessins conservés, partie au Musée de la Majorie, à Sion, partie au Musée national suisse, à Zurich, dans les *Zeichnungsbücher der Antiquarischen Gesellschaft Zürich*; il avait, semble-t-il, préparé, sous divers états, toute une suite sur nos châteaux, dans le projet d'illustrer, soit peut-être déjà la *Statistique* du père Furrer, soit plus probablement *Le Valais historique* de Rameau; il était donc tout naturel d'en tirer enfin parti. Nous avons aussi glané quelques croquis dans les riches moissons que l'opticien et daguerréotypiste bâlois Emil Wick [1816-1894] a rapportées de ses pérégrinations valaisannes de 1864 à 1868 et qu'il a confiées, avant sa mort, à la Bibliothèque publique de l'Université, à Bâle. Le choix des photos a été facile: nous n'avons eu qu'à puiser dans le riche matériel recueilli à cet effet, au cours de plusieurs campagnes, par l'habile artiste qu'est M. le Dr Josef Rast.

Pour terminer, nous tenons à exprimer enfin notre reconnaissance à M. Albert de Wolff qui a suivi amicalement l'élaboration de cet ouvrage et à feu M. le Dr Rudolf Riggenschach, à Bâle, dont les observations ont permis d'utiles mises au point.

A. D.

## Bibliographie générale sommaire

*Annales valaisannes*, bulletin trimestriel de la Société d'histoire du Valais romand, 1<sup>re</sup> série [1916-1932], 7 vol.; 2<sup>e</sup> série [dès 1926, continue] [cité: *Ann. Val.*].

*Armorial valaisan* = *Walliser Wappenbuch*, Zurich, 1946, 304 p. + 40 pl. *Blätter aus der Walliser Geschichte*, herausgegeben vom Geschichtsforschenden Verein von Oberwallis [dès 1888, continue] [cité: *BWG*].

L. BLONDEL, *L'architecture militaire au temps de Pierre II de Savoie. Les donjons circulaires*, dans *Genava*, 1935, pp. 271-321.

A. DONNET, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, XXXVIII + 126 p. et 32 plans.

A. DONNET, *Walliser Kunstführer* [Deutsche Übersetzung von Dr. Anton Gattlen], Sitten, 1954, XXXVIII + 129 S. und 32 Pläne.

S. FURRER, *Statistik von Wallis*, Sitten, 1852, pp. 52-157 [*Geschichte, Statistik und Urkunden-Sammlung über Wallis*, Bd II].

J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, 8 vol. dans *Mém. et doc. publiés par la Soc. d'histoire de la Suisse romande*, t. 29-33, 37-39, 1875-1898.

*La Maison bourgeoise en Suisse*, vol. 27<sup>e</sup>: Canton du Valais, Zurich, 1935, XXXII p. + 103 pl. [cité: *Maison bourgeoise*].

B. RAMEAU, *Le Vallais historique. Châteaux et seigneuries* [La couverture porte: *Le Vallais historique. Châteaux et ruines en photographies*], Sion, 1885, IV + 61 p. + 47 pl.

B. RAMEAU, *Le Vallais historique. Châteaux et seigneuries*, Sion, 1885 [La couverture porte: 1886], VI + 119 p. – C'est l'édition citée ici.

R. RIGGENBACH, *Die Kunstwerke des 15. und beginnenden 16. Jahrhunderts im Wallis*, Brigue, 1925, III + 47 p.

R. RIGGENBACH, *Ulrich Ruffiner von Prismell und die Bauten der Schinerzeit im Wallis*, Brigue, 1934, XLI + 74 p.; 2<sup>e</sup> éd., Brigue, 1952, XV + 93 p.

H. SCHINER, *Description du Département du Simplon...*, Sion, 1812, 557 p.  
SOLANDIEU, *Les châteaux valaisans*, Lausanne, 1912, 149 p. + 186 reproductions en phototypie.

*Vallesia*, bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, des Musées de Valère et de la Majorie – Jahrbuch der Walliser Kantonsbibliothek, des Staatsarchivs und der Museen von Valeria und Majoria [dès 1946, continue].

## Introduction historique

Le Valais épiscopal fut le véritable Etat national d'où devait sortir l'Etat actuel; il a son origine dans la donation de Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne. Celui-ci, en 999, concède en effet le comté du Valais à Hugues, évêque de Sion. Placé bientôt sous la souveraineté immédiate de l'empereur et compté parmi les princes de l'Empire, l'évêque de Sion est le chef de cet Etat qui s'étend des sources du Rhône à la Croix d'Ottans en dessous de Martigny.

La mort de Rodolphe III en 1032 met fin au deuxième royaume de Bourgogne, qui passe sous l'autorité du Saint Empire. L'appui alors fourni à l'empereur Conrad II par le comte Humbert-aux-Blanches-Mains, fondateur de la Maison de Savoie, vaut à celui-ci, déjà maître de la vallée d'Aoste et de la Maurienne, de prendre pied dans la vallée du Rhône en 1034. Un siècle plus tard, la Maison de Savoie y paraît bien établie.

Désormais, trois puissances se partagent le territoire du canton actuel: la Maison de Savoie, l'évêché de Sion, et l'abbaye de Saint-Maurice dont le domaine largement disséminé dans la vallée du Rhône avait été constitué, en 515, par les donations de saint Sigismond, roi de Bourgogne.

Au-dessus, le Saint Empire maintient sa suzeraineté et délègue le vicariat impérial aux Zähringen; à l'issue du XII<sup>e</sup> siècle enfin, l'empereur Henri VI accorde l'immédiateté à l'évêque de Sion [1189].

Le Chablais et le Valais savoyard deviennent un apanage de la Maison de Savoie; c'est surtout le comte Pierre II, dit le Petit Charlemagne, qui étend son autorité autour du lac Léman, dès 1233, par des acquisitions successives et organise définitivement ses Etats. En Valais, la Savoie possède alors six châtelainies: Monthey, Saint-Maurice, Entremont, Saxon, Saillon, Conthey. Elles dépendent du bailli du Chablais qui réside ordinairement à Chillon et qui exerce sa juridiction non seulement sur le Chablais mais encore sur le Valais, l'Entremont et le Genevois.

La principauté épiscopale, héritière du *comitatus valensis*, est appelée dès le XI<sup>e</sup> siècle *episcopatus seu comitatus sedunensis* ou *comitatus seu prefectura terre Vallesii* [1323], et le prélat ne tarde pas à prendre lui-même les titres de comte [1352] et de préfet [1367]. Il administre son territoire avec l'aide d'un avoué, plus tard d'un ou de plusieurs vidomnes, ou

d'autres officiers, notamment les majors. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'évêque nomme dans sa principauté, comme le comte de Savoie dans la sienne, des châtelains qui représentent le pouvoir central et prennent le pas sur les anciens ministériaux. Alors apparaît pour l'ensemble de la principauté un bailli épiscopal, appelé *rector*, *rector generalis*, puis capitaine général, *Landeshauptmann*, grand bailli. Peu à peu, la population participe aux affaires publiques, d'abord dans les communes, puis dans l'ensemble du pays par ses représentants à la diète qui se manifeste, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, sous le nom de *concilium generale totius terre Vallesii*; cette assemblée ne cessera d'accroître son importance et finira par se substituer à l'évêque dans le gouvernement du Valais. Vers le XIV<sup>e</sup> siècle se constituent les dizains, dont la formation « paraît résulter moins des circonscriptions féodales que de l'émancipation communale, suivie de la fédération des communes secondaires autour des communes prépondérantes d'une contrée ». Le nombre, l'étendue et la répartition territoriale de ces dizains a varié et, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, on n'en compte plus que sept, « formant autant de petites républiques autonomes, ayant chacune son sceau et sa bannière, ses particularités de droit, ses députés à la diète souveraine soumis au référendum et au mandat impératif, ses relations extérieures particulières, ses traités et ses alliances ».

L'enchevêtrement des seigneuries dans la vallée du Rhône ne fournit que trop d'occasions de conflits qui remplissent le moyen âge valaisan. Il n'est pas inutile d'en rappeler ici à grands traits le déroulement. Cette esquisse constituera la trame sommaire de l'histoire où les châteaux ont joué un rôle important.

On peut marquer les principales phases de ces événements de la manière suivante:

- 1<sup>o</sup> Lutttes pour l'indépendance du pays contre les Zähringen et surtout contre la Savoie [1040-1393];
- 2<sup>o</sup> Lutttes qui se déroulent parallèlement contre la noblesse indigène,

les sires de la Tour et de Rarogne en particulier, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et qui se poursuivent jusque vers 1420;  
3<sup>o</sup> Guerres de Bourgogne [1475-1476].

C'est d'abord la lutte pour l'indépendance du pays contre les Zähringen [1211] qui cherchent à reprendre l'avouerie impériale aux comtes de Savoie. Puis, ceux-ci, dès Humbert III, tentent, appuyés déjà par la noblesse indigène, d'étendre leur domination sur la vallée du Rhône. C'est ainsi que, sous l'évêque Landri de Mont, le fils du comte Thomas, Aymon de Chablais, va jusqu'à construire, sur territoire épiscopal, le château de Montorge [avant 1233]. La lutte prend un tour plus violent dès que monte sur le trône épiscopal de saint Théodule un prélat haut-valaisan, Henri de Rarogne, bien résolu à défendre les biens de son Eglise. Au printemps de 1260, le comte Pierre II pénètre en Valais avec une armée importante dans laquelle se trouvent des nobles valaisans, en particulier les sires de la Tour et d'Ayent. Il se rend maître du château de Martigny et met le siège devant celui du Crest sur Ardon. Dans la crainte de perdre le territoire épiscopal tout entier, l'évêque est contraint de signer un traité d'échange qui attribue au comte les terres que l'Eglise de Sion tient en aval de la Morge de Conthey, et à l'Eglise les possessions de la Savoie en Valais, en amont de cette même rivière qui devient ainsi la frontière des deux Etats [5 septembre 1260]. En garantie de la ratification du traité, le château de Montorge est remis à un vassal du comte pour être ensuite rasé. Mais la ratification n'ayant pas été obtenue à temps, le châtelain de Saillon occupe Montorge au nom du comte.

L'évêque ne prend pas son parti d'un traité qui lèse gravement son Eglise; il en appelle au Saint-Siège. Tandis que la lutte se poursuit au moyen des armes juridiques ou spirituelles, un état de guerre endémique règne en Valais. Henri de Rarogne profite de l'absence de Pierre II, parti pour l'Angleterre, pour reprendre Montorge [1264]. Dès que le comte en a connaissance, il donne l'ordre de faire fortifier ses châteaux

et de préparer une nouvelle offensive. Quand, au début de 1265, Pierre II regagne ses États, les Valaisans investissent le petit château de Brignon; le comte n'hésite pas à entrer en campagne et fait lever le siège. En février 1266, Pierre II engage des négociations pour la conclusion d'une paix définitive; elles échouent. Le comte renforce alors ses garnisons et fait exécuter de gros travaux de défense dans ses châteaux du Crest, de Saillon et surtout de Conthey. Il est résolu à frapper un coup décisif; mais, ayant battu l'armée épiscopale dans les environs de Conthey, il s'arrête devant les murs de Sion. Une trêve s'ensuit qui se prolonge jusqu'à la mort du comte [1268]; l'été précédent, il avait fait démolir plusieurs châteaux [Crest, Chamoson, Brignon] pour diminuer les frais d'entretien et concentrer la défense en quelques points importants.

En novembre 1268, le traité d'échange de 1260 est annulé. Le comte Philippe restitue à l'évêché les seigneuries enlevées en dessous de la Morge [Massongex, Ardon-Chamoson, Martigny]; la Savoie récupère ses anciens domaines dans le Haut-Valais.

Au cours de la lutte que l'évêque vient de mener contre la Savoie, la noblesse indigène a pris conscience de son rôle; elle tente à son tour de se rendre indépendante. La puissance des seigneurs risque de devenir d'autant plus dangereuse que les plus grands d'entre eux sont en même temps vassaux de la Savoie; à leur tête, on trouve alors les sires de la Tour et de Rarogne. L'évêque Boniface de Challant parvient à les réduire à l'obéissance au «Pré des Soupirs» [*Seufzermatten*], près de La Souste [1296].

Le sentiment de la liberté et de l'indépendance, qui s'est éveillé dans les communes au XIII<sup>e</sup> siècle, s'accroît sensiblement au siècle suivant. Les Patriotes élèvent des prétentions de plus en plus grandes et demandent, en contrepartie de leurs services, de nouveaux privilèges. A l'exemple des Waldstätten qui jouissent de l'immédiateté impériale, le peuple et l'évêque supportent malaisément la supériorité de la Savoie sur le Valais; en 1323, le nouvel évêque, Aymon II de la Tour, refuse d'en recevoir les régaux; il invoque alors la «Caroline», faisant ainsi remonter la donation du comté à Charlemagne.

Si l'évêque Guichard Tavelli [1342-1375] est dès le début de son règne impopulaire, parce qu'il a fait appel à la Savoie pour l'aider dans un vif différend avec la ville de Sion, il doit surtout lutter contre Pierre de la Tour, le dynaste le plus puissant du Haut-Valais. Seigneur de Niedergesteln [Bas-Châtillon], celui-ci cherche à se libérer entièrement de ses devoirs de vassal envers l'évêque et à se constituer dans le pays un petit Etat indépendant. Son ambition entraîne aux côtés de l'évêque ses rivaux, les sires de Rarogne et d'Anniviers. En 1351, les gens de Pierre de la Tour ravagent les biens de l'évêque et de ses partisans, en particulier des sires d'Anniviers. Tavelli n'ose pas hasarder le combat: la plupart des communes sachant l'évêque favorable à la Savoie, ont promis au sire de la Tour de demeurer neutres. C'est à Loèche que se forme, sous la direction du médecin Guillaume Perronet, le centre de résistance à l'évêque; pour celui-ci, il n'y a plus de salut que dans l'intervention de la Savoie. Amédée VI, le Comte Vert, avait déjà accepté, en 1343, d'arbitrer le conflit; en 1351, il est prêt à intervenir; l'agression dont avait été victime le marchand lombard Palméron Turchi lui en fournit l'occasion. Il se met en campagne en décembre 1351, attaque Martigny, puis en janvier suivant Ardon et Chamoson. C'est le signal d'un soulèvement du Haut-Valais dont les troupes se jettent sur Conthey et sur Saillon. Elles ne résistent pas aux troupes savoyardes commandées par le comte de Gruyère et se retirent. Amédée VI conclut avec Tavelli une convention, à teneur de laquelle celui-ci remet au comte les châteaux épiscopaux jusqu'à la fin de la campagne. La plupart des communes prennent alors le parti du sire de la Tour; elles incendient le château de Sierre et attaquent sans succès le château de Tourbillon. Mais le comte de Savoie poursuit son avance, prend Sion sans combat et, le 21 avril 1352, établit son camp près de Salquenen. Toute opposition semble inutile. Reconnu grand bailli du pays par le traité de Salquenen, le comte espère fortifier sa position et demeurer en possession de toute la vallée.

A l'automne suivant, le Haut-Valais se soulève de nouveau et assiège Sion. Le comte se remet en campagne et a tôt fait de reprendre la ville, qui est pillée et incendiée. Il impose une nouvelle paix [8 novembre 1352] avec des conditions extrêmement dures. Les communes sup-

rieures ne se sont cependant soumises qu'en apparence. Un parti désire se libérer du pouvoir épiscopal et se rattacher à la Confédération naissante. En mars 1353, le soulèvement commence à Naters, où les châteaux Supersaxo et Weingarten sont occupés, quand bientôt on fait appel à la médiation de l'empereur Charles IV, qui prend les Valaisans sous sa protection [1354]. Mais le Comte Vert prête hommage à l'empereur et se fait investir par lui; l'empereur abandonne dès lors le Valais à son sort. Par le traité de paix, conclu à Evian, en 1361, le comte renonce à tous les droits qu'il a acquis depuis 1352 et promet de ne plus s'immiscer dans l'administration temporelle de l'évêque; en compensation, les Valaisans doivent lui verser une somme de 13 000 florins. C'est un triomphe pour les communes du Haut-Valais dont quelques-unes parviennent encore à se soustraire au paiement de leur contribution.

Peu de temps après surgissent des contestations d'héritages entre la famille Tavelli et Antoine de la Tour, le fils de Pierre. Il en résulte la guerre dite des Bourgeois [1364-1370]. L'évêque s'appuie cette fois-ci sur les communes mécontentes du sire de la Tour qui s'efforce d'étendre son domaine aux dépens du pays. Le rebelle tombe sur le château de Granges qui appartient à la famille Tavelli [1364], mais l'évêque, aidé des Patriotes, riposte en s'emparant des châteaux de Tourbillon et de Montorge demeurés aux mains de la Savoie, alliée d'Antoine de la Tour [1365]. La guerre fait rage, les Patriotes pillent les biens de leurs adversaires et massacrent, au pont de Naters, le 3 novembre 1365, une parente des de la Tour, Isabelle de Blandrate, et son fils. En vue de porter un coup décisif à la puissance d'Antoine de la Tour, ils assiègent son château de Niedergesteln sans réussir à le réduire. Le sire appelle la Savoie à son secours, et le compromis conclu à St-Maurice [1370] fait rentrer le rebelle dans l'obéissance.

Apparemment seulement. En effet, cinq ans après, Antoine de la Tour met un tragique point final à ses démêlés avec l'évêque: pénétrant avec une petite troupe dans le château de la Soie, il précipite Guichard au bas des remparts [1375]. Cet attentat provoque le soulèvement des communes qui, sous la conduite de Pierre de Rarogne, ruinent enfin, à St-Léonard [1375], la puissance des nobles de la Tour en Valais.

Cependant la lutte des communes contre la Savoie n'est pas encore achevée. Le successeur de Tavelli, Edouard de Savoie, n'est pas accepté de bon gré par les Patriotes qui se soulèvent à maintes reprises contre lui: en 1378, ils s'emparent, à Viège, de la tour du major; en 1384, ils détruisent le château de Niedergesteln, le nouveau point d'appui du pouvoir épiscopal dans le Haut-Valais, et celui de Sierre; ils s'emparent des châteaux de Tourbillon, de la Majorie et de la Soie. Pierre de Rarogne qui est, depuis la chute d'Antoine de la Tour, le plus puissant seigneur du pays, est à la tête du mouvement.

Amédée VII, le Comte Rouge, veut alors frapper un coup décisif. Il remonte irrésistiblement la vallée du Rhône; Sion est assiégée, emportée d'assaut et partiellement détruite [1384]. Le vainqueur dicte sa volonté aux vaincus: il exige, en dédommagement des pertes subies, tous les domaines épiscopaux en dessous de la Morge, et une contribution de 45 000 florins d'or. L'évêque ne peut se maintenir que sous la protection des garnisons savoyardes. Par un nouvel accord, conclu à Ripaille, il doit assurer une rançon beaucoup plus élevée et, en attendant son payement, hypothéquer au comte tous les droits de la souveraineté temporelle en Valais. Peu après le départ de l'évêque, transféré sur le siège de Tarentaise, le comte envoie, en qualité de lieutenant-général, le comte Rodolphe de Gryère [septembre 1386]. Pour briser l'opposition des communes qui se sont soulevées à l'instigation de Pierre de Rarogne, le Comte Rouge revient en Valais en octobre 1387 avec une forte armée; il ne va cependant pas plus loin que Salquenen où il conclut la paix avec Loèche et quelques communes. Sur le chemin du retour, il entreprend un raid sur les possessions des Rarogne en Anniviers et livre aux flammes le château de Beauregard [1387].

Le traité de Salquenen n'apporte pas la paix au pays. La décision intervient seulement l'année suivante, quand la Savoie veut contraindre les Haut-Valaisans à reconnaître Humbert de Billens, nouvel évêque de Sion. Les troupes savoyardes subissent une sanglante défaite à Viège, le 23 décembre 1388 [*Mannemittwoch*]. La campagne contre Viège est la dernière tentative de la Savoie de soumettre les Haut-Valaisans allemands. La mort du Comte Rouge [1391] aplanit les obstacles, et le traité de paix du 24 novembre 1392, qui sera renouvelé en 1399, rend

à l'évêque – Guillaume I<sup>er</sup> de Rarogne, fils de Pierre, qui vient d'être confirmé par le pape – les châteaux au-dessus de la Morge, tandis que la Savoie conserve tout le pays jusqu'à la Morge de Conthey.

Si le Valais en a terminé pour un siècle avec la Savoie, il reste la Maison de Rarogne qui maintient, au début du XV<sup>e</sup> siècle, sa puissante position. Le petit-neveu de Pierre, l'évêque Guillaume II de Rarogne, règne depuis 1402, et son fils Guichard, oncle du prélat, dirige les destinées du pays en qualité de grand bailli. Guichard tente d'accroître encore davantage la situation de sa famille; en 1414, il se fait remettre par l'empereur Sigismond tous les droits de la souveraineté sur le Valais, en possession héréditaire. Dès que cet acte est connu en Valais, il suscite une vive agitation et bientôt le soulèvement des communes. Assiégé dans son château de la Soie avec l'évêque, Guichard doit accepter les exigences des Patriotes [1415] qui s'assurent en même temps une part dans la gestion des affaires publiques.

Les hostilités reprennent néanmoins peu de temps après; les Patriotes mettent le feu à la tour des Rarogne, à Loèche, et y pillent le château épiscopal; le guet-apens de Platta, près de Sion [1416], provoque un nouveau soulèvement, au cours duquel les Valaisans incendient Beau-regard, tandis que la Savoie occupe Tourbillon et Montorge et que l'évêque se réfugie à la Soie. Une trêve amène le traité de paix [1417] et peu après Tourbillon et Montorge sont ruinés de fond en comble. Pendant que Guichard, une fois de plus, cherche du secours à Berne, les Patriotes assiègent le château de la Soie qui est livré aux flammes [1417]. Ses tentatives d'accommodement ayant échoué, Berne décide alors d'entrer en Valais par le Sanetsch avec des troupes de l'Oberland sous la conduite de Guichard. La ville de Sion et le château épiscopal sont emportés d'assaut, pillés et livrés aux flammes [1418]. En dépit de plusieurs essais d'arbitrage [1419], ce sont les armes qui amènent la décision. Berne entreprend d'abord divers raids dans la vallée de Lœtschen, au Sanetsch, au Grimsel, sur les montagnes de Loèche et de Sierre;

enfin, en septembre 1419, ses troupes se mettent en route pour attaquer le Valais de deux côtés à la fois. Le contingent qui pénètre par le Grimsel est battu à Ulrichen [2 octobre]; celui du Sanetsch est refoulé. Cette fois-ci, les pourparlers de paix aboutissent [7 février 1420]. Si la sentence rétablit Guichard dans ses biens et le dédommage, la puissance et le crédit de la Maison de Rarogne sont définitivement brisés.

Les Patriotes n'en continuent pas moins leurs efforts pour obtenir la confirmation et l'extension de leurs droits et de leurs libertés. Ils arrachent concession après concession; ils usent même de violence pour extorquer à l'évêque les articles dits de Naters [1446], qui sont cependant révoqués peu après [1451].

Les guerres de Bourgogne offrent enfin à l'évêque Walter Supersaxo l'occasion de donner au Valais ses frontières naturelles. Divers motifs de mécontentement ont surgi au préalable: la Savoie a accueilli Rodolphe Asperlin banni du pays; des frottements se sont produits, au sujet de pâturages, entre Contheysans et Saviésans; la duchesse Yolande a pris des mesures vexatoires à l'égard des Valaisans. C'est pourquoi, dans l'espoir de «reconquérir» la prétendue donation faite à saint Théodule par Charlemagne, dans la «Caroline», Walter Supersaxo, déjà allié avec Berne, se range aux côtés de ce canton quand il se met en campagne contre la Savoie. Les troupes valaisannes attaquent le bourg de Conthey; les Savoyards, qui ont reçu des renforts, s'avancent sur Sion; la ville est déjà à moitié investie au moment où surviennent les Haut-Valaisans. Le combat sur la Planta est acharné; les Valaisans sont sur le point de succomber quand arrivent, par le Sanetsch, les Confédérés qui changent le sort de la bataille [13 novembre 1475]. Les Savoyards se retirent en désordre, et les vainqueurs les poursuivent jusqu'à Saint-Maurice, dans une campagne qui se transforme en une expédition de conquête, brûlant les châteaux de Conthey, de Saillon, de Saxon, de Saint-Maurice. Dans la vallée d'Entremont, les Valaisans

ruinent les châteaux de Sembrancher et de Bourg-Saint-Pierre, et occupent le Grand Saint-Bernard. Martigny prête serment de fidélité dès que le château de la Bâtiaraz est à moitié dévasté.

Berne et Fribourg ménagent entre la duchesse et le Valais une trêve [1<sup>er</sup> décembre 1475], mais celle-ci est de courte durée. La Savoie compte regagner le Bas-Valais. Elle profite du moment où Berne doit dégarnir les garnisons de Conthey et de Saint-Maurice occupées en garantie de l'hypothèque antérieurement cédée par la Savoie; elle jette ses troupes sur Saint-Maurice, Martigny et Conthey. Mais en peu de temps, les Valaisans repoussent les Savoyards hors du pays, et occupent dès lors les cols et les passages, notamment le Grand Saint-Bernard où, en avril 1476, ils livrent de violents combats contre les troupes piémontaises. Les Valaisans collaborent encore avec les Bernois dans leur lutte contre la Savoie et s'avancent, en juin 1476, jusqu'à Evian et dans la vallée d'Abondance. La conséquence la plus nette des guerres de Bourgogne est, pour le Valais, l'incorporation du territoire en aval de la Morge de Conthey jusqu'au défilé de Saint-Maurice. La «reconquête» du Chablais proprement dit n'interviendra qu'en 1536, et la frontière entre la Savoie et le Valais ne sera définitivement fixée à la Morge de Saint-Gingolph qu'en 1569.

Dès lors, nos châteaux, pour la plus grande partie ruinés, ne jouent plus de rôle militaire dans un pays qui ne subira plus l'invasion étrangère, ni même la guerre civile, jusqu'à la révolution de 1798. On en restaure ou aménage quelques-uns en maisons d'habitation, et quand on construit de nouveaux édifices, si l'on y compte quelques maisons fortes, la plupart ne sont plus utilisés qu'en qualité de sièges d'administration publique, ou de demeures particulières. A. D.

#### Bibliographie sommaire:

A. Heusler, introduction aux *Rechtsquellen des Cantons Wallis*, Bâle, 1890, pp. 1-43 [Separatdruck aus der *Zeitschrift für schweizer. Recht*, N.F., Bd VII-IX]; V. Van Berchem, *Güichard Tavel, évêque de Sion*, dans *Jahrbuch für Schweizer. Geschichte*, t. 24, 1899, pp. 29-395; idem, *Les dernières campagnes de Pierre II, comte de Savoie, en Valais et en Suisse*, dans *Revue historique vaudoise*, 1907, pp. 257-269, 289-297, 321-329 et 353-365; J. Eggs, *Die Geschichte des Wallis im Mittelalter*, Einsiedeln, 1930, 230 p.; *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, art. *Valais*, pp. 269-274.

## Aperçu sur l'architecture militaire du Valais

L'architecture militaire du Valais ne constitue pas, au début du moyen âge, une école particulière; elle appartient au type des forteresses de montagne qui, dans toute l'Europe centrale, présentent des caractères semblables. Positions établies au flanc de vallées ou sur le sommet de collines, leur construction est subordonnée à la nature du sol. Au surplus, ces emplacements n'ont point été choisis au hasard: ils jalonnent les principales voies de communication. Il est certain que quelques-uns de ces points ont déjà été fortifiés à l'époque romaine, voire même à l'époque gauloise et préhistorique. On peut admettre par exemple que, sur la route si importante de l'antique Mont-Joux [Grand Saint-Bernard], il existait un *oppidum* sur le site où s'élèvera plus tard le château de la Crête de Martigny, et une tour romaine où se dressera le château de la Bâtiâz. Le premier poste défendait l'entrée du défilé de la Drance, le second, la jonction des vallées au-dessus de la route. De même, l'origine des châteaux de Sion occupant les deux rochers de Valère et de Tourbillon remonte à l'époque des *Seduni*.

Pendant tout le haut moyen âge, les lieux antérieurement fortifiés ont dû subsister; on sait qu'en amont de Saint-Maurice, un château, le *Tanredunum*, a été détruit en 563 par l'écroulement de la montagne. A l'époque carolingienne, les anciens auteurs mentionnent que les passages des Alpes sont défendus par des ouvrages fortifiés, les cluses. La route du Mont-Joux en comptait plusieurs, en particulier à Bourg-Saint-Pierre. Aucun reste intact de ces forts ne nous est parvenu: ils devaient se composer de tours de garde avec murs et fossés et de barrages coupant la vallée, semblables à celui de Castelmur dans le Bergell. Dans le val de Bagnes, sur le chemin du col de Fenêtre, le château de Quart et celui de Mauvoisin [actuellement transformé en chapelle] devaient contrôler le passage de la vallée. Ces tours de garde ne présentaient guère de différence, quant à leur aspect, avec les tours romaines.

Il faut franchir plusieurs siècles, jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup>, pour avoir des renseignements sur les positions fortifiées. Elles sont alors le siège de grandes familles seigneuriales, de dynastes et principalement de l'évêque de Sion, comte du Valais. Beaucoup d'entre elles ont disparu ou ont été reconstruites plus tard comme Saillon, cité en 1052, entièrement

restauré et agrandi au XIII<sup>e</sup> siècle par Pierre de Savoie. La plupart des premières tours sont édifiées en bois sur une base en pierre comme la tour du Ballios, à Vissoie, qui a été partiellement conservée jusqu'en 1880. Bien que la pierre ait été facile à exploiter, on lui a préféré le bois dont les forêts fournissaient un abondant matériau de construction, qu'on a du reste utilisé, pendant tout le moyen âge, pour les dépendances des châteaux.

Ces tours carrées ou quadrangulaires de 8 à 10 mètres de côté n'ont souvent qu'une enceinte réduite encerclant la position; leur situation sur des rochers escarpés ne nécessitait pas d'ouvrages extérieurs. La construction des murs avec des pierres disposées en épis ou en feuilles de fougère est caractéristique de cette période, on le constate par exemple à Saint-Jean de Vence et au château de Verbier. A côté des tours de garde, on voit apparaître, à la fin du XI<sup>e</sup> et au début du siècle suivant, des forts plus importants avec des enceintes pourvues de portes et de tours secondaires. C'est le cas pour ce même château de Vence qui comprend deux donjons et une ceinture de murs couronnant la croupe de la montagne. Le château des comtes de Granges, mentionné déjà à la fin du X<sup>e</sup> siècle et qui plus tard passera aux seigneurs d'Anniviers, devait à ce moment déjà présenter un vaste ensemble fortifié, subdivisé ensuite entre plusieurs familles. Les bases du donjon principal, souvent remanié, forment un rectangle irrégulier de 15,20 sur 9,50 et 7,50 m pour les autres faces. Le chapitre de Sion fait aussi très tôt construire à Valère, autour de l'église, une ceinture de remparts munis de tours.

Ces grands châteaux du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle renferment des dépendances pour les hommes d'armes, des habitations pour les familles parentes ou vassales, des logements pour les serviteurs, une chapelle, des greniers, des écuries. Nous avons ici le type des plains-châteaux qui ne sont pas des bourgs mais une extension de la demeure seigneuriale. Un exemple nous en est offert à Rarogne où la tour principale, résidence du seigneur, entourée de constructions, est encerclée par un mur d'enceinte circulaire. Cette tour dite des vidomnes, du début du XII<sup>e</sup> siècle, reste l'édifice le mieux conservé de cette époque; seule la partie supérieure a été remaniée. Comme la position présente une croupe arrondie, le donjon en occupe le centre. Le petit appareil des murs s'est substitué

à la maçonnerie en épis. Le donjon d'habitation a son entrée aux étages telle qu'on la retrouve aux périodes les plus anciennes. La tour principale au centre du dispositif fortifié, qui offre une analogie avec les mottes françaises ou normandes, n'est pas d'un usage général; les tours principales se dressent le plus souvent dans les montagnes sur un point culminant, jointes au mur d'enceinte; elles occupent une position défensive vers l'entrée. La nature du sol détermine le plan et la distribution des constructions.

Ces forteresses, quand elles couronnent des positions escarpées, impliquent un mode de vie extrêmement rude, sans confort, le ravitaillement en eau assuré par une citerne seulement. Ainsi, le château de Beauregard, dit l'Imprenable, à l'entrée du val d'Anniviers, sur un roc difficilement accessible, n'est qu'un refuge dont les défenseurs durent se rendre après un long siège, vaincus par la faim et par la soif. La tour de Chalais, en partie écroulée, sur un tertre conique, demeure un exemple de ces résidences seigneuriales sans annexes; c'était un donjon d'habitation.

On remarque une première et importante extension des forteresses, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion des évêques de Sion qui cherchent à défendre leurs propriétés contre des dynastes de plus en plus puissants, surtout les comtes de Savoie et leurs partisans. Le principal constructeur de ces places fortes est l'évêque Landri de Mont qui fait édifier la Soie dès 1219, le Vieux-Sierre avant 1219, le château de Crest sur Ardon, peut-être Chamoson, d'autres encore sans doute. La Soie est une forteresse considérable qui par la suite comprendra tout un bourg; située sur une arête rocheuse, dans une position dominante, elle peut, non loin de Sion, constituer un refuge pour les évêques. Le chapitre aussi, qui possède de grands domaines, fait édifier des tours d'habitation pour ses officiers, à Grimisuat par exemple, mais surtout il perfectionne les défenses de Valère. Les vidomnes et les majors, qui tiennent en fief de l'évêque leurs charges, représentants de grandes familles seigneuriales, occupent des châteaux de la mense épiscopale; c'est ainsi que la famille d'Anniviers reçoit en fief toute cette vallée avec Vissoie comme centre féodal. De même, le très ancien château de la Crête de Martigny ou de Saint-Jean, qui est un vrai *castrum* avec grande en-

ceinte englobant une chapelle, est tenu pour le compte de l'évêque par les vidomnes de Martigny.

Des familles seigneuriales comme les d'Ayent, héritiers des nobles de Bex, possèdent en commun avec les comtes de Savoie puis avec les de la Tour, un *castrum* sur la crête d'Ayent, déjà mentionné en 1052 mais souvent reconstruit; il n'en subsiste que les fondations de deux donjons avec de considérables fossés taillés dans le roc. Le château des vidomnes de Conthey, dans le bourg, dont l'origine remonte aux comtes de Granges, puis aux de la Tour, avec son donjon central carré entouré d'une enceinte quadrangulaire, date des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Sur une paroi de rochers à pic, le château de Mancapan sur Mörel défend l'entrée de la vallée de Conches; à ses débuts il dépend aussi des comtes de Granges, puis de la Savoie; on n'en remarque plus, au point culminant, que les ruines d'une grosse tour carrée et les bases d'une tour de guet. Il faut remonter antérieurement à 1219 pour dater le château du Roc [Supersaxo], à Naters, siège des vidomnes épiscopaux, plus tard palais des évêques, dont la tour présente une remarquable construction avec des assises constituées d'énormes granits taillés. De même, le château des majors, à Viège, dans le quartier dit Im Hof, possède encore une tour presque intacte qui peut dater de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. En même temps que ces forteresses avec enceintes extérieures apparaissent des maisons fortes seigneuriales en mesure de résister à des coups de main. Ce sont de grosses tours à plan quadrangulaire présentant des masses souvent plus importantes que les donjons des grands châteaux, car elles abritent le logement seigneurial comprenant plusieurs salles. La mieux conservée est celle de Venthône qui peut dater du début du XIII<sup>e</sup> siècle, si ce n'est antérieurement. Ces tours rappellent celles des majors et des vidomnes: la Majorie, à Sion; la tour Ornavasso, à Naters; celle de Nendaz moins importante, Grimsuat.

Jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, les grands châteaux sont construits selon la même tradition et avec les mêmes caractéristiques: le plan des donjons est quadrangulaire; l'enceinte qui épouse les crêtes du terrain comporte peu de tours à la périphérie. Les machines de siège n'ayant guère accru leur puissance de jet, il importe avant tout de se protéger

par de larges fossés souvent taillés dans le roc. Le donjon [ou grande tour] est encore la plupart du temps, au-dessous des guets qui occupent la partie supérieure, destiné à abriter un logement. Comme nous l'avons vu, cette grande tour peut se dresser au centre du dispositif ou être liée à l'enceinte extérieure. Les portes et les murs sont surmontés de galeries de bois, «alloirs» ou hourds, d'où la garnison surveille les abords de la place. Une grande partie des bâtiments sont construits en charpente.

La principale transformation de l'architecture militaire apparaît au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle est due à la politique de Pierre II de Savoie qui cherche à s'emparer de tout le Valais. Les puissants moyens financiers dont il dispose lui permettent d'édifier dans ses Etats des forteresses importantes et de réduire par des sièges coûteux des places considérées comme imprenables. Ayant participé pour la couronne d'Angleterre aux guerres de Guyenne, il avait eu l'occasion d'expérimenter les derniers perfectionnements de l'art militaire. Il fait appel à des maîtres d'œuvre de Guyenne et il introduit dans ses Etats les nouveaux principes de fortifications. Outre des améliorations apportées aux défenses extérieures [fort talus des murs, couloirs ou braies prolongeant les entrées, tours secondaires établies sur les enceintes], les ingénieurs de Pierre de Savoie importent les donjons circulaires. Le principal maître d'œuvre au service du comte semble cependant être originaire du pays romand; c'est Pierre Meinier qui dirige aussi bien les chantiers du pays de Vaud, à Chillon, à Yverdon, à Romont, que ceux du Valais, à Conthey, à Saillon, à Brignon, à Martigny, ailleurs encore. Ces donjons circulaires ne présentent pas le type d'une grosse tour centrale comme l'ont conçue les architectes de la royauté française, mais celui d'une tour de guet, d'un diamètre relativement restreint, rattachée à l'enceinte extérieure. Dans les châteaux de plaine rectangulaires et réguliers, comme à Yverdon, cette tour dominant un des angles est plus importante que dans les châteaux de montagne. Ce type de tour pour le guet, en même temps dernier refuge en cas de siège, est parfaitement adapté aux exigences d'un terrain très accidenté.

On peut distinguer sommairement trois grandes périodes successives dans la construction de ces tours circulaires élevées dans les Etats de

Savoie et par extension dans les régions voisines. A mesure qu'on avance dans le temps, la proportion de la masse des murs diminue avec des retranches aux étages; pour chaque période toutefois on conserve des normes semblables entre les pleins et les vides.

Dans la première période, qui s'étend de 1250 à 1258, la proportion des murs par rapport aux vides est en moyenne des quatre septièmes du diamètre total; l'étage inférieur est voûté en forme de calotte sphérique. Dans la deuxième période, de 1258 à 1268, la coupole inférieure disparaît et les maçonneries occupent les deux tiers du diamètre total [entre quatre et cinq septièmes]. Enfin, dans la troisième période, de 1268 à la fin du siècle, il n'y a plus que des charpentes aux étages, et la proportion des murs par rapport au diamètre est de trois septièmes, les maçonneries diminuant à chaque étage. Les passages avec escaliers dans l'épaisseur des murs ne se trouvent qu'à la deuxième période. Les entrées sont toujours au premier ou au deuxième étage, accessibles par des ponts volants et des galeries extérieures en bois. A cause du tir à l'arc, on voit apparaître les longues archères avec vastes embrasures à l'intérieur.

De la première période nous avons encore les bases du donjon de Conthey construit par Pierre Meinier de 1257 à 1258. Il y a eu ici, nous avons pu le constater dans un examen postérieur à notre première étude, un remaniement plus tardif; on a doublé à l'intérieur l'épaisseur des murs. Le plan même de la tour de Conthey est exceptionnel; il présente une forme en demi-cercle prolongeant les murs d'enceinte avec, du côté intérieur, une paroi rectiligne; c'est un type qui est connu en particulier dans les châteaux des croisés en Syrie et qui s'est répandu en Occident au XIII<sup>e</sup> siècle. Tout le réduit intérieur avec la tour, la cour et le logement constituent le donjon.

A la deuxième période appartiennent la tour Bayart de Saillon [1261], Brignon [1261-1262], la Bâtiaz de Martigny sauf le couronnement qui date de 1281. Ils sont l'œuvre de Pierre Meinier.

De la troisième période nous avons Saxon construit de 1279 à 1280 par le maître maçon Gilet de Saint-Georges. Il faut probablement dater de la seconde période la tour supérieure du château des de la Tour, à Bas-Châtillon. A la fin du siècle, en 1280, les comtes de Savoie font édi-

fier à Saint-Maurice, pour loger le châtelain, la tour circulaire dite du comte, maintenant située sous la Gloriette.

Ce ne sont pas seulement les donjons qui subissent des modifications au cours du XIII<sup>e</sup> siècle: les entrées sont disposées avec des défenses coudées et des braies; on cherche à accumuler les obstacles avec des portes successives afin de retarder l'assaillant; au-devant, les ponts-levis sur de profonds fossés ne peuvent être franchis, car les défenseurs d'un redent des murs d'enceinte ou d'une tour tiennent en respect tous ceux qui tenteraient de passer sous le tir convergent des archers. Les murs, surtout aux points les plus exposés, près des accès du fort, sont renforcés pour être en mesure de résister à la sape, aux balistes et aux machines de siège toujours plus puissantes. Nous en avons des exemples remarquables à l'entrée de la Soie et à Montorge. Dans ce dernier château dont l'accès est très difficile, il fallait contourner le donjon avant de parvenir à la porte principale. Les anciennes tours quadrangulaires sont aussi parfois pourvues de murs en éperon du côté de l'entrée, comme on en remarque au Crest sur Ardon et au Vieux-Sierre.

Pierre de Savoie a fait établir des ensembles fortifiés complets englobant dans leur murs non seulement le château mais des bourgs annexes avec leurs tours et leurs portes. Les fondations les plus importantes sont Saillon, l'exemple le mieux conservé de cette époque, et Conthey comprenant deux châteaux réunis par des murs entre lesquels s'étend le bourg. Saxon ne sera reconstruit que plus tard, après la mort du comte. Les de la Tour-Châtillon, les dynastes les plus puissants avec les Rarogne, alliés de la Savoie, édifient alors leur important château comprenant aussi à ses pieds un bourg fermé. Leur maison d'habitation devient un palais, vaste quadrilatère dominé par un rocher sur lequel s'élève la tour du guet. Les Rarogne suivent le même exemple, à Rarogne même, en dressant à côté de l'ancien donjon une autre tour beaucoup plus importante [20 mètres de côté], que Ruffiner, au XVI<sup>e</sup> siècle, transformera en église. Les Rarogne établissent encore à Loèche, au château des vidomnes, une forte tour pentagonale qui deviendra, par les soins de Ruffiner également, l'hôtel de ville. Les deux grands quadrilatères englobant les logements et les salles du seigneur à Châtillon et à Rarogne ne sont pas sans analogie.

Les évêques de Sion ne restent pas en retard pour leurs constructions militaires; c'est à ce moment qu'ils édifient la forteresse de Tourbillon avec une tour d'habitation centrale, chapelle et vaste enceinte couronnant les rochers à pic. De même, à Loèche, l'ancien château est augmenté d'un palais avec de grandes salles sur plusieurs étages.

C'est aussi à cette époque que l'approvisionnement en eau est résolu par d'immenses citernes qui, pour la plupart, ont subsisté jusqu'à nos jours au centre des ruines. On renonce de plus en plus aux châteaux établis sur des rochers peu accessibles pour créer ou perfectionner les forts dans les vallées non loin des routes, car on s'est rendu compte que leur ravitaillement en armes et en vivres était trop malaisé.

Une autre caractéristique du XIII<sup>e</sup> siècle est, sous l'impulsion des évêques de Sion, des comtes de Savoie ou de grands dynastes, la création de bourgs fortifiés. Il en existe deux catégories: la première avec une ceinture complète de murs pourvus de portes et de tours comme à Sallion, à Conthey, à Granges, à Loèche, à Viège; la seconde où l'on se contente de disposer les maisons avec leur face extérieure formant mur, protégées par des fossés et des palissades, seules les entrées étant défendues par une tour-porte, comme à Orsières. Les deux principales agglomérations, Saint-Maurice et Sion, recevront, la première, une enceinte à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; la seconde, déjà défendue par une muraille au milieu du XI<sup>e</sup> siècle englobant le quartier de la cité, verra, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, ses fortifications fortement agrandies pour y enfermer la basse ville. La tour des Sorciers demeure un des rares témoins encore visibles de cette enceinte. La plupart des bourgs sont alors dotés de franchises.

A côté des tours circulaires ou des tours carrées perfectionnées par des redents, il existe quelques rares exemples de tours polygonales. La plus complète est celle du château de Vex qui remonte aux seigneurs d'Ayent, auxquels succèdent les Tavelli. C'est un édifice à plan octogonal probablement du XIII<sup>e</sup> siècle.

Si, dans l'art militaire, les influences sont venues principalement de l'ouest grâce à la maison de Savoie, on remarque dès le début des détails de construction originaires du val d'Aoste et de la Lombardie. Comme la plupart des crénelages anciens ont disparu, on ne peut guère signaler

de créneaux avec merlons échancrés du nord de l'Italie. Par contre, les galeries ou loges en bois devant les habitations sont fréquentes; elles rappellent celles qui sont si bien conservées dans les châteaux du val d'Aoste. Les fenêtres et les portes, pendant tout le XIII<sup>e</sup> siècle, ont encore des arcatures romanes. A Loèche, les baies du palais épiscopal sont semblables à celles des édifices de la Lombardie.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, les châteaux sont restaurés ou agrandis, l'*aula* du seigneur ou du châtelain devient plus importante, les tours sur les enceintes se multiplient. Pendant cette longue période de troubles, les destructions constantes nécessitent des réparations. Malgré cet état de guerre permanent, les habitants des châteaux recherchent plus de confort: les salles sont chauffées par de grandes cheminées ou des poêles; les salles voûtées succèdent aux plafonds avec poutres apparentes; sur les murs, les hourds sont remplacés par des mâchicoulis en pierre; les échauguettes construites en pierre ou en parpaings sont fréquentes. Les couvertures des toits demeurent toutefois, comme auparavant, en dalles de schistes et surtout en tuile de bois [tavillons] qui sont à maintes reprises la proie des incendies. Le château des vidomnes à Sierre avec ses tourelles sur mâchicoulis aux angles est typique de cette période.

Le XV<sup>e</sup> siècle n'apporte pas de grands changements au point de vue constructif. Les chaînages et les angles de murs sont souvent traités en pierre de taille. Les ouvertures, fenêtres et portes, sont décorées d'arcs en tiers-point, mais on trouve aussi des fenêtres à meneaux cruciformes. Des escaliers à vis compris dans des tours remplacent peu à peu les anciens perrons avec galeries. Enfin, des tapisseries et des fresques meublent avec un certain luxe les surfaces nues des salles. Quant aux défenses, les progrès de l'artillerie nécessitent le renforcement des murailles; on double même parfois l'intérieur des tours, comme à Conthey. Mais jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, il n'y aura plus d'importantes innovations, la grande époque des châteaux féodaux est révolue.

L'insurrection des communes et des Patriotes provoque la disparition des grandes familles seigneuriales, le refoulement de la Maison de Sa-

voie libre le Valais. Après la bataille de la Planta en 1475, un nombre considérable de châteaux sont ruinés, puis démolis. Quelques-uns seulement sont restaurés et conservés comme résidences pour les gouverneurs et les châtelains de l'administration des dizains. Ainsi le château de Saint-Maurice qui existait au XIV<sup>e</sup> siècle, reconstruit par l'évêque de Silenen après 1482, est réparé après 1523 aux frais des communautés du Bas-Valais. Du XV<sup>e</sup> siècle il faut encore citer le château Mageran près de La Souste, grand quadrilatère de murs avec tourelles aux angles et habitation au centre, un des seuls châteaux de plaine du Valais; mais ce n'est déjà plus un château fort à proprement parler. Les dernières constructions du siècle sont édifiées, pour l'habitation, sur un plan quadrangulaire avec des tours faisant corps avec le bâtiment; il n'y a plus de donjon. Le château moderne de Monthey, dont certaines parties datent de cette époque mais qui est remanié au XVII<sup>e</sup> siècle, nous offre ce même plan, comme aussi celui de Collombey transformé par les Bernardines en 1647.

Au cours du XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, nous ne rencontrons plus de grands châteaux fortifiés, mais des manoirs qui souvent conservent une apparence militaire avec murs de clôture et tourelles; ce sont des résidences appartenant à l'aristocratie bourgeoise. A Loèche, la maison de Werra à Galdinen et celle des Lorétan-Zen Ruffinen sont représentatives de cette période. Les familles d'officiers au service étranger et de hauts magistrats continuent l'usage de maisons rappelant par leur aspect les châteaux antérieurs.

L'édifice le plus considérable est celui des Stockalper, à Brigue, construit entre 1658 et 1678, le plus grand palais privé de notre pays. S'il conserve avec ses puissantes tours une tradition ancienne, c'est avant tout une demeure de luxe avec sa cour bordée d'arcades de la Renaissance italienne, ce n'est plus un château destiné à la défense. On retrouve ici, comme dans les églises, l'influence du nord de l'Italie. Ces cours à arcades s'observent dans de nombreuses maisons de la noblesse et du patriciat, à Villa près Sierre, à Anchettes sur Sierre, dans la maison de Lavallaz à Collombey, au château moderne de Monthey, ailleurs en-

On ne peut attribuer une valeur militaire à aucun de ces manoirs ou châteaux; ils sont le plus souvent le centre d'un domaine rural. Cette évolution se retrouve dans toute la Suisse; les anciennes familles féodales disparues ou ruinées, ce sont les baillis, les gouverneurs et l'aristocratie bourgeoise qui les ont remplacées et qui, tout en maintenant certaines formes traditionnelles, ont encore édifié ou restauré des châteaux. Au point de vue de l'histoire de l'art, ces châteaux sont importants, mais ils n'appartiennent plus à l'art militaire si florissant dans le Valais médiéval.

*L. B.*

Ce château occupait le sommet d'une crête rocheuse [alt. 742 m], dominant au couchant le village d'Ardon et séparée de la montagne du Haut-de-Cry par le vallon et le plateau des Isières. Ce site est un véritable belvédère d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur toute la vallée du Rhône, sur Sion et ses châteaux, sur toutes les positions autrefois fortifiées avec lesquelles la forteresse pouvait communiquer par des signaux optiques.

On y accède par un chemin escarpé. Il conduisait au moyen âge, des Isières en remontant le torrent de la Lizerne, d'une part, aux Ormonts par le Pas de Cheville, d'autre part, en suivant un tracé plus difficile, au pays de Gessenay par le col du Sanetsch. Ce plateau a été habité dès l'âge de la Pierre et du Bronze, comme au temps des Gaulois et des Romains.

Le château du Crest n'entre cependant dans l'histoire qu'en 1260 quand l'évêque de Sion, Henri de Rarogne, doit céder au comte Pierre II de Savoie ses châteaux de Martigny, de Chamoson et du Crest, ainsi que tout le territoire en aval de la Morge de Conthey. Le comte fait remettre en état les châteaux qu'il vient d'occuper; on connaît une partie des travaux que fait exécuter Pierre de Mar, châtelain du Crest, de 1261 à 1266. Mais, bientôt, Pierre II, voulant diminuer le nombre de ses places fortes et les frais de leur entretien, fait démolir le château du Crest en même temps que ceux de Brignon et de Chamoson. Si Brignon demeure en ruine, les deux autres seront relevés par l'évêque de Sion.

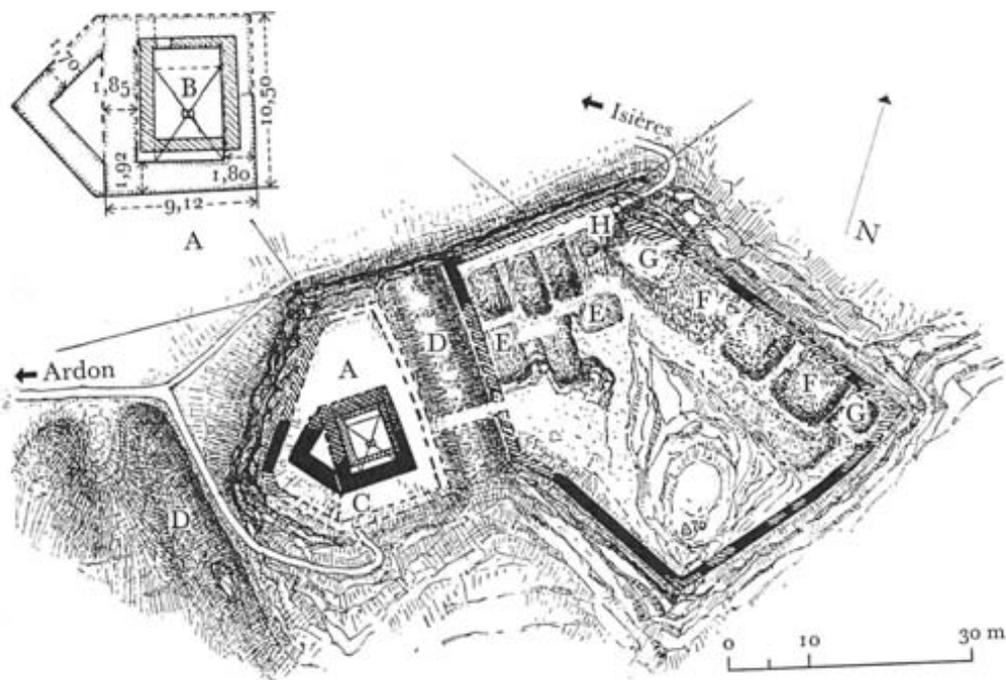
Un siècle plus tard, en 1384, quand Amédée VII se rend à Sion pour rétablir sur le trône épiscopal Edouard de Savoie, ses troupes sont molestées par les gens d'Ardon et de Chamoson retranchés au Crest. La garnison que François de Pontverre attaque par la montagne fait une sortie, mais elle est taillée en pièces au-dessus de la Lizerne.

Dès lors, ce château, demeuré possession de la Savoie, ne joue plus de rôle; il est définitivement ruiné par les dizains valaisans qui, en 1475, expulsent les Savoyards. Les habitants des Isières abandonnent peu à peu leurs maisons dont on voit encore de nombreuses traces dans les environs du château.

Le château  
du Crest

Fig. 1  
 Ardon  
 Le château du Crest  
 Plan général et détail du donjon  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1950]

- A = donjon
- B = citerne
- C = entrée
- D = fossés
- E = bourg
- F = château
- G = tours
- H = porte



Les ruines sont faciles à repérer grâce à la citerne qui a subsisté, recouverte d'une maisonnette dont les toits l'alimentent d'eau pluviale. Elles se composent de deux ensembles: à l'ouest, dominant l'entrée principale sur un rocher en forme d'éperon au centre duquel se trouve la citerne, la subdivision du donjon et de son enceinte; à l'est, séparée par un fossé taillé dans le roc, la subdivision du château proprement dit avec ses dépendances et un petit bourg.

La citerne voûtée construite en 1261 est intacte; elle occupait la base de la grande tour quadrangulaire [donjon] aux murs épais. La tour arasée était protégée à l'ouest par un ouvrage à redents; tout le système défensif de l'entrée a disparu.

La subdivision orientale forme un grand quadrilatère irrégulier. Elle comprenait les logis du château. L'état actuel des lieux, dégradés, envahis par les arbustes et les broussailles, rend difficile la reconnaissance détaillée du dispositif. Le château proprement dit, c'est-à-dire l'habitation du châtelain, devait s'appuyer au mur de clôture sur le front nord, avec une tour carrée à l'angle du côté de la vallée et une autre tour à l'opposé défendant une seconde entrée sur le plateau des Isières. Face au donjon et en arrière de la paroi de rocher septentrionale, on distingue les traces de sept à huit maisons; c'était le bourg où les habitants du plateau se réfugiaient en temps de guerre.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château du Creil sur Ardon*, dans *Vallesia*, t. V, 1950, pp. 193-200.

## Ayent

### Les deux châteaux d'Ayent

La vaste et riche contrée d'Ayent qui s'étend entre les vallées de la Sionne et de la Lienne, proche de la cité épiscopale de Sion, a joué de tout temps un rôle important dans l'histoire du Valais: elle se trouve sur l'itinéraire très fréquenté du Rawyl.

Le *castrum* d'Ayent occupait la crête de rochers abrupts qui domine, au sud, le village de la Place. Sur cette crête, aujourd'hui encore désignée sur les cartes topographiques sous le terme de « Château », se dressaient en réalité deux châteaux distincts avec deux fortes tours.

L'histoire de la seigneurie d'Ayent est extrêmement complexe. Il suffit de relever ici que, dès l'origine, soit dès le XI<sup>e</sup> siècle, on constate l'indivision des fiefs qu'explique sans doute la position du premier château, un des plus anciens du Valais. Ce domaine appartenait au XI<sup>e</sup> siècle à la famille des comtes de Granges et au comte Ulrich, probablement de la famille rodolphienne des comtes de Nyon.

Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle la seigneurie se divise en deux branches. D'un côté, la famille de Bex, qui recueille la succession de l'évêque Aymon de Savoie-Maurienne, transmet en 1198 aux de la Tour-Châtillon son fief qui demeurera sous la suzeraineté de la Savoie. De l'autre, la famille des sires d'Ayent; ceux-ci, devant la puissance croissante des de la Tour, trouvent un appui auprès de l'évêque de Sion auquel ils prêtent hommage. La situation devenant de plus en plus intolérable, les de la Tour cherchent à sortir de cette indivision en construisant un château distinct de celui des d'Ayent; ce projet ne se réalise qu'après 1260, avec l'appui de Pierre II de Savoie; le donjon que les de la Tour font alors édifier coupe le promontoire en deux parties et, placé comme un coin dans leurs possessions, isole les sires d'Ayent du reste du bourg.

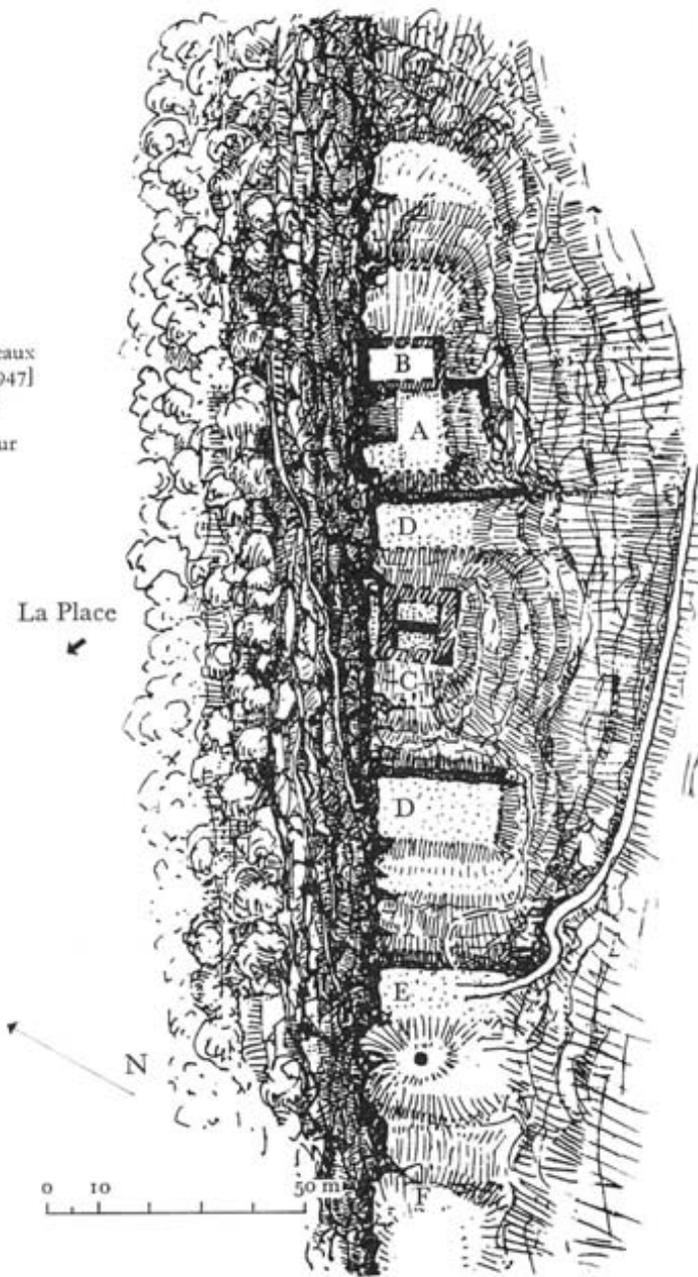
Si la maison forte des de la Tour est dévastée en 1375 après le meurtre de Guichard Tavelli, il semble bien que tout le *castrum* d'Ayent n'a été ruiné que vers 1475 par les Patriotes.

Du village de la Place, on accède au « Château » par un chemin qui contourne au nord-est la crête pour pénétrer dans la position par le sud. L'entrée ouvre dans une dépression du terrain qui devait être une cour basse. À main gauche, à l'ouest, jusqu'à l'extrémité du promontoire mamelonné, se trouvait le bourg dont aucune construction n'a subsisté.

Fig. 2  
Ayent

Plan de situation des deux châteaux  
[D'après L. Blondel, *Vallées*, 1947]

- A = château des sires d'Ayent
- B = tour
- C = donjon des sires de la Tour
- D = fossés
- E = entrée
- F = bourg



Les châteaux se dressaient sur la crête en direction de l'est. Les murs, exploités pour la construction de bâtiments dans les villages voisins, ont presque complètement disparu; mais on n'a pas réussi à effacer les profonds fossés taillés dans le roc.

Dès l'entrée, vingt mètres après une croupe, on arrive devant le premier fossé, large de 9 mètres; il laissait un passage du côté oriental pour accéder, par une porte, à la position où s'élevait le donjon des de la Tour; celui-ci, une forte tour, était divisé en deux parties par un mur de refend encore visible: détail intéressant et rare, qui se justifie probablement par une indivision entre deux propriétaires.

Après avoir franchi un deuxième fossé, on parvient au point culminant de toute la crête [1002 m]. C'est là que se trouvait le premier château seigneurial avec une tour quadrangulaire.

L'ensemble devait être entouré d'une enceinte, en particulier sur le front opposé à la paroi de rocher.

Bibliographie:

L. Blondel, *Les châteaux d'Ayent*, dans *Vallesia*, t. II, 1947, pp. 9-18.

## Bagnes

Humbert III, comte de Savoie, cède, en 1150, la seigneurie de Bagnes à l'abbaye de Saint-Maurice; si le comte conserve cependant la souveraineté et la supériorité féodale, le monastère possède le domaine immédiat et utile qu'il exerce par un vidomne et un métral. Le vidomnat est racheté par l'abbé en 1366. Le château du Châble aurait été primitivement, selon le chanoine Anne-Joseph de Rivaz [1751-1836], le siège des vidomnes; rebâti par l'abbé Jean Garetti, qui y mourut en 1410, il fut dès lors une résidence abbatiale. Celle-ci paraît avoir été saccagée durant les guerres de Bourgogne [1475-1476], mais elle fut par la suite l'objet de nombreuses réparations. Dans son état actuel, le château date du XVII<sup>e</sup> siècle; on peut encore lire, sur le cartouche armorié martelé à l'époque de la Révolution, au-dessus de la porte, le millésime 1646 [abbatiat de Pierre-Maurice Odet, 1640-1657].

Situé sur la rive gauche de la Drance, à droite quand on franchit le pont à l'entrée du Châble, c'est un imposant édifice sur plan carré à un étage sur rez-de-chaussée surélevé. On y accède par un escalier de dix marches couvert d'un porche à six colonnes. La porte d'entrée à plein cintre débouche sur un large corridor qui partage l'immeuble en deux parties. Le rez-de-chaussée comprend une cuisine et quatre chambres. Celle du sud-ouest, la plus spacieuse, possède un plafond à caissons reposant sur des consoles ornées de la croix tréflée de saint Maurice. Au premier, une pièce d'apparence plus fastueuse, servait de salle d'audience et de réception.

### Bibliographie:

*Armorial valaisan, art. Bagnes*, pp. 18-20; *Maison bourgeoise*, p. XVI et pl. 21, n<sup>os</sup> 1-4.

Ce château dominait la crête rocheuse à l'ouest du village de Verbier à une altitude de 1815 m. Ses ruines sont situées au-dessus de la petite chapelle Saint-Christophe [1588 m]; on y accède de Verbier par un bon chemin forestier. Au moyen âge, avant que d'énormes éboulements aient séparé du plateau du Levron ce contrefort de la montagne qui

1. L'Abbaye,  
au Châble

2. Le château  
de Verbier

appuie le massif de la Pierre-à-Voir, on communiquait directement entre Verbier et le Levron.

Cette position, au coude de la vallée, commandait tout le val de Bagnes, de Sembrancher à Lourtier, ainsi que le passage sur la vallée du Rhône par Verbier et la Croix-de-Cœur.

Le château de Verbier a été à l'origine construit par la Savoie, suzerain de la vallée de Bagnes, puis, dans la suite, remis à l'abbaye de Saint-Maurice sous certaines réserves. Il devait relever plus spécialement du vidomne qui avait son siège au Châble et du métral qui commandait les milices.

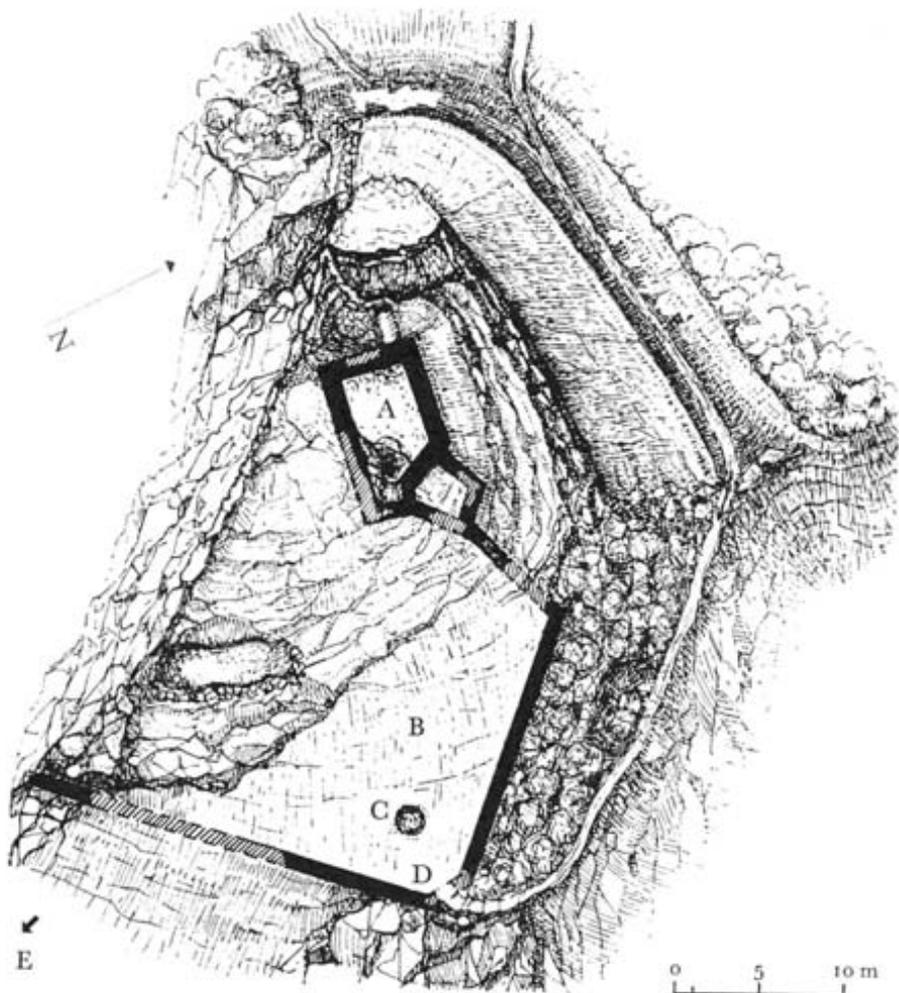
Il règne une obscurité complète sur la vie du château dont l'existence n'est signalée que par un seul document connu. Il a cependant dû jouer un rôle dans les guerres du XIII<sup>e</sup> siècle comme point d'appui; il a sans doute été ruiné au moment de la conquête du Bas-Valais par les VII Dizains en 1476, car les Bagnards, fidèles à la Savoie, s'opposèrent vivement aux envahisseurs. Depuis lors, on a exploité ses matériaux et, à part quelques pans de murs, seul le nom de «château» porté sur la carte topographique rappelle son souvenir.

Les ruines sont si peu apparentes que les promeneurs qui se rendent à ce point de vue magnifique ne discernent guère les fondations du château. L'arête qui les supporte est séparée de la montagne par un col herbeux qui forme une clairière dans la forêt de sapins. Un fossé semi-circulaire entoure, côté amont, la position qui est à pic sur la vallée dans toutes les autres directions. La grande tour s'élevait au sommet du rocher; elle se reliait à une enceinte qui en dessous englobait une cour avec des dépendances. C'était une tour quadrangulaire, dont il subsiste quelques restes, avec un éperon à terminaison carrée du côté de la vallée. Son appareil permet de la dater de la fin du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie:

L. Blondel, *Deux anciens châteaux valaisans: Verbier et Montorge*, dans *Ann. Val.*, 1943, pp. 37-42.

Fig. 3  
*Bagnes*  
Le château de Verbier  
Plan général  
[D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1943]  
A = tour  
B = cour  
C = puits  
D = entrée  
E = chapelle Saint-Christophe



### 3. La tour de Mauvoisin et le château de Quart

Quand on remonte la haute vallée de la Drance de Bagnes, après le palier de Fionnay, on gagne environ 5 kilomètres plus loin le promontoire de Mauvoisin où s'élève une petite chapelle reconstruite dans un fortin médiéval. La longue plaine de Torrembey qui fait suite au défilé de Mauvoisin, maintenant occupée par le lac artificiel, aboutissait à un nouveau ressaut: le défilé de Croaz-Bay; on le franchissait en gravissant le pâturage de la Biolaz. Peu après, on redescendait pour traverser la Drance sur un pont de pierre, dit le pont de Quart. En ce point, la gorge, large de quelques mètres seulement, était profonde de 15 à 20 mètres. Dès ce banc de rochers, la vallée s'élargissait, formant un nouveau palier qui s'étendait jusqu'au pied des alpages du Lancey, du Mont-Durand, de Chanrion et de la Grande-Charmontane. Au-dessus du pont de Quart, sur la rive droite, on accédait à un replat dominé par un promontoire rocheux. C'est sur ce replat que s'élevait autrefois le château de Quart.

L'aspect du paysage était alors tout différent, avec des glaciers beaucoup plus importants, entrecoupés par des surfaces boisées et des alpages. Quand les deux versants de la montagne dépendaient du même souverain, la Maison de Savoie, le passage, reliant Bagnes à la Valpelline par le col de Fenêtre ou la Fenêtre de Balme, était aussi beaucoup plus fréquenté: pendant des siècles, il y eut échange de populations, trafic de produits agricoles et d'articles de commerce, et les seigneurs féodaux du val d'Aoste étendaient leur juridiction sur tout l'Entremont valaisan.

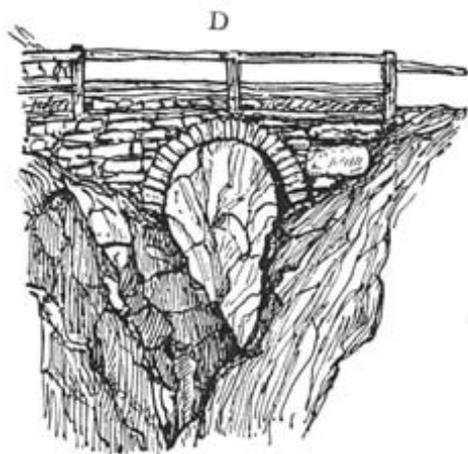
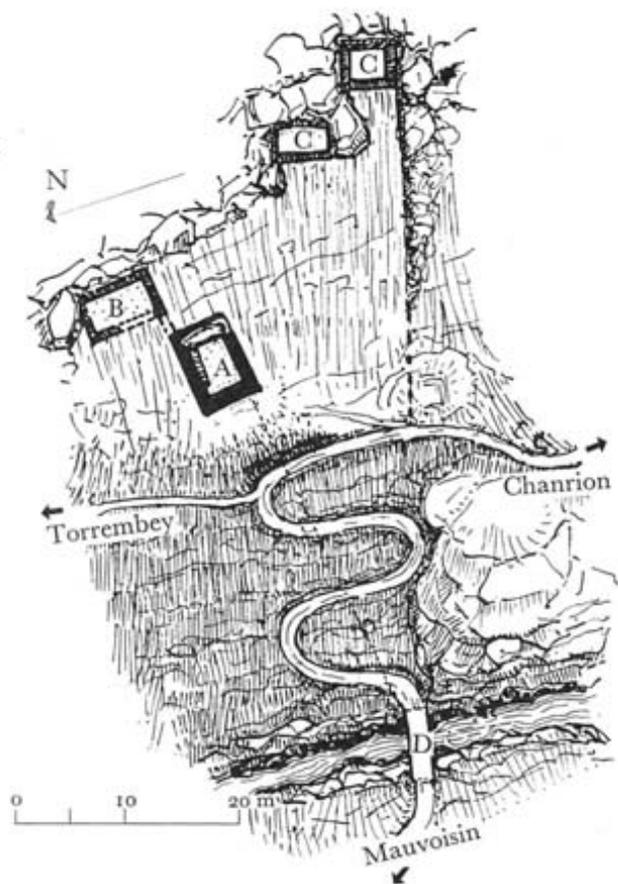
L'histoire de cette région est intimement liée à celle des seigneurs de Quart qui avaient non seulement les fiefs valdôtains dépendant des comtes de Savoie, mais encore ceux des deux vallées de Bagnes et du Grand Saint-Bernard. Ils tenaient directement, entre autres seigneuries, celle de Bourg-Saint-Pierre et la partie supérieure de Bagnes, entre Mauvoisin et le col de Fenêtre, formant un mandement séparé. C'étaient en somme les plus importants seigneurs de l'Entremont. A la mort du dernier seigneur de Quart, ses biens font retour [1378] au comte de Savoie, qui les remet en fief, pour la plus grande partie, aux de Challant. Mais en 1398, Amédée VII inféode la haute vallée de Bagnes aux nobles de Bocza, seigneurs de la Valpelline, qui, en 1475,

Fig. 4  
*Bagnes*

Le château et le pont de Quart

[D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1950]

- A = tour
- B = habitation
- C = communs
- D = pont



durent céder la place aux VII Dizains. Ceux-ci ruinèrent, sinon abandonnèrent le château de Quart qui avait dès lors perdu sa position de centre d'un mandement.

Le pont de Quart [1926 m d'altitude] qui enjambe la Drance est, sinon du XII<sup>e</sup> siècle, du moins d'une époque très ancienne, où la seigneurie de Quart était florissante.

Quant au château, ses vestiges ne sont actuellement plus visibles. Il comprenait une petite tour quadrangulaire, l'habitation qui s'appuyait aux rochers, et des communs construits en gros blocs non cimentés. La position dominait le défilé et le passage du pont.

La chapelle de Mauvoisin se dresse sur un rocher qui domine le chemin conduisant autrefois de Fionnay à Chanrion, peu avant le barrage moderne. On ignore ses origines, mais dans son aspect actuel, ornée d'un charmant campanile, elle date du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour la reconstruire, on a utilisé un édifice antérieur; on a adapté à cet effet une tour quadrangulaire, du XIII<sup>e</sup> siècle probablement, avec une des faces arrondies, devenue le chœur de la chapelle. C'était un petit fort, appartenant aux de Quart, qui l'avaient établi, comme d'autres sans doute sur la route de Bagnes, pour assurer la défense du défilé, et en même temps pour servir de relai ou de refuge à l'usage des militaires et des voyageurs.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le pont et le château de Quart. - La chapelle de Mauvoisin*, dans *Ann. Val.*, 1950, pp. 189-206.

Fig. 5

Bagnes

La chapelle de Mauvoisin

[D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1950]

A = plan de la chapelle

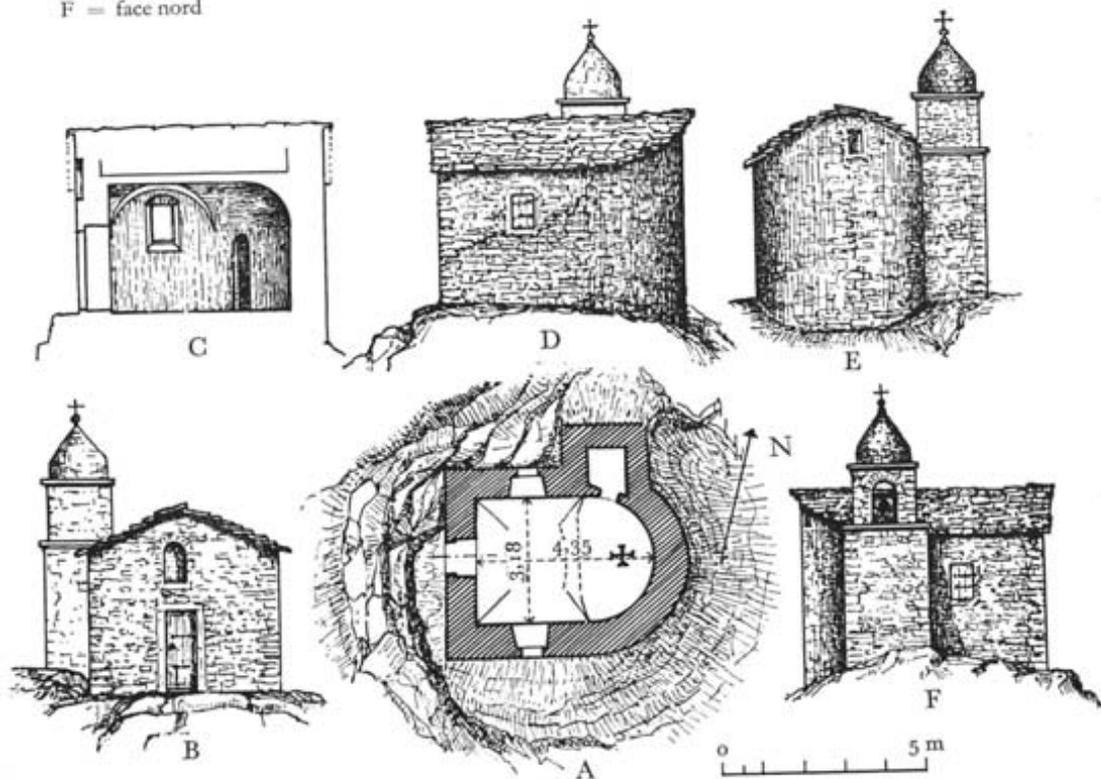
B = face ouest

C = coupe

D = face sud

E = face est

F = face nord



## Bourg-Saint-Pierre

Dernière localité avant le col, sur l'antique route du Mont-Joux, Bourg-Saint-Pierre est situé au confluent du torrent du Valsorey et de la Drance d'Entremont. Son agglomération, établie sur un plateau au-dessus des gorges, est naturellement défendue contre toute attaque venant du Grand Saint-Bernard. Un seul pont, dit le pont Saint-Charles, franchissait autrefois le défilé du Valsorey, le reliant au promontoire rocheux qui, en amont, domine toute la position.

À l'époque romaine, il y avait déjà sur cet emplacement un refuge à l'usage des voyageurs et des militaires. Sous les Carolingiens, la voie du Mont-Joux, qui est avec celles du Mont-Cenis et du Septimer, une des trois bonnes routes à travers les Alpes, est munie de cluses, c'est-à-dire de postes fortifiés. C'est à cette époque qu'on voit apparaître un nouveau refuge, à savoir un hospice et même un monastère qui seront ruinés avec l'église par les Sarrasins en 972. L'église est relevée sur place, mais l'hospice, rétabli vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle par saint Bernard des Alpes, est reconstruit sur le sommet du col.

Nous avons déjà esquissé, à propos du château de Quart, les possessions de ces seigneurs, les plus importants de l'Entremont. Ils tiennent, pour le comte de Savoie, la seigneurie de Bourg-Saint-Pierre et la plus grande partie de la vallée jusqu'à Orsières [en indivision avec les d'Allinges, possesseurs du vidomnat]. À la mort du dernier représentant masculin, en 1378, ses biens reviennent au comte. La plupart des fiefs, surtout ceux de la vallée du Saint-Bernard jusqu'à Sembrancher, sont remis aux de Challant, qui succèdent aussi aux d'Allinges.

### 1. Le bourg

Le plan du bourg, qualifié au XIII<sup>e</sup> siècle de *burgum Montis Jovis*, montre encore dans son ensemble le tracé des murs qui l'encerclaient. Sur toute la partie du front de la Drance, les maisons sont bâties sur l'enceinte. Sur le front est, le tracé des rues indique le parcours de l'enceinte, les chemins extérieurs occupant sans doute l'emplacement des fossés. Du côté du Valsorey, les gorges rendaient les murs superflus. On pénétrait dans le bourg par quatre portes.

La topographie a été modifiée par la création, en 1844, de la nouvelle route qui, évitant le pont Saint-Charles, contourne le promontoire de la Linnaea dans le rocher entaillé. L'antique route principale a subsisté, suivant le même tracé que la voie romaine. De la porte de Liddes, après une première bifurcation avant la souste, elle passe devant les anciennes maisons de Challant, pour tourner brusquement vers l'est à l'angle de l'hôtel du Déjeuner de Napoléon I<sup>er</sup>. De là, en évitant les rochers surmontés de racards, elle monte devant l'ancien hôpital et redescend vers le pont Saint-Charles.

Le plan du bourg illustre nettement son extension au cours des siècles. Il se forma d'abord un premier noyau autour de l'église et du monastère, centre de l'agglomération. C'est là que se trouvaient réunis les principaux édifices: outre l'église, le prieuré, l'hôtellerie, l'hôpital, il y avait la maison dite des plaids, probablement du châtelain. Celle-ci, de 1450 environ, abritait une grande salle décorée de fresques portant des blasons et des inscriptions, et des représentations allégoriques, ainsi qu'une cheminée monumentale; c'est actuellement une grange, et toute la décoration a disparu. Signalons encore les maisons de Challant, dont l'une au fronton à redents et à escalier à vis, et l'autre aux allées voûtées et à tour latérale.

A la suite du trafic important, du grand nombre de passants, l'agglomération s'étendit toujours davantage le long de la route en aval de la vallée; un nouveau quartier se développa en forme de quadrilatère allongé, de la fin du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

Bourg-Saint-Pierre avait alors deux châteaux. Le premier, celui des d'Allinges, relié au bourg, constituait un ensemble avec l'enceinte sur la rive droite du Valsorey; cité en 1323 seulement, il commandait le passage des gorges, les approches du pont et le chemin de Valsorey. Ce château n'est plus marqué aujourd'hui que par un bastion polygonal aux murs épais, percé de meurtrières et formant tour-porte. A l'entrée du pont Saint-Charles, dont les culées très anciennes sont élevées avec des pierres en grand appareil, l'enceinte était percée d'une porte.

2. Le château  
d'Allinges

Fig. 6  
*Bourg-Saint-Pierre*  
 Plan du bourg avec ses extensions successives  
 [D'après L. Blondel, *Vallées*, 1946]  
 - - - - - première extension du bourg  
 - - - - - deuxième extension du bourg

- A = porte de Liddes
- B = ancienne souste [démolie]
- C et D = maisons de Challant
- E = maison du châtelain
- F = prieuré moderne
- G = vieux prieuré
- H = église
- I = auberge du Déjeuner de Napoléon I<sup>er</sup>
- K = ancien hôpital
- L = château d'Allinges
- M = pont Saint-Charles
- N = château de Quart



### 3. Le château de Quart

Quant au château de Quart, il occupait l'emplacement actuel du jardin de la Linnaea. Il complétait la défense du bourg, mais beaucoup plus considérable que le château d'Allinges, il permettait de surveiller la vallée très loin, aussi bien en amont qu'en aval. Il a entièrement disparu. On peut cependant suivre quelques tracés de murs en terrasses et de l'enceinte supérieure en forme de quadrilatère. Son entrée, protégée au sud par une courtine, se trouvait sur l'ancien chemin, non loin de la douane moderne.

Bibliographie:  
 L. Blondel, *L'église et le prieuré de Bourg-Saint-Pierre*, dans *Vallées*, t. I, 1946, pp. 21-41.

Au confluent de la Saltine, sur la rive gauche du Rhône, au carrefour des vallées du Rhône, du Simplon et de Conches [Furka], Brigue a été de tout temps un important nœud de communications.

Le château Stockalper

Selon la tradition, Brigue aurait été, à l'époque romaine, le chef-lieu des *Uberi*, un des quatre peuples du Valais. Si la commune est mentionnée dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, le petit bourg ne prend un vigoureux développement qu'au XVII<sup>e</sup>, alors que de nombreuses mines sont exploitées dans la contrée; en outre, le passage du Simplon donne lieu à un trafic intense qui valut à Brigue le qualificatif de *dives*. C'est à cette époque que fut érigé le magnifique château Stockalper, orgueil de la cité.

Vers 1533, Peter Stockalper avait déjà construit en bordure de la route du Simplon, sur la rive droite de la Saltine, une maison forte flanquée d'une tourelle. Un siècle plus tard, un de ses descendants l'agrandit en lui ajoutant une cour avec galeries et une annexe ayant au deuxième une chapelle, dont la façade sur la rue s'orne d'un élégant oriel [*Erker*]. Cet édifice offre un curieux mélange d'éléments du gothique tardif, de la Renaissance et du baroque.

Le palais proprement dit, la plus vaste demeure seigneuriale de la Suisse, a été construit entre 1658 et 1678 par Gaspard Stockalper [1609-1691], grand bailli du Valais de 1670 à 1678. C'était aussi le plus grand homme d'affaires du pays, qui érigea de nombreux édifices, soit pour les besoins de ses entreprises commerciales, comme au Simplon, à Gondo, à Tourtemagne, etc., soit par piété, comme l'église et le couvent des capucins, à Glis, et le collège et le couvent des ursulines, à Brigue.

Le palais est sans doute l'œuvre des frères Peter, Balthasar et Christian Bodmer, qui avaient déjà, quelques années auparavant, reconstruit la nef de l'église de Glis.

Il se compose d'un grand bâtiment quadrangulaire à quatre étages partagés par un large corridor sur lequel ont accès toutes les pièces. L'édifice est flanqué d'une vaste cour encadrée d'un rez-de-chaussée et de deux et trois étages d'arcades, à balustrades et colonnettes de tuf, dominée par trois puissantes tours coiffées de coupes bulbeuses; ces trois tours, en gros blocs de granit, rappellent les Trois Mages qui ont donné leur nom au palais: *Domus Trium Regum*. La cour servait d'entrepôt

Fig. 7

Brigue

Le château Stockalper

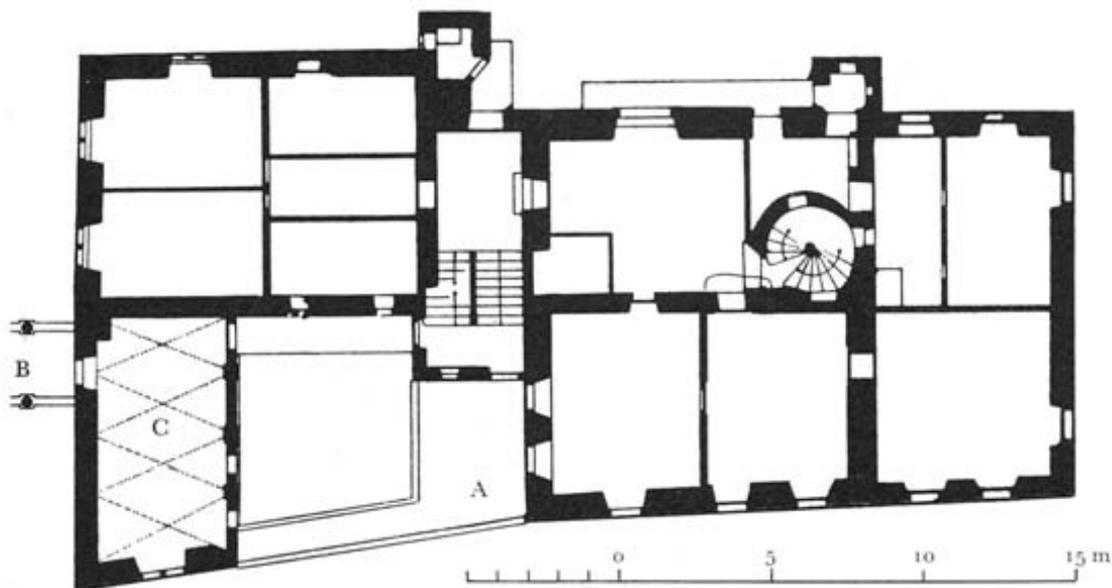
Plan de la partie ancienne [XVI<sup>e</sup> siècle]

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 92, n<sup>o</sup> 4]

A = entrée sur la cour avec, à droite, la maison forte et, à gauche, l'annexe

B = galeries à arcades reliant le palais à l'ancien bâtiment

C = emplacement de la chapelle [au 2<sup>e</sup> étage]



pour les marchandises transitées et de lieu de rassemblement pour les équipages. On l'utilisait aussi, à l'occasion de mariages de famille ou de fêtes locales, pour y donner des représentations théâtrales.

On accède au château par un perron dont la rampe en fer forgé [1782] encadre les armes peintes des Stockalper et leur devise: *Nil solidum nisi solum*; la taque de bronze [1673] a été ajoutée au-dessus à une époque ultérieure. Le portail de serpentine a un fronton brisé en retrait sous un grand arc surmonté d'un jour avec la grille armoriée. Il est percé dans l'imposante façade qui, avec ses quatre rangées de petites fenêtres, fait songer à une réduction de l'Escorial. Au nord, deux galeries superposées avec balustres de tuf et couvertes de voûtes d'arête, relie le palais à la chapelle et à l'ancien bâtiment.

L'escalier monumental qui conduit aux étages est aménagé dans la tour accolée au bâtiment; escaliers et corridors sont fermés par d'admirables

Fig. 8

Brigue

Le château Stockalper

Plan du rez-de-chaussée

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 90, n° 3]

A = entrée du palais

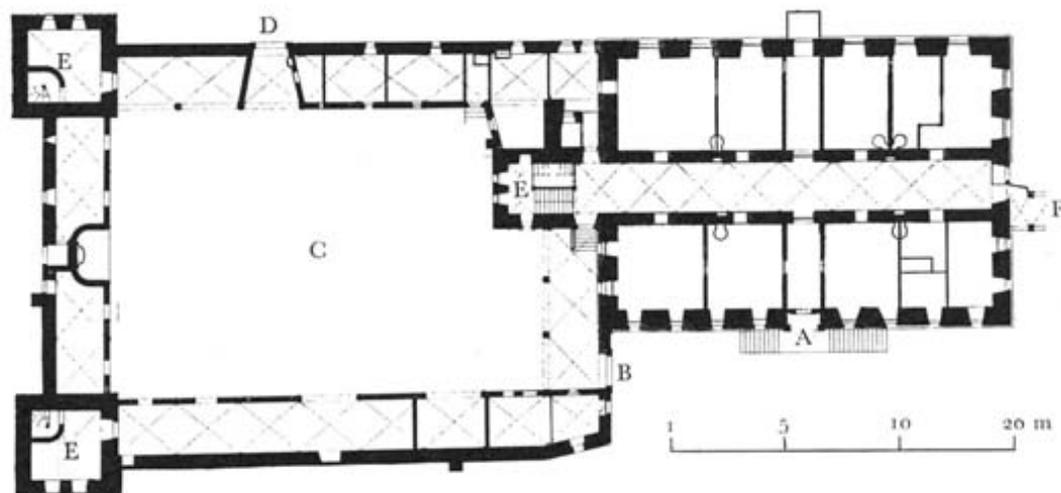
B = entrée de la cour

C = cour à arcades

D = porte des jardins

E = les trois tours

F = galerie-passage à la partie ancienne



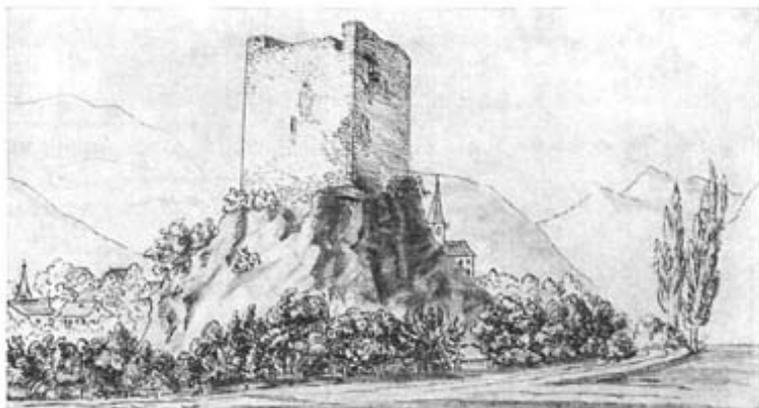
grilles en fer forgé. On trouve au premier étage deux salles avec grands papiers peints romantiques; c'est là qu'avaient été déposés provisoirement trois reliefs en argent [1655], œuvre de Samuel Hornung, orfèvre d'Augsbourg, qui ont maintenant retrouvé leur place dans la chapelle. Le palais abrite une galerie de portraits, des collections d'armes et de documents. Au couchant se déploie un vaste jardin où l'on pénètre, de la cour, par une grille en fer forgé.

Le palais, qui a été acquis par la commune de Brigue en 1948, a été l'objet de plusieurs campagnes de restauration, actuellement achevées.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, pp. XXIX-XXX et pl. 86-92; E. Poeschel, *Das Stockalper-Schloss in Brig*, Zurich, 1943, 23 p.; A. Carlen et H. Imhof, *Das Stockalper-Schloss in Brig*, Brigue, 1951, 40 p.; P. Arnold, *Kaiser Jodok Stockalper vom Thurm 1609-1691*, t. I, Brigue, 1953, pp. 188-193.

Fig. 9  
Chalais. La tour  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]



### La tour de Chalais

«La vieille tour de Chalais, carrée et décapitée, se dresse encore sur un petit monticule isolé, dominant le groupe pittoresque du village.» C'est ainsi qu'en 1886, l'abbé B. Rameau décrit sommairement cet édifice. Vingt ans auparavant, en 1865, quand le daguerréotypiste bâlois Emil Wick dessinait la tour dans son carnet de voyage, il notait déjà que le terrain s'était éboulé sous l'angle oriental: il ignorait qu'en 1856 on avait tenté sans succès de l'abattre pour en tirer les pierres nécessaires à la construction de la nouvelle église! Mais, aujourd'hui, quand on arrive au carrefour des routes de Noës et de Chippis, à l'entrée du village, on constate, non sans amertume, que peu avant la Deuxième Guerre mondiale, on a encore taillé dans le monticule au pied de la tour, pour y aménager une vigne, au point que la catastrophe s'est produite: la moitié de la tour, quasi suspendue dans le vide, entraînée par son poids gigantesque, s'est écroulée en 1936...

Depuis longtemps, certes, il ne subsistait plus que le donjon; tous les bâtiments adjacents avaient disparu, au fur et à mesure que les habitants du village avaient aplani la colline pour y construire des maisons et y cultiver des jardins. Il est pourtant regrettable qu'on ne soit pas parvenu à sauver au moins la tour elle-même qui était le plus bel ornement du lieu.

Cette tour et le château étaient la propriété de la famille féodale de Chalais [*de Chalesi*], relevant d'abord de l'évêque de Sion. Elle passa ensuite aux Bluvignoud, puis successivement à une série de familles nobles, en dernier lieu aux de Chevron, vidomnes de Sion et de Sierre, auxquels l'évêque la racheta au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'édifice misérablement ruiné était une des seules tours quadrangulaires du XIII<sup>e</sup> siècle qui eût survécu intégralement jusqu'à nos jours dans le Valais épiscopal.

**Bibliographie:**

J.-E. Tamini et L. Quaglia, *Châtellenie de Granges, Lens, Grône, St-Léonard, avec Chalais-Chippis, St-Maurice*, 1942, pp. 186-188.

## Chamoson

### Le château de Chavey

Il a disparu depuis plusieurs siècles; dans la région, on avait même perdu le souvenir de son emplacement exact.

Le château féodal de *Chavey* se dressait sur le promontoire de Crettaz-Zarvaz, au nord du village de Chamoson, au-devant du hameau de Neimia, à l'altitude de 906 m; il était au débouché du passage qui, par le col de la Routia, relie la vallée de la Losentse au plateau des Isières, où s'élevait le château du Crest sur Ardon. On y accède, au levant par un chemin qui monte de Chamoson, au couchant par un sentier venant du hameau du Grugnay. La position est protégée à l'est et au sud par des pentes abruptes recouvertes de bois.

Cette terre, dépendant de la mense épiscopale, est désignée au XI<sup>e</sup> siècle sous le nom de *villa Camusia*. Les nobles de Chamoson apparaissent au XII<sup>e</sup> siècle en qualité de majors de l'évêque de Sion; puis, à la fin du XIII<sup>e</sup>, ils détiennent encore le vidomnat d'Ardon-Chamoson. Le château existait déjà au XII<sup>e</sup> siècle. Il ne joue cependant un rôle qu'en 1260, ainsi que son voisin du Crest sur Ardon, au moment de sa prise par le comte Pierre II de Savoie. L'évêque de Sion doit céder le château de Chamoson à la Savoie par les traités de 1260 et 1262. Dès lors, Chamoson, comme le Crest, est dirigé par un châtelain savoyard et remis en état. On possède encore les comptes pour 1261-1262 de Pierre de Mar, châtelain qui résidait au Crest, mais qui administrait également Chamoson; il y est fait mention en particulier de la «contamine du seigneur», dont la superficie correspond exactement à celle du plateau de Chavey: il semble ainsi que, de tout temps, il ait existé une vaste étendue de jardins et de champs cultivés autour du château proprement dit.

Quand Pierre II concentra sa défense sur un nombre réduit de châteaux, comme Conthey, Saillon, Saxon, il fit démanteler Chamoson en même temps que le Crest et Brignon.

En 1268, Chamoson et Ardon font retour à l'évêque de Sion; leurs châteaux sont partiellement remis en état, sans cependant retrouver leur importance antérieure. La Savoie les réoccupe en 1384 jusqu'à la libération du pays par les VII Dizains au moment des guerres de Bourgogne. On ignore quand le château de Chamoson a été définitivement ruiné.

Les témoins archéologiques sont peu nombreux. On peut encore suivre

Fig. 10

*Chamoson*

Le château de Chavey

Plan de situation

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1951]

A = emplacement du château

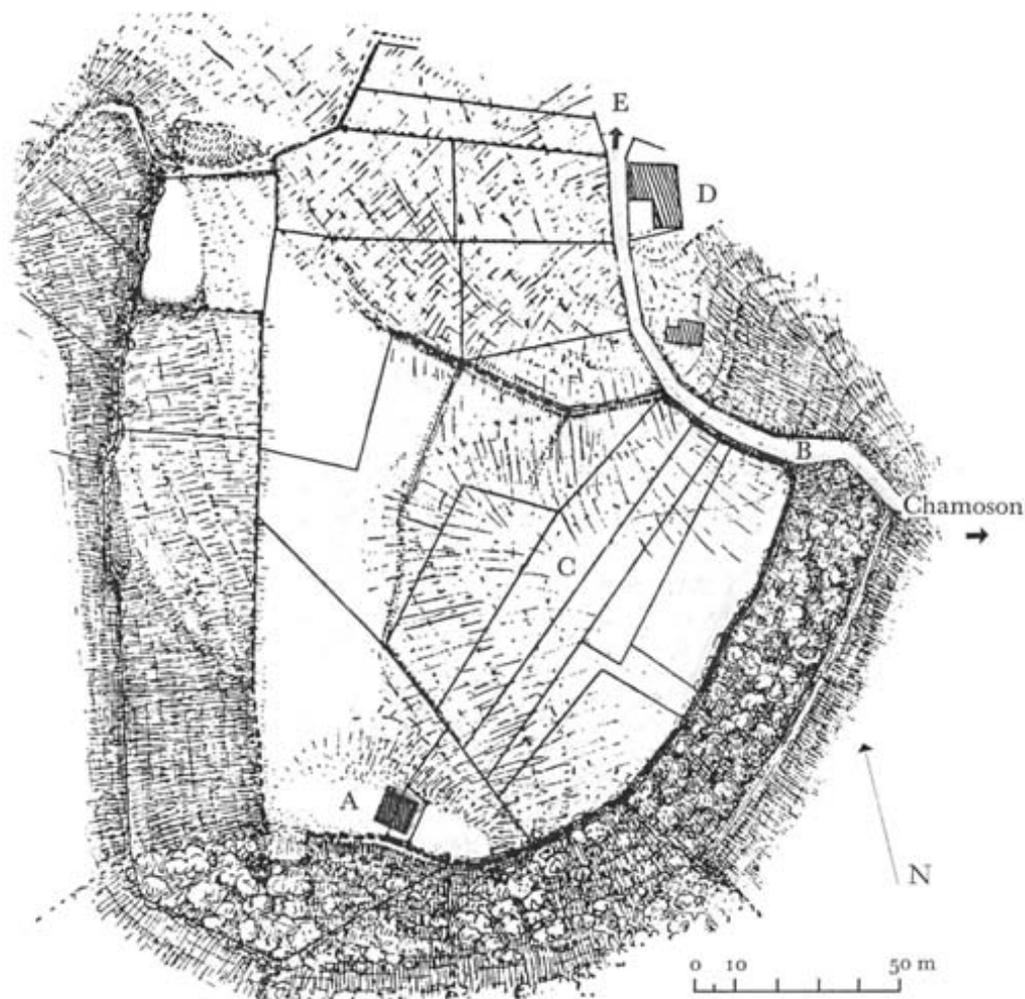
B = entrée

C = verger

D = Neimia

E = col de la Routia

[château du Crest]



la ligne de l'enceinte, en particulier sur le front est. Vers le point le plus élevé de la position se dresse une grange-écurie avec habitation. Elle semble avoir été construite sur des fondations anciennes, dont les dimensions sont celles d'une tour carrée de 8,50 m environ de côté, coupée par un mur de refend. Il s'agit là sans doute d'une tour secondaire ou d'une habitation. Le donjon devait se trouver plus à l'est, au point le plus haut.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Chamoson*, dans *Vallesia*, t. VI, 1951, pp. 27-34.

Les ruines du château de Beauregard, dit *l'Imprenable*, se trouvent sur un éperon rocheux, à 912 m d'altitude, à l'entrée du val d'Anniviers, sur la rive droite de la Navisence. Le rocher abrupt qui les supporte forme l'extrémité d'une crête qui se prolonge et s'élève rapidement vers l'est. Les accès ont depuis longtemps disparu; on y parvient par le sud en prenant un chemin qui part de Niouc, mais qui se perd ensuite dans les éboulis et les broussailles. La position est séparée du reste de la crête par une profonde faille naturelle, qui a été complétée de main d'homme. De ce promontoire, on domine au nord Sierre et la plaine du Rhône, au sud l'entrée du val d'Anniviers.

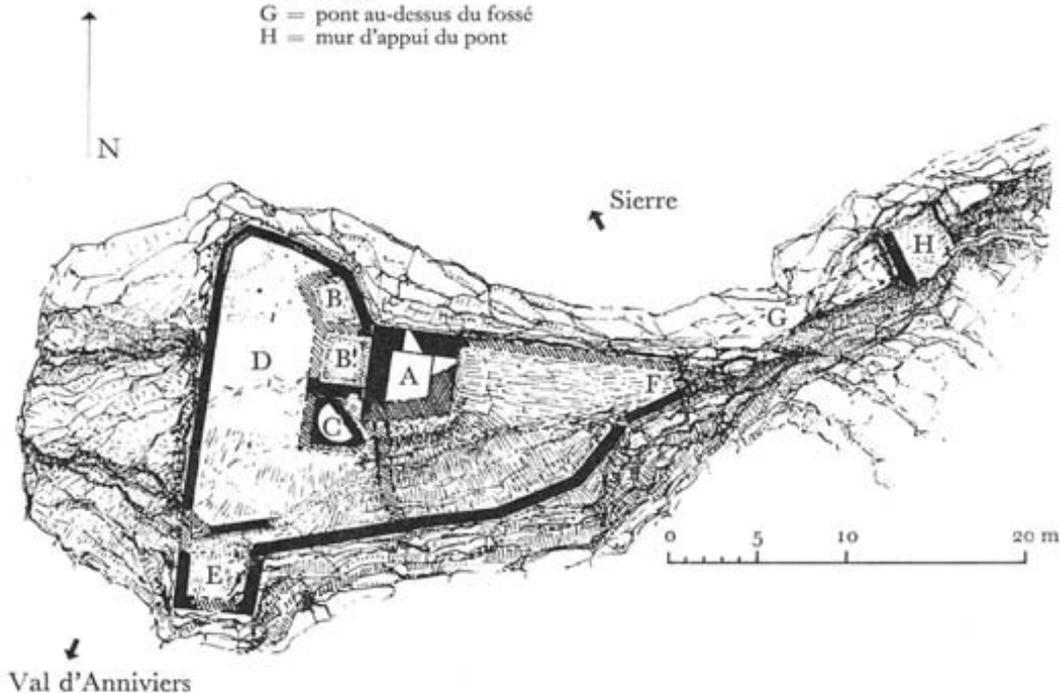
Les origines du château sont obscures. Il appartenait, semble-t-il, à la famille de Rarogne qui, en 1380, accrut sa seigneurie dans cette région par l'acquisition de la vallée d'Anniviers. Mais on ignore si les Rarogne l'ont reçu des Albi de Granges, des de la Tour ou encore des chevaliers de Sierre. Dès 1380, la possession de Beauregard par les Rarogne est certaine. Peu après, Pierre de Rarogne prend part à la lutte des communes contre l'évêque Edouard de Savoie. Le Comte Rouge, Amédée VII de Savoie, vient au secours de l'évêque et entreprend une campagne contre les Valaisans. Il lance ses troupes sur le val d'Anniviers et assiège le château de Beauregard défendu par Pierre de Rarogne. Le château est pris par un détachement qui le tourne par le haut de la montagne, et les deux fils de Pierre de Rarogne, faits prisonniers, sont exécutés peu après sur le Grand-Pont, à Sion.

Remis en état, le château joue de nouveau un rôle dans la guerre de Rarogne, où les communes luttent dès 1415 non seulement contre l'évêque Guillaume de Rarogne, mais contre toute sa famille. Après le siège du château de la Soie, les propriétés des Rarogne sont pillées et incendiées; la garnison de Beauregard ayant été vaincue par la faim et par la soif, le château est brûlé et ne se relève plus.

La position principale dessine un triangle dont l'enceinte suit le haut des parois de rochers; elle est inaccessible partout sauf du côté de l'est. Au centre, au point culminant, s'élevait la tour quadrangulaire qui est conservée sur trois mètres de hauteur au nord avec une archère. On discerne encore sur le terrain, à l'ouest de la tour, des traces de logements et d'une citerne semi-circulaire. L'entrée, à l'est, est bien mar-

Le château  
de Beauregard

Fig. 11  
*Chippis*  
 Le château de Beauregard  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1952]  
 A = tour principale  
 B = logements  
 C = citerne  
 D = cour  
 E = tour  
 F = entrée  
 G = pont au-dessus du fossé  
 H = mur d'appui du pont



quée par un mur de soutènement, formant une terrasse avec tour à l'issue du pont-levis; de l'autre côté du fossé, on remarque le mur destiné à recevoir le pont.

Si l'examen archéologique des ruines révèle de fortes réparations à la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, l'ensemble offre un plan et une situation conformes à l'art militaire roman; on peut reporter la construction de Beauregard au XII<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Beauregard dit l'Imprenable*, dans *Vallesia*, t. VII, 1952, pp. 161-168.







*Bagnes*  
La chapelle de  
Mauvoisin  
Kapelle Mauvoisin



◀  
*Bourg-Saint-Pierre*  
Le bourg vu du nord-ouest  
Nordwestansicht des  
Fleckens

*Bourg-Saint-Pierre*  
Ruines du château  
d'Allinges  
Burgruinen von  
Allinges

*Brig | Brigue*  
Stockalperschloß  
Le château Stockalper

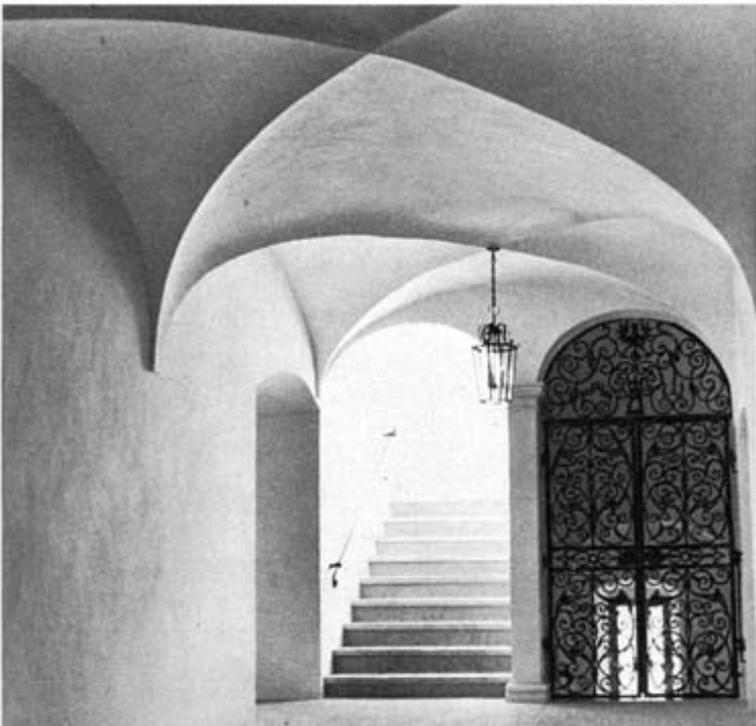


*Brig / Brigne*  
Stockalperschloß  
Eingang von der  
Straßenseite  
Le château Stockalper  
L'entrée sur la rue





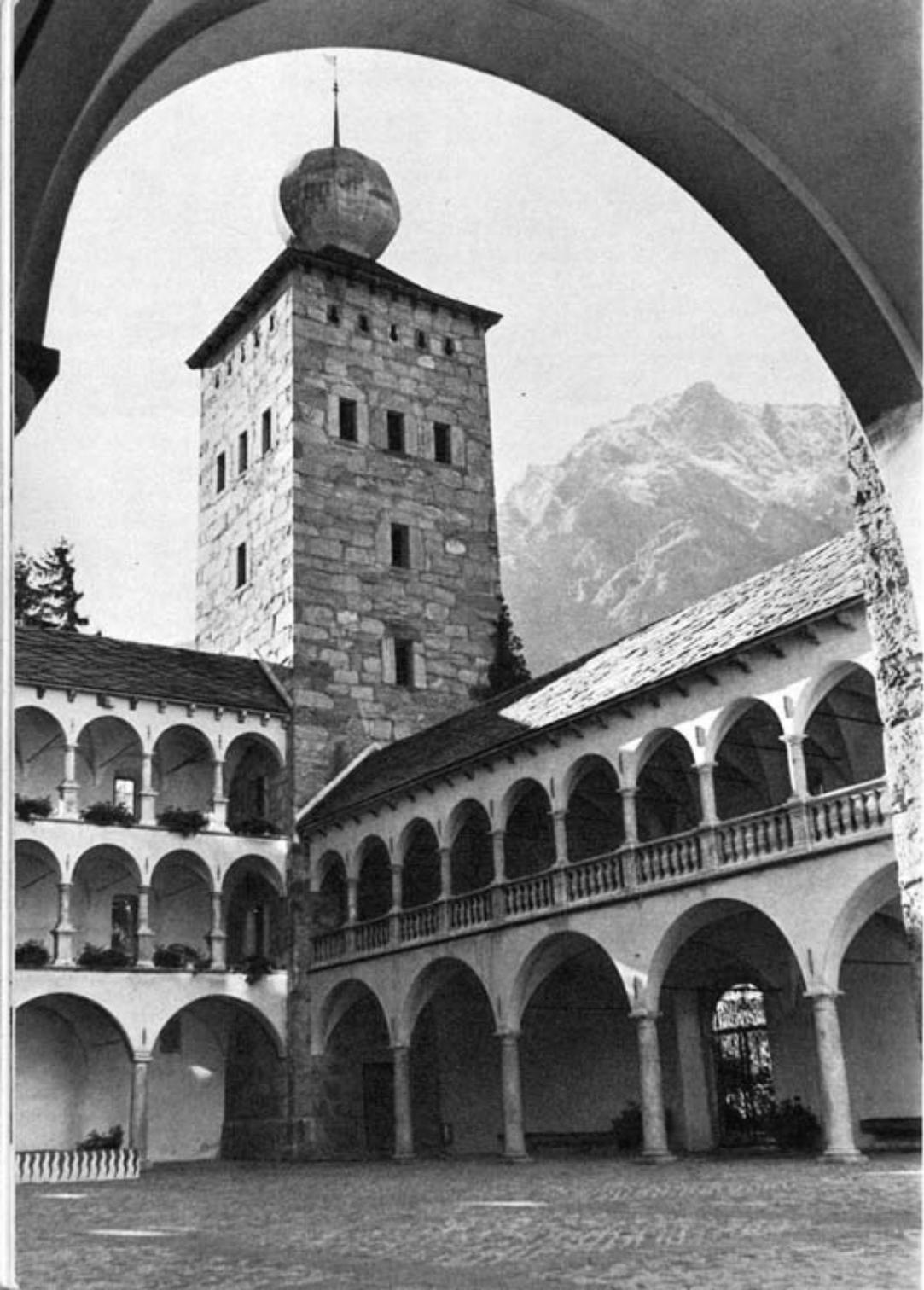
*Brig | Brigue*  
Altes Stockalperschloß [16. Jh.]  
Le château Stockalper  
La partie ancienne  
[XVIe siècle]

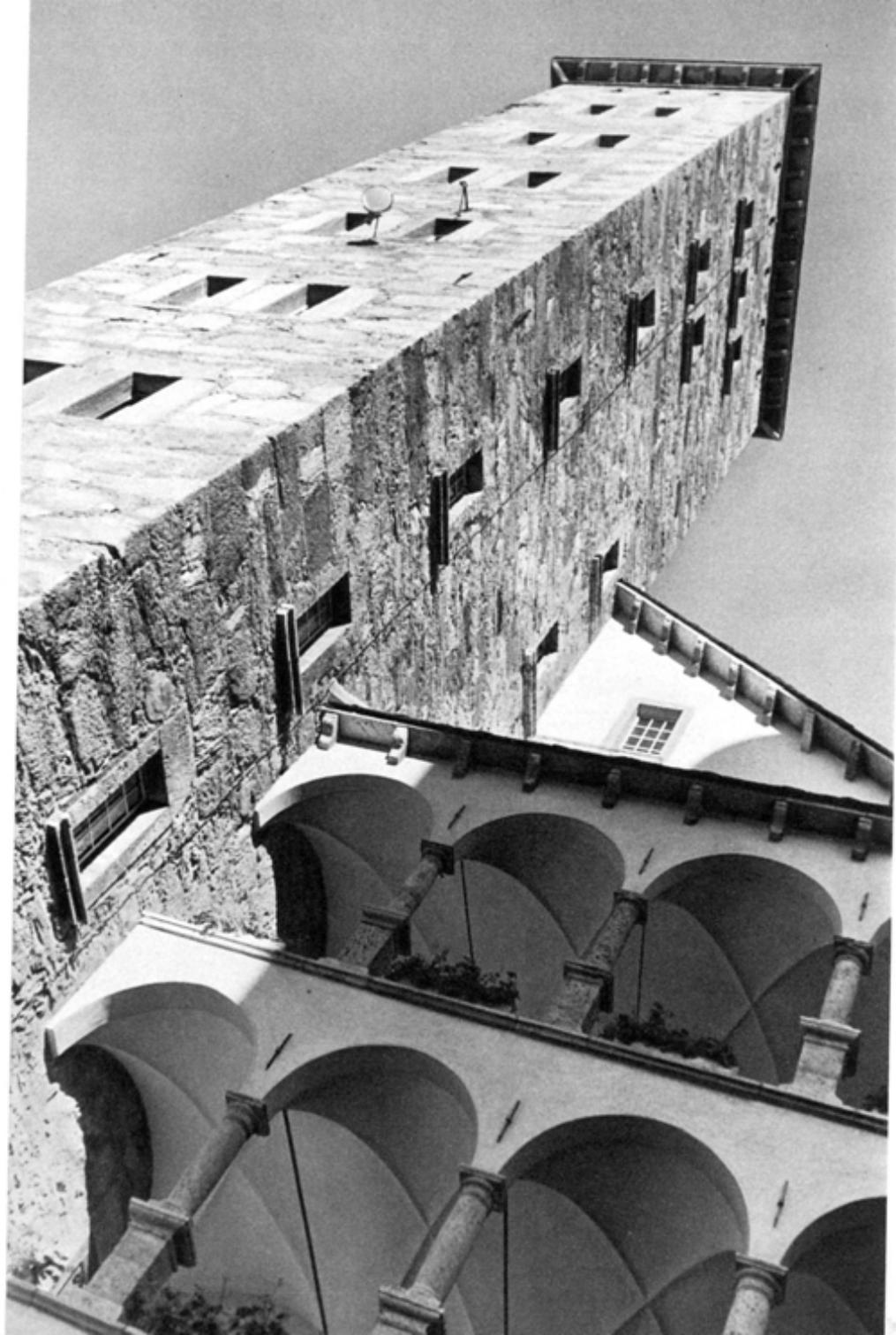


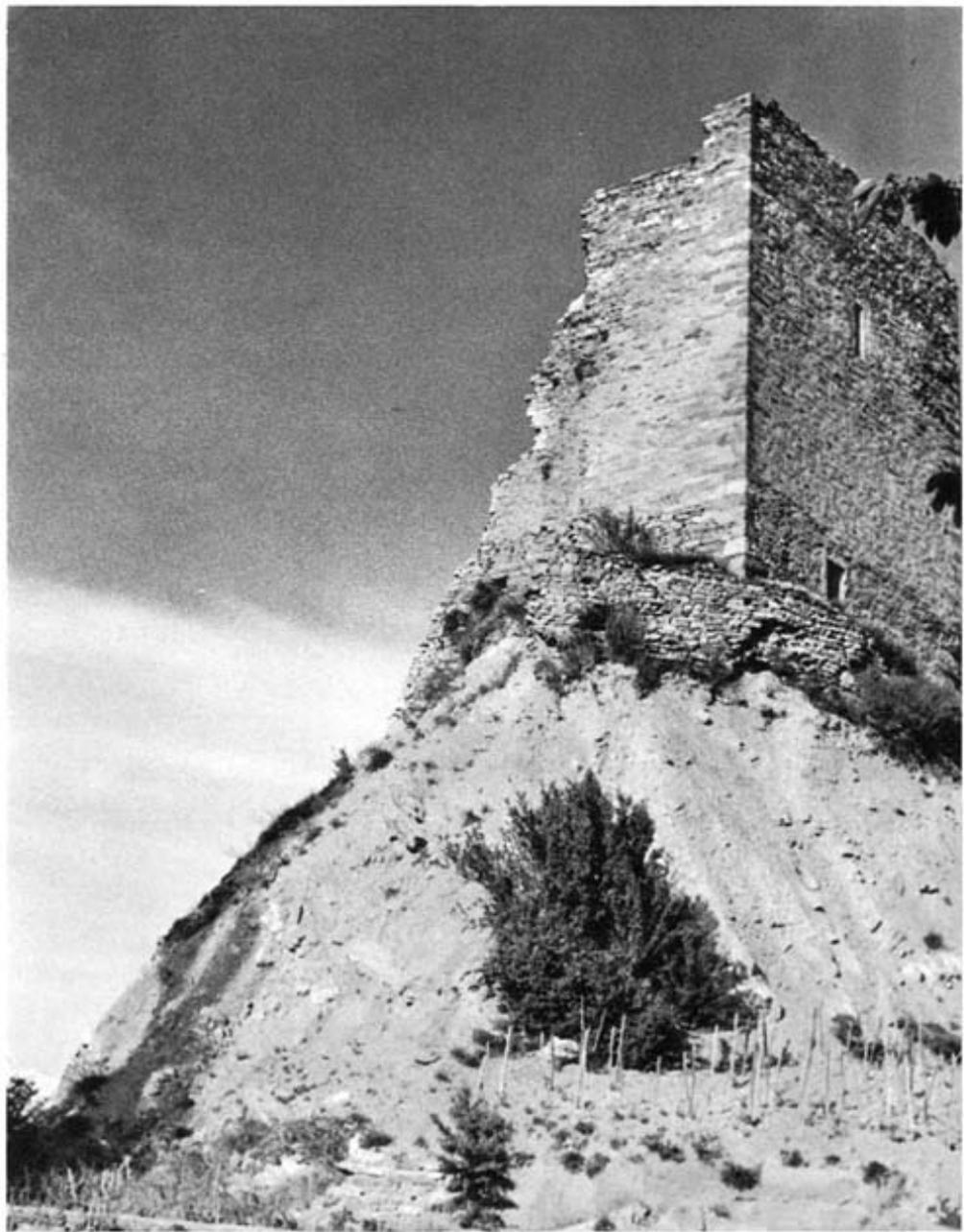
*Brig | Brigue*  
Stockalperschloß  
Treppenhaus  
Le château Stockalper  
L'escalier principal

►  
*Brig | Brigue*  
Stockalperschloß  
Arkadenhof  
Le château Stockalper  
La cour à arcades

*Brig | Brigue*  
Stockalperschloß  
Hauptturm  
Le château Stockalper  
La tour principale







◀  
*Chalais*  
La tour en ruine  
Turmuinen



*Chippis*  
Le site du château de  
Beauregard  
Standort der Feste  
Beauregard

*Collombey*  
Le château  
d'Arbignon  
Das Schloß Arbignon



*Contbey / Gaudis*  
Le bourg et les  
châteaux  
Der Flecken und die  
Burgen

▶  
*Glis*  
Die Gamsenmauer  
Le mur de Gamsen

*Grimisuat*  
La tour  
Der Turm

*Granges / Gradetsch*  
Vue générale  
Gesamtansicht

*Grône*  
La maison forte  
Das Schloß







*Leytron*  
La porte cochère de la  
Vidondé  
La Vidondé  
Einfahrtstor





Fig. 12  
Collombey. Le château  
d'Arbignon  
[Dessin de R. Ritz.  
Sion, Musée de la  
Majorie]

Ce château, actuellement monastère des Bernardines, se dresse sur un petit contrefort qui domine au sud le village de Collombey. Le public n'y a naturellement pas accès, mais de la route cantonale Saint-Gingolph-Saint-Maurice qu'elle surveille, on a une bonne vue sur la masse sévère des édifices.

Les d'Arbignon, importants ministériaux de l'abbaye de Saint-Maurice, tirent leur patronyme du hameau de ce nom [aujourd'hui disparu], près de Collonges, dont ils détenaient la métairie. Ils acquièrent des possessions dans le Chablais et ne tardent pas à se diviser en plusieurs branches qui jouent un rôle marquant du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Ambroisie d'Arbignon épouse, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Jean de Collombey, seigneur du lieu. C'est sans doute à ce moment-là que les d'Arbignon s'établissent à Collombey et y élèvent une tour avec une maison d'habitation. En 1349, Perronet construit une chapelle dans le château. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le château est abandonné, car les d'Arbignon se sont fixés à Monthey, où ils ont, en face de la cure moderne, une tour qui a passé plus tard aux Paernat. En 1643, le château d'Arbignon est acheté par les Bernardines qui y construisent les bâtiments conventuels et la chapelle.

1. Le château  
d'Arbignon

Fig. 13  
*Collombey*  
 Le château d'Arbignon  
 [actuellement couvent des Bernardines]  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallées*, 1959]  
 A = chœur des religieuses  
 B = chapelle publique  
 C = sacristie  
 D = parloir

E = couvent  
 F = tour  
 G = cours  
 H = entrée  
 I = puits  
 K = école  
 L = place  
 M = aumônerie  
 N = jardins  
 O = cimetière



En plan, le château forme un important quadrilatère bordé de constructions, sauf du côté ouest où la cour intérieure reste ouverte face à la montagne. La grande tour [ou donjon] occupe l'angle sud-ouest. Les édifices du XVII<sup>e</sup> siècle ont été établis sur les fondations antérieures.

On accède à l'entrée principale par une montée à paliers successifs qui longe toute la façade orientale. Comprise entre l'enceinte extérieure et l'aile du château, elle offrait de grandes facilités pour la défense. A l'angle sud-est, on reconnaît les bases d'une tour carrée. Le monastère avec ses dépendances est encore enclos de murs d'enceinte qui escaladent les pentes et les premières assises de la montagne.

Les bâtiments conventuels comprennent, dans l'aile orientale, en rez-de-chaussée, la chapelle ouverte au public, celle des religieuses à laquelle la sacristie est attenante, puis le parloir; à l'étage, les cellules. L'aile nord, qui est recouverte d'un toit original à la Mansard, abrite le puits et le vestibule de la chapelle.

La grande tour est un important édifice [10,70 × 12,80 à 13 m] construit, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, en appareil moyen. Si le gros œuvre a subsisté intact sur les trois quarts de son élévation, les ouvertures ont toutes été modifiées au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est alors aussi qu'on a adapté l'intérieur à sa nouvelle affectation: on a aménagé les caves voûtées; la cuisine et le réfectoire au premier étage; au deuxième, la salle capitulaire lambrissée. Quant au couronnement primitif de la tour, il a été transformé; au XV<sup>e</sup> siècle d'abord, on l'a doté d'un toit à deux pans et pignons à redents; puis, deux siècles plus tard, on a remonté les murs à la hauteur des pignons et installé le toit à pavillon que l'on voit encore.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château d'Arbignon à Collombey*, dans *Vallesia*, t. XIV, 1959, pp. 167-174;  
J.-E. Tamini et P. Délèze, *Essai d'histoire de la vallée d'Illicz*, St-Maurice, 1924, pp. 33-36.

2. Le manoir  
de Châtillon-  
Larringes

Un peu au-dessous et à l'est du château d'Arbignon, de l'autre côté de la route cantonale, se trouve le manoir de Châtillon. Il s'élève sans doute sur l'emplacement de la tour des sires de Collombey, ministériaux des abbés de Saint-Maurice dès le XII<sup>e</sup> siècle. En 1348, les de Collombey cèdent leur château à Guillaume de Châtillon-Larringes, ancien châtelain savoyard d'Entremont, puis de Saillon. Un de ses descendants, le dernier du nom, se donna, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, corps et biens à son beau-frère Guillaume Du Fay, banneret de Monthey. C'est ainsi que le château passa aux Du Fay de Lavallaz dont une branche l'habite encore. Détruit presque entièrement par un incendie en 1650, le château fut reconstruit trois ans plus tard tel qu'il existe aujourd'hui.

On accède au manoir par une grande porte cochère à plein cintre portant la date de 1633; elle ouvre sur une cour enclose à gauche par un corps de bâtiment surmonté d'une galerie à arcades, et à droite par les communs. Vis-à-vis de l'entrée, la maison d'habitation sur plan quadrangulaire est précédée d'un portique à deux étages et d'un avant-corps au pignon triangulaire décoré des armes Du Fay de Lavallaz-de Monthey. L'avant-corps abrite les trois rampes d'escalier couvertes, comme les portiques, de voûtes d'arêtes. Au premier étage, une pièce a conservé un beau plafond à caissons.

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, p. 11; J.-E. Tamini et P. Déléze, *op. cit.*, pp. 31-33; *Maison bourgeoise*, p. XIII.

Fig. 14

Collombey

Le manoir de Châtillon-Larringes

Plan du premier étage

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 3, n° 3]

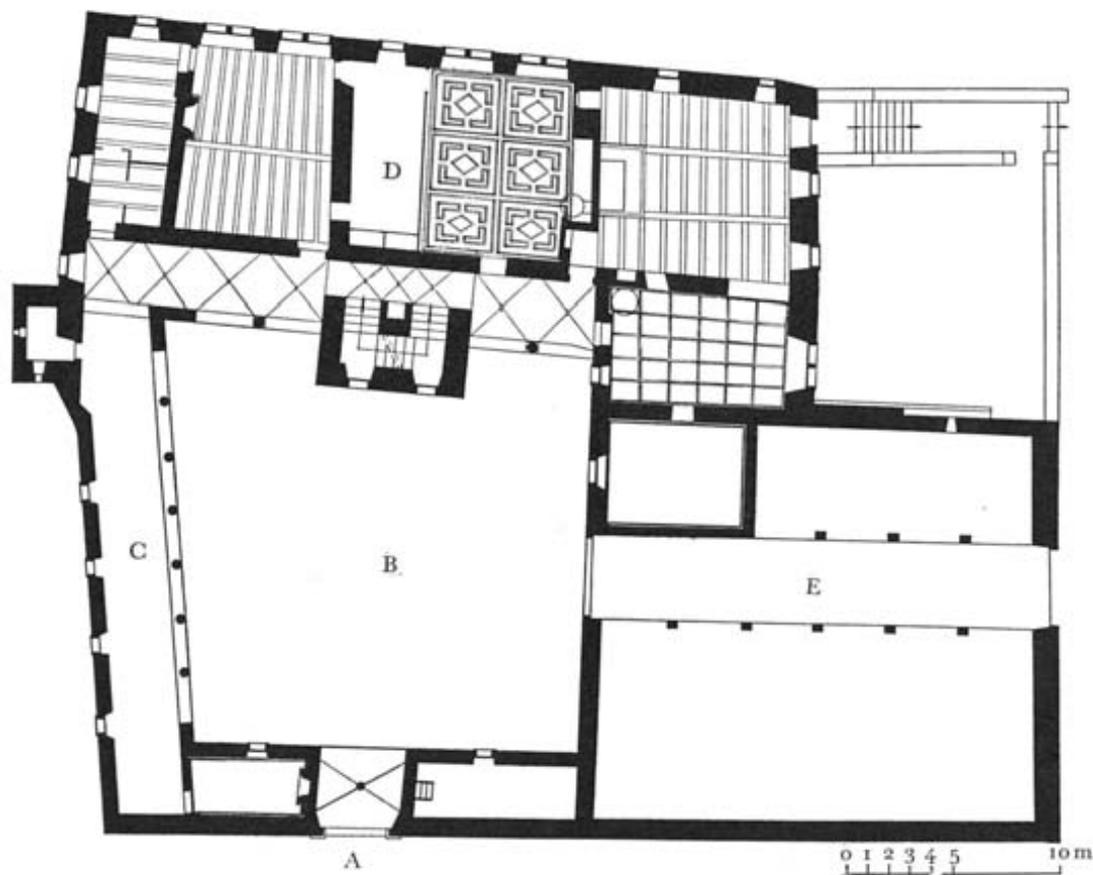
A = entrée

B = cour

C = galerie à arcades

D = maison d'habitation

E = communs



## Conthey

Le bourg de Conthey occupe les premiers contreforts de la montagne entre les torrents de la Morge et de la Lizerne, à une altitude moyenne de 580 m. Cette position a été choisie à l'époque féodale par les comtes de Savoie pour y établir un de leurs principaux points d'appui militaires; de là, ils pouvaient surveiller la grand-route du Valais qui passait au pied du mont, et le passage de la Morge, dernier obstacle avant la ville épiscopale de Sion.

La situation topographique et la position très ensoleillée de Conthey ont, dès les temps préhistoriques, déterminé son importance. En outre, un grand étang, appelé le «Luisel» [petit lac], baignant les murs du bourg au nord, l'isolait du reste de la montagne et contribuait à sa défense. Sur le coteau formant un éperon, au nord-est de la localité, Pierre II de Savoie établit une forteresse, sur l'emplacement du château des vidomnes de Conthey; à l'ouest du bourg s'élevait un autre château, celui des de la Tour, possesseurs du vidomnat après les de Conthey. Le bourg, chef-lieu de la châtellenie savoyarde de Conthey, qui s'étendait sur les deux rives du Rhône, a joué un rôle de premier plan pendant tout le moyen âge.

Conthey figure parmi les *villae* données par saint Sigismond en 515 à l'abbaye de Saint-Maurice et a dû demeurer intégralement sa propriété jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Au XIII<sup>e</sup>, la Maison de Savoie, en sa qualité de commendataire de l'abbaye, s'était peu à peu emparée de ses droits à son profit. Le vidomnat est cependant tenu par les de Conthey du XII<sup>e</sup> à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, où il passe aux de la Tour-Châtillon. Ceux-ci avaient déjà des possessions à Conthey comme successeurs des comtes de Granges, soit par les sires de Bex, soit par les sires d'Ayent.

Au cours des nombreuses guerres entre la Savoie et le Valais épiscopal, le bourg de Conthey sera toujours le point de départ des expéditions contre Sion et le Haut-Valais.

### 1. Le bourg

On peut sans difficulté reconstituer le tracé de l'enceinte. Celle-ci subsiste en grande partie sur le front nord avec, au centre, une

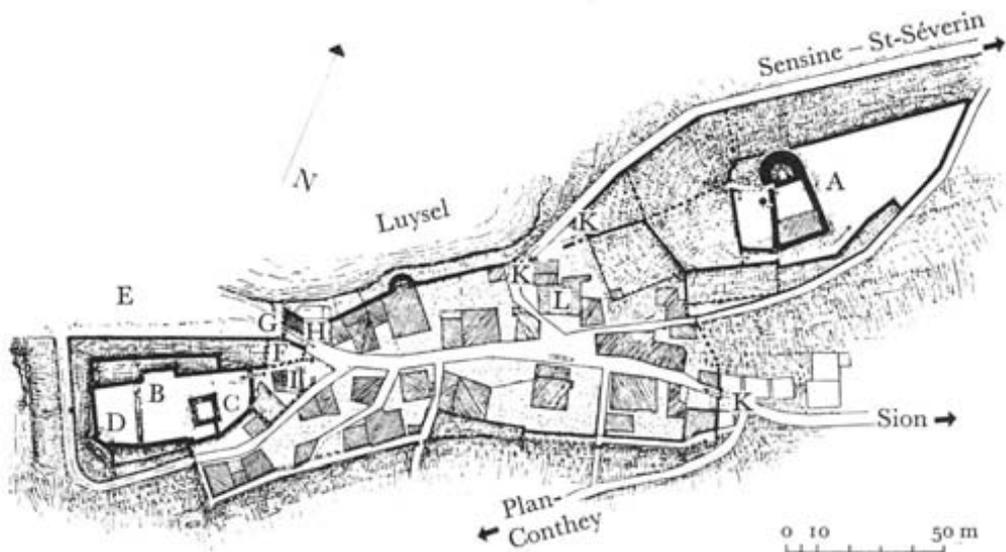


Fig. 15

*Contthey*

Plan général du bourg et des châteaux  
[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1954]

- A = château des comtes de Savoie
- B = château des vidomnes de la Tour
- C = donjon
- D = tour
- E = champ de foire
- F = maison de Cervent [démolie]
- G = porte de St-Séverin
- H = tour dite Lombardaz
- I = chapelle
- K = portes
- L = maison Cavelli

tour semi-circulaire engagée dans une maison. Cette tour se trouve à mi-distance de la porte de Sensine, disparue, et de la porte de Saint-Séverin qui existe encore. La courtine, entre ces deux portes, était bordée par le grand étang ou «Luisel» qui remplaçait les fossés.

L'enceinte a disparu du côté de la vallée, mais on en voit le départ, à l'ouest, sous le château des de la Tour; on peut en suivre quelques traces au-devant des maisons, avec les terrasses des jardins et des vignes. Une troisième porte s'ouvrait à l'entrée actuelle du village, sur la route venant de Sion, vers l'embranchement du chemin de Plan-Conthey. Il devait y avoir encore une poterne, au midi, sur le chemin qui descend directement sur Plan-Conthey. Quant au tracé des murs à l'orient, il a été maintes fois bouleversé par l'établissement des terrasses de vignes.

L'enceinte de Conthey rappelle beaucoup celle de Saillon et doit dater du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il semble bien que Pierre II de Savoie a fait construire ces murailles en même temps que le château comtal auquel elles sont organiquement reliées. A l'intérieur se trouvaient plusieurs maisons fortes intéressantes : la maison de commune construite en 1578 près de la porte du lac, sur l'emplacement de la tour dite «Lombardaz»; la maison des nobles de Cervent où habitait le vidomne, à l'angle du château des de la Tour; celle des Cavelli avec une tourelle à l'arrière de l'immeuble, etc.

Outre un rôle militaire marquant du fait de sa position à la frontière du Valais savoyard, Conthey a joué un rôle économique important grâce à ses foires et marchés, et grâce à ses comptoirs de banque tenus par les Lombards. Après le départ du souverain savoyard, qui avait fait de Conthey un point d'appui pour soutenir sa politique, la déchéance a été rapide.

## 2. Le château des comtes de Savoie

Il s'élevait sur le promontoire au nord-est du bourg. Il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une partie de la tour principale et les murs d'enceinte dessinant un rectangle irrégulier. Cet ensemble très puissant ne constituait pourtant que la partie centrale du château qui occupait plusieurs

Fig. 16

Conthey

Le château des comtes de Savoie

Plan [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1954]

A = tour de 1257 [en noir, les maçonneries conservées au-dessus de 1,50 m]

B = maçonneries postérieures

C = meurtrières

D = cours

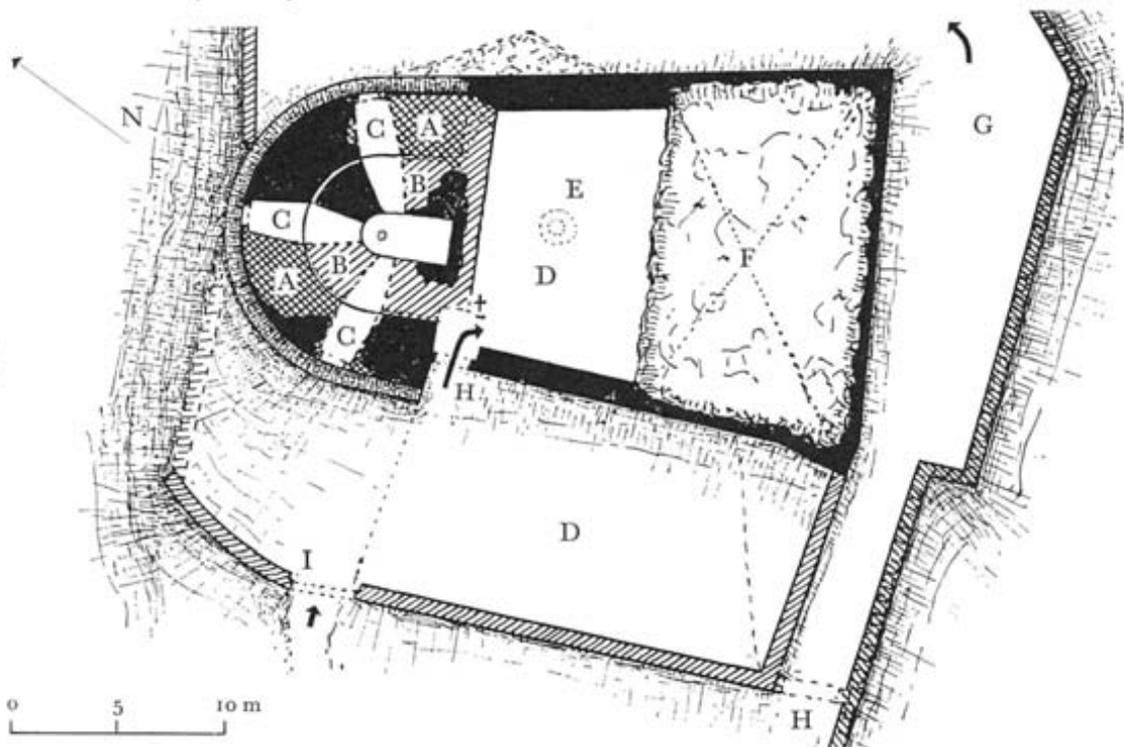
E = puits

F = aula du châtelain

G = recès

H = portes

I = entrée



terrasses successives; il comprenait le donjon de la forteresse, une cour avec puits, enfin, plus au midi, l'aula [ou maison d'habitation du châtelain], ancienne résidence du vidomne de Conthey.

La tour a été construite de 1257 à 1258 pour Pierre II de Savoie, d'après les plans établis par Pierre Meinier, maître d'œuvre général du comte. Elle présente une particularité intéressante: au XIV<sup>e</sup> siècle, elle a été renforcée à l'intérieur par un second mur dont les archères sont curieusement raccordées avec les ouvertures des archères extérieures. Le plan de ce donjon en demi-cercle prolongeant les murs de l'enceinte avec paroi rectiligne à l'intérieur, se rencontre fréquemment dans l'architecture militaire du XIII<sup>e</sup> siècle, mais surtout dans les châteaux des Croisés en Syrie.

### 3. Le château des vidomnes de la Tour

Le château a été l'objet de nombreuses réparations, à la fin du XIII<sup>e</sup> et au cours du XIV<sup>e</sup> siècle; il a été enfin pris et incendié après la bataille de la Planta par les VII Dizains en 1475. Il ne s'est jamais relevé.

L'ensemble des fortifications, dont les murs subsistent encore en majeure partie, occupe le promontoire à l'ouest du bourg, dessinant un rectangle irrégulier. C'est là que se dressait le château des sires de la Tour, déjà avant que ceux-ci reçoivent, au XIII<sup>e</sup> siècle, les droits du vidomnat des sires de Conthey.

Au pied du rocher, au couchant, existe un large fossé naturel, complété de main d'homme; au sud, comme au nord face à l'ancien lac, les remparts présentent une double terrasse plantée de vignes; du côté du village, entre la porte du bourg et la chapelle [alors de Sainte-Pétronille, entièrement reconstruite au XVII<sup>e</sup> siècle sous le vocable de Saint-Georges], venait se loger la maison du vidomne de Cervent, actuellement démolie. Cette chapelle, avec la première entrée ouvrant sur le bourg, formait une cour avec enclos, séparée du château proprement dit par une deuxième porte.

Le château était divisé en deux parties. Au centre de la partie occidentale se dressait le donjon carré, construction d'époque romane du XII<sup>e</sup> siècle, dont on discerne encore les fondations sur trois côtés. Dans la deuxième partie devaient se trouver des logements et dépendances avec deux tours carrées aux angles.

Après sa destruction en 1375, le château est racheté par les comtes de Savoie qui ne semblent pas l'avoir relevé. Mais, quand le château comtal à l'est eut été ruiné par les Dizains en 1475, l'évêque de Sion, Josse de Silenen, fit restaurer, en 1492, une partie du château des de la Tour pour y loger le châtelain et sa cour.

#### Bibliographie:

L. Blondel, *Les châteaux et le bourg de Conthey*, dans *Vallesia*, t. IX, 1954, pp. 149-163.



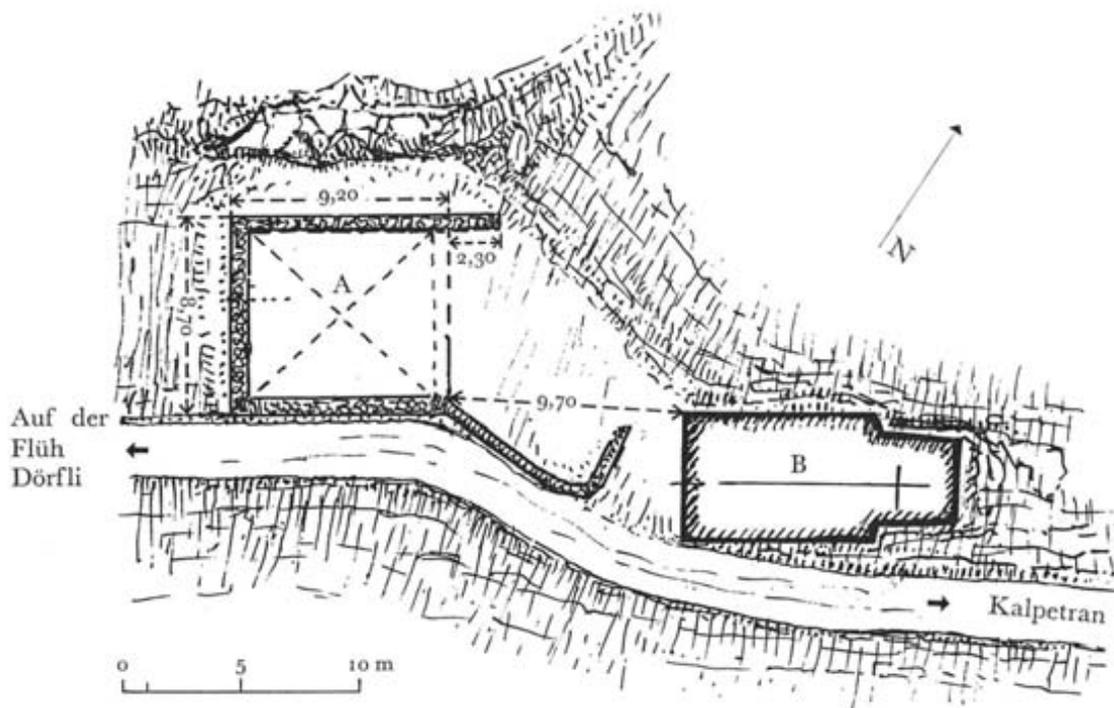
Fig. 17  
*Embd, La tour*  
[Dessin de R. Ritz,  
Sion, Musée de la  
Majorie]

La tour d'Embd, dans la vallée de Saint-Nicolas, a disparu depuis plus d'un siècle. Son souvenir nous est conservé uniquement par un dessin de Raphaël Ritz, exécuté sans doute du fond de la vallée et qui la représente sur une corniche dans une paroi de rochers à pic. Seul F. G. Stebler, dans une étude parue en 1921, précise l'emplacement de ses ruines. Elles se trouvent au pied du village escarpé d'Embd [1350 m d'altitude], dans un verger situé à cinquante pas de la chapelle et enclos de murs de soutènement en pierres sèches.

La tour d'Embd

La tour, citée en 1211, aurait subsisté jusque vers 1852; elle était dénommée « der rotige Turm », siège de la famille noble de Embda. Ces seigneurs dépendaient du chapitre de Sion. En 1330, Jean d'Embd, fils de Jean, tenait en fief du doyen de Sion la moitié de la dime du lieu et d'autres biens pour lesquels il devait hommage lige en partage avec Peterlin de Stalden. La famille ze Roten, alias de Embda, en descendait;

Fig. 18  
*Embd*  
 Plan de situation de la tour  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1958]  
 A = emplacement de la tour,  
 aujourd'hui verger  
 B = chapelle



établie depuis le XV<sup>e</sup> siècle à Rarogne, elle a joué un rôle important dans l'histoire du pays.

Cette maison forte en forme de tour était rectangulaire comme la plupart des tours de majors. Les murs de terrasse conservés, en pierres sèches, recouvrent certainement les maçonneries de base qui n'ont pas dû être détruites. Une petite cour avec mur de soutènement devait s'étendre jusqu'à la chapelle construite ou reconstruite à l'époque baroque. On remarque, d'après le dessin de Ritz, qu'on avait pourvu la tour, probablement au XVI<sup>e</sup> siècle, d'un toit avec pignons à redents. Cette construction est très semblable à d'autres bien conservées, entre autres à celle de Stalden. Elle formait un ensemble avec la chapelle et peut-être avec quelques granges dont une seule a subsisté.

La situation peu accessible de la commune, en dehors des voies de circulation, n'a que tardivement attiré l'attention des passants, ce qui explique la rareté des renseignements pour cette région qui domine la vallée de Saint-Nicolas.

Bibliographie:

L. Blondel, *La tour d'Embd*, dans *Vallesia*, t. XIII, 1958, pp. 13-16.

Fig. 19  
Glis. La maison forte  
de Georges Supersaxo,  
vue du sud  
[Dessin de R. Ritz,  
Sion, Musée de la  
Majorie]



## 1. La maison forte de Georges Supersaxo

«... A Glis, en contrebas de l'église, Georges Supersaxo, chevalier et patriote, avait une charmante petite maison avec une tour attenante, où il a longtemps habité... » C'est ainsi que, dans sa *Chronique*, Stumpf mentionne cet édifice qu'il a vu personnellement au cours de son voyage en Valais, en 1544. Il subsiste encore aujourd'hui, mais raccourci des deux étages de la tour, victimes du tremblement de terre de 1755; c'est à l'étage supérieur, disparu, que devait, selon la tradition, se trouver une chapelle privée.

Les dessins que Wick a exécutés vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ont conservé quelques aspects de cet édifice du XV<sup>e</sup> siècle, actuellement en fort mauvais état et dépouillé de ses ornements.

La tour est insérée entre deux corps de logis, dont l'un était encore couronné d'un fronton à redents. Au rez-de-chaussée de la tour, une porte était décorée d'un bel encadrement gothique en tuf qui a disparu. Mais le principal ornement en était, à l'époque de Wick, dans la cuisine, une grande cheminée qui glorifiait le triomphe de la femme; elle présentait, au-dessus du linteau, la scène de la Chute avec les armes Supersaxo et Lehner [épouse du tribun] portées par deux hérauts bondissants. Cette cheminée se trouve, augmentée d'une énorme hotte en ciment, dans la

salle des Armures au Musée national, à Zurich, qui l'a acquise en 1896. Le côté droit représentait Aristote et Phyllis; mais le côté gauche avait été martelé, par fausse prudence, déjà du temps de Wick, – il aura offert comme pendants Samson et Dalila. La salle de la cheminée portait sur une poutre du plafond une date que Wick a eu de la peine à déchiffrer: 1490.

**Bibliographie:**

L. Loretan, *Notizen über das Haus Supersaxo in Glis*, dans *BWG*, t. I, 1895, pp. 396 à 398; R. Riggenbach, *Die Kunstwerke des 15. und beginnenden 16. Jahrhunderts im Wallis*, Brigue, 1925, p. 26.

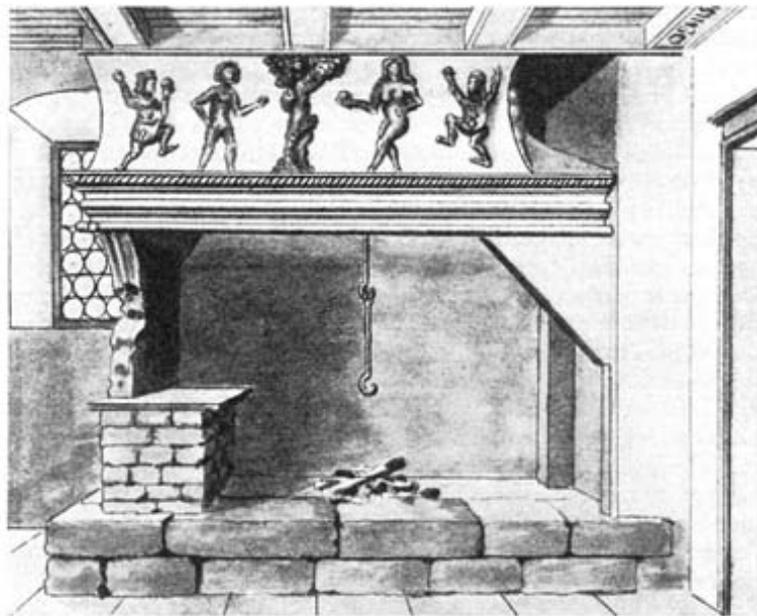


Fig. 20  
*Glis*. La maison forte  
 de Georges Supersaxo:  
 la cheminée  
 [Dessin d'E. Wick.  
 Bâle, Bibl. publ. de  
 l'Université]

## 2. Le mur de Gamsen

[*Murus vibericus*]

Au sortir d'une gorge très étroite, la Gamsa débouche dans la vallée du Rhône, avant de se jeter dans le fleuve, en formant un large cône d'alluvions. Sur la rive droite du torrent, on remarque les restes importants d'une muraille qui protège les prairies au-dessus du village de Gamsen.

L'origine et la destination de cette muraille ont, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, suscité les hypothèses les plus diverses. On a supposé qu'elle avait été élevée par les Vибériens pour défendre l'accès du Haut-Valais et du Simplon [d'où son appellation de *murus vibericus*], ou bien par les Romains pour arrêter les Gaulois remontant la vallée du Rhône; certains ont considéré cet ouvrage comme une simple digue destinée à protéger le village de Gamsen; d'autres, comme une défense de la haute vallée du Rhône contre les attaques de la Savoie. Aucun auteur cependant n'est en mesure de lui assigner une date, d'autant plus que les chroniques qui décrivent ce mur sont rares et d'une époque relativement récente.

Le mur de Gamsen constitue un barrage établi transversalement à la vallée; il s'étend des rochers au débouché des gorges de la Gamsa jusqu'au Rhône. La longueur totale de l'ouvrage, muni de bastions et percé de portes, aurait été, à l'origine, de 850 mètres environ, dont il ne subsiste plus, actuellement, que la moitié.

La maçonnerie présente un aspect de grande solidité, avec de nombreuses reprises, des parements irréguliers et des épaisseurs variables. Derrière le parapet dont les créneaux ont presque partout disparu, un chemin de ronde court sur toute la longueur du mur. Celui-ci atteint, dans sa plus grande hauteur, 4,90 m. Il n'est plus possible de discerner les fossés que plusieurs auteurs signalent du côté du torrent; les alluvions les ont peu à peu comblés. Du côté intérieur de la muraille, soit à l'est, on accède au chemin de ronde par des escaliers placés à des intervalles irréguliers et formés de dalles en encorbellement. En dessous du parapet, on remarque encore des trous de boulin. Il n'existe plus qu'une tour-bastion, non loin de la route cantonale actuelle; elle dessine à l'extérieur, soit à l'ouest, un demi-cercle irrégulier; son appareil extérieur est constitué de quartiers de pierres particulièrement forts.

Cette muraille de Gamsen est une construction du XIV<sup>e</sup> siècle; c'est

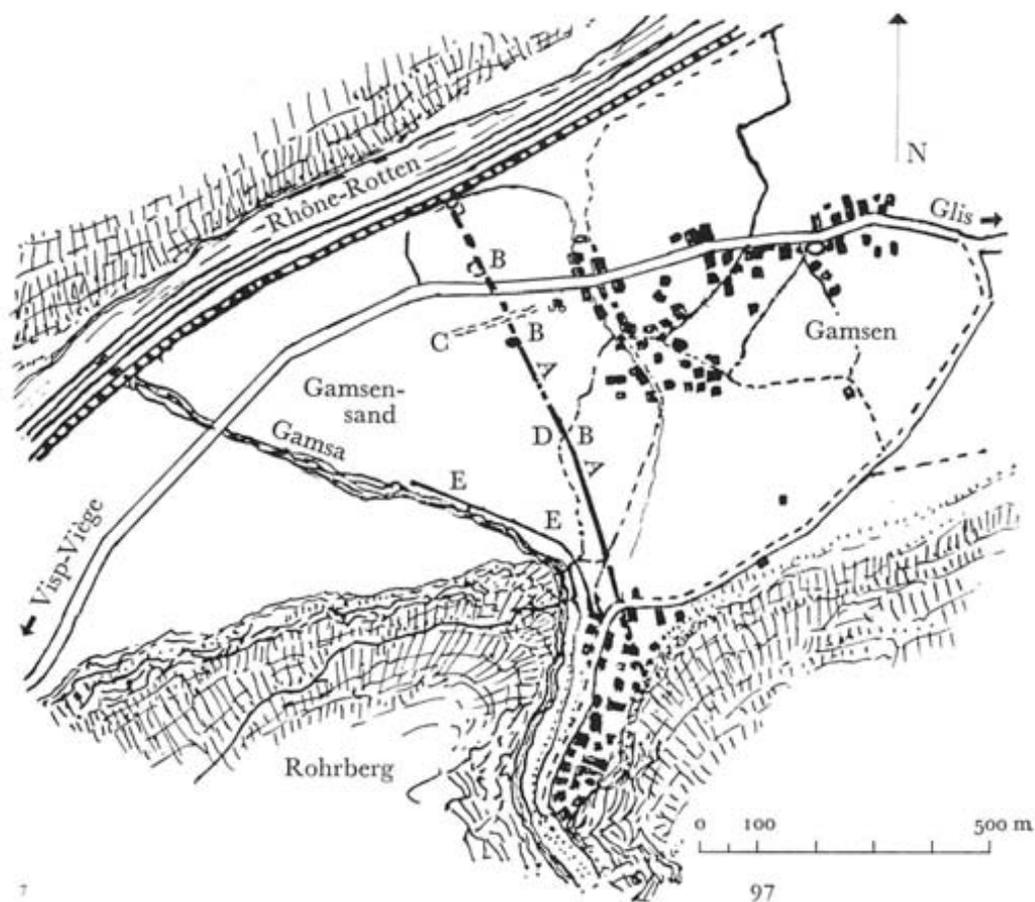
Fig. 21

Glis

Plan de situation du mur de Gamsen

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1958]

- A = mur
- B = tours
- C = ancienne route
- D = porte
- E = digues



ce que permet de déduire son examen archéologique. Pourvue de créneaux, d'un chemin de ronde et de bastions, elle était destinée à barrer la vallée contre des assaillants venant de l'ouest. A l'origine, on a utilisé à cet effet une digue qu'on a, au XIV<sup>e</sup> siècle, transformée en défense. Cet ouvrage n'a pas été construit en une seule fois, mais à plusieurs reprises et par des équipes différentes.

On peut comparer ce mur aux *Letzi* ou *Landmüre* contemporaines des cantons primitifs, et sa création, dans la cluse la plus étroite à la limite du territoire des dizains supérieurs, n'est pas étrangère à l'influence des *Waldstätten* que l'on connaît en Valais au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le mur de Gamsen [Murus vibericus]*, dans *Vallésia*, t. XIII, 1958, pp. 221-238.

Au centre de la vallée du Rhône entre Sion et Sierre, au pied du Mont-de-Lens, se dressent de petites collines, derniers vestiges d'éboulements préhistoriques rongés par les eaux du fleuve; leur ensemble dessine, du sud au nord-ouest, un demi-arc de cercle. C'est ici, comme plus haut dans la vallée, que les premiers dynastes de Granges ont établi leurs résidences, dans une situation très forte qui leur permettait de surveiller et de contrôler la grand-route du Valais. Le bourg s'est abrité, au pied des collines, à l'intérieur de l'arc de cercle.

Il est malaisé de se représenter la réelle importance de cette localité au moyen âge. L'état des lieux était alors très différent de celui d'aujourd'hui. Le Rhône divaguait dans toute la plaine, formant de nombreuses îles; plusieurs mois par an, le bourg, cerné par les bras du fleuve ou par des marécages, était d'un accès difficile. Le lit principal passait au sud du bourg, l'isolant de Réchy et de Grône. Le cours actuel a été déterminé par la grave inondation de 1695, mais n'a été stabilisé et endigué qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. De la grand-route du pays, qui suivait comme de nos jours le pied du Mont-de-Lens, on gagnait Granges par un chemin qui aboutissait à l'angle nord de la colline, après avoir enjambé sur des ponts les lits secondaires du fleuve.

Le trafic relevait des droits régaliens de l'évêque qui percevait des péages sur les marchandises. L'évêque affermais les soustes et les péages à des seigneurs féodaux ou à des particuliers auxquels il les remettait en fief contre l'obligation d'entretenir les chaussées.

La seigneurie et châtellenie de Granges embrassait un territoire assez considérable comprenant en outre les communes actuelles de Grône, de Lens et de Saint-Léonard; les seigneurs avaient encore d'autres possessions, à Sierre, dans le val d'Anniviers, à Mörel, à Conthey.

L'origine du château principal se confond avec celle des comtes de Granges, les plus anciens comtes du Valais avec l'évêque; ils sont mentionnés dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, avec Ulrich, oncle de l'évêque Aymon de Savoie, qui était sans doute de la famille des Rodolphiens, branche des comtes de Nyon. On constate d'étroites relations familiales entre les sires de Granges, de Bex, d'Ayent, dont les de la Tour-Châtillon seront les héritiers. Les dynastes de Granges conservent le château jusqu'à Boson, évêque de Sion, qui en fait don en 1241 à son église,

Fig. 22

## Granges

Plan de situation avant la correction du Rhône

[D'après L. Blondel, *Vallées*, 1954]

tout en réservant la possession de son fief à ses héritiers. C'est ainsi qu'en 1243, à la mort de Boson, les d'Ayent obtiennent les deux tiers de l'héritage, et les sires d'Anniviers, le dernier tiers, la mense épiscopale gardant la suzeraineté. En 1244, c'est la puissante famille de la Tour qui, par héritage, prend pied à Granges. Depuis lors, l'enchevêtrement des fiefs est très compliqué, et les collines de Granges avec leurs châteaux sont réparties entre plusieurs familles qui, à l'origine, étaient toutes héritières des comtes de Granges.

Ces châteaux ont joué un rôle surtout au XIV<sup>e</sup> siècle, dans les guerres dont nous avons déjà rappelé succinctement le cours. On ignore la date exacte de leur destruction. Il semble qu'une première vague atteignit, après 1375, les propriétés des de la Tour, puis, une seconde, vers 1417, le château épiscopal des Tavelli.

Le château principal avec sa «poype» et ses dépendances occupait la hauteur la plus élevée au sud. Propriété des d'Ayent et des d'Anniviers dès la mort de Bosen, Jacques II d'Anniviers [† 1344] réunit en ses mains ce fief jusqu'alors partagé. Ses deux filles épousent vers 1355 à 1360, l'une un Challant, et l'autre un Tavelli à qui elle apporte la seigneurie de Granges. A la suite d'un arrangement conclu entre les deux sœurs en 1362, Jacques Tavelli conserve Vercorin et le château de Granges, et Béatrice de Challant reçoit la Bâtie dont nous parlerons plus loin. Dès lors, le château principal restera possession des Tavelli.

Il subsiste encore des murs importants de ce château; on peut suivre les bases du donjon formant un rectangle irrégulier. Cette tour était l'ancien manoir des comtes de Granges, appelé plus tard «tour d'Anniviers». Elle était reliée à une enceinte qui suit le haut de la crête, renfermant une cour avec des dépendances. A l'angle oriental, un bastion avec une tourelle carrée se dressait au-dessus des pentes qui actuellement s'effondrent. Un mur perpendiculaire rejoignait les fortifications à la porte sud du bourg.

Pour parvenir au château, on devait traverser tout un ensemble de constructions, de logis et de dépendances, présentant la forme d'un enclos rectangulaire: c'était la «poype» [butte].

## 1. Le château de Granges

Plus bas, en direction du nord, on aboutit à un plateau où se dressait une forte tour carrée, appelée la «tour commune» parce qu'elle relevait à la fois des seigneurs de la Tour-Morestel et des seigneurs de Montjovet qui se la partageaient.

La tour a été démolie en 1910 et ses matériaux, exploités pour la construction de la nouvelle église. On distingue encore une partie des fondations rasées au sol. C'était une tour de 14,50 m de côté, aux murs peu épais, et partagée sur toute la hauteur par un mur médian.

Les deux propriétaires avaient chacun, attenante à la tour, une maison forte avec habitation: au sud, celle des la Tour-Morestel; au nord, celle des Montjovet. Il y avait en outre sur cet emplacement tout un groupe

## 2. La tour commune

Fig. 23

Granges

Plan du bourg et des châteaux

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1954]

A = château de Granges

B = tour d'Anniviers

C = la «poype» [butte]

D = tour commune

E = maison forte Montjovet

F = maison forte Morestel

G = tour d'Ollon

H = église St-Etienne

I = cimetière

K = Bâtie de Granges

L = porte de la Barre

M = maison forte Tavelli

N = portes



0 10 50 100 m

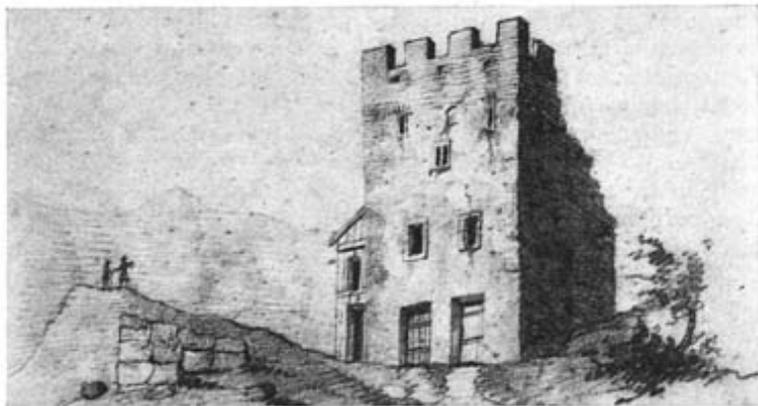


Fig. 24  
Granges. La tour  
commune  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]

de maisons dont quelques murs seulement subsistent. Une porte mentionnée en 1366 donnait accès à la crête orientale qu'on atteignait après avoir franchi un fossé.

A l'extrémité nord de la même chaîne de collines, sur une croupe plus élevée, on avait construit une autre tour, probablement carrée, dite la tour d'Ollon, dont il ne reste pas de traces visibles. Elle appartenait, dès le XII<sup>e</sup> siècle, à la famille de la Tour; elle passera également par la suite aux Tavelli.

3. La tour d'Ollon

Sur le haut du promontoire en forme de cône, à l'ouest de l'église, s'élevait un dernier château dont on distingue encore les murs; c'était la Bâtie de Granges. A l'origine, au XIII<sup>e</sup> siècle, ce fief appartenait à

4. La Bâtie  
de Granges

Henri Albi, apparenté aux de Granges; il passa par la suite aux d'Anniviers, puis aux Tavelli.

Les murs du côté de l'entrée du bourg, autrefois porte de la Barre, sont visibles sur plusieurs mètres de hauteur. La tour principale forme un rectangle irrégulier; c'est un donjon de tradition romane, du début du XIII<sup>e</sup> siècle. L'entrée au midi est conservée; c'est un couloir coudé contournant le donjon. Sur le front oriental, l'enceinte a disparu; elle devait se relier par un mur à l'ensemble des fortifications encerclant les châteaux et le bourg.

Fig. 25  
*Granger*. La maison  
forte Tavelli  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]



5. La maison  
forte Tavelli  
[ou du châtelain]

Les châteaux détruits par les Patriotes en 1417 ne se relevèrent pas de leurs ruines. Les Tavelli reconstruisirent alors, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une maison forte, à l'angle sud-ouest du bourg, pour y loger leur châtelain. La seigneurie passa en 1513, partie aux de Rovéréa, partie aux

de Chevron. En 1606, la dernière héritière, Marguerite de Rovéréa, de Bex, vendit le château et la seigneurie à la bourgeoisie de Sion, qui y tint un châtelain jusqu'à 1798. Cette maison forte existe encore; elle a été fortement transformée en 1747 et de nos jours. Elle a cependant conservé ses façades avec pignons à redents et, dans la cour, un puits couvert.

Le tracé des rues principales n'a pas été modifié, sauf vers l'entrée nord. Il existe encore des maisons anciennes; les mieux conservées, partiellement en bois, bordent la rue qui monte à l'église. La maison Tavelli occupe l'angle sud-ouest de l'enceinte. Mais celle-ci, détruite en même temps que les châteaux, a disparu; on peut toutefois facilement en reconnaître le tracé avec, au-devant, l'emplacement des fossés alimentés par des canaux. Deux portes principales donnaient accès au bourg: au nord, celle de la Barre [ou de la digue]; au sud, celle conduisant au pont du Rhône. Une poterne devait aussi s'ouvrir au midi, dans le front sud, sur le chemin de Grône.

## 6. Le bourg

### Bibliographie:

L. Blondel, *Les châteaux et le bourg de Granges*, dans *Vallées*, t. IX, 1954, pp. 129-146.

## Grimisuat

Fig. 26  
*Grimisuat*. La tour  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]



### La tour de Grimisuat

Au nord-est de Sion, sur la route du Rawyl, on accède à la contrée d'Ayent par deux paliers successifs: au sortir des gorges de la Sionne, le plateau de Champlan, et plus haut, celui de Grimisuat. C'est là que se dresse, à l'entrée du village, la tour romane qui abrite actuellement le presbytère.

Grimisuat relève du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle des sires d'Ayent qui en confient l'administration ou métralie à une famille qui prit le nom de Grimisuat. La tour, siège de la seigneurie, appartient ensuite au doyen de Sion, Aymon de Venthône, qui la lègue en 1267 au chapitre de la cathédrale. Les d'Ayent exercent cependant leur juridiction sur Grimisuat jusqu'en 1336. Rameau prétend que la tour était la demeure des nobles de Crista, connus dès 1270 environ. Ils la tenaient sans doute en fief, soit de l'évêque, soit des sires d'Ayent et de leurs successeurs, les de la Tour-Châtillon. La communauté rachète la châtellenie ou métralie épiscopale, en 1580, alors détenue par les Schnyder. La tour avait déjà été cédée par ces derniers en 1502 et affectée à la cure.

La tour est un puissant édifice quadrangulaire roman, à deux étages sur rez-de-chaussée, aux murs très épais. Elle a cependant subi de nombreuses transformations. A la suite des guerres du XIV<sup>e</sup> siècle, où elle avait été partiellement ruinée, on a remonté, au XV<sup>e</sup> siècle, les façades au-dessus du deuxième étage, pour la couvrir d'un toit à deux pans avec des frontons à redents. En outre, plus tard, on a encore modifié toutes les baies et, au XVI<sup>e</sup> siècle, lambrissé les salles du premier étage.

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, p. 65; *Armorial*, art. *Grimisuat*, p. 117.

Fig. 27  
Grône. La maison forte  
[Dessin de R. Ritz.  
Sion, Musée de la  
Majorie]



### La maison forte de Grône

Les sires de Morestel, branche de l'importante famille de la Tour-Châtillon, possédaient à Granges, au XIII<sup>e</sup> siècle, la «tour commune» en indivision avec les Montjovet et, attenante, une maison forte avec habitation. Ils résidaient cependant principalement dans leur château de Grône. Celui-ci fut sans doute détruit au XV<sup>e</sup> siècle, en même temps que le dernier château de Granges.

C'est sur l'emplacement et sur les ruines du château de Morestel, croiton, que Jean Olivier, vice-châtelain de Grône, élève vers 1565 une nouvelle maison forte. Peu d'années plus tard, en 1586, la communauté de Grône fait l'acquisition de cet édifice, par échange avec d'autres bâtiments situés près de l'église. Dès lors et jusqu'à nos jours, c'est le siège de l'administration municipale.

La maison de commune se dresse sur une butte à laquelle s'adosse le village de Grône. C'est un élégant édifice quadrangulaire à deux étages, comprenant chacun une grande salle lambrissée; il est flanqué d'une tour carrée qui abrite l'escalier à vis. Le bâtiment est recouvert d'un toit à rampants très inclinés et décoré d'épis de faitage; il a conservé quelques fenêtres en accolade.

Bibliographie:

J.-E. Tamini et L. Quaglia, *Châtellenie de Granges, Leus, Grône, St-Léonard, avec Chalais-Chippis*, St-Maurice, 1942, p. 112.

# Leytron

## La Vidondé

Primitivement seigneurie épiscopale puis, du XII<sup>e</sup> siècle à 1475, possession savoyarde, Leytron eut ses vidomnes, connus depuis 1218. Le vidomnat appartenait en 1292 aux de Mar, dont une fille le porta aux de Châtillon d'Aoste en 1327; une alliance le fit enfin passer aux de Montheys qui le conservèrent de 1356 à 1786, date où ils le cédèrent aux VII Dizains.

Les vidomnes avaient à Leytron une maison forte avec four, pressoir et puits. La maison existait encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle: c'était une tour carrée à trois étages. Cet édifice a été complètement transformé vers 1838, où l'on a en outre élevé devant la tour un nouveau corps de bâtiment.

### Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, pp. 32-33; *Armorial valaisan*, art. *Leytron*, p. 150.

Le bourg de Loèche, établi sur un promontoire de la rive droite du Rhône, était, au moyen âge, une place forte [*Leuca fortis*], au croisement du chemin de la Gemmi et de la grand-route de la vallée. C'était également un lieu important de transit pour les marchandises.

Territoire donné en 515 à l'abbaye de Saint-Maurice d' Agaune par saint Sigismond, roi de Bourgogne, Loèche devient, après bien des vicissitudes, possession de la mense épiscopale, sous le règne de saint Guérin, évêque de Sion. Il est dès lors administré par des vidomnes; cette charge est un fief détenu par les sires de Rarogne depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, puis par les Perrini de 1411 à 1613. Le vidomnat est alors vendu aux gens du dizain qui élisent un châtelain. Le fief du majorat dépend de la famille noble de Loèche, puis des sires d'Ayent, de Blonay et, enfin, en 1350, de Rarogne; la charge devient élective, à la désignation du dizain dès 1420.

Seuls les quartiers de Châble et de Loye constituent l'ancien noyau entouré de fortifications; on en trouve encore quelques vestiges au nord-ouest, en dessous du cimetière actuel. Le quartier de Galdinen, hors des murs, possédait des maisons elles-mêmes pourvues de défenses. Des portes fermaient les rues principales à leur issue. Mais les voies d'accès de la grand-route passant par le bourg étaient déjà barrées par des ouvrages militaires; ainsi au pont sur le Rhône, à La Souste, par un ouvrage en bois avec pont-levis, et au pont sur la Dala, par une barbacane, tour défendant le passage. Cette tour a été conservée, couronnée de créneaux et percée d'une porte cochère qui se fermait au moyen d'une herse.

C'est l'ancienne résidence du major, citée dès 1254. Incendié vers 1415, en même temps que son voisin le château des vidomnes, cet édifice a été maintes fois réparé et transformé, en particulier par l'évêque Walter Supersaxo qui, après 1475, restaura la grande tour. La diète y a souvent tenu ses assises, et c'est là qu'a été instruit en 1627 le procès d'Antoine Stockalper.

1. Le bourg et la tour de la Dala

2. Le château épiscopal

Fig. 28  
*Loèche-Ville*  
 Plan général du bourg  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1956]  
 A = château épiscopal  
 B = château des vidomnes  
 C = ancienne chapelle St-Pierre  
 D = maison du baron de Werra  
 E = église St-Etienne  
 F = ancien manoir de Werra

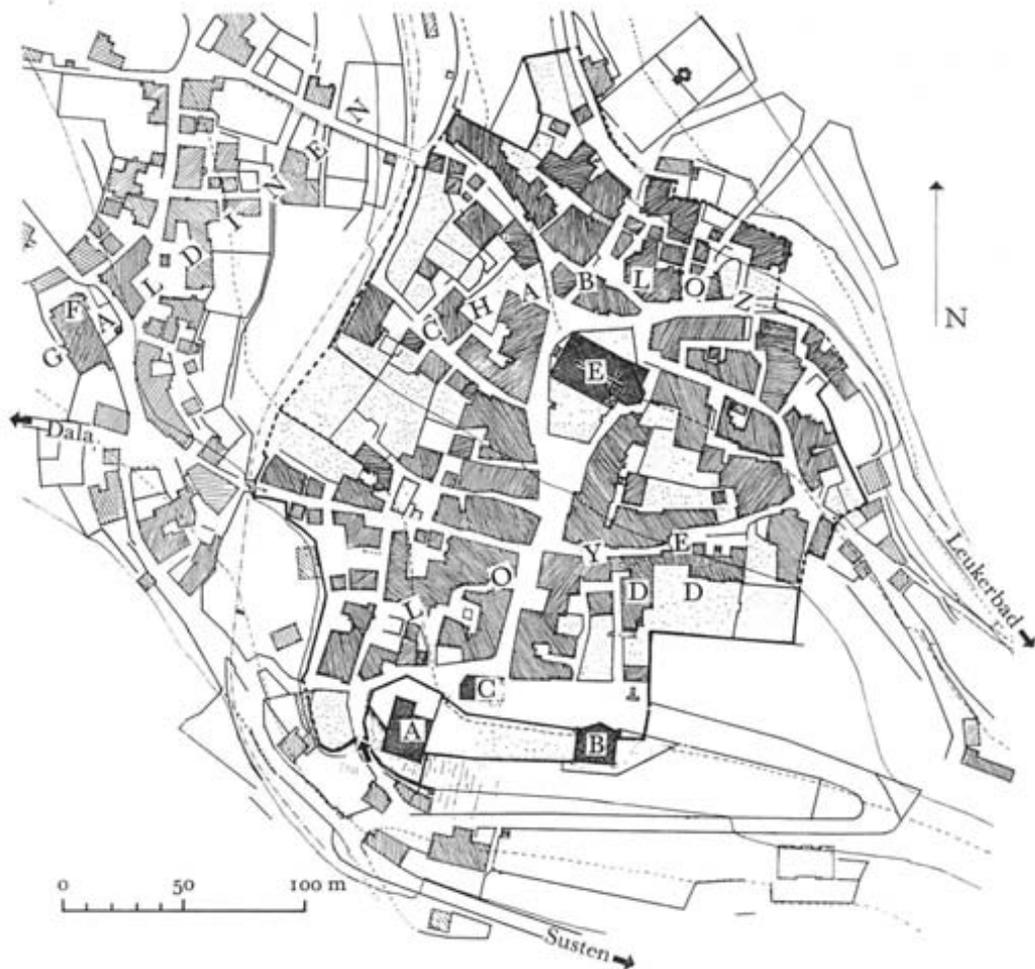




Fig. 29  
*Loèche-Ville.*  
 Le château épiscopal  
 [Dessin de R. Ritz,  
 Zurich, Musée  
 national]

Seuls les murs extérieurs de ce château ont subsisté. A l'origine, l'ensemble ne comprenait qu'un donjon central avec logis annexe, défendu par une enceinte; la tour, dont les ouvertures et la partie supérieure ont été refaites, est de dimensions assez réduites et remonte au début de l'époque romane.

On franchit successivement deux cours pour accéder, à côté du donjon, à la cour intérieure. Deux corps de bâtiment à l'équerre abritaient l'habitation de l'évêque et les grandes salles; ces dernières occupent l'aile méridionale. En dépit des remaniements qu'il a subis, ce palais a conservé des fenêtres romanes [XIII<sup>e</sup> siècle] avec arc en plein cintre dont la plus belle, sur le front sud, présente des colonnettes. Le corps d'habitation à l'est possède une grande cheminée dont la souche fait saillie sur le mur extérieur.

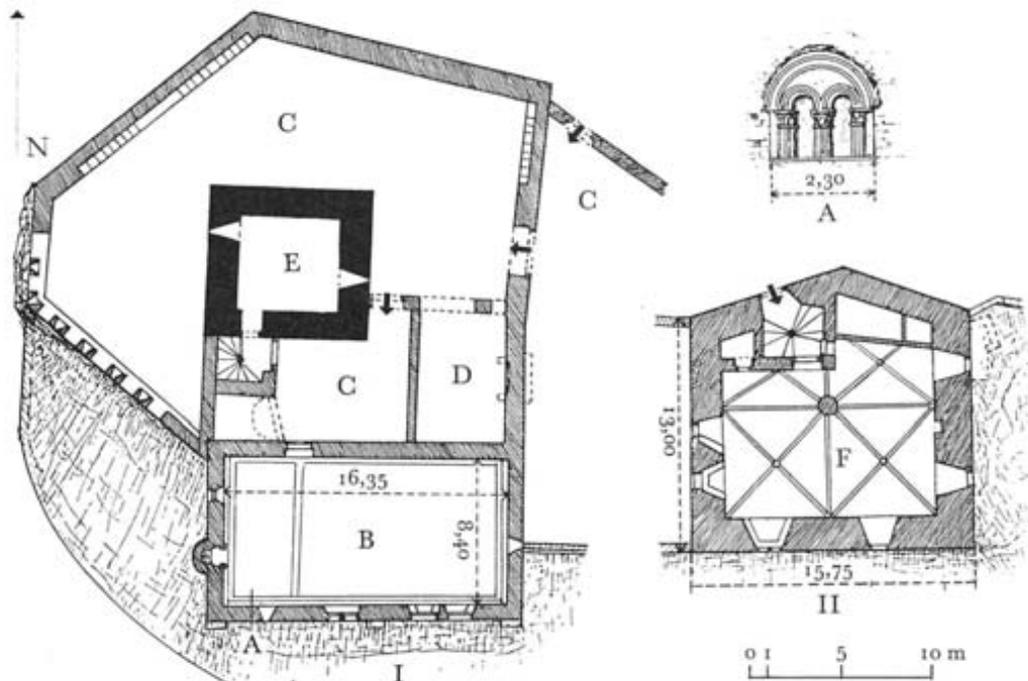
Fig. 30  
Loèche-Ville  
Plan des châteaux  
[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1956]

I. - Le château épiscopal. Plan au niveau des cours

- A = fenêtre romane [avec détails]
- B = grande salle
- C = cours
- D = habitation
- E = donjon

II. - Le château des vidomnes [hôtel de ville]  
Plan du rez-de-chaussée

- F = grande salle



A l'ouest, les murs de la deuxième cour dessinent un bastion, avec une galerie pourvue d'archères, qui défendait l'entrée de la ville.

Racheté par la commune en 1934, ce château a été consolidé de 1937 à 1938.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le bourg de Loèche [Leuk-Stadt]*, dans *Vallesia*, t. XI, 1956, pp. 29-41.

Les vidomnes résidaient dans la grosse tour qui est actuellement l'hôtel de ville. Incendié vers 1415, la bourgeoisie qui venait d'acheter les ruines de cet édifice l'a fait reconstruire de 1541 à 1543 par Ulrich Ruffiner. Son curieux plan pentagonal a été déterminé par le maintien des murs extérieurs de la tour médiévale. Le toit en bâtière avec pignons à redents est flanqué de quatre échaugettes.

Le rez-de-chaussée abritait à l'origine une vaste salle voûtée sur croisées d'ogives dont les nervures retombent sur un gros pilier central; il conserve une cheminée monumentale à la hotte richement moulurée. On accède aux étages par un escalier à vis. Le premier renferme une grande salle boisée aux portes ornées de ferrures ouvragées; au deuxième étage, la salle actuelle du tribunal présente un plafond à caissons et des lambris de la Renaissance [XVII<sup>e</sup> siècle].

L'édifice qui est, avec celui de Sion, le plus intéressant hôtel de ville du Valais, a été restauré vers 1934.

**Bibliographie:**

*Maison bourgeoise*, p. XXV et pl. 70-71; R. Riggenbach, *Ulrich Ruffiner von Prismell und die Bauten der Schinerzeit im Wallis*, 2<sup>e</sup> éd., Brigue, 1952, pp. 78-79.

Cet ensemble, dans le quartier de Galdinen hors les murs du bourg, comprend deux bâtiments contigus; on y pénètre par une large porte cochère flanquée d'une tour en poivrière qui ouvre sur la cour enclose de hautes murailles.

La partie la plus ancienne, au sud-est, est constituée par une forte tour quadrangulaire à laquelle est accolée une tour hexagonale aux fenêtres en accolade, qui renferme la cage d'escalier [1532]. Au premier étage, une salle abritait autrefois une cheminée monumentale dont la hotte ornée d'une élégante dentelle gothique porte les armes Werra et Patricii avec la date 1532 [actuellement au Musée de Valère, à Sion].

La seconde partie, sur plan quadrangulaire, a été construite au XVII<sup>e</sup> siècle. La porte d'entrée est surmontée d'une imposte en fer forgé

3. Le château des vidomnes

4. L'ancien manoir de Werra, à Galdinen

[1676]; au-dessus du balcon se déploie un cartouche en stuc peint aux armes Werra-Kalbermatten avec la date de 1626.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, pp. XXV-XXVI et pl. 72.

5. Le château  
de Werra,  
à La Souste

Ce château, situé sur les pentes orientales du cône d'alluvions de l'Illgraben, est également constitué de deux parties construites à des époques différentes. La partie ancienne, sur plan quadrangulaire, avec, en arrière, une tour abritant l'escalier qui donne accès aux étages, a été reconstruite vers 1445 par les Perrini, vidomnes de Loèche, sur des fondations déjà existantes. Elle devint en 1610 possession des Mageran, puis passa à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle aux Werra. Le baron Ferdinand de Werra fit reconstruire vers 1800 le bâtiment principal en élevant devant l'ancienne façade un nouveau corps de logis qui contient une grande salle à fenêtres hautes et lucarnes [actuellement la chapelle] et qui est précédé d'un porche à quatre colonnes surmonté d'un avant-corps.

L'ensemble, aujourd'hui asile des vieillards de Saint-Joseph, est entouré d'une clôture élevée portant encore trois tourelles d'angle.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, p. XXVI et pl. 75.

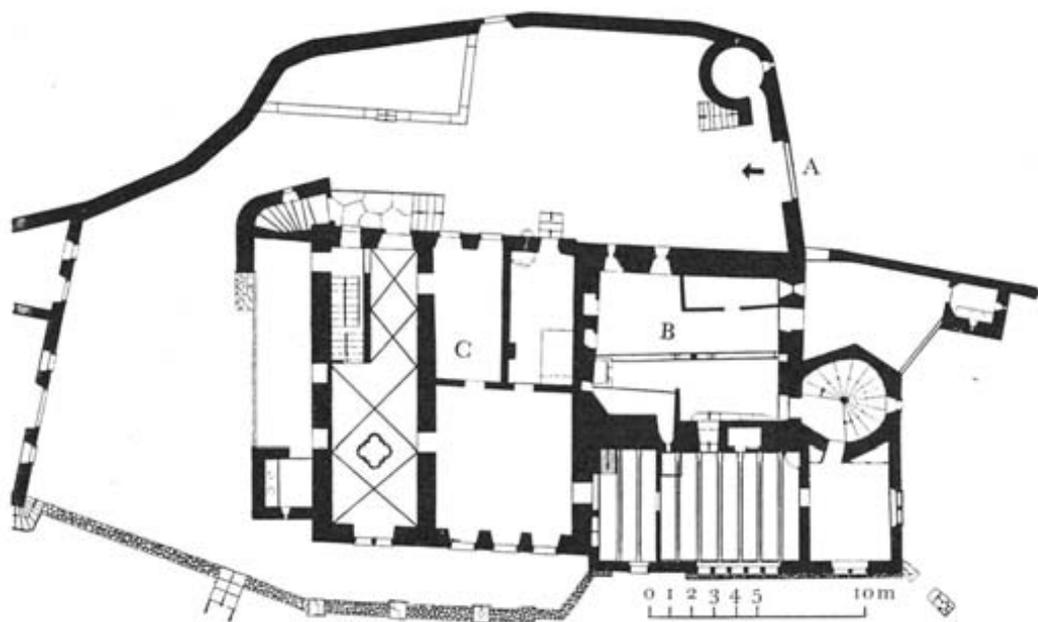
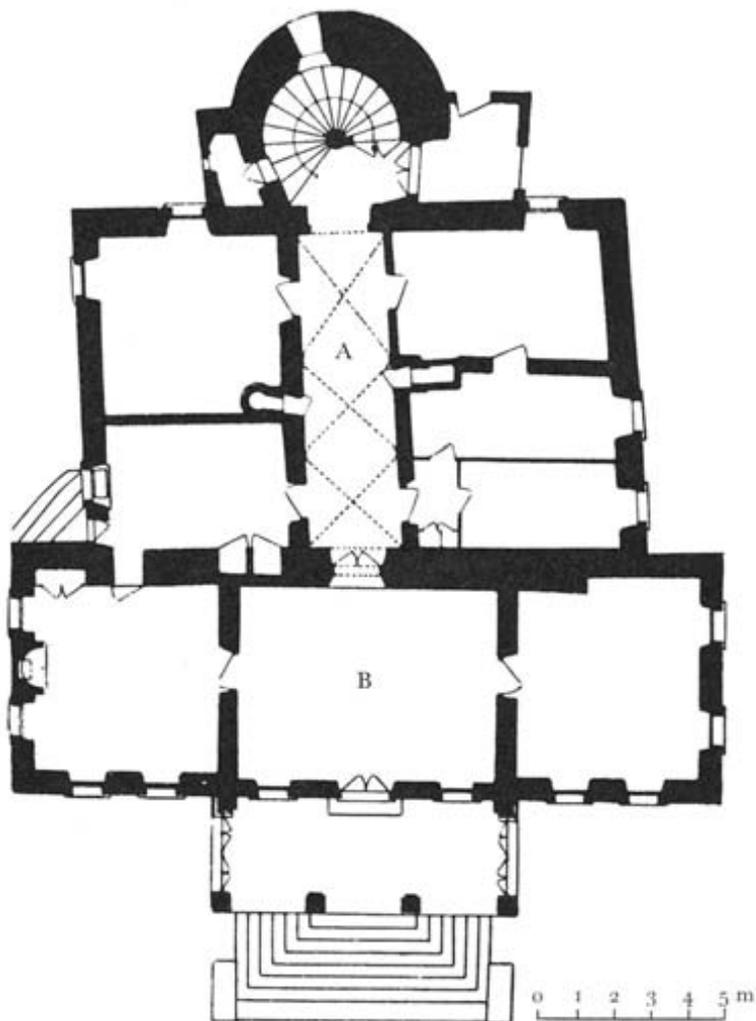


Fig. 31  
*Loèche-Ville*  
 L'ancien manoir de Werra, à Galdinen  
 Plan du rez-de-chaussée  
 [D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 72, n° 2]  
 A = entrée de la cour  
 B = tour du XVI<sup>e</sup> siècle  
 C = bâtiment du XVII<sup>e</sup> siècle

Fig. 32  
*Loèche-Ville*  
Le château de Werra, à La Souste  
Plan du rez-de-chaussée  
[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 75, n° 2]  
A = partie ancienne [XV<sup>e</sup> siècle]  
B = partie moderne [env. 1800]



Ce château occupait, sur une moraine située au-dessus du Brocard, une position remarquable d'où l'on peut surveiller le débouché de la Drance dans la vallée du Rhône et l'accès au col de la Forclaz. On y parvient par l'ouest, soit par les Rappes et le hameau dit le Pied-du-Château, soit par le Brocard en contournant toute la crête.

Les mentions relatives à ce château sont très rares. Quand a-t-il été construit? Nous l'ignorons. En tout cas, il est signalé au début du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est le premier château épiscopal, antérieur à celui de la Bâtiaz, où siège le vidomne. Le premier vidomne connu, Pierre de Martigny, est cité en 1162. En partie ruiné peu avant 1239, le château est assiégé et pris en 1259/1260 par Pierre II de Savoie, en même temps que la Bâtiaz et les autres châteaux épiscopaux comme Chamoson et le Crest sur Ardon. Mais la ruine définitive semble plus tardive, tout à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

La position, actuellement recouverte de buissons et de taillis, offre cependant un grand intérêt au point de vue archéologique. Toute une série de murailles entourent le promontoire. À l'est, au point culminant, se trouvent les restes informes du château qualifié de « Chastellex » au XIV<sup>e</sup> siècle. On reconnaît l'emplacement du donjon quadrangulaire; il est situé dans le prolongement de l'habitation. Le donjon était protégé vers l'entrée par un ouvrage en éperon. Sous la cour subsiste encore la citerne dont la voûte est partiellement effondrée. Pour atteindre l'ensemble du château proprement dit, il fallait suivre toute la longueur de la crête, entre deux murs qui aboutissaient derrière l'éperon.

Entre la chapelle Saint-Jean, à l'extrémité ouest du promontoire, et le château, s'étendait le bourg. La chapelle a été reconstruite au XVII<sup>e</sup> siècle sur un édifice beaucoup plus ancien dont le chœur seul est conservé, qui peut dater du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle.

Notons enfin que le vieux château de Saint-Jean recouvre très probablement l'emplacement de l'ancien *oppidum* des Véragres, l'Octodure gaulois, qui a résisté à Galba en 57 avant Jésus-Christ.

Le château  
de la Crête  
ou de Saint-Jean

### Bibliographie:

L. Blondel, *Le vieux château de la Crête de Martigny ou de Saint-Jean*, dans *Vallées*, t. V, 1950, pp. 185-192.

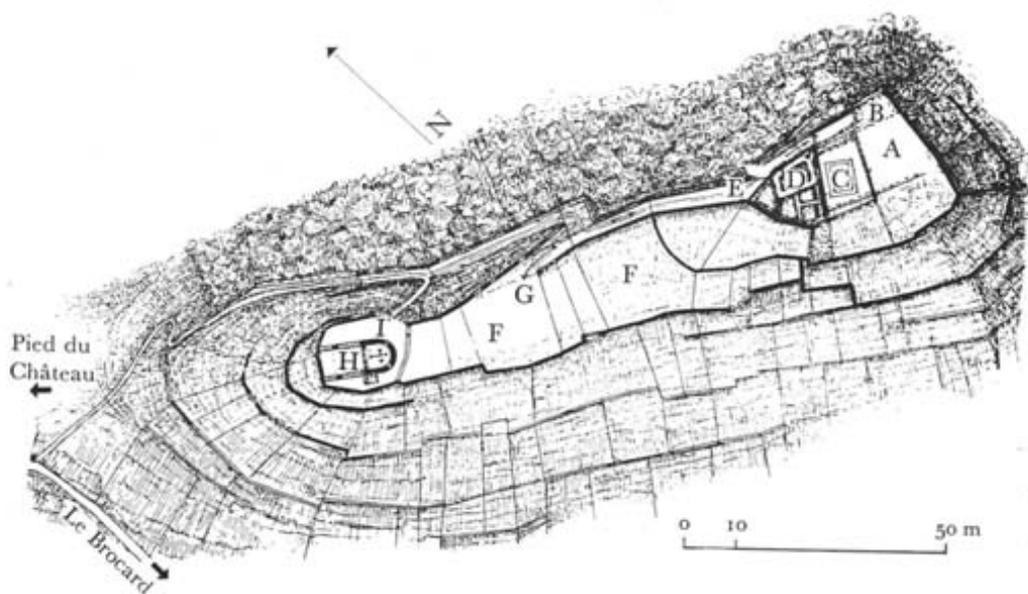


Fig. 33  
 Martigny-Combe  
 Le château de la Crête ou de Saint-Jean  
 [D'après L. Blondel, *Vallées*, 1950]  
 A = le Chastellex  
 B = tour  
 C = citerne  
 D = donjon  
 E = entrée du château  
 F = bourg  
 G = ancienne entrée  
 H = chapelle St-Jean  
 I = entrée actuelle

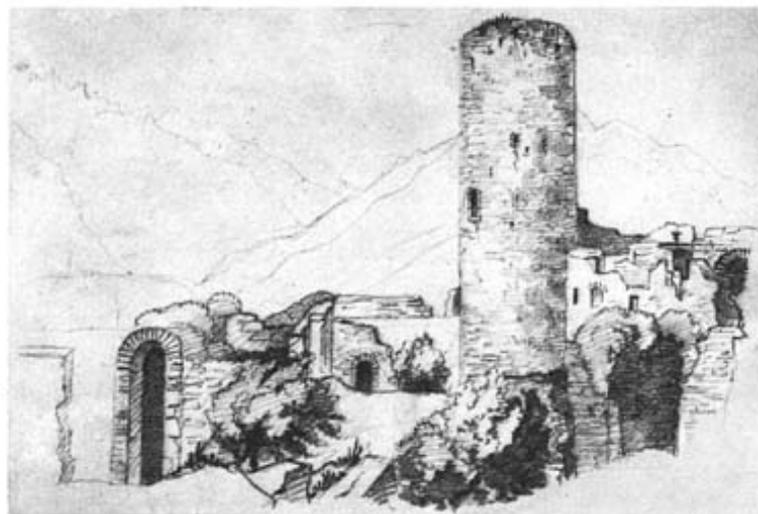


Fig. 34  
*Martigny-Ville.*  
Le château de la Bâtiаз  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]

Le château de la Bâtiаз est construit sur un contrefort de la montagne qui, au nord, domine Martigny. De cette importante position stratégique, non loin du coude du Rhône, on peut surveiller le débouché de la Drance et du Grand Saint-Bernard, et la vallée du Rhône dans sa partie supérieure et inférieure. Au sud et au sud-est, le rocher surplombe la Drance qui le contourne. On y accède au nord par un chemin qui gagne en zigzags un petit plateau séparant l'éperon de la montagne.

C'est sur ce replat, où primitivement se dressait sans doute un fortin romain, que l'évêque de Sion construisit, avant 1259, un nouveau château; celui de la Crête de Saint-Jean venait d'être ruiné. Mais assiégé en 1259 par le comte Pierre II de Savoie, le château de la Bâtiаз lui est remis en gage en 1260 et reste en sa possession jusqu'en 1268. C'est pendant cet intervalle que Pierre II fait construire le donjon. L'évêque Pierre d'Oron y procède en 1281 à des réparations considérables. Re-

Le château  
de la Bâtiаз

Fig. 35  
 Martigny-Ville  
 Le château de la Bâtiаз  
 Plan de situation  
 [D'après A. Naef, *Ind. d'Antiquités suisses*, 1900]

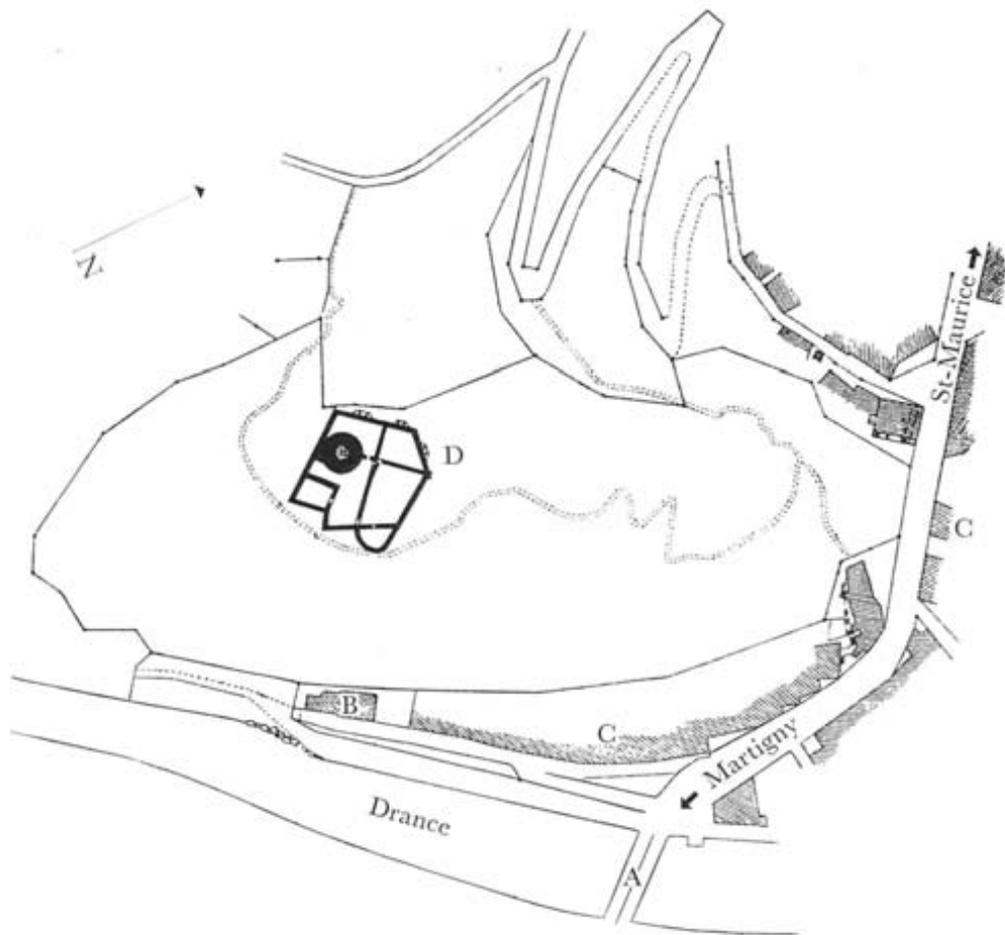
==== chemins

A = pont couvert sur la Drance

B = chapelle de la Bâtiаз

C = village de la Bâtiаз

D = château



pris par la Savoie au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le château subit des dévastations au cours des guerres de Bourgogne; mais ce n'est que pendant les luttes entre le cardinal Schiner et Georges Supersaxo que ce dernier s'en empara et, en 1518, le livra aux flammes.

Ce château comprend deux parties: l'enceinte et le donjon.

On y pénètre par la porte placée au sud dans un angle rentrant, qui ouvre sur une cour. Dans celle-ci se trouvaient les bâtiments d'habitation, séparés en deux par un mur; au nord-ouest, une troisième division abrite la citerne taillée dans le roc puis bétonnée. Les murs extérieurs des bâtiments, qui portent encore des traces de l'incendie de 1518, ont subsisté, en partie enfoncés au milieu des amoncellements de matériaux.

Le donjon circulaire, élevé par Pierre II de Savoie entre 1260 et 1268 et adossé à l'intérieur du rempart occidental, est destiné à protéger le front le plus exposé à l'attaque des assaillants. Comme à Saillon, on distingue les trous de boulin qui se développent en spirale autour du donjon. L'entrée est au sud-est, à 10 m environ du sol; on y accédait par une échelle; elle ouvre sur un passage coudé défendu par une meurtrière. Un escalier voûté, ménagé dans l'épaisseur du mur, conduit aux étages; on y remarque des latrines intérieures, des conduits d'aération, un réservoir. Le quatrième étage, plus récent, a été construit sous l'évêque Pierre d'Oron, en 1281, par le châtelain Rodolphe; il est voûté sur croisées d'ogives, avec un couronnement en pyramide maintenant ruiné. Parmi les six baies cintrées, celle du sud-ouest est une porte; les longues rainures ménagées de part et d'autre dans l'épaisseur du mur étaient destinées aux bras mobiles d'un pont-levis qui formait une plate-forme extérieure.

**Bibliographie:**

Albert Naef, *Martigny. Rapport sur le château de la Bâtie...*, dans *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1900, pp. 188-203.

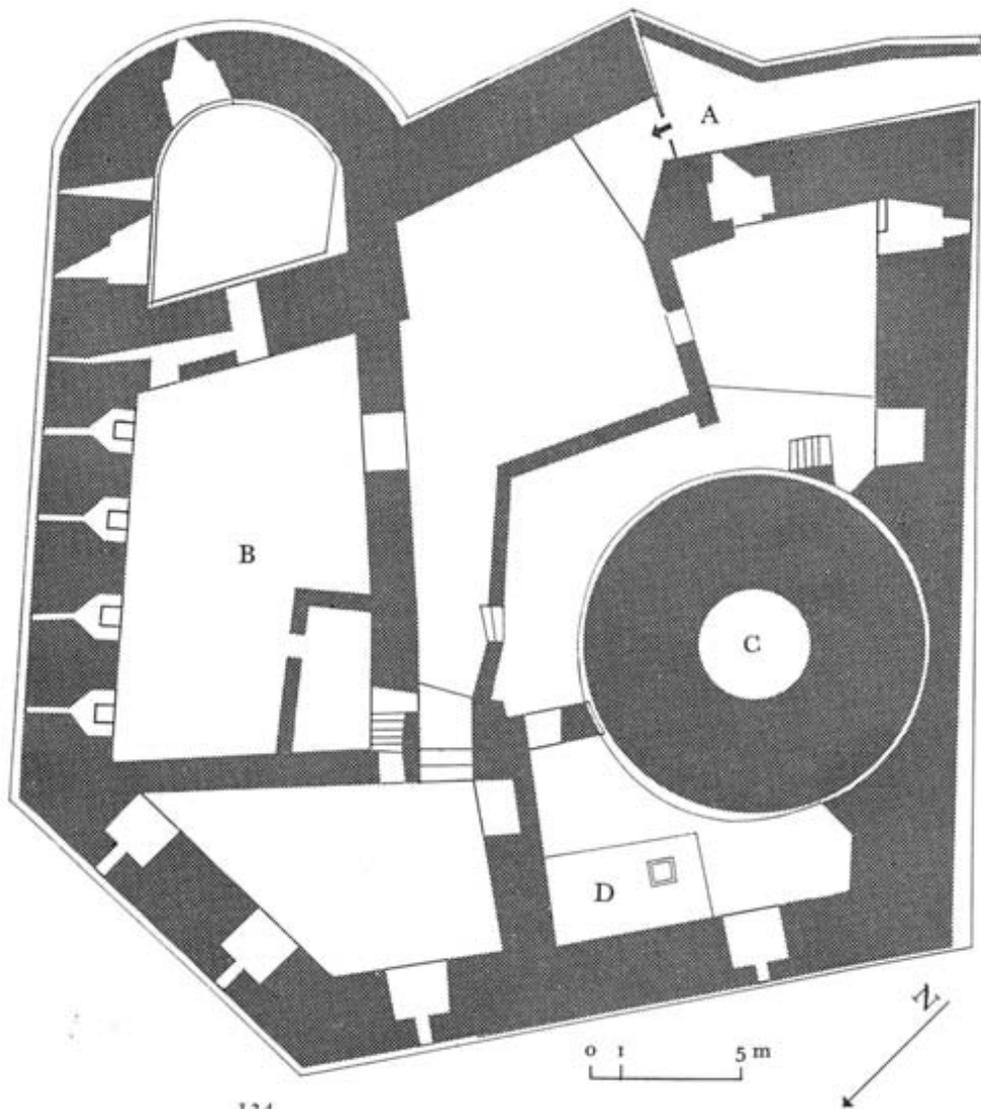
Fig. 36  
*Martigny-Ville*  
Le château de la Bâtiaz  
Plan général  
[D'après A. de Kalbermatten, env. 1905]

A = entrée

B = habitation

C = donjon

D = citerne



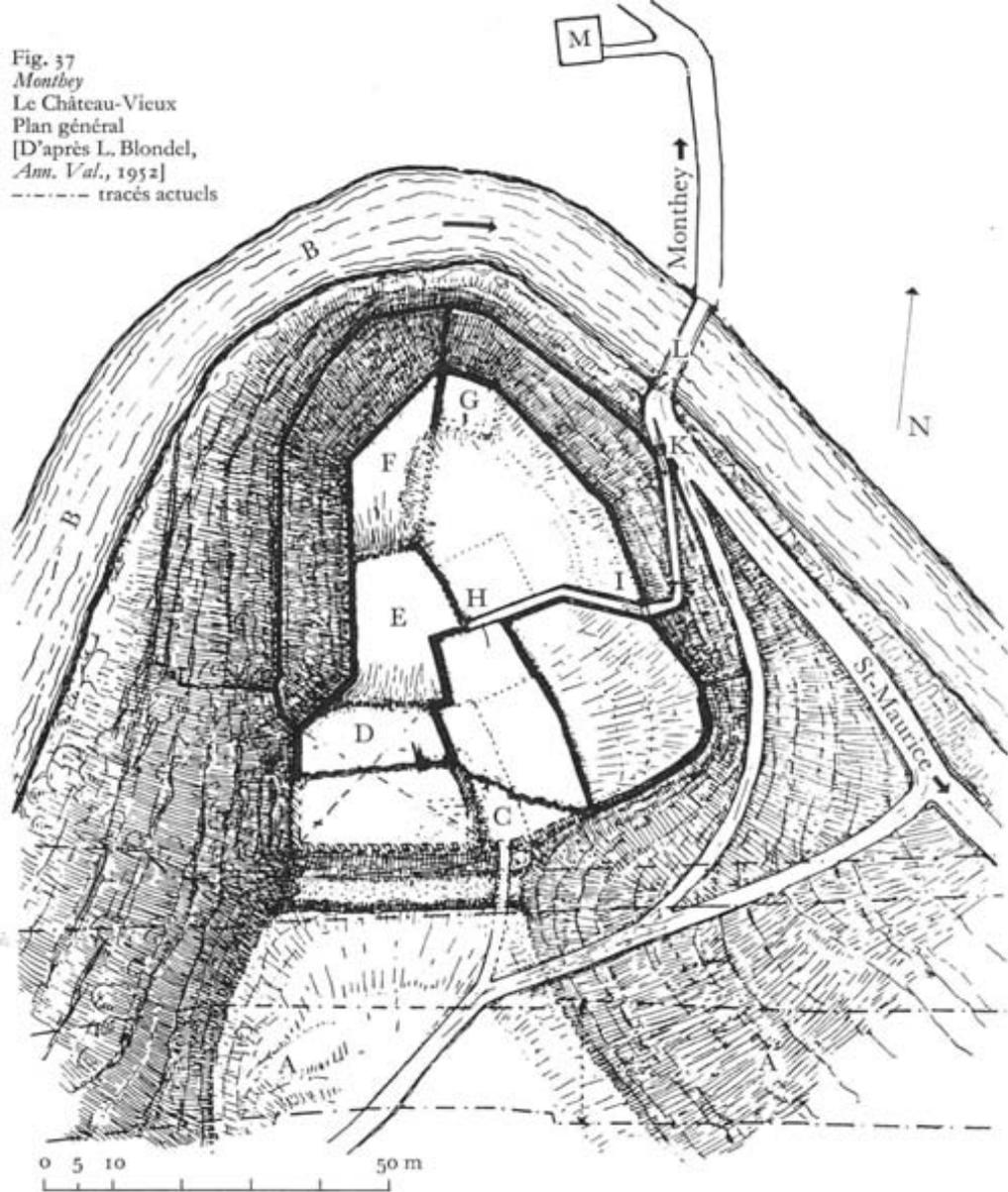
## Monthey

Les princes de la Maison de Savoie établissent au cours du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle leur souveraineté sur le Chablais qui forme, vers 1227, l'apanage particulier du prince Aymon, mort à Choëx en 1237. Son frère Amédée IV le fait ériger en duché en 1238 et donne Monthey à sa sœur Marguerite, épouse de Hartmann IV de Kybourg. Le comte Edouard remet Monthey [1329], avec Saint-Maurice, en douaire à sa mère Marie de Brabant, veuve d'Amédée V. En 1352, Amédée accorde des franchises à Monthey, puis, en 1357, donne cette seigneurie en apanage à sa sœur Blanche, épouse de Galéas II Visconti; celui-ci étend les franchises du bourg à tout le mandement [Troistorrents, Collombey, Muraz et Illarsaz]. Les Visconti conservent jusqu'en 1404 la seigneurie, où ils sont représentés par un gouverneur. Le duc Philippe II donne Monthey, en 1497, en dot à sa nièce Louise, épouse de François I<sup>er</sup> de Luxembourg. Occupé déjà en 1476 et en 1506, Monthey l'est définitivement en 1536 par les Haut-Valaisans; ceux-ci installent un gouverneur représentant l'autorité souveraine sur le mandement ou châtellenie de Monthey, les châtellenies voisines d'Illiez et de Vouvry, les seigneuries de Port-Valais-Bouveret et de Vionnaz. Dès la fin de l'ancien régime, en 1798, Monthey forme un district.

Ce château occupait l'extrémité du promontoire d'Outrevièze et défendait le dernier défilé du val d'Illiez à son débouché sur la plaine du Rhône. L'aspect de la position a été complètement modifié par les travaux de correction du lit de la Vièze, exécutés de 1726 à 1727. La terrible inondation survenue du 5 au 7 juillet 1726 causa de si graves dégâts au bourg de Monthey, qu'on décida en effet de supprimer la dernière boucle de la rivière et de pratiquer une tranchée à travers le promontoire, pour permettre aux eaux de s'écouler en droite ligne vers le Rhône. La tranchée, creusée sur l'emplacement d'un col qui séparait le promontoire du coteau d'Outrevièze, est longue d'environ 280 mètres; mais, à l'origine de 10 à 20 mètres, elle a été peu à peu élargie pour atteindre actuellement près de 70 mètres.

### 1. Le Château-Vieux

Fig. 37  
 Monthey  
 Le Château-Vieux  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel,  
*Ann. Val.*, 1952]  
 - - - - - tracés actuels



A-A = cours actuel de la Vièze  
 B-B = ancien cours de la Vièze  
 C = entrée  
 D = enclos du donjon

E = cour [dépendances et logis  
 de la garnison]  
 F = enclos  
 G = tour

H = porte du château  
 I et K = poternes du bourg  
 L = pont sur la Vièze  
 M = chapelle Notre-Dame du Pont

Nous ignorons la date de fondation du château, dont la première mention connue remonte à 1239, où le comte Amédée IV le donne en apanage à sa sœur Marguerite. Le château avec sa châtellenie dépendait du bailli de Chillon; les comtes y avaient fondé et doté la première chapelle de Monthey dédiée à saint Marcel, pape et martyr.

Nous n'avons guère de renseignements sur les travaux faits au château, car les comptes de la châtellenie n'ont pas été dépouillés. Un acte de 1329 permet cependant de déduire que le château ne comprenait pas seulement la demeure du seigneur, mais aussi un bourg avec son organisation urbaine, abritant des maisons de familles nobles et roturières.

A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le château avait perdu de son importance au profit de l'agglomération hors les murs, qui s'était établie et développée sur la rive gauche de la Vièze, auprès de la tour des majors. Au XV<sup>e</sup> siècle, il est en ruine.

On accédait au château, soit par un sentier très rapide, qui existe encore, droit au-dessus de l'ancien pont sur la Vièze, soit, pour atteindre l'entrée principale, au sud du col, par un embranchement disparu de la route d'Outrevièze.

Sur le promontoire de la Motte, on distingue encore des restes considérables de murailles, en particulier celles qui supportent à l'est la terrasse la plus élevée. Toute la partie supérieure qui comprenait la tour principale a disparu dans l'éboulement des falaises. Plus bas, vers le nord, on trouvait l'enclos du donjon, puis une cour sur laquelle ouvraient les dépendances et logis de la garnison, enfin, l'enclos du bourg qui longeait les murs de l'enceinte pour aboutir à une tour carrée.

**Bibliographie:**

L. Blondel, *Le Château-Vieux de Monthey*, dans *Ann. Val.*, 1952, pp. 21-28.

En dessous du vidomnat primitif, Monthey forma une majorie, inféodée à une famille qui en prit le nom, connue depuis 1206 avec Rodolphe. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Guillaume de Monthey est l'auteur

2. Le château moderne

de la branche dite Majoris, où la majorie, qui dépendait de la Savoie, passa de père en fils jusqu'en 1527; la majorie fut alors dévolue aux Veteris, puis à l'Etat en 1572.

Les majors de Monthey, de la branche aînée, avaient une tour située au levant du château moderne. Celui-ci se dresse sur un contrefort, au sud de l'ancien chemin conduisant du bourg à Troistorrents; au début du XV<sup>e</sup> siècle, Louis de Monthey avait construit une maison forte englobant la tour primitive. Au siècle suivant, le château est acquis, avec le vidomnat, par Pierre Du Rosey, bailli du Chablais, qui y établit son siège. Après la conquête du Chablais par les Haut-Valaisans, ceux-ci s'adjugent le vidomnat et installent un gouverneur. Ils réparent souvent le château, en particulier après l'incendie de 1606 [une salle du rez-de-chaussée aux solives apparentes porte un cartouche sculpté et armorié daté de 1607], et finalement le reconstruisent de fond en comble en 1663-1664. C'est là que le gouverneur de Monthey réside jusqu'à la fin de l'ancien régime. Il est occupé actuellement par le tribunal du district.

On pénètre au château moderne de Monthey par une grande porte cochère qui ouvre sur une cour intérieure. Le château est constitué de la tour primitive, au levant, édifice carré aux murs très épais, auquel sont accolés, à l'ouest, deux corps de bâtiment placés en équerre; une troisième annexe, au nord, prolonge la tour et domine la rampe d'accès.

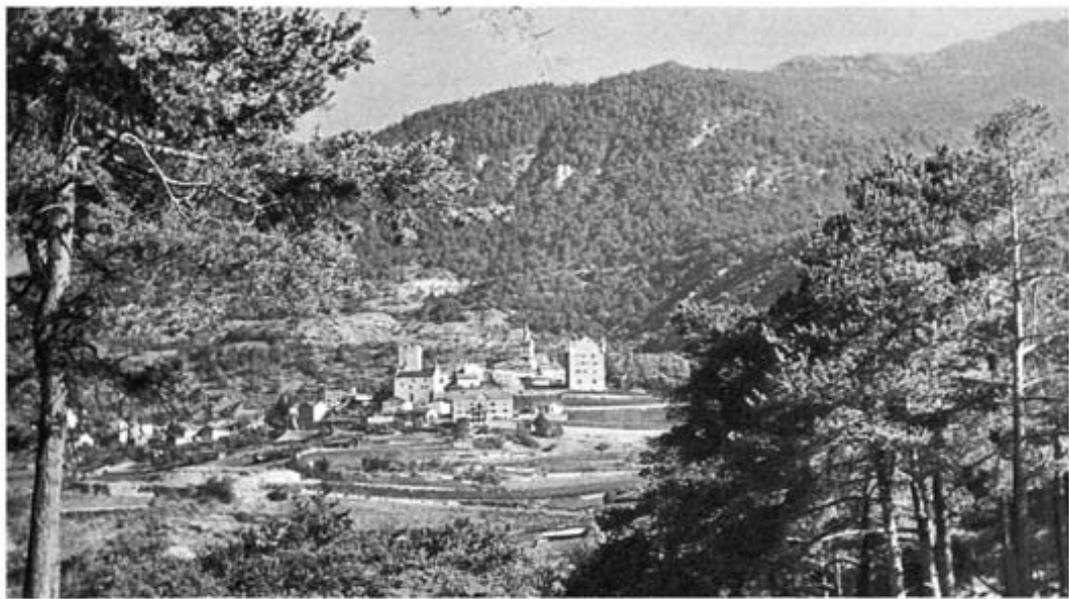
Les deux annexes occidentales étaient décorées de portiques recouverts de voûtes d'arêtes, sur lesquels donnaient toutes les pièces; on y parvenait par un escalier pratiqué au nord. La façade du corps central, couronnée par un fronton arrondi, a été élevée au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour abriter un grand escalier, au-devant des portiques qui sont maintenant aveuglés, sauf au rez-de-chaussée nord.

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, p. 13.



*Leuk-Stadt / Loèche-  
Ville*  
Dalaturm  
La tour de la Dala



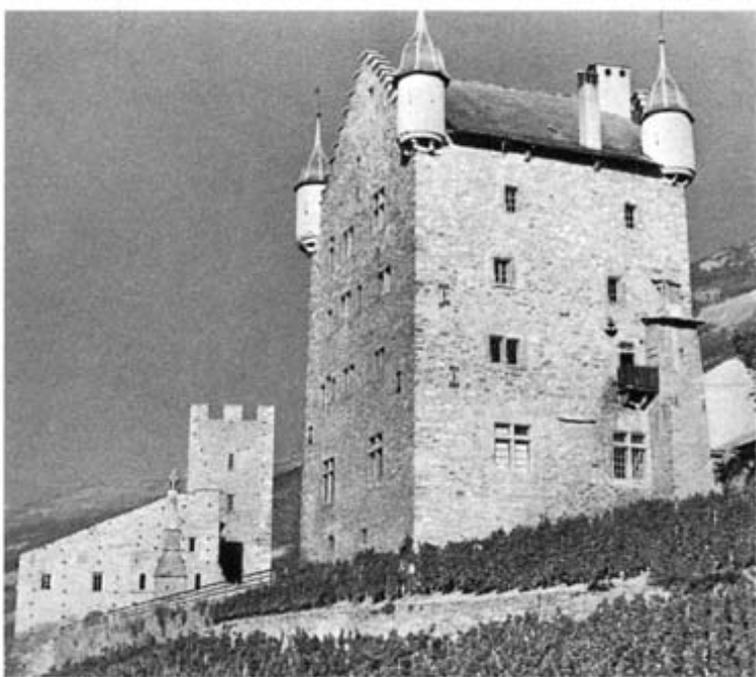


◀ *Leuk-Stadt | Loèche-Ville*  
 Gesamtansicht  
 Vue générale du bourg

*Leuk-Stadt | Loèche-Ville*  
 Bischofsschloß  
 Le château épiscopal

*Leuk-Stadt | Loèche-Ville*  
 Romanisches Doppel-  
 fenster am  
 Bischofsschloß  
 Baie romane au  
 château épiscopal

*Leuk-Stadt | Loèche-Ville*  
 Schloß des Viztums  
 Le château des  
 vidomnes







◀  
*Leuk-Stadt / Loèche-  
Ville*  
Schloß von Werra in  
Susten  
Le château de Werra  
à La Souste

*Leuk-Stadt / Loèche-  
Ville*  
Landhaus der Familie  
von Werra in Galdinen  
L'ancien manoir de  
Werra, à Galdinen

*Martigny-Ville  
Martinach-Stadt*  
Le château de la Bâtiatz  
Burg de la Bâtiatz





◀  
*Montbey*  
 Le château moderne  
 La cour intérieure  
 Neues Schloß  
 Innenhof

*Montbey*  
 Le Crochetan  
 Une tourelle d'angle  
 Le Crochetan  
 Ecktürmchen

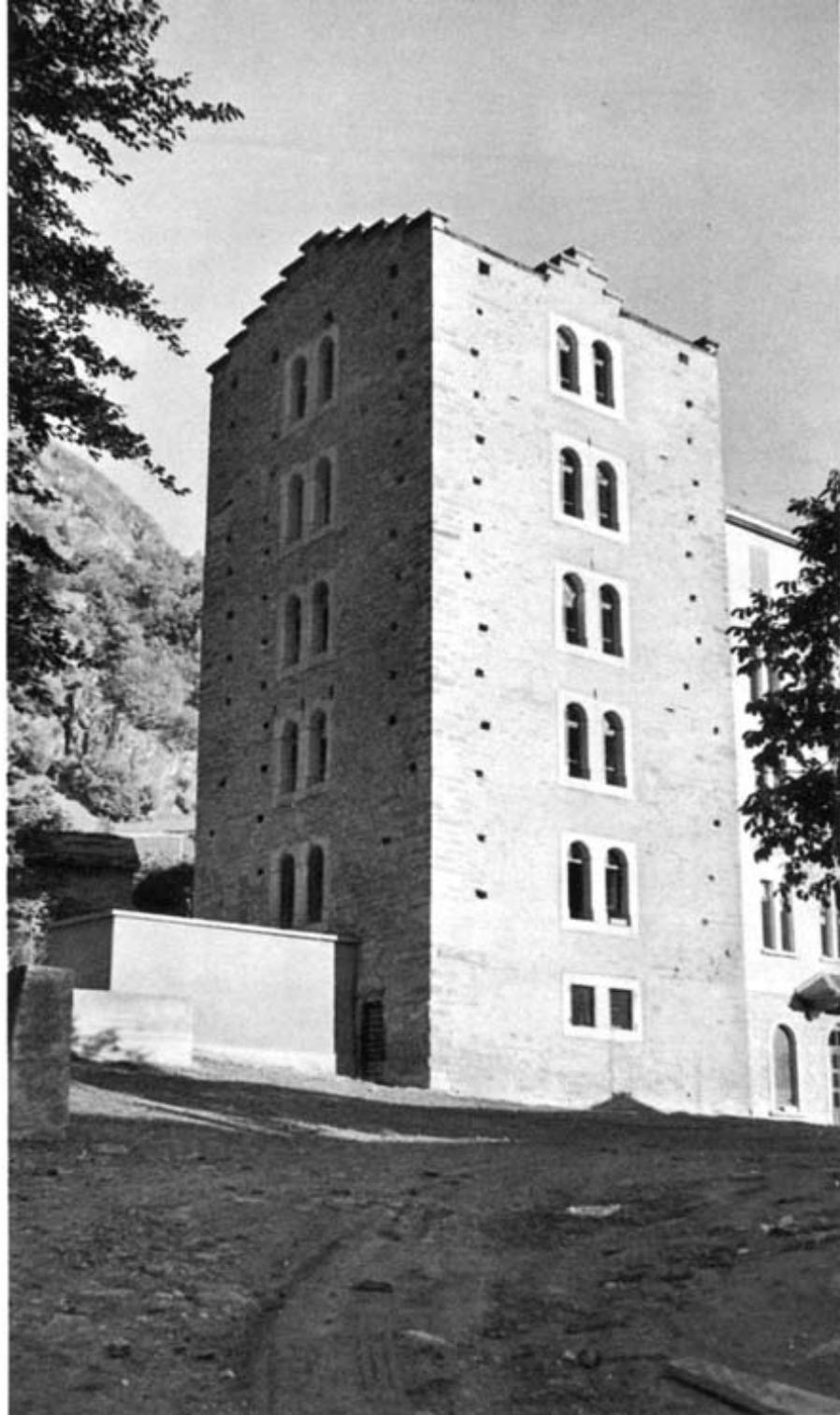
*Montbey*  
 Le Crochetan  
 La porte cochère  
 Le Crochetan  
 Einfahrtstor



*Naters*  
 Turm des Supersaxo-  
 schlosses  
 La tour du château  
 Supersaxo

*Naters*  
Ornavassoturm  
La tour Ornavasso

► *Nendaz*  
La Majorie  
Meierturm







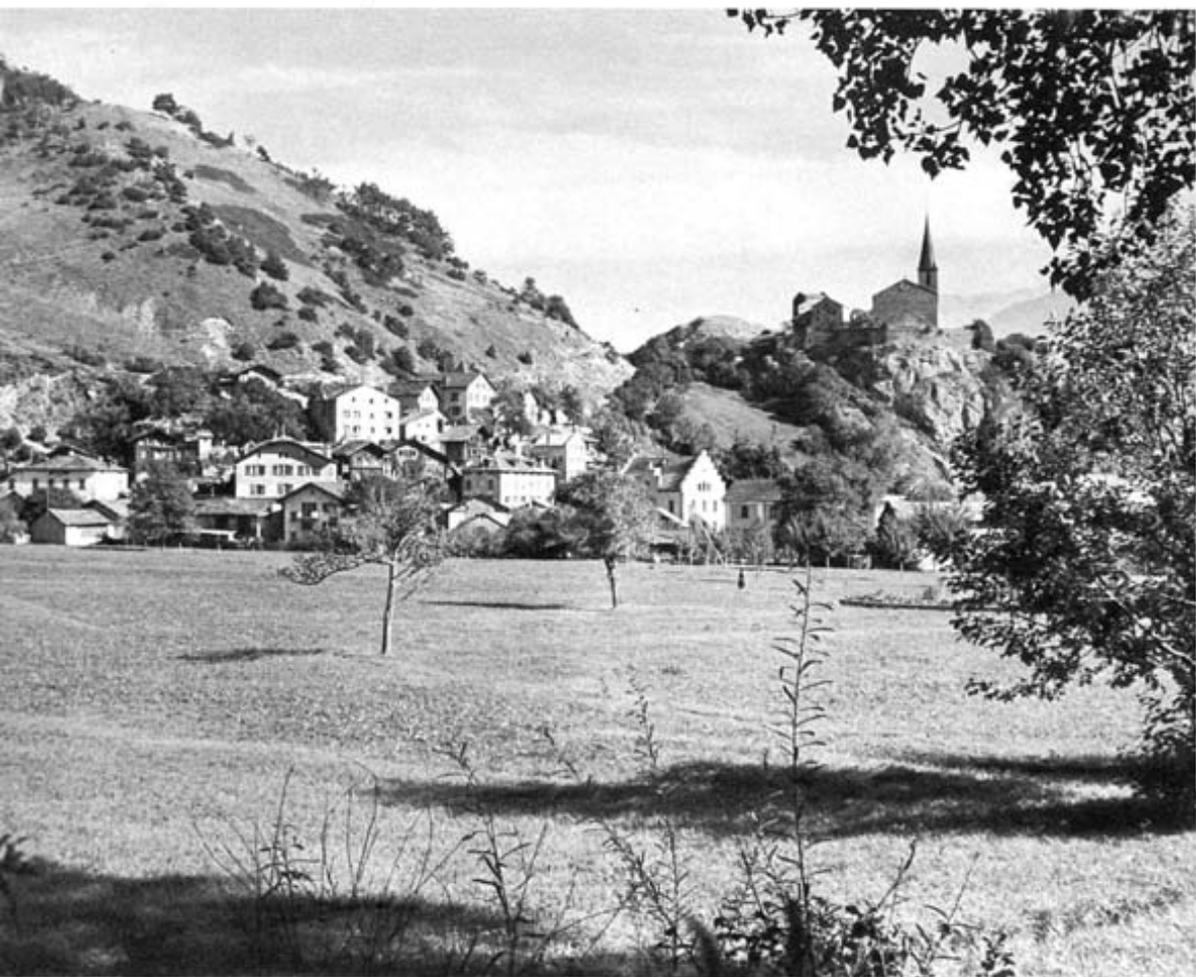
◀  
*Niedergestein*  
Burg der Herren von  
Turn-Gestelenburg  
Le château de la  
Tour-Châtillon

*Niedergestein*  
Burgtreppe  
L'escalier d'accès au  
château



*Raron / Rarogne*  
Gesamtansicht  
Vue générale

►  
*Raron / Rarogne*  
Turm des Viztums  
La tour des vidomnes





*Sailon*

Les remparts vus de  
l'ouest  
Westansicht der  
Ringmauer

*Sailon*

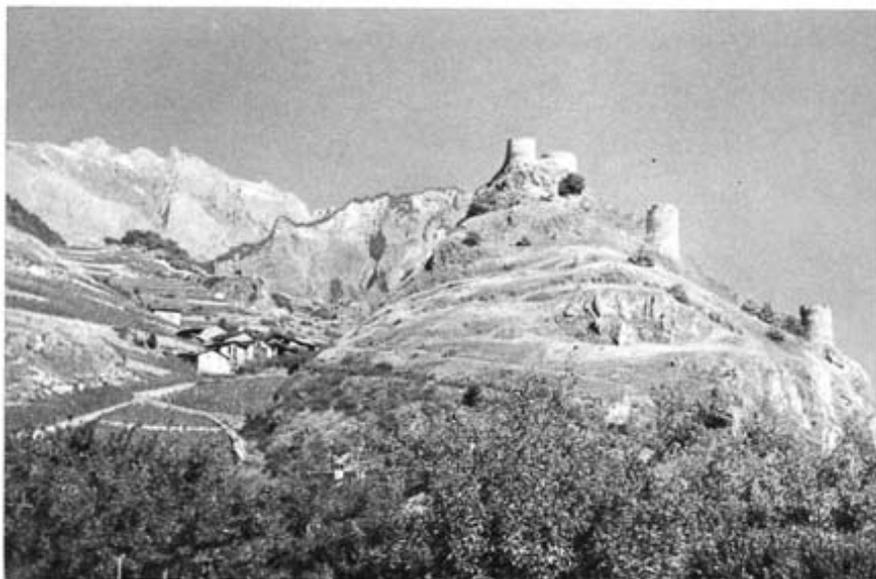
Le bourg vu de l'est  
Ostansicht des  
Fleckens

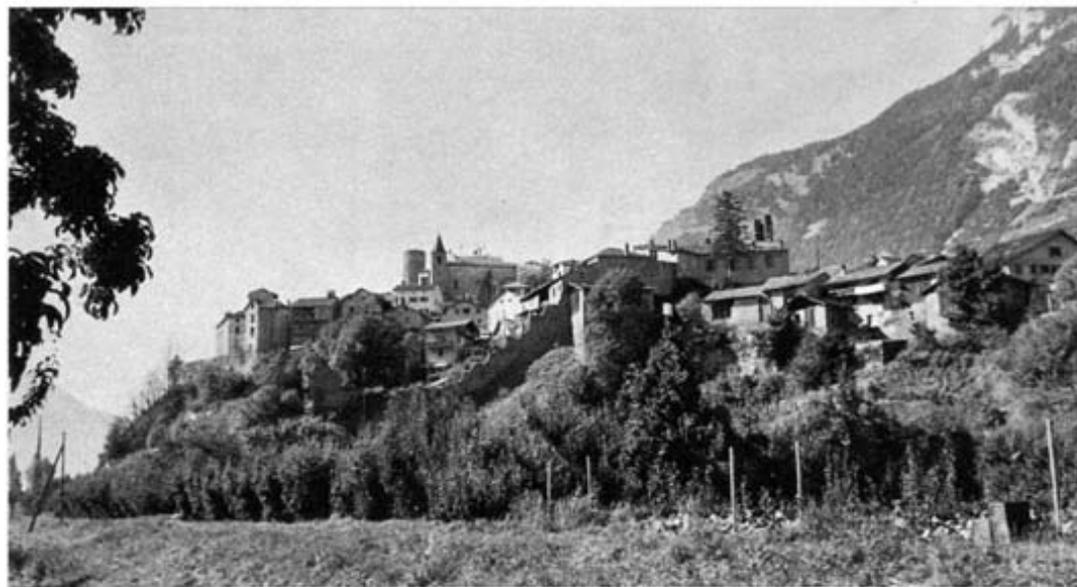
►  
*Sailon*

Le bourg vu du sud  
Südansicht des  
Fleckens

*Sailon*

Vue du sud-est  
Südostansicht





*Saillon*  
La porte du Sex  
Tor du Sex



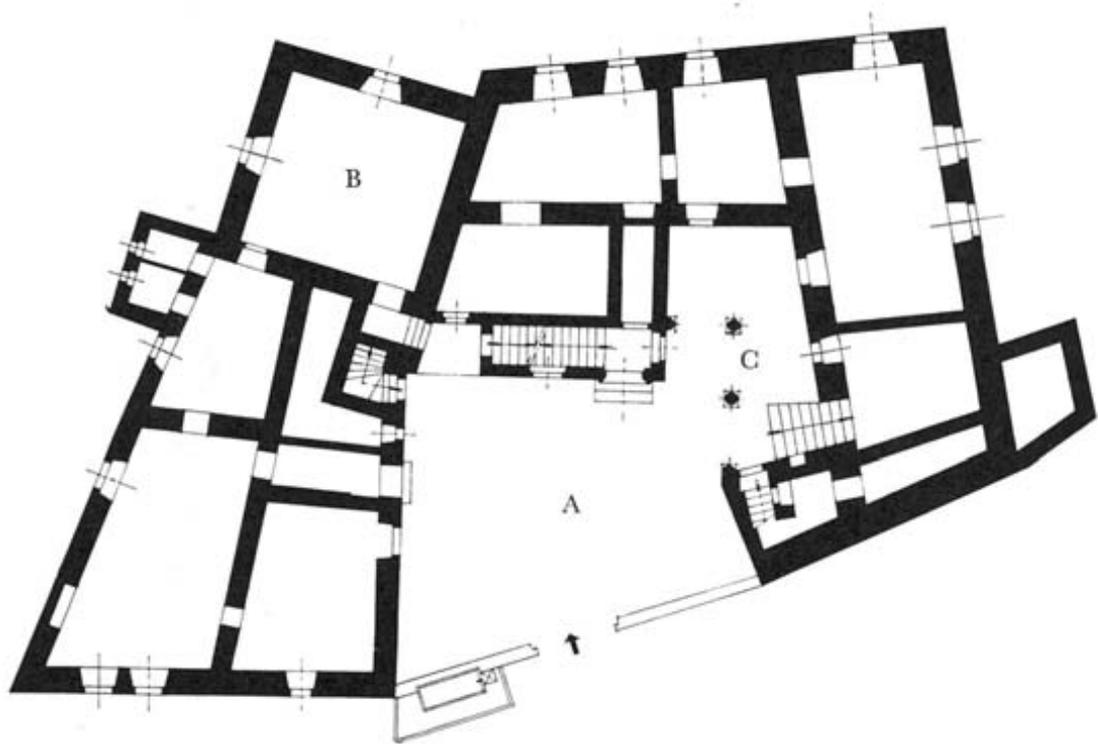
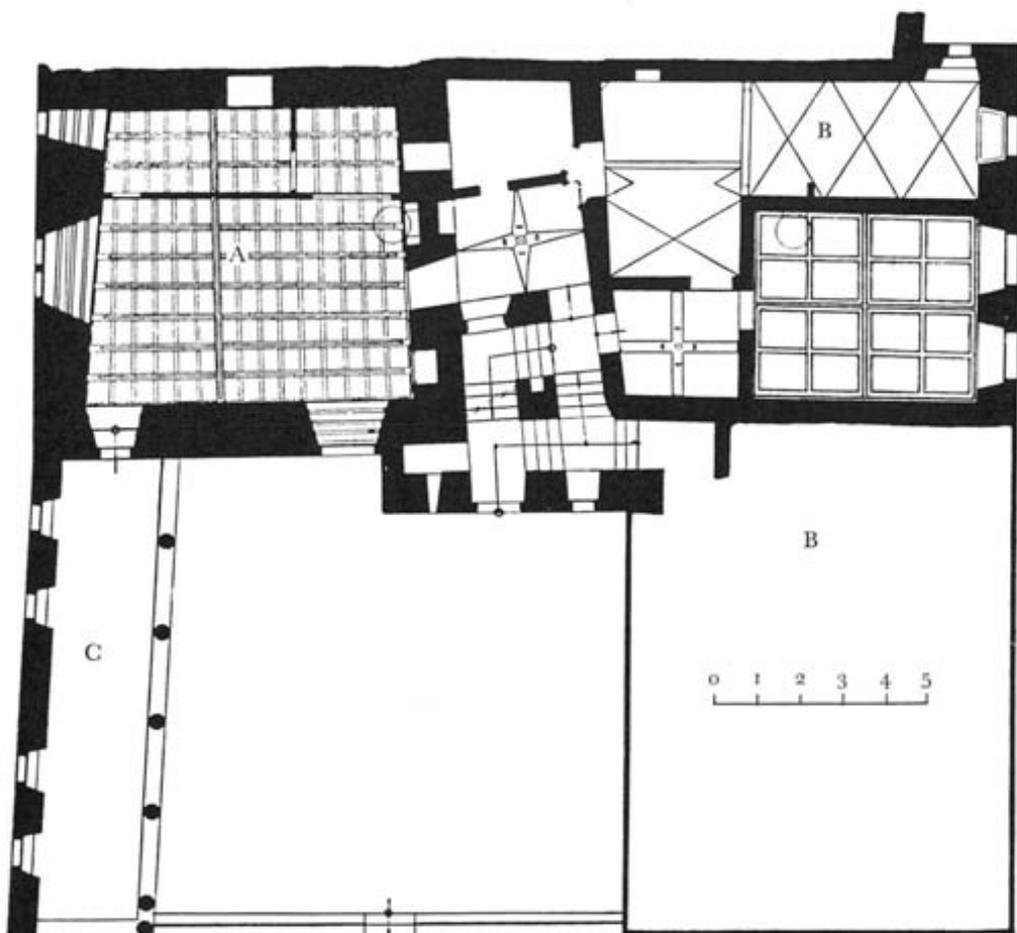


Fig. 38  
 Monthey  
 Le château moderne des gouverneurs  
 Plan du rez-de-chaussée  
 [D'après A. Ballif, 1951]  
 A = cour  
 B = tour primitive  
 C = portique

Fig. 39  
*Monthey*  
La maison forte Hildebrand Jost  
Plan du premier étage  
[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 6, n° 3]  
A = tour médiévale  
B = construction du XVII<sup>e</sup> siècle  
C = loggia



La maison Hildebrand Jost [actuellement maison de M. Maurice Delacoste] a été élevée au XVII<sup>e</sup> siècle par l'évêque de ce nom sur un édifice antérieur. Elle comprend en effet deux parties: au sud, une ancienne maison forte médiévale, aux murs très épais, qui a été aménagée, ainsi que la tour qui abrite l'escalier [1629], au moment où l'on construisit la nouvelle partie nord. La tour de l'escalier à rampes droites et couvert de voûtes d'arêtes est en saillie sur la cour, elle-même abritée au sud par une élégante loggia.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, p. XIV et pl. 6.

3. La maison  
Hildebrand Jost

Le Crochetan, demeure de la famille Du Fay de 1500 environ à 1875, est également établi sur les restes d'une maison forte. Le bâtiment d'habitation actuel a été reconstruit vers 1734. De la maison forte, il ne subsiste qu'une partie du rempart fermant la cour. Le mur est percé de meurtrières avec, au centre, une porte cochère défendue par une bretèche percée [autrefois] de mâchicoulis; à chaque extrémité, des tourelles, l'une ronde et l'autre carrée. A l'intérieur, un chemin de ronde couvert court le long des murs au-dessus des loggias.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, p. XIII et pl. 4 et 5.

4. Le Crochetan

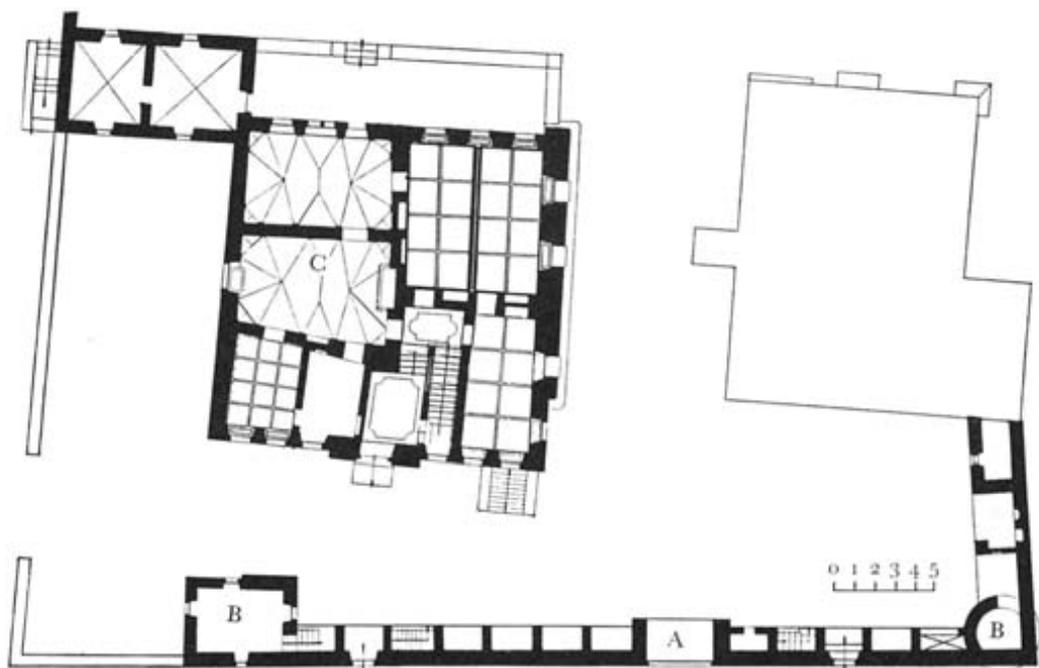


Fig. 40  
 Montbey  
 Le Crochetan  
 Plan du rez-de-chaussée  
 [D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 5, n° 4]  
 A = porte cochère  
 B = tours  
 C = maison d'habitation

La seigneurie de Mörel-Grengiols avait été cédée, en 1052, par le comte Ulrich de Granges à son neveu l'évêque Aymon de Savoie, avec les terres d'Orsières, de Saillon, d'Anniviers, de la moitié d'Ayent et de Sierre. Pour des motifs que nous ignorons, la Maison de Savoie resta en possession de ces domaines. En 1224, le comte Thomas remet la seigneurie de Mörel en arrière-fief à l'évêque Landri de Mont; mais on constate alors qu'aux comtes de Granges, premiers détenteurs de cette terre, éteints à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, avaient succédé les comtes de Mörel, originaires de l'Ossola.

Les *Chroniques de Savoie* racontent en détail, mais sans lui assigner de date, une expédition de Pierre II de Savoie qui pénètre dans la vallée de Conches et s'empare des châteaux de la région. Ayant pris Loèche, Rarogne, Viège, Brigue et Naters, les Savoyards, dans un important fait d'armes, auraient vaincu les Haut-Valaisans qui défendaient, en amont de Naters, les défilés protégeant l'entrée de la vallée. C'est certainement à la suite de cette incursion que Pierre II demande à l'évêque, le 5 septembre 1260, la restitution du château de Mörel qu'il détient arbitrairement. La supériorité féodale de la Savoie dura jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle, sous l'évêque Aymon de la Tour.

Outre le château de Mancapan, les comtes de Mörel avaient, selon tous les historiens, un second château. Celui-ci se dressait au nord du village, sur un éperon rocheux, bordé à l'ouest par un ruisseau tombant en cascade. Un chalet occupe de nos jours le point culminant de la crête.

Il ne subsiste rien de la tour, sinon sa dénomination. Aucun acte connu ne mentionne ce château, mais les habitants de la région désignent encore cette hauteur sous le nom de Dirrenberg. Cette fortification devait se composer d'une simple tour, avec une petite enceinte qui suivait les crêtes de l'éperon, séparé de la montagne de Ried par un profond fossé naturel. Il faut sans doute assigner sa destruction à 1260, en même temps que celle de Mancapan.

Le château  
de Dirrenberg

### Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Mancapan sur Mörel [avec une note sur le château de Dirrenberg]*, dans *Vallesia*, t. IX, 1954, pp. 175-182.

### 1. Le château Supersaxo ou Auf der Flüe

Les restes importants de ce château, au débouché de la petite vallée où coule le Kelchbach, se dressent à l'extrémité d'un promontoire sur la rive gauche du torrent; il fait pendant à la tour Ornavasso sur l'autre rive.

Les premières mentions de ce château, qualifié d'*arx munissima* par Simmler, remontent au début du XIII<sup>e</sup> siècle. C'était la résidence des majors de Naters dépendant de l'évêque de Sion. La charge était occupée par une famille d'origine italienne, les Manegoldi, dits *Auf der Flüe, de Saxo*, qui possédaient cette tour en 1219. Ceux-ci l'avaient acquise, en 1215, des majors d'Ernen. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les majors de Saxo prennent part, avec les sires de la Tour, à la guerre contre l'évêque Boniface de Challant qui les dépouille de leur fief au profit des Blandrate. L'évêque acquiert, dans la suite, tous les droits du château et y installe son châtelain dès 1339. En 1415, il est en partie ruiné par les Patriotes. C'est là que l'évêque Guillaume de Rarogne est contraint de signer les fameux Articles dits de Naters [1446]. Le château a été souvent réparé par la suite; il fut utilisé par les dizains pour y tenir la diète, et finalement, au XIX<sup>e</sup> siècle, il tomba entre les mains de particuliers.

Le château se compose de deux corps de bâtiment séparés par une cour. Le plus ancien, au nord, du début du XIII<sup>e</sup> siècle, devait contenir le logis primitif attenant à la tour principale. Celle-ci, en partie ruinée, offre l'image d'une des plus belles constructions militaires du moyen âge; elle est revêtue d'énormes blocs de granit admirablement assisés.

Au nord de la tour s'étend une terrasse bordant le rocher à pic. C'est en contournant la position qu'on accède à l'entrée principale, à l'est; au-devant de l'enceinte, un fossé séparait encore le petit bourg du château. Face à la tour, côté sud, s'élève un grand édifice divisé en appartements; il a été reconstruit en 1547 par l'évêque Adrien de Riedmatten. Il est entouré à l'est et au sud par un mur d'enceinte supportant des terrasses encore bien conservées.

#### Bibliographie:

L. Blondel, *Le château Supersaxo [Auf der Flüe] à Naters*, dans *Valllesia*, t. X, 1955, pp. 65-69.

Fig. 41  
*Naters*  
 Le château Supersaxo  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1955]

- A = logis primitif
- B = tour principale
- C = terrasses
- D = château reconstruit au XVI<sup>e</sup> siècle
- E = tour
- F = cour
- G = entrée
- H-H = ancien fossé

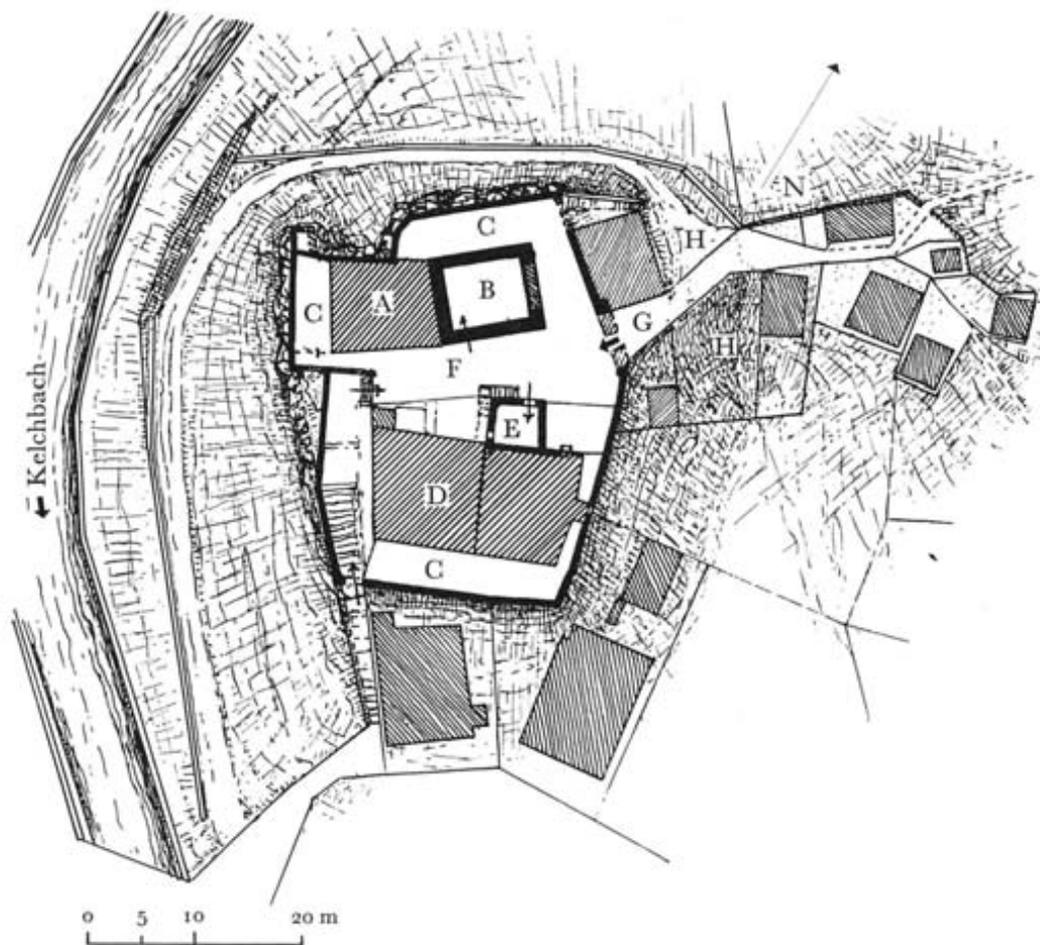


Fig. 42  
Naters. La tour  
Ornavasso  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]



2. La tour  
Ornavasso

Cette puissante tour se dresse au nord du village de Naters, attenante à la maison d'école. C'est là que résidaient les vidomnes du lieu.

Le vidomnat est parvenu, en 1249, à Guillaume d'Aoste [*de Augusta*] par sa femme Mathilde. En 1275, il passe par mariage aux de Saxo et aux Ornavasso. Retenu en 1313 par l'évêque Boniface de Challant, il est racheté par Pierre, vidomne de Sion, et parvient par héritage, en 1345, aux de Chevron-Villette qui le vendent au XVI<sup>e</sup> siècle, probablement à la communauté.

Si le vidomnat est sorti de la famille d'Aoste et de ses descendants directs, il n'en est pas de même pour la tour. Celle-ci passa, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, aux Ornavasso dont elle a gardé le nom, puis aux sires de Rarogne, enfin aux de Platea qui paraissent l'avoir conservée jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où elle devint propriété de la commune, qui l'utilisa alors comme arsenal. Deux fois victime d'un incendie, la tour échappa encore à la destruction en 1876, grâce à une intervention populaire, quand on voulut en exploiter les matériaux pour de nouvelles constructions. Elle a été finalement aménagée en école communale en 1899.

La tour quadrangulaire, autrefois de trois étages sur rez-de-chaussée, est, comme le donjon vis-à-vis, sur l'autre rive du Kelchbach, une construction, en matériaux plus petits, du XIII<sup>e</sup> siècle. Les murs en sont bien conservés, mais les ouvertures et les étages ont tous été modifiés, et le crépissage moderne ne laisse plus guère apparaître les belles pierres de taille. On remarque encore toutefois quelques baies romanes cancelées, en particulier sur la façade ouest où le linteau est surmonté d'un arc en plein cintre abritant une fleur de lis stylisée.

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, pp. 107-108; D. Imesch, *Beiträge zur Geschichte und Statistik der Pfarrgemeinde Naters*, dans *Travaux statistiques du canton du Valais 1907*, Berne, 1908, pp. 119-164.

Les seigneurs de Weingarten [*de Vineis*] apparaissent au début du XIII<sup>e</sup> siècle et jouent, jusqu'à l'extinction de la famille à la fin du moyen âge, un rôle important mais pour le moment peu connu. Ils appartiennent aux familles de dynastes les plus en vue de la partie supérieure du Valais, et sont alliés aux comtes de Blandrate, aux sires d'Anniviers, de Morestel, etc.

Ils avaient leur résidence à l'est de Naters, entre le Kelchbach et la Massa, sur une petite éminence entourée de vignes. Le château est cité en 1361, et Stumpf, au XVI<sup>e</sup> siècle, en a déjà signalé les ruines.

La position est remarquable; elle contrôle la route de la Furka. On y accède au sud-est par un chemin à flanc de coteau qui débouche à l'ouest sur un promontoire et tourne la butte par le nord pour atteindre le point culminant. C'est là que se dressait le donjon. Une prospection entreprise en 1959 par MM. P. Heldner et G. Graeser a mis au jour les fondements de l'édifice. Il mesure environ 11,50 sur 11 m, avec des murs dont l'épaisseur excède le mètre. Ce donjon quadrangulaire peut remonter à la fin du XII<sup>e</sup> ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, il a été complètement remanié avec une porte et deux meurtrières au niveau du sous-sol, sur la face sud-est, et transformé [au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup>

3. Le château  
de Weingarten

siècle, il est difficile de préciser] en bâtiment rural. En effet, on y a aménagé une cave à vin ou à fromage: cette porte à laquelle on accède en descendant par un escalier extérieur n'est pas l'ancienne entrée qui devait se trouver sinon au deuxième, en tout cas au premier étage; les ouvertures en forme de meurtrières ne sont pas des meurtrières à but militaire, mais des jours restreints destinés à aérer la cave. Il est probable que sur le promontoire à l'ouest s'élevaient des dépendances et que celles-ci faisaient partie d'un même ensemble fortifié encerclé par des murs et renforcé par des fossés.

Bibliographie:

D. Imesch, *op. cit.*, p. 124; G. Graeser, *Die Burg Weingarten bei Naters*, Naters/Brig, 1960, 20 p.

Les ruines de ce château occupent une forte position sur un éperon rocheux à l'entrée du val de Nendaz, sur la rive droite de la Printse. On y accède par la route de Sion-Nendaz qui, à cet endroit, franchit un petit col; à l'ouest, au-dessus du torrent, le promontoire forme un à-pic.

Le château de Brignon a une histoire extrêmement brève. Il est construit vers 1259-1260 par le comte de Savoie qui vient de constituer Nendaz en une châtellenie dont l'unique châtelain sera Pierre de Saxon [1260-1266]. Le donjon est édifié en 1261-1262, la même année que la grande tour de Saillon, et sans aucun doute sous la direction du même maître d'œuvre, Pierre Meinier, et sous le contrôle de Jean de Mesoz, ingénieur gascon.

Dans la guerre entre Pierre II de Savoie et l'évêque Henri I<sup>er</sup> de Rarogne, Brignon est assiégé [1265] par les troupes de l'évêque qui ne peuvent s'en emparer. Dès la fin des hostilités, en 1266, le comte s'était rendu compte que le nombre de ses châteaux exigeait une dépense excessive d'entretien et de garnison, et qu'il convenait de ne conserver que les plus importants de ceux qui avaient une réelle valeur stratégique. C'est ainsi que, la même année, il fait démanteler les châteaux du Crest sur Ardon, de Chamoson et de Brignon. Celui-ci n'a jamais été relevé.

Trois enceintes concentriques encerclent le sommet du rocher en suivant les dénivellations du sol.

L'enceinte supérieure, la plus forte, dessine un demi-ovale irrégulier qui se termine à l'est par un donjon circulaire et à l'ouest par un mur droit, parallèle à la falaise en plein éboulement; ce mur aboutit au nord à un éperon qui commandait la porte d'entrée, défendue elle-même par un ouvrage avec tour et redent établi entre les deux enceintes supérieures.

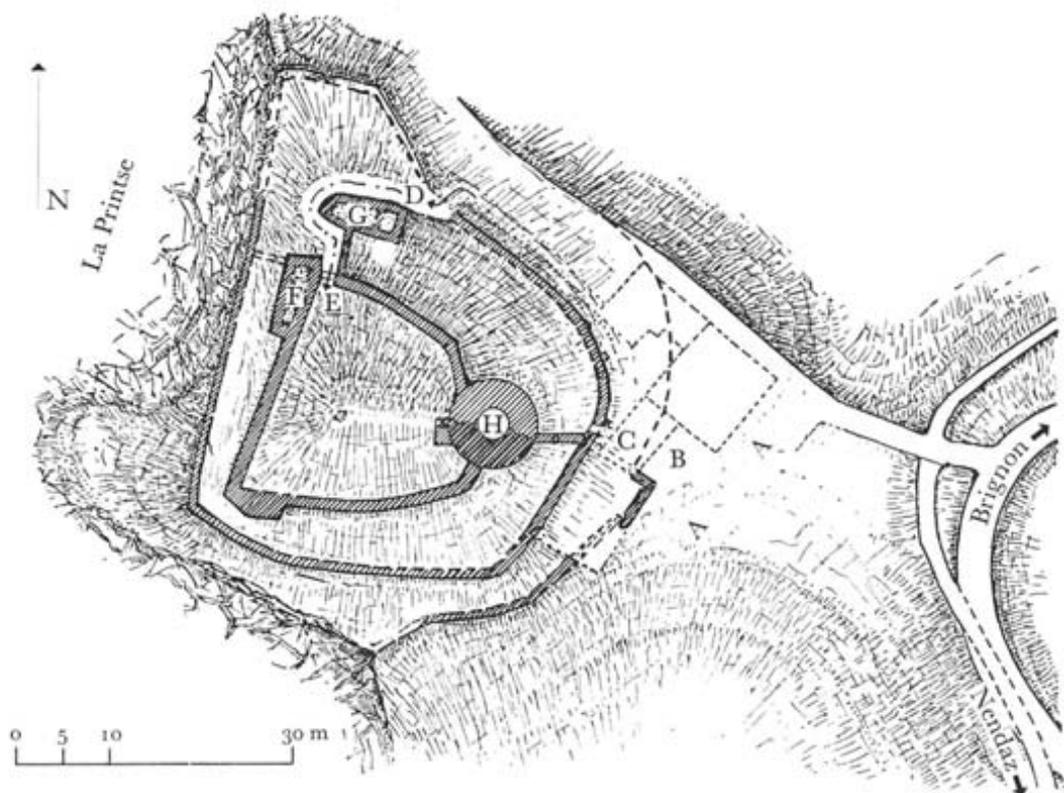
La pièce maîtresse de tout cet ensemble fortifié est constituée par le donjon circulaire. Il est encore visible, partiellement, sur près de sept mètres de hauteur; il a le même diamètre que le donjon de Saillon, son contemporain, dont les murs sont cependant un peu plus larges.

Depuis les fossés, dans le col, qui ont été comblés, on ne parvenait au

1. Le château de Brignon

Fig. 43  
*Nendaz*  
 Le château de Brignon  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallées*, 1949]

- A-A = fossés
- B = entrée de la première enceinte
- C = poterne
- D = entrée de la deuxième enceinte
- E = entrée de la troisième enceinte
- F = corps de garde
- G = ouvrage avec tour défendant l'entrée
- H = donjon



réduit supérieur qu'après avoir franchi au moins trois portes et contourné toute la position.

Bibliographie:  
 L. Blondel, *Le château de Brignon [Val de Nendaz]*, dans *Vallées*, t. IV, 1949, pp. 29-34.

Le territoire savoyard de Nendaz comprenait les métralies de Brignon, de Nendaz-Aproz, de Fey, et les majories d'Heiss et de Clèbes. Après la conquête du pays par les VII Dizains, les métralies et majories sont confiées [après 1524] à un titulaire unique, le major, pour la nomination duquel l'Etat admet, dès 1551, une triple présentation de la commune.

Le métral de Nendaz-Aproz avait, au nord-est de l'église, une tour qui fut partiellement détruite pendant la campagne de 1475; Gabriel de Bertherinis, notaire, châtelain de Conthey, la fit reconstruire, en 1505, par le maître d'œuvre Ruffiner. Ce bâtiment qui fut acquis plus tard, en 1668, par les VII Dizains pour y installer le major de la grande majorie de Nendaz-Hérémenche, est actuellement propriété privée.

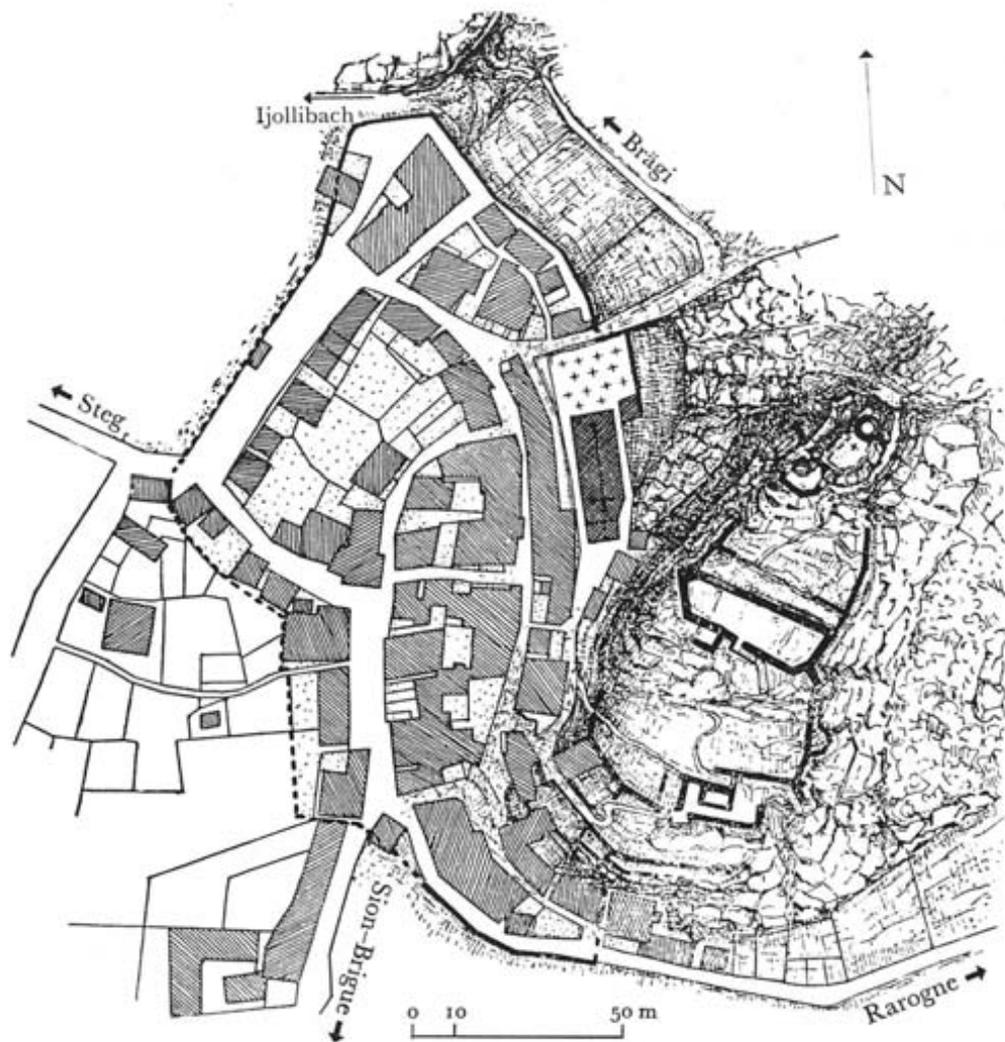
C'est un édifice quadrangulaire à deux étages sur rez-de-chaussée, couvert d'un toit à deux pans avec frontons à redents. Il a conservé la plupart de ses ouvertures aux encadrements de tuf moulurés, en particulier sur la façade est, deux rangées de trois fenêtres. Sur la façade sud, au-dessous des fenêtres géminées, un cartouche sculpté de 1677 porte les armes des VII Dizains, de Sion et du grand major Barthélemy Barberini.

## 2. La Majorie de Nendaz

### Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, p. 44; R. Riggenbach, *Ulrich Ruffiner von Prismell und die Bauten der Schinerzeit im Wallis*, 2<sup>e</sup> éd., Brigue, 1952, p. 72.

Fig. 44  
*Niedergerfeln*  
Le bourg et le château de Châtillon  
Plan général  
[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1951]



Le château de Châtillon, qui a joué un des plus grands rôles dans l'histoire du Valais, occupe un contrefort de la montagne, sur la rive droite du Rhône, entre Rarogne et Gampel, en un point où la vallée se rétrécit fortement. Cette position, dominée par des parois de rochers taillés à pic, et déjà isolée de la montagne par les profondes gorges de l'Ijollibach, est encore coupée, derrière sa crête, par un fossé pratiqué dans le roc. Le bourg de Niedergesteln est blotti contre le versant ouest du contrefort.

La terre de Châtillon a dû être à l'origine un fief indépendant, relevant seulement de l'empire; les sires de la Tour n'en ont fait hommage à la Savoie que tardivement, en 1356. Cette famille de la Tour, qui semble venir du Dauphiné, est arrivée à Châtillon vers 1170; elle s'allie avec les chevaliers de Châtillon qui deviennent ses feudataires. Le château est cité en 1235. Dès cette époque, les de la Tour constituent la plus puissante famille féodale du Valais, détenant, outre la majorité de Sion, des fiefs dans le Chablais, l'Oberland bernois et à Fribourg.

Ils sont impliqués dans les hostilités menées contre l'évêque Boniface de Challant en 1294 où le bourg de Viège est pillé. A la suite des luttes qu'eut à soutenir Guichard Tavelli contre les Rarogne et les communes, le comte de Savoie, appelé au secours de l'évêque, amène le sire de la Tour, Pierre V, à reconnaître, en 1356, la suzeraineté de la Savoie. Mais les luttes acharnées reprennent bientôt, c'est surtout l'opposition des communes contre les grandes familles féodales qui s'accroît; et vers 1366, l'évêque et les communes ses alliées saccagent les possessions des de la Tour, brûlant à Châtillon 30 maisons. L'année suivante, les communes mettent le siège devant le château, mais sans réussir à le prendre. Après le meurtre de l'évêque Guichard par Antoine de la Tour, à la Soie, le 8 août 1375, la guerre reprend de plus belle; Antoine de la Tour, battu près du pont de Saint-Léonard, s'enfuit à la cour de Savoie. Il vend son château au comte qui le revend immédiatement à l'évêque Edouard de Savoie; celui-ci, qui tient à sauver cette forteresse, y installe un châtelain. Le château est définitivement occupé et ruiné en été 1384, au moment de la guerre entre Amédée VII et les communes, après l'expulsion de l'évêque Edouard de Savoie.

On accède au château par le quartier sud-est du bourg. On parvient,

Le château de la  
Tour-Châtillon

au-dessus des terrasses, par une porte à un premier replat où étaient situées diverses constructions [logements et dépendances pour la garnison] et une citerne. Cette partie du château, le *planum castri* ou plain-château, était entourée de fortes murailles qui, escaladant les rochers au levant et au couchant, venaient aboutir au château proprement dit. Pour l'atteindre, il faut d'abord franchir une pente escarpée et un banc de rochers, et s'engager dans une rampe dallée en escaliers disposée au centre du quadrilatère; la rampe est assez large pour qu'on puisse y monter à cheval.

Le corps de logis principal [un quadrilatère de 40 × 13 m environ] est édifié sur d'énormes murs de soutènement; à l'ouest, il dessine un éperon avec une tour carrée qui domine le bourg; à l'angle sud-ouest, un très gros contrefort devait prolonger le mur d'enceinte oriental. Si le rez-de-chaussée était occupé par des locaux pour les gardes, les cuisines et les dépendances entourant une petite cour, le premier était réservé aux appartements du seigneur.

Un fossé défendait au nord ce corps de logis. Par un pont-levis, on accédait à la troisième partie du château, l'enclos du donjon qui se trouve à 90 m environ au-dessus du niveau du bourg. Cet enclos est établi sur une dernière crête, un rocher en forme de pyramide irrégulière tronquée, sur lequel on parvenait au moyen d'escaliers ou d'échelles. Une étroite corniche faisait le tour de la pyramide pour aboutir au fossé au nord. Le donjon est une petite tour circulaire ou guette. Par ses proportions, il appartient à la deuxième période des donjons circulaires, vers 1265; il est donc plus tardif que Saillon et Brignon.

Ces ruines montrent que Châtillon a été la plus puissante forteresse du Valais féodal; ce n'était pas la plus étendue, mais la mieux défendue; elle a ainsi pu subir avec succès de nombreux sièges.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château des de la Tour-Châtillon à Bas-Châtillon [Niedergeteln]*, dans *Vallesia*, t. VI, 1951, pp. 43-57.

Fig. 45

*Niedergerfele*

Plan du château de Châtillon

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1951]

- A = fortification entourant l'entrée principale, avec la citerne [a]
- B = château [salles et habitation]
- C = fossés
- D = bastion maçonné
- E = dernier ouvrage fortifié avec la tour circulaire
- F = poterne



### Le Châtelard

Le bourg d'Orsières, sur la Drance d'Entremont, a été de tout temps une importante station de relai sur la voie très fréquentée du Grand Saint-Bernard. Il comprenait deux quartiers distincts: l'ancien bourg entourant l'église paroissiale sur la rive droite de la rivière, et le quartier du Châtelard sur la rive gauche. C'est au Châtelard que les vidomnes d'Orsières eurent leur résidence dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont d'abord les d'Allinges, au début du siècle, puis, peu après, les d'Orsières. Après les vidomnes, le Châtelard fut habité par les Cavelli, de noblesse notariale, qui s'établirent à Orsières vers 1396. Il est probable que le château fut ruiné en 1475-1476, au moment de la conquête du Bas-Valais par les VII Dizains.

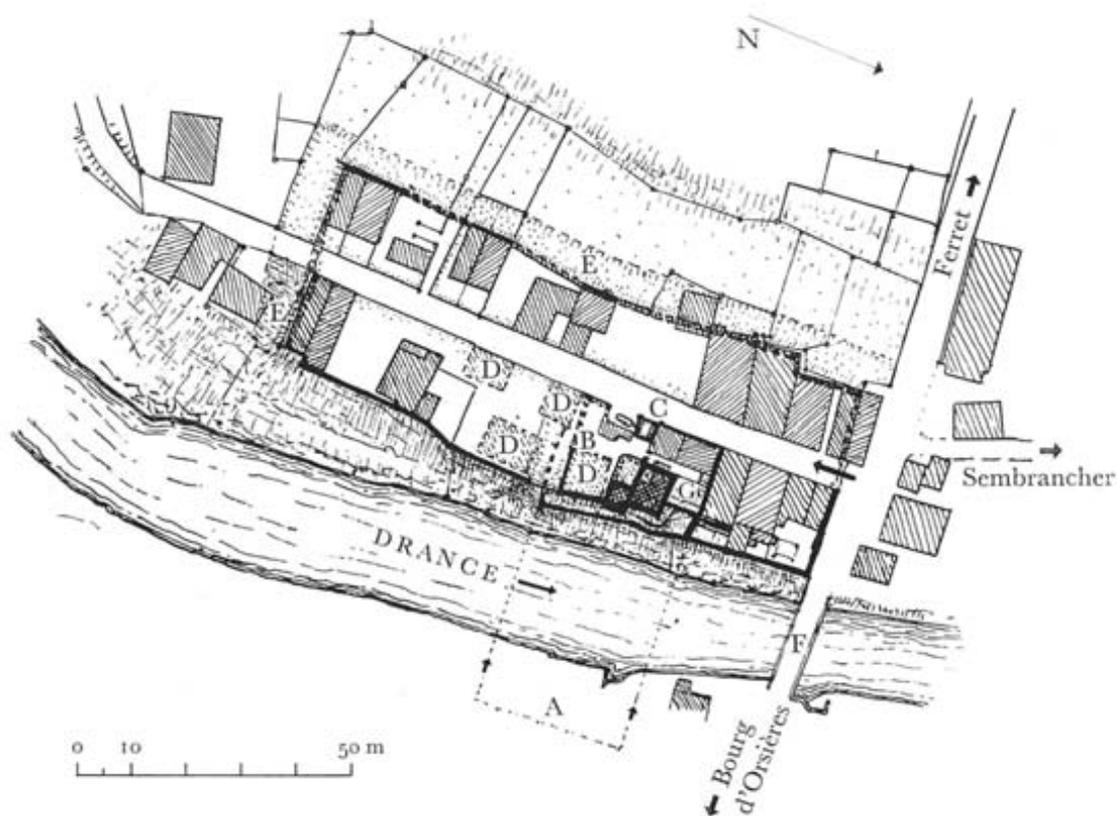
Un pont reliait le bourg au Châtelard. C'est en ce lieu que saint Mayeul, abbé de Cluny, fut fait prisonnier, en 972, par une bande de Sarrasins.

Le quartier du Châtelard a été ravagé par un incendie, le 9 mai 1935. Il a été cependant possible d'en reconstituer le plan, grâce à d'anciens documents.

Cette position, formant tout un ensemble fortifié qui s'étendait sur les berges surélevées de la Drance, dessine un grand quadrilatère assez régulier, traversé par une unique rue centrale dont les extrémités étaient fermées par des portes.

Le château proprement dit, siège des vidomnes, occupait à l'est un enclos compris entre la rue et les pentes de la Drance. Il se composait de trois bâtiments dont l'un en forme de tour surmontait l'entrée principale. Avant l'incendie, on voyait encore, au-dessus de cette porte en plein cintre, quatre corbeaux en pierre qui devaient supporter une bretèche en saillie. De là, on parvenait dans une cour, plus tard occupée par des granges et des constructions en bois. Car, après les d'Orsières et les Cavelli, le château a été morcelé et transformé en habitation, perdant ainsi peu à peu son caractère. Louis Courthion, qui a visité ces édifices en 1904, rapporte qu'il a découvert «sur le mur du castel», une énorme fresque, déjà ravinée par la pluie, représentant saint Christophe. Si, du côté opposé à la Drance, des fossés encore visibles défendaient la position, une série de murs et de terrasses construits avec de gros matériaux, en particulier des blocs erratiques, protégeaient le front ouest.

Fig. 46  
 Orsières  
 Le Châtelard  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1955]  
 A = château des vidomnes  
 B = cour  
 C = entrée  
 D = granges détruites en 1935  
 E = fossés  
 F = pont du Châtelard  
 G = tour



Bibliographie:  
 L. Blondel, *Le bourg d'Orsières, ses églises et le Châtelard*, dans *Vallesia*, t. X, 1955,  
 pp. 71-86.

Fig. 47  
Port-Valais. Le châ-  
teau du Bouveret  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]



### Le château du Bouveret

Le prieuré de Port-Valais paraît avoir été fondé par les comtes de Genève et donné par eux, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, à l'abbaye Saint-Michel de Cluse, de l'ordre de Cluny, entre Turin et Suse, qui le conserva jusqu'à 1570. Possédant la seigneurie immédiate du lieu, il avait sa cour de justice et son métral; mais la souveraineté appartenait aux princes de Savoie représentés par les châtelains de Chillon. De 1464 à 1570, il est donné à des commendataires, ainsi à Georges de Prex, prieur de Port-Valais de 1528 à 1548, qui est reconnu seigneur temporel par les VII Dizains.

En 1544, Georges de Prex achète, au Bouveret, une tour et souste qu'il revend en 1566 à Guillaume Vulliermin, de Morges. Les VII Dizains les acquièrent de ce dernier en 1571; dès 1608 et jusqu'à la fin de l'ancien régime, ils établissent pour Port-Valais, Vionnaz et le fief de Ripaille à Illiez, un châtelain élu en diète, résidant tantôt au château du Bouveret, tantôt à celui de la Porte du Sex.

Cet édifice, actuellement *Hôtel de la Tour*, a été longtemps utilisé comme souste pour l'entrepôt du sel; il se dresse à quelques pas du débarcadère.

C'est un bâtiment quadrangulaire de trois étages, aux murs très épais; il comprend en particulier, au rez-de-chaussée, une grande salle voûtée dont les arêtes retombent sur un énorme pilier central.

Bibliographie:

*Armorial Valaisan*, art. *Boweret*, p. 41, et art. *Port-Valais*, pp. 199-200.

Fig. 48

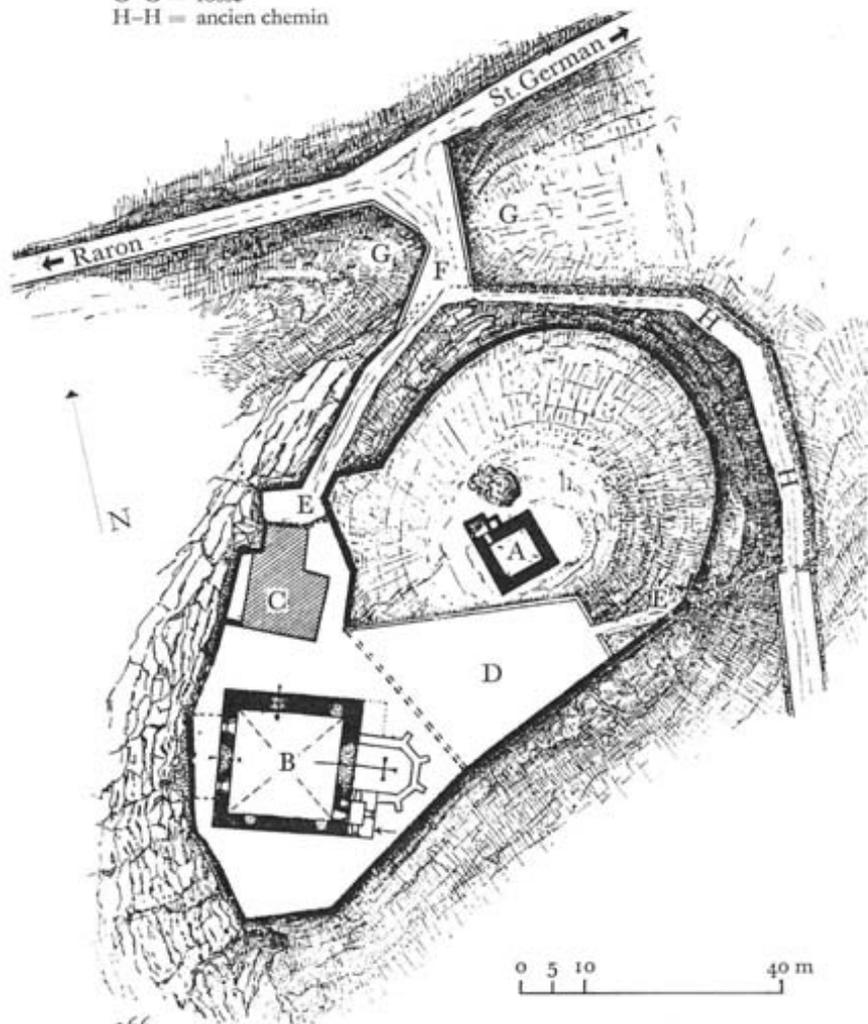
Rarogne

La tour des vidomnes et le château  
des majors

Plan général

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1952]

- A = tour des vidomnes
- B = tour des majors [act. église]
- C = presbytère
- D = cimetière
- E = portes
- F = entrée
- G-G = fossé
- H-H = ancien chemin



## Rarogne

Le château de Rarogne occupait le rocher qui, à l'est, domine le village par un à-pic de 120 mètres. Sur cet emplacement s'élèvent encore la tour des vidomnes, l'église paroissiale dédiée à saint Romain et entourée du cimetière, et la cure avec ses dépendances.

C'est le type le plus ancien des châteaux médiévaux construits sur un mamelon ou motte circulaire avec, au centre, la tour principale. La route qui relie Rarogne au village de Saint-Germain passe dans le col séparant la fortification de la montagne.

Dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le fief de Rarogne est déjà entre les mains de la famille de ce nom. Les Rarogne dépendent principalement de l'évêque, mais aussi, pour d'autres biens, du comte de Savoie et des sires de la Tour-Châtillon.

A Rarogne même, ils tiennent de l'évêque le vidomnat, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle. Sous la surveillance du vidomne, le major perçoit les revenus épiscopaux et exerce les droits de justice haute et basse. Peu à peu, comme le vidomne ne réside que rarement sur place et n'exerce la justice que quelques mois par année, ce sont les majors qui prennent la prépondérance. La charge de major est aussi un fief héréditaire; dès le début, elle semble dans les mains de la famille Asperlin. Le château est cité pour la première fois en 1268. C'est là que résident d'abord les Asperlin, alors que les vidomnes [les Rarogne, puis les sires d'Aigle, les sires de Chevron-Villette] restent possesseurs de la tour qui sera vendue à la communauté de Rarogne en 1528. Quant au château, qui est ruiné en 1417, puis abandonné, l'architecte Ulrich Ruffiner utilisera ses murs pour élever la nouvelle église, au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

La tour «auf der Burg» est un des édifices romans les mieux conservés du pays; pour la plus grande partie du XII<sup>e</sup> siècle, elle n'a été que peu modifiée: deux pignons à redents ajoutés au XVI<sup>e</sup> siècle; sur la façade ouest, une fenêtre à meneau double et, au-dessus, une fenêtre simple ouvertes au XVII<sup>e</sup>, époque où on a accolé à la tour une annexe abritant l'escalier et portant sur l'entrée un écu aux armes de Rarogne [1633].

1. La tour  
des vidomnes

Haute de plus de 13 mètres, sur plan carré, cette tour montre plusieurs étapes de construction. Du côté ouest, jusqu'à 7 mètres environ, elle est constituée d'un appareil de longues bandes de pierres et de quelques fortes tailles; au-dessus, les lits moins épais mais très réguliers sont typiques du XII<sup>e</sup> siècle. A 8,50 mètres de hauteur, près de l'angle sud-ouest, on voit encore l'ancienne porte romane bouchée dans la suite; on devait y accéder au moyen d'échelles extérieures en bois, avec des ponts intermédiaires.

## 2. La nouvelle tour dite des majors

On en reconnaît les parties essentielles dans l'église actuelle. Celle-ci a été commencée vers 1508-1509: nef d'abord sans voûte avec un plafond plat; le chœur avec voûte à réseau de nervures date de 1510. Mais vers 1516, devant les difficultés qui se présentaient pour couvrir d'un plafond un espace aussi large, Ruffiner a édifié deux piliers destinés à supporter des voûtes; il obtint ainsi une église à trois nefs d'égale élévation. Et la grande fresque du Jugement dernier, contre la paroi nord, mise au jour en 1923, et antérieure sans doute à 1516, a été ainsi en partie masquée par les retombées des voûtes.

Les murs primitifs ont été conservés; seule la paroi orientale a été partiellement abattue pour ouvrir le chœur. C'était une construction carrée de 20 mètres de côté, avec des épaisseurs de 1,90 à 2,80 mètres à la face nord, où se trouvait l'entrée de l'ensemble fortifié. De dimensions très considérables, cette tour est la plus importante, du XIII<sup>e</sup> siècle, en Suisse romande, et il est certain que des murs de refend devaient en diviser l'intérieur. Au couchant, à la hauteur de la tribune, on reconnaît deux ouvertures bouchées, munies de bancs latéraux maçonnés; celle du nord-ouest devait éclairer une grande salle du château au premier étage. Quant à l'entrée, elle se trouvait, au premier étage également, sur la face nord. On peut repérer facilement les murs de l'enceinte qui suivaient le haut de la position. Sur la partie qui fait face à l'entrée de l'église, on remarque encore une fenêtre avec des bancs en pierre et une série de créneaux qui ont été aveuglés.



Fig. 49  
*Rarogne*. La tour  
de Turtig  
[Dessin de R. Ritz,  
Sion, Musée de la  
Majorie]

L'ensemble formé par l'église de Rarogne avec la cure et la vieille tour des vidomnes couronnant le rocher, demeure un des plus caractéristiques de la vallée de Rhône; ce n'est pas sans raison qu'un poète comme Rainer Maria Rilke a désiré reposer à son ombre.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Rarogne [Raron]*, dans *Vallées*, t. VII, 1952, pp. 141-153.

Selon le père capucin S. Furrer, on mentionne à Turtig, en 1302 déjà, une tour appartenant aux Asperlin. Cependant l'édifice, qui a subsisté jusqu'à nos jours, a été reconstruit à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle [1599] par Théodule Kalbermatten.

3. La tour  
de Turtig

La tour actuelle est quasi méconnaissable sous les transformations qu'elle a subies, en particulier sous le déplorable crépissage dont elle a été revêtue. Des dessins de R. Ritz et de Wick rappellent son aspect antérieur.

C'est un bâtiment quadrangulaire à deux étages sur rez-de-chaussée. Il était recouvert d'un toit à rampants très inclinés et décoré d'épis de faitage; ce toit semble avoir été posé sur un couronnement de créneaux cancellés. Situé en bordure de l'ancienne chaussée du pays, l'édifice commande tout un ensemble de bâtiments agricoles et était englobé dans une ceinture de murailles. Celle-ci est percée, au sud, d'une porte cochère dont l'arc est encore sommé des armes d'André de Gualdo, évêque de Sion [1418-1437].

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, p. 94; R. von Roten, *Von alten Häusern in der Gemeinde Raron*, dans *Vallesia*, t. XI, 1956, pp. 86-88.

Cette ruine, dont on distingue encore quelques murs, occupe une position dominante, sur la crête de rocher «Zur hohen Flühén», à 1100 m d'altitude, au sud-ouest de Mörel. On y accède par le chemin venant de Bitsch ou, plus facilement, par le village de Ried-Mörel dont il est distant de 10 minutes seulement.

De cette position, la vue embrasse toute la vallée en direction de Brigue et en amont, jusque dans la vallée de Conches, au-delà du village de Mörel, situé 300 m plus bas.

Le château, rarement mentionné dans les documents, n'a qu'une histoire légendaire. Nous avons déjà rappelé, à propos du château de Dirrenberg à Mörel, ce qu'on sait de ses possesseurs. Détruit en 1260, il a dû être remis en état et, à la suite de la création de l'office de major à Mörel même, peu à peu abandonné; il devait alors servir de refuge pour les habitants de la région. Il est définitivement ruiné en 1354-1355.

Deux constructions principales couronnaient la partie supérieure de la crête dominant la vallée. Au sommet, on peut reconnaître une tour quadrangulaire de petites dimensions, que l'appareil permet d'attribuer au début du XII<sup>e</sup> siècle. Ce n'était pas un donjon, mais simplement une tour d'observation ou de guet. Tout autour, sur la ligne de crête de l'éperon, on peut suivre les traces d'une enceinte.

En dessous, du côté de la montagne, apparaissent encore les débris considérables d'une autre tour, aux murs plus épais que la tour de guet; elle devait abriter la demeure seigneuriale, en partie du XIII<sup>e</sup> siècle.

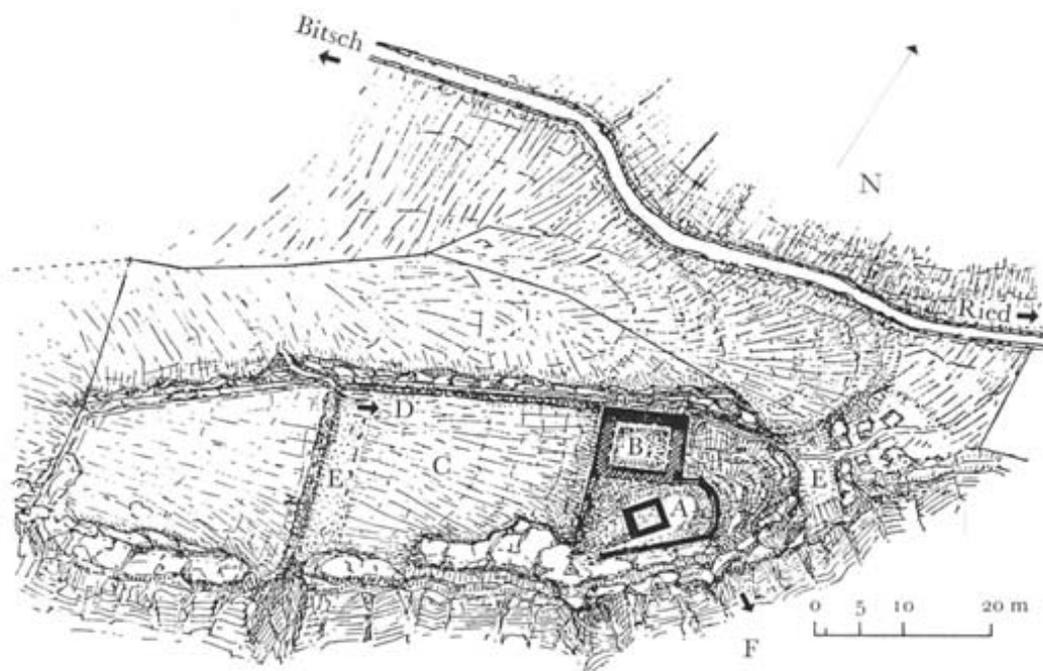
Du côté occidental, après une forte dénivellation, s'étend l'enclos rectangulaire du château, contenant la cour avec des dépendances, limitée à l'ouest par un fossé, où se trouvait l'entrée principale.

Le château  
de Mancapan

### Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Mancapan sur Mörel [avec une note sur le château de Dirrenberg]*, dans *Vallésia*, t. IX, 1954, pp. 175-182.

Fig. 50  
*Ried-Mörel*  
 Le château de Mancapan  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1954  
 A = tour de guet  
 B = donjon  
 C = cour  
 D = entrée principale  
 E = fossés  
 F = direction de la vallée



Le château fort et le bourg de Saillon occupent, sur la rive droite du Rhône, entre Saxon et Riddes, un contrefort rocheux très escarpé, allongé d'ouest en est. A son sommet, la colline n'est plus qu'une véritable crête dont les parois retombent brusquement au sud, au nord et à l'ouest. Du côté de l'est, elle descend en pente douce, le terrain s'élargit en un polygone irrégulier sur lequel s'est développé le bourg.

Venant de Saxon ou de Riddes et traversant la plaine au midi, le voyageur aborde Saillon par la route qui, au milieu des vignes, gravit le flanc de la colline et aboutit à l'une des anciennes portes, celle du Sex. Il peut également y accéder en suivant l'ancienne chaussée de Leytron qui aboutit, à l'est, à la porte de ce nom.

Saillon est demeuré le type du bourg médiéval, tel qu'il était à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, avec ses remparts et ses portes, son château et son donjon, son hospice et ses foires. Si les foires ont depuis longtemps disparu, si le château est ruiné, le donjon, les remparts et les portes qui sont conservés grâce à quelques heureuses restaurations, le bourg lui-même avec ses ruelles étroites et tortueuses, ses passages et ses escaliers voûtés, forment encore un ensemble extrêmement pittoresque.

Saillon apparaît pour la première fois au XI<sup>e</sup> siècle dans un document qui prouve qu'à cette époque il y avait déjà là un château. Cette terre, appartenant d'abord à l'évêque de Sion, devient savoyarde au XII<sup>e</sup> siècle, et en même temps le chef-lieu d'une châtellenie qui comprend Fully, Branson, Leytron, Riddes.

Saillon, point stratégique, est donc aussi un centre administratif. Les comtes de Savoie essayeront même d'en faire encore un centre commercial.

Le château fort de Saillon devait être au moyen âge une position très solide. Du côté méridional, la déclivité du terrain et la barrière du Rhône [qui longeait le pied de la colline] ont rendu inutiles toutes défenses artificielles; à l'ouest, l'enceinte prend subitement naissance au haut d'un surplomb inaccessible et s'élève du sud au nord en une série de gradins successifs, renforcée par trois tours semi-circulaires, saillantes et ouvertes du côté intérieur.

Le donjon circulaire, placé à cheval sur le mur du nord, fait partie de l'enceinte qu'il domine de sa masse; il était destiné à jouer le rôle de

Fig. 51

Saillon

Plan du château et du bourg

[D'après A. Naef et L. Blondel]

A = donjon [tour Bayart]

B = ancien château

C = église de 1740

D = presbytère

E = porte de Fully

F = ancienne chapelle St-Sulpice

G = maison de commune

H = porte de Leytron

I = petite porte du Sex

K = porte du Sex



«réduit» pour l'ultime résistance en cas de siège. Il a été construit, en 1261-1262, pour Pierre II de Savoie, par Pierre Meinier, un des premiers maîtres d'œuvre du comte, qui assumait la direction de ses travaux militaires dans le Pays de Vaud, le Chablais et le Valais.

L'entrée est située au premier étage, du côté sud, à 10 m de hauteur environ; on y accédait sans doute par une échelle et un pont de bois. De là, un escalier coudé, ménagé dans l'épaisseur du mur, conduit d'étage en étage jusqu'au sommet de la tour.

Le rez-de-chaussée [dont l'ouverture est moderne] contenait la citerne, alimentée par les eaux de pluie; les trois étages, posés sur plancher, abritaient diverses salles, dont la principale, au premier, est pourvue d'une cheminée. Les meurtrières sont disposées à chaque étage avec un soin particulier; les défenses supérieures étaient constituées par des créneaux et par des galeries extérieures en bois [hourds]. On remarque enfin, sur la surface extérieure, les trous de boulin disposés en spirale, qui ont servi à la construction de la tour.

À l'est du donjon, la crête se redresse soudain verticalement et forme un petit plateau. C'est à cet endroit que s'élevait le château primitif, ancienne résidence des seigneurs de Saillon, puis des châtelains des comtes de Savoie. Brûlé une première fois par les Patriotes en 1384, il fut définitivement ruiné en 1475. Il n'en reste aujourd'hui que quelques pans de murs.

Le bourg forme un polygone irrégulier, compris dans l'enceinte et divisé par deux rues principales. Il ne renferme que des maisons d'habitation; les granges sont placées hors des remparts, côté nord.

L'enceinte, construite en 1257-1258, est en grande partie cachée par les maisons qui s'y adossèrent peu à peu; elle est renforcée, sur le front nord, par cinq tours semi-circulaires crénelées.

Aux extrémités de la rue principale, deux portes: celle de Fully est une grande ouverture en plein cintre, fermée au moyen d'une herse [les rainures verticales sont encore visibles] et protégée par une barbacane; la porte de Leytron, semblable à celle de Fully, n'a pas de barbacane.

#### Bibliographie:

A. Naef, *Bourg et castrum de Saillon*, dans *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1895, pp. 416 à 426; L. Blondel, *L'architecture militaire au temps de Pierre II de Savoie...*, dans *Genava*, 1935, pp. 285 et suiv.; A. Donnet, *Saillon, bourg médiéval*, Neuchâtel, 1950, 48 p. [*Trésors de mon Pays*, 47].

## Saint-Gingolph

### Le château de Saint-Gingolph

Seigneurie des abbés d'Abondance dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Saint-Gingolph est albergé en 1563 aux Du Nant de Grilly. Quand le Valais, en 1569, rétrocède à la Savoie le Chablais, la partie de la seigneurie qui est sur territoire valaisan demeure aux Du Nant [jusqu'en 1646] et par hypothèque aux Tornéry [1598-1646]; elle passe enfin aux de Riedmatten qui la conservent jusqu'en 1798.

Le château lui-même, construit en 1588 par les Du Nant de Grilly, a été acquis en 1826 par la famille de Rivaz qui le revendit en 1837 à la commune de Saint-Gingolph. Il abrite actuellement l'administration communale et les écoles.

C'est un gros édifice rectangulaire situé sur la rive droite de la Morge, qui domine la route cantonale, au-dessus de la douane.

Le portail à fronton brisé s'ouvre sur un large escalier qui conduit aux trois étages. Au rez-de-chaussée, à droite de l'escalier, sur le linteau de la porte [ancienne prison], on lit la date de 1588. Au premier étage, la pièce principale, dite salle du billard, a conservé des lambris de 1655, aux panneaux cintrés, encadrés de petits pilastres à feuillage.

A l'est du château, se dresse la chapelle de la Sainte-Famille construite par les de Riedmatten en 1677, avec un élégant porche à arcades.

#### Bibliographie:

Jos. Morand, *Le château et la seigneurie de St-Gingolph*, dans *Ann. Val.*, 2<sup>e</sup> série, 1929, pp. 2-5.



*Saillon*  
Une des tours semi-circulaires du front nord  
Einer der halbrunden Türme der Nordseite





◀ *Saint-Léonard / Sankt  
Leonhard*  
La Tournelette

*Saint-Maurice / Sankt  
Moritz*  
Le château des  
gouverneurs  
Schloß der Landvögte

*Salins*  
La tour Parfayt  
Parfaytturm

*Savoie*  
Le château de la Soie  
La porte d'entrée  
Die Burg Seta  
Haupteingang







*Savièse*

Le château de la Soie  
et le village de Granois  
Die Burg Seta und der  
Weiler Granois

*Savièse*

La crête du château de  
la Soie  
Standort der Burg  
Seta

*Saxon*

La tour et la chapelle  
Turm und Kapelle



*Sierre/Siders*  
Vue générale sur les  
collines  
Blick auf die Hügel

► *Sierre/Siders*  
Le château de  
Goubing  
Schloß Gubing

*Sierre/Siders*  
Le château de la Cour  
et le château des  
vidomnes  
Schloß de la Cour und  
Schloß des Viztums







◀  
*Sierre / Siders*  
Le château des  
vidomnes  
Schloß des Vizrums



*Sierre / Siders*  
Le château de  
Chastonay, à Glarcey  
Das Schloß de  
Chastonay in Glarcey

*Sierre / Siders*  
Le château de Villa  
Schloß Villa



*Simplon*  
Altes Hospiz  
L'ancien hospice  
Stockalper



*Sion / Sitten*  
Vue générale  
A gauche, au premier  
plan, ruines du château  
de Montorge  
Gesamtansicht. Links,  
im Vordergrund,  
Ruinen der Burg  
Montorge



*Sion / Sitten*

Les collines de Tourbillon et de Valère  
Die Hügel von Tourbillon und Valeria



*Sion / Sitten*

La tour des Sorciers  
Hexenturm



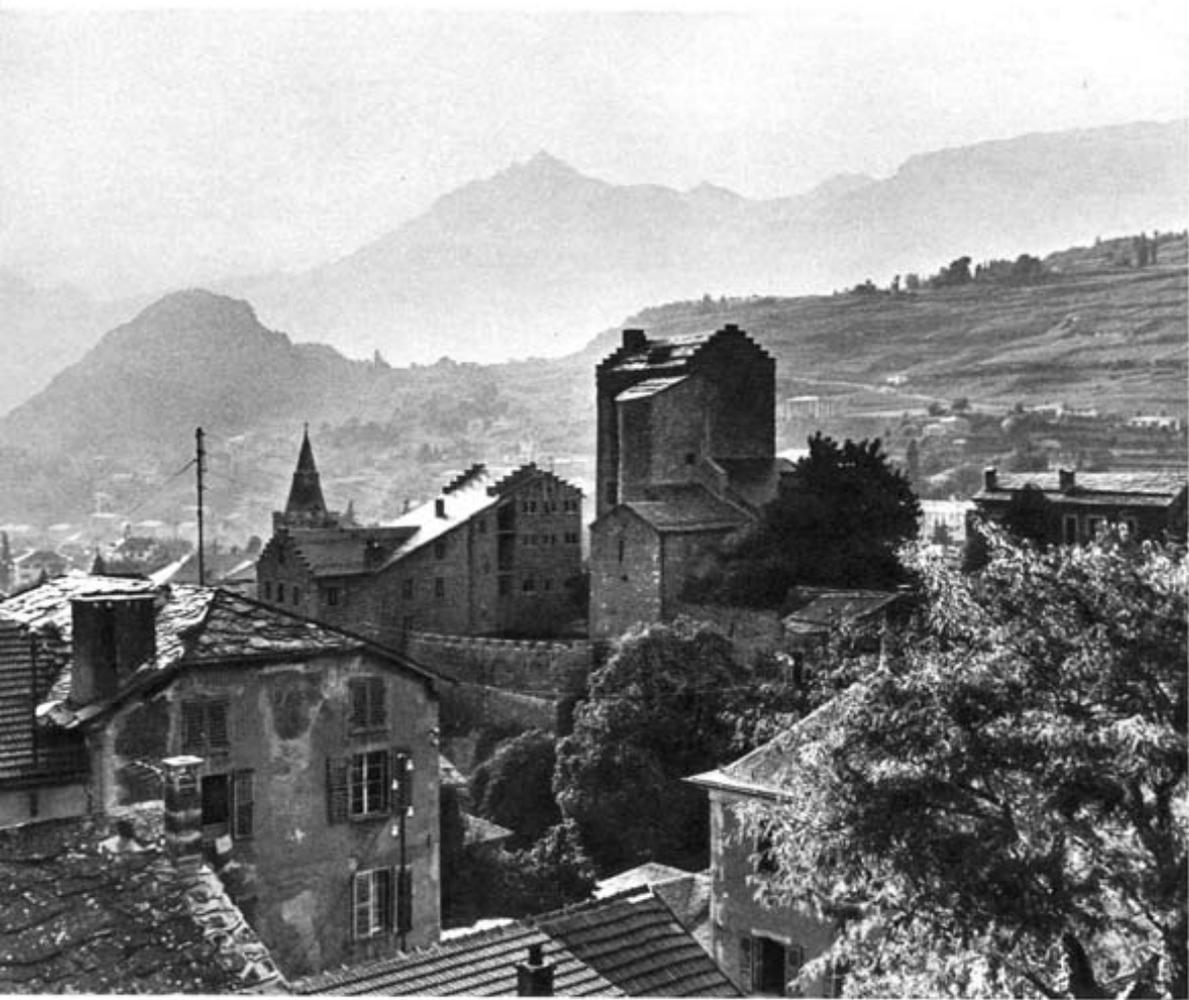




◀  
*Sion/Sitten*  
L'ancien palais  
épiscopal [actuelle-  
ment le théâtre]  
Alter Bischofspalast  
[heute Theaterhaus]

*Sion/Sitten*  
Le Vidomnat  
Schloß des Viztums





Châtellenie épiscopale, Saint-Léonard fut inféodé successivement aux Portis qui prirent le nom du lieu, puis aux de Saillon, et revint à la mense au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Le châtelain habitait, sur la rive gauche de la Lienne, la maison dite Zen Ruffinen, édifiée dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle par Egidius Jossen Bandmatter, secrétaire de la diète et châtelain de Saint-Léonard [1581]. Vers le même temps, Jossen se construisit encore, sur l'autre rive de la Lienne, une maison de campagne, la Tournelette, qui se trouve en réalité sur territoire de la commune de Sion.

Ce manoir est bâti sur un éperon rocheux en forme de promontoire qui surplombe la rivière. C'est un charmant petit édifice quadrangulaire à deux étages sur une cave à peine creusée dans le roc qui affleure. Son noyau est constitué par une tour carrée médiévale à laquelle on a ajouté, au XVI<sup>e</sup> siècle, une annexe à l'ouest: l'appareil et l'épaisseur des murs le montrent, ainsi que les baies qui, dans le noyau primitif, sur la façade sud, sont géminées avec meneaux. On a également reconstruit alors, à l'est, la tourelle couverte d'un toit à quatre pans surmonté d'une girouette, qui abrite l'escalier à vis. À l'intérieur, les salles sont lambrisées.

La Tournelette, acquise au XVII<sup>e</sup> siècle par Gaspard Stockalper, est actuellement propriété de M. Georges Lorétan.

La Tournelette

### Bibliographie:

J.-E. Tamini et L. Quaglia, *Châtellenie de Granges, Lens, Grône, St-Léonard, avec Chalais-Chippis*, St-Maurice, 1942, pp. 142-157.

### 1. Le bourg

Contrairement à l'opinion reçue, le bourg d'Agaune qualifié de *vicus*, puis de *villa*, n'a été fortifié que très tard. Un premier essai de fortification semble avoir été exécuté au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle; il englobe la Grand-Rue et la rue Sous-le-Bourg, avec une tour circulaire à l'angle sud et une tour carrée vers le nord. Par contre, le château défendant le pont est plus ancien, mais il était indépendant des fortifications du bourg.

En 1288/1289, la Savoie entreprend la construction de l'enceinte, plus exactement d'une puissante muraille qui protège le bourg, du rocher à l'ouest, où elle se soude à l'ancienne clôture de l'abbaye, jusqu'au Rhône, en Condémines, où se dresse la tour du comte destinée à loger le châtelain et à servir de prison. Cette muraille était percée, à l'ouest, de la porte du Châble, et au midi, de la porte supérieure, sur la Grand-Rue. À l'opposé, du côté du château, s'ouvrait la porte inférieure, qu'il ne faut pas confondre avec la porte et le pont-levis qui se trouvaient au sud du château. Ces fortifications furent complétées de tours, et réparées surtout après le grand incendie de 1351-1352, et aussi en 1386. Ces murs ont subsisté jusqu'en 1740; ceux de l'abbaye ont été démolis devant l'église en 1855, tandis que du côté du Châble ils existent encore.

### 2. Le château des gouverneurs

Le château de Saint-Maurice est placé dans une incomparable situation stratégique, à l'entrée de l'étroit défilé qui, du Léman, donne accès à la vallée supérieure du Rhône.

Dès la plus haute antiquité, ce lieu a dû être fortifié. Le château savoyard était déjà en ruine, quand les Valaisans des VII Dizains firent la conquête du Bas-Valais en 1475. L'édifice est reconstruit peu après sous l'épiscopat de Josse de Silenen, qui y installe un gouverneur et qui, en 1491, fait également reconstruire en pierre le pont sur le Rhône par l'architecte Jean Paniot. Par la suite, le château subit de nombreuses réparations; on y ajoute des tours; on refait des murs de soutènement, en 1523 en particulier, sous la direction du maître d'œuvre Ulrich Ruffiner. On communique alors, de la ville de Saint-Maurice avec le

Fig. 52

*Saint-Maurice*

Plan du bourg

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1953]

A = anciennes basiliques

B = abbaye

C = tour des sires de la Tour

D = porte du Châble

E = église St-Sigismond

F = porte supérieure

G = tour du comte

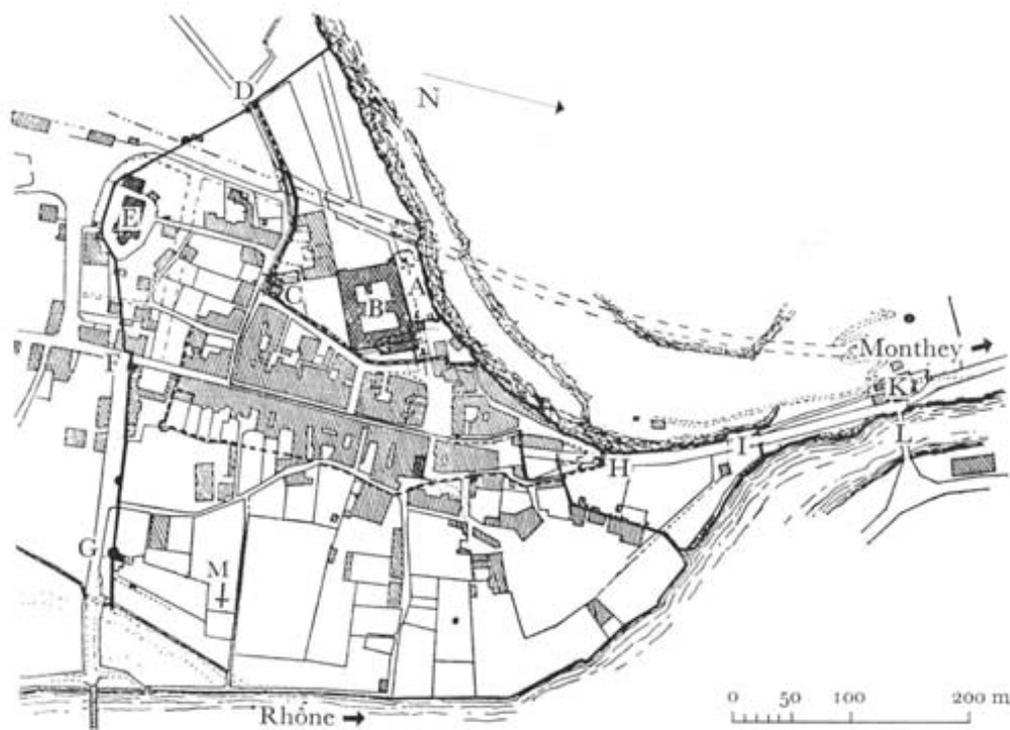
H = porte inférieure

I = porte du château

K = château des gouverneurs

L = vieux pont

M = Notre-Dame-sous-le-Bourg



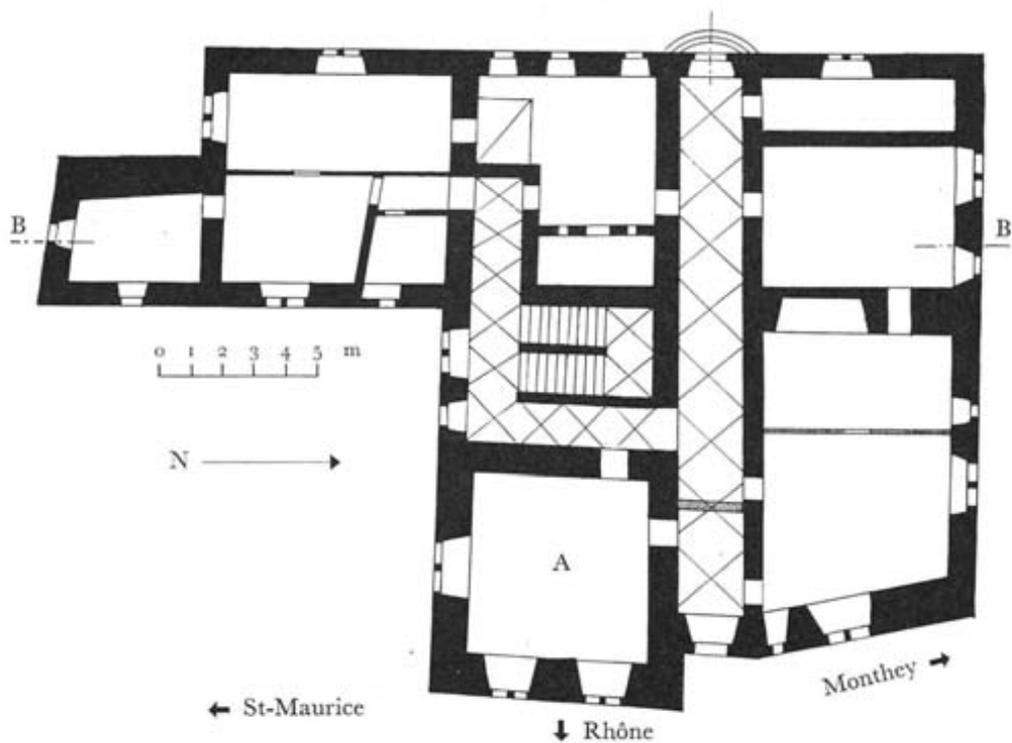


Fig. 53  
*Saint-Maurice*  
 Le château des gouverneurs  
 Plan du premier étage  
 [D'après Jos. Dufour, 1908]  
 A = la tour  
 B = entrée du passage voûté

mandement de Monthey, par un passage voûté pratiqué derrière le château. Mais, en 1618, on ouvre un chemin neuf, aménagé, partie dans le roc, partie sur passerelle, entre le château et le fleuve. Quelques années plus tard, on accroit encore la défense du passage: du côté de la Savoie, par un pont-levis; du côté de la ville, par un pont de bois volant qui enjambe le ravin.

Le pont sur le Rhône, qui appartenait alors en entier au Valais, était fermé à chaque extrémité par une barbacane dans laquelle s'ouvraient des portes massives. La tour de la rive droite comportait en outre, au premier étage, une chapelle dédiée d'abord à saint Michel, puis, dès sa reconstruction en 1476, à saint Théodule [la tour et la chapelle ne seront démolies qu'en 1847]. La grosse barbacane de la rive gauche [disparue en 1815-1816] abritait les portes qui donnaient accès, soit au pont, soit à la chaussée conduisant à Monthey.

Le château avait bénéficié, tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, de notables agrandissements et réparations quand, le 23 février 1693, un incendie attisé par un vent extraordinairement violent, anéantit la ville de Saint-Maurice. Les étincelles transmirent le feu au château; l'importante réserve de poudre qu'il abritait explosa: la grande tour aurait alors été détruite de fond en comble; une partie des remparts s'écroulèrent. La reconstruction est immédiatement entreprise, pour être achevée vers la fin de 1697.

Le château dessine en plan un quadrilatère irrégulier avec, à l'angle sud-est, la tour en saillie et, au sud-ouest, en prolongement, un corps de bâtiment. La tour, qui domine le pont de ses trente mètres de hauteur, comporte quatre étages sur un énorme socle. Les deux ailes comprennent un rez-de-chaussée au niveau du chemin supérieur et deux étages.

De Saint-Maurice, on accède au château par une rampe qui aboutit à l'entrée de la «voûte», l'ancien passage pratiqué sous l'aile ouest; elle ouvre sur la cour. A main gauche, creusée dans la montagne, une cave voûtée en berceau qui aurait été utilisée, dès 1693, comme magasin à sel. A main droite, un grand local, devenu par la suite écurie, qui dut être primitivement «maison de justice»; le sommier du plafond à solives apparentes repose sur une colonne monolithique.

On gagne les autres locaux du parterre par la porte au sud; c'est de là

que part l'escalier, coupé de paliers intermédiaires, qui conduit aux étages. Ceux-ci comprennent de grandes salles, dont deux au premier possédaient des cheminées monumentales.

Dans toutes les parties du château, on remarque des armoiries de gouverneurs scellées, soit au-dessus des portes, soit dans les murs, et accompagnées de dates. Elles signalent sans doute des réparations, des reconstructions, des adjonctions; mais, à défaut d'un relevé, il est difficile de déterminer avec quelque exactitude l'époque de chaque partie des édifices; les maîtres d'œuvre ont utilisé des murs déjà existants et des matériaux de démolition. Quoi qu'il en soit, il semble bien que la majeure partie de l'ensemble a été reconstruite d'un jet entre 1693 et 1697.

Au nord, la position est défendue par un mur d'enceinte crénelé qui se liait au rocher, renforcé de deux tourelles munies de meurtrières; plus en avant, par des murs et des fossés plus récents. A l'ouest, la pente de la montagne constituait une défense suffisante. Au sud, l'ancienne chaussée, qui aboutit à la route cantonale actuelle, venait buter à leur jonction, non loin de la porte inférieure, elle-même reliée aux remparts du bourg.

Notons que le bâtiment qui se trouve devant le château, sur la route et occupé par la gendarmerie, date de 1843; quant à la tour circulaire qui domine le château, elle a été édifiée en 1830 par le futur général G.-H. Dufour.

#### Bibliographie:

P. Bourban, *Les fouilles de St-Maurice*, dans *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1912, pp. 210-218; J.-B. Bertrand, *Le château de St-Maurice*, dans *Ann. Val.*, 1938, pp. 427 à 456; L. Blondel, *Les anciennes basiliques d'Agagne*, dans *Vallésia*, t. III, 1948, pp. 40-48.

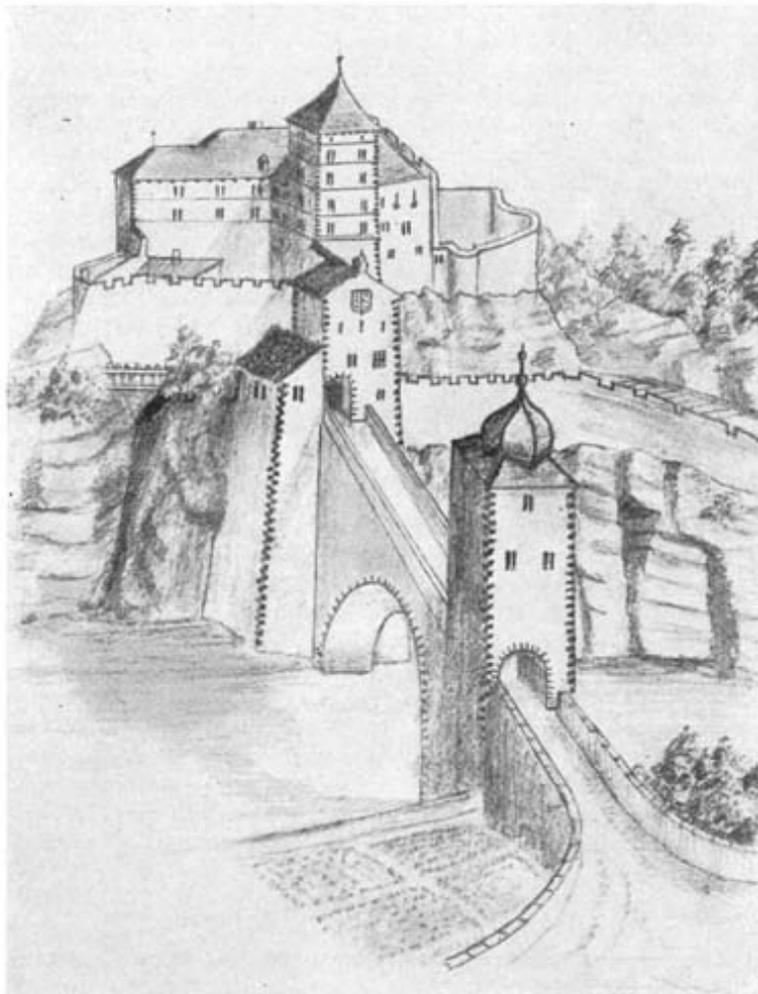


Fig. 54  
*Saint-Maurice*. Le pont  
et le château des  
gouverneurs  
[Dessin d'E. Wick,  
d'après J.-E. d'Angre-  
ville (1812). Bâle, Bibl.  
publ. de l'Université]

## Salins

### La tour Parfayt

La tour Parfayt, située au-dessus de la route moderne, peu avant le hameau de Turin, était sans doute la résidence du métral de Salins, relevant de la juridiction de Sion. Elle a été construite, en 1614, sur des fondements plus anciens, par Nicolas Kalbermatten, châtelain de Sion, et son épouse Anne-Catherine Wyss. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le domaine du Parfayt devint propriété des Wolff qui l'agrandirent, notamment au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, et le vendirent enfin, en 1870, à Maurice Gay dont les descendants l'occupent encore.

C'est un simple édifice sur plan quadrangulaire à quatre étages, recouvert d'un toit à deux versants avec frontons à pans coupés. Il est flanqué au nord-ouest d'une tour carrée qui abritait jusqu'à récemment l'escalier à vis. La tour a conservé son élégant toit original à la Mansard, recouvert de bardeaux et sommé d'une rose des vents avec girouette.

[Renseignements obligeamment communiqués par M. A. de Wolff, conservateur des Musées cantonaux, à Sion.]



Fig. 55  
Salquenen. La tour des  
chevaliers de Saint-  
Jean de Jérusalem  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'établissent à Salquenen au début du XIII<sup>e</sup> siècle, y fondant un prieuré-hospice à l'usage des pèlerins et des voyageurs, qui dépend de la commanderie de Conflans en Savoie. Ils y demeurent jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, où ils vendent tous leurs biens en Valais. Et la tour avec le bâtiment contigu est dès lors affectée au presbytère.

Les chevaliers avaient construit en 1537 une nouvelle chapelle gothique sur l'emplacement de l'église actuelle. Il est probable que c'est à cette époque qu'ils ont édifié la tour à laquelle est appuyée la cure moderne. Cette élégante tour à quatre étages est malheureusement recouverte d'un épais crépissage récent. Son toit, à deux versants très inclinés avec frontons à pans coupés, est orné de poinçons de faitage aux armes de Malte.

La tour des  
chevaliers

#### Bibliographie:

G. Mathier, *Beiträge zur Geschichte der Pfarrei Salgesch*, dans *BW'G*, t. IV, 1913, pp. 14-52.

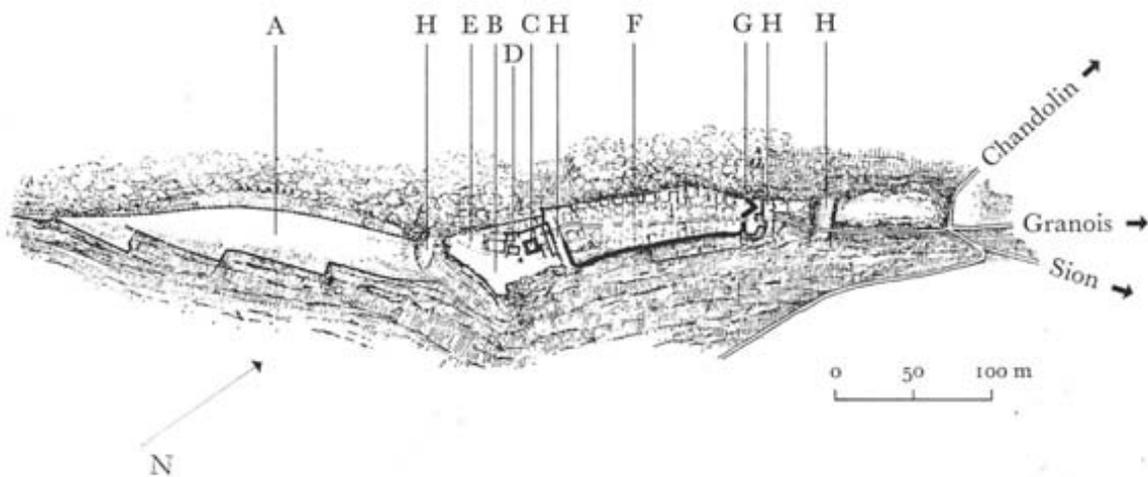


Fig. 56

*Savoie*

Le château et le bourg de la Soie

Plan général

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1946]

A = jardins de l'évêque

B = château

C = donjon

D = citerne

E = palais

F = bourg

G = entrée

H = fossés

Les ruines de ce château occupent une longue arête rocheuse, située au sud-ouest du village de Granois et qui s'abaisse progressivement de l'est à l'ouest dans la direction de la Morge. C'est un magnifique belvédère, dans une position naturellement propice à la défense, d'où l'on domine toute la vallée du Rhône au-delà de la Morge jusqu'à Martigny. On peut y accéder, soit par Granois, soit par un chemin qui traverse la combe à partir de La Muraz.

Dès l'époque préhistorique, ce promontoire a joué un rôle important. Le château médiéval est une création de Landri de Mont, évêque de Sion, en 1219. Il suscite rapidement des difficultés avec les comtes de Savoie, car il est un obstacle à leurs projets de domination sur la région de Sion. Il ne semble cependant pas avoir souffert au cours des guerres du Valais avec Pierre II de Savoie.

La Soie a été constamment la résidence préférée des évêques de Sion, surtout à partir du XIV<sup>e</sup> siècle: ils s'y sentaient plus libres et plus en sécurité qu'en leur capitale elle-même. Un châtelain auquel l'évêque en avait commis la défense militaire, administrait le bourg qui s'était constitué en avant du château, dès le XIII<sup>e</sup> siècle; un sautier avait pour fonction de percevoir les impôts, et un portier, dont la charge était héréditaire, veillait à l'entrée du bourg.

C'est dans ce château que se termina tragiquement la longue lutte entre l'évêque Guichard Tavelli et les sires de la Tour. Le 8 août 1375, des sicaires à la solde d'Antoine de la Tour parviennent à pénétrer dans l'enceinte, se saisissent du prélat qui récitait alors son bréviaire dans le jardin entouré de murs crénelés, et le précipitent dans les rochers du côté de Chandolin. Ce forfait déclenche les troubles les plus graves dans tout le Valais. Le successeur de Tavelli, Edouard de Savoie, est expulsé par les Patriotes qui s'emparent de la Soie; mais, en 1384, le comte Amédée VII reprend le château qu'il fait dès lors administrer par des châtelains. Comme pour tant d'autres places fortes du Valais, la guerre de Rarogne fut fatale au château de la Soie: assiégé en 1417, il capitule, puis, il est pillé et ruiné. Si le château ne se releva jamais de ses ruines, le bourg continua à être habité encore tout au long du XV<sup>e</sup> siècle.

Les ruines occupent un espace considérable qui se développe sur 5 10 m de longueur.

Le château  
de la Soie

⚡ Du carrefour des chemins, à l'est de la position, on franchit d'abord deux larges fossés successifs, entaillés dans le roc; le second fossé donnait accès par un pont-levis à une barbacane, aujourd'hui disparue, qui abritait la loge du portier. La porte principale du bourg, bien conservée, domine de sa masse imposante l'avancée de la position; elle forme, avec un ouvrage en éperon qui la flanque, une défense puissante aux murs épais de 3,20 m; elle offre les caractères d'une construction de l'époque de Pierre II de Savoie. Par là on pénètre dans la première division du château: le bourg, dont les édifices ont entièrement disparu, mais dont on distingue encore la rue principale avec, au nord, sur deux à trois rangées, les fondements de petites maisons creusés dans le rocher.

A 130 m environ de l'entrée, un nouveau fossé taillé dans le roc marque la deuxième partie du *castrum*, le château épiscopal. Au point culminant se dressait le donjon datant de la fondation de Landri de Mont. Ses matériaux ont partout été exploités jusqu'à la base. A côté du donjon, au sud, on remarque sous le sol une citerne bien conservée; elle s'appuyait à l'ouest au palais de l'évêque, avec sa chapelle et ses dépendances, dont les fondations ne sont plus apparentes. La tourelle carrée qui subsiste encore en partie à l'ouest par un miracle d'équilibre, devait commander une poterne conduisant à la troisième partie du *castrum*, le jardin de l'évêque. Elle domine un fossé profond en demi-cercle. Ce jardin occupait, sur une longueur de 235 m, toute la dernière partie de la crête, bande étroite avec des murs de soutènement en terrasses sur les rochers à pic au midi. L'enceinte crénelée se terminait par une tour carrée, qui existe encore en partie, comme suspendue sur l'arête rocheuse. De ce point, on surplombe toute la vallée de la Morge et du Rhône, en face de Conthey.

Cet ensemble est l'œuvre de plusieurs siècles. Le premier noyau, le château central de l'évêque et la grande tour, est du début du XIII<sup>e</sup> siècle; mais les défenses antérieures du bourg sont de la fin du siècle, avec divers remaniements encore postérieurs. Si l'ampleur de ces constructions est une preuve de la puissance féodale des évêques de Sion, elle manifeste aussi leur richesse.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château et le bourg de la Soie*, dans *Vallées*, t. I, 1946, pp. 69-77.

Les ruines du château de Saxon, dont la tour est bien conservée, s'élèvent sur un contrefort de la montagne au sud-ouest du village [663 m d'altitude]. Du côté oriental, la forteresse domine le ravin du torrent de la Vellaz; face à la montagne, elle en est séparée par un fossé naturel, qui a été recreusé de main d'homme pour parfaire la défense. La chapelle du château occupe l'extrémité du promontoire vers l'ancienne entrée, regardant la vallée du Rhône. De tous côtés, la vue est dégagée et permet de surveiller cette partie du pays.

À l'origine, le bourg de Saxon entourait le château; plus tard seulement il s'est établi sur l'emplacement de la localité actuelle. Il est devenu une forteresse sous l'administration de Pierre II de Savoie. C'était un point d'appui, en relation avec le château de Saillon, qui devait aussi garder les passages sur Bagnes. Car ce versant de la vallée dépendait autrefois de la région d'Entremont, à laquelle il était relié par les cols des Eta-blons, de la Pierre-à-Voir et du Lin.

Les premières mentions de Saxon apparaissent avec celles de son église, dépendance de l'abbaye d'Ainay, à Lyon, en 1153, mais relevant de Saint-Pierre de Clages. Puis, ce sont celles de la famille seigneuriale de Saxon, au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Dès le milieu de ce siècle, c'est un châtelain qui administre Sembrancher et Saxon au nom des comtes de Savoie. Ceux-ci, en effet, dès Pierre II, rachètent peu à peu les divers fiefs de Saxon.

Le château ancien est qualifié de *barrium*, soit tour ou maison forte en forme de tour; il est déjà occupé en 1266 par les troupes de Pierre II dans son expédition contre l'évêque de Sion. Mais le comte Philippe décide de construire une nouvelle forteresse dès 1278. Il s'agit d'acquérir et de démolir quelques maisons qui recouvraient la « poype » de Saxon. L'année suivante [1279-1280], la tour au sommet de la « poype » est édifiée sous la direction des maîtres maçons Tassin et Gilet, ce dernier provenant du chantier de Saint-Georges d'Espéranche. Quant aux fortifications elles-mêmes, on y travaille encore en 1284-1285. Le château ne joue qu'un rôle secondaire dans les faits de guerre entre la Savoie et l'évêque de Sion. Il est brûlé en 1475, puis démantelé.

On ne sait rien du château primitif. La tour, construite en 1279-1280, par Tassin et Gilet, bien conservée, est très différente de celle de Saillon

Le château et la  
tour de Saxon

Fig. 57

Saxon

Plan général du château

[D'après L. Blondel,

*Vallesia*, 1954]

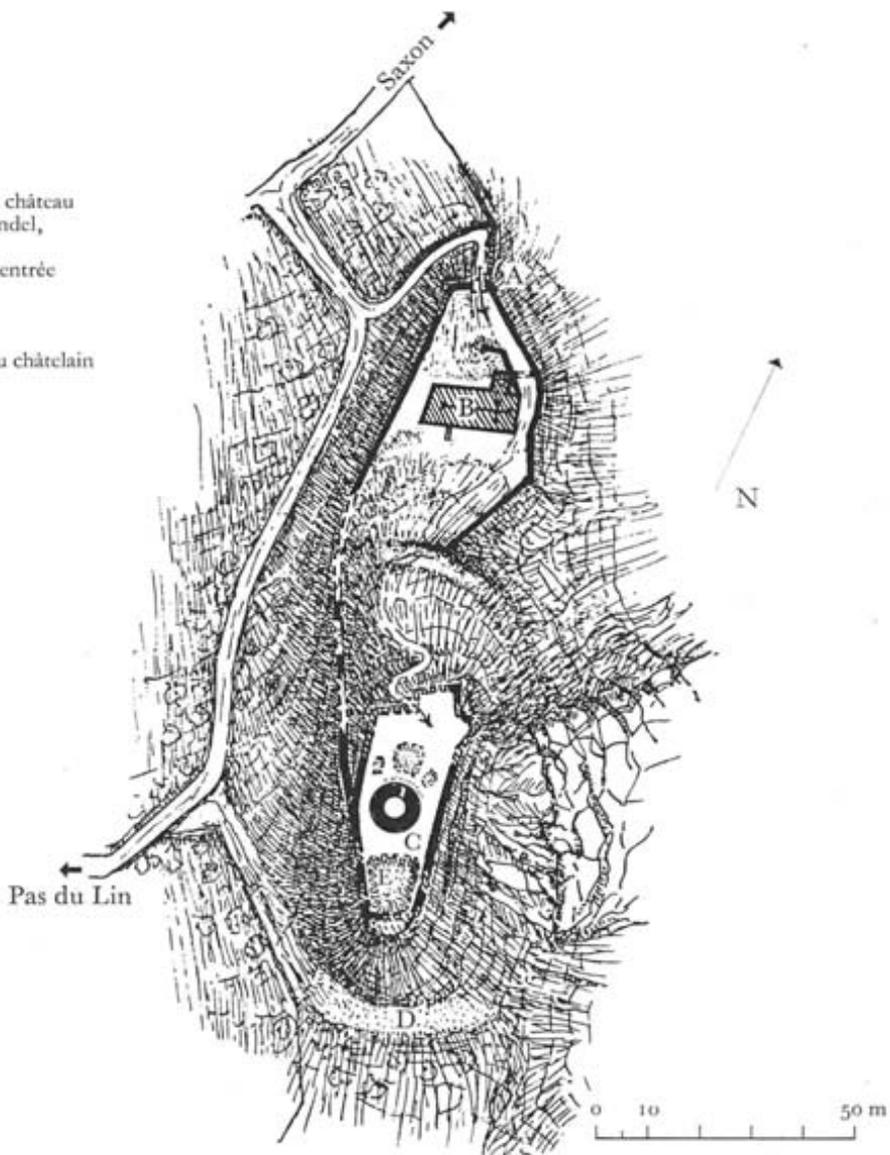
A = première entrée

B = chapelle

C = donjon

D = fossé

E = maison du châtelain



édifiée en 1261 par Pierre Meinier, architecte en chef du comte: ses murs présentent la même épaisseur sur toute la hauteur; il n'y a pas d'escaliers dans les murs extérieurs; la proportion des maçonneries est beaucoup moins forte par rapport au vide intérieur. La tour avait cinq étages séparés par des planchers. L'entrée au nord-est, à près de 10 m du sol, donne accès au deuxième étage éclairé par une seule grande archère. Le troisième, pourvu de latrines dans une tourelle en encorbellement, devait être le logement des guets; le quatrième possède une cheminée; le cinquième a disparu avec son crénelage, il devait être recouvert d'un toit conique et muni de galeries extérieures en bois [hourds]. La partie inférieure, destinée à contenir les provisions et les munitions, abritait aussi sans doute une citerne. Comme celle de Saillon, cette tour a été construite au moyen de plans inclinés extérieurs; on y accédait par une échelle, ou plus probablement par un pont volant, reposant à l'opposé de la tour sur une chemise extérieure et se rabattant contre la façade.

L'ensemble du château se composait de deux parties: la supérieure, avec l'enclos entourant la tour, abritait au nord un bastion quadrangulaire couvrant l'entrée, et au sud, une grande construction, l'*aula* ou logement du châtelain.

La partie inférieure englobait le reste du *castrum* avec toute la pente au nord et la chapelle: c'est là que s'étendait le bourg acheté par les comtes de Savoie. En avant de la chapelle, du côté de la vallée, on reconnaît encore l'emplacement de la première entrée, reliée par des murs en terrasses contournant le chœur.

La chapelle, actuellement en cours de restauration, est un des édifices les plus anciens du Valais. La plus grande partie de la nef unique est romane, du XII<sup>e</sup> siècle; quant au chœur couvert de croisées d'ogives, il a été reconstruit au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Saxon*, dans *Vallesia*, t. IX, 1954, pp. 165-174, et *Le château de Saxon, note complémentaire*, dans *Vallesia*, t. X, 1955, pp. 87-88.

Fig. 58

Saxon

Détails de la tour

[D'après Gilliard, Godet et L. Blondel,

*Vallesia*, 1954]

A = étages superposés

B = premier étage

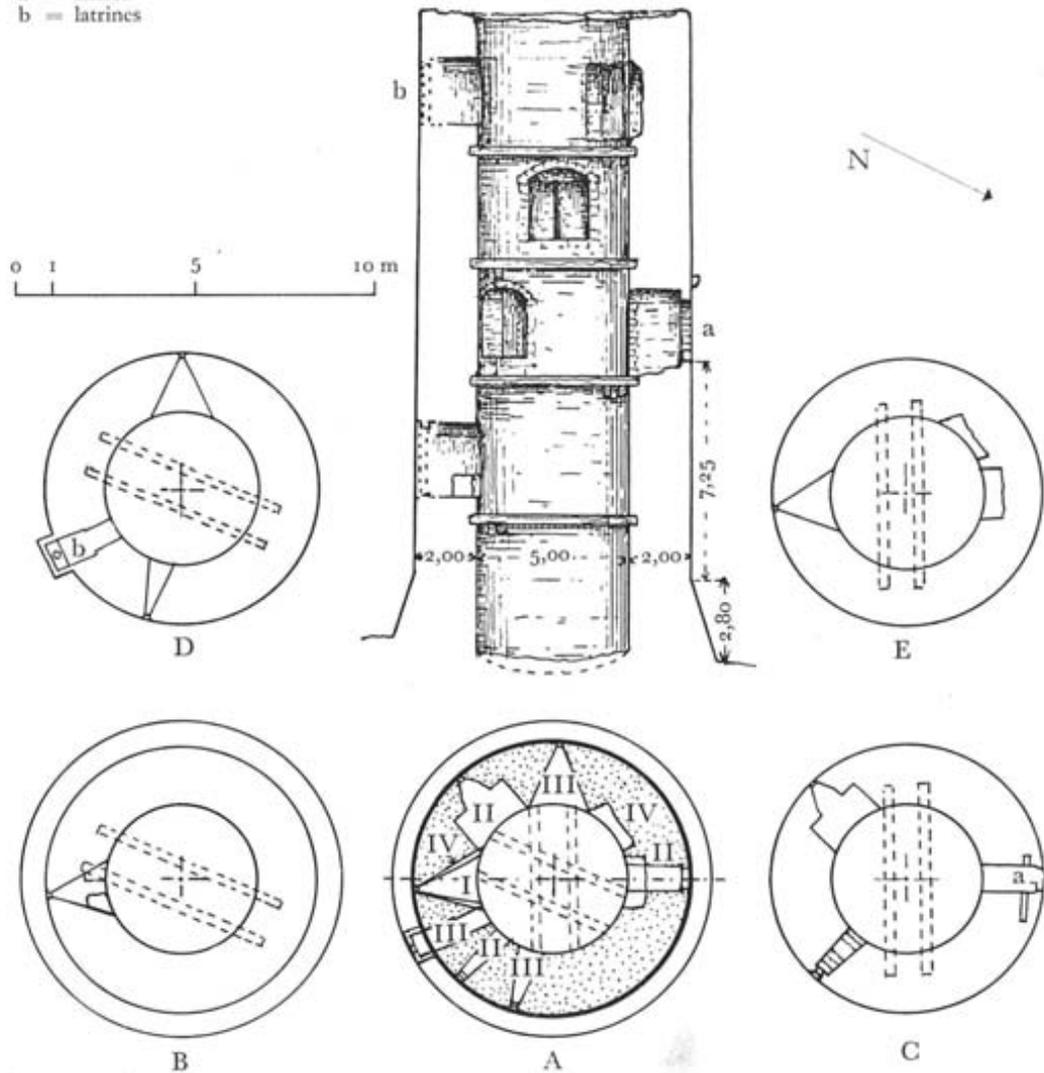
C = deuxième étage

D = troisième étage

E = quatrième étage

a = entrée

b = latrines



Le bourg de Sembrancher, chef-lieu du district d'Entremont, occupe, à une altitude moyenne de 717 à 720 mètres, un fond à l'intersection des vallées de Bagnes et d'Entremont. Les deux Drances se rejoignent peu en amont de la localité. En aval, la vallée se rétrécit en direction de Martigny, formant la cluse dite de la Monnaie. De tout temps, Sembrancher a été un point de passage important sur la route du Grand Saint-Bernard, l'antique Mont-Joux. Une autre voie, en relation aussi avec la vallée d'Aoste, franchissait le col de Fenêtre qui, au moyen âge, était très fréquenté.

La topographie du bourg est axée sur la route principale du Saint-Bernard qui forme un coude en direction de Martigny, l'Octodure romain. Un second axe est dessiné par le prolongement, à partir de ce coude, de la route du Saint-Bernard qui, après une place triangulaire, donne accès au pont sur la Drance conduisant soit à Bagnes, soit à Vence et Chemin.

La région était déjà peuplée à l'époque préhistorique: les trouvailles récemment faites au Levron ont démontré la densité de l'habitat dans cette partie de la vallée.

La paroisse et l'église de Sembrancher [dite *Sancti Pancratii de Branchi* en 1177], primitivement rattachées à la mense épiscopale de Sion, sont données au milieu du XII<sup>e</sup> siècle à la prévôté du Saint-Bernard.

À l'époque féodale, après l'occupation du pays par les comtes de Savoie, le bourg devient le siège de la châtellenie de Sembrancher et d'Entremont. D'autres fonctions seigneuriales sont détenues par la famille de la Tour de Sembrancher, qui possède la tour dont il sera question plus loin. La communauté obtient des franchises, en 1239, d'Amédée IV. Dès 1476 et jusqu'à 1798, tout l'Entremont est rattaché au gouvernement de Saint-Maurice. Le bourg, dont la population a constamment oscillé autour de 600 habitants, n'a cessé d'être la résidence de bourgeois et de familles notables, comme les Fabri, d'Allèves, Ribordy, Luder, de Loës...

La multiplication des forteresses, dans cette région, dépendant des d'Allinges, du Quart, de Saillon, de la Tour de Sembrancher, etc., est en relation avec l'importance de la route du Mont-Joux.

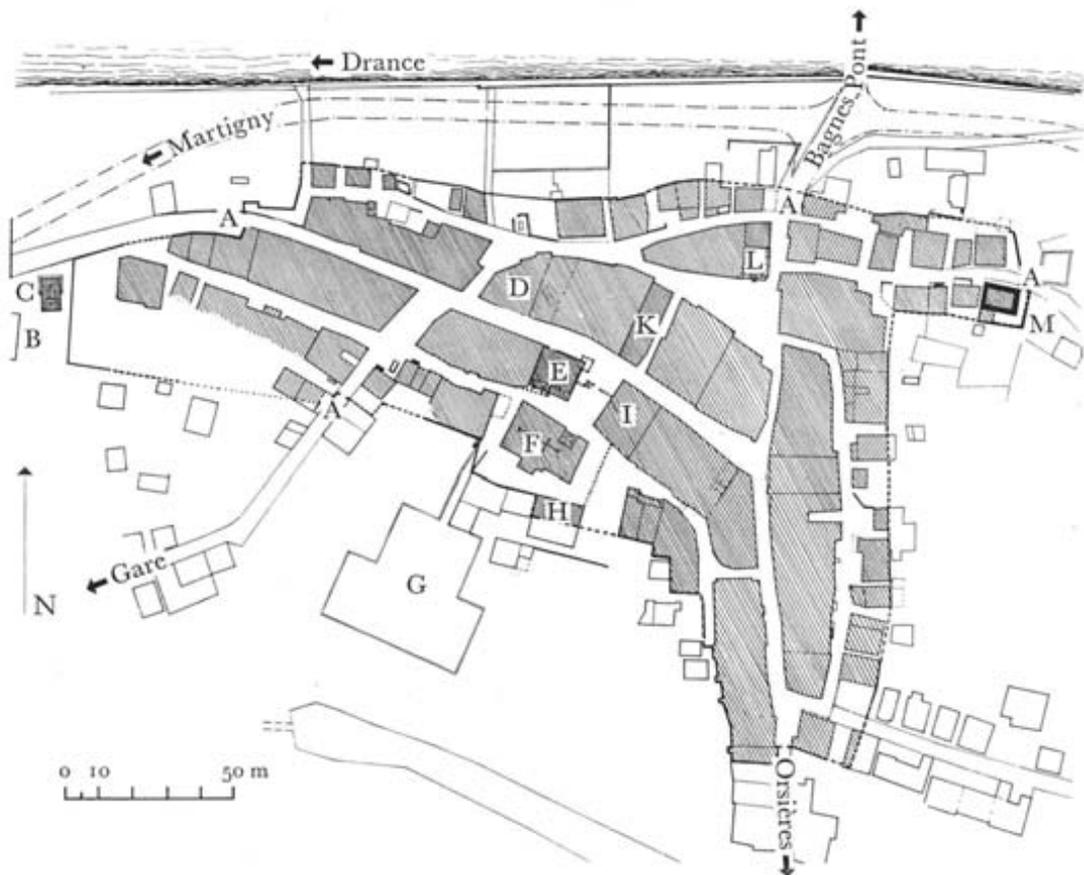
Sembrancher était un bourg muré; on peut en retrouver le pourtour

1. Le bourg  
et la tour  
de Sembrancher

Fig. 59  
*Sembrancher*  
 Plan général du bourg  
 [D'après L. Blondel, *Vallée*, 1961]

A = entrées  
 B = hôpital  
 C = chapelle Notre-Dame des  
 Sept-Joies [1645]  
 D = maison Fabri

E = hôtel de ville de 1602 avec  
 chapelle St-Pancrace [démolis]  
 F = église St-Etienne  
 G = cimetière  
 H = presbytère  
 I = maison Luder  
 K = souste  
 L = maison Fabri [démolie]  
 M = tour



dans son ensemble, mais les remparts ont disparu presque partout. Du côté de l'entrée, en arrivant de Martigny, derrière la chapelle des Sept-Joies, on voit encore un grand mur avec meurtrières, peu épais [60 cm], qui doit être le dernier témoin de l'enceinte.

Celle-ci forme un angle du côté de l'est. Sur la Drance, on distingue des murs anciens en terrasses, jusque vers le pont; au-delà, on peut en suivre le tracé le long des granges jusqu'au bout du quartier de la Tour. Du côté est et du côté méridional, elle devait suivre les maisons, car le terrain bas indique des fossés.

La tour de la famille de ce nom, de Sembrancher, subsiste encore dans ses fondations qui supportent une grange de bois. Formant un angle des fortifications et commandant une porte, elle dessine un quadrilatère de 11 x 8,50 m environ; ses murs sont constitués d'énormes matériaux bréchés et à peine dégrossis provenant de blocs erratiques. Son type et la nature de son appareil cyclopéen permettent de la faire remonter au XII<sup>e</sup> siècle. En 1750, c'était déjà un « racard » qualifié d'*olim turris*.

Deux châteaux se dressaient autrefois aux alentours du bourg: l'un occupait le rocher à l'ouest, sur la route de Martigny; seul un relevé de la position, avec des sondages, pourra confirmer ce que révèlent les textes. L'autre est le château d'Entremont, sur la hauteur de Saint-Jean.

Bibliographie:

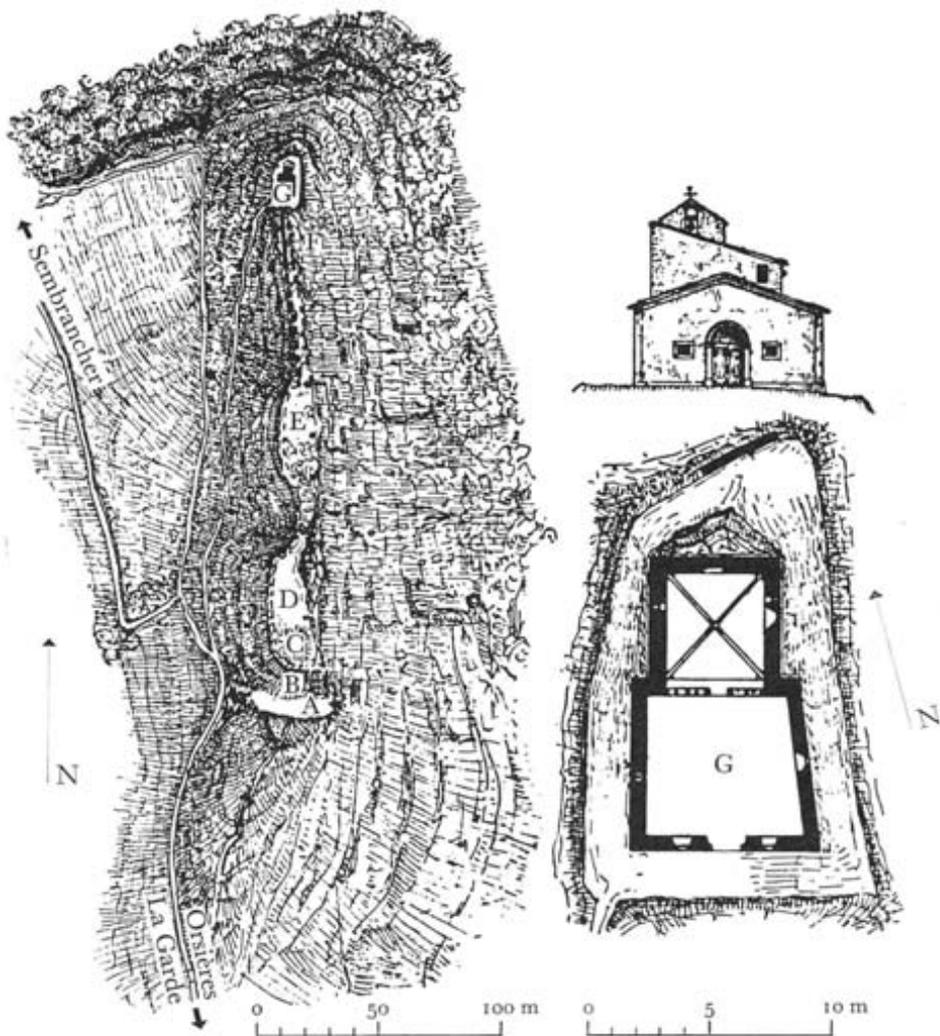
L. Blondel, *Le bourg de Sembrancher*, dans *Vallées*, t. XVI, 1961, pp. 267-275.

Ce château couronnait la crête de rochers au sud de Sembrancher, à 918 m d'altitude. Du côté de l'orient, la position domine la Drance d'Entremont; l'exploitation de carrières de schistes a fait disparaître, sur cette pente escarpée, une grande partie de l'emplacement du château. A l'ouest, la croupe de rochers couverte de buissons et d'arbres surmonte un plateau très incliné. Alors qu'au midi la crête s'abaisse progressivement, elle se termine subitement au nord par un rocher à pic. Du haut de cette crête, la vue embrasse tout le début de la vallée d'Entre-

2. Le château de Sembrancher ou d'Entremont

Fig. 60  
*Sembrancher*  
 Le château d'Entremont  
 Plan général  
 et détails de la chapelle Saint-Jean  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1951]

- A = fossé
- B = entrée
- C = emplacement du donjon
- D = palier supérieur
- E = palier inférieur
- F = mur
- G = chapelle St-Jean



mont jusqu'à Orsières, le confluent des deux Drances à l'opposé, et le défilé en direction de Martigny. On accédait à cette position par un sentier au sud, montant de l'ancienne route romaine du Mont-Joux [Grand Saint-Bernard], ou encore du village de La Garde.

Les mentions historiques relatives à ce château sont rares. Il a certainement existé déjà au XII<sup>e</sup> siècle, formant sans doute le centre administratif de toute cette région de l'Entremont, où siégeait le châtelain représentant les comtes de Savoie. Il est cité pour la première fois en 1239, mais nous ignorons le rôle qu'il a joué au XIII<sup>e</sup> siècle dans les guerres de Savoie. C'est là qu'est descendu, en 1414, l'empereur Sigismond avec une nombreuse suite. Le château d'Entremont a peut-être été détruit par les dizains du Haut-Valais qui battirent, à Sembrancher, le 17 avril 1476, l'armée piémontaise commandée par Louis de Challant.

Si les vestiges se réduisent à fort peu de chose, on peut cependant reconnaître l'ensemble de la position, qui s'étend sur 230 m de longueur.

La crête de rocher très étroite monte rapidement au-dessus de la chapelle pour aboutir à un premier palier; dans cette partie, il n'y avait qu'une courtine avec un passage permettant de communiquer avec les divers ouvrages fortifiés. Par une nouvelle pente, on accède au palier supérieur, un quadrilatère irrégulier où devaient s'élever les principales constructions. À l'extrémité sud de ce plateau, on trouve un fossé concentrique, en partie creusé dans le roc.

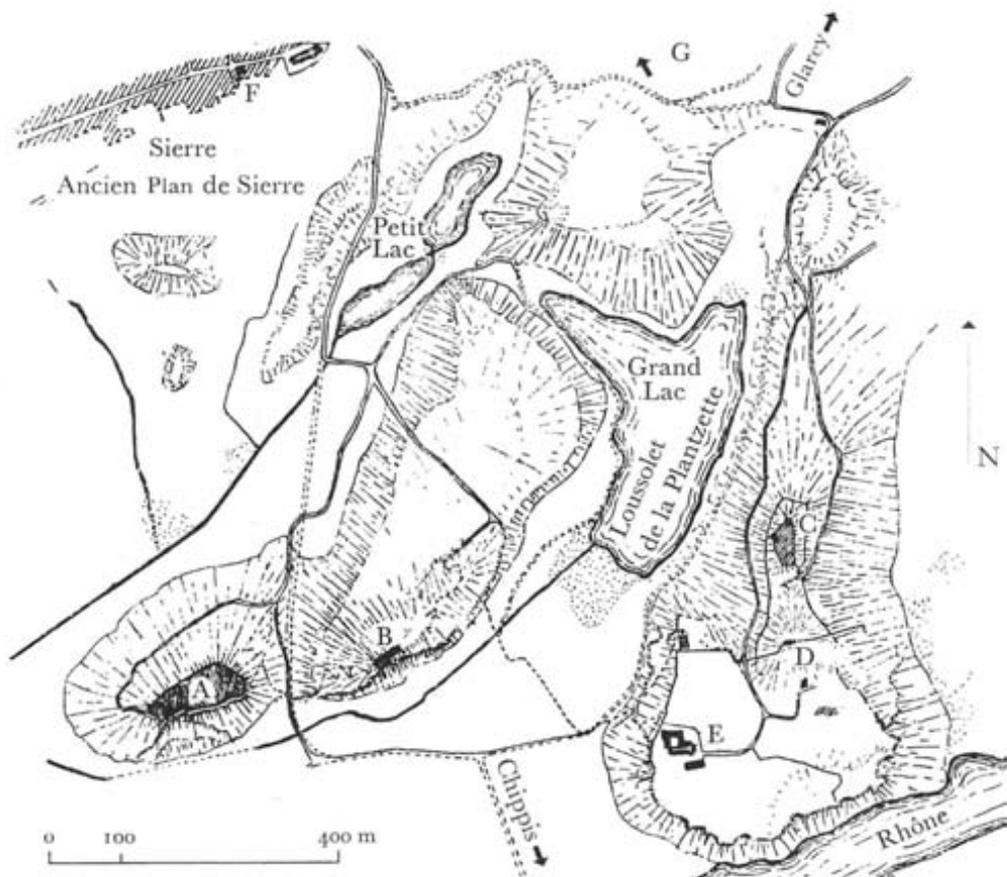
Le seul édifice qui offre encore de l'intérêt est la chapelle Saint-Jean, située au nord du promontoire, au-dessus de Sembrancher. Elle présente deux parties différentes. La nef, dessinant un quadrilatère irrégulier, est de construction assez récente. Le chœur est établi par contre dans une ancienne tour; cette tour n'est pas le donjon, mais un ouvrage terminant la courtine; il a des murs de 2 m plus élevés que la voûte en croisées d'ogives; à l'intérieur, on distingue encore deux meurtrières en partie bouchées. Si cette chapelle est citée dès 1460 environ, le chœur a dû être refait au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avec une clef de voûte cantonnée de quatre armoiries, déplorablement badigeonnées.

**Bibliographie:**

L. Blondel, *Le château de Sembrancher ou d'Entremont*, dans *Vallesia*, t. VI, 1951, pp. 19-25.

Fig. 61  
 Sierre  
 Plan de situation des châteaux disparus  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1953]

- anciens chemins  
 - - - - nouveaux chemins  
 A = Vieux-Sierre  
 B = Plantsette  
 C = château de Géronde  
 D = chapelle St-Félix  
 E = église St-Martin et couvent  
 de Géronde  
 F = château des vidomnes  
 G = château de Goubing



«Curtis» donnée à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, en 515, par saint Sigismond, roi de Bourgogne, Sierre constitue dès le XI<sup>e</sup> siècle, une seigneurie de l'évêché de Sion qui l'administre par des vidomnes et des châtelains.

Quatre positions principales ont été fortifiées: Géronde, Goubing, Plantsette et le Vieux-Sierre.

Le plus ancien, le château de Géronde est situé au nord dans le même ensemble fortifié que l'église paroissiale Saint-Martin; au début du XIII<sup>e</sup> siècle, il est en partie délaissé au profit d'un nouveau château que l'évêque, pour mettre fin sans doute à des contestations, fait construire sur une autre position, celle dite actuellement du Vieux-Sierre. La plupart des familles féodales attachées à l'évêque et les habitants se transportent à la nouvelle résidence qui est dans la suite agrandie. Lorsque les communes du Haut-Valais, sous la conduite de Pierre de la Tour, s'insurgent contre l'évêque, elles s'emparent du château de Sierre et y mettent le feu [début de 1352]. Le comte de Savoie s'engage à le reconstruire dans un délai de neuf ans; il le fait entre 1352 et 1374, non plus sur le même emplacement que les habitants abandonnent [d'où la dénomination de «Vieux-Sierre»] pour se transporter, soit à Géronde, soit surtout à Plan-Sierre, mais sur le site primitif du château de Géronde; celui-ci, dont les murs devaient encore subsister, est alors tout simplement remis en état. Il n'a pas une longue existence: il est déjà dévasté pendant la révolte des communes contre l'évêque Edouard de Savoie [1384], et enfin complètement ruiné vers 1415 par les dizains dans la guerre de Rarogne, en même temps que les propriétés des de Rarogne à Loèche et à Beauregard, sur Sierre. Dès lors, ses murailles disparaissent rapidement. Un siècle et demi plus tard, Simmler n'en signale que des ruines.

Comme la plupart des habitants, les familles nobles et les vidomnes s'installent à Plan-Sierre. C'est là que ces derniers construisent au XV<sup>e</sup> siècle une maison forte qu'on voit encore.

Les grandes familles féodales possédaient aussi des demeures fortifiées particulières, ainsi les d'Albi à Goubing, et sans doute le *castellum* de Plantsette appartenant aux nobles de Sierre.

## 1. Le château de Géronde

C'est sur ce promontoire défendu par les bras du Rhône et à l'abri des inondations, et d'où l'on pouvait surveiller la grand-route de la vallée, que se trouvait le site primitif de Sierre, le *castrum Sirri*. Il était assez vaste pour recueillir une population importante et, en cas de guerre, servir de refuge aux habitants de la région. C'est aussi le site probable de l'ancien *oppidum* gaulois, puis romain dont on a retrouvé quelques traces.

Du nord au sud, la hauteur de Géronde présente une première croupe arrondie, suivie d'un col la séparant de l'éminence couronnée par la chapelle Saint-Félix, puis le plateau proprement dit de Géronde où est situé le couvent. Au nord, les pentes dessinaient un cirque, nommé l'amphithéâtre, qui a été récemment nivelé et au centre duquel on a découvert des tombes. De ce point jusqu'au Rhône, le promontoire mesure 500 m de longueur sur 350 m dans sa plus grande largeur au sud. Deux chemins desservaient Géronde : la route actuelle à l'ouest et, à l'opposé, une voie maintenant abandonnée qui, de Glarey, aboutissait au col, accès principal du château au moyen âge.

L'ensemble du château dont on distingue encore le tracé général se composait de trois divisions : une première enceinte extérieure qui faisait le tour de la position ; puis, au-dessus, l'enclos du château en deux terrasses successives.

Par une première porte, on accédait au col au débouché de l'entrée principale du bourg, dans la basse-cour où devaient se trouver les dépendances. Par une deuxième porte, on pénétrait dans l'enclos supérieur ; c'est là que se dressaient le château de l'évêque, corps de logis quadrangulaire avec une tour formant éperon, probablement du XIV<sup>e</sup> siècle, et, au sud-ouest, une tour carrée, plus ancienne. Schiner rapporte en 1812 que « les restes de ce château fort font voir qu'il était grand et élégant... »

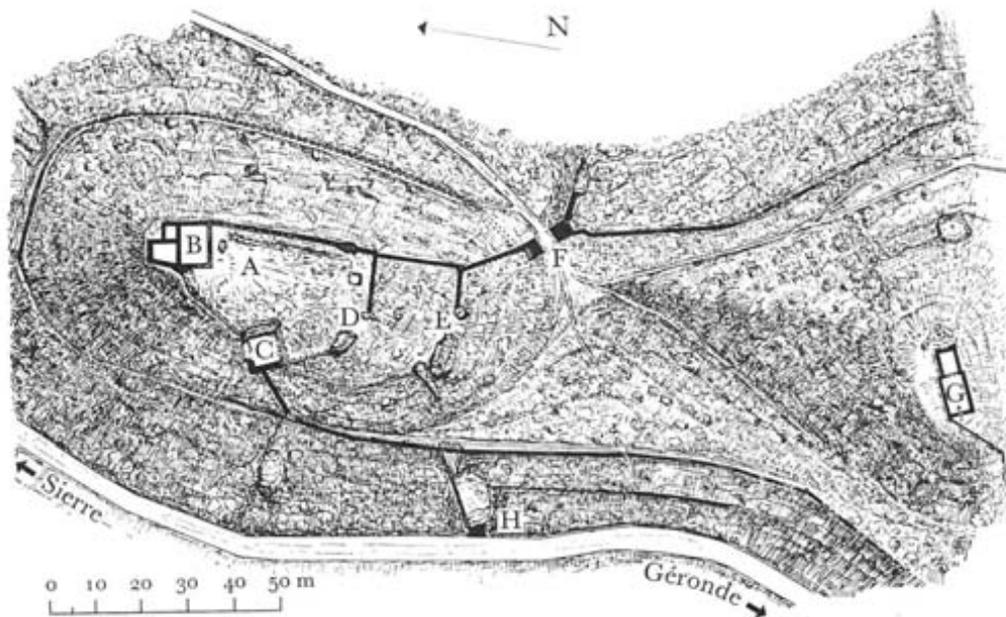
L'entrée principale se trouvait à l'est, dans le col. C'est la partie la mieux conservée des murailles ; elle ouvrait entre deux massifs de maçonnerie quadrangulaires, sortes de tours pleines, de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Il ne subsiste rien des maisons du bourg qui devaient se grouper entre le château et la hauteur de Saint-Félix et aussi, plus au sud, sur les pentes méridionales de la chapelle. Après l'installation



Fig. 62  
*Sierre*. La tour [dis-  
parue] du pont sur le  
Rhône  
[Dessin de R. Ritz.  
Zurich, Musée  
national]

Fig. 63  
*Sierre*  
 Le château et le bourg de Géronde  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1953]

- A = château de l'évêque
- B = corps de logis
- C = tour
- D = deuxième porte
- E = première porte
- F = entrée du bourg
- G = chapelle St-Félix
- H = oratoire Ste-Anne



des chartreux en 1331, on construisit un mur de clôture qui a coupé en deux tout le promontoire, englobant la chapelle et se reliant aux anciens murs du bourg sur les deux versants. Cette muraille laissait en dehors une fortification dominant la combe, du côté du lac; cette maison forte, sur plan quadrangulaire, devait défendre une poterne sur le chemin qui conduit au Vieux-Sierre en contournant Plantsette.

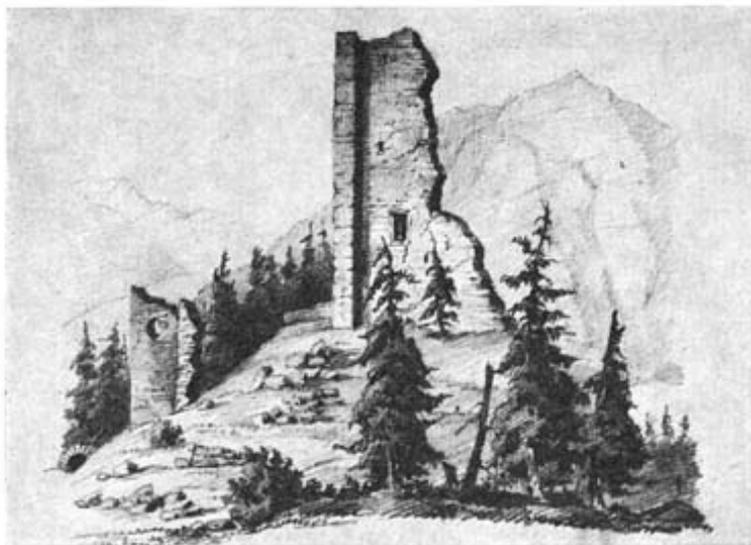


Fig. 64  
*Sierre*. Ruines d'une  
 tour au Vieux-Sierre  
 [Dessin de R. Ritz,  
 Zurich, Musée  
 national]

Sur cette colline, orientée de l'est à l'ouest, on distingue deux positions principales: à l'ouest, face à l'entrée, le donjon et le logis de l'évêque avec des dépendances; au nord et à l'est, le bourg comprenant la chapelle et des maisons fortifiées des feudataires dont la plus importante s'élevait à l'extrémité orientale.

Du donjon, dominant l'entrée principale à laquelle on accédait en contournant toute la colline, il subsiste quelques murs de soutènement: de forme quadrangulaire du côté du couchant, il se termine à l'opposé par un triangle dont l'angle sud était flanqué d'une tourelle en saillie; son appareil est du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le château de l'évêque était limité au sud par l'enceinte du bourg et au nord par un grand mur bordé de diverses constructions, dont la chapelle; à l'est, il s'étendait jusqu'à un étroit passage longeant un rocher isolé où se dressait une tour carrée de faibles dimensions. De la chapelle

## 2. Le Vieux-Sierre



Fig. 65  
Le château et le bourg du *Vieux-Sierre*

Plan général

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1953

- A = château de l'évêque
- B = donjon
- C = chapelle St-Pantaléon
- D = tour
- E = le bourg
- F = tour quadrangulaire
- G = poterne
- H = entrée

Saint-Pantaléon, on remarque encore l'arc de l'entrée sous le clocher, lié lui-même à une voûte recouvrant la nef placée à l'équerre du clocher.

Les autres maisons du bourg ont disparu. La rue principale, remplacée par une avenue, conduit aux ruines d'un grand édifice dont il ne subsiste, à côté de la villa actuelle, que deux murs élevés: c'était une tour quadrangulaire, de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

L'enceinte extérieure de l'ensemble est en partie conservée, sauf au sud où les éboulements et l'exploitation d'une carrière ont transformé l'aspect des lieux. A l'orient, on trouvait encore une poterne qu'on pouvait atteindre directement, depuis le départ de la route contournant la position.

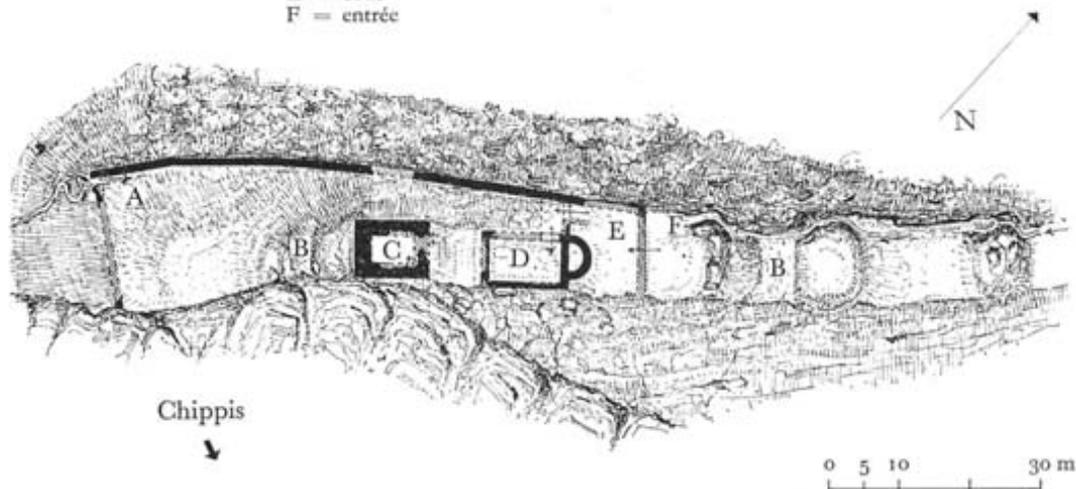
Il occupe, entre le château de Géronde et celui du Vieux-Sierre, une crête étroite tombant à pic du côté du Rhône.

Orienté du sud-ouest au nord-est, ce château comprend une enceinte allongée de 80 m de longueur sur une largeur moyenne de 20 m; mais au midi, toute la falaise s'est éboulée entraînant avec elle les murs.

On y parvient par le nord-est, en franchissant des croupes successives, barrées par des bancs de rocher et des fossés dont on discerne encore bien les traces. L'entrée principale donnait accès à une première cour, puis à une porte située au nord d'un corps de logis: cet édifice quadrangulaire était défendu à l'orient par une tour semi-circulaire. En arrière du logis, au point culminant, se dressait le donjon, une tour carrée, rasée au sol, qui est un ouvrage du XII<sup>e</sup> siècle. Placés au bord de la falaise, ses restes sont appelés à disparaître sous peu. Du côté occidental, la pente qui succède au donjon est coupée par un fossé; ensuite, par une succession de croupes, on gagne un enclos de murs, dont l'angle ouest devait s'ouvrir sur une poterne d'où l'on rejoignait le chemin dans le col du Vieux-Sierre. Les murs d'enceinte du côté nord, couverts de bois et de taillis, sont encore bien conservés.

3. Le château de Plantsette

Fig. 66  
 Sierre  
 Le château de Plantsette  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1953]  
 A = poterne  
 B = fossés  
 C = donjon  
 D = corps de logis  
 E = cour  
 F = entrée



Il est probable que cet ensemble a été ruiné en même temps que le Vieux-Sierre, vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie:

L. Blondel, *Sierre, ses origines et ses châteaux disparus*, dans *Vallesia*, t. VIII, 1953, pp. 49-71.

4. Le château de Goubing

Cette tour est citée en 1297; elle est alors propriété d'Isabelle Albi, dame de la Bâtie de Granges. Des Albi, héritiers d'une partie de l'importante seigneurie de Granges, elle passa, au début du XV<sup>e</sup> siècle, par Perrette de la Bâtie à son mari, Jean de Chevron, puis aux de Platea, de Montheys, de Courten [1725-1874]; elle est, depuis 1929, propriété de Rham.

L'édifice se dresse sur un promontoire rocheux, au sud-ouest de Sierre.

C'est un donjon quadrangulaire à trois étages sur rez-de-chaussée, du XIII<sup>e</sup> siècle, avec une tourelle carrée au sud qui abrite l'escalier. Les créneaux qui couronnaient autrefois l'édifice ont été transformés en baies et recouverts d'un toit surmonté d'un pignon.  
La tour contient en particulier une grande salle avec tribune, dite salle des chevaliers.

Bibliographie:

E. de Courten, *La tour de Goubin*, dans *Ann. Val.*, 1949, pp. 129-133.

Ce château a été construit au XV<sup>e</sup> siècle par les de Chevron, vidomnes de Sierre; il passa ensuite aux de Montheys, puis aux de Courten. Il est situé au plan de Sierre, où vinrent s'installer les vidomnes et les familles nobles qui abandonnent peu à peu le Vieux-Sierre.  
C'est une grosse tour carrée flanquée aux angles supérieurs de quatre tourelles saillantes à mâchicoulis. L'intérieur, entièrement transformé, n'offre guère d'intérêt; dans la tourelle contiguë qui abrite l'escalier, subsiste un cartouche de stuc aux armes de Chevron.

5. Le château  
des vidomnes

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, pp. 74-75.

La maison d'habitation proprement dite et ses vastes dépendances forment un ensemble important de bâtiments autrefois enclos de hautes murailles.

Elle comprend deux parties, l'une construite au début du XVI<sup>e</sup> siècle par les de Platea; l'autre, par les Preux, au XVII<sup>e</sup> siècle.

De la partie la plus ancienne sont conservés la tour hexagonale qui abrite l'escalier et le corps de logis à l'est. L'escalier aux fenêtres en accolade présente encore des encadrements de porte ornés de stucs et d'inscriptions peintes; dans le corps de logis, une chambre renferme

6. Le manoir  
de Villa

une cheminée monumentale décorée également de stucs. Dans la chapelle, des peintures murales du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'autre partie a été reconstruite au XVII<sup>e</sup> siècle sur un plan régulier en quadrilatère. Elle est divisée par un grand corridor à voûtes d'arêtes sur lequel s'ouvrent les différentes salles. Au deuxième étage, une chambre d'apparat est ornée de lambris décorés de marqueteries; elle contient surtout un magnifique plafond à caissons portant dans le panneau central les armes Preux et Mageran.

Restauré en 1941-1942, ce château est actuellement propriété d'une fondation. Il abrite le Musée des Tireurs valaisans [1953], une salle R. M. Rilke [1956] et une salle consacrée au souvenir de la duchesse de Vendôme [1870-1948].

**Bibliographie:**

*Maison bourgeoise*, p. XXIV et pl. 63-64.

**7. Le château  
de la Cour  
[hôtel-château  
Bellevue]**

Ce château, établi sur une vaste terrasse, a été construit de 1658 à 1666 par Jean-François de Courten [1624-1673], grand châtelain et baneret du dizain de Sierre, capitaine au régiment des Gardes-Suisses en France.

La façade principale, au nord, comprend un corps de logis à deux portiques superposés de cinq arcades, en style toscan, flanqué, sur les deux ailes en retour, de tours d'inégale grandeur. Un gracieux clocheton surmontait autrefois la façade nord, comme aussi celle du midi, d'aspect régulier et sévère avec ses deux rangées de fenêtres à encadrements de tuf.

Le rez-de-chaussée donne accès à un escalier monumental, de style Renaissance, qui conduit à l'étage. En dépit des transformations qu'il a subies au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'édifice a conservé, au premier étage, deux pièces remarquables, ornées de boiseries peintes en bleu clair et rehaussées de filets dorés: l'une, au couchant, dite «chambre de grand poêle»; l'autre, à l'angle sud-est, dite la «chambre rouge». Celle-ci possède un plafond à caissons de bois dont le centre, un quatrefeuilles

Fig. 67

Sierre

Le manoir de Villa

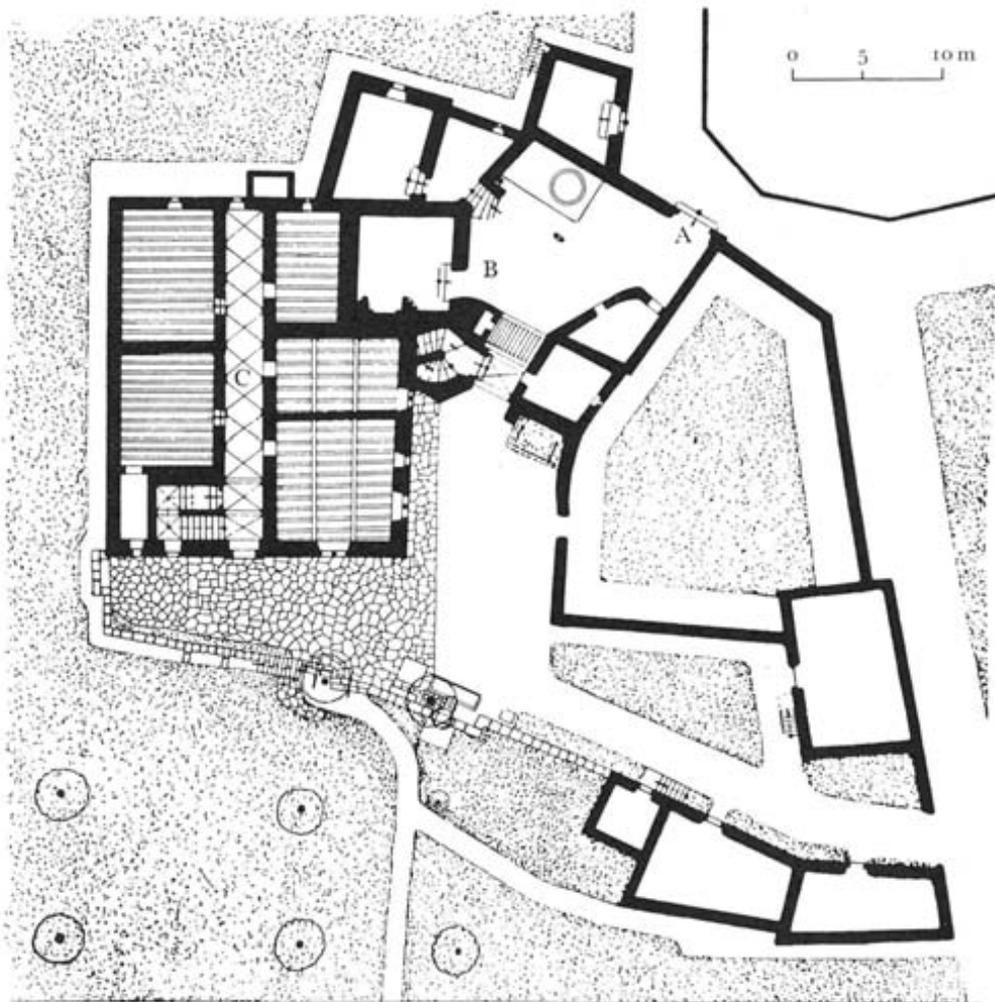
Plan d'ensemble du rez-de-chaussée

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 63, n° 2]

A = entrée

B = construction du XVI<sup>e</sup> siècle

C = construction du XVII<sup>e</sup> siècle



à profil très saillant, est décoré d'une peinture allégorique de la monarchie française triomphant de la Fronde durant la minorité de Louis XIV dont on voit le portrait d'enfant dans un petit médaillon d'angle avec la date de 1662.

L'aile du couchant n'a été édifiée qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle par Joseph-Antoine de Courten [1680-1733], également officier au service de France; il y construisit une chapelle [vers 1725]. Le château est aménagé en hôtel depuis 1885.

Bibliographie:

E. de Courten, *Famille de Courten, les origines, les maisons de Sierre*, Sion, 1942, pp. 35-41.

8. Le château  
de Chastonay,  
à Glarey

Ce petit château a été construit de 1718 à 1734 par Jean-Etienne de Chastonay, grand châtelain de Brigue [1721, 1727, 1733] et gouverneur de Saint-Maurice [1730-1732]. Plus exactement, Jean-Etienne reconstruisit ou agrandit la maison élevée, en 1679, par son père quand il vint se fixer à Sierre. Cet édifice présente au sud une façade à deux étages sur un rez-de-chaussée à arcades, à laquelle est accolée, à l'est, une tour carrée à trois étages.

Les fenêtres de la façade, aux encadrements de tuf comme le porche, sont géminées, sauf celle du premier sur la tour qui est une porte-fenêtre donnant sur un balcon en fer forgé. Un cadran solaire [1719] orne, au deuxième, l'angle du sud-ouest. Sous le toit à deux pans s'ouvrent deux œils-de-bœuf. Le toit de la tour en pyramide à pans coupés est recouvert de tavillons et sommé d'un poinçon ajouré.

On accède au rez-de-chaussée par le porche à voûtes d'arêtes, précédé de cinq marches, qui ouvre sur un corridor central. L'escalier qui conduit aux étages est logé directement derrière la tour. On remarque, à chaque étage, une grande salle lambrissée.

Bibliographie:

*Maison bourgeoise*, pl. 60, n<sup>os</sup> 1, 2, 4 et 5.

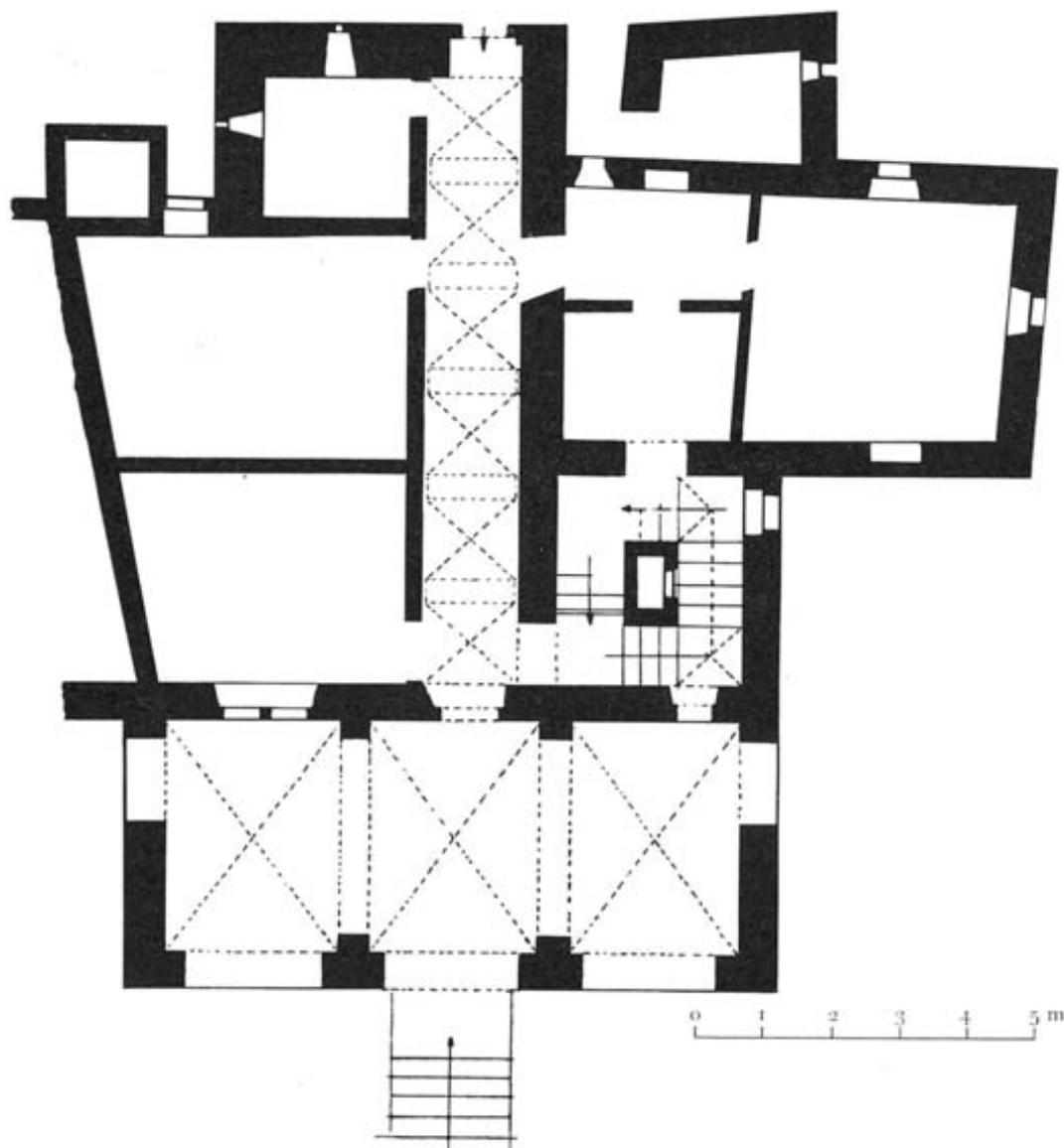
Fig. 68

*Sierre*

Le château de Chastonay

Plan du rez-de-chaussée

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 60, n° 4]



## Simplon-Village

### 1. L'ancien hospice Stockalper sur le col

Après avoir franchi le col du Simplon, et passé devant l'hospice moderne construit de 1808 à 1831, on remarque à droite en contrebas de la route actuelle, un édifice très élancé. C'est l'ancien hospice fondé au XIII<sup>e</sup> siècle par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, rattaché à celui de Salquenen et dépendant, comme lui, de la commanderie de Conflans en Savoie.

Acquis au XVII<sup>e</sup> siècle par Gaspard Stockalper, celui-ci l'a reconstruit et achevé en 1666.

C'est une haute tour carrée de quatre étages sur rez-de-chaussée, dont la façade orientale est surmontée d'un clocheton. Stockalper réservait les trois étages supérieurs à sa famille comme résidence d'été; le premier, il l'avait affecté aux voyageurs qui y trouvaient gratuitement le logis et l'entretien.

#### Bibliographie:

P. Arnold, *Der Simplon. Zur Geschichte des Passes und des Dorfes*, Brigue, [1948], pp. 42-47 et 115-117.

### 2. La tour du major à Simplon-Village

Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, la région [*Talschaft*] du Simplon est administrée, au nom de l'évêque de Sion, par un major. Cette charge héréditaire est remise en fief à la famille de Simplono. Au XIV<sup>e</sup> siècle, celle-ci vend à l'évêque la tour où elle résidait. Edouard de Savoie y fait exécuter, en 1380, de grandes réparations; il aménage en particulier, au rez-de-chaussée, une souste, c'est-à-dire un entrepôt pour les marchandises en transit.

Peu après la tour devient possession de la famille Theiler, jusqu'au moment où, en 1545, elle est rachetée par la bourgeoisie qui en fait dès lors la maison de commune. L'édifice s'est effondré, le 2 octobre 1892.

Des photographies et un dessin de R. Ritz ont conservé l'aspect de cette tour qui se dressait à l'entrée du village.

C'était une grande tour quadrangulaire d'au moins cinq étages sur un rez-de-chaussée élevé. On accédait aux salles par un escalier à vis abrité

Fig. 69

*Simplon*

L'ancien hospice Stockalper sur le col.

Plan du rez-de-chaussée

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 95, n° 1]

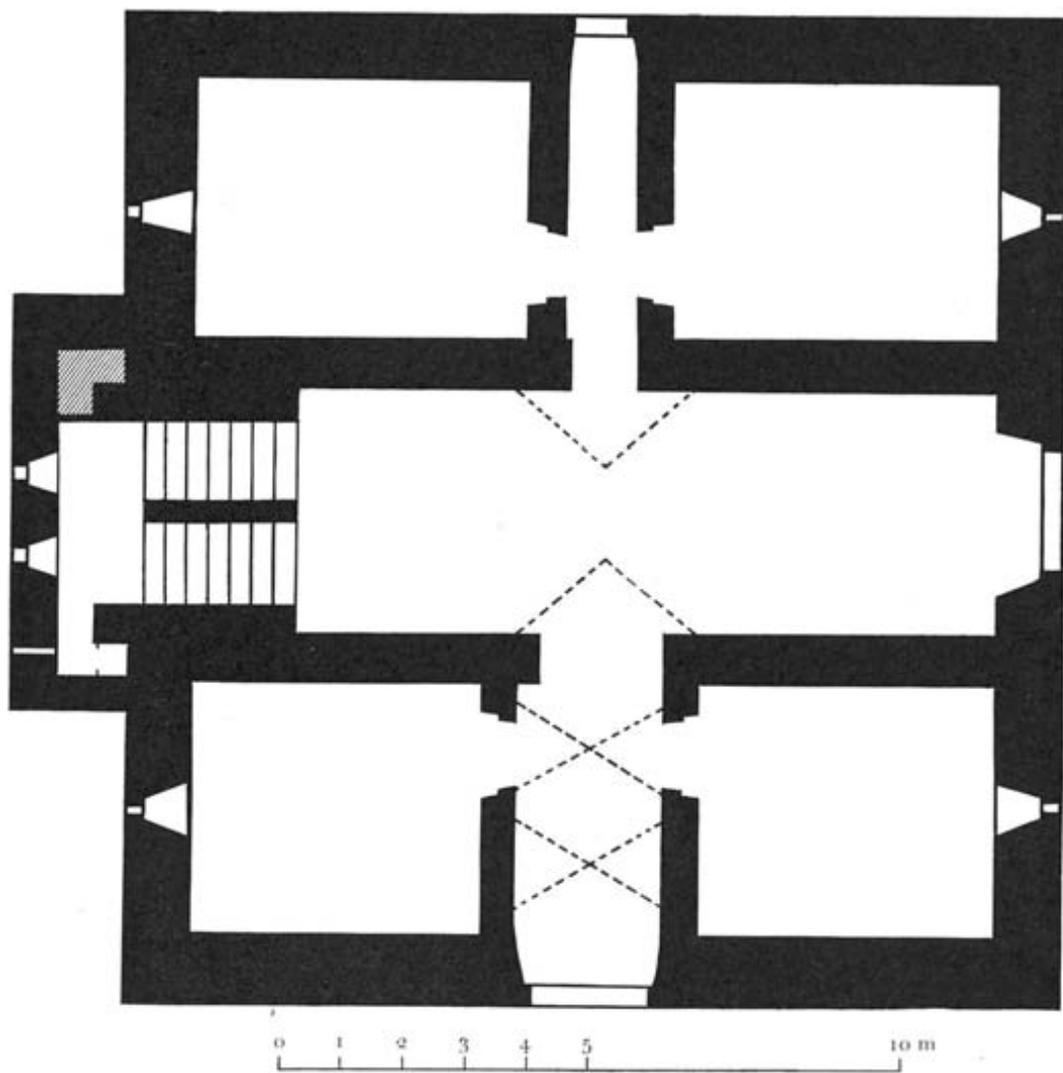


Fig. 70  
*Simplon-Village.*  
La tour du major  
[Dessin de R. Ritz,  
dans Rameau,  
*Le Vallais historique*]



dans une tourelle circulaire contiguë. On distingue encore sur l'esquisse de Ritz deux fenêtres géminées romanes.

Au dernier étage, l'ancienne salle des chevaliers avait été conservée intacte, avec ses étroites fenêtres et sa cheminée italienne. Au deuxième, dans la salle communale on retrouvait la date de l'aménagement, 1545, avec les armes de l'évêque Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten.

Bibliographie:  
P. Arnold, *op. cit.*, pp. 206-207.

L'agglomération primitive a pris naissance entre deux promontoires de rochers qui dominent la rive droite du Rhône, au-dessus d'un carrefour de routes importantes [pont sur la Sionne].

À l'époque préhistorique, Valère et Tourbillon ont servi de refuge aux habitants de la région qui, pendant la période gauloise, y ont établi un double *oppidum*. Chef-lieu des *Seduni*, l'un des quatre peuples du Valais, Sion est assujéti à Rome avec toute la vallée sous Auguste [10 à 8 av. J.-Chr.]. Le bourg s'est alors développé à mi-hauteur des collines où se trouve le quartier appelé Cité. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme y est déjà implanté. Entre 565 et 585, Sion devient siège épiscopal, auquel Rodolphe III, roi de Bourgogne, donne en 999 le comté du Valais: dès lors Sion est capitale ecclésiastique et politique.

Le centre urbain s'est d'abord fixé au pied de Valère sur une terrasse de la Cité; c'est là que se dressait, près de l'emplacement du théâtre actuel, la première cathédrale [église Saint-Pierre] contiguë à la première résidence épiscopale, avec un ensemble de bâtiments comprenant la curie, la tour de l'évêque, l'église de la Trinité, le baptistère et, en dessous, la chapelle Saint-Paul. À la fin du XI<sup>e</sup>, ou au début du XII<sup>e</sup> siècle, la cathédrale fut transférée à Valère. Enfin, un nouvel édifice est construit au Glarier, vers 1150, où l'évêque se fixe à son tour jusqu'au moment où, ayant racheté la Majorie, il en fait dès lors sa résidence [1373-1788]. Le quartier de la Cité, qui avait succédé à la cité romaine du IV<sup>e</sup> siècle, était entouré d'une enceinte au XI<sup>e</sup> siècle; la rue des Châteaux en formait l'artère principale. À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, une nouvelle extension fait reporter les murs un peu au-dessus de la Sionne, englobant le quartier de Saint-Paul et de la Lombardie. La dernière et la plus grande enceinte, de la fin du XII<sup>e</sup> et démolie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comprend tout un nouveau territoire sur la rive droite de la Sionne, qui se divise en trois quartiers: Malacuria, Glaviney, Pratifori; cette enceinte était percée de cinq portes dites de la Cible, de Loèche, de Savièse, de Conthey, du Rhône [une sixième, dite de la Porte Neuve, sera ouverte au XVII<sup>e</sup> siècle]; l'artère principale, au bord de la Sionne, devient la rue du Grand-Pont qui s'élargit de plus en plus, recouvrant peu à peu les eaux de la rivière. Le centre communal s'installe sur cette artère: au XIV<sup>e</sup> siècle, la maison de commune se dresse

Fig. 71  
 Sion. Vue générale de  
 la ville au XVIII<sup>e</sup>  
 siècle  
 [Lavis anonyme,  
 XVIII<sup>e</sup> siècle. Sion,  
 Hôtel de Ville]



en face du premier Grand-Pont; en 1620-1621, on construit plus haut, non loin de la rue de Savièse, un nouvel édifice auquel succédera, entre 1657 et 1665, l'hôtel de ville actuel, au débouché de la rue des Châteaux.

Si le comte de Savoie construit, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le château de Montorge à l'entrée de la ville, l'évêque de Sion élève à son tour, à la fin du siècle, le château de Tourbillon dont il fait une résidence d'été.

1. L'enceinte  
 [tour des Sorciers]  
 et les portes

De la dernière enceinte de Sion, il ne subsiste que peu d'éléments visibles. Le plus caractéristique est la tour des Sorciers, tour circulaire avec toit en poivrière, à l'angle nord-ouest de la ville. Les principales portes étaient établies sous des tours rectangulaires, mais une grosse tour carrée flanquait la porte de Savièse, et il y avait en outre, sur les courtines du front occidental, trois tours semi-circulaires.

Fig. 72

Sion

Extension de la ville avec les  
enceintes successives

[D'après L. Blondel, *Vallées*, 1953]

..... enceinte avant 1052

- - - - - enceinte de la fin du XI<sup>e</sup> siècle

————— enceinte du XII<sup>e</sup> siècle

A = porte de Conthey

B = porte de Savièse

C = porte de Loèche

D = porte de la Cible

E = porte du Rhône

F = porte Neuve

G = cathédrale

H = église St-Théodule

I = porte du Grand-Pont

K = porte vicille de la Cité

L = centre épiscopal

M = Majorie

N = Valère

O = porte de Convent

P = chapelle de Tous-les-Saints

Q = Tourbillon

R = porte

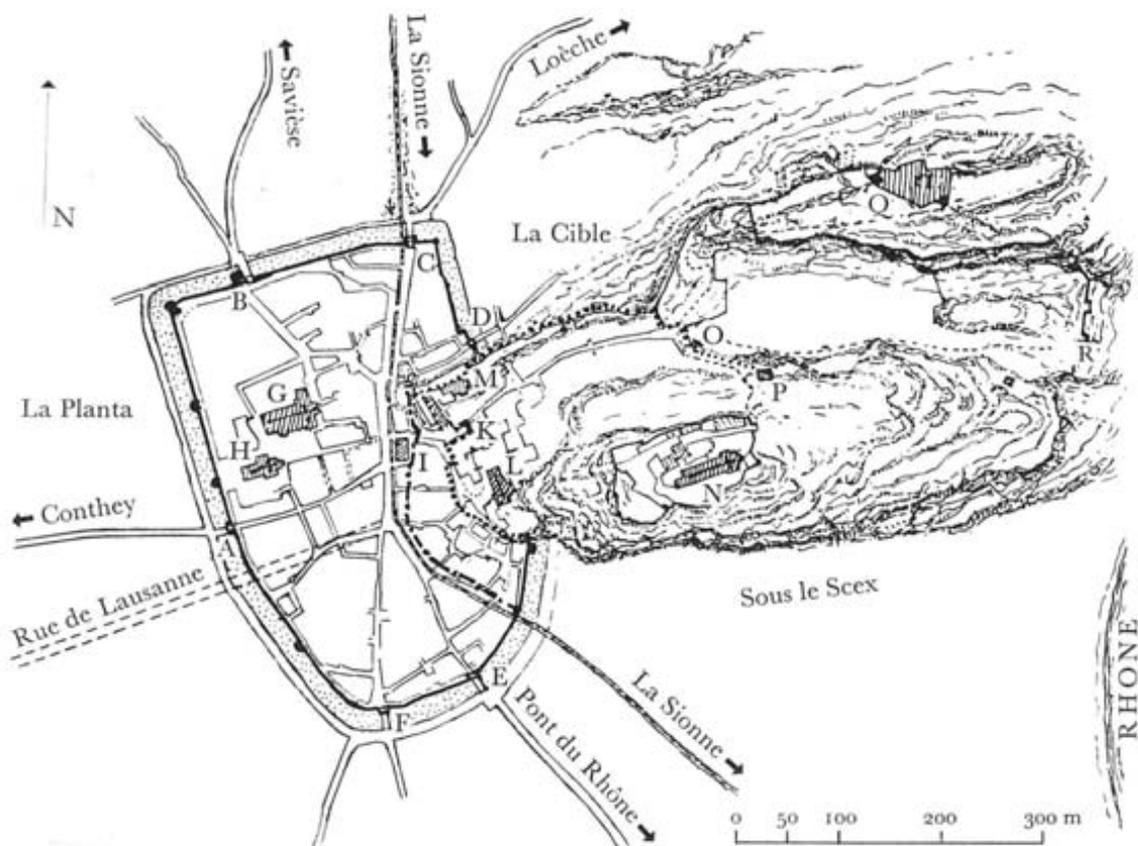


Fig. 73  
Sion. La porte de  
Savièse [démolie]  
[Dessin de R. Ritz.  
Sion, Musée de la  
Majorie]



## 2. Le centre épiscopal médiéval

L'aspect général des édifices qui, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, constituaient le centre épiscopal, dans la cité, nous est conservé grâce à des gravures et des dessins du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le palais de l'évêque se dressait à côté de l'église Saint-Pierre; c'était un édifice quadrangulaire, qui présentait des frontons à redents, et sur la façade ouest, une grande cheminée en saillie. On en reconnaît la silhouette dans le bâtiment du théâtre restauré.

Au sud, derrière l'ancien collège, la tour épiscopale, tour fortifiée, actuellement disparue; et à côté de l'église de la Trinité qui sera reconstruite au XIX<sup>e</sup> siècle, la curie, également tour carrée.

L'évêque avait encore d'autres résidences, en particulier près de la cathédrale inférieure, un édifice contigu à la tour dite des Calendes, sur l'emplacement de l'actuelle maison du chapitre. Ce palais, brûlé en 1418, n'a pas été relevé de ses ruines; mais la tour, cédée au chapitre, a subsisté jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Bibliographie:

Pour tout ce qui précède: L. Blondel, *Les origines de Sion et son développement urbain au cours des siècles*, dans *Vallésia*, t. VIII, 1953, pp. 19-47.

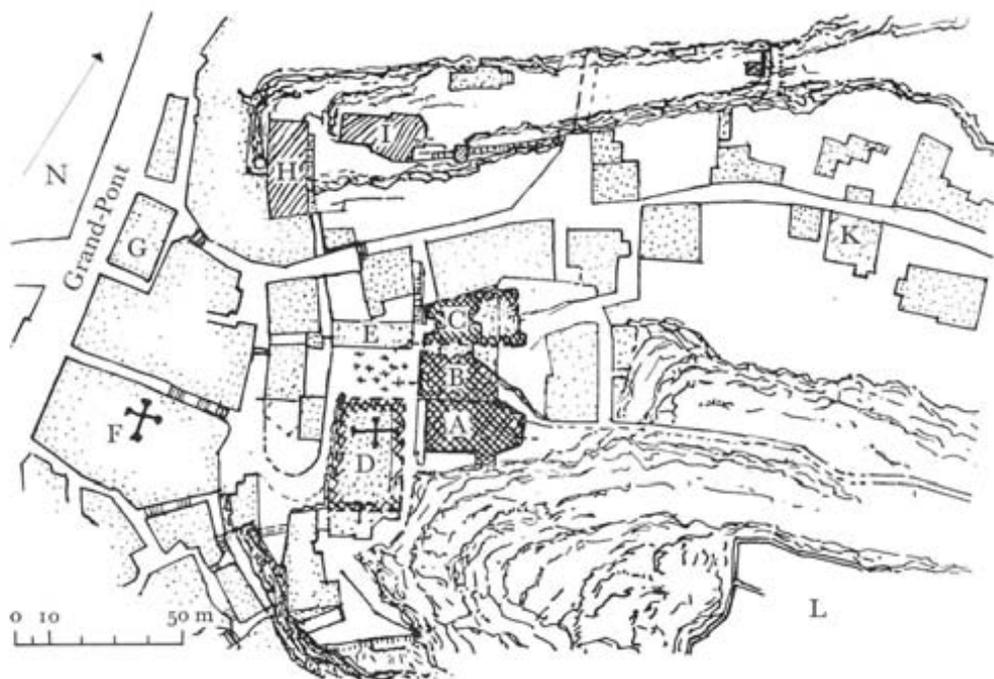


Fig. 74

*Sion*

Le centre épiscopal médiéval

[D'après L. Blondel, *Vallées*, 1953]

A = église St-Pierre

B = palais épiscopal

C = tour épiscopale

D = curie [église Ste-Trinité]

E = ancien collège

F = chapelle St-Paul

G = hôtel de ville

H = vidomnat

I = château de la Majorie

K = chapelle St-Genès [baptistère]

L = Valère

### 3. Le Vidomnat

Les vidomnes de Sion sont cités depuis 1179, et la charge a été occupée successivement par les de Castello, les de Rarogne, puis, de 1343 à 1560, par les de Chevron qui la vendirent à la ville de Sion.

Leur résidence, au couchant de la Majorie, est un édifice qui a subi, au cours des temps, de nombreuses transformations. Il est quasi impossible, sans le secours d'un relevé, d'en déterminer avec quelque précision les époques. Il semble pourtant qu'il y avait là, primitivement, dès le XII<sup>e</sup> siècle, deux tours carrées juxtaposées à trois étages: l'une au nord-ouest encore bien visible avec frontons à redents; l'autre constituant la partie centrale du complexe qui forme actuellement l'aile sud-ouest, marquée par trois grandes fenêtres contiguës romanes. On remarque, sur la façade occidentale, outre les ouvertures rectangulaires modernes, toute une série de baies romanes et gothiques cancellées qui montrent bien les multiples remaniements qu'ont subis les deux tours. D'ailleurs, très tôt, celles-ci ont été reliées pour ne former qu'un tout qui a encore été en même temps agrandi au sud. Si l'appareil en épis est très régulier dans les bases, le reste des façades offre, comme pour les baies, des exemples d'appareils les plus variés.

L'édifice, attribué au Musée des Beaux-Arts, abrite provisoirement l'École cantonale des Beaux-Arts. Il a été restauré en 1956-1957.

#### Bibliographie:

J. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, t. V, 1884, introduction, pp. XLIII-XLIV [dans *MDR*, t. 33]; B. Rameau, *op. cit.*, pp. 55-56.

### 4. La Majorie

La tour carrée des majors est citée dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle sous le nom de tour de Sion; en 1373, elle devient résidence épiscopale jusqu'à l'incendie de la ville en 1788. Incendiée déjà en 1529, elle avait été reconstruite en 1536 par Ulrich Ruffiner, sous l'évêque Adrien I<sup>er</sup> de Riedmatten.

On y accède, de la place, par un escalier flanqué d'un mur percé de meurtrières, qui aboutit à une barbacane sous une tour carrée. De la



Fig. 75  
Sion. Le quartier de la  
Majorie avec vue sur  
les remparts  
[Dessin de Samuel  
Birmann (1793-1847).  
Bâle, Musée des  
Beaux-Arts]

cour intérieure, un escalier à vis abrité dans une tour circulaire conduit aux étages du bâtiment principal.

L'édifice, restauré en 1946-1947, a conservé, outre quelques encadrements de portes en stuc, la salle lambrissée de la diète [1536] au premier étage et, au deuxième, la salle de réception de l'évêque aux armes Platea et Riedmatten, avec une cheminée monumentale [1539] aux armes d'Adrien I<sup>er</sup>. Les travaux de restauration ont aussi permis de retrouver des fenêtres romanes bouchées, restes de l'édifice antérieur aux aménagements de 1536.

La Majorie abrite actuellement le Musée cantonal des Beaux-Arts.

Bibliographie:

A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 54.

## 5. Le château de Valère

La plupart des auteurs font remonter le château de Valère à l'époque romaine et, sans fournir de preuves, font dériver son nom de *Valeriana*, mère de Titus Campanius Priscus Maximianus, à qui elle fit élever un monument dans la cité de Sion; en réalité, on ignore ses origines. Il appartient au chapitre cité en 1049 et servait de résidence aux chanoines.

C'était une vraie forteresse, renfermant dans son enceinte, outre l'église, un grand nombre de maisons.

Protégée par des remparts et des tours, elle est accessible seulement du levant. La tour d'entrée, une barbacane, est percée d'une première porte sur la face nord, qui était fermée par une herse; une deuxième porte s'ouvre d'équerre avec la précédente dans la face occidentale de la tour, elle est encore munie de ses vantaux de bois dur garnis de ferrures. Suit une rampe d'accès, bordée au nord par une série d'habitations dont le corps central abrite une salle de réception du XIII<sup>e</sup> siècle, dénommée *Caminata*, avec une fresque du XV<sup>e</sup> siècle [qui vient d'être restaurée], une grande cheminée et un plafond à solives apparentes.

Un mur construit un peu au-dessous de l'église divisait le château en deux parties; on pénétrait dans la partie supérieure en franchissant la troisième porte [*porta ferrata*], autrefois flanquée d'une tour. Au-delà, en contrebas, la *salle des gardes*, de reconstruction récente, abrite actuellement les collections archéologiques du musée; puis, plus haut, deux bâtiments où sont installées les collections historiques: la *maison du doyen*, édifice très ancien remanié au XVII<sup>e</sup> siècle, et le bâtiment des *Calendes* qui lui est attenant: il possède une grande salle où le chapitre tenait ses séances, décorée de fresques du XV<sup>e</sup> siècle représentant les neuf preux avec leurs blasons.

L'église Notre-Dame de Valère, ancienne cathédrale, est une importante œuvre architecturale dans laquelle les styles roman et gothique se côtoient si heureusement que l'ensemble ne souffre aucunement de ce dualisme.

┌ L'édifice, construit en plusieurs périodes, du début du XII<sup>e</sup> à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, est remarquable par sa décoration et son mobilier. C'est une église-forteresse, avec sa tour couronnée de créneaux maintenant recouverts d'un toit en pavillon, et son chœur polygonal également

Fig. 76

Sion

Le château de Valère

Plan général

[D'après Th. Van Muyden, 1904]

A = première porte

B = deuxième porte

C = Caminata

D = troisième porte [*porta ferrata*]

E = salle des gardes

F = maison du doyen

G = bâtiment des Calendes

H = église de Valère

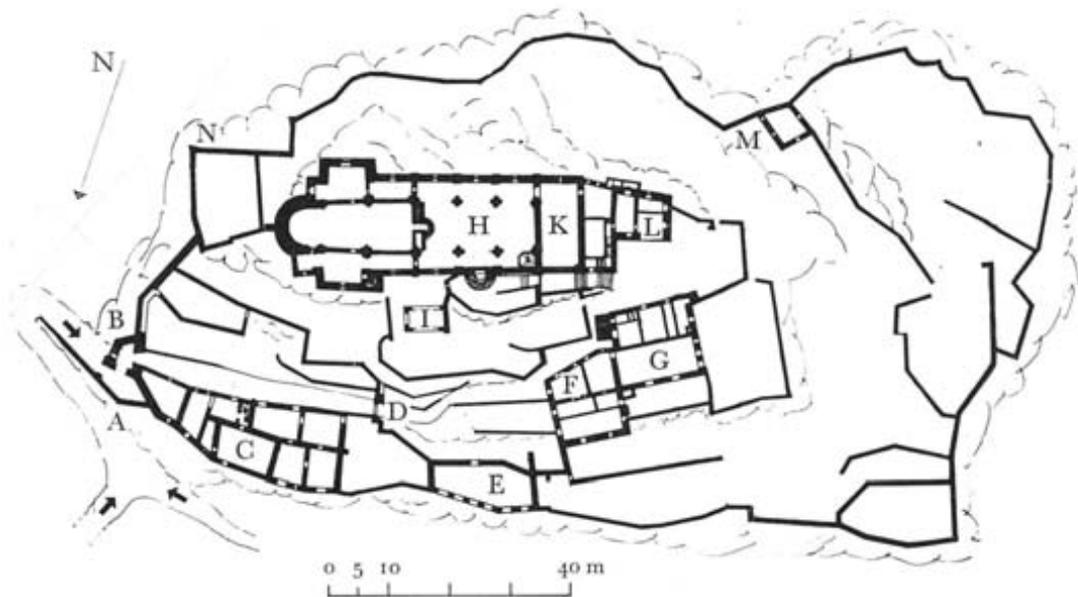
I = citerne

K = annexe de l'église

L = habitation du gardien

M = tour sud-ouest de l'enceinte

N = tour sud-est de l'enceinte



couronné de créneaux; en outre, un pont franchit la nef principale à la hauteur des fenêtres supérieures, permettant à un guetteur d'avoir accès au nord et au sud de l'édifice.

L'enceinte du château présente en plan la forme d'un polygone très irrégulier, épousant tous les escarpements du terrain et des rochers qui servent de soubassement à l'ensemble des constructions. En son tracé actuel, elle date en grande partie du XII<sup>e</sup> siècle, avec quelques maisons qui font corps avec elle, mais elle a été considérablement renforcée au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle comprend encore trois tours: celle de l'entrée, celles de l'angle sud-ouest et de l'angle sud-est.

#### Bibliographie:

Th. Van Muyden et V. Van Berchem, *Le château de Valère à Sion*, dans *Monuments de l'art en Suisse*, N.S., IV, Genève, 1904; H. Holderegger, *Die Kirche von Valeria bei Sitten*, dans *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1929 et 1930; idem, *L'église Notre-Dame de Valère à Sion*, dans *Congrès archéologique de France*, 1953, pp. 201-216.

Fig. 77  
Sion. Le château de  
Tourbillon. Vue de la  
cour intérieure à l'est  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]



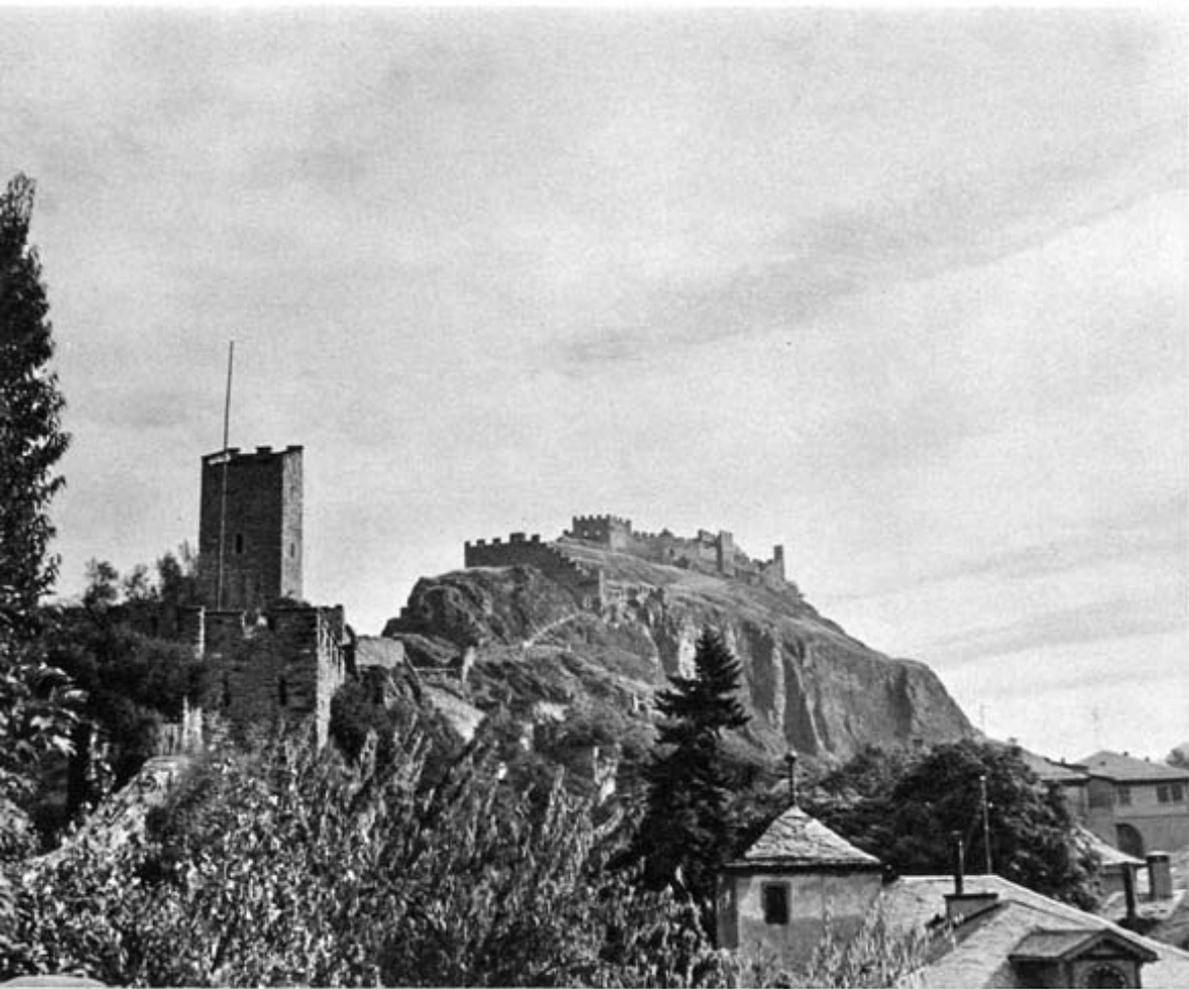
## 6. Le château de Tourbillon

« Rien de plus saisissant que les ruines fantastiques du château dont est couvert tout le sommet du mont de Tourbillon, qui fait face à Valère, et dont les vieux murs et créneaux dessinent leurs dentelures à une hauteur de 182 m au-dessus de la ville. » [Rameau.] Tourbillon, où se trouvaient déjà des fortifications et des gardes entre 1245 et 1276, ne devient un véritable château qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle [vers 1294], sous l'évêque Boniface de Challant, qui y fait construire en outre une chapelle. L'évêque complète ainsi le réseau des défenses de la ville épiscopale, ménageant au surplus à ses successeurs un agréable séjour d'été. En raison de son importance, le château est souvent attaqué et pris, surtout pendant les guerres du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, par les bourgeois de Sion et par les communes. Il est reconstruit, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, par l'évêque Guillaume III de Rarogne qui rebâtit également la chapelle dédiée à saint Georges, à saint Grat, évêque d'Aoste, et au bienheureux Guillaume, prévôt de Neuchâtel. Il demeura résidence d'été des évêques de Sion jusqu'à sa destruction par le grand incendie de 1788.



◀  
*Sion / Sitten*  
L'entrée à la Majorie  
Eingang der Majoria

*Sion / Sitten*  
La tour du Chien et  
Tourbillon vus de la  
Majorie  
Blick von der Majoria  
auf Hundeturm und  
Tourbillon



*Sion / Sitten*  
La tour du Chien et le  
fossé  
Hundeturm und  
Graben



*Sion / Sitten*  
Le château de  
Tourbillon  
Burg Tourbillon



*Sion / Sitten*  
Le château de  
Tourbillon. La cour  
extérieure  
Burg Tourbillon  
Außenhof



*Sion/Sitten*  
L'église fortifiée de  
Valère  
[Vues aériennes]  
Burg und Kirche auf  
Valeria [Flugbilder]







◀  
*Sion / Sitten*

L'église de Valère vue  
des bords du Rhône  
Blick auf die Kirche  
von Valeria vom  
Rhoneufer aus

*Ventône*

La tour et l'église  
Turm und Kirche





4  
*Ventône*  
Le château  
d'Anchettes  
Schloß Anchettes

*Ventône*  
La tour Varcilli  
Vareilliturm

*Vex*  
La tour Tavelli  
Tavelliturm



*Veyras*  
La tour de Musot  
Musotturm

▶  
*Viïp/Viège*  
Meierturm  
La tour du major





*Viiß / Viège*  
Zugang zum  
Gräfinbiel  
L'accès au quartier du  
Gräfinbiel

*Viiß / Viège*  
Eingangstüre des  
Inalbonhauses  
Porte d'entrée de la  
maison Inalbon

▶  
*Viiß / Viège*  
Pflanzettaschloß  
Le château de la  
Pflanzetta





*Vouvry*  
Le château de la Porte  
du Sex  
Schloß de la Porte du  
Sex



Fig. 78

Sion

Le château de Tourbillon

Plan général

[D'après E. Brunnarius, 1889]

A = tour de garde

B = entrée

C = tour

D = donjon

E = palais

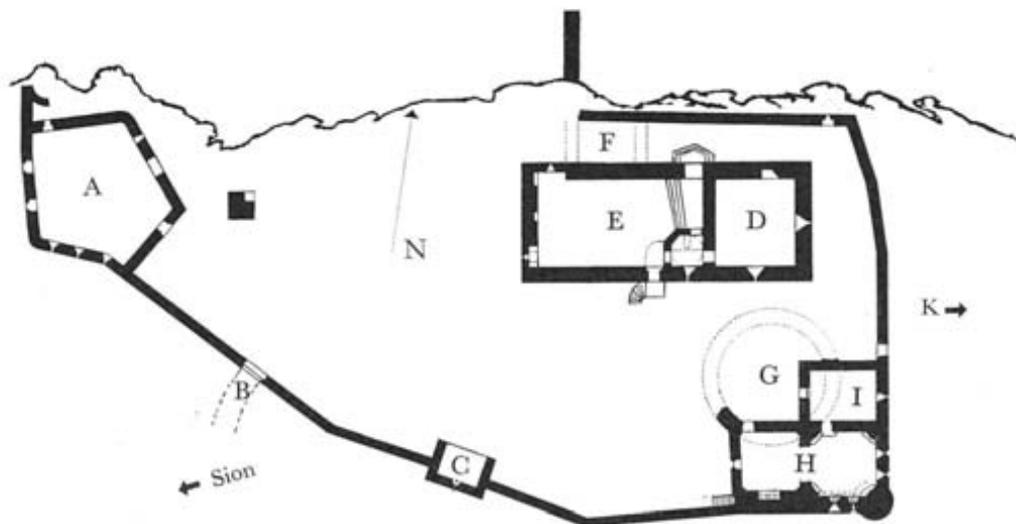
F = citerne

G = emplacement d'une ancienne tour  
romaine

H = chapelle

I = sacristie

K = cour [esplanade]



Ce château était relié à celui de la Majorie, résidence ordinaire de l'évêque. On pouvait y accéder en franchissant sur un pont-levis le fossé à l'est de la tour du Chien, et en suivant la crête qui aboutit à un promontoire. De là, le chemin s'engage à flanc de coteau dans le rocher, passe la porte ouverte dans une première enceinte crénelée qui se reliait à l'est et à l'ouest à la grande enceinte de la ville.

Le sommet de la colline de Tourbillon présente une esplanade s'étendant d'est en ouest sur 200 mètres environ, avec une largeur moyenne de 50 mètres au maximum.

La moitié de l'esplanade, à l'est, forme une cour d'où la vue embrasse la vallée du Rhône en amont et en aval, et domine l'ensemble de Valère. Le château occupe la partie ouest de l'esplanade.

Le donjon, en ruine, se dresse, dans la cour, sur une petite éminence rocheuse. C'était primitivement une grande tour carrée à quatre étages sur rez-de-chaussée taillé dans le roc. L'escalier à vis, aménagé dans un

angle, se trouve à l'intérieur d'une annexe, également ruinée, construite au XV<sup>e</sup> siècle avec pignons à redents. Au nord de la tour, on remarque la citerne encore bien conservée.

L'enceinte, dans laquelle on pénètre par une porte à plein cintre, au midi, enclot l'ensemble de la position, sur l'extrême bord du rocher. À l'ouest, elle est flanquée d'une tour de garde polygonale. La partie sud-est abrite la petite chapelle reconstruite en 1447 par l'évêque Guillaume III de Rarogne, sous une tour d'angle circulaire. Cette chapelle, avec une élégante voûte d'arêtes, pilastres, chapiteaux en forme de calice, restes de fresques, est malheureusement dans un état lamentable.

Bibliographie:

B. Rameau, *op. cit.*, pp. 61-64.

## 7. Le château de Montorge

Les ruines de ce château occupent le sommet très escarpé [792 m d'altitude] d'une crête rocheuse à 2 kilomètres à l'ouest de Sion, d'où l'on domine entièrement Tourbillon et Valère. La situation remarquable de cette éminence, isolée dans la vallée du Rhône et séparée de Savièse par le vallon de Châtre, lui permet de commander tout l'accès du Bas-Valais à Sion; elle a joué un rôle de premier plan dans les luttes entre la Savoie et l'évêque de Sion.

Ce château a été construit, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, par le comte de Savoie sur le territoire de l'église de Sion, ce qui explique les difficultés qui ont surgi tout au long du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est complètement rénové sous l'épiscopat de Pierre d'Oron, et enfin incendié en 1417, en même temps que Tourbillon et la Soie, pendant la guerre de Rarogne. Il ne s'est jamais relevé de ses ruines.

L'ensemble des fortifications témoigne d'une parfaite utilisation des positions naturelles.

On y accède, de La Muraz, par un sentier très escarpé qui aboutit en face du château à un col gazonné. Il s'engage au nord sur une crête coupée

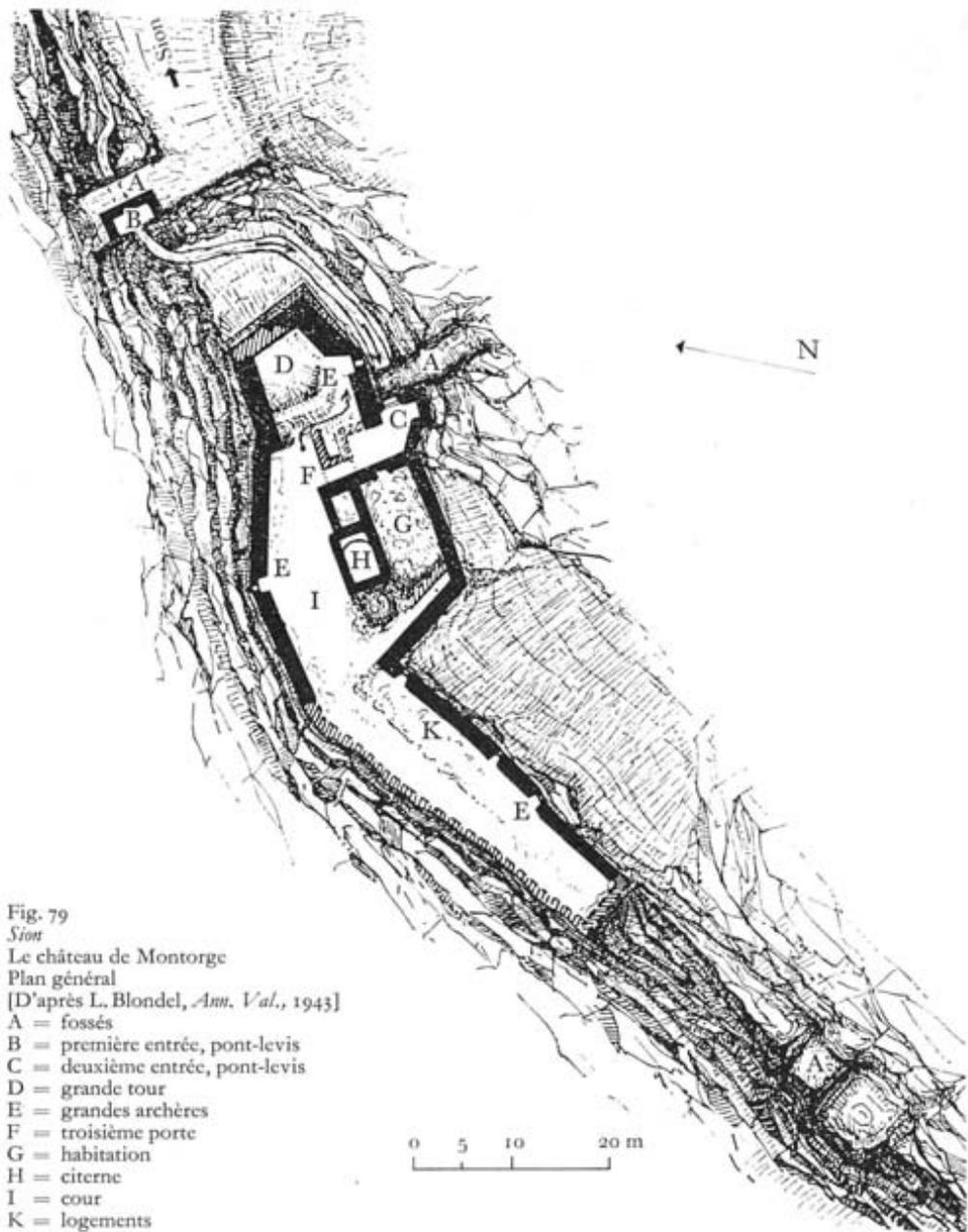


Fig. 79

*Sion*

Le château de Montorge

Plan général

[D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1943]

A = fossés

B = première entrée, pont-levis

C = deuxième entrée, pont-levis

D = grande tour

E = grandes archères

F = troisième porte

G = habitation

H = citerne

I = cour

K = logements

par un fossé creusé dans le roc où se voit encore la trace d'un ouvrage avancé pour le pont-levis. De là, le sentier contourne la grande tour pour atteindre la deuxième entrée défendue également par un fossé et pénétrer ensuite par une barbacane dans la cour.

Le donjon, au point le plus exposé de la position, est une tour sur plan pentagonal irrégulier et aux murs très épais, qui couvre l'entrée; elle a été reconstruite par Pierre d'Oron, avant 1288.

A partir de la tour, les courtines du château épousent la ligne sinueuse du rocher sur 60 mètres environ. À l'est, on remarque encore les substructions du logis du châtelain, qui est bordé, face à la cour, par une citerne voûtée bien conservée.

La crête du rocher, véritable arête, se poursuit au sud-est; elle est coupée 25 mètres plus loin par un fossé taillé dans le roc.

Bibliographie:

L. Blondel, *Deux anciens châteaux valaisans: Verbier et Montorge*, dans *Ann. Val.*, 1943, pp. 43-49.

Cette tour se dresse tout au sommet du village, au-dessous de la route de la vallée. C'était la résidence des sires du lieu désignés sous le nom, tantôt de «in Curiis», tantôt de «de Embda».

On a là un puissant édifice quadrangulaire à trois étages, dont le gros œuvre est sans doute contemporain du château Supersaxo, à Naters [XIII<sup>e</sup> siècle]. Il est couvert d'un toit à deux pans, en dalles de pierre, très peu incliné. Au centre du fronton à redents, au sud, apparaît la cheminée, au-dessus d'une galerie qui court sur toute la façade. Les ouvertures ont été modifiées; cependant, sur la façade ouest, on remarque encore les latrines en saillie.

La tour de Embda

### Bibliographie:

B. Ramcau, *op. cit.*, p. 98; P. von Roten, *Untersuchungen über die Verteilung und die rechtlichen Verhältnisse des Grundbesitzes in den Viispertälern im 13. und 14. Jahrhundert*, thèse droit, Berne, 1939, 2 vol. dactylographiés, première partie, pp. 107-109.

Fig. 80  
*Stalden*. La tour de  
Embda  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]



## Unterbäch

Le sentier escarpé qui de Turtig, dans la plaine du Rhône, monte à Unterbäch, aboutit, après une dénivellation de plus de 500 mètres, sur le plateau au nord du village, devant une tour en ruine dénommée le «Steinhaus». Un peu à l'ouest de cette tour se trouve l'emplacement d'un château beaucoup plus ancien, récemment repéré, le «Zwingherrenschloss» [château des tyrans].

Ses ruines occupent un promontoire rocheux qui domine le vallon du Mühlebach, à 1160 m d'altitude environ. Un fossé en partie comblé sépare le promontoire du reste de la montagne. La tour principale se dressait sur une butte, face à l'entrée; en dessous, du côté de la vallée, l'enclos du château s'étend en gradins dans la pente qui s'arrête sur un rocher à pic.

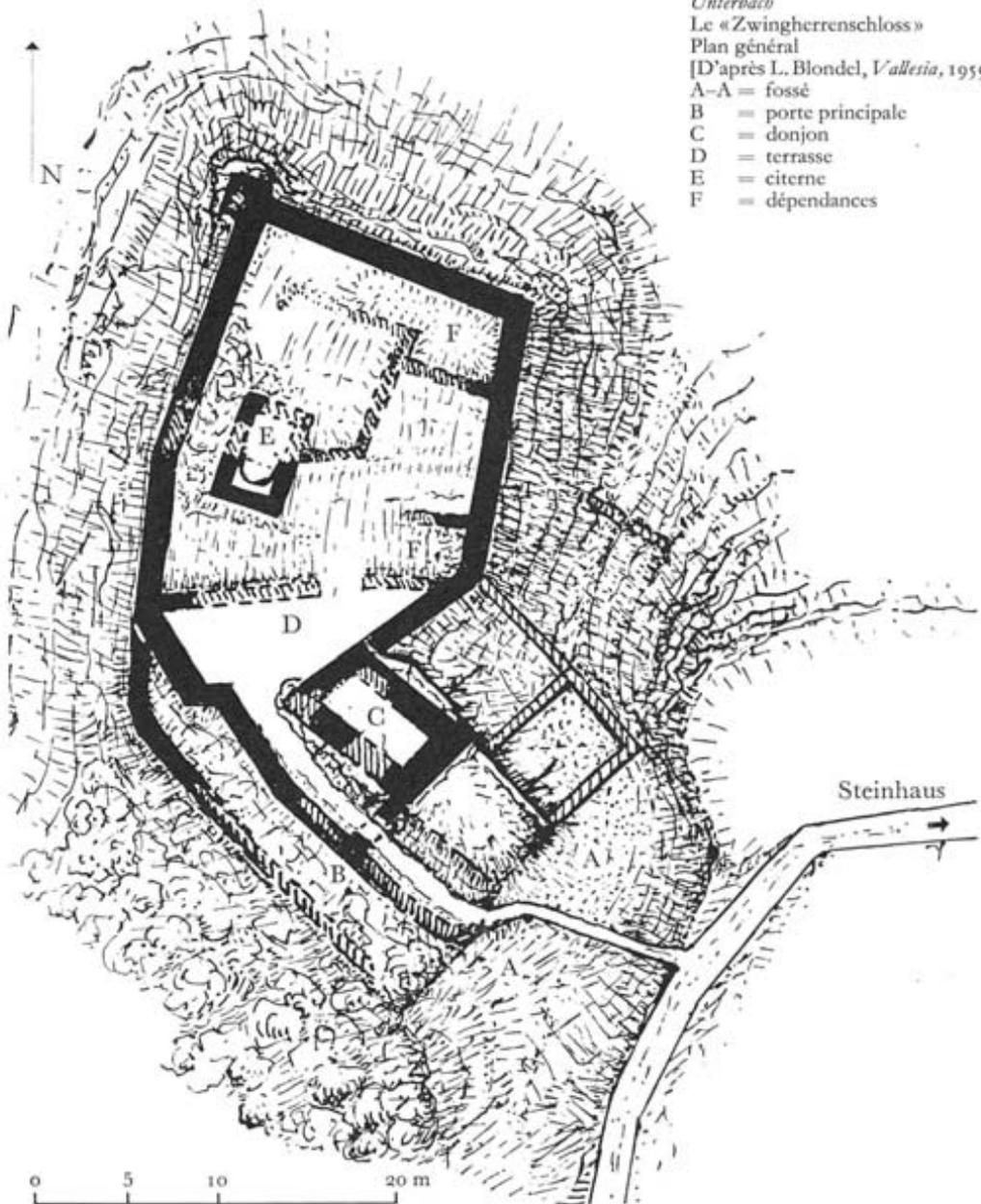
On ne connaît aucun document relatif à ce château qui permette d'en déterminer l'origine. On peut toutefois supposer que, primitivement, il s'agit d'un fief de la famille de Bex dépendant d'Agaune pour la supériorité féodale. Ce fief aurait passé, au XIII<sup>e</sup> siècle déjà, aux sires de la Tour. Le château ayant été ruiné dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, les biens seraient revenus, par la suite et momentanément, aux nobles de Viège et aux Asperlin.

En suivant le sentier qui franchit le fossé, on s'engage, dominé à main droite par un rocher entaillé verticalement sur toutes ses faces et sur lequel s'élevait le donjon, dans un couloir d'accès fermé autrefois à ses extrémités par deux portes. On parvient ainsi à une première terrasse dotée d'une muraille d'angle en forme de bastion, au-dessus du vallon du Mühlebach.

Le donjon présente en plan un quadrilatère [6 × 9,50 m]; son angle sud-ouest dessine un éperon. Ses murs très épais [plus de 1,65 m] sont constitués d'assises alternées de 5-6 et 10-12 cm de hauteur. L'appareil, encore roman, est sans doute antérieur au XIII<sup>e</sup> siècle. Un mur d'enceinte en diagonale au nord-est prolonge la face du donjon et limite le fossé.

1. Le «Zwingherrenschloss»

Fig. 81  
 Unterbäch  
 Le «Zwingerenschloss»  
 Plan général  
 [D'après L. Blondel, *Vallèsia*, 1959]



On peut encore bien suivre le tracé des murs d'enceinte qui forment dans leur ensemble un quadrilatère. A l'intérieur, où deux terrasses superposées sont soutenues par des murs actuellement rasés au sol, on remarque des restes de constructions, en particulier la citerne voûtée et soigneusement crépie.

Ce château ne saurait être comparé aux forteresses édifiées par la Maison de Savoie ou par les sires de la Tour; mais c'est déjà une défense importante, en mesure de communiquer par des signaux optiques avec les châteaux de Niedergesteln et de Rarogne; son plan très ancien permet d'en attribuer la construction à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Les rochers entaillés rappellent ceux du château d'Ayent, également propriété de la famille de Bex.

Il semblerait logique d'admettre que, une fois le « Zwingherrenschloss » détruit, la tour du « Steinhaus » l'a remplacé, mais pour cet édifice nos renseignements ne remontent pas plus haut que le début du XVI<sup>e</sup> siècle. A cette époque, il appartient à la famille Kalbermatten qui le tenait probablement des Asperlin ou peut-être même des Rarogne. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la tour est abandonnée et tombe en ruine.

Nous avons là, non pas un véritable château, mais une maison fortifiée de trois étages sur cave, munie de meurtrières. Elle présente un plan carré [de 10 m environ de côté] avec des murs de près d'un mètre d'épaisseur. Seuls deux côtés subsistent en élévation [10 m environ de hauteur] au nord et à l'est, au bord du chemin. La tour était couverte d'un toit à deux pans avec pignons latéraux à redents. Elle était entourée d'une enceinte comprenant au midi une grande cour.

Cette maison forte est typique de ces résidences que la haute bourgeoisie a élevées au début du XV<sup>e</sup> siècle.

2. La tour du  
« Steinhaus »

Bibliographie:

L. Blondel, *Les ruines du « Zwingherrenschloss » et la tour du « Steinhaus », à Unterbüch, dans Vallesia*, t. XIV, 1959, pp. 175-187.

Fig. 82

Unterbäch

La tour du «Steinhaus»

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1959]

A = tour

B = cour

C = granges

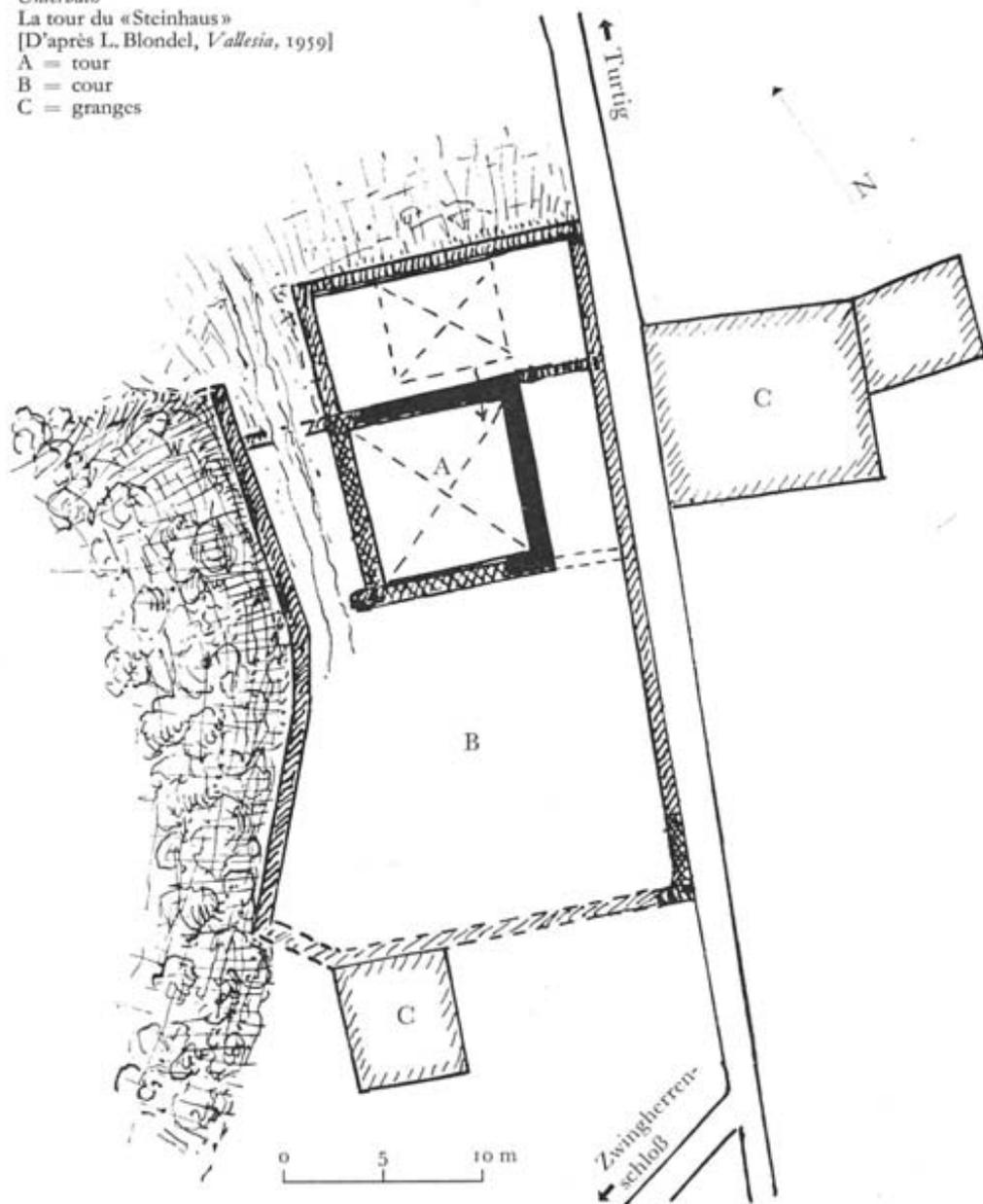




Fig. 83  
Venthône. La tour  
[*Aula magna*] vue du  
sud  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]

Au centre du versant ensoleillé de la contrée de Sierre, sur un promontoire, à 805 m d'altitude, lui permettait de surveiller les chemins, les routes et les villages qui s'étagent au-dessus de la vallée.

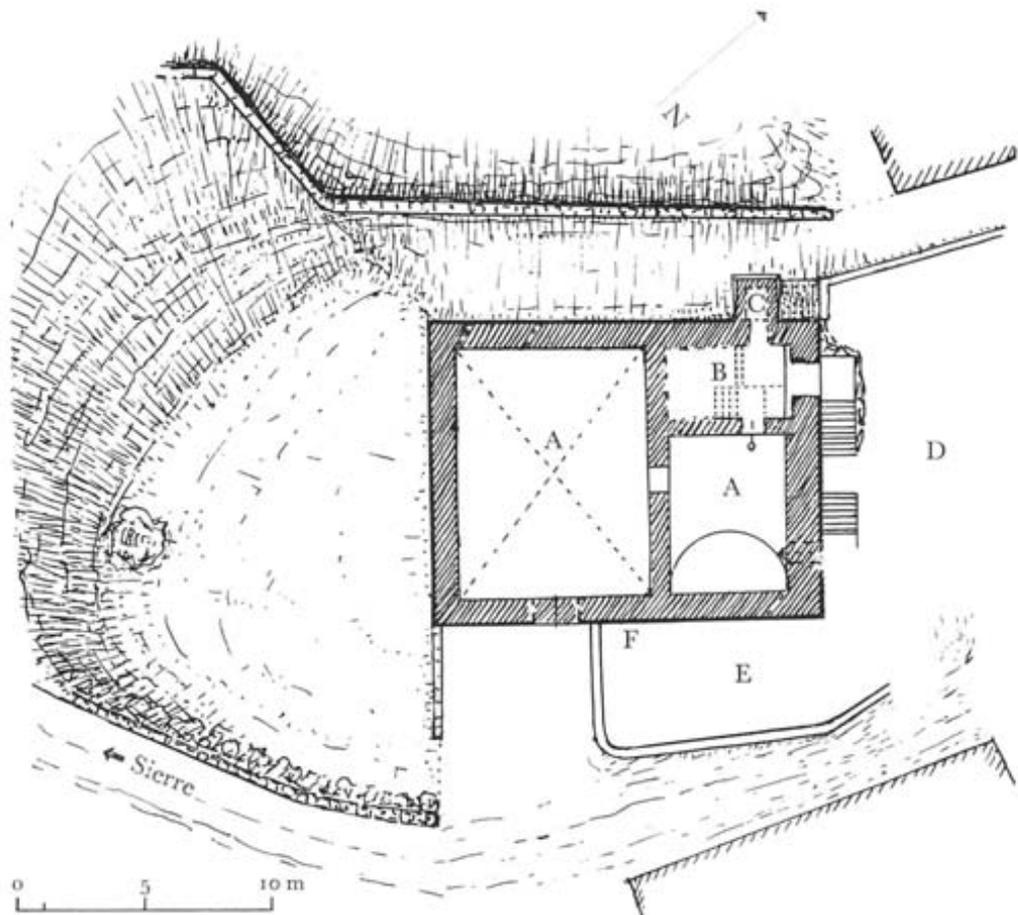
Ancien fief de l'évêque de Sion, la tour est dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle détenue par une famille qui porte le nom du lieu. Le personnage qui a joué le plus grand rôle est le chevalier Pierre, probablement fils d'Ulrich, mentionné dès 1243; dans la guerre entre l'évêque et Pierre de Savoie, il signe comme témoin dans les compromis de 1260. Il était apparenté aux familles les plus importantes du Valais. Mais, en 1268, il renonce à tous les avantages de sa situation et se retire du monde pour entrer à l'abbaye d'Hauterive, tandis que sa femme se retire en même temps au couvent de la Maigrange. Les biens de Pierre passent pour la plus grande part à Guillaume de la Tour, car il semble n'avoir pas eu de descendance directe.

En 1292, Christine, fille de Guillaume de la Tour, en son nom et au nom de son fils Guillaume, donne à Rodolphe de Venthône la maison soit la

1. La tour  
de Venthône  
[*Aula magna*]

Fig. 84  
*Ventbône*  
 Plan de la tour [*Asla Magna*]  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1958]

- A = caves
- B = escalier
- C = latrines
- D = place
- E = terrasse
- F = baies romanes géminées



017 de Venthône avec les droits et dépendances qui en relèvent. La veuve de ce dernier, Marguerite, habite la tour en 1326; à la même époque, d'autres membres de la famille comme Jean, fils de Jean, donzels, possèdent aussi des fiefs et des maisons dans le village. Petermann de Platea en 1447 et Hildebrand de Rarogne en 1448 acquièrent des biens et droits d'Agneta, fille de feu Jean de Venthône. Déjà à cette date les Venthône ont disparu et ne possèdent plus la tour familiale. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, une partie de leurs biens, du moins ceux de la région de Bernune sur Sierre, a été acquise par le donzel Pierre de la Bâtiaz, fils de Nicod de Granges, apparenté aux Albi.

A la suite de la disparition des Venthône, l'évêque procède à une nouvelle inféodation de la tour, qualifiée dans certains actes de *magna aula*, qui passe, en 1421, aux Rarogne. On ne sait pas, après la difficile liquidation des biens des Rarogne, à qui est revenue la propriété de la tour. Il est possible que les de Platea de Viège, qui avaient encore d'autres maisons à Venthône, l'aient aussi possédée.

La contrée de Sierre, puis la bourgeoisie de Venthône s'installent vers 1600 dans le château et procèdent à d'importantes transformations en établissant une grande salle boisée en 1609, avec un poêle daté de 1619. Du temps de Wick, il y a un siècle, on y voyait encore des vitraux parmi lesquels ceux de Pierre de Platea, de 1634, et des Monderessi, de 1668. Actuellement, la tour est maison de commune.

Le château de Venthône est une forte tour de plan quadrangulaire comprenant, à l'origine, un rez-de-chaussée surélevé au-dessus des caves, un étage et les combles. Cet édifice a subi, au cours des temps, diverses modifications: au XV<sup>e</sup> siècle, à l'époque des Rarogne, on a établi un toit avec pignons à redents; en 1609, on a construit une grande salle boisée aménagée, à la manière d'une cage intérieure, entre le haut du rez-de-chaussée et les trois quarts du premier; on ouvrit alors de nouveaux jours à meneaux et on boucha les anciennes fenêtres. Il subsiste des fragments de ces fenêtres originales: ce sont des baies géminées à pilier central avec des biseaux aux angles et chapiteaux sculptés sans décor. Ces baies romanes sont des exemples remarquables et assez rares du début du XIII<sup>e</sup> siècle.

La porte d'entrée principale, au nord-ouest de la tour, est installée au-

dessus d'un rocher maintenant recouvert par le perron [tout l'angle de l'édifice repose sur ce rocher]. Cette disposition semble indiquer qu'à l'origine, pour parvenir à la porte, dont le seuil est à deux mètres au-dessus de la place, il fallait franchir un pont et que ce pont était jeté par-dessus un fossé.

De tradition romane, la porte avec des pieds-droits et un arc construits au moyen de très grosses pierres de taille, a été remaniée au XV<sup>e</sup> siècle. Elle ne possède aucune moulure et présente un aspect puissant et massif. Elle donne accès à la cage d'escalier qui occupe l'angle nord de la tour. Cet escalier a été remanié au XV<sup>e</sup> siècle également. Il descend jusqu'aux caves. A main droite en entrant, une étroite porte ouvre sur les latrines établies sur un contrefort qui est en saillie sur la façade occidentale.

Le rez-de-chaussée surélevé repose sur deux caves : celle du sud, la plus grande, est recouverte par une poutraison; celle du nord, contre la place, est surmontée d'une voûte en berceau.

L'appareil des murs avec des pierres posées en épis ou en feuilles de fougère séparées par des bandes horizontales est d'une tradition très ancienne, du début de l'époque romane et même d'une époque antérieure. Outre les fenêtres géminées qui sont aussi d'un type primitif, on remarque encore, sur la face au midi, une curieuse souche de cheminée circulaire qui sort du mur et qui devait correspondre à un foyer ou four du premier étage.

Malgré quelques transformations apportées au XV<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, la tour de Venthône, dont il faut attribuer la construction à la fin du XII<sup>e</sup> ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle, est un des édifices militaires les mieux conservés de la fin de l'époque romane en Valais. Elle relève du type des maisons fortes avec grande salle où le seigneur, représentant de l'évêque, rendait la justice et réglait les différends entre les communiens.

## 2. La tour Vareilli

Venthône abrite plusieurs maisons intéressantes. C'est peut-être une des agglomérations du Valais qui possède le plus grand nombre d'édifices du moyen âge, du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle.

La cure actuelle est une ancienne tour qui, au XIV<sup>e</sup> siècle, appartenait aux nobles Vareilli. Ces Vareilli descendraient d'une famille de Platea distincte des Platea de Viège. Cette propriété passe dans la suite, au XVII<sup>e</sup> siècle, aux Monderessi. En 1672, on y installe la cure, mais la tour est décapitée et pourvue d'un toit au détriment de la partie supérieure des murs. Son gros œuvre est encore une construction du XIII<sup>e</sup> siècle, avec des maçonneries en petit appareil très soigné; les joints des pierres sont lissés au fer. La tour Vareilli dessine un carré de onze mètres de côté avec des murs d'un peu plus d'un mètre d'épaisseur. Les caves ne sont pas voûtées, l'immeuble étant divisé par un mur de refend. L'entrée s'ouvre à l'ouest sur un rez-de-chaussée surélevé; elle présente encore une apparence romane avec des encadrements en fortes tailles. Du même côté, on reconnaît les traces d'une fenêtre romane géminée transformée en fenêtre à meneau au XVII<sup>e</sup> siècle; il semble que sur la face opposée, du côté de l'église, il y avait une ouverture analogue. Cet édifice est un bon exemple de tour d'habitation du XIII<sup>e</sup> siècle.

Dans le quartier de la Pierre, dans une position isolée, entouré d'un jardin et dominant le versant qui regarde Musot, s'élève un très gros immeuble appelé «la tour» ou aussi le «manoir». Il a été reconstruit en néo-roman en 1880 après un incendie qui l'avait détruit vers 1850. Cependant on reconnaît, à la base, des murs qui ont près de deux mètres d'épaisseur et l'ensemble de la première maison qui subsiste sous le décor actuel. Elle présente un quadrilatère de 11 sur 15,60 m. Nous avons ici une vraie maison forte de caractère militaire dominant toute cette région. Elle a dû être édifiée au début du XV<sup>e</sup> siècle par les Platea de Viège. Petermann de Platea, qualifié de donzel de Venthône, l'habitait en 1436 et 1438, avant de s'établir au château d'Anchettes. D'après de Rivaz et Tamini, on dénommait cette demeure *aula*, alors que la tour de Venthône était qualifiée de *magna aula*. L'*aula* a passé, au XVI<sup>e</sup> siècle, des Platea à la famille Louy, puis aux Chastonay au XVII<sup>e</sup> siècle, enfin aux Preux par alliance.

### 3. Le Manoir [Aula]

Fig. 85  
Ventône. Le manoir  
[*Aula*] avant la  
«restauration»  
[Dessin d'E. Wick,  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]



Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Ventône et les maisons seigneuriales du village*, dans *Vallésia*, t. XIII, 1958, pp. 1-11.

#### 4. Le château d'Anchettes

Petite seigneurie qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, relève du chapitre de Sion, Anchettes est administrée par un vidomme. Cette charge, devenue héréditaire, est exercée jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle par une famille qui prend le nom du lieu. Le château passe vers 1436 aux de Platea, puis, en 1560, par alliance, aux Preux, dont la famille le possède encore.

Le corps de logis principal, souvent reconstruit et agrandi, dès le XV<sup>e</sup> siècle, a reçu sa forme actuelle au XVII<sup>e</sup> siècle. Il est constitué d'une grande tour carrée au couchant, à laquelle est accolée la maison d'habitation. Celle-ci abrite une salle richement lambrissée de la Renaissance avec plafond à caissons, aménagée en 1667 par Jean-Antoine Preux, grand châtelain de Sierre.

Fig. 86

*Ventône*

Le château d'Anchettes

Plan général du rez-de-chaussée

[D'après la *Maison bourgeoise*, pl. 66, n° 2]

A = entrée de la cour

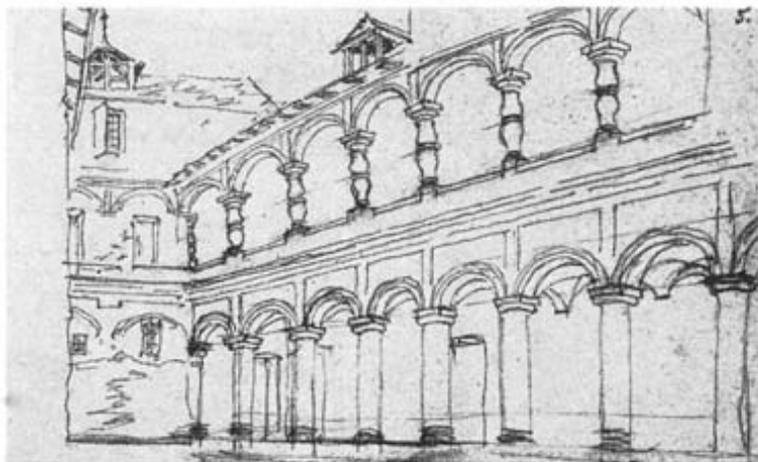
B = maison d'habitation

C = tour

D = portique



Fig. 87  
Ventbône. Le château  
d'Anchettes:  
le portique  
[Dessin de J. R. Rahn,  
Zurich, Zentral-  
bibliothek]



Au nord de ce corps de logis et attenant, a été construit, en 1649, dans la cour, un portique à deux étages conduisant à la chapelle aujourd'hui désaffectée.

Bibliographie:  
*Maison bourgeoise*, pp. XXIV-XXV et pl. 65-67; F. de Preux, *Ventbône féodal et paysan*, dans *Ann. Val.*, 1946, pp. 105-107.

Vétroz était compris dans la *curtis* de Conthey donnée en 515 à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Celle-ci cède, vers 1165, des dîmes à Vétroz et autres lieux à l'évêché de Sion, qui les donne en 1193 au chapitre de Valère. En 1315, l'abbaye achète aux sires de Saxon leurs possessions de Clèbes, et elle crée le vidomnat de ce nom, qui dépend du château abbatial de Vétroz.

L'Abbaye

La cour de justice siégeait dans une maison forte située au sommet du village, entre l'église et la cure actuelles.

C'est un édifice carré à deux étages, recouvert d'un toit en pavillon avec poinçon de faite. Il a souvent été réparé et transformé, notamment aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sous les abbés Pierre-Maurice Odet [1640 à 1657] et Jean-Joseph Claret [1737-1764]. Il a conservé au-dessus de l'arc de la porte d'entrée un cartouche sculpté aux armes de l'abbé Claret daté de 1741.

#### Bibliographie:

J.-E. Tamini, P. Délèze et P. de Rivaz, *Essai d'histoire du district de Conthey*, s.l., [1935], p. 143; *Armorial valaisan*, art. *Vétroz*, p. 280, et art. *Nendaz*, p. 181.

Fig. 88

*Vex*

Plan du château et détails de la tour Tavelli

[D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1951]

A = fossé

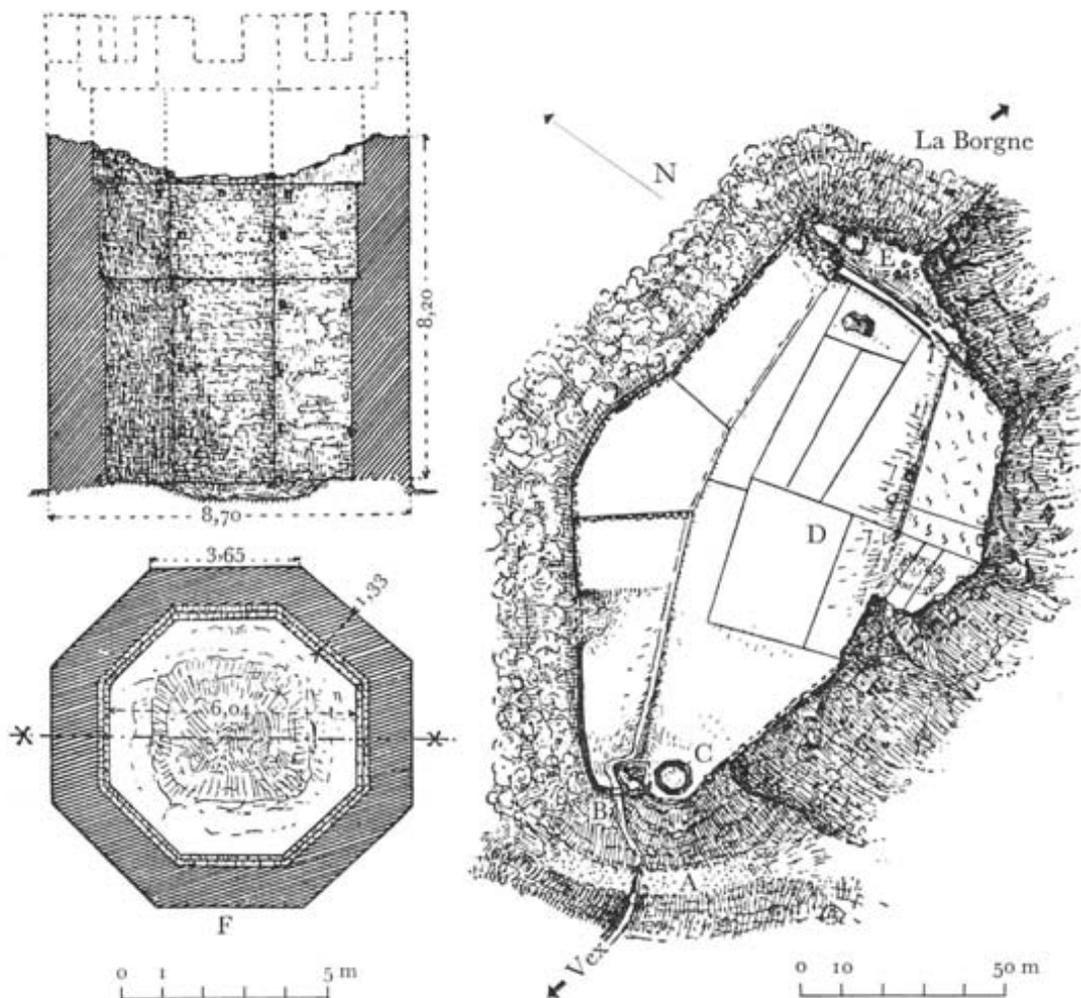
B = entrée

C = tour Tavelli

D = le bourg

E = emplacement du donjon primitif

F = plan et coupe de la tour Tavelli



Ce château couronnait un promontoire dominant la rive gauche de la Borgne, distant de 1200 m environ du village de Vex, dans la direction du sud-est. Etabli sur une moraine glaciaire, toute sa face sud est en plein éboulement, entraînant ainsi une partie des fortifications qui ont déjà disparu. Il commandait l'accès de la vallée sur l'ancienne route d'Hérens.

A l'origine, la vallée, du fait de la *curtis* de Bramois donnée par saint Sigismond, en 515, à l'abbaye d'Agaune, relève de la seigneurie d'Ayent. Mais, vers 1130, en vertu d'un échange, la rive gauche devient propriété du chapitre de Sion. Cependant certains fiefs demeurent enclavés dans ces possessions capitulaires. Comme à Ayent, on retrouve dans le val d'Hérens des indivisions de fiefs entre les sires de Bex, de la Tour et d'Ayent. C'est ainsi que le château de Vex, par succession, parvient entre les mains de Guillaume Tavelli, coseigneur de Granges. Si les de la Tour ont eu des droits sur le château, ils ont passé en partie à l'évêque lors de la débâcle de cette famille en 1376. Quoi qu'il en soit, dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le château de Vex ne dépend plus que des Tavelli. Il passe, à la fin du XV<sup>e</sup>, aux de Chevron-Villette, mais ne devait alors plus être en état. On ignore quand il a été ruiné, probablement pendant la guerre de Rarogne, vers 1417.

Le promontoire sur la Borgne est séparé de la montagne par un large fossé. Le chemin d'accès contourne au nord une forte tour qui défend l'entrée; elle est disposée dans un angle rentrant de l'enceinte sur un gros bloc de rocher. Cette tour octogonale assez régulière [les faces extérieures mesurent 3,60 m] ne présente, à part les trous de boulin, aucune ouverture visible; elle s'élevait sur trois étages; la plate-forme crénelée qui la couronnait a disparu. On entrait dans la tour par une échelle ou un pont de bois situé à l'extérieur, du côté est. Toute la défense devait être assurée par des hourds, galeries en saillie placées devant les créneaux. Le plan octogonal est très rare; contemporain des donjons circulaires, il apparaît dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Cette tour, qu'on peut dater de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, n'était pas destinée à l'habitation: c'est un vrai donjon, dégagé à l'extérieur sur toutes ses faces.

On suit assez bien tout le front nord de l'enceinte où il subsiste, en dépit de forts éboulements, des restes importants de maçonneries; par contre,

1. Le château de Vex [tour Tavelli]

au sud, une grande partie de la position s'est effondrée. Sur le plateau même, il devait y avoir des maisons formant le bourg. L'extrémité orientale se termine par une crête de 25 m plus élevée que la tour d'entrée; elle est supportée par deux murs superposés, construits avec de très gros matériaux bien assisés, non liés par du mortier. C'est sur le sommet de cette crête, maintenant en grande partie éboulée, que devait se dresser un autre donjon, dont on distingue encore au ras du sol des restes de maçonneries. On avait ainsi, à chaque extrémité, deux ouvrages fortifiés d'égale importance, distincts comme à Ayent: vers l'entrée, le château des sires d'Ayent, puis de Tavelli; à l'est, dominant la Borgne, celui des de Bex, puis des de la Tour. Ceci expliquerait pourquoi le donjon des de la Tour a été rasé au sol, alors que la tour des Tavelli, encore en partie debout, ne fut que démantelée.

Bibliographie:

L. Blondel, *Le château de Vex, val d'Hérens, dans Vallesia*, t. VI, 1951, pp. 35-42.

## 2. La majorie de Vex

Comme on vient de le voir, le territoire de Vex, sur la rive gauche de la Borgne, devient propriété du chapitre de Sion, en vertu d'un échange, dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Un membre du chapitre assume dès lors le titre de vidomme et fait administrer cette seigneurie par un major.

Celui-ci a son siège à Vex, dans un édifice situé au sud-ouest de la place du village, sur la route d'Hérémenche. Les substructions de cet édifice subsistent encore; elles supportent un bâtiment reconstruit vers 1910.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le peintre R. Ritz en a fixé l'aspect, après sa restauration effectuée en 1786 par le major Barthélemy Favre: il se présentait alors comme une maison forte du XV<sup>e</sup> siècle, avec trois étages sur rez-de-chaussée et pignons à redents; sur la façade sud courait une galerie de bois reliée à l'avant-toit. Aujourd'hui, on remarque encore, au rez-de-chaussée et au sud, l'entrée en bel appareil, dont le linteau, surmonté d'un IHS, porte en lettres gothiques la date du 18 mai

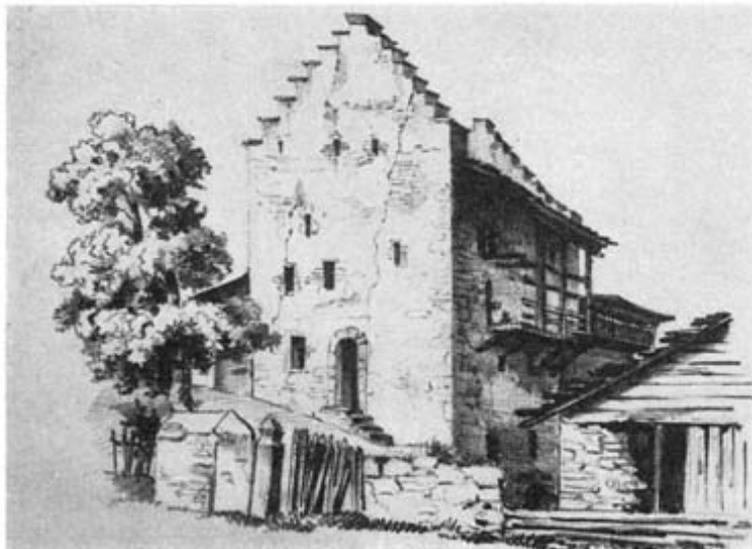


Fig. 89  
Vex. La Majorie  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]

1564; elle ouvre sur l'escalier à vis qui n'a pas été démoli alors que le reste de la maison a été presque entièrement transformé.

Bibliographie:

A. Gaspoz et J.-E. Tamini, *Essai d'histoire de la vallée d'Hérens*, St-Maurice, 1935, p. 172.

Fig. 90  
Veyras. La tour de  
Musot  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]



## La tour de Musot

L'agglomération de Musot, actuellement disparue, constituait au moyen âge une seigneurie épiscopale, inféodée au XIII<sup>e</sup> siècle aux de Blonay, puis successivement aux sires de la Bâtie, de Platea, de Chevron, de Montheys. Elle fut vendue, en 1714, aux deux tiers supérieurs de la contrée de Sierre.

Il ne subsiste plus que la tour, isolée au milieu de prés sur le plateau entre Veyras et Miège.

C'est un édifice quadrangulaire, du XIII<sup>e</sup> siècle, à deux étages, avec toit en bâtière et pignons à redents, réplique du château contemporain de Venthône. Il a été restauré vers 1921 par les soins de W. Reinhart, pour être mis à la disposition du poète Rainer Maria Rilke [1921-1926].

### Bibliographie:

J.-E. Tamini, *Essai de monographie de Sierre*, St-Maurice, 1930, p. 197.

La ville de Viège occupe un éperon rocheux au débouché du défilé creusé par la rivière de la Viège [la *Vispa*] qui recueille les eaux des deux vallées de Saas et de Saint-Nicolas. L'ancien bourg est établi sur trois ressauts successifs de cet éperon qui, du sud au nord, s'abaisse progressivement en direction du Rhône. À l'ouest, le rocher domine à pic le Vispesand et la rivière, alors qu'à l'est la pente se développe insensiblement en formant une combe. Au nord, l'extrémité de l'agglomération a été pendant des siècles menacée par les inondations de la Viège, dont le danger s'est encore accru, en dépit des travaux de défense, quand la ville s'est étendue plus loin dans la plaine.

Le bourg doit son importance au fait qu'il est situé au carrefour de deux voies de communication très fréquentées au moyen âge par les marchands lombards en particulier: la route de la vallée du Rhône conduisant au Simplon, et le chemin remontant la Viège qui bifurque à Stalden pour aboutir, par la vallée de Saas, au col du Monte Moro et, par la vallée de Saint-Nicolas, au col du Saint-Théodule. En outre, la voie principale de la vallée franchissait la Viège sur un pont construit peu en aval du bourg.

Viège et ses environs ont été habités dès la plus haute antiquité. La position a été fortifiée bien avant le XII<sup>e</sup> siècle où elle constituait le centre d'une immense paroisse. L'église Saint-Martin est citée en 1214, et celle des Bourgeois, en 1220; cette dernière, d'abord placée sous le vocable de Notre-Dame, puis de la Trinité, et établie dans le bourg primitif, fut le premier siège de la paroisse.

La seigneurie appartenait à l'origine aux comtes de Viège, mentionnés dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, qui détenaient, au nom de l'évêque, la majorie comprenant les quartiers de Viège, de Saas et de Stalden. Des comtes de Viège, la majorie passa successivement aux de Castello, de Blandrate, de Compey. En 1378, l'évêque Edouard de Savoie l'inféoda aux de Chevron-Villette; si ceux-ci conservent le titre jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'office est remis à des châtelains. À côté du major, le vidomne participait aussi à l'administration de la justice; ce fief, qui a joué un rôle beaucoup moins considérable, a été souvent détenu par la même famille que celle des majors et, outre Viège, comprenait Sion, Sierre, Rarogne et Naters.

## 1. Le bourg

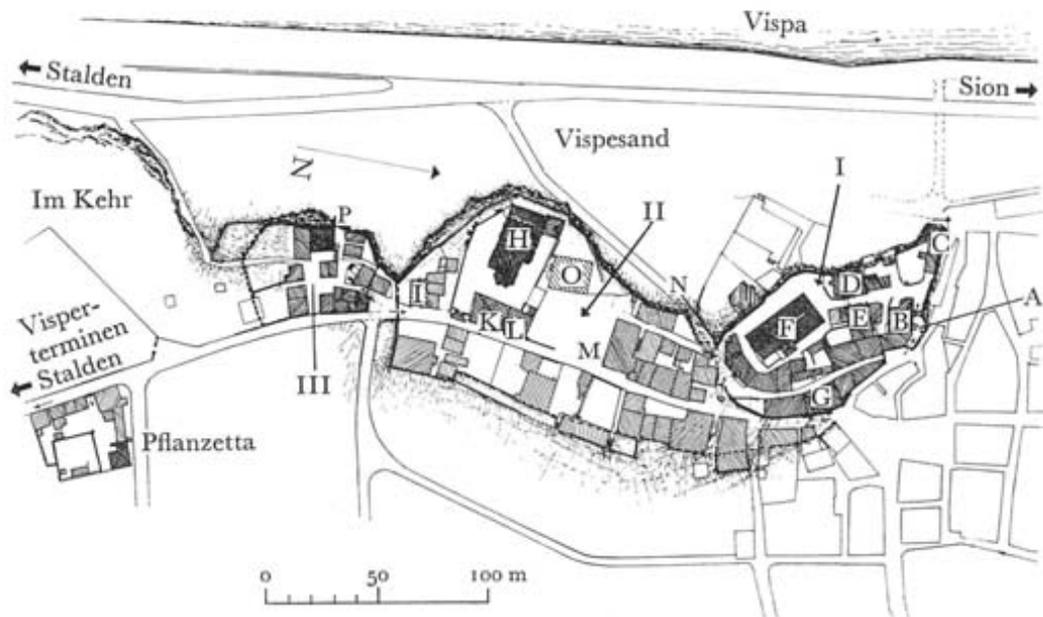


Fig. 91  
*Viège*  
 Plan général du bourg  
 [D'après L. Blondel, *Vallesia*, 1957]

I. - *Quartier du Gräfinbiel*  
 A = porte avec barbacane  
 B = maison Cricier [1577]  
 C = maison du tir  
 D = maison In Albon [XVI<sup>e</sup> siècle]  
 E = maison forte des comtes de Viège  
 F = église des Bourgeois  
 G = maison Zuber

II. - *Quartier de St-Martin*  
 H = église St-Martin  
 I = ancien presbytère [1551]  
 K = maison des dizains [1544, démolie]  
 L = maison de la bourgeoisie [démolie]  
 M = maison Burgener  
 N = ancien hôpital  
 O = presbytère moderne

III. - *Quartier Im Hof*  
 P = tour du major

Au surplus, le bourg était le centre du trafic des marchandises qui passaient principalement par le Monte Moro; un marché important s'y tenait à la Saint-Laurent [10 août]; on y trouvait des soustes ou entrepôts dont la gestion était remise en fief par l'évêque.

L'histoire de Viège est, comme pour les autres cités du Valais, celle des nombreuses guerres médiévales. Rappelons, vers 1260, l'expédition conduite par Pierre de la Tour qui ruina le château seigneurial des comtes de Viège à la Hübschburg et, en 1388, la défaite – dont on célèbre encore l'anniversaire appelé le *Mannenmittwoch* – que subit l'armée du comte de Gruyère.

Le bourg est constitué de trois parties distinctes: du côté nord, le plus ancien quartier, le Gräfinbiel, entourant l'église des Bourgeois; en direction du sud, le quartier de Saint-Martin avec l'église paroissiale et les maisons de la commune et du dizain; enfin, sur un éperon rocheux, le quartier dénommé «Im Hof» avec, au centre, la tour des majors.

Le Gräfinbiel est le premier *castrum* qui surveillait la grand-route de la vallée du Rhône et le pont sur la Viège. On reconnaît le tracé des murs d'enceinte de forme ovale; le rempart est encore visible sur plusieurs points et surtout vers l'entrée principale au nord. Cette entrée était renforcée d'une barbacane le long de la Schützenhausgasse. Au sommet de la ruelle qui débouche sur l'église des Bourgeois, deux édifices sont reliés par une galerie: à droite, la maison construite par Simon In Albon au début du XVI<sup>e</sup> siècle; à gauche, l'immeuble Hermann Weissen dans les fondements duquel on peut identifier, avec beaucoup de probabilité, une maison forte des comtes de Viège; sa position centrale, ses bases très anciennes, la cave où l'on remarque une énorme colonne monolithe qui supporte la poutraison, sont des arguments qui militent en faveur de cette hypothèse. L'église des Bourgeois, reconstruite en 1761, conserve deux parties plus anciennes: le clocher roman du XII<sup>e</sup> siècle, et la crypte avec voûte d'arêtes qu'on peut attribuer au XI<sup>e</sup> siècle.

2. La maison forte des comtes de Viège au Gräfinbiel

Le quartier de Saint-Martin avec ses vastes places a subi ces dernières années de grandes transformations: l'église, reconstruite de 1650 à 1655, a été agrandie en 1953-1955; un nouvel hôtel de ville [1948] a remplacé les maisons de la bourgeoisie et du dizain [celle-ci était une œuvre de l'architecte Ulrich Ruffner, 1544]; cependant l'ancienne cure [1551] a subsisté. Tout ce quartier, protégé par les falaises à l'ouest, était abrité à l'est par les maisons formant mur, selon l'usage fréquent du moyen âge.

Fig. 92  
*Vügg*. La tour du  
 major  
 [Dessin d'E. Wick,  
 Bâle, Bibl. publ. de  
 l'Université]



### 3. La tour du major

Cette tour constitue le centre du troisième quartier qui est appelé «Im Hof». Elle est connue sous le nom de «Lochmatterturm» parce que plusieurs membres de cette famille y ont résidé en qualité de châtelains. Le quartier forme un ensemble circulaire, autrefois ceint de murs dont une porte existe encore.

La tour du major, à laquelle on a ajouté plus tard, au sud, un corps de bâtiment, dessiné en plan un carré de 10,50 m environ de côté, avec des murs très épais. L'entrée principale s'ouvrait au deuxième étage sur la face nord, au-dessus d'une porte moderne à laquelle on accède par un escalier. On remarque aussi, à l'est, les restes d'une fenêtre romane, élargie ultérieurement. Le gros œuvre de la tour doit être attribué au XII<sup>e</sup> siècle.



Fig. 93  
Visp. Le château de la  
Pflanzetta  
[Dessin de J. U. Fitzi,  
1798-1855]

En suivant l'ancienne chaussée de la vallée conduisant à Stalden, en face du cimetière moderne, on arrive devant un groupe de bâtiments qui abritaient autrefois la souste. Cet ensemble forme un quadrilatère; à son angle nord-est se dresse une tour carrée à 3 étages avec frontons à retdents, flanquée d'une tourelle d'escalier. Tous ces bâtiments ont été souvent transformés, mais leurs bases sont anciennes, et l'on a, dans la tour, une maison forte; à celle-ci ont été annexés divers édifices à desti-

4. Le château  
de la Pflanzetta

nation commerciale dont il est fait mention dans la convention stipulée, en 1351, entre Jean de Platea et les marchands de Milan pour la construction d'une souste *supra cristam de Vesfia*.

#### 5. Le château de la Hübschburg

Plus loin encore, en remontant dans la vallée, à 250 mètres environ de la Pflanzetta, s'élève un mamelon [point 718] couvert de vignes. C'est là que se dressait autrefois le château seigneurial des comtes de Viège, la Hübschburg. Détruit une première fois vers 1260, il aurait été reconstruit au siècle suivant. Ses ruines ont subsisté jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. D'après un dessin reproduit par Solandieu, le donjon était circulaire.

#### Bibliographie:

L. Blondel, *Le bourg de Viège*, dans *Vallesia*, t. XII, 1957, pp. 313-325.

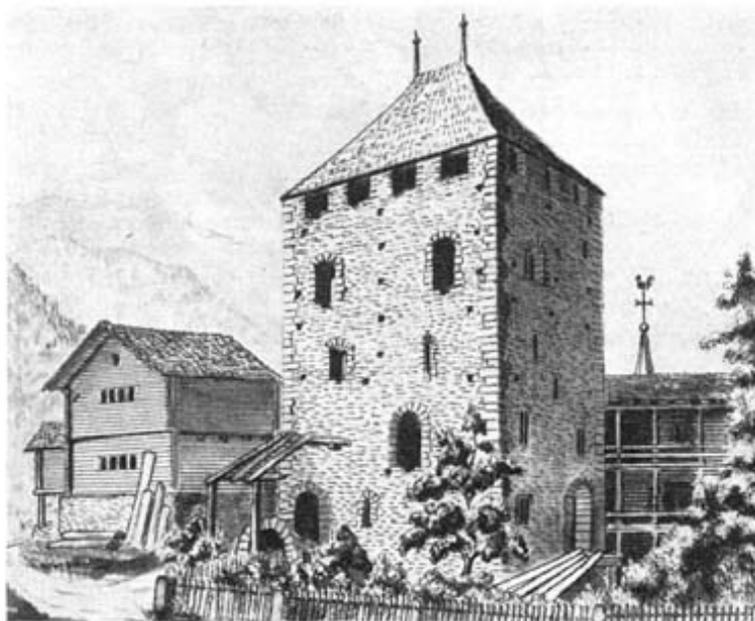


Fig. 94  
Vissoie. La Cour  
Neuve et le Ballios  
[Dessin d'E. Wick.  
Bâle, Bibl. publ. de  
l'Université]

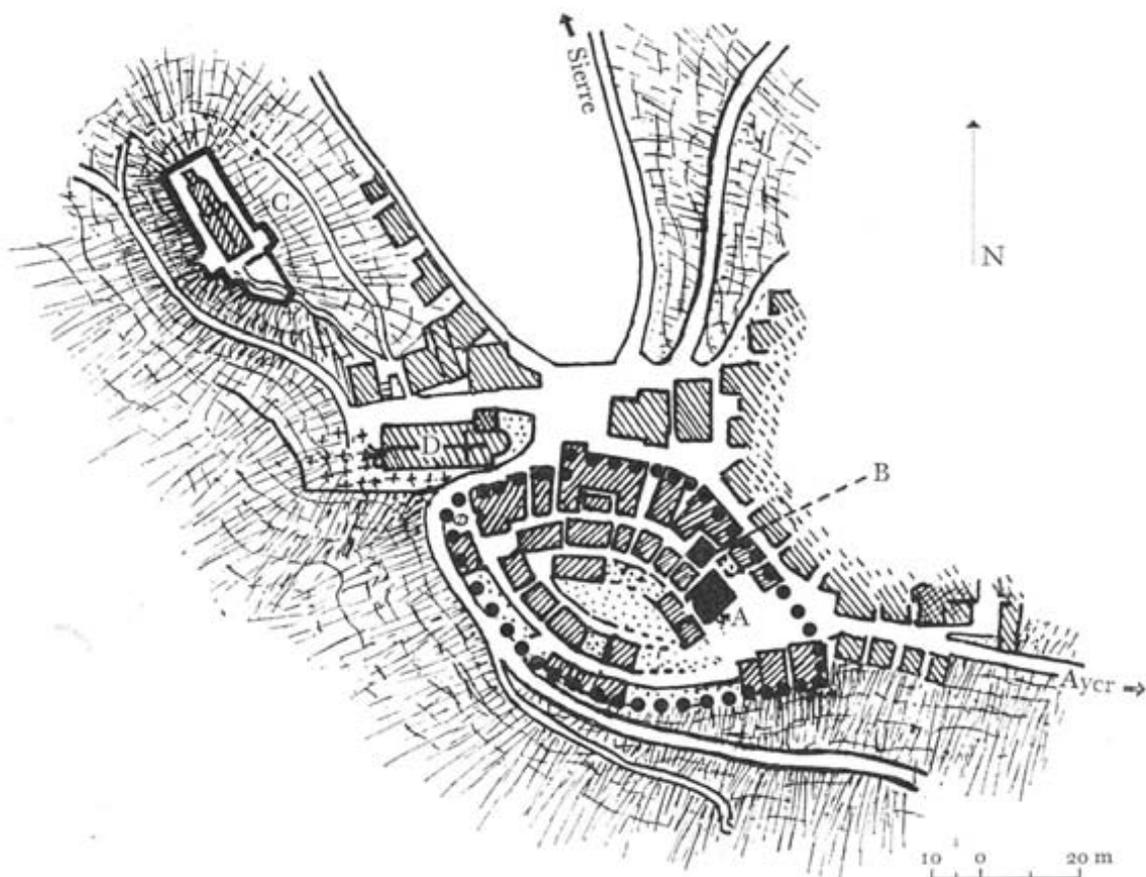
La vallée d'Anniviers est, au XIII<sup>e</sup> siècle, une seigneurie épiscopale administrée par un vidomme. Cette charge est inféodée à la famille noble qui a pris le nom de la vallée.

Les sires d'Anniviers possédaient, à Vissoie, un château patrimonial. Il se dressait sur la crête, au nord-ouest de l'église. Sur son emplacement, on a édifié, en 1688, la chapelle Notre-Dame de Compassion.

En 1235, Landri de Mont, évêque de Sion, donne à Guillaume d'Anniviers, en augmentation de fief, la ville neuve qu'il crée de toutes pièces dans le village. C'est un *castrum*, c'est-à-dire ici un nouveau bourg constitué par des maisons contiguës dont les murs extérieurs devaient former enceinte, et au milieu desquels se trouvent une tour en pierre, la

La Cour Neuve  
et le Ballios

Fig. 95  
*Vissoie*  
 Plan général du bourg  
 [D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1954]  
 . . . limites du bourg  
 A = Cour Neuve  
 B = le Ballios  
 C = château  
 D = église



«Cour Neuve», et une tour en bois, le «Ballios». L'ensemble dessine sur le terrain une forme ovoïde. L'église paroissiale, plus ancienne, demeure en dehors des murs.

La tour de pierre, du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, subsiste encore. Cet édifice quadrangulaire, au-dessus d'une cave au niveau des anciens fossés, a cinq étages couronnés d'une terrasse crénelée recouverte, depuis 1905, d'un malencontreux toit d'éternit.

Tout le gros œuvre, particulièrement la face nord-ouest avec une échauquette en pierre, est bien conservé. Il présente de nombreux jours, dont quelques-uns sont de larges baies cintrées.

Quant au «Ballios», il a disparu dans l'incendie de 1880. Il a cependant été possible de reconstituer son aspect. Cette tour mesurait à la base 5,08 × 6,13 m, avec des murs épais de 0,64 m, et avait environ 14 m de hauteur. Les deux étages inférieurs étaient en maçonnerie. Au-dessus de ce socle s'élevaient trois étages en bois et un demi-étage dans le toit. Les étages, recouverts d'un toit à deux pans et à bardeaux, ouvraient au midi sur des galeries reliées par des échelles.

C'était une tour de défense, plus ancienne que celle de la «Cour Neuve» qui, plus tard, l'a dominée; ses bases maçonnées existent encore dans une cour.

Bibliographie:

L. Blondel, *La tour de bois et le bourg de Vissoie* [2<sup>e</sup> éd.], dans *Ann. Val.*, 1954, pp. 169-182.

Fig. 96

*Vissoie*

Plan et élévation du Ballios

[D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1954]

A = cave et rez-de-chaussée

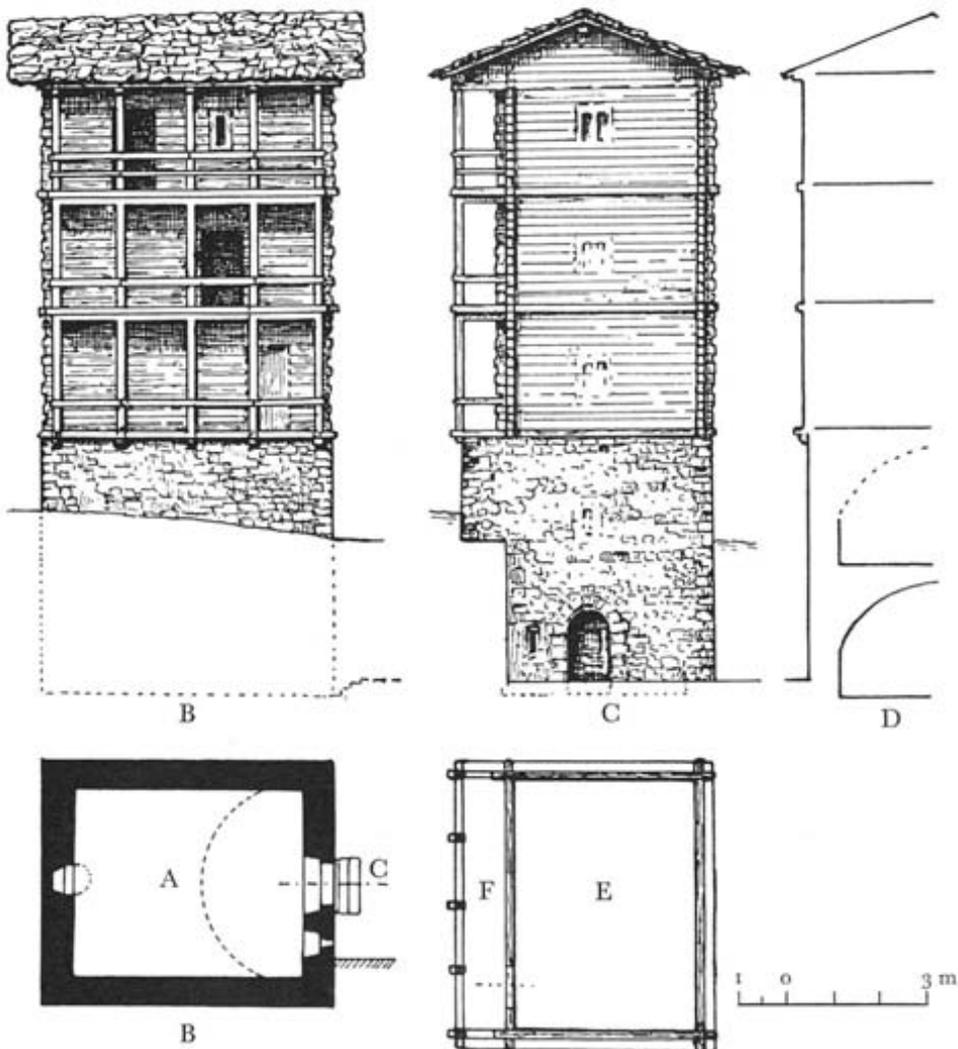
B = face B

C = face C

D = coupe

E = deuxième étage

F = galerie



Les ruines de ce château occupent, à 1400 m d'altitude, un éperon rocheux sur la crête de l'Armanet qui domine Sembrancher de 750 m. On y accède du Levron par un chemin carrossable. Le site présente deux mamelons voisins séparés par un grand fossé: le premier, à l'est, se termine par un rocher à pic qui a dû s'ébouler très anciennement et d'où la vue embrasse tout le réseau des vallées; le deuxième, à l'ouest, constitué de croupes successives aboutit aussi à une crête découpée et à pic. Ce fort était, au XIII<sup>e</sup> siècle, le centre d'un fief, la terre d'Etier [Othier], qui tenait une position clef à la jonction des Drances de Bagnes et d'Entremont et qui, à l'origine, coïncidait exactement avec les limites actuelles de la paroisse de Vollèges; elle relevait de l'abbaye d'Agaune qui la faisait administrer par un métral. Mais si le château, qui a dû disparaître à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, se trouvait dans la seigneurie d'Etier, il ne dépendait directement, ni du seigneur du lieu, ni de ses successeurs les d'Ayent et les de Montheys, mais probablement des sires de Saillon.

L'ensemble se compose d'une grande enceinte de plus de 246 m de longueur, couvrant le front nord, seul accessible. Aux deux positions qu'elle englobe correspondent deux périodes de construction.

Le réduit à l'est n'a conservé que la moitié d'une tour carrée dont la facture est très ancienne, peut-être de la fin du X<sup>e</sup> siècle; l'entrée, au bas du fossé, est défendue par une tour quadrangulaire, dans laquelle était aménagée une porte; l'enceinte forme ensuite un bastion dont le mur maçonné est fort bien conservé avec un appareil en épis à quatre rangées, coupé par des bandes horizontales.

Le réduit à l'ouest a été remanié à diverses époques. A une première tour carrée, de petites dimensions, du début du XII<sup>e</sup> siècle, est venu s'adjoindre à l'est un deuxième quadrilatère en maçonneries moins soignées; du côté ouest s'appuie une construction qui pourrait être une citerne. Ce petit ensemble qui constitue un réduit ou donjon, se termine en forme d'éperon. – Par-dessus ces fondations, il a été élevé une chapelle dédiée à saint Jean, qui a subsisté jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'extension de l'enceinte permet de supposer qu'on avait ici, non seulement un simple château, mais un *castrum* et un *bourg*, ayant chacun leur entrée particulière.

Le château de  
Saint-Jean ou du  
Mont-de-Vence

Fig. 97  
*Vallées*  
 Le château de Saint-Jean  
 [ou du Mont-de-Vence]  
 [D'après L. Blondel, *Ann. Val.*, 1947]  
 A = réduit est [*castrum*]  
 B = entrée avec tour  
 C = tour  
 D = fossé  
 E = réduit ouest [avec le bourg]  
 F = donjon et logis  
 G = poterne



Bibliographie:  
 L. Blondel, *Le château de Saint-Jean ou du Mont-de-Vence*, dans *Ann. Val.*, 1947,  
 pp. 297-317.



Fig. 98  
Vouvry. Le château de  
la Porte du Sex  
[Dessin de R. Ritz,  
Zurich, Musée  
national]

Quand les VII Dizains eurent, au XVI<sup>e</sup> siècle, acquis les droits du dernier prieur de Port-Valais, ils établirent un châtelain pour administrer Port-Valais, Vionnaz et le fief de Ripaille à Illiez. Ce châtelain, élu en diète, réside tantôt au château du Bouveret, tantôt à celui de la Porte du Sex.

Ce dernier lieu est un étroit défilé entre le Rhône et la montagne, où l'on trouve, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, un bac et un port. Les Haut-Valaisans y élèvent en 1597 un château fort qui sert à la défense du passage, de saunerie aussi et de résidence pour le châtelain. Le château a été rebâti à neuf de 1674 à 1676.

Cet édifice, souvent remanié, est actuellement un bâtiment quadrangulaire à deux étages; il s'appuie à l'ouest à une tour carrée abritant l'escalier. La tourelle était autrefois reliée au rocher par une porte couronnée de créneaux.

Le château de la  
Porte du Sex

#### Bibliographie:

B. Ramcau, *op. cit.*, p. 9.

## Postface

*Le Valais enclos dans ses montagnes a une riche histoire dont les châteaux sont des témoins encore visibles. Qu'il s'agisse de ruines ou d'édifices reconstruits et rendus habitables, ils ont certes une valeur historique, mais ils offrent aussi un grand attrait dans le paysage.*

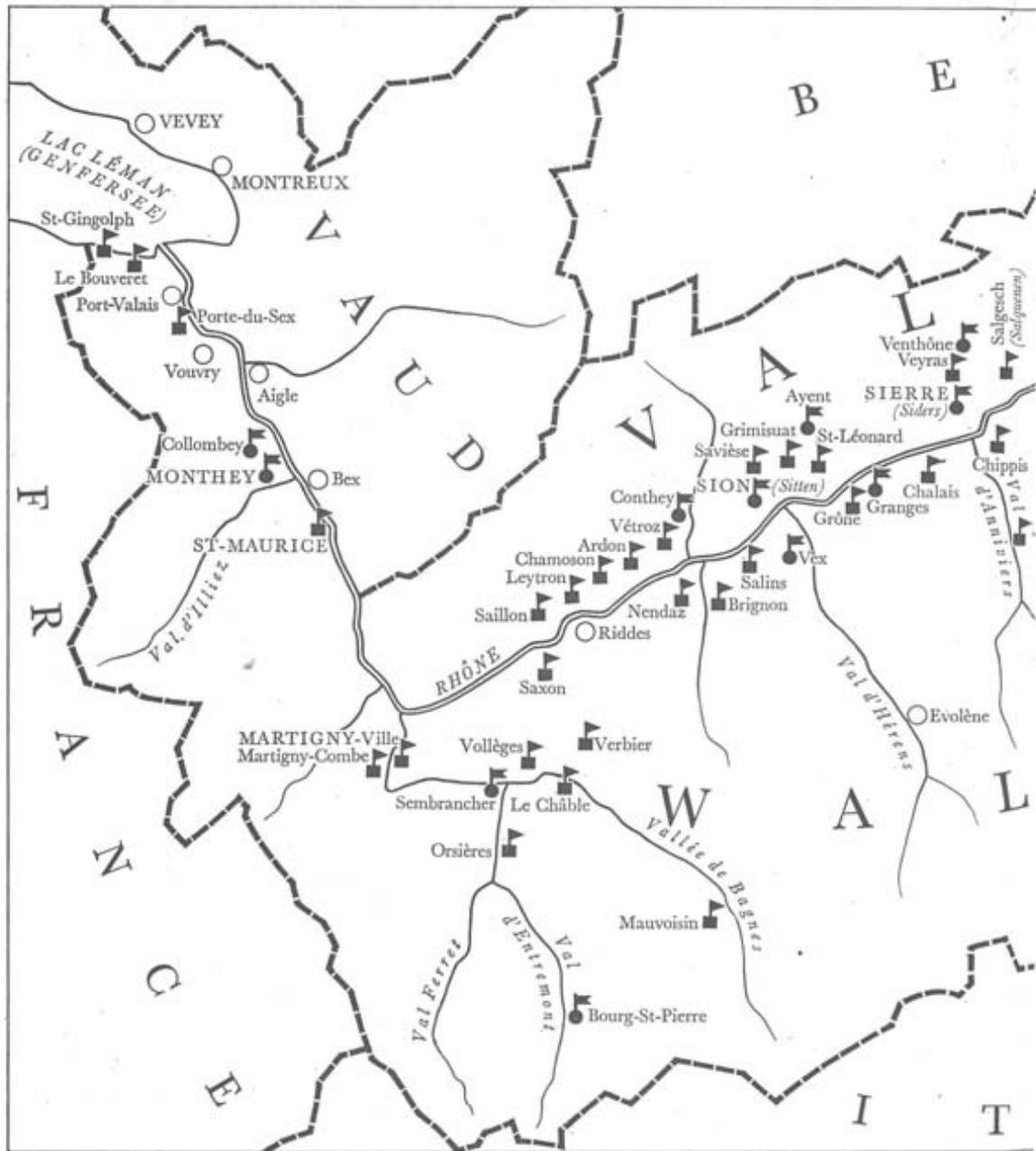
*Ces châteaux, autrefois très nombreux en Valais, constituaient des points d'appui militaire, des centres administratifs, des demeures de la grande et petite noblesse qui, au moyen âge, représentait la classe dirigeante au point de vue politique, militaire, économique, religieux et culturel. Etudier ces ouvrages défensifs et les rendre accessibles au public s'imposait d'autant plus que les deux volumes d'ensemble consacrés jusqu'à maintenant aux châteaux du Valais avaient été des entreprises d'amateurs.*

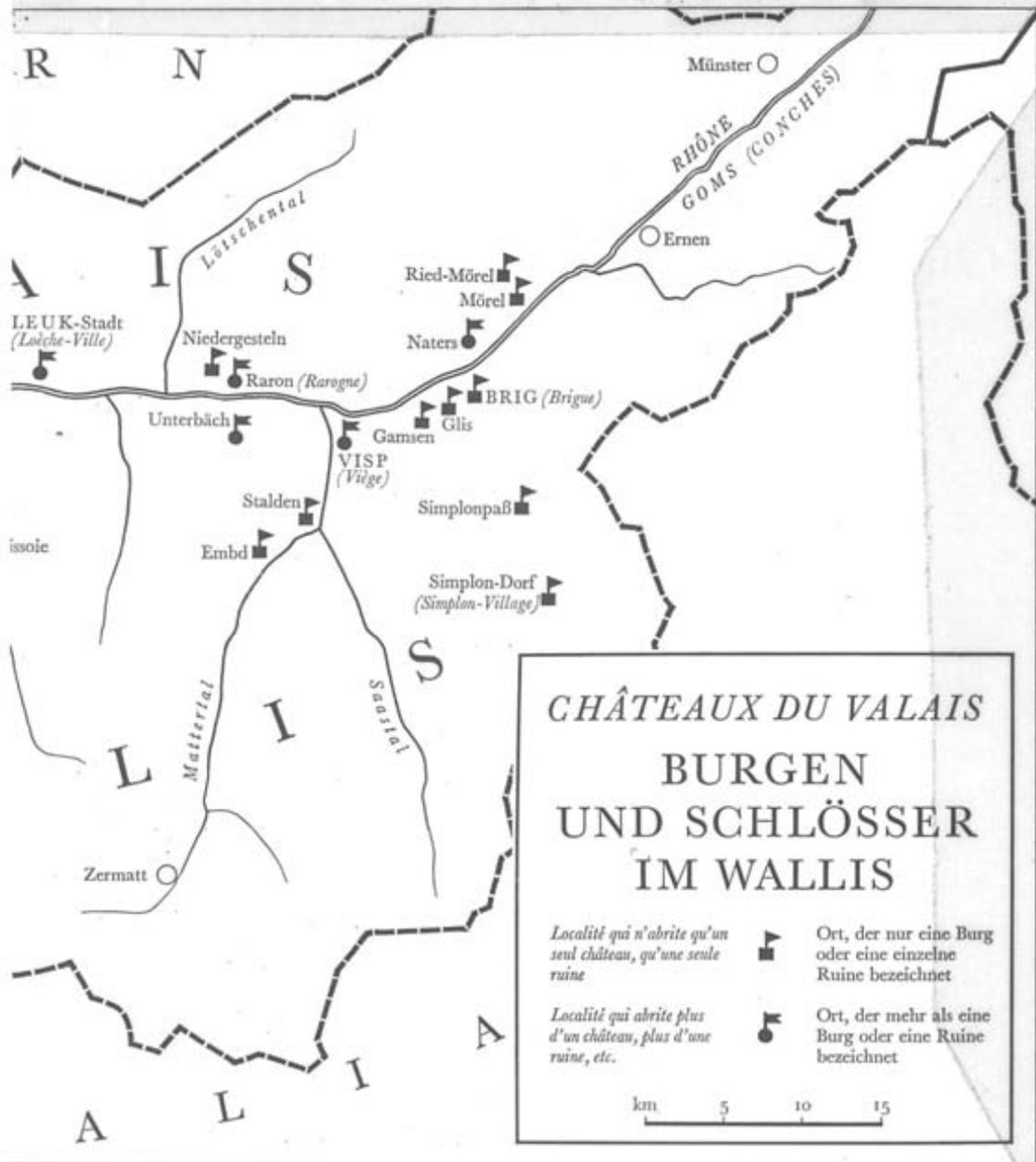
*C'est pour cette raison que l'Association suisse pour la conservation des châteaux et ruines a été bien inspirée de confier cette tâche à A. Donnet et à L. Blondel. A la collaboration de l'historien et de l'archéologue, spécialiste renommé de l'architecture médiévale, nous devons cet ouvrage instructif et facilement lisible, illustré de nombreuses photos et de plans explicatifs, qui est bâti sur des fondements scientifiques.*

*L'ouvrage cependant n'aurait pas pu voir le jour sans l'appui de la Fondation Pro Helvetia ni l'obligeance des Editions Walter, à Olten. A tous deux, nous exprimons notre gratitude.*

*Nous espérons que cet ouvrage, qui est publié en édition française et en édition allemande, rendra service aux amateurs et aux spécialistes. L'étude des châteaux valaisans est loin d'être épuisée; le lecteur attentif remarquera que l'exploration archéologique n'en est qu'à ses débuts et qu'elle est appelée à résoudre encore dans l'avenir maints problèmes qui, ici, sont seulement signalés. Puisse le présent travail susciter de nouvelles recherches.*

*Le président:  
Dr Hugo Schneider*





Suite de la collection:

## Châteaux et ruines de la Suisse

Editeur: Association suisse pour la  
conservation des châteaux et ruines

Les volumes suivants sont disponibles:

Volume: Canton:

- |     |                        |
|-----|------------------------|
| 1   | Luzern                 |
| 2   | Uri/Schwyz/Unterwalden |
| 3   | Solothurn              |
| 5   | Thurgau I              |
| 6   | Thurgau II             |
| 7   | Bern JURA I            |
| 8   | Bern JURA II           |
| 9a  | Bern OBERLAND I        |
| 9b  | Bern OBERLAND II       |
| 10a | Bern MITTELLAND I      |
| 10b | Bern MITTELLAND II     |
| 11  | Waadt I                |
| 12  | Waadt II               |
| 13  | Freiburg I             |
| 14  | Freiburg II            |
| 15  | Graubünden I           |
| 18  | Glarus                 |
| 19  | Genf                   |

Les commandes sont à adresser au Secrétaire du «Burgenverein», Letzistrasse 45, Zürich 6

# Le vieux château de la Crête de Martigny ou de Saint-Jean

LOUIS BLONDEL

Ce château occupait une position remarquable sur une moraine située au-dessus du Brocard (701 m. 50). Cette crête, — on l'appelait souvent le château de la Crête ou de St-Jean, — qui tombe à pic du côté nord sur le ravin creusé par le torrent de St-Jean descendant de la Combe de la Forclaz, est séparée au sud par un vallon du Mont Bovine. De cet emplacement on pouvait surveiller la route menant dans l'Entremont et au Grand St-Bernard, l'accès du col de la Forclaz et tout le débouché de la Dranse dans la vallée du Rhône. Le coteau supportant les ruines est couvert de forêts du côté septentrional et de vignes à l'orient et au sud (fig. 1).

On accède à la position par l'ouest, soit par les Rappes (Raspes) et le hameau qui s'appelle le Pied-du-Château, soit par le village du Brocard en contournant toute la crête. La chapelle de St-Jean domine l'entrée, alors que les ruines du château sont à l'extrémité au-dessus du Brocard. On a souvent confondu cette forteresse avec d'autres ; quelques historiens ont voulu voir dans l'étymologie du Brocard le Burg-cart et chercher là encore un deuxième château qui n'a jamais existé<sup>1</sup>. Il est probable, vu sa position dominante, que le Vieux-Château pouvait communiquer visuellement avec celui de St-Jean-Levron, au-dessus de Sembrancher, et avec d'autres points fortifiés dans la vallée du Rhône<sup>2</sup>.

Les mentions historiques concernant cette position sont très rares et les hypothèses les plus diverses ont été émises à son sujet. Ph. Farquet (Alpinus), auquel l'importance de ce site n'avait pas échappé, avait avancé diverses suppositions à son sujet<sup>3</sup>. Il se demandait s'il avait ap-

<sup>1</sup> Mentions dans Bridel, *Essai statistique sur le canton du Vallais*, 1820, p. 157 ; S. Furrer, *Geschichte, Statistik u. Urkunden über Wallis*, T. II, pp. 134, 216. M. A. Donnet et M. l'abbé Torriente m'ont aidé à compléter mes relevés exécutés en 1944 et 1949. Le plan est reporté sur celui du cadastre de 1916.

<sup>2</sup> L. Blondel, *Le château de St-Jean ou du Mont Vence*, dans *Annales Valaisannes*, 2e S., T. VI (1946-1948), pp. 298, 308, corriger village du Borgeau par «du Brocard».

<sup>3</sup> Alpinus, dans *Nouvelliste Valaisan*, 28 mai 1925 et 21 janvier 1936.

partenu à la famille valdôtaine de Plantata ou à celle des de Martigny. Dans une note manuscrite qu'il m'avait remise, il revenait à l'idée que c'était le premier château épiscopal, antérieur à celui de la Bâtiâz. Cette dernière explication est certainement la véritable.

Les de Martigny, vidomnes, le tenaient pour le compte de l'évêque de Sion. La première et seule mention ancienne date de 1239 (19 janvier). Les frères Pierre et Jacques, donzels de Martigny, percevaient la grande dîme de Martigny qu'ils tenaient en fief de l'évêque, soit au château, soit dans la plaine, *sive in castro sive in plano*. Ils donnent cette dîme en gage pour 25 livres de cens à l'évêque, qui à son tour en remet le bénéfice au chapitre cathédral<sup>4</sup>. Ils expliquent qu'étant donné la guerre qui sévit entre le comte (de Savoie) et l'évêque, les récoltes ont été détruites. Il semble que ces dégâts étaient récents, car il est dit dans l'acte que pour la seconde année, l'effet des dévastations ayant diminué, la somme du cens sera soumise à des arbitres. A la même date, le chevalier Rodolphe de Martigny hypothèque à l'évêque Boson son fief épiscopal de Martigny avec droit de rachat, ce qui montre l'appauvrissement et les difficultés financières dans lesquelles se débattait le vidomne<sup>5</sup>. Nous n'avons pas de renseignements sur les péripéties de cette guerre, qui mit aux prises le comte Amédée IV de Savoie, son frère Aymon et l'évêque, mais il est bien probable que le château fut pris et en partie détruit.

Ceci expliquerait que l'évêque chercha à fortifier une autre position plus centrale, celle de la Bâtiâz, pour y édifier un nouveau château, probablement sur l'emplacement d'un fortin romain. On admet que le premier châtelain épiscopal connu, Amédée de Rarogne, en 1233, siégeait à la Bâtiâz, mais cela n'est pas certain<sup>6</sup>. Il se pourrait que la Bâtiâz n'ait été élevée que plus tard ; toujours est-il qu'elle existait avant 1259. Une partie des pouvoirs du vidomne passa entre les mains des châtelains.

A l'origine, la famille féodale des de Martigny devait habiter le Château-Vieux, ainsi que d'autres familles nobles comme les de Plantata (cités dès 1228), les Borcart ou Borcard des Rappes, les de Chesse-nay. Après la ruine du château, ils s'établirent ailleurs, les de Martigny occupant la maison de la Vidondé au pied des Rappes au-dessus de la Croix, où on les trouve au XIIIe siècle, aussi au Bourg et dans la Ville. Les de Martigny dès 1162, avec Pierre, premier vidomne connu, Rodolphe en 1210, eurent une longue lignée qui s'est éteinte avec Marie, der-

<sup>4</sup> J. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, dans *MDR*, T. 29 et suiv., No 434.

<sup>5</sup> J. Gremaud, *Chartes sédunoises*, dans *MDR*, T. 18, No 53.

<sup>6</sup> *Ibid.*, No 48.

nière héritière, épouse vers 1424, de Hugues Musety alias Exchampéry, auquel elle apporta le fief du vidomnat <sup>7</sup>.

Dans les rouleaux de reconnaissances féodales du vidomnat au XIV<sup>e</sup> siècle, on constate que les terrains du château relevaient de ce fief. Dans les redevances pour la garde du château de la Bâtiaz, le chevalier Burcard des Rappes (cité en 1260 et 1264), les de Martigny, pour le fief de Jean Chevalier (au Pied-du-Château), doivent verser des contributions à Pierre de Savoie <sup>8</sup>.

Nous ne savons pas quand le Vieux-Château fut définitivement abandonné. En partie ruiné peu avant 1239, il ne semble pas douteux qu'il fut aussi assiégé et pris en 1259 ou début de 1260 par Pierre de Savoie en même temps que la Bâtiaz et les autres châteaux épiscopaux, Chamoson et Crêt sur Ardon. Encore en 1262, l'archevêque de Tarentaise devait, sur l'ordre d'Urbain IV, régler le différend entre l'évêque de Sion et Pierre de Savoie au sujet de ces châteaux <sup>9</sup>. Cependant le château de la Crête n'est pas celui de Martigny, comme on l'a dit, mais celui d'Ardon. Le Vieux-Château de Martigny n'est pas désigné, ayant probablement déjà perdu de son importance.

On sait qu'à la suite de cette guerre, les de Martigny, qui n'avaient pas accepté de se soumettre au comte de Savoie, durent lui payer une forte amende (*gageria*) de 80 livres, qu'ils mirent plusieurs années à acquitter. D'autres familles nobles subirent le même sort <sup>10</sup>.

Il se pourrait que la ruine et l'abandon du Château-Vieux soit plus tardive, car dans le règlement de compte de l'Evêché et du Chapitre, en 1291, après la mort de Pierre d'Oron (1287) et la vacance du siège épiscopal, il est fait plusieurs mentions de sommes dues pour des travaux de fortification dans les châteaux et des traitements de châtelains <sup>11</sup>. On énumère les châtelains de Martigny, de la Soie, de Montorge, d'Ardon, de Chamoson et aussi XL livres avec une certaine somme d'argent due à dom Willerme de Plantata *pro custodia castr* sans spécification de lieu. Or, comme quelques lignes après cette mention, on indique XII livres à Uldric de Sirro *pro custodia Martigniaci*, il se pourrait bien que ce *castrum* concerne notre château. Quand on connaît les rapports étroits entre la famille de Plantata et la position du

<sup>7</sup> J. Gremaud, *Documents*, No 607 ; *Chartes sédunoises*, Nos 14, 15. Pour la maison des Vidomnes : B. Rameau, *Le Vallais historique*, p. 21 ; pour la Bâtiaz : A. Naef, dans *Indic. Antiquités Suisses*, 1900, p. 197 ; *Alpinus*, art. cités ; *Armorial Valaisan*, 1946, p. 162.

<sup>8</sup> M. Chiaudano, *La finanza sabauda nel sec. XIII*, dans *Bibliotheca della Soc. storica subalpina*, T. 131, I, p. 55, comptes de Pierre d'Oez, receveur de Martigny, 1260-1261. — On voit que le châtelain épiscopal avant le siège était Nicolet de Bagnes (p. 51). J. Gremaud, *Documents*, No 707.

<sup>9</sup> Bernouilli, *Acta Pontificum Helvetica*, No 690 ; L. Würstemberger, *Peter der Zweite, Graf v. Savoyen*, T. 4, Nos 44, 548 ; Gremaud, *Documents*, Nos 666 etc.

<sup>10</sup> L. Blondel, *Le château de St-Jean*, pp. 305-306.

<sup>11</sup> Gremaud, *Documents*, No 2181.

Vieux-Château, il est permis de faire cette hypothèse. Dans le même compte, la ligne au-dessus de la somme due à Plantata, indique XXX sol. *Dno. Brocardi*, encore une famille dépendant de la Crête de Martigny. Les reconnaissances du XIV<sup>e</sup> siècle montrent que le sol du château, tout au moins ce qui devait constituer le bourg, était déjà occupé par des vignes et des prés et, semble-t-il, par une maison d'Antoine Chevalier. En 1336, il est question d'un pré « Es chastelars » et de la localité du « Pied-du-Châteauvieux », en 1367 des vignes sur la crête du Château-Vieux, de sa citerne (*cisterna*) en 1372, du « Chastellex du Vieux-Château » (*Chastellex veteris castri*)<sup>12</sup>. Il n'est pas dit si ce château est ruiné, mais l'extension des cultures semble prouver son abandon.

### Description archéologique

L'examen de la position au point de vue archéologique offre un grand intérêt. La crête est entourée de murs sur une longueur de plus de 150 mètres. On s'aperçoit que beaucoup de murs de vignes sont très anciens ou réédifiés sur des bases beaucoup plus vieilles. La croupe supérieure de la crête mesure en moyenne 30 à 40 mètres de largeur, mais il y a toute une série de murailles en gradins qui entourent le promontoire.

A l'Est, au point culminant, se trouvent les restes informes du château qualifié de Chastellex au XIV<sup>e</sup> siècle. Des amas de pierres recouverts de buissons empêchent de faire un relevé exact de cet ensemble. Cependant on reconnaît l'emplacement du donjon quadrangulaire, qui devait mesurer environ 9 à 10 mètres sur 8 mètres. Il est situé dans le prolongement du palais ou habitation, dont on distingue quelques divisions de salles. Le donjon était protégé vers l'entrée par un ouvrage en éperon. Sous la cour subsiste la citerne mentionnée au XIV<sup>e</sup> siècle ; seule une partie de la voûte est effondrée. Elle mesure 5 m. 25 sur 4 m. 30 avec une hauteur maximum de 3 mètres. Elle devait récolter les eaux pluviales du donjon et du logement. A l'angle NE d'une deuxième cour plus basse, un amas de pierres doit recouvrir une des tours de l'enceinte.

Un intérêt particulier s'attache au système des entrées et des voies d'accès. On ne parvenait à l'ensemble du château proprement dit qu'en suivant entre deux murs toute la longueur de la crête pour aboutir en C derrière l'éperon du donjon. L'entrée même ouvrait probablement sur la cour de la citerne, mais elle a disparu. Seules des fouilles assez difficiles donneraient la clef du problème. Ce donjon avec ses annexes date certainement du début du XII<sup>e</sup> siècle, si ce n'est d'avant.

<sup>12</sup> Archives cantonales, Sion, Rouleaux du Vidomnat de Martigny : S. M. 96, No 19, en 1336 ; L 174, de 1367-1378, R 10, en 1388.

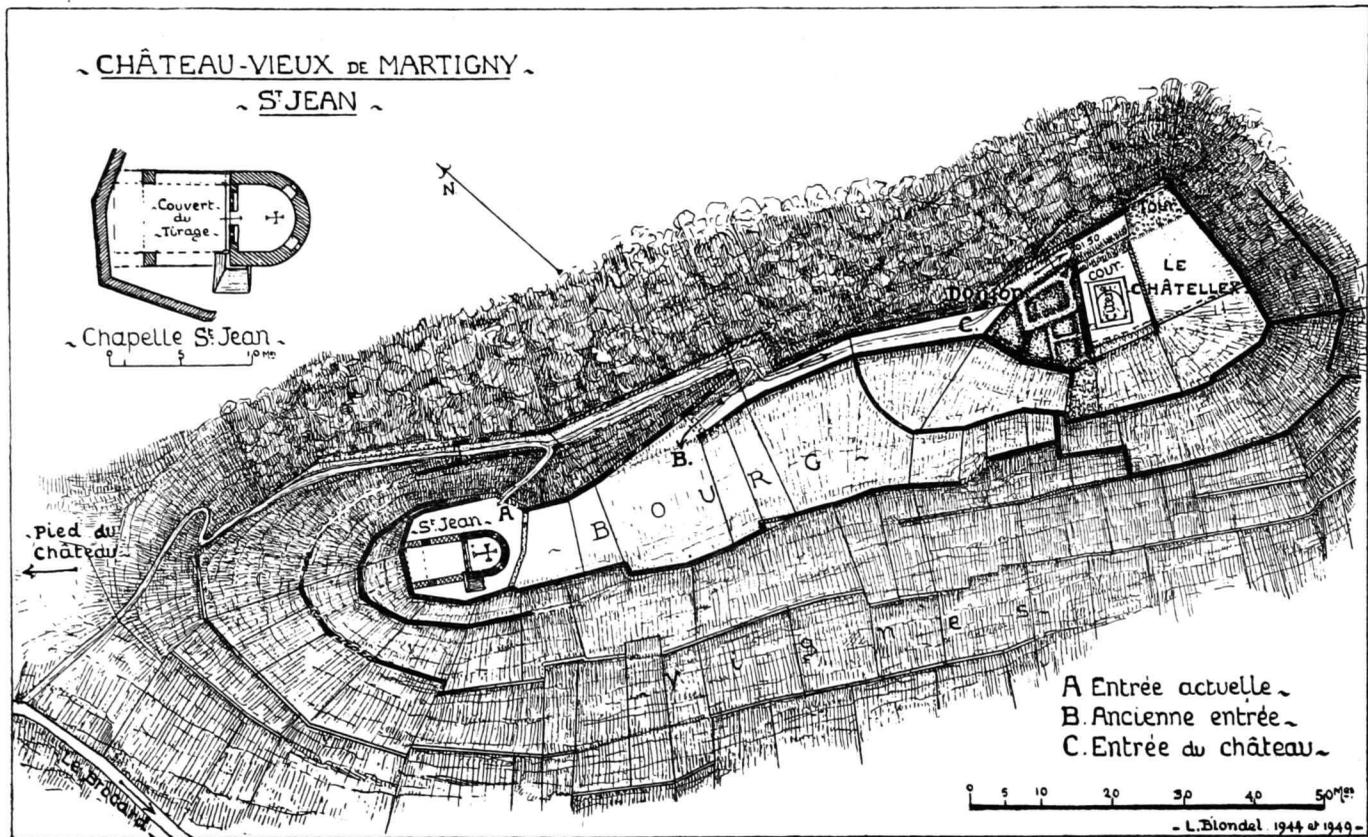


Fig. 1. — Plan général du Château-Vieux de Martigny. — Détail de la chapelle St-Jean.

A l'opposé du Châtellex, dominant l'entrée principale vers le couchant, s'élève encore la chapelle St-Jean. On y accède du Pied-du-Château par un sentier qui monte en lacets. Là encore on voit qu'autrefois on devait s'engager dans de longs couloirs entourés de murs pour parvenir à la position fortifiée. Le chemin actuel monte directement à la chapelle par le point *A*, (fig. 1), alors qu'anciennement on devait suivre à mi-côte la crête pour aboutir au bourg par une barbacane remontant en diagonale en *B*. Pour aller au château, la première partie du chemin était la même que pour se rendre au bourg.

Nous sommes persuadé qu'il y avait un bourg, soit des maisons, entre la chapelle et le château. Il existait encore une famille de la Crête de Martigny (*Crista Martigniaci*), entre autres Jean cité en 1260, Adam en 1315, Jean et Bastian en 1336, aussi Perret Wichar de la Cresta, mentionné en 1336<sup>13</sup>. De plus, dans les comptes du receveur d'Oez de Martigny pour Pierre de Savoie pour l'année 1260-1261 est inscrite une redevance de XII deniers pour une vigne, deux poses et demi de terre et encore d'autres terrains appartenant au portier sous le Bourg-Vieux (*Subtus ou subter borgum vetus*)<sup>14</sup>. Cette dénomination ne peut concerner le « Bourg » de Martigny qui n'est jamais qualifié de vieux et qui n'est pas directement situé « sur » des vignes. Nous avons donc ici la désignation des propriétés du portier du Château-Vieux. Du reste, à la suite, nous avons des redevances pour des terrains dues par Willelme dou Borcart, et par Jean de Crista.

L'examen archéologique de la chapelle de St-Jean est instructif. Actuellement, ce n'est qu'un petit édifice avec abside circulaire à l'Est, terminé à l'Ouest par un mur droit. Ses dimensions intérieures sont dans l'axe de 4 m. 30 sur 4 mètres de largeur. Le mur occidental, très peu épais (0 m. 20), n'est qu'un remplissage récent, car auparavant la chapelle était largement ouverte sur l'extérieur par un grand arc avec une grille en bois. Cette disposition date du XVII<sup>e</sup> siècle. La cloche est placée dans une arcade surmontant le pignon de la façade : elle date de 1697 et a été faite par Gerdit, fondeur. C'est donc bien dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle qu'on a reconstruit la chapelle. Nous disons reconstruit, car la base des murs et le chœur sont beaucoup plus anciens. La voûte du chœur est en cul de four et non en voûte d'arêtes comme on les établissait à l'époque du Baroque. Mais surtout, on voit qu'au delà du mur droit de clôture, sous le couvert abritant une installation de tir, les murs latéraux de la chapelle se prolongeaient jusqu'à la muraille de la terrasse. Les piliers de l'auvent

<sup>13</sup> Chiaudano, *op. cit.*, I, p. 54 ; Rouleaux du Vidomnat, cités note 12 ; Gremaud, *Documents*, No 1380.

<sup>14</sup> Chiaudano, *op. cit.*, I, p. 53. Martigny-Bourg, d'après son plan, paraît avoir été pourvu de murs, c'était l'opinion de Boccard, mais je n'en ai pas trouvé la preuve.

du tir reposent sur ces fondations qui affleurent le sol. La chapelle primitive était beaucoup plus grande, mesurant environ 14 mètres de longueur dans l'axe. La restauration du XVII<sup>e</sup> siècle n'a conservé que le chœur de ce très ancien monument, qui peut remonter au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle (fig. 1, détail).

Nous n'avons que peu de renseignements sur cette chapelle ; nous savons seulement par la visite de 1766 qu'elle est dédiée à St-Jean-Baptiste et dite dans le Château-Vieux (*in castro veteri*)<sup>15</sup>. On y faisait des processions et des services le 19 mars à la St-Joseph, le mardi de Pâques et le 15 juin, fête de S. Bernard dit de Menthon. Ces processions montaient par le Brocard et revenaient à l'église paroissiale par les Rappes et le Bourg. Les femmes venaient y prier pour obtenir une descendance masculine. Une légende rapportait que S. Jean fuyant la persécution et portant sur son dos une tine, vint s'y reposer, après avoir passé le St-Bernard, mais que sa tine étant tombée se pétrifia et devint la citerne du château<sup>16</sup>. Comme la mention de deux familles du Brocard, les Layaz et les Magnin, au XIV<sup>e</sup> siècle, dites du « Torrent de St-Jean » (1367-1388) concerne bien cette région, on peut penser qu'elles ont pris leur nom de l'existence du torrent coulant au pied du sanctuaire dédié à St-Jean<sup>17</sup>. On appliquait cette dénomination de torrent aussi aux canaux ou bisses comme le torrent de la Souste, des Places, de Praz-Perrens (ou Prens). La position du château est très anciennement dite de St-Jean.

En considérant cet ensemble fortifié très étendu, le tracé perfectionné des accès, qui ont un développement peu fréquent, on est amené à tirer des conclusions importantes sur le passé historique de cette position. Sans que nous puissions le prouver par la découverte d'objets ou la trouvaille de débris ayant un intérêt archéologique, il nous paraît que le Vieux-Château de St-Jean recouvre l'emplacement de l'ancien *oppidum* des Vérages : ce serait l'Octodure gaulois.

Il est vrai que Galba en 57 av. J.-C. parle du *vicus* des Vérages, mais le nom d'*Octodurus* indique une localité fortifiée, pourvue de portes. Galba dit encore que la moitié de ce *vicus*, soit la rive gauche de la Dranse, était en sa possession, et l'autre aux mains des Vérages<sup>18</sup>. Bien que la position de la crête du Vieux-Château soit sur la rive gauche, elle est séparée du reste de cette rive par le profond ravin (le torrent St-Jean) qui descend de la Combe de la Forclaz. Si Galba avait

<sup>15</sup> Eug. Gruber, *Die Stiftungsheiligen der Diocese Sitten im Mittelalter*, 1932, p. 68, qui confond le château de la Crête de Martigny avec celui d'Ardon.

<sup>16</sup> *Alpinus* dans *Nouvelliste valaisan*, 21 janvier 1936.

<sup>17</sup> Reconnaissances du Vidomnat, 1367, rec. 29 ; 1388, rec. 20, 21.

<sup>18</sup> César, *de Bell. Gall.*, 3, 1, 14. F. Staehelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*, 3<sup>e</sup> éd., 1948, pp. 86-89.

pu prendre cette crête fortifiée, il aurait été maître du débouché du chemin conduisant au col du Mont-Joux, le but de son expédition. C'est parce qu'il ne put s'en emparer qu'il fut obligé de passer l'hiver dans un camp qu'il fit construire en face, soit au pied des Ravoires, soit vers les Rappes. Les secours que les Véraires ont reçus, entre autres des Séduois, pour repousser les Romains, ont suivi les hauteurs du Mont-Chemin et du Mont de Bovine, ce qui explique qu'ils ont pu fondre brusquement sur la garnison romaine.

La méconnaissance du terrain et le fait que l'Octodure de l'Empire se trouvait dans la plaine ont égaré les historiens. Il est du reste prouvé par les fouilles que déjà avant Auguste il y avait un temple et une agglomération dans cette plaine à l'ouest de Martigny-Ville actuel. L'*oppidum* primitif des Véraires ne devait déjà plus être que la citadelle fortifiée de ce *vicus* ouvert, établi sur les bords de la Dranse<sup>19</sup>. On s'expliquerait ainsi ce terme de *vicus* employé par Galba.

Après divers incendies (le premier à la fin du III<sup>e</sup> siècle), l'Octodure de l'Empire, situé au sud-ouest de Martigny-Ville, fut certainement presque déserté, malgré qu'il fût devenu le siège de l'évêché du Valais. Le passage des Lombards en 574 a dû donner, ainsi que peut-être des inondations de la Dranse, le coup mortel à cette importante ville. C'est à cette époque que l'évêque, après avoir résidé un temps à Agaune, fixa définitivement son siège à Sion<sup>20</sup>. Les habitants échappés à ces différents désastres se réfugièrent sur les hauteurs et réoccupèrent l'ancienne position gauloise, à nouveau fortifiée. Puis, progressivement la paix étant revenue, ils sont redescendus dans la plaine, constituant les agglomérations de la Croix, du Bourg, enfin de Martigny-Ville, autrefois dit « les Granges de Martigny ». Cet échelonnement des diverses localités de Martigny, le long de l'importante route du Grand St-Bernard, qui reprit une forte activité dès l'époque franque, est un exemple typique de l'attraction due aux voies de circulation.

Par deux fois la position du Vieux-Château a eu de l'importance, à l'origine comme citadelle des Véraires, au moyen âge comme château et bourg épiscopal, avec extension des centres habités, interrompue par une période de forte régression. Le Château-Vieux de Martigny n'est donc pas seulement intéressant comme construction du moyen âge, mais comme une des positions les plus importantes du Valais dès l'époque préhistorique.

<sup>19</sup> Pour le temple gaulois cf. L. Blondel, *Les fouilles romaines d'Octodurus*, dans *Annales Valaisannes*, 2<sup>e</sup> S., T. IV (1940-1942), pp. 459-460, résumé de l'article de Chr. Simonett, paru dans *Revue Suisse d'Art et d'Archéologie*, T. III, pp. 77 et suiv. Nous avons déjà insisté (p. 466) sur la possibilité de ce *vicus* succédant à l'*oppidum* gaulois, et l'échelonnement des localités de Martigny.

<sup>20</sup> Bien qu'Octodure ne soit pas mentionné, il est peu douteux que les Lombards ont dû ruiner la localité comme à St-Maurice. M. Besson, *Les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, pp. 43-44 ; Héliodore cité en 585 est le premier évêque résidant à Sion.